PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

Année. N° 22. 15 Novembre 1928.

DEC 13 1928

LA REVUE DE PARIS

		Pages
tole France	*Christianisme et dieux d'Asie*	241
er Martin du Gard.	*Cloisons étanches*	260
tesse des Garets .	*Souvenirs sur l'Impératrice Eugénie* (fin) . . .	281
dinand Brunot. . .	*Les Romantiques et la langue poétique*	309
riel d'Aubarède . .	*Agnès.* — III	332
rice Lancire. . . .	*John Bunyan*	361
ré Chamson	*Le Crime des Justes* (fin)	372
de Traversay. . .	*La Première tentative de République rhénane.* I.	404
Albert-Petit	La Vie littéraire : *Les Livres d'histoire.* . . .	432
stantin Photiadès .	La Musique : *Le Souvenir de Franz Schubert.*	445
ert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	458

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1928 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1928

La Revue de Paris *publiera prochainement*

Léviathan

par JULIEN GREEN

Stephy

par JEAN GIRAUDOUX

Schmerzenreich

par F. GOETEL

Le Journal de Prosper Mérimée

par LEE CHILDE

Le Drame du Jutland

par EDMOND DELAGE

Le 15 Décembre **La Revue de Paris** *commencera la publication des*

Souvenirs sur la Révolution

du Comte de SAINT-PRIEST

Ministre de Louis XVI

VAN CLEEF & ARPELS

Joailliers

22, PLACE VENDÔME

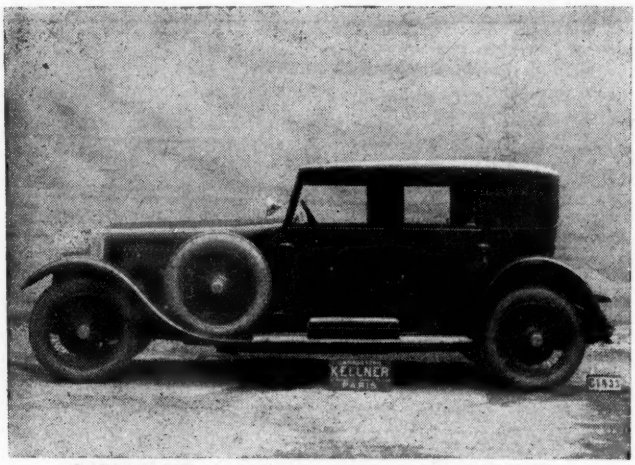
PARIS

Nice *Deauville*

Cannes *Le Touquet*

Carrosserie KELLNER

KELLNER FRÈRES -:- GEORGES KELLNER ET FILS, Succrs



CABRIOLET demi-conduite intérieure "KELLNER"

Salon d'Exposition : 127, Avenue des Champs-Elysées, PARIS
Usine : 185, Avenue Edouard-Vaillant, BILLANCOURT

Imprimerie PAUL BRODARD et JOSEPH TAUPIN, Coulommiers.

LES DIEUX ASIATIQUES

DU

Ier SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

Les pages que l'on va lire forment le texte d'une conférence qu'Anatole France prononça à Rio de Janeiro le 30 juin 1909. Nous devons la communication du manuscrit à l'obligeance du docteur Lucien Graux.

La causerie que vous me ferez le très grand honneur d'entendre sera quelque chose de très particulier et même quelque chose d'un peu bizarre. Je vous lirai des vers que j'ai composés très anciennement et je les accompagnerai d'un commentaire que j'ai préparé à Rio même, à votre intention. Un petit poème sur les idées religieuses à l'époque d'Auguste, des réflexions sur les origines et les premiers développements du Christianisme, voilà sans doute un sujet grave, austère, de lecture publique, et je désespère d'y mettre de l'agrément ni de l'égayer par les ornements dont il n'est pas susceptible. Mon entreprise est hardie; il me faut, pour m'en tirer sans trop de dommage, un auditoire de poètes et de penseurs. Je ne le dis point afin de vous prévenir en ma faveur, mais pour solliciter votre attention bienveillante.

Des vers, soit! direz-vous. Nous aimons les vers quand ils sont beaux et nous sommes très indulgents pour les vers français. Mais à quoi bon, pourquoi les commenter? En ont-ils donc besoin? — Vous avez raison. Les vers doivent pouvoir

se passer de commentaire. Il faut qu'ils s'entendent d'eux-mêmes. Lamartine, au déclin de sa brillante carrière, a mis un commentaire à ses *Méditations* et à ses *Harmonies*; ce commentaire a paru inutile et fastidieux. Les beaux vers du poète n'en ont pas besoin. Mais ceux que je vais vous lire (il est vraiment inutile de vous en avertir) ne sont point nés d'une si heureuse et facile inspiration. Et, comme ils contiennent, en peu d'espace, beaucoup d'idées que je crois justes sur un sujet qui touche le cœur même de l'humanité moderne, ils gagneront, si je ne me trompe, à être expliqués.

Et puis, la glose dont je les éclaircirai aura du moins l'avantage de nous mettre tout d'abord en familiarité avec un poète latin vraiment aimable, l'ami de Virgile, Horace, le sage Horace, si sensé quand il tire sa pensée de son vieux fonds latin, si élégant lorsqu'il imite les poètes alexandrins.

C'est une circonstance de la vie d'Horace que nous allons évoquer et tâcher de remettre dans son vrai jour, une circonstance intéressante sans doute, mais très particulière, une historiette sur laquelle on peut philosopher à l'infini, mais qu'il faudrait conter à mi-voix, sur le banc d'un jardin. Oh! comme cette salle me paraît grande et comme j'ai peur d'être obligé d'y enfler la voix pour dire une saison d'Horace sur une plage, près de Naples. Voici. La scène est simple et familière.

Le poète Horace, à qui la faveur de Mécène avait fait des loisirs et qui jouissait en paix d'une haute renommée, faible de santé, vint, au déclin de sa vie, chercher à Baïes un hiver tiède et clément.

Située au bord de la mer dans la plus belle partie de la Campanie, Baïes était une ville d'eaux très fréquentée. On vantait les vertus médicinales de ses sources, de ses lacs fumants d'eau chaude. C'était une station à la mode, où la foule des gens riches cherchait moins la santé que le plaisir.

Elle était fréquentée par tout ce que Rome comptait d'élégants et de voluptueux. Aussi les amants voyaient-ils avec inquiétude leurs maîtresses aller sans eux à Baïes. Le poète Properce, tandis que sa belle Cynthie goûtait les douceurs de cette plage, se sentait rongé de jalousie; il lui demandait de Rome en vers élégiaques si elle se rappelait encore,

dans l'ombre des nuits, celui qui l'aimait si tendrement. Il la savait en butte aux sollicitations, aux propos caressants, aux offres, et il l'adjurait d'abandonner au plus vite le rivage corrupteur, ce rivage qui suscitait tant de querelles entre les amants, ces rochers de la côte enchantée, écueils éternels de la vertu des femmes; et il maudissait les eaux de Baïes, criminelles envers l'amour.

Horace n'était pas très riche, mais il était célèbre, il était aimable et sans doute il faisait bonne figure dans la société cultivée de Baïes.

Il y rencontra une courtisane à laquelle il donne dans ses vers le nom grec de Leuconoé, soit qu'elle le portât en effet, soit que le poète l'eût choisi pour son euphonie. Ce devait être une femme d'une élégance reconnue. Il n'était pas donné à tout le monde d'aller à Baïes. Pour qu'une courtisane y eût sa villa et s'y montrât en litière ou en trirème, il fallait que ses talents consacrés lui eussent déjà acquis quelque richesse. Il y avait à Rome une multitude de petites femmes qui, du premier au dernier jour de l'année, le soir, leur voile rejeté en arrière, battaient les dalles humides ou poudreuses de la voie sacrée, qu'on abordait sans crainte et que ne dédaignaient point les connaisseurs. Properce jura un jour de se vouer à celles-là seules. Leuconoé n'était pas de ces vendeuses obscures de plaisir. Elle appartenait à la classe des grandes courtisanes, fort goûtées dans la société romaine et recherchées comme les seules femmes avec lesquelles on pût causer. Elles n'étaient pas sans culture, et il leur fallait, pour réussir dans leur état, être exercées dans la musique et dans la danse. Plusieurs avaient des connaissances en poésie. L'une d'elles, il est vrai que c'est son ami qui le dit et que son ami était un poète, l'une d'elles dansait au sortir des festins avec une grâce incomparable, semblait une vraie muse quand elle jouait des airs savants sur le luth d'Éolie, et composait des vers aussi bien que Érinne et Corinne elles-mêmes. Les Romains ne trouvaient pas dans leur maison des femmes si cultivées et si agréables, et comme nul préjugé ne leur imposait la fidélité conjugale ils fréquentaient volontiers et très ouvertement les courtisanes.

Horace, d'ailleurs, n'était pas marié. Il avait, sur l'ordre

d'Auguste, célébré le mariage, mais il n'en avait pas essayé. Quelle fut la nature du sentiment qui le lia avec Leuconoé? Nous l'ignorons, mais il paraît avoir eu pour elle une véritable amitié. Il lui écrivait en vers et lui donnait les conseils de sa tranquille sagesse. Il ne faut rien affirmer. Peut-être parlait-il en vers à cette belle personne à la demande de quelque grand et riche personnage, car c'était assez l'usage des poètes d'alors de célébrer les maîtresses des patriciens. Je ne le crois pas pourtant. Il y a dans les préceptes qu'Horace adresse à cette femme quelque chose de familier et de grave à la fois qui trahit un sentiment vrai.

Leuconoé, qui, peut-être, n'était plus très jeune quand elle connut le poète, interrogeait les astrologues : elle voulait savoir l'avenir et se faisait dire la bonne aventure. Sans doute ces curiosités extravagantes sont de tous les temps et troublent toute espèce d'hommes. Dans la vieille Italie, l'usage de consulter les sorts se perdait dans la nuit des âges héroïques. Mais à l'époque d'Auguste, en même temps que subsistaient les anciennes et simples pratiques latines, se répandaient les méthodes plus prestigieuses des Chaldéens, et ces superstitions se mêlaient sans se nuire les unes aux autres. Délia, chantée par Tibulle, avant de laisser partir son amant pour suivre sur la mer Messala Corvinus dans son expédition de Syrie, consulta tous les dieux; trois fois elle fit tirer les sorts par un enfant du carrefour, et l'enfant ramena constamment les mêmes présages. Tous annonçaient le retour de Tibulle. Délia tirait les sorts à la façon latine, Leuconoé consultait les nombres babyloniens. C'était la folie du jour. Les femmes croyaient à toutes les merveilles de l'Asie. Les courtisanes nourrissaient des troupeaux de Chaldéens : astrologues, devins, tireurs d'horoscopes et vendeurs de miracles. Horace, qui avait beaucoup de bon sens, et qui, étant latin, était la raison même, reprocha à Leuconoé sa crédulité dans une ode exquise, dont voici le sens :

« Ne demande pas (il est défendu de le savoir) quelle fin les dieux donneront à moi et à toi, Leuconoé, et ne consulte pas les nombres babyloniens. Qu'il est meilleur de supporter tout ce qui arrivera! Soit que Jupiter t'accorde encore plusieurs hivers, soit que celui-ci, qui fatigue contre

les rochers de la côte la mer Tyrrhénienne, soit le dernier de ta vie, sois sage, filtre tes vins et renferme en un petit espace de temps une longue espérance. Tandis que nous parlons, le temps jaloux fuit. Cueille le jour sans croire au lendemain. »

Il ne s'agit, en somme, dans ce petit poème délicieux, que d'une femme frivole qui perd son argent et son repos à consulter les devins pour savoir ce qui lui arrivera. Horace lui enseigne la seule science du bonheur qu'il connaisse, la seule compatible encore aujourd'hui avec le doute philosophique. Ne se troubler de rien, prendre la vie comme elle vient, tout souffrir avec tranquillité, ce qui est la seule façon de moins souffrir. Et surtout ne pas chercher à connaître l'avenir. L'ignorance de ce qui arrivera nous rend la vie supportable; si nous savions ce qui nous attend, l'existence nous serait désormais intolérable. Horace, dans cette ode à son amie, semble considérer les dieux (et entre tous les Dieux Jupiter) comme les arbitres de nos destinées; mais il est visible que ce qu'il appelle Jupiter et les dieux c'est la destinée elle-même, et que, dans sa pensée, les arbitres de notre sort sont inflexibles comme notre sort lui-même. Il conseille à son amie de ne pas se tourmenter inutilement et de ne pas se faire tromper par des charlatans; voilà tout. Mais avec un léger effort d'imagination on peut se figurer cette belle Leuconoé agitée d'une plus profonde inquiétude et tourmentée du mystère de la destinée. Leuconoé n'est point une latine; c'est une étrangère et, sans doute, sous son nom grec, une Egyptienne ou une Syrienne.

A Rome, au temps d'Auguste, les courtisanes riches ou pauvres, les Délia, les Lycoris, les Tyndaris, les Lydie, les altières amantes des personnages consulaires et les filles crottées du Vélabre étaient, sous leurs noms italiens ou grecs, presque toutes des Orientales, des Juives, des Syriennes, et, comme dit le poète, des filles de l'Euphrate et de l'Oronte. Qu'importent à ces femmes Jupiter et tous les Dieux du peuple romain des Quirites? La religion nationale du peuple-roi était froide; le culte, étroitement associé à la vie politique, ne disait rien au cœur des femmes, des étrangers, des esclaves, des pauvres. Les Latins étaient raisonnables jusque dans leur

religion. Ils connurent des dieux bornés, vulgaires, mais pleins de bon sens et parfois magnanimes, comme eux, laborieux et bons citoyens. La panthéon latin présente constamment l'image d'une société bien organisée. Il ne renfermait que des dieux utiles dont chacun avait sa fonction. Les Dioscures, les deux frères d'Hélène, astres clairs, les Romains les employèrent comme estafettes au service de l'État. Ce sont les Dioscures qui vinrent sur un cheval blanc annoncer à Rome la victoire du lac Régille. Les nymphes elles-mêmes, dans ce panthéon sévère, occupaient des emplois civils et politiques. Rappelez-vous Juturna, dont l'autel est encore aujourd'hui debout au pied du Palatin. Elle ne semblait pas destinée par sa naissance, ses aventures et ses malheurs à tenir un emploi régulier dans la ville de Romulus. C'était une Rutule indignée. Aimée de Jupiter, elle avait reçu du dieu l'immortalité. Quand le roi Turnus fut tué par Énée, sur l'ordre des Destins, ne pouvant mourir avec son frère, elle se jeta dans le Tibre pour fuir du moins la lumière. Longtemps les pâtres du Latium contèrent l'aventure de la nymphe vivante et plaintive au fond du fleuve, et, plus tard, les villageois de la Rome rustique qui se penchaient la nuit sur la berge, crurent la voir, à la clarté de la lune, dans ses voiles glauques, sous les roseaux. Eh bien! les Romains ne la laissèrent point oisive, à ses douleurs. La pensée leur vint tout de suite de lui donner une occupation sérieuse. Ils lui confièrent la garde de leurs fontaines. Ils en firent une déesse municipale. Enfin, ils ne demandaient aux dieux immortels que des biens terrestres et des avantages solides. Mais dès le temps de Lucullus et de Jules César personne n'y croyait plus, et l'on sait ce qui arrivait, au dire de Cicéron, quand deux augures se rencontraient.

Le prêtre romain n'était, en somme, qu'un personnage politique. Les cérémonies du culte avaient un caractère tout national; quel intérêt pouvaient y prendre des femmes d'Orient qui vivaient en dehors de la vie latine, en dehors de ses devoirs, de ses traditions, de ses grandeurs? Et quel besoin avaient-elles du culte déjà à demi effacé des vieux pâtres du Latium et des soldats laboureurs qui avaient conquis le monde? N'avaient-elles pas apporté à Rome leurs croyances,

leurs dieux? Toute femme, à travers les plus folles aventures, garde un dieu chéri dans un pli de sa robe.

Ne trouvaient-elles pas en Italie, celles-là, des temples de leurs divinités, des prêtres orientaux bien différents de ces pontifes athées de la religion romaine, des prêtres à la fois enthousiastes et charlatans, éloquents, absurdes, pleins de folie et d'amour, qui leur enseignaient l'extase de la rédemption. C'est par elles que les cultes étrangers envahirent l'Italie, par elles, par les marchands juifs, par les soldats, par les esclaves. Alors Adonis et Mithra, Isis et Cybèle, Attis, Serapis, Sabazios usurpèrent dans la ville éternelle, les honneurs dus aux vieux dieux indigènes des propriétaires fonciers et des patriciens. Ces dieux et ces déesses avaient un caractère pathétique et souffrant qui contrastait avec l'inaltérable sérénité de Jupiter et de Junon, de Mars et des Dioscures. On vit alors la mère des dieux, la bonne déesse promenée par les villes tandis que des prêtres, curèbes et corybantes, dansaient devant elle, en se frappant de chaînes qui leur déchiraient le corps. Le culte de la bonne déesse comportait le sacrifice du taurobole. Un prêtre immolait un taureau sur une fosse dans laquelle se tenaient les fidèles pour recevoir le sang de la victime dont ils étaient baptisés et renouvelés. Les femmes se faisaient initier à ces mystères dans des assemblées dont l'accès était interdit aux hommes. Des temples s'élevèrent, consacrés à Isis, qui cherche sur la terre le corps précieux de son époux, déchiré en quatorze morceaux et dispersé; et elle accomplit les quatorze stations de sa voie douloureuse. La céleste victime, le frère et l'époux d'Isis, le bon Osiris, ressuscité par son fils, régnait désormais sur les morts.

Isis avait des temples dans tout le monde romain, un culte enivrant, un clergé nombreux et fanatique, des prêtres vêtus de lin blanc, des prêtresses qui frappaient le sistre sonore. Elle opérait des guérisons, comme en témoignaient les innombrables tableaux votifs suspendus dans ses temples. L'amie de Properce, cette belle Cynthia, qui paraît avoir été de sang romain et dont le vrai nom était, croit-on, Hostia, avait pour Isis une dévotion spéciale. Chaque année elle célébrait, en compagnie de dames pieuses, les solennités de la

déesse et veillait dix nuits dans le sanctuaire. C'était une sainte dizaine, où, après avoir pleuré au son du sistre la mort d'Osiris, on célébrait joyeusement la résurrection, promesse, gage de la résurrection des croyants et de leur vie éternelle. Pendant ces jours saints, les dévotes ne connaissaient plus ni maris, ni amants. Le jeune Properce se plaignait amèrement que sa trop dévote maîtresse l'abandonnait durant les fêtes d'Isis et il en maudissait les prêtres, les prêtresses et la déesse. En bon romain, habitué à identifier les dieux asiatiques ou égyptiens aux dieux du panthéon gréco-latin, il confondait cette africaine Isis avec l'argienne Io, amante du maître des Dieux, et il s'écriait dans un accès de fureur poétique :

« Ah! périsse la fille d'Inachus qui, des tièdes rivages du Nil, a envoyé ses sacrifices aux femmes de l'Ausonie, pour séparer tant de fois les amants brûlés de désirs!... Au temps de tes secrètes amours avec Jupiter, ô déesse, tu sentis cruellement les maux d'une longue séparation, quand Junon eut chargé de cornes ton front virginal et changé ta douce voix en de rudes mugissements. Ah! que de fois le feuillage du chêne déchira ta bouche, lorsque tu restais enfermée au fond de ton étable! Jupiter t'a dépouillée de cette forme sauvage? Fallait-il pour cela devenir une divinité orgueilleuse? Ne te suffit-il point de l'Égypte et de ses noirs habitants? Que viens-tu de si loin chercher à Rome? A quoi sert que nos femmes passent leurs nuits dans le veuvage? Ah! crois-moi, tu reprendras tes cornes, ou bien déesse cruelle, nous te bannirons de notre ville. Est-il, après tout, quelque amitié entre le Tibre et le Nil? »

Sans rechercher (l'examen serait délicat) si Properce ne ressent pas avec quelque excès le tort que la déesse égyptienne fait à ses amours, il faut reconnaître le caractère austère de cette religion où l'on pleure, où, dans l'abstinence, le jeûne et les purifications, on célèbre la mort et la résurrection de celui qui ira régner sur les morts et sauver les âmes. Du temps de César et d'Auguste, Adonis, c'est-à-dire le Seigneur, était déjà venu depuis longtemps, de son sanctuaire de Byblos, à Chypre et dans toute la Grèce. Aimé d'Astarté, la Vénus syrienne, il fut tué à la chasse par un sanglier et pleuré de son

amante. Chaque année, à l'anniversaire de sa mort, la rivière de Byblos se colorait en rouge et les femmes pleuraient le jeune dieu. Elles faisaient à son beau corps inanimé un lit de fleurs coupées, les jardins d'Adonis, qui ne duraient qu'un jour.

A son sujet, et sans perdre de vue Leuconoé qui se tourmente à Baïes, je vous rapporterai un récit fort beau de Plutarque, la mort du grand Pan, que la critique religieuse vient de rattacher d'une façon très inattendue au culte du jeune dieu que déchira la dent d'un sanglier. Le fait est ainsi rapporté dans le *Traité des oracles* qui ont cessé d'exister.

Sous le règne de l'empereur Tibère, un navire chargé de marchandises et d'un grand nombre de passagers, fut surpris par un calme près des îles Echinades, sur la côte d'Épire. Or, de nuit, tandis qu'ils achevaient de souper, les passagers entendirent une voix venue des îles et qui criait : « Thamous, Thamous ». Le pilote qui conduisait ce navire était Égyptien et se nommait Thamous. La voix l'appela deux fois sans qu'il fît de réponse, puis elle s'enfla pour lui dire : « Thamous, quand tu seras près du port de Palodes, annonce que le grand Pan est mort ». (En grec, *Thamous, Pan megas tethnéké.*) Cette voix fut entendue de tous ceux qui étaient dans le navire; et l'on s'inquiéta de savoir si l'on devait obéir à son ordre. On en discuta longuement et, à la fin, il fut résolu que si l'on avait bon vent on passerait outre, sans rien dire, mais que si le calme retenait le navire devant Palodes, Thamous crierait ce qu'il avait entendu. A l'approche du rivage, la mer, demeurait toute plate et pas un souffle de vent ne ridait les voiles. Le pilote s'avança sur la proue qui regardait la terre et dit tout haut : « Le grand Pan est mort ». Il avait à peine prononcé ces paroles, qu'éclatèrent des lamentations, sur le rivage. Plutarque qui fait cet étrange récit ajoute que l'empereur Tibère, instruit du prodige, manda Thamous et l'interrogea.

M. Salomon Reinach a donné tout récemment, dans son *Orpheus*, une explication ingénieuse de cette merveilleuse histoire, en la rapportant aux fêtes funèbres d'Adonis.

Adonis aimé d'Aphrodite fut tué à la chasse par un sanglier

et pleuré de son amante. Chaque année, à l'anniversaire de sa mort, les femmes de Byblos pleuraient le jeune Dieu et dans leurs lamentations le nommaient de son nom sacré, Thamous, qu'on ne prononçait qu'en ces mystères douloureux. Ce culte et ces rites s'étendirent sur toute la Grèce. Tandis qu'ils longeaient les côtes d'Épire, les passagers grecs d'un bateau égyptien, dont le pilote se trouvait avoir nom Thamous, entendirent crier pendant la nuit : « *Thamous, Thamous, Thamous panmegas tethnéké* » c'est-à-dire « Thamous le très grand est mort. » Le pilote crut qu'on l'appelait et qu'on annonçait ainsi la mort du grand Pan, *Pan megas.*

Ainsi, le seigneur Adonis, *Panmegas Thamous,* dieu venu d'Asie, mourut et ressuscita et fut pleuré des femmes. Mais il fut loin d'obtenir dans le monde romain les prodigieux succès de Mithra, venu de Perse et qui fut près de conquérir le monde entier. Mithra est ce dieu qu'on voit sur les bas-reliefs gréco-romains, jeune, beau, coiffé du bonnet phrygien et plongeant une épée dans la gorge d'un taureau. Il faisait surtout des prosélytes dans les légions; c'était le dieu préféré de cet admirable soldat romain qui, après avoir conquis la terre, y traça des routes et la cultiva, plus puissant encore par la pioche et la bêche que par le javelot et l'épée. Mithra est à la fois le créateur du monde et le médiateur entre le dieu suprême et les hommes, le vainqueur du mal et le sauveur des hommes. Les initiés à ses mystères se donnaient le nom de frères et reconnaissaient l'un d'eux pour père spirituel; ils obtenaient le bonheur sur la terre et le salut après la mort. Au nom de Mithra, on baptise, on communie. Il impose le célibat à ses prêtres.

Dieux morts et ressuscités, mères douloureuses, divins médiateurs entre le père céleste et les hommes, dieux du soldat, de l'esclave et de la courtisane, dieux de Leuconoé, aucun de vous ne parviendra à conquérir l'empire universel des âmes, mais vous ressemblez à celui qui doit conquérir le monde. L'avenir est au dieu qui, comme Osiris, comme Adonis, meurt et ressuscite, au médiateur entre Dieu et les hommes dont, comme le radieux Mithra, il assure le salut éternel. Auguste restaure les antiquités religieuses de l'Italie et le Christianisme est déjà né dans les âmes. Il est né avant

Jésus. Il se cherche et s'essaye dans l'ombre des faubourgs où Leuconoé avec Délia, lavée d'eau lustrale et vêtue de lin, va s'asseoir devant les portes de la déesse égyptienne et s'enivrer du bruit des sistres d'airain, où le prophète syrien enseigne la purification, la prière, l'extase, le bonheur dans la privation, la joie dans le renoncement à la joie et l'espérance d'un monde meilleur; le Christianisme, il a déjà jeté ses racines dans les cœurs humiliés et douloureux, et dans l'âme de ces femmes qui éprouvent une des souffrances les plus irritantes qu'on puisse ressentir : le désir dans la fatigue. Sous les noms d'Osiris et de Mithra, c'est déjà le Christ qu'on adore dans les bouges de Suburre.

Horace avait la saine philosophie d'un Romain instruit et intelligent. Il était bon citoyen, quoique ayant perdu son bouclier à la bataille de Modène; il avait, sur l'ordre d'Auguste, en se faisant un peu tirer l'oreille, composé une belle cantate en l'honneur de la Patrie, des dieux de l'empire et des bonnes mœurs; il voulait croire aux destins qui avaient promis à sa ville un empire sans fin : il voulait croire que le pontife gravirait éternellement le Capitole, accompagné de la vierge silencieuse. Il ne savait pas que bientôt les jeunes sœurs de sa Tyndaris et de sa Leuconoé, les premières frapperaient mortellement ces dieux latins vers qui le chant séculaire ne monterait pas deux fois; il ne savait pas que des femmes inquiètes abattraient le grand édifice romain, changeraient le monde et seraient les premières chrétiennes.

C'est ce que j'ai voulu exprimer dans mon poème de Leuconoé, écrit à une époque où ces idées étaient loin d'être vulgaires. Elles font le mérite de ce petit ouvrage, si toutefois des idées sont un mérite en poésie. Je voudrais que les vers en fussent meilleurs. Les voici tels qu'ils sont :

La mer voluptueuse où chantaient les Sirènes,
Bleuissante à travers les fûts rouges des pins,
Traîne le long soupir de ses ondes sereines,
Au pied de la maison où des Amours sont peints.

Dans les fleurs, sur un lit de pourpre aux pieds d'ivoire,
Abandonnant le faix de son beau corps vaincu,
Leuconoé médite, et voit en sa mémoire
Quel lui fut le destin, et comme elle a vécu.

Le triple bandeau blanc, cher à l'épouse austère,
N'enclôt pas ses cheveux blonds et de perles ceints;
Et le tissu de Cos d'une ombre de mystère
La baigne, et se soulève, agité par ses seins.

Le retour des Saisons, les Heures enlacées,
Tandis qu'elle riait, accoudée aux festins,
Ont mûri sous son front les profondes pensées
Et le doux souvenir des jours déjà lointains.

Elle songe et revoit l'enfant maigre et sauvage
Qu'autrefois elle fut, brune fleur du rocher,
Violette de Zanthe éclose au cher rivage,
Qu'un marchand carien vint un jour arracher.

Elle revoit ses pleurs et l'injuste galère,
Et le riche bétail couché, les bras liés,
Puis le marché latin, le lit du Consulaire,
L'ivresse, les parfums, le rire et les colliers;

Les roses sur son seuil, les vœux des jeunes hommes,
Sur la couche de fleurs Téléphus aux beaux flancs,
Et l'héritage intact des vieillards économes
Coulant, fondu pour elle, en flots étincelants.

L'amour fatal des fils et les larmes des mères,
Les désirs, les fureurs, les deuils et les tourments
Que par elle ont filés les Sœurs trois fois amères,
Par elle, non souillée et chère à ses amants;

Chevaliers, Sénateurs et Tétrarques d'Asie,
Conduits comme un troupeau sous son doigt obéi,
Car tu ceignis sa taille, entre toutes choisie,
De ta ceinture d'or, Vénus de Pompéi!

Elle est fière en son cœur de tes dons, ô Déesse!
Et l'orgueil d'être belle éclate dans ses yeux,
Mais son front est voilé d'une vague tristesse,
Et la vie est pesante à son sein glorieux.

Le mal des jours nouveaux s'allume dans ses veines,
Le monde a désappris ce sourire ingénu
Que reflétaient si clair les antiques fontaines;
Un âge de langueur et de fièvre est venu.

Les femmes ont senti passer dans leur poitrine
Le mol embrasement d'un souffle oriental.
Une sainte épouvante a gonflé leurs narines
Sous des Dieux apparus loin de leur ciel natal.

Et celle-ci connaît la grande inquiétude;
La chose humaine brille et l'enveloppe en vain.
A ses sens délicats la terre est triste et rude;
Elle médite un monde immuable et divin.

Ses soupirs ont monté dans la sainte lumière.
O magique pouvoir, vertu d'un cœur pieux!
Tous les Dieux qu'elle aima viennent à sa prière
Parfumer son haleine et rafraîchir ses yeux.

Elle les voit si beaux! Son âme avide et tendre,
Que le siècle brutal fatigua sans retour,
Cherche entre ces Esprits indulgents à qui tendre
L'ardente et lourde fleur de son dernier amour.

Dans la troupe si douce aux âmes éphémères,
Elle choisit d'abord de ses regards en pleurs
Les Amantes des Dieux et les augustes Mères
Dont le cœur fut comblé d'ineffables douleurs :

La grande Phrygienne en hurlements féconde,
Et la Vénus en deuil près d'un enfant glacé,
Et cette bonne Isis qui cherche par le monde
Les membres précieux de l'époux dispersé.

Elles sont là, debout, ces femmes éternelles
Qui saignent à jamais des blessures du sort.
Quelle âme ne voudrait se confier en elles?
Elles savent quel goût ont l'amour et la mort.

Mais voici, blanc troupeau dans la pâle prairie,
Leurs fils et leurs époux, les Dieux adolescents
Qu'aux jours mystérieux, sur la couche fleurie,
Les femmes vont pleurer dans la myrrhe et l'encens;

L'enfant Atys, semblable aux vierges de Phrygie,
Depuis que sa main blanche a mutilé sa chair,
Lui qui, menant la sainte et frénétique orgie,
Du bruit du tympanon remplit les monts et l'air,

Et qui, sous les pins noirs de son antique Amante,
D'un délire divin longuement transporté,
Par ses bonds, par les cris de sa bouche écumante,
Célèbre son impure et fière chasteté;

Et le jeune barbare, astre clair de la Perse,
Le radieux Mithra, Seigneur aux mille noms,
Qui, robuste et charmant, d'un poignard d'or transperce
Le céleste Taureau sous ses larges fanons;

El l'Adonis fleuri tel qu'une belle plante,
Chasseur qui se plaisait à poursuivre les daims,
Et dont le sang rougit la cuisse étincelante,
Sous la morsure, hélas! d'un monstre aux pieds soudains.

Il repose, baigné de cinname et de larmes;
Sur son corps la blessure ouvre un calice bleu,
Et Leuconoé goûte éperdument les charmes
D'adorer un enfant et de pleurer un Dieu.

Tout s'éteint! Elle est lasse, et n'est point apaisée.
Elle n'a pas donné tout l'amour de son cœur,
Et ses regards encor, sous la chaude rosée,
Traînent une inquiète et profonde lueur.

Solitaire, du fond de sa grande détresse,
Tendent au ciel son âme et ses ardentes mains,
Elle cherche, dans l'air du soir qui la caresse,
De plus tendres Esprits et des Dieux plus humains.

Elle voudrait savoir dans quelle ombre divine,
Sous quel palmier mystique, en quels bras endormi,
Brille l'Enfant céleste et doux qu'elle devine,
Le maître souhaité, l'incomparable ami.

Ce Roi mystérieux qui console et qui pleure,
Ce second Adonis et plus triste et plus pur,
Ce nouveau-né qui doit mourir quand viendra l'heure,
Quel lait l'abreuve encor dans la maison d'azur?

Cherche, ô Leuconoé : va d'auberge en auberge
Voir si le Mage errant passe et n'apporte rien.
En quête de ton Dieu, visite sur la berge
Le Chaldéen obscur et le vil Syrien.

Courbe ta belle tête aux pieds du Juif immonde.
Ces impurs étrangers, humbles agitateurs,
Que travaille en secret la haine du vieux monde,
Sont tes bons conseillers et tes consolateurs.

Va demander ton maître à leur race exécrée.
Oh! ne te lasse pas : désire, espère et crois;
Cours épier, la nuit, quelque lueur sacrée,
Aux bouches des égouts et sous l'ombre des croix.

Tes sœurs et toi, cherchez, saintes aventurières,
La plus noire caverne où se cache un devin.
Des fanges des faubourgs, des sables des carrières,
Au milieu des sanglots, monte un souffle divin.

Un immense frisson passe dans la nuit sombre.
Femmes, femmes, hâtez vos anxieux travaux,
Et dans l'amas confus des visions sans nombre,
Pressentez, suscitez le Roi des temps nouveaux.

Vous seules préparez le salut de la terre.
Des femmes comme vous, le dégoût dans le sein,
Achèveront un jour la tâche salutaire
Et sauront voir Celui que vous cherchez en vain.

Il donnera la grâce et la gloire aux souffrances
Et, regardant les cœurs las désespérément,
Il viendra mettre en eux de longues espérances,
Avec la paix du deuil et du renoncement.

Mais toi, Leuconoé, mais vous, soyez bénies,
Femmes au longs désirs, pour avoir aspiré,
Du fond des jours d'orgueil, aux douceurs infinies
De la sainte tristesse et de l'amour sacré.

Mesdames, Messieurs,

Ce n'était pas aller contre le sens historique, contre la vérité des faits religieux et moraux, que de faire de l'amie d'Horace une aspirante au sentiment chrétien. La ressemblance des dieux égyptiens et syriens avec celui qui devait les rejeter tous dans les ténèbres de la mort est telle qu'elle a frappé les chrétiens des premiers âges. Tertullien, confondu de la similitude que le culte de Mithra présentait avec le culte de Jésus, y voyait un artifice du diable pour tromper les hommes. Plus raisonnablement, M. Salomon Reinach, dans son admirable petit livre *Orpheus*, tout nouvellement publié, en conclut que le Christianisme et le Mithraïsme ont pour source commune, en partie du moins, une ou plusieurs de ces vieilles religions asiatiques dont nous ne connaissons que les formes relativement modernes et qui avaient pour caractères essentiels le sacrifice du Dieu et la communion.

Nous avons montré tous les dieux de l'Orient se disputant l'empire des âmes. Il nous reste à faire voir le triomphe du dieu des Juifs.

C'est Israël à qui échut justement le singulier privilège de donner une religion au monde. Dans les deux derniers siècles de la royauté juive et durant la captivité de Babylone, Israël

crie par la bouche de ses prophètes sa soif de justice. Il soupire : « Que l'équité jaillisse comme l'eau des fontaines et la justice comme un fleuve intarissable! » Tandis que Rome prépare la conquête du monde, les Juifs élèvent d'une ardente haleine leur plainte en faveur de l'opprimé. Isaïe, au milieu d'un peuple pauvre, nourri du pain de l'amertume, annonce le bonheur universel, l'avènement d'un messie bienfaisant et pacificateur, et répand son âme tout entière en paroles d'une poésie délicieuse et d'une douceur invincible :

« La maison d'Iaveh sera établie sur le sommet des montagnes et s'élèvera par-dessus les collines. Alors toutes les nations s'y rendront, les peuples innombrables la visiteront, disant : « Montons à la montagne d'Iaveh, à la maison du dieu de Jacob, afin qu'il nous enseigne ses voies et que nous marchions dans ses sentiers! Car de Sion sortira la loi, et de Jérusalem, la parole d'Iaveh. Il jugera entre les nations; il jugera entre les peuples innombrables. De leurs épées ils forgeront des charrues et de leurs lances des faucilles. Alors le loup habitera avec l'agneau. Le lionceau et les brebis seront ensemble et un petit enfant les conduira... »

Ce sont de tels accents qui assurèrent au dieu des Juifs la souveraineté des âmes, à Christ, à son messie, la victoire sur tous les dieux comme lui morts et ressuscités, les Adonis, les Osiris, et les Mithra.

Mais voici que la paix romaine enveloppe la terre. Les Juifs dispersés dans l'Empire sont répandus sur tous les points du monde où l'on fait le négoce ou la banque, Rome, Corinthe, Antioche. Il y en a de riches, mais pour la plupart ils sont très misérables, humbles dans leur orgueil, entêtés dans leur foi. Quelques-uns sont lettrés, ils forment à Alexandrie une société tout imprégnée de philosophie hellénique. Et partout leur dieu invisible est présent à leur mémoire. Ce dieu qui les accompagne dans leur exil volontaire s'est montré le consolateur des humbles et des opprimés. Ses adorateurs épars depuis les bords de l'Océan aux montagnes du Caucase et de la brumeuse Erin aux syrtes brûlantes, les yeux tournés vers Sion et sa sainte montagne, appellent le Messie qui fera régner la paix sur la terre, promettent aux doux un royaume en ce monde, annoncent aux pauvres qu'ils verront Dieu.

Iaveh est devenu le défenseur des faibles, le vengeur de l'innocence persécutée. Et Titus va naître.

Quel enseignement contient l'histoire véritable, l'histoire humaine et sincère de l'établissement du christianisme dans l'Empire!

Rome étend sa puissance bienfaisante sur tout le monde connu. Plus grande dans la paix que dans la guerre, elle administre les provinces avec une souveraine sagesse. Elle maintient la sûreté des mers et des routes, la tranquillité des campagnes, la police des villes. Elle élève partout des aqueducs, des thermes, des théâtres. Elle respecte, sur toute l'étendue de l'Empire, les coutumes des peuples et leurs religions. Douée d'un admirable esprit politique, elle identifie les dieux des Grecs et des Barbares avec ses propres dieux. Elle vénère dans les cités grecques les images et les symboles de la liberté. Les peuples reconnaissants élèvent des temples à Rome tutélaire. L'apothéose des Césars n'est que l'affirmation sublime de la justice universelle et de la paix du monde. Mais des millions d'esclaves et de misérables échappent à ses bienfaits. Elle ne les connaît pas. Victorieuse et pacificatrice, fière de ses orateurs et de ses légions, elle dédaigne les artisans et toutes ces petites gens qui s'occupent de produire et de transporter les choses nécessaires à la vie. Elle méprise le travail manuel et considère tout trafic comme indigne d'un citoyen. Elle se fait servir par des armées d'esclaves, auxquels, dans sa cruelle prudence, elle n'enseigne que la terreur des supplices. Elle voit sans crainte la misère orientale ronger comme une lèpre les bergers du Tibre, insulter au fleuve époux, si fier de presser de ses flancs fauves le monument de Numa Pompilius et le temple de Vesta. Là, dans la boue et les immondices, les Juifs, issus des prisonniers de Pompée, humbles et haineux, et une foule sans cesse accrue de Syriens, de Chaldéens, d'Égyptiens, vivent des métiers les plus vils, déchargent les chalands, échangent des allumettes contre des verres cassés, vendent des loques et des rogations. Leurs femmes vont dire la bonne aventure dans les maisons des riches; leurs enfants mendient, pieds nus, dans les bosquets d'Égérie. Ils vivent dans une promiscuité qui amène des disputes perpétuelles et dans une exaltation religieuse qui va

parfois jusqu'à la fureur. Rome châtie avec une sévérité impitoyable et distraite leurs émeutes et leurs turbulences. La police apaise à coups de bâton leurs querelles au sujet d'un certain Christus, dont parle Suétone, en qui on a reconnu le Christ, mais qui peut bien plutôt n'être qu'un esclave révolté. Puis, cette Rome, providence de l'Univers, les laisse dédaigneusement croupir dans la misère et l'infamie. Elle n'essaye pas d'adoucir leurs maux, elle ne fait rien pour les gagner à elle. Elle ne leur apprend rien de romain. Elle n'apprend d'eux rien d'humain. Elle ignore leur humble pensée, leur foi, leurs espérances, ils sont la lie de l'humanité, le rebut des peuples, ces Juifs du Janicule. Dans leur abjection et leur dénuement, ils n'ont que leurs rêves. Ce sont leurs rêves qui changeront le monde. De l'infâme Suburre, des Ergastules, des carrières, des prisons va sortir l'Église que Constantin asseoira dans la pourpre, qui arrachera de la curie la statue de la Victoire et qui debout sur les ruines de Rome intéressera à sa gloire Pépin et Charlemagne, disputera l'Empire aux Césars germains et se fera baiser les pieds par les rois et les empereurs.

Toutes les puissances de la terre grandissent dans l'opprobre. Que les dominateurs des hommes regardent à leurs pieds, qu'ils cherchent parmi les peuples qu'ils oppriment et les doctrines qu'ils méprisent : c'est de là que sortira la force qui doit les abattre!

Le Christianisme triomphe; il triomphe parce qu'il a conquis les âmes par la promesse d'une justice plus juste et d'une bonté plus douce que la justice et la bonté de ses innombrables rivaux d'Europe et d'Asie. Les pressentiments de Leuconoé n'étaient point vains. L'humanité va connaître enfin la douceur

D'adorer un enfant, et de pleurer un dieu,

elle va se tremper avec délices dans les eaux du baptême qui rendent aux pécheurs l'innocence et la pureté. Le Christianisme triomphe. Hélas! il triomphe aux conditions imposées par la vie à tous les partis politiques et religieux. Tous, quels qu'ils soient, ils se transforment si complètement dans la lutte, qu'après la victoire il ne leur reste d'eux-mêmes que leur

nom et quelques symboles de leur pensée perdue. Les religions se transforment sans cesse et si complètement au gré des sentiments et des intérêts de leurs fidèles et de leurs ministres, qu'au bout de peu d'années, elles ne gardent rien de l'esprit qui les créa. Les dieux changent plus que les hommes, parce qu'ils ont une forme moins précise et qu'ils durent plus longtemps. Il y en a qui s'améliorent en vieillissant; d'autres se gâtent avec l'âge. En moins d'un siècle, un dieu devient méconnaissable. Celui des chrétiens s'est transformé plus complètement, peut-être, qu'aucun autre. Cela tient sans doute à ce qu'il a appartenu successivement à des civilisations et à des races très diverses, aux Latins, aux Grecs, aux Barbares, à toutes les nations formées sur les débris de l'Empire romain. Certes, il y a loin du roide Apollon de Dédale à l'Apollon classique du Belvédère. Il y a plus loin encore du Christ pauvre et communiste vaguement des Catacombes au Christ protecteur de l'usine, défenseur du capital et adversaire du socialisme, qui fleurit sous le souverain pontificat de Léon XIII et règne encore. Et l'on comprend, en considérant ces transformations d'un idéal divin à travers les siècles, cette parole fièrement cynique du plus intelligent des autoritaires français, Charles Maurras, qui, appuyant sa doctrine du pouvoir absolu sur l'enseignement de l'Église catholique, répond quand on lui oppose le doux Évangile : « Je ne me soucie pas de savoir ce que quatre Juifs obscurs ont pensé de Jésus-Christ. »

ANATOLE FRANCE

CLOISONS ÉTANCHES[1]

(Conformément aux volontés du défunt, les obsèques de M. Thibault venaient d'être solennellement célébrées dans l'Oise, au Pénitencier de Crouy.)

. . . . . .

Aussitôt achevé le défilé au cimetière, Antoine s'était fait conduire en auto à Compiègne, sous le prétexte de donner des instructions au marbrier, mais surtout parce qu'il redoutait la promiscuité du train de retour. Un express, à 17 h. 30, le ramènerait à Paris avant le dîner.

Il espérait voyager seul : c'était compter sans le hasard.

En arrivant sur le quai, quelques minutes avant l'heure, il eut la surprise de se trouver face à face avec l'abbé Vécard, et dut réprimer un mouvement d'humeur.

— Monseigneur — expliqua l'abbé, — a eu la bonté de m'offrir une place dans sa voiture, pour me mener voir un ancien camarade, le chanoine Bucque, qui est presque aveugle maintenant...

Il remarqua le visage maussade et fatigué d'Antoine.

— Mon pauvre ami, — ajouta-t-il, — vous devez être épuisé... Tant de monde... Tous ces discours... Mais cependant je suis sûr que, plus tard, cette journée s'inscrira, pour vous, parmi les grands souvenirs!... Je regrette que Jacques n'ait pas assisté à cela...

1. Fragment de la sixième partie des THIBAULT : *la Mort du Père*, qui doit paraître prochainement aux Éditions de la Nouvelle Revue Française.

Et comme Antoine, agacé, se tournait vivement pour expliquer combien, dans les circonstances actuelles, l'abstention de son frère lui semblait naturelle, l'abbé l'arrêta :

— Je vous entends, je vous entends... — murmura-t-il. — Mieux vaut qu'il ne soit pas venu. Vous lui raconterez combien cette cérémonie a été... édifiante. N'est-ce pas?

Antoine ne put s'empêcher de relever le mot :

— Édifiante, peut-être, — grommela-t-il, — mais pas pour moi... Je vous avoue que cette solennité, cette éloquence officielle...

Son regard, croisant celui du prêtre, y surprit une lueur malicieuse. Sans doute l'abbé portait-il sur les discours de l'après-midi le même jugement qu'Antoine.

Le train entrait en gare.

Ils avisèrent un wagon mal éclairé mais vide, où ils s'installèrent.

— Vous ne fumez pas, monsieur l'abbé?

Le prêtre leva gravement son index jusqu'à ses lèvres.

— Tentateur! — fit-il, en prenant une cigarette.

Il l'alluma, les yeux plissés; puis il la retira de ses lèvres et l'examina complaisamment en soufflant la fumée par les narines.

— Dans une cérémonie de ce genre, — reprit-il avec bonhomie, — il est inévitable qu'il y ait un côté... disons, avec votre ami Nietzsche : *humain... trop humain...* Malgré tout, il reste qu'une semblable manifestation collective du sentiment religieux, du sentiment moral, est bien émouvante, et l'on ne peut y rester insensible. N'est-il pas vrai?

— Je ne sais pas, — insinua Antoine, après une pause. Il se tourna vers l'abbé et le considéra un instant en silence.

Ce placide visage, ce regard insistant et doux, ce ton confidentiel, et cette inclinaison de la tête sur la gauche qui donnait au prêtre un air recueilli, et ces mains nonchalamment soulevées à hauteur de la poitrine, tout cela était depuis vingt ans familier à Antoine. Mais il découvrait brusquement, ce soir, que quelque chose se trouvait changé dans leurs rapports. Jusqu'ici, il n'avait considéré l'abbé Vécard qu'en fonction de M. Thibault : l'abbé n'était rien d'autre que le directeur spirituel de son père. La mort venait de supprimer cet intermé-

diaire, cette présence occulte; et les raisons qui, naguère, l'incitaient, vis-à-vis du prêtre, à une certaine réserve, avaient aujourd'hui disparu. Il n'était plus, devant l'abbé, qu'un homme devant un autre. Et comme, après cette journée éprouvante, sa fatigue nerveuse lui rendait plus pénible l'effort de tempérer l'expression de sa pensée, ce lui fut un soulagement de déclarer, sans détours :

— Ces sentiments-là, je l'avoue, me sont totalement étrangers...

Le prêtre fit entendre un gloussement amusé :

— Vous seriez une curieuse exception!

— C'est possible.

L'abbé continua, sur un ton gouailleur :

— Parmi les sentiments humains, le sentiment religieux est, si je ne m'abuse, assez communément constaté chez l'homme... Qu'en pensez-vous, mon cher ami? Et cela, à quelque époque, à quelque latitude, à quelque degré de sauvagerie ou de civilisation qu'on le prenne!...

Antoine ne songeait pas à plaisanter :

— Je me suis toujours souvenu d'une phrase de l'abbé Leclerc, le directeur de l'École, qui m'a dit un jour, pendant mon année de philosophie : « Il y a des gens intelligents et qui n'ont aucun sens artistique. Peut-être, vous, n'avez-vous pas le sens religieux. » Le brave homme ne cherchait qu'une occasion de boutade; mais j'ai toujours pensé que, ce jour-là, il avait vu très clair.

— Si cela pouvait être, mon pauvre ami, — dit l'abbé, sans se départir de son affectueuse ironie, — vous seriez bien à plaindre, car la moitié du monde vous serait fermée!... Oui, il n'y a guère de grands problèmes dont on ne puisse dire que, si on ne les abordait pas avec un sentiment religieux, on serait condamné à n'en apercevoir qu'une bien faible partie! Ce qui fait la beauté de notre religion... Pourquoi souriez-vous?

Antoine ne le savait pas lui-même. Peut-être simplement par réaction nerveuse, après cette semaine d'émotions, après cette journée d'impatience.

L'abbé sourit à son tour :

— Quoi donc? Nierez-vous que notre religion soit belle?

— Non, non, — repartit Antoine, avec enjouement. —

Qu'elle soit « belle », je le veux bien... pour vous faire plaisir... Mais, tout de même...

— Eh bien?

— Mais, tout de même, être belle ne dispense pas d'être *raisonnable!*

L'abbé remua doucement ses mains devant lui.

— *Raisonnable!* — murmura-t-il, comme si ce mot soulevait un monde de questions, qu'il ne pouvait aborder pour l'instant, mais dont il possédait la clé. Il réfléchit, puis, avec un accent plus combatif :

— Vous êtes peut-être de ceux qui s'imaginent que la religion perd du terrain dans les esprits modernes?

— Je n'en sais rien, — dit Antoine, dont la modération surprit l'abbé. — Peut-être que non. Il est possible que les efforts des esprits modernes, de ceux-là même qui sont le plus éloignés de la foi littérale, tendent obscurément à rassembler les éléments d'une religion,... à rapprocher des notions qui, dans leur ensemble, constitueraient un tout assez peu différent de la conception que beaucoup de croyants se font de Dieu...

Le prêtre approuva.

— Et comment donc en serait-il autrement? — déclara-t-il. — Il faut songer à ce qu'est la conditon de l'homme. La religion est la seule compensation à tout ce qu'il sent de vil dans ses instincts. C'est sa seule dignité. Et c'est aussi la seule consolation à ses souffrances, l'unique source de résignation.

— Oui, c'est vrai, — s'écria Antoine avec vivacité. — Il y a si peu d'hommes qui attachent plus de prix à la vérité qu'à leur confort! Et la religion, c'est le comble du confort moral!... Mais, ne vous en déplaise, monsieur l'abbé, il y a néanmoins quelques esprits chez lesquels le goût de comprendre est plus impérieux que celui de croire. Et ceux-là!...

— Ceux-là? Ils se placent toujours sur le terrain si resserré, si fragile, de l'intelligence et du raisonnement. Ils ne s'élèvent pas au delà. Nous devons les plaindre, nous dont la foi vit et se développe sur un autre plan, tellement plus vaste : celui de la volonté, celui du sentiment... N'est-il pas vrai?

Antoine eut un sourire ambigu. Mais la lumière était si défectueuse que l'abbé ne s'en aperçut pas; il poursuivit

cependant, et cette insistance semblait témoigner qu'il n'était pas tout à fait dupe du « nous » qu'il venait de prononcer.

— On s'imagine qu'on est très fort, aujourd'hui parce qu'on veut « comprendre ». Mais croire, c'est comprendre. Et comprendre, c'est croire. Ou plutôt, disons que « comprendre » et « croire » n'ont pas de commune mesure. Certains, aujourd'hui, refusent pour vrai ce que leur raison, insuffisamment préparée ou faussée par une culture tendancieuse, ne parvient pas à démontrer. C'est simplement qu'ils ne vont pas assez avant. Il est parfaitement possible de connaître Dieu avec certitude, et de le démontrer, par la raison. Depuis Aristote, qui fut, ne l'oublions pas, le maître de saint Thomas, la raison prouve pertinemment...

Antoine laissait parler l'abbé, sans intervenir mais en fixant sur lui un regard sceptique.

— ... Notre philosophie religieuse, — continua le prêtre, que ce silence gênait, — nous offre sur ces questions les raisonnements les plus serrés, les plus...

— Monsieur l'abbé, — interrompit enfin Antoine gaîment, — avez vous bien le droit de dire : raisonnements religieux,... philosophie religieuse?

— Le « droit »? fit l'abbé Vécard, interloqué.

— Dame! Rien de tout cela n'existe, en réalité. Il n'y a même pas, à proprement parler, de *pensée* religieuse, puisque penser c'est d'abord douter!

— Oh! oh! mon jeune ami, où allons-nous?

— Je sais bien que l'Église ne s'embarrasse pas de si peu... Mais tous les rapports qu'elle s'ingénie, depuis cent ans et plus, à établir entre la foi et la philosophie ou la science modernes, sont plus ou moins ... truqués — pardonnez-moi le mot — puisque ce qui alimente la foi, ce qui fait son objet, ce qui attire si fort les tempéraments religieux, c'est justement ce surnaturel que la philosophie et que la science nient!

L'abbé se trémoussa sur la banquette : il commençait à sentir que ce n'était pas un jeu. Sa voix se nuança de mécontentement enfin :

— Permettez, cher ami, permettez... Vous semblez tout à fait ignorer que c'est par le raisonnement philosophique que la plupart de nos jeunes gens arrivent aujourd'hui à la foi.

Vous croyez que la science et la philosophie nient le surnaturel? Erreur : la science l'omet, ce qui n'est pas la même chose; quant à la philosophie, toute philosophie digne de ce nom...

— Oh!... oh!..., — fit Antoine.

— ... mène nécessairement au surnaturel. Mais passons. Je vais plus loin : même si vos savants modernes parvenaient à démontrer qu'il y a entre l'essentiel de leurs découvertes et l'enseignement de l'Église une antinomie fondamentale, — ce qui, en l'état actuel de notre apologétique, est vraiment une perfide, une absurde hypothèse — qu'est-ce que cela prouverait, je vous le demande?

— Ah, diable! — fit Antoine, souriant.

— Rien du tout! — continua l'abbé, avec feu. — Cela signifierait simplement que l'intelligence de l'homme n'est pas encore capable d'unifier ses connaissances et qu'elle avance en claudicant — ce qui, — ajouta-t-il avec un sourire amical, — ne serait pas une découverte pour tout le monde...

» Voyons, Antoine, — reprit-il, — nous n'en sommes plus au temps de Voltaire! Ai-je besoin de vous rappeler que la soi-disant raison de vos philosophes athées n'a jamais remporté sur la religion que de bien trompeuses, de bien éphémères victoires? Existe-t-il un seul point de la foi sur lequel l'Eglise ait jamais pu être convaincue d'illogisme?

— C'est bien vrai! — interrompit Antoine en riant. — L'Église a toujours su se ressaisir à point nommé. Vos théologiens sont passés maîtres dans l'art de fabriquer des argumentations subtiles et d'apparence logique qui leur permettent de n'être jamais longtemps de suite embarrassés par les attaques des logiciens. Depuis quelque temps surtout, je vous l'accorde, ils montrent à ce jeu une ingéniosité... déconcertante! Mais cela ne fait illusion qu'à ceux qui, d'avance, veulent s'illusionner.

— Non, mon ami. Persuadez-vous, au contraire, que la logique de l'Église a toujours le dernier mot, parce qu'elle est autrement plus profonde...

— ... plus tenace...

— ... que la vôtre. Si le plus souvent, notre raison, lorsqu'elle est livrée à ses seules ressources, ne parvient à rien d'autre

qu'à des architectures de mots auxquelles notre cœur ne peut trouver son compte, ce n'est pas seulement parce qu'il y a un ordre de vérités qui semble échapper à la logique courante, ni parce que la notion de Dieu semble dépasser les possibilités de l'intelligence ordinaire : c'est surtout parce que notre entendement, abandonné à lui seul, manque de force, manque de prise, en ces matières subtiles. Autrement dit, une foi véritable, une foi vive, a le droit d'exiger des explications qui satisfassent pleinement la raison; mais notre raison elle-même doit se laisser instruire par la Grâce. La Grâce éclaire l'entendement. Le vrai croyant ne s'élance pas seulement avec toute son intelligence à la recherche de Dieu; il doit aussi s'offrir humblement à Dieu, à Dieu qui le cherche; et quand il s'est élevé jusqu'à Dieu par la pensée rationnelle, il doit se faire vide et béant, il doit se faire... concave, pour accueillir, pour recevoir ce Dieu qu'il a mérité!

— Ce qui revient à dire que la pensée se suffit pas pour atteindre la vérité, et qu'il y faut aussi ce que vous appelez la Grâce... C'est bien grave, cet aveu-là, — constata Antoine après un silence chargé.

L'accent était tel que le prêtre repartit aussitôt :

— Ah, pauvre ami, vous êtes victime de votre temps : vous êtes un rationaliste!

— Je suis... C'est toujours difficile de dire ce qu'on est! J'avoue que je goûte assez les satisfactions de la raison.

L'abbé agita ses deux mains :

— Et les séductions du doute... Car c'est un reste de romantisme : on tire un peu vanité de son vertige, on se flatte de subir un tourment supérieur...

— Ça, pas du tout, monsieur l'abbé, — interrompit Antoine. — Je ne connais ni ce vertige, ni ce tourment dont vous parlez. Il n'y a pas moins romantique que moi. J'ignore tout de l'inquiétude.

(Ce disant il s'aperçut que cette affirmation avait cessé d'être exacte. A coup sûr, il n'avait aucune inquiétude religieuse dans le sens où pouvait l'entendre l'abbé Vécard. Mais, depuis trois ou quatre ans, il avait, lui aussi, connu la perplexité de l'homme devant l'Univers.)

— Au reste, — reprit-il, — si je n'ai pas la foi, il serait

impropre de dire que je l'ai perdue : je crois plutôt que je ne l'ai jamais eue.

— Voyons, voyons! — fit le prêtre. — Et l'enfant pieux que vous avez été, Antoine, vous l'avez donc oublié?

— Pieux? Non. Docile. Appliqué et docile. Pas davantage. J'étais naturellement discipliné : j'accomplissais mes devoirs religieux en bon élève; voilà tout.

— Vous diminuez à plaisir la foi de votre jeunesse!

— Pas la foi : l'éducation religieuse. C'est fort différent.

Antoine se laissait moins aller au plaisir d'étonner qu'à celui d'être sincère. Une légère excitation, qui le poussait à tenir tête, avait succédé à sa fatigue. Il se lança, à haute voix, dans une sorte d'investigation, assez nouvelle pour lui, à travers son passé :

— Oui, éducation... — reprit-il. — Voyez un peu comment les choses s'enchaînent, monsieur l'abbé. Dès l'âge de quatre ans, la mère, la bonne, tous les êtres supérieurs dont un enfant dépend, lui répètent à chaque occasion : Le bon Dieu est au Ciel; le bon Dieu te connaît, t'a créé; le bon Dieu t'aime; le bon Dieu te voit, te juge; le bon Dieu va te punir, le bon Dieu va te récompenser... A huit ans, on le mène à la grand' messe, au salut, parmi les grandes personnes qui se prosternent; on lui montre, au milieu des fleurs et des lumières, dans un nuage d'encens et de musique, l'ostensoir d'or : le bon Dieu est là, dans cette hostie blanche. A onze ans, on lui explique, du haut d'une chaire, avec autorité, avec l'accent de l'évidence, la Sainte Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, la Résurrection, l'Immaculée Conception, et tout le reste... Il écoute, il accepte. Comment n'accepterait-il pas? Comment pourrait-il élever le moindre doute sur des croyances que partagent ses parents, ses condisciples, ses maîtres, tous les fidèles qui emplissent l'église? Comment hésiterait-il devant ces mystères, lui, si petit? lui, perdu dans l'univers? lui, qui exerce si grossièrement encore son expérience? lui, qui se sent, depuis sa naissance, environné de phénomènes, tous mystérieux?... Réfléchissez à cela, monsieur l'abbé! Pour l'enfant, tout est incompréhensible, également. La terre, si plate devant lui, elle est ronde; elle paraît immobile, mais elle tourne comme une toupie dans l'espace... Le soleil fait germer

les graines... Le poussin sort tout vivant de l'œuf... Dieu était le Verbe et le Verbe s'est fait chair... Pourquoi pas?... Le Fils de Dieu est descendu du Ciel, et il s'est fait mettre en croix pour le rachat de nos péchés...

Le train venait de stopper. Dans la nuit, on glapissait un nom de station. Un voyageur, qui croyait le compartiment vide, ouvrit brusquement la portière et la referma en maugréant. Une bouffée de vent glacé passa sur les visages.

Antoine se retourna vers le prêtre, dont il ne distinguait plus bien les traits, tant la lumière du plafonnier avait baissé.

L'abbé se taisait. Alors Antoine reprit :

— Eh bien, cette crédulité première de l'enfant, peut-on l'appeler foi? Certainement non. La foi, c'est ce qui vient plus tard. La foi a d'autres racines. Et je puis dire, moi, que je n'ai pas eu la foi.

— Dites plutôt que vous ne l'avez pas laissée s'épanouir dans votre âme pourtant si bien préparée, — dit l'abbé, d'une voix qui soudain vibra d'émotion. — La foi se cultive, comme la mémoire, comme tous les dons de l'homme. Vous avez, semblable à tant d'autres, cédé à l'orgueil, à l'esprit de contradiction, à la vanité de penser librement, à la tentation de vous insurger contre un ordre établi...

Il se reprocha aussitôt sa sainte indignation. Il était bien résolu à ne pas se laisser entraîner dans une discussion religieuse.

(Avant de se consacrer à l'administration diocésaine, l'abbé Vécard avait enseigné des jeunes gens. Il craignait moins qu'un autre l'esprit du siècle; l'intransigeance de la jeunesse lui était familière et il avait appris qu'il est toujours maladroit de la brusquer. Ces paroles, cependant, le blessaient profondément. Mais il se méprenait à l'accent d'Antoine : cette voix mordante, cet entrain, cette quasi allégresse dans l'attaque, qui donnaient à la verve du jeune homme un ton de bravoure un peu forcé, il se plaisait à douter de leur absolue sincérité. Son estime pour Antoine restait grande; et, dans cette estime, il y avait l'espoir — plus qu'un espoir, une certitude — qu'Antoine ne persévérerait pas indéfiniment dans ses erreurs d'aujourd'hui.)

—Mais non, mais non, monsieur l'abbé, — répliqua Antoine, après avoir réfléchi. « Cela s'est fait tout seul, sans aucun orgueil, sans parti pris de révolte. Sans même que j'aie eu à y penser. Autant que je puis m'en souvenir, j'ai commencé, aussitôt après ma première communion, à sentir vaguement qu'il y avait quelque chose — je ne sais comment dire — d'embarrassé, d'inquiétant, dans tout ce que l'on nous apprenait sur la religion; quelque chose d'obscur, non seulement pour nous, enfants, mais pour tout le monde, pour les grandes personnes, — pour les prêtres eux-mêmes.

L'abbé ne put retenir un mouvement des mains.

— Oh, — reprit Antoine, — je ne suspectais nullement leur sincérité, ni leur ferveur, ou plutôt : leur besoin de ferveur... Mais ils avaient bien l'air, eux-mêmes, de se mouvoir avec gêne dans ces ténèbres, d'aller à l'aveuglette, de tourner, avec un inconscient malaise autour de ces dogmes hermétiques. Ils affirmaient. Ils affirmaient... ce qu'on leur avait affirmé. Bien sûr, ils ne doutaient pas de ces vérités qu'ils transmettaient. Mais leur adhésion intérieure était-elle aussi assurée que leurs affirmations? Je ne parvenais pas à en être bien convaincu... Je vous scandalise... C'est que nous avions un terme de comparaison : nos professeurs laïques. Ceux-là, je l'avoue, me paraissaient beaucoup mieux d'aplomb, beaucoup mieux « consolidés » dans leurs spécialités! Ils nous parlaient grammaire, histoire, géométrie, et ils semblaient, eux, avoir complètement compris ce dont ils parlaient!

— Encore faudrait-il comparer des choses comparables, — dit l'abbé ironiquement.

— Mais je ne songe pas au fond, aux matières de leur enseignement : je pense seulement à leur position devant les choses qu'ils enseignaient. Même quand leur science se trouvait en défaut, leur attitude n'avait rien de trouble : leurs hésitations, leurs ignorances même, s'étalaient au grand jour. Ça donnait confiance, ça ne pouvait éveiller la moindre arrière-pensée de... tricherie. Non, ce n'est pas « tricherie » que je voudrais dire. Mais pourtant, je vous assure, monsieur l'abbé, plus j'avançais vers les hautes classes, moins les prêtres de l'École m'inspiraient cette espèce de sécurité que j'éprouvais auprès de nos professeurs.

— Si les prêtres qui vous ont instruit, — riposta l'abbé, — avaient été de véritables théologiens, vous auriez gardé de leur commerce une impression de sécurité absolue.

Il songeait aux professeurs du séminaire, à sa jeunesse enthousiaste et fervente.

Mais Antoine poursuivait :

— Songez donc! Le gamin qu'on lance, peu à peu, dans les mathématiques, dans la physique, dans la chimie! Il trouve brusquement devant lui tout l'Espace pour se dilater! Alors la religion lui paraît spécieuse, étriquée, sans horizon... Il se méfie...

L'abbé renversa le buste et étendit la main.

— Sans horizon? Pouvez-vous sérieusement dire : sans horizon?

— Monsieur l'abbé, si vous vous mettiez à discuter avec moi, vous auriez vite fait de me prouver que je n'entends pas grand chose à tout cela. J'en conviens d'avance. Ce sont des questions auxquelles je ne pense guère : je n'y ai peut-être jamais autant réfléchi que ce soir. Vous voyez que je ne pose pas à l'esprit fort. Je cherche seulement à vous expliquer comment mon éducation catholique ne m'a pas empêché d'en arriver où j'en suis : à une complète incrédulité.

— Votre cynisme ne m'épouvante pas, mon cher ami, — dit l'abbé, en forçant un peu sa bonhomie. — Je vous crois bien meilleur que vous ne le savez vous-même! Allez toujours, je vous écoute.

— Eh bien, en réalité, je continuais, j'ai continué très longtemps, à pratiquer, comme les autres. Avec une indifférence que je ne m'avouais pas : une indifférence... polie. Même plus tard, je ne me suis jamais attelé à une besogne d'enquête, de revision : peut-être bien qu'au fond je n'y attachais pas assez d'importance... Ainsi, j'étais très loin de l'état d'esprit d'un de mes camarades, qui préparait les Arts et Métiers, et qui m'écrivait un jour, après une crise de doute : « J'ai passé l'inspection de l'assemblage. Mon vieux, ne t'y fie pas : il manque trop de boulons pour que ça tienne!... » Moi, à cette époque-là, j'abordais la médecine; la rupture — ou plutôt le détachement — était déjà consommé : je n'avais pas attendu les études semi-

scientifiques du P. C. N. pour m'aviser qu'on ne peut croire sans preuves...

— Sans preuves!

— ... et qu'il faut renoncer à la notion de vérité stable, parce que rien n'est vrai, en somme, que jusqu'à preuve du contraire... Oui, je continue à vous scandaliser. Mais, ne vous en déplaise, M. l'abbé, je suis un cas, (si vous voulez, monstrueux), d'incrédulité naturelle, instinctive. C'est un fait : bien portant, assez bien équilibré, actif par tempérament, je me suis toujours admirablement passé de mystique. Rien de ce que je sais, rien de ce que j'ai observé, ne me permet de croire que le Dieu de mon enfance existe, et je m'accommode très bien, jusqu'ici, de cette absence. Mon athéisme s'est formé en même temps que mon esprit. Je n'ai rien eu à renier. N'allez surtout pas vous figurer que je sois un de ces croyants dépossédés qui continuent à appeler Dieu dans leur cœur et tendent désespérément les bras vers ce ciel qu'ils ont trouvé vide. Je suis un type qui ne tend pas du tout les bras... Un monde sans Providence n'a rien qui me gêne. J'y respire très à l'aise.

L'abbé agita sa main devant lui, en signe d'incrédulité.

— Très à l'aise! — appuya Antoine. — Et voilà au moins quinze ans que ça dure!...

Il s'attendait à ce que l'indignation du prêtre se manifestât aussitôt. Mais l'abbé se taisait, et remuait doucement la tête.

— C'est la pure doctrine matérialiste, mon pauvre ami, — dit-il enfin. — En seriez-vous encore là? A vous entendre, vous ne croyez qu'à votre corps. C'est comme si vous ne croyiez qu'à la moitié — et à quelle moitié — de vous-même! Heureusement tout cela ne se passe qu'en apparence et, pour ainsi dire, en surface. Vous ignorez vous-même vos vraies ressources et quelle force cachée votre éducation chrétienne a laissée en vous. Cette force, vous la niez : mais elle vous mène, mon pauvre ami!

— Que vous répondre? Je vous affirme, moi, que je ne dois rien à la religion. Mon intelligence, ma volonté, mon caractère, se sont développés en dehors d'elle. Je puis même dire : en opposition avec elle. Je me sens aussi détaché de la mythologie catholique que de la mythologie païenne. Religion, supersti-

tion, c'est tout un pour moi... Non, sans parti pris, le résidu laissé en moi par mon éducation chrétienne, c'est zéro!

— Aveugle! — s'écria l'abbé, en levant brusquement le bras. — Vous ne voyez donc pas que toute votre vie quotidienne, faite de travail, de devoir, de dévouement au prochain, est un formel démenti à votre matérialisme? Aucune vie n'implique davantage l'existence de Dieu! Personne plus que vous n'a le sentiment d'une mission à remplir! Personne plus que vous n'a le sens de sa responsabilité en ce monde! Eh bien? N'est-ce pas admettre implicitement le mandat divin? Envers qui donc seriez-vous responsable, si ce n'est envers Dieu?

Antoine ne répondit pas tout de suite, et l'abbé put croire un instant qu'il avait frappé juste. En réalité, bien que l'argument du prêtre lui parût illusoire et sans rapport avec la direction véritable de son existence, Antoine dut convenir une fois de plus en lui-même qu'il y avait effectivement, entre son manque de croyance morale et l'extrême conscience qu'il mettait dans sa vie, une inexplicable incompatibilité. Toujours cette question, à laquelle jamais il n'avait trouvé de réponse satisfaisante : *Au nom de quoi?...*

— Peuh... — murmura-t-il enfin. — Cette conscience? Dépôt, laissé en chacun de nous par dix-neuf siècles de christianisme... Peut-être me suis-je trop hâté, tout à l'heure, en évaluant à zéro le coefficient de mon éducation... ou plutôt de mon hérédité...

— Non, mon ami, cette survivance en vous, c'est le levain sacré auquel je faisais allusion. Un jour, ce levain reprendra son activité : il fera lever toute la pâte! Et ce jour-là, votre vie morale, qui se poursuit d'elle-même, tant bien que mal et malgré vous, aura trouvé son axe, son vrai sens. On ne comprend pas Dieu tant qu'on le repousse, et même tant qu'on le cherche... Vous verrez : un jour, sans l'avoir voulu, vous vous apercevrez que vous êtes entré au port. Et ce jour-là, vous saurez enfin qu'il suffit de croire en Dieu pour que *tout* s'accorde!

— Mais cela, je l'admets dès maintenant, — fit Antoine en souriant. — Je sais de reste que nos besoins, le plus souvent, créent eux-mêmes leurs remèdes; et je vous accorde

volontiers que, chez la plupart des êtres, le besoin de croire est tellement impérieux, instinctif, qu'ils ne se préoccupent guère de savoir si ce qu'ils croient mérite d'être cru : ils baptisent vérité tout ce vers quoi les jette leur besoin de foi... D'ailleurs, — fit-il, sur le ton d'un aparté, — on ne m'ôtera pas de l'idée que la plupart des catholiques intelligents, et notamment beaucoup de prêtres cultivés, sont plus ou moins pragmatistes sans le savoir. Ce que les dogmes ont d'inadmissible pour moi, est également inadmissible pour tout esprit de culture moderne. Seulement, les croyants tiennent à leur foi, et, pour ne pas l'ébranler, ils évitent de trop réfléchir, ils se cramponnent au côté sentimental, au côté moral de la religion... Mais, pardon, ceci n'est qu'une parenthèse. Je voulais dire que le besoin de croire, si général soit-il, n'est pas une justification suffisante de la religion chrétienne, tout encombrée d'obscurités, de vieux mythes...

— Il ne s'agit pas de justifier Dieu quand on le sent, — déclara le prêtre; et, pour la première fois, le ton était sans réplique.

Puis, aussitôt, se penchant avec un geste amical :

— Ce qui est incompréhensible, c'est que ce soit vous, Antoine Thibault, qui parliez ainsi! Dans beaucoup de nos familles chétiennes, hélas, les enfants voient vivre leurs parents et se dérouler la vie de chaque jour à peu près comme si ce Dieu qu'on leur enseigne n'existait pas. Mais vous! Vous qui, depuis votre petite enfance, avez pu constater à chaque instant la présence de Dieu à votre foyer, qui l'avez vu inspirer à votre pauvre père chacun de ses actes...

Il y eut un silence. Antoine regardait fixement l'abbé, comme s'il se retenait de répondre.

— Oui, — dit-il, les lèvres serrées. — Justement : j'ai toujours vu Dieu à travers mon père. — (Son attitude, son accent, achevaient sa pensée.) — Mais ce n'est pas le jour de s'étendre là-dessus, — ajouta-t-il, pour couper court. Et il mit le front à la vitre.

— Voici Creil, — dit-il.

Le train ralentit, s'arrêta. La lumière du plafonnier brilla, plus vive. Antoine souhaita l'intrusion de quelque voyageur

dont la présence eût interrompu l'entretien. Mais la gare semblait déserte.

Le train s'ébranla de nouveau.

L'abbé leva doucement l'index :

— Patience... Plus tard, vous verrez tout cela autrement, mon ami.

Antoine ne put réprimer un mouvement d'irritation.

— N'y comptez pas, monsieur l'abbé! Si jamais un jour les questions philosophiques devenaient pour moi d'une importance vitale, ce ne serait pas, en tous cas, sous la forme de la philosophie religieuse. Deux choses, pour le moins, m'empêcheront toujours d'incliner vers ce côté-là : d'abord, je suis incapable d'éprouver l'horreur du péché; et ensuite je ne pourrai jamais accepter l'idée d'une Providence. Ce que les catholiques appellent le péché, c'est en réalité ce que, moi, j'ai toujours admiré le plus : c'est tout ce qui, à mes yeux, est vivant et fort, instinctif,— instructif; c'est ce qui permet de palper les choses, d'avancer : aucun progrès de l'humanité n'aurait été possible, si l'homme, docilement, s'était toujours refusé au péché... Quant à l'hypothèse d'une Providence, s'il y a une notion qui s'impose à moi, indiscutablement, c'est bien celle de l'indifférence universelle!

L'abbé sursauta :

— Quels enfantillages! Mais votre science elle-même, qu'elle le veuille ou non, fait-elle autre chose que de constater l'Ordre suprême qui préside aux phénomènes! (J'évite à dessein le terme plus juste de « Plan divin »...) Mais, pauvre ami, si l'on se permettait de nier cette Intelligence supérieure dont tout ici-bas porte la trace, si l'on refusait d'admettre que tout, dans la nature, a un but, que tout a été créé en vue d'une harmonie, on ne pourrait plus rien comprendre à rien!

— Eh bien, soit. L'univers nous est incompréhensible. J'accepte cela comme un fait.

— Cet incompréhensible, mon ami, c'est Dieu!

— Pas pour moi. Je n'ai pas encore cédé à la tentation d'appeler « Dieu » tout ce que je ne comprends pas... Le plus touchant, c'est que les croyants qui font ainsi, s'imaginent aussitôt qu'ils y voient clair!... Ils ont raison, d'ailleurs, de ne pas trop chercher à comprendre : car ce que nous entrevoyons

de l'énigme universelle — si peu que ce soit — n'est même pas compatible avec les explications que le christianisme prétend en donner!

— Vraiment?

— L'astronomie, par exemple...

Il sourit et, pendant quelques secondes, cessa de parler. L'abbé le regardait, prêt à la défensive.

— L'astronomie?

— Oh, je dis « l'astronomie »... — reprit Antoine mollement. — Rassurez-vous, monsieur l'abbé, je n'en sais pas le premier mot, et je serais bien incapable d'y puiser des arguments sérieux... Mais l'astronomie se trouve liée à l'une de mes premières manifestations d'incrédulité. Laissez-moi vous raconter ça. J'étais encore un gamin. C'était à l'École, dans mon année de troisième, peut-être de seconde... Je me revois, à la fin de l'étude du soir, une veille de fête, Noël, Pâques, ou bien Pentecôte. On allait partir en vacances. Il n'y avait pas de devoirs à faire. Je ne sais quelle revue de vulgarisation m'était tombée sous la main et j'avais passé mon étude à lire un long article sur les planètes! Je vois encore les gravures. C'était peut-être ma première incursion dans le monde stellaire. J'étais bouleversé. J'essayais de me figurer ce que peut être une planète comme Mars, Saturne, ou bien cet étrange Jupiter, mille fois plus gros que la Terre, et qui est, si je ne me trompe, une mouvante agglomération de courants parallèles et fluides. Tout ça faisait bouillonner mon imagination. J'en étais arrivé, du haut de ma science récente, à dominer ce misérable petit monde solaire, notre univers à nous, dont la Terre, dont cet énorme Jupiter lui-même, ne sont que des parcelles, et dont on avait, à cette époque-là, dénombré déjà des milliers et des milliers d'étoiles distinctes. Je m'imaginais, sans effort, ce groupe solaire, perdu à son tour, comme une poussière, dans l'Immensité incommensurable où grouillent des milliers d'autres Soleils, des milliers d'autres Univers, mille fois plus importants que le nôtre... Avouez qu'il y avait de quoi perdre un peu la tête... Je venais donc de vivre, deux heures, en plein Cosmos, dans l'Espace interplanétaire : et, brusquement, un coup de cloche. L'abbé entre. Il monte sur l'estrade à la place du surveillant, et il

commence son petit laïus, comme chaque soir. A l'École, la journée scolaire se terminait toujours par une courte méditation spirituelle.

» Alors il s'est passé en moi quelque chose. C'est enfantin, ce que je vous raconte là, et je sais bien que cela ne peut avoir aucune valeur... philosophique. Mais ce que j'ai éprouvé a dû être bien saisissant, puisque j'en ai gardé un si vif souvenir. De quoi nous entretenait l'abbé, ce soir-là? Je ne sais plus. Il devait nous prodiguer, comme d'habitude, quelques conseils pratiques de piété. Je sais seulement que je l'écoutais avec stupéfaction et, pour la première fois peut-être, avec un sentiment d'intime révolte. J'aurais sans doute, à cette époque-là, accepté sans trop de peine la notion d'un Dieu à la Spinoza, d'un Principe universel, organisation centrale de toutes les Forces de l'Univers. Mais il y avait soudain un tel écart entre le bon Dieu de notre brave abbé et ces perspectives astronomiques à travers lesquelles je venais de m'évader! Comment aurais-je pu, venant de si haut, de si loin, accepter ce petit Dieu personnel...

L'abbé eut un rire forcé et fit un geste qui semblait repousser de la main, rejeter, un raisonnement si puéril. Qu'était donc la *pensée, l'âme,* aux yeux d'Antoine? Une vibration quelconque? La moindre pensée, pourtant, n'est-elle pas, à elle seule, plus importante que tout le mouvement de l'Univers, puisqu'elle peut le *concevoir?*... Mais la discussion l'eût entraîné trop loin. Il se contenta de murmurer :

— ... Ce petit Dieu personnel qui a lancé les astres dans l'Espace... Et qui s'intéresse aux âmes précisément dans la mesure de leur dignité!

— Ce petit Dieu personnel, — reprit Antoine en souriant, — qui a l'œil fixé sur chacun de nous, et qui suit avec une sollicitude attendrie les moindres oscillations de notre conscience d'atome... Ce « bon » Jésus, descendu du Ciel pour racheter nos fautes, et qui est entré sur une ânesse à Jérusalem, et qui est remonté au Ciel, à la droite de son Père, où nous pouvons inlassablement aller le consulter par nos prières! Non, vraiment... Cette imagerie populaire... Je ne pouvais plus encaisser ça...

» Comprenez-moi, monsieur l'abbé. Je ne cherche pas à

vous blesser par des sarcasmes faciles et de mauvais goût. Depuis cette époque, je vous prie de le croire, j'ai rencontré de plus sérieux motifs d'incrédulité. Mais aujourd'hui encore je ne parviens pas à concevoir qu'on puisse supposer la moindre relation psychologique, le moindre échange de questions et de réponses, entre l'un de nous, infinitésimal accident de la vie universelle (même entre la Terre, cette poussière parmi les poussières) et ce grand Tout, ce Principe universel! Comment lui prêter une sensibilité anthropomorphe, une tendresse paternelle, une compassion? Comment prendre au sérieux l'efficacité des sacrements, le chapelet, — que sais-je? — la messe payée et dite *à l'intention* d'un tel, *à l'intention* d'une âme provisoirement reléguée au Purgatoire? Voyons! Il n'y a vraiment aucune différence essentielle entre les pratiques, les croyances du culte catholique, et n'importe quelle religion primitive, les sacrifices païens, les offrandes que les sauvages déposent devant leurs idoles!

L'abbé faillit répondre qu'en effet il y avait une religion *naturelle*, commune à tous les hommes, et que cela était, justement, article de foi. Mais, de nouveau, il se retint. Enfoncé dans son coin, les bras croisés, le bout des doigts enfouis dans ses manches, avec une attitude à la fois patiente, résignée et un peu ironique, il semblait attendre la fin de cette improvisation.

Le voyage, d'ailleurs, approchait du terme. Le wagon se faisait déjà cahoter par les aiguillages de la banlieue parisienne. A travers la buée des vitres, de nombreuses lumières scintillaient dans la nuit.

Antoine, qui avait encore quelque chose à ajouter, se hâta :

— D'ailleurs, monsieur l'abbé, ne vous méprenez pas sur certains mots que je viens d'employer. Je veux être franc jusqu'au bout. Je vous ai parlé d'Ordre, de Principe universel. Ce n'est pas une profession de foi. En réalité, il me semble que nous aurions autant de motifs de douter d'un Ordre, que d'y croire. Du point où il se trouve placé, l'animal humain constate bien un vaste imbroglio de forces déchaînées. Mais obéissent-elles à une loi générale, extérieure à ces forces et distincte d'elles? Ou bien obéissent-elles à des lois — comment dirai-je? — internes, résidant en chaque atome, les obligeant

à accomplir une sorte de destinée « personnelle »? à des lois qui ne domineraient pas ces forces du dehors, mais qui seraient confondues avec elles, qui, en quelque sorte, les animeraient seulement? Et même, dans quelle mesure n'est-il pas incohérent, le jeu des phénomènes? J'admettrais aussi bien que les causes naissent indéfiniment les unes des autres, chaque cause étant l'effet d'une autre cause, et chaque effet, la cause d'autres effets. Pourquoi vouloir imaginer à tout prix un Ordre suprême? Tentation de nos esprits logiciens? Pourquoi vouloir trouver une direction commune à ces mouvements qui ricochent les uns sur les autres, à l'infini? Je me suis dit, bien souvent, pour ma part, que tout se passe comme si rien ne menait à rien, comme si rien n'avait un sens...

— Après cela, — conclut l'abbé avec un sourire glacial, — il est difficile de descendre encore plus bas... — Il se leva pour boutonner sa douillette.

— Je vous demande pardon de vous avoir dit tout cela, monsieur l'abbé, — dit Antoine, en un élan sincère de regret. — Ce genre de conversation ne peut jamais aboutir à rien; qu'à blesser. Je ne sais pas ce qui m'a pris aujourd'hui...

Ils étaient debout, l'un près de l'autre. L'abbé regarda tristement le jeune homme.

— Vous m'avez parlé librement, comme à un ami. De cela, du moins, je vous sais gré.

Il parut hésiter à dire autre chose. Mais le train s'arrêtait à quai.

— Je vous ramène chez vous en voiture, monsieur l'abbé? — proposa Antoine, sur un autre ton.

— Volontiers, volontiers...

Dans le taxi, Antoine, soucieux, repris déjà par la vie compliquée qui l'attendait, ne parla guère. Et son compagnon, silencieux lui aussi, semblait réfléchir. Mais lorsqu'ils eurent passé la Seine, l'abbé se pencha vers Antoine :

— Vous avez... quel âge? Trente ans?

— Bientôt trente-deux.

— Vous êtes encore un jeune homme... Vous verrez. D'autres que vous ont fini par comprendre! Votre tour viendra. Il y a des heures dans la vie où l'on ne peut pas se passer de

Dieu. Il y en a une, entre toutes terrible : la dernière... — Il fut sur le point de faire allusion à la mort de M. Thibault; mais, là encore, il se retint. — La dernière heure... — rep. it-il. — Y avez-vous réfléchi? Songez-vous à ce que cela peut être, d'arriver au bord de l'éternité sans croire en Dieu, sans apercevoir, sur l'autre rive, ce Père tout-puissant et miséricordieux qui nous tend les bras? de mourir aride, dans le noir total, sans la moindre lueur d'espérance?

— Oh, mais ça, monsieur l'abbé, je le sais comme vous, — fit Antoine vivement (Lui aussi pensait à la mort de son père). — Mon métier, — reprit-il, après une brève hésitation, — mon métier, autant que le vôtre, est d'assister des agonisants. J'ai peut-être même vu mourir plus d'incroyants que vous, et j'ai de si atroces souvenirs que si je pouvais faire à mes malades une injection de foi *in extremis*...! Je n'ai aucun mysticisme, pas même celui d'une mort stoïque! Pour moi, je souhaite sans vergogne d'être, à ce moment-là, accessible aux plus consolantes certitudes; et je crains autant une fin sans espérance qu'une agonie sans morphine...

Il sentit la main de l'abbé se poser, frémissante, sur la sienne. Sans doute le prêtre s'efforçait-il de prendre cet aveu, qu'il n'avait pas espéré, pour un indice de bon augure.

— Oui, oui, — reprit-il, serrant le bras d'Antoine avec une ardeur où il y avait presque de la gratitude. — Eh bien, croyez-moi : ne vous fermez pas toute issue vers ce Consolateur, dont, comme nous tous, vous aurez quelque jour besoin. Je veux dire : ne renoncez pas à la prière.

— La prière? — objecta Antoine, en secouant la tête. — Ce fol appel... vers quoi? Vers cet Ordre problématique? Vers un Ordre aveugle et muet, — indifférent?

— N'importe, n'importe... Oui, ce « fol appel »! Croyez-moi! Quel que soit le terme provisoire auquel votre pensée aboutisse, quelle que soit, au delà des phénomènes, cette idée obscure d'Ordre, de Loi, que, par éclairs, vous entrevoyez, il faut, en dépit de tout, vous tourner vers ça, mon cher enfant, et prier! Ah, je vous en conjure, tout plutôt que de vous ensevelir dans votre solitude! Gardez le contact, gardez un langage possible avec l'Infini, fût-ce, pour l'instant, un langage sans réponse, fût-ce un apparent monologue!... Cette incommensu-

rable nuit, cette impersonnalité, cette indéchiffrable Énigme, n'importe, priez-la! Priez l'Inconnaissable. Mais priez. Ne vous refusez pas ce « fol appel »; parce que, à cet appel, vous le saurez un jour, à cet appel répond tout à coup un silence intérieur, un miracle d'apaisement...

Antoine ne répondit pas.

« Cloisons étanches... » songea-t-il.

Mais il sentait le prêtre extrêmement ému, et il était décidé à ne plus rien dire qui pût le peiner davantage.

D'ailleurs ils arrivaient rue de Grenelle.

L'auto s'arrêta.

L'abbé Vécard prit la main d'Antoine, la serra; puis, avant de descendre, se penchant un peu dans l'ombre de la voiture, il murmura d'une voix altérée :

— La religion catholique, c'est tout à fait autre chose, mon fî... Croyez-moi... C'est beaucoup, beaucoup plus que jamais, jusqu'ici, il ne vous a été donné d'entrevoir...

ROGER MARTIN DU GARD

SOUVENIRS

SUR

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE[1]

III

VOYAGE EN ORIENT : VENISE-ATHÈNES-CONSTANTINOPLE L'INAUGURATION DU CANAL DE SUEZ

Au cours de l'hiver de 1869, on commença à parler sérieusement du voyage de l'Impératrice en Orient; le but était l'inauguration du canal de Suez, à laquelle, l'année précédente, le vice-roi d'Égypte était venu inviter l'Empereur et l'Impératrice. A une œuvre éminemment française, il semblait utile d'apporter la consécration officielle; M. de Lesseps la demandait en conviant les souverains de la France à se faire les premiers témoins de son prodigieux succès.

L'Impératrice, liée depuis de longues années avec M. de Lesseps, l'avait suivi à tous les instants d'un travail gigantesque, l'avait soutenu dans les difficultés, l'avait animé de sa foi et de son ardeur, et elle souhaitait passionnément lui apporter la consécration de sa présence.

Nous étions, tous et toutes, fort anxieux d'apprendre quels seraient les heureux privilégiés désignés pour accompagner la souveraine. J'avoue que ma joie fut grande, quand je sus que mademoiselle Marion et moi nous étions du nombre des élus. Les deux nièces de l'Impératrice devaient l'accompagner avec leur gouvernante, ainsi que la comtesse de la Poëze,

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre.

madame de Nadaillac, et, parmi les hommes, le prince Murat, le général Douay, le commandant de Reffye, M. Rainbeaux, le comte Davillier, le comte de Brissac, et le comte Clary. Nous devions trouver en Égypte Mariette-Bey.

A peine le voyage décidé, l'Impératrice pria M. Maspéro, le célèbre égyptologue, de venir lui donner, ainsi qu'à nous, quelques notions générales de l'histoire d'Égypte, et des principaux monuments que nous devions visiter. Notre professeur, très jeune à ce moment, paraissait fort intimidé. Il s'agissait de passer en revue trente-cinq dynasties en huit ou dix leçons, et d'étudier l'œuvre de tant de siècles?... La tâche n'était pas facile et il devait s'en rendre compte; nous prenions des notes, l'Impératrice posait des questions. Il n'eut jamais, j'en suis sûre, d'auditoire plus attentif... et plus ignorant. Il se contenta du reste de nous tracer un vaste schéma, insistant seulement sur les monuments les plus célèbres.

Le départ fut fixé au 30 septembre; notre itinéraire devait être assez chargé et notre voyage rapide, puisque l'inauguration du canal était fixée au 15 novembre. Nos principales étapes seraient Venise, le Pirée, Athènes pour deux jours, puis Constantinople, Alexandrie, le Caire, Suez; enfin, après la traversée du Canal, le retour en France.

Le voyage fut féerique : certes il paraît mille fois plus intéressant de prendre son temps, de s'attarder à plaisir, de s'initier moins vite aux connaissances nouvelles, de se laisser aller sans hâte aux impressions diverses qu'apporte un pays nouveau, mais telle qu'elle fut, avec son aspect de fête perpétuelle, cette course si variée nous a laissé à tous de merveilleux souvenirs.

Je me bornerai à transcrire les notes hâtives prises chaque jour sans souci de la forme; en les relisant, je constate, non sans mélancolie, qu'avec la duchesse de Tamamès et M. Rainbeaux, je reste, je crois, la seule survivante du cortège joyeux de l'Impératrice...

Le 30 septembre, à cinq heures et demie du soir, l'Impératrice quitte Saint-Cloud; l'Empereur l'accompagne à la gare et prend congé de nous avec sa grâce habituelle : chacun s'installe à sa guise dans les compartiments. A peine en

route, madame de Nadaillac, étalant autour d'elle albums, crayons, couleurs même, se met immédiatement à dessiner, à prendre des croquis; on diminue la vitesse pour préparer le dîner; ce n'est pas inutile, car nous marchons à une rapidité effrayante. Repas assez gai, quoique chacun s'observe du coin de l'œil; nous allons vivre dans une intimité plutôt redoutable, vu les différences de goûts et de caractères. Bah! tout s'arrange. Nous avons à notre disposition d'excellents petits lits; wagons des dames, wagons des hommes, nous dormons à merveille.

Dès le petit jour, je quitte ma couchette; le pays devient si beau!

Après Chambéry, nous passons à la Chambre, à Saint-Jean-de-Maurienne, et nous arrivons à Saint-Michel à neuf heures du matin.

Nous déjeunons dans une petite auberge, et aussitôt après, nous montons dans le chemin de fer à crémaillère du Mont-Cenis. Nous nous serrons tant bien que mal dans les petits wagons. Les vitres des voitures sont placées très haut, afin que les voyageurs soient mieux garantis du froid de l'hiver, précaution qui nous empêche de bien jouir de la vue des montagnes alors couvertes de neige, et du soleil illuminant les glaciers. Nous frôlons quelquefois de si près le bord des précipices qu'on ne peut se défendre d'un petit frisson.

Midi. — Nous descendons du *fell* et le déjeuner est servi sur la montagne.

L'Impératrice cueille un bouquet de fleurs sauvages. Nous marchons pendant une heure environ. Avec quelle joie nous respirons cet air si pur, si vivifiant!

Enfin, il faut reprendre le chemin de fer et continuer à monter jusqu'à l'hospice du Mont-Cenis. Là, un prêtre italien débite à l'Impératrice un long discours. A quatre heures, seulement, nous arrivons à Suze.

Nous ne voyons Turin qu'en passant. Le paysage est très beau. A chaque instant, nous découvrons, au sommet des collines, des forts en ruines et des châteaux abandonnés.

10 *heures du soir.* — Nous passons à Magenta, nous quittons le train et nous montons en voiture pour gagner le champ de bataille. La nuit était douce, les premières étoiles se mon-

traient, tout était divinement calme sur ce sol arrosé du sang de nos soldats.

L'Impératrice descendit de voiture; elle s'approcha de notre groupe et nous dit de prier avec elle.

Nous gagnons le monument éclairé par des torches; une nombreuse population, rassemblée en quelques minutes, acclame Sa Majesté; enfin, nous reprenons le train et à trois heures du matin, nous arrivons à Venise... Là nous embarquons sur l'*Aigle* : voici la première étape de notre voyage.

1er octobre. — Nous sommes mouillés à la pointe du Grand Canal, en face de la Piazzetta. D'un côté, la vue s'étend sur le Palais des Doges et l'entrée de la place Saint-Marc, de l'autre, sur l'Adriatique, calme comme un grand lac.

Très belle promenade en gondole; nous voyons en passant le Palais Grassi, celui de la duchesse de Berri, du comte de Chambord, nous passons devant la *Salute*, église et collège tout à la fois. En quittant le Grand Canal, nous entrons dans la lagune, l'horizon se confond vaguement avec les dernières lueurs du soleil couchant.

Le soir, nous nous rendons à la place Saint-Marc. A mesure que l'heure s'avance, les cafés se remplissent de monde, et la place offre une animation extrême. Nous revenons à l'*Aigle* et nous prenons le thé sur le roof, avec MM. Arèse, Nigra, Sormani; ils plaisantent de mon enthousiasme et le chevalier Nigra, d'un air moqueur, me conseille d'en garder un peu pour tout ce que je verrai dans la suite de mon voyage : « Ne vous tourmentez pas à ce sujet, monsieur, l'enthousiasme, la joie de vivre, j'en possède une dose surabondante et n'ai nul besoin de faire des économies. » L'Impératrice me regarde un peu sévèrement, et, plus tard, me demande pourquoi je suis si peu aimable pour le Chevalier.

Je ne sais trop pourquoi celui-ci me déplaisait alors; je n'avais cependant pas le pressentiment de la fuite fatale du 4 septembre 1870, lorsque, avec son collègue autrichien, il vint chercher l'Impératrice et la poussa dans un fiacre, sans plus s'occuper d'elle.

Dimanche. — Nous allons à la messe à Saint-Marc, puis l'Impératrice reçoit la visite de Victor-Emmanuel; celle-ci fut de courte durée : le Roi moustachu, soldatesque, aux gros

yeux saillants, à l'air impertinent, n'était pas longtemps en présence d'une femme sans lui poser les questions les plus osées. De plus il savait que l'Impératrice avait toujours combattu la politique de Cavour; aussi, et des deux côtés, n'éprouvait-on aucun désir de prolonger l'entretien. L'Impératrice, dès que le Roi l'eut quittée, se rendit au palais des Doges.

Le temps me manque pour parler de tout, même succinctement. C'est un peu la course au clocher. Depuis l'escalier des Géants jusqu'à la salle du Grand Conseil, nous ne voyons que d'admirables peintures du Titien et du Tintoret, les portraits de tous les Doges, leurs appartements, les salles immenses remplies de tableaux de l'école vénitienne, si ardente, si colorée Mon Dieu! à ces merveilles il faudrait consacrer des semaines, des mois, et nous n'avons que des minutes.

Arrivés dans le Salon d'attente des ambassadeurs, le comte Arèse me fait signe de laisser passer tout le monde, et nous nous arrêtons longuement devant *l'Enlèvement d'Europe* de Paul Véronèse, puis devant les toiles du Tintoret; le bon Arèse commence un petit cours de critique d'art, puis il me montre des manuscrits, entre autres un du Tasse, des lettres de Galilée.

Nous passons devant l'ancienne gueule du lion où l'on jetait les dénonciations, et nous nous arrêtons dans la chambre du Doge; mais nous voilà bien loin de nos compagnons, et, chose grave, bien loin de l'Impératrice. Bah! on se retrouvera,... mais on ne se retrouve pas; nous traversons au galop les prisons, comble de l'horreur; nous voyons, du pont de la Paille, le pont des Soupirs. Je pense à cette âme inhumaine de la vieille République, à tant d'infortunés, qui, à cette même place, garrottés, torturés, demi-morts, exhalaient leurs gémissements. Combien de ces malheureux, sur une simple dénonciation, étaient mis à mort!

— Avouez, Comte, que la Justice humaine est hideuse!...

— Pensez plutôt à tous les couples heureux qui ont passé là, et qui ont jeté, sur ces eaux troubles, les roses de leurs joies et de leurs amours.

Pour le coup, nous voilà absolument séparés de l'Impératrice. Nous prenons une gondole et nous la retrouvons au palais Morosini. Je me dissimule derrière la vaste silhouette de

madame de Nadaillac pendant que le bon Arèse va bravement s'excuser auprès de l'Impératrice.

Le soir, grand concert sur le canal. Il y a beaucoup de malades parmi nous, et la suite se trouve assez réduite.

Nous visitons Saint-Marc. Première impression un peu déconcertée devant cet amas de richesses : on dirait que tous les pillards du monde sont venus là entasser leur butin. Ces mosaïques de Venise qui étaient toutes sur fond d'or, et que les siècles ont suavement patinées, enveloppent l'église de leur chaude parure; on est émerveillé devant tant de trésors. d'ornements, de gemmes, d'émaux, de cloisonnés, et devant un aussi prodigieux travail.

J'ai à peine le temps de noter notre visite à l'Arsenal. C'était trop pour une journée. Je ressens devant les œuvres du Titien, de Paul Véronèse, de Palma, de Bonifazio une impression unique de lumière et de beauté. Le premier tableau du Titien est là, et son dernier, achevé pieusement par Palma.

Le soir, nouveau concert sur le Canal. L'*Aigle* illumine en signe de remerciement.

3 octobre. — Nous déjeunons avec le prince Giovanelli, maire de Venise, le comte Arèse et M. Sormani, puis nous retournons à l'Arsenal où l'on nous montre le drapeau enlevé aux Turcs, à la bataille de Lépante, l'armure d'Henri IV, des armes fort belles, et de nombreux instruments de torture...

Nous terminons notre journée à la Fabrique Salviati et, le soir, par petits groupes, nous nous promenons sur la place Saint-Marc et dans les petites rues pleines de pauvres gens en haillons.

Notre colonie s'est augmentée d'un nouveau venu, le capitaine Hepp, officier d'ordonnance de l'Empereur; il apporte des papiers à l'Impératrice, et a reçu l'autorisation de revenir par Constantinople et l'Égypte. L'Impératrice ne manque pas, en effet, de le garder, et il en est tout heureux.

5 octobre. — Ce matin, visite au Palais Correro. Demain, nous lèverons l'ancre, et nous quitterons Venise avec regret, laissant derrière nous tant de choses à peine entrevues. Dernière promenade incognito avec le prince Joachim, le comte Arèse et le maire de Venise; nous prenons des glaces place Saint-Marc; malgré tout, nous sommes contents et gais.

Mes notes s'arrêtent là et reprennent quelques jours plus tard, mais j'ai un souvenir très précis de notre traversée et de notre arrivée au Pirée.

Chacun s'installe donc dans sa cabine; c'est inouï ce qu'on trouve de place dans un espace de trois mètres carrés. Le temps est assez beau, cependant le déjeuner est fatal à plusieurs, et nous voyons successivement disparaître tous les braves qui s'étaient déclarés inaccessibles au mal de mer; l'Impératrice qui ne l'a jamais ressenti ne s'attendrit pas beaucoup sur toutes les victimes. Au dessert, nous ne sommes plus que huit à table. Ah! la jolie traversée! quelle joie de se laisser bercer par le flot, de ne rien sentir, de ne rien faire, de ne rien vouloir, si ce n'est que cela dure longtemps... toujours!... Qui a pu dire de la vie à bord qu'elle est monotone! c'est, au contraire, un perpétuel changement. La mer se colore au gré du vent et du soleil, son mouvement, ses teintes, sa grande voix, puissante et douce, se renouvellent sans cesse; elle a ses profondeurs insondables, ses beaux reflets, ses aspects d'abîme ou son calme si apaisant...

Dimanche 8. — Messe à bord. Nouvelle apparition de madame de Nadaillac. Cette fois, elle semble bien d'aplomb, mais n'imagine-t-elle pas d'aider l'abbé Métairie, l'aumônier, à revêtir ses ornements sacerdotaux? J'ai beau la retenir par la manche en lui disant que cet office n'est pas celui d'une femme, rien n'y fait : elle se met à habiller l'abbé comme un enfant, attache son aube, prend l'étole, veut la lui passer au cou, saisit la chasuble; le pauvre abbé se défend et appelle à son aide le prince Joachim; mais Sa Majesté arrive; d'un coup d'œil, elle voit la scène, et prie poliment la passagère de retourner dans sa cabine, et de laisser tout le monde entendre la messe en paix. Comme madame de Nadaillac est protestante, il n'y a eu que demi mal.

La messe fut très touchante : la plus belle cathédrale forme un cadre moins grandiose que la mer associant son calme et sa pureté au divin sacrifice.

Notre nombre se réduit de plus en plus. L'Impératrice passe ses journées sur le pont. Me voyant seule, elle me fait signe d'approcher, me questionne sur mes impressions, mes préférences; me parle de mon père qui a laissé dans la marine de

grands souvenirs; elle me dit que si elle avait eu le bonheur d'être un homme, elle aurait sûrement été marin, qu'elle était faite pour naviguer éternellement, que tous les palais du monde ne valent pas, pour elle, le pont d'un bateau. Elle connaît, en effet, les termes de marine, les détails de manœuvre: oui, elle a bien une âme de voyageuse.

Cependant, je comprends bien que, pour elle, la joie du voyage est surtout dans le déplacement, le changement de vie, le dépaysement. Je ne crois pas qu'elle sente très profondément les beautés de la nature, et je ne la vois pas vibrer aux grands souvenirs de l'histoire.

Elle se met à rire quand je lui demande si elle ne respire pas comme moi le parfum des terres fleuries que nous côtoyons : — Quelle imagination! — me dit-elle, — vous voyez bien que nous nous tenons très loin des côtes, et aucune odeur ne peut nous parvenir. N'est-ce pas, Amiral, — dit-elle à l'amiral de Surville qui passait, — n'est-ce pas qu'à la distance où nous sommes, rien des terres lointaines ne peut nous arriver? Cette enfant est trop imaginative, dites-le lui.

Nous parlâmes de ces pays morts qui furent jadis la parure du monde. L'Amiral soutient à l'Impératrice que pour lui rien n'est mort dans la nature, que l'éternelle jeunesse de la terre est renouvelée, sans cesse, par les âmes neuves qui se penchent sur sa décrépitude et recréent à nouveau le monde au gré de leurs rêves. Il y a des sources que des milliers d'années n'ont pas taries; la jeunesse du monde c'est notre illusion, ce sont nos premiers rêves.

L'Impératrice nous parle alors du pays natal tant aimé! Elle nous décrit Séville, l'Andalousie, Grenade surtout, et « pour le coup, dit-elle, à vingt lieues de distance », je sentirais l'odeur indéfinissable de ces terres »; puis elle nous raconte mille événements de sa jeunesse, de ses courses aventureuses en montagne; elle aime revivre le temps d'autrefois, tous ces souvenirs lui donnent une animation extraordinaire; le dîner est très gai, et nous restons, le soir, longtempssur le pont.

Le mardi 10, vers cinq heures, nous apportons aux malades la nouvelle de la prochaine arrivée; c'est une résurrection générale; quelques instants après, M. Rainbeaux, et le capitaine Hepp, qui n'ont pas paru depuis le départ, entrent dans

le *roof* d'un pas assuré. Nous dînons rapidement et, à sept heures et demie du soir, nous assistons au mouillage. On tire des fusées à bord, la manœuvre se fait à merveille, ce qui n'est pas sans peine, car l'entrée du Pirée est difficile.

Nous prenions tranquillement le thé, quand on annonça à l'Impératrice que le roi de Grèce allait accoster.

Nous étions tous en costume de voyage, avec nos casquettes de marin; le Roi fut donc reçu sans le moindre apparat.

Le lendemain matin, vers huit heures, j'étais sur le pont. Je considérais non sans mélancolie, l'aspect triste du pays, ses rochers rouges et nus, tout son ensemble aride et sec; puis, peu à peu, je me laissais gagner par les grands souvenirs que ma mémoire évoquait, tout un monde disparu, toutes les figures magnifiques de la Grèce antique; tant de belles légendes, tant d'héroïsme arrêtent la pensée et la transposent en un sentiment de respectueuse dévotion.

Je m'attendais à voir paraître un de mes compagnons pour partager mon émotion, mais l'attente fut vaine! je demeurai seule accoudée au bastingage. Les mousses lavaient le pont à grande eau en se faisant des niches; les matelots serraient les voiles, nettoyaient les écoutilles, astiquaient les cuivres; un gabier de Douarnenez, chantait une vieille chanson bretonne. Il passa près de moi : « C'est bien laid ce pays, n'est-ce pas, mademoiselle?... — Non, Yves, c'est magnifique. »

Je n'avais que le temps de me préparer pour l'arrivée du Roi.

Celui-ci est venu chercher l'Impératrice. Des canots nous conduisent jusqu'à la gare du chemin de fer où nous trouvons la Reine; on nous mène au Palais, puis à la légation, et nous gagnons enfin l'Acropole par ces rues aux doux noms : la rue d'Hermès, la rue d'Éole.

Quelques boutiques malpropres, des cafés misérables les bordent; les habitants, les Albanais surtout, ont de jolis costumes, les femmes portent sur la tête un petit bonnet de drap rouge posé sur l'oreille, avec un long gland qui pend de côté; malheureusement, elles ne sont pas jolies.

Nous voici sur la colline qui, si longtemps, a porté toute la beauté du monde! c'est à petits pas qu'il faudrait gravir la célèbre montée, mais, comme toujours, nous allons très vite,

et l'Impératrice se retourne souvent pour s'assurer que nous la suivons tous. Nous découvrons Athènes, au milieu de la plaine, la chaîne de l'Hermès, les jolies hauteurs aux courbes harmonieuses. Le ciel est d'un charmant gris pâle, le Bois Sacré fait une tache sombre, dans ce tranquille panorama, et, autour de nous, sur la roche escarpée, dorment sous nos yeux les ruines de l'antique cité.

Voici d'abord ce qui reste des Propylées qui donnent entrée dans l'enceinte de l'Acropole. On peut à peine se faire une idée de la disposition des colonnes et des escaliers. Le sol est jonché de tronçons de colonnes, de chapiteaux renversés, quelques rayons de soleil viennent dorer ces vieux marbres; on se croirait au milieu des os blanchis de tout un monde, dans un cimetière bouleversé que domine la masse sombre du Parthénon; et, toujours, des débris de marbre sur le sol.

Les ruines sont supportées par une table immense dont on a peine à gravir les terrassements inégaux.

Qu'il ferait bon s'arrêter un instant, s'étendre sur ces herbes pauvres, appuyer sa tête sur un fût de colonne, et là, dans le recueillement, dans le silence, accorder son âme à ce paysage émouvant.

Bien peu de choses, hélas! restent intactes : quelques têtes d'hommes et de chevaux, quelques fragments de frise, des colonnes tristement couchées sur le sol, qui semblent des êtres de beauté momentanément endormis pour se réveiller un jour.

. . . . . .

Rentrés à Athènes, nous n'avons que le temps de nous habiller pour dîner chez les souverains. Le palais est beau, mais j'avais encore dans les yeux des images trop vivantes du passé pour prêter attention à un édifice tout moderne. Le dîner fut très brillant; j'avais en face de moi un vieux Grec, en costume national, tout chamarré d'or et de pierreries, et comme voisin de table un des aides de camp du roi, Grec aussi et fort instruit. Mon autre voisin était Français; à Athènes depuis deux ans, il s'occupait des fouilles et de l'étude des monuments.

. . . . . .

Le lendemain, de bonne heure, je monte sur le pont de

l'*Aigle*, la mer est assez mauvaise, tous les passagers sont couchés, et l'Impératrice, assez fatiguée de sa journée d'hier, n'a pas encore quitté sa cabine. On se tient debout difficilement, et M. Escande, le commandant en second, me fait asseoir sur le pont, à l'intérieur d'un gros rouleau de cordages; je suis là comme un oiseau dans son nid. C'est délicieux de respirer cet air salin, en se laissant bercer par le roulis. Le vent du large balaie les petites misères de l'existence et dégage l'esprit de toute pensée pauvre, de toute idée mesquine.

J'étais absorbée dans mes réflexions; la mer, le vent, les bruits du bateau, tout faisait un tapage infernal; je n'entendis pas l'Impératrice s'avancer vers moi; elle était soutenue par le général Douay et par un officier du bord. J'étais enfoncée dans mon nid de cordages; elle me toucha l'épaule, et je fis de vains efforts pour me mettre debout. Elle me tendit la main pour m'aider à me relever et nous gagnâmes le roof où l'on étouffait, parce que les hublots étaient fermés; Marie d'Albe y jouait tranquillement aux échecs avec M. Meurville, un officier de l'*Aigle*. Je vais voir sa pauvre sœur Louise, bien malade, comme madame de Nadaillac et comme madame de la Poeze : je ne puis leur donner que de bonnes paroles. Madame de Nadaillac pousse des gémissements à fendre l'âme et maudit le jour où elle a sollicité la faveur d'être du voyage. J'essaie de lui faire entrevoir les plaisirs qui l'attendent quand nous toucherons la terre ferme; elle est complètement démoralisée. Nos femmes de chambre sont tellement malades qu'il n'y a rien à leur demander.

Vers le soir, la mer devient plus calme et l'on nous prédit un beau temps pour demain.

Après dîner, l'Impératrice reste dans le salon et nous fait part de ses impressions de la veille; la Grèce ne l'a nullement séduite, et elle a eu, avoue-t-elle, une désillusion profonde devant la pauvreté de son aspect, la misère de ses ruines, l'apparence mesquine de ses proportions :

— Et puis, — dit-elle, — ces Grecs anciens étaient tellement antipathiques, bavards, insupportables, vivant perpétuellement dans les guerres intestines, les troubles, les intrigues; des ingouvernables, enfin.

Tous abondaient dans son sens; dans mon coin j'écoutais

sans rien dire; alors, l'Impératrice se tournant vers moi :

— Je parie que vous vous êtes exaltée pour tout cela; je l'ai bien vu, allez, pourquoi ne dites-vous rien?

— Mais, madame, je ne dis rien parce que je sais très peu de chose, autant dire rien, sur ce monde ancien, et je suis bien incapable d'émettre une opinion. Cependant, puisque Votre Majesté m'interroge, je lui demande de convenir avec moi que ces gens-là ont fait un présent incomparable à l'humanité, en réalisant pour elle le type achevé, définitif, de la beauté.

— Allez montrer cela aux Hottentots, — me dit le comte Davillier.

— D'abord, je n'ai aucune confiance dans le goût des Hottentots, et un être civilisé préférera toujours, je le crois, le type grec, dans l'harmonie de sa forme, aux chairs extravagantes et aux embonpoints démesurés des *dames* de ce pays. Et puis, il y a des personnages si émouvants parmi ces Grecs : Hélène était une Grecque, et Votre Majesté n'aime-t-elle pas cet Achille, nourri de la moelle des lions, qui était si brave et devait être si beau! cet être impulsif, si sensible et qui nous ressemble tant?... Dites, monsieur, avez-vous cela chez vos Hottentots?

L'Impératrice riait de mon enthousiasme, mais elle-même parla alors avec beaucoup d'éloquence et d'érudition du théâtre grec et de notre théâtre classique. Puis de ses impressions sur Rachel, la grande tragédienne dont le génie l'avait passionnée; Rachel, pour elle, la vivante incarnation de l'art dans la pureté de la forme et dans l'ardeur de l'âme! « Et comme elle savait se draper, ajoutait-elle, comme chaque pli de sa tunique et de ses voiles révélait la perfection de son être! » Elle n'avait jamais entendu Rachel sans pleurer et celle-ci, voyant la souveraine si émue, ne jouait alors que pour elle seule.

— Ah! j'étais bon public, je vous assure, j'oubliais la salle entière, les lorgnettes braquées, la tenue que je devais garder; pour moi il n'y avait plus que Rachel et, quand je la faisais appeler dans ma loge, où elle arrivait toute frémissante encore, je ne sais laquelle de nous deux était la plus émue.

L'Impératrice causa longtemps encore, nous tenant sous le charme de ses souvenirs; c'était toujours une joie pour moi,

de la voir vibrer, lorsqu'on touchait une corde sensible de sa vive imagination, et qu'elle nous dévoilait ce don de rayonnement qu'elle possédait au suprême degré.

La conversation s'acheva au son du grand orchestre du vent et de la mer; cependant l'amiral nous fit dire que nous aurions beau temps le lendemain et chacun se retira dans sa cabine.

Dès huit heures du matin, le mercredi 11 octobre, nous sommes presque tous sur la passerelle; nous filons quinze nœuds, et il faut ralentir afin de laisser à notre escorte de bateaux turcs la possibilité de nous suivre.

Nous passons devant le château des Sept Tours et, avec ses antiques murailles crénelées, nous apercevons le Vieux Sérail, Scutari, la côte d'Asie; enfin, une forêt de tours, de minarets, de blanches coupoles... spectacle merveilleux qui arrache des cris d'admiration à l'Impératrice. A mesure qu'on avance et qu'on découvre la Corne d'Or et le Bosphore il devient plus beau encore; aucune description, aucun tableau ne peut donner l'idée de cette apparition de Constantinople plongeant dans les premiers feux du jour les flèches innombrables de ses minarets et les coupoles de ses mosquées.

Sur la rive, des masses d'hommes et de femmes aux costumes les plus bariolés acclament l'Impératrice à son passage. Celle-ci a la figure heureuse des bons jours; autant à Athènes elle paraissait triste et déçue, autant ici elle semble à l'unisson de cette rutilance et de l'éclat de l'Orient.

Un chambellan du Sultan, Réouf Pacha, monte à bord, et les caïques impériaux nous transportent à Beylerbey sur la côte d'Asie.

Beylerbey. En entrant dans ce palais tout blanc au dehors, éclatant de dorures et de vives couleurs à l'intérieur, on se sent écrasé par la splendeur du décor; dans ces salons immenses aux colonnes de marbre précieux, aux plafonds peints de mille arabesques, au milieu de cette débauche d'or et de couleurs, on reste saisi, non par l'harmonie et la beauté des choses, mais par leur éclat. Par les fenêtres immenses, la vue plonge sur le Bosphore, et des flots de lumière nous inondent.

. . . . . .

J'étais trop fatiguée hier soir, pour parler de notre dîner

chez le Sultan. Ah! ce dîner, ah! le protocole!... Quelle confusion, juste ciel!...

Notre après-midi s'était passé à visiter le palais, puis à classer les demandes d'audience et les pétitions adressées à l'Impératrice, et à établir le programme des journées et des soirées. On devait quitter le palais à sept heures précises, et prendre les caïques du Sultan pour se rendre au dîner. Vers six heures nous allions nous préparer lorsque nos femmes de chambre affolées nous dirent que nos bagages n'étaient pas arrivés; nous commençons à nous coiffer, mais six heures et demie sonnent, puis sept heures, pas de bagages! L'Impératrice nous fait appeler, nous répondons que nous n'avons pas nos malles. On avait dépêché plusieurs courriers pour hâter le déchargement, mais rien n'arrivait. Heureusement, madame de Nadaillac, madame de la Poeze et les deux nièces de l'Impératrice avaient déjà reçu leurs bagages, mais plusieurs de ces messieurs et nous, n'avions pas les nôtres : « Que faire? que faire? » me disait mademoiselle Marion. « Mais attendre, que voulez-vous faire de plus? » Enfin! à sept heures et demie, nos malles arrivent, tout est ouvert en un instant. On saisit à la volée la première robe venue et nous montons rapidement dans les caïques. Nous faisons l'entrée la plus piteuse du monde, dans l'immense salle à manger où l'Impératrice était assise à table depuis un quart d'heure. Nous nous dissimulions de notre mieux derrière la haie de valets de pied et de maîtres d'hôtels. Nous nous faisions toutes petites, toutes minces; fallait-il saluer ou non? Je n'y voyais plus clair, une place était vide entre deux gros pachas, je m'y introduisis sans oser lever les yeux sur l'Impératrice qui devait être assez courroucée. On était, je crois, quarante ou cinquante. Mes deux voisins me regardaient de biais avec un air quelque peu méprisant, je ne savais que leur dire; heureusement, il y avait de la musique qui dispensait de parler. Devant moi le prince Joachim Murat avait bien envie de rire de ma mine effarée, enfin ces agapes me parurent manquer d'entrain et de cordialité.

Le Sultan a une belle tête, mais son regard est celui d'une bête fauve; son palais est très beau, mais trop d'or, trop d'or!...

Inutile de dire que, pendant la soirée, la conversation ne paraissait pas animée entre l'Impératrice et lui, les pachas qui l'entouraient ne s'approchaient pas. Ce fut long et ennuyeux; enfin, au bout d'une heure, les embarcations avancèrent; l'Impératrice fit embarquer toute sa suite, resta quelques instants encore avec son hôte, puis monta dans le caïque du Sultan. Ce caïque assez grand était tout garni de velours pourpre, à crépines d'or et manœuvré par douze fort rameurs. Il faisait un temps splendide; l'Impératrice, assise sur un siège assez élevé, portait une robe blanche toute brodée d'or et, sur la tête, un merveilleux diadème de diamants; ses bras, son cou, ruisselaient de pierreries et un long voile de tulle l'enveloppait toute. Belle à ravir, belle comme la nuit divine qu'il faisait alors, nous la voyions avancer sur le flot argenté telle une apparition. Le général Douay lui tendit la main : à peine toucha-t-elle son bras pour sauter à terre, elle se retourna et fit un aimable signe d'adieu à ses rameurs : ouf! la soirée était finie.

Après avoir salué Sa Majesté et lui avoir expliqué les raisons de notre retard involontaire, mademoiselle Marion et moi cherchons à regagner notre chambre; mais nous voilà perdues dans ce dédale d'escaliers, de galeries, de salons, sans pouvoir nous rappeler par où nous avions passé dans l'après-midi; nous allions à droite, puis revenions à gauche. Ariane elle-même eût cassé son fil dans ce labyrinthe. Rien n'était plus charmant que l'aspect nocturne de ce palais enchanté; les salles étaient éclairées de loin en loin par des lampes posées à terre; tout demeurait dans la pénombre; les couleurs, les ors, les fontaines devenues silencieuses, et les grandes plantes vertes parfumées de cette odeur orientale qu'on respire partout ici. Le bruit des pas est étouffé par les épais tapis qui couvrent le sol, et plus nous cherchons notre porte, plus nous perdons l'espoir de nous retrouver. Les lampes étant trop lourdes pour que nous puissions les soulever, j'engageai, ma compagne à s'étendre comme moi sur un des profonds divans que nous devinions dans l'ombre, et où nous dormirions parfaitement en attendant le jour propice; elle s'y refusait absolument, et l'idée toute bourgeoise de s'allonger dans un vrai lit, entre de vrais draps, la

hantait. Allons... nous voilà sauvées! un veilleur de nuit vint à passer, nous arrivâmes à lui faire comprendre notre embarras; il nous remit dans notre chemin et nous pûmes, enfin, nous coucher.

Le lendemain à midi, la Sultane Validé vient rendre visite à l'Impératrice. Cette sultane est vraiment une horrible femme; elle est accompagnée d'une douzaine de vraies sauvages. On avait préparé à l'entrée du Palais une chambre dans laquelle elles pussent ôter leurs voiles, et des femmes de service étaient seules restées dans la maison. Il fallait entendre les cris que poussaient ces sauvagesses : l'Impératrice les attendait solennellement au haut de l'escalier, mais elles eurent tôt fait d'envahir les salons, d'entrer dans les chambres, d'ouvrir les armoires et les tiroirs, poussant des éclats de rire, des cris de perruches en délire, c'était affreux à voir et à entendre. Elles se saisirent de nos femmes de chambre épouvantées et voulurent les emmener dans le salon où l'Impératrice était en conversation avec la favorite. Quand je dis conversation, c'est une manière de parler; une interprète était entre elles, mais la princesse donnait des signes d'impatience et aurait, je pense, rejoint volontiers le troupeau en liberté.

Ce qui fut du plus haut comique, c'est que Moussa, le nègre qui servait toujours l'Impératrice à table, avait été oublié dans la chasse qu'on avait faite à tout être du sexe fort habitant le palais; ces sauvagesses le découvrent, caché dans un office, et redoublent leurs cris et leurs rires. Pauvre Moussa! il mourait de peur, et, après la visite, nous prîmes plaisir à l'effrayer encore sur les conséquences de son imprudence. Il répétait : « Moi pas regarder, moi fermer les yeux. » Ce fut l'Impératrice elle-même qui calma ses craintes, en lui promettant qu'il ne lui arriverait aucun mal.

Ces femmes nous parurent assez laides; elles ne se gênaient pas pour se moquer de nous et nous faire mille impertinences; enfin, elles partirent et nous pûmes reprendre notre liberté.

Nous accompagnons l'Impératrice au Vieux Sérail; je l'entends remarquer combien ces Orientaux avaient l'amour inné de la nature, et comme ils la comprenaient, lorsqu'ils plaçaient la demeure de leurs souverains au penchant de la plus

belle colline du monde; ils possédaient l'instinct des beaux sites, des mers étincelantes, des panoramas merveilleux. En effet, la vue s'étend au loin sur la mer de Marmara, avec les sommets neigeux des montagnes à l'arrière-plan, sur la Corne d'Or, les Eaux-Douces d'Europe et Scutari. Le spectacle qu'on a de la pointe du Vieux Sérail dépasse tout ce qu'on peut imaginer, et échappe à toutes les descriptions comme à tous les pinceaux.

Nous visitons le trésor : on nous montre un trône persan tout revêtu de perles fines et de rubis avec d'énormes cabochons d'émeraudes, de perles, de diamants. Nous nous rendons ensuite à Sainte-Sophie, à la mosquée de Soliman le Magnifique, et à l'Arsenal.

Le soir, nous nous sommes promenés longtemps dans les jardins du Palais; il faisait un temps merveilleux, l'air était saturé de parfums; une musique lointaine nous envoyait ses échos, et quand elle se taisait, nous percevions — rappel barbare dans cette soirée si douce — les rugissements des lions et des tigres apprivoisés qui suivent le Sultan comme des chiens, mais qu'en son absence on avait enfermés. Sur l'offre de l'Impératrice, nous passons une heure à les regarder aller et venir; nous visitons les écuries, qui sont de vrais salons et nous prenons le thé dans le kiosque.

Le lendemain l'Impératrice reçoit le corps diplomatique, puis nous assistons au départ du Sultan pour la Mosquée.

L'Impératrice me fait appeler ainsi que ses nièces, madame de la Poëze et madame de Nadaillac et elle nous envoie chez la femme du Grand Vizir Ali Pacha. Avant le départ, elle nous recommande d'être sérieuses et dignes, de nous conformer aux usages de nos hôtes. Voici donc qu'en descendant de voiture, chacune de nous est saisie par deux eunuques qui la prennent sous les bras et la transportent, sans qu'elle touche terre, dans un grand vestibule, sorte de salon d'attente. Arrivée au pied d'un escalier monumental, j'ai tellement peur que ces affreux hommes veuillent me porter complètement que je parviens à leur échapper et, oubliant les injonctions de Sa Majesté, je monte l'escalier tout d'un trait, jetant à peine un coup d'œil sur les Circassiennes groupées le long des

marches et qui jouaient sur des instruments bizarres des airs fort monotones.

Les dames turques, plus civilisées que les suivantes de la Validé, se montrèrent fort aimables; elles me caressaient les mains, le visage, passaient leurs doigts sur mes yeux en m'adressant, par interprète, toutes sortes de compliments. Il fallut subir les danses des Circassiennes, leurs déhanchements, leurs contorsions sans grâce, et en même temps, faire honneur aux rafraîchissements, eau de violette, confiture de roses, café turc, servi dans des bijoux de petites tasses en filigrane d'or, ou dans des verres incrustés de diamants.

Je redoutais les grandes mains noires qui allaient encore s'abattre sur nous; heureusement nos hôtesses nous reconduisirent elles-mêmes aux voitures, et nous rentrâmes en hâte à Beylerbey. Nous devions accompagner l'Impératrice à Beykos où un kiosque magnifique avait été préparé. De là, elle devait assister à la revue des troupes.

Cette revue faisait partie du programme officiel du séjour; ce fut fatigant et ennuyeux, le défilé des troupes ne finissait pas et la chaleur était écrasante.

Le moment arriva, enfin, de nous préparer pour le dîner que le Sultan donnait, à Beykos, en l'honneur de l'Impératrice.

Dans les vastes appartements, on avait trouvé suffisant de disposer une grande chambre pour l'Impératrice et sa suite, conformément à l'usage turc de parquer les femmes comme des moutons.

Nous étions fort gênées pour nous habiller, et la complication s'accroissait de la présence d'Albert le coiffeur, passant d'une tête à l'autre, administrant vivement les coups de peigne les plus hardis.

Après le dîner, à la suite de la promenade dans les jardins, nous remontâmes le Bosphore en bateau à vapeur. La flotte du Sultan avait illuminé; les deux rives étaient bordées de cordons de lumière, on tirait des feux d'artifice et des palais lumineux s'édifiaient dans la nuit.

Le lendemain dimanche, nous entendons la messe, célébrée suivant le rite arménien. Le patriarche de Constantinople et le patriarche de Babylone étaient présents, ainsi qu'une

foule de prêtres orientaux. Ceux-ci portaient de hautes coiffures très originales; à chaque instant on nous faisait asseoir ou lever; on ne cessait d'ouvrir et de fermer un grand rideau qui masquait l'autel, et les diacres agitaient de petites sonnettes tournantes : toutes ces cérémonies ne portaient à rien moins qu'au recueillement.

A l'audience diplomatique qui suivit la messe, on sollicita Sa Majesté d'adresser un petit discours à la foule dont les salons étaient remplis. La pauvre Impératrice n'était pas préparée à cette épreuve; elle qui causait avec tant de facilité et d'abondance, était comme paralysée quand il fallait prononcer quelques mots en public, de sorte que, dans cette réunion où se mêlaient tant de races différentes et de personnalités de tous les pays, elle donna le spectacle lamentable d'une femme étranglée par l'émotion, balbutiant, cherchant ses mots, sentant sa voix trembler et ses genoux fléchir, articulant à grand'peine quelques phrases obscures.

Le patriarche de Constantinople nous offrit de beaux chapelets en corail rose, montés en or; ce fut, de tout le voyage, le seul présent que l'Impératrice nous permit d'accepter.

Le soir, grand dîner chez le sultan; cette fois nous sommes exacts. Réouf Pacha, à qui j'avais confié ma terreur de voisiner encore avec de vieux Turcs, avait bien ri, et m'avait placée entre deux Occidentaux fort aimables; dans la salle à manger démesurée la table de cent couverts paraissait toute petite, et le coup d'œil était splendide.

Très vexée de n'avoir pas su dominer son émotion du matin, l'Impétratrice avait à cœur d'effacer l'impression produite par sa défaillance.

Toute la soirée, elle fut étincelante de verve et d'esprit; sa grande beauté était encore relevée par une toilette éblouissante; elle eut un mot aimable pour chacun, et s'entretint longuement avec tous les membres du corps diplomatique. Et puis, que faire après ces interminables repas et ces solennelles causeries? un tour sur le Bosphore était tout indiqué : c'est ce que nous fîmes presque tous.

Le Sultan paraît s'humaniser un peu; on le dit artiste, et sa musique joue bien souvent des airs qu'il a composés. Son regard de fauve s'adoucit en se posant sur notre groupe, et

lui-même nous propose de prendre les caïques et de nous promener pendant que l'Impératrice cause et qu'on organise le cercle.

Aujourd'hui, le but de l'excursion est un petit bois nommé pompeusement la forêt « Hamet Daghi » et au bout duquel se trouve un kiosque où nous avons déjeuné.

Il est bien certain que l'imagination du calife se révèle assez limitée en fait de plaisirs à nous offrir; d'autre part, l'Impératrice tient à ne pas choquer les Ottomans en se montrant plutôt voyageuse que souveraine, elle ne fait rien que sur l'invitation du Sultan. Notre promenade est du reste, intéressante; notre vue s'étend sur la mer de Marmara et de grandes plaines incultes, où de maigres troupeaux cherchent leur nourriture. Sur notre passage, les Turcs tirent des feux d'artifice, sans nul souci d'effrayer les chevaux et d'obtenir un succès négatif en plein soleil. Ici, les femmes ont le don de se grouper d'une façon charmante, elles se placent près d'un arbre ou d'une fontaine, et avec leurs manteaux éclatants et les voiles blancs ou bleus dont elles couvrent leur tête, elles font penser aux scènes de la Bible, et aux jolies attitudes de la femme antique.

Près d'un cimetière, de nombreux promeneurs s'asseoient familièrement sur les tombes, mangent leurs provisions, déposent sur la sépulture amie quelque nourriture; le pauvre qui leur succède y trouve l'aliment de sa journée; c'est un poétique usage, une familiarité avec la mort qui n'est pas sans douceur.

Le départ est fixé à demain; notre dernière course a pour but une visite au palais en construction sur le Bosphore. Tout le luxe de l'Orient se mêlera là pour le Sultan au confort de la vie moderne; ce sera beau, éclatant et neuf.

A onze heures, le Sultan est venu prendre congé de l'Impératrice et lui a fait présent de très belles étoffes et de merveilleux tapis, puis il a décoré ces messieurs.

Nous quittons Beylerbey : à peine sommes-nous embarqués qu'on apporte à Sa Majesté un travail exécuté par les dames turques de Constantinople : un portrait de l'Empereur en tapisserie au petit point, avec des moustaches et des cheveux naturels. Jamais on ne vit ouvrage plus grotesque. « Dieu que

c'est laid! » crie très haut madame de Nadaillac devant les porteurs du chef-d'œuvre qui espéraient un bien autre compliment. L'Impératrice au supplice ne savait comment effacer l'effet produit par cette exclamation dénuée d'artifice. Elle nous fit approcher, admirer la finesse du travail, et l'étonnante ressemblance! Je fut prise d'une telle crise de fou rire que les larmes m'en venaient aux yeux. Enfin, Sa Majesté fit si bien que les braves Turcs, en se retirant, purent croire à la reconnaissance émue de leur Impériale visiteuse.

Nous voici donc de nouveau sur l'*Aigle*. *At home*, pensons-nous. Il est temps de se reposer après ces journées si chargées, et nous gardons trop d'impressions diverses pour ne pas éprouver quelque peu de lassitude. Le temps permet de rester sur le pont. Les malades vont mieux et sont presque tous avec nous; nous passons des heures charmantes à échanger nos souvenirs.

Il faut dire que plusieurs des passagers, pendant le séjour à Constantinople, ont échappé aux servitudes officielles, et malgré leurs récits assez réservés, nous devinons qu'ils se sont bien amusés. L'Impératrice ne paraît pas sans crainte à ce sujet, et il règne un certain froid entre elle et eux; elle nous confie néanmoins à quel point elle a été conquise par la beauté de l'Orient, par sa prodigieuse lumière, par la perpétuelle fête qu'il donne aux yeux.

— Qu'en pensez-vous? me demande-t-elle.

— J'emporterai certes, lui dis-je, le souvenir d'un merveilleux décor, d'une vraie féerie, d'une joie qui ne s'épuise pas, mais combien ce pays doit porter à la mollesse et dissoudre les facultés actives de nos âmes d'Européens. Il me semble que les jouissances intenses que l'on trouve dans sa lumière, dans son éclat, dans sa splendeur, ne pénètrent pas au delà des abords de l'être, elles n'y éveillent pas des impressions profondes et définitives. En ce pays du narguilé, de l'essence de rose, des danses circassiennes, des divans profonds, des caïques, des coupoles et des minarets blancs, j'aurais beaucoup de peine à vouloir avec force et avec suite, et je céderais vite à un engourdissement complet.

L'Impératrice s'étonne.

— Mais quelle étrange chose, — me répond-elle, — vous vous pâmiez devant les vieilles pierres de l'Acropole, et, aujourd'hui, vous voilà insensible aux plus beaux spectacles du monde!

— Oh! madame, je n'y suis pas insensible, mais comment expliquer mon sentiment? je passais brusquement de la tristesse émouvante de l'Acropole, à l'éclat aveuglant d'une féerie. Dans les ruines et dans le paysage de l'Attique, il y avait une telle harmonie, de telles nuances. Le bleu gris du ciel s'harmonisait si bien avec la pâleur dorée des pierres : rien n'était préparé, rien ne trahissait le décor. Ce que l'homme a laissé là de son génie, c'est la beauté absolue, telle qu'on tentera toujours de la réaliser, et puis, tout d'un coup, sans transition, nous sommes plongés dans la lumière aveuglante; tout éclate, tout reluit, tout papillote; le soleil se fait roi, le fête des yeux est complète, et j'assure à Votre Majesté que personne plus que moi n'a joui des promenades sur le Bosphore, de la visite aux Eaux Douces d'Asie, de l'ombre des calmes cimetières familiers, des parfums embaumés des jardins, et je crois qu'il n'est pas de vue comparable au spectacle qui s'offre de la pointe du Vieux Sérail.

— Allons, c'est bien, je vois que nous pourrons encore nous entendre.

L'Impératrice demande alors à madame de Nadaillac de lui montrer ses croquis et les aquarelles qu'elle devait achever en France; elle s'égaye des récits du comte de Brissac et la soirée se prolongea très tard.

Le lendemain, de bonne heure, nous sommes presque tous sur le pont. L'Impératrice m'exhorte à relire les notes que nous avons prises sur l'Égypte, pendant les leçons de Maspero, mais je préfère rester dans mon coin et contempler la mer, d'un bleu intense ce matin, et dont l'aspect heureux invite au repos.

***

Port-Saïd, le 16 *novembre.* — Après une assez mauvaise traversée, nous sommes arrivés à Port-Saïd à huit heures du matin, par un temps merveilleux. Tous les bateaux étaient

pavoisés et tiraient des salves : le ciel semblait crouler sur nos têtes dans le fracas de toute cette artillerie. Nous passons devant le yacht du Vice-Roi, le *Marroussia*; nous défilons devant les navires étrangers, autrichiens, anglais, hollandais prussiens, puis l'*Aigle* va jeter l'ancre auprès du *Marroussia*. Le soleil éclaire triomphalement ce pays tout neuf qui, dans sa nudité, nous dit l'émouvante réalisation d'un grand rêve.

Je ne puis évoquer sans émotion le souvenir du grand Français dont l'œuvre extraordinaire allait recevoir sa consécration pendant ces journées glorieuses.

C'était une figure prodigieuse que celle de Ferdinand de Lesseps, il émanait de toute sa personne une force, un rayonnement, une foi qui nous subjuguaient.

Son attitude, ses gestes, son allure, donnaient l'impression d'une jeunesse persistante, d'une puissance de vie extraordinaire. Ses yeux très noirs brillaient comme deux charbons ardents, contrastant avec une chevelure toute blanche. Il me faisait penser à la parole de l'Évangile : « Si vous aviez seulement de la foi comme un grain de sénevé, vous transporteriez des montagnes. »

Cette âme de fer et de feu se cachait sous l'enveloppe la plus douce qu'on pût rêver, et nul n'échappait à la séduction de ses manières charmantes, affectueuses, confiantes.

Devant son œuvre gigantesque tous les obstacles s'étaient dressés, et jamais, au cours de dix années de luttes incessantes, il n'avait connu un instant de doute et de découragement.

L'inspiration de son œuvre était due à une circonstance toute fortuite. Il se trouvait, en 1831, à Tunis quand on lui notifia sa nomination d'élève Consul en Égypte; il partit, et pendant une difficile traversée, rendue plus pénible encore par une longue quarantaine, il lut un mémoire où l'ingénieur Lepère traitait de « La jonction des deux mers ».

Lesseps connaissait les diverses tentatives de canalisation faites en Égypte depuis Nechao, six cents ans avant l'ère chrétienne, jusqu'à Bonaparte, mais son esprit éminemment pratique était peu séduit par des essais qui, en somme, tendaient seulement à relier la mer Rouge au Nil.

Une page de Lepère fut pour lui comme une révélation : à la communication des deux mers par l'isthme, l'ingénieur

prévoyait deux obstacles qui lui semblaient insurmontables, d'une part la différence de niveau, entre la Méditerranée et la mer Rouge, d'autre part l'impossibilité de construire un port sur la côte méditerranéenne.

On raconte qu'après avoir lu le mémoire de Lepère, Napoléon Ier avait dit : « La chose est grande, ce n'est pas moi, maintenant, qui pourrai l'accomplir, mais le gouvernement turc trouvera un jour sa conservation et sa gloire dans l'exécution de ce projet. »

Lesseps ne crut pas, ne voulut pas croire à l'inégalité de niveau des deux mers. Quant à la création d'un port, il ne douta pas de l'énergie humaine, et, devant ces deux problèmes qu'il devait poursuivre jusqu'à la veille de leur victorieuse solution, il n'hésita pas. Son œuvre fut une œuvre de science et aussi une œuvre d'énergie et de foi.

Sa résolution étant prise, son plan arrêté, rien ne l'arrêta; dans une vision sublime, l'avenir lui apparaît, il n'en détachera plus ses yeux. Plus de vingt années de méditation, d'études, de travaux techniques suivront, pendant lesquelles le diplomate poursuivra quelque temps sa carrière, puis se laissera entièrement posséder par son gigantesque projet. Il s'entourera de toutes les compétences, cherchera, discutera, et finira toujours par imposer son idée, grâce à ce don de persuasion qui était en lui.

Par bonheur, il trouva dès le début un puissant appui dans l'amitié du Khédive et dans sa collaboration constante. Son père avait été très lié avec Mehemet-Ali. Celui-ci avait établi en Égypte un gouvernement régulier et fortement consolidé sa dynastie. Mohamed-Saïd, successeur de Mehemet-Ali, s'associera avec enthousiasme à l'œuvre de Lesseps, et sous ses auspices, grâce à des concessions de terrain considérables, à toutes les facilités de travail assurées, grâce surtout à son appui moral, la constitution d'une *Compagnie Universelle du Canal de Suez* fut autorisée. L'œuvre se réalisait, et pendant dix années, Lesseps dans une lutte opiniâtre, vainquit toutes les difficultés, surmonta tous les obstacles dont le plus sérieux fut l'opposition du gouvernement anglais.

Il faudrait des volumes pour décrire, année par année, le travail de géant qu'accomplit Lesseps, pour redire toutes les diffi-

cultés matérielles et politiques dont il triompha, car rien ne désarmait l'opposition de Lord Palmerston et du Cabinet de Saint James, ni les chiffres fournis aux assemblées d'actionnaires, ni l'élan des souscripteurs, ni la réussite des premiers travaux, ni même les protestations des chambres de commerce anglaises contre les menées de leur gouvernement. Il fallait à tout prix se débarrasser de l'audacieux Français; au besoin les Anglais accusaient Mohammed-Saïd d'imposer le travail forcé aux fellahs, ils cherchaient à faire rompre les contrats, à annuler les concessions, et à intimider même la Porte Ottomane et toujours, toujours, ils proclamaient l'impossibilité, la folie de l'entreprise. Alors, Lesseps s'adressa directement à l'Empereur. Napoléon III intervint énergiquement et sut, par son habileté déjouer toutes les résistances. Dès lors, Lesseps, voyant assurés sur des bases solides les intérêts des actionnaires, français en grande majorité, laissa la diplomatie agir seule, et put se consacrer corps et âme à la réalisation technique de son immense projet.

A tous les contradicteurs il avait répondu avec une franchise absolue : « Venez et voyez vous-mêmes, » et, de fait, les travaux étaient menés avec une activité incroyable, une sûreté de méthode que rien n'arrêtait. Il en fut ainsi jusqu'au jour où la *Levrette*, aviso de la marine impériale française, traversa le canal, de la Méditerranée à la mer Rouge, de Port-Saïd à Suez. C'était le 10 décembre 1868.

A Port-Saïd, l'Impératrice avait reçu les visites des Princes arrivés avant elle; l'empereur d'Autriche François-Joseph, le prince royal de Prusse, le prince des Pays-Bas, celle aussi de certains Anglais de marque qui n'avaient plus le sourire narquois des dernières années.

L'empereur d'Autriche, dans son uniforme blanc, promenait avec indifférence une élégante silhouette, un visage aux traits épais et sans expression.

Le Prince de Prusse, le fameux « Fritz », paraissait plus sympathique et plus aimable.

Quant au prince des Pays-Bas, il cherchait souvent à nous approcher et à se mêler à nous. C'était du reste un familier des Tuileries.

Sitôt ces visites rendues, l'Impératrice dut se faire conduire

à une petite plage où avaient été édifiées deux tribunes. Dans l'une de celles-ci, le Muezzin fit une prière. Il invita Allah, je pense, à se réjouir, dans son paradis, de la belle fête de la terre. L'autre tribune était disposée en chapelle; après le chant du *Te Deum* l'abbé Bauer, invité de Lesseps, prononça un discours. Tout cela était quelque peu théâtral et complètement dépourvu d'émotion. Le soir, un magnifique feu d'artifice fut tiré sur l'eau, et l'Impératrice se promena incognito avec nous.

Le 17 novembre, à huit heures du matin, l'*Aigle* prend la tête des navires; Lesseps est à bord et nous restons tous sur le *roof*. Nous filons d'abord sept nœuds, puis nous ralentissons. Sur le sable du désert, à notre gauche, se produisent de curieux effets de mirage; nous croyons voir de l'eau, des rochers, des arbres touffus, et ce n'est que du sable avec quelques brins d'herbe.

Nous avions à bord, quelques-uns des collaborateurs de Lesseps. L'Impératrice se faisait donner par eux des détails précis sur les travaux; parlant de leur chef, ils nous répétaient combien était géniale dans sa simplicité l'idée de creuser à la fois un canal de navigation et un canal d'eau douce, celui-ci destiné à alimenter les chantiers, à servir aux transports, à devenir plus tard un puissant moyen d'irrigation qui apporterait fraîcheur, fertilité, abondance à ces « terres de la soif ».

Pour le canal et toutes ses constructions, les bassins, les jetées, il s'était agi de trouver des blocs de pierre résistant aux tempêtes. Entre le Sérapeum et Suez, on pouvait exploiter les carrières de Gebel-Geniffé et dans les montagnes de l'Attaka se trouvaient les blocs nécessaires aux travaux d'enrochement du port de Suez, mais amener de tels quartiers de roche à pied-d'œuvre, c'eût été une dépense si exorbitante qu'on n'y pouvait songer.

Avec le sable même extrait des bassins, mélangé de chaux et d'eau, puis séché pendant plusieurs mois, on forma les énormes blocs de béton aussi durs que le granit, qui rendirent des services équivalents. Les ingénieurs racontaient les difficultés journalières qui surgissaient au cours des travaux, dragages, construction de tranchées, nivellement, etc.

— Ah! — disait l'Impératrice, — ce que peut la volonté d'un homme est sans limite! Planter sa tente, un jour, sur ce

sable aride, et dire au monde entier : « Fais-moi confiance, il n'y a pas ici un brin d'herbe, le soleil brûle la terre désolée, le simoun ravage les êtres et les choses, et la soif les dévore, mais là où tout meurt, je sèmerai la vie; sur ces terres abandonnées, il y aura des champs, des jardins, des palais et des villes, et tous les bateaux du monde passeront devant ces rives. » Quelle grande œuvre accomplie par votre volonté à tous et par le génie d'un homme audacieux!

Depuis cinq ans le canal d'eau douce venant d'Ismaïlia, apporte à Suez une prospérité chaque jour plus grande. Bien des indigènes qui jusque-là ignoraient ce qu'est un brin d'herbe cultivent maintenant un petit jardin derrière leur maisonnette. « Dans quelque temps, observe un Ingénieur, la flore de Suez n'aura rien à envier aux luxuriants jardins d'Alexandrie et du Caire. »

L'Impératrice visita à Suez la modeste maison qu'habita Bonaparte lors de son excursion à la mer Rouge. Cette maison située en face de la mer avait été achetée par un musulman qui avait le culte du vainqueur des Pyramides. « Bounarberdi, disait ce fils de l'Islam, pouvait brûler toutes les mosquées de l'Égypte, il ne l'a pas fait, que son nom soit béni! » Et il s'écriait : « Les Rois d'Occident l'ont enfermé dans une île où il est mort; mais la nuit, son âme vient se poser sur le fil de son sabre. » Ce dernier trait provenait de la croyance coranique suivant laquelle l'Enfer et le Paradis sont reliés par un pont étroit comme la lame d'une épée.

Pendant que l'*Aigle* continuait sa route, escorté par les navires qui marchaient en file chacun à sa distance, l'Impératrice émue et vibrante cherchait M. de Lesseps, s'étonnait de ne plus le trouver à ses côtés. Notre amiral un peu nerveux l'envoyait chercher de temps à autre; il faut bien le penser, le moindre accident, la moindre erreur dans un canal aux fonds encore inconnus aurait amené un arrêt général désastreux. On ne rencontra Lesseps ni dans le roof ni sur la dunette, il était dans une cabine profondément endormi. Et pourquoi le réveiller? Sûr de son œuvre, après sa rude journée de travail, le grand ouvrier dormait comme un enfant...

Le seul incident regrettable fut à un étranglement du parcours, la rencontre d'une embarcation de la Compagnie; elle

n'eut pas le temps de se garer complètement, et son tambour fut brisé.

Enfin, sans autre accroc, nous arrivâmes à Ismaïlia.

Lesseps remonte sur le pont souriant et reposé. L'Impératrice va vers lui, les mains tendues, le regard humide. Lui, baise ces mains joyeuses et, rassemblant ses ingénieurs et ses amis, il redit à la souveraine la reconnaissance qu'il leur garde à tous, puis il vient vers nous, et il a un mot aimable pour chacun. Je ne me lassais pas de le regarder.

Quoi de plus admirable qu'un grand rêve accompli! Voyez le chemin que suit dans le monde une idée, non pas une chimère ou une demi-croyance, mais une idée nette, logique, éclairée.

Elle avait germé certainement, cette idée, dans le cerveau de quelque Pharaon grand constructeur, peut-être dans l'esprit ambitieux d'un César; elle avait connu des essais timides de réalisation, puis un jour, un ingénieur l'avait recueillie, en avait proclamé la beauté, l'ample destin, tout en confessant sa propre impuissance à la mettre en œuvre. Elle avait traversé l'intelligence lumineuse du grand Empereur, enfin, il avait fallu cette minute providentielle, ce regard jeté par un homme de génie sur un rapport presque oublié, pour que la grande idée se levât irrésistible et jaillît du cerveau d'un homme qui devait la réaliser magnifiquement.

Le lendemain matin, nous partons pour Suez.

L'*Aigle* suivi toujours de ses bateaux d'escorte achève son voyage en marche lente et nous touchons sans incident au terme du glorieux parcours; cette fois Lesseps est aux côtés du commandant et, aux abords de Suez, notre grand Mariette se jette dans ses bras et l'embrasse en pleurant.

L'Impératrice monte sur la passerelle, félicite chaudement le commandant, les officiers, et nous fait signer nos noms sur une grande feuille de registre, puis elle nous distribue des médailles de bronze à l'effigie de Lesseps, en souvenir de notre voyage.

COMTESSE DES GARETS
NÉE MARIE DE LARMINAT

LES ROMANTIQUES

ET

LA LANGUE POÉTIQUE

« La fonction du romantisme fut la reconstitution, la création de la langue poétique et du style littéraire au XIXe siècle », disait déjà Asseline[1]. Émeute de rhétoriciens, reprend Zola, on s'est battu sur le terrain du dictionnaire. La langue classique se mourait d'anémie; les romantiques sont venus lui donner du sang par la mise en circulation d'un vocabulaire inconnu ou dédaigné[2].

Que le romantisme n'ait été qu'une bataille de mots, j'en doute fort pour mon compte, mais qu'un de ses bienfaits ait été le renouvellement de la langue poétique, c'est chose que personne n'a contestée jusqu'à ces dernières années. Il en résulte qu'il faudrait une ou plusieurs vies de philologue pour étudier à fond cette matière, et je n'ai pu y consacrer que quelques années de la mienne... On m'excusera donc si je m'en tiens à quelques aperçus sur les faits d'il y a cent ans, c'est-à-dire, sur la rupture avec l'idéal classique. C'est un des événements mémorables de 1828-1829.

La langue classique, telle que le XVIIe siècle l'avait faite, était un admirable instrument de prose. Il n'est point besoin d'en faire valoir les mérites. L'Europe les avait reconnus. Aucune n'avait été adaptée comme elle à la vie des Cours, des Salons, des Cabinets, des Académies. Née dans le monde, et

1. *Bibliothèque romantique*, p. 206.
2. *Lettre à la Jeunesse*, p. 65.

faite pour lui, elle avait eu la chance d'être maniée par des hommes de raison, en même temps que par des femmes de cour. Dans le choix qu'on avait fait, on n'avait pardonné à rien de ce qui sentait le peuple, l'école, la chicane. De tous les métiers, celui des armes avait eu seul le privilège, étant un métier de grands seigneurs, de fournir au vocabulaire. En outre, un travail plus minutieux encore avait déterminé le sens et les nuances de chaque terme et les expressions où il pouvait entrer.

Des secrétaires diligents, constitués en corps d'État, avaient fait l'inventaire du « trésor ». Je voudrais dire qu'ils en avaient classé les éléments dans un ordre hiérarchique et les avaient soigneusement étiquetés. Mais le verbe *classer* n'existait pas alors, *hiérarchie* ne se disait que des légions célestes et, à lui seul, l'emploi d'*étiqueter* m'eût mis au nombre des marchands de la rue Saint-Denis. Disons donc qu'on avait « ordonné » les mots et qu'il était enjoint à ceux qui étaient « bons pour Molière » de se tenir à leur rang.

L'agencement des mots, leurs rapports avaient été soumis à des règles fixes, minutieuses jusqu'à la puérilité; la longueur des périodes avait été mesurée, le balancement et les proportions de leurs membres calculés.

La clarté ne suffisait pas, on exigeait la netteté, c'est-à-dire un style où rien n'arrête, ne retient, n'oblige à réfléchir ou à relire.

« Je veux l'ordre et la règle dans mon royaume », disait Louis XIV. Il semble que cette volonté régît jusqu'à la République des mots, si bien que personne, sauf dans les genres inférieurs où était confiné un La Fontaine, n'osait s'émanciper, et que Racine lui-même donnait ses pièces à corriger au P. Bouhours. Comme il arrive toujours aux époques de tyrannie, l'illusion s'était répandue que le régime était établi pour toujours, qu'on était parvenu à un point de perfection d'où on ne redescendrait plus. A ce sommet la langue était *fixée*.

Or, le grand Roi était à peine mort, que le duc de Saint-Simon proclamait que « perfection ou pureté du langage n'est qu'une idée imaginaire ». Mais c'était là une de ces phrases subversives qu'on n'ose guère émettre tout haut et l'abbé de

Saint-Pierre apprit ce qu'il en coûtait d'avoir « l'esprit d'insurrection ».

Les philosophes du XVIIIe siècle ne pouvaient pas, d'ailleurs, abandonner l'avantage que leur offrait un idiome devenu universel et dont l'esprit de probité convenait si parfaitement à leur œuvre de rénovation politique et sociale. On se contenta de le perfectionner dans le même sens, de façon à l'adapter à la discussion. La période s'accourcit, releva sa traîne pour combattre. On aiguisa le trait. Mais comment changer le caractère d'un langage où les idées les plus neuves, même celles du dehors, celles d'Angleterre et celles des Pays-Bas, quittant leur idiome d'origine, trouvaient l'expression qui les rendait accessibles à tout le monde civilisé?

Il suffit, pour que le français devînt apte à recueillir la succession du latin agonisant, et à servir aux sciences qui naissaient : politique, économie politique, histoire naturelle, à celles qui se transformaient : physique et chimie, que certaines barrières fussent abaissées. L'Encyclopédie réintégra les mots de métier, les Salons habituèrent leurs visiteurs au jargon d'atelier; Buffon, Réaumur, l'abbé Nollet acclimatèrent aux termes les plus techniques, aux nomenclatures les plus rébarbatives le public, les femmes même. L'Académie, où les philosophes étaient entrés en triomphateurs, ouvrait en 1762 les écluses du Dictionnaire.

Rien n'eût manqué à cette rénovation, si une tradition toute puissante n'eût maintenu la langue poétique dans sa règle étroite, sur laquelle veillait une police soupçonneuse.

Le malheur voulut que le purisme trouva pour le défendre non seulement ces conservateurs apeurés, dont la France a toujours été si riche, pour qui l'avenir est en arrière, mais des dogmatistes à l'air de logiciens.

La Grammaire raisonnée, celle des Beauzée et des Condillac, née jadis à Port-Royal, fonda en raison la règle qui n'était jusque-là que l'usage constaté. D'une doctrine elle fit un dogme, un dogme de philosophie!

A vrai dire, les poètes — Fénelon en était un — avaient plusieurs fois protesté tout bas et tout haut. Dès le temps de madame Dacier, les traducteurs, sans cesse aux prises avec d'insurmontables difficultés, sentaient quelle pauvreté et

quelle gêne réelle cachait tant d'apparente magnificence. Chacun des progrès prétendus avait tourné au détriment de la langue poétique. « Le style classique, a dit Taine, se refuse à exprimer les dehors physiques des choses... Avec ce style on ne peut traduire ni la Bible, ni Homère, ni Dante, ni Shakespeare; lisez le monologue d'Hamlet dans Voltaire et voyez ce qu'il en reste : une déclamation abstraite, à peu près ce qui reste d'Othello dans Orosmane ». Au XVIIIe siècle, si bas que fût tombé le sentiment poétique, les plaintes ne cessèrent pas. Desfontaines, La Harpe, Rouché, Delille même, ont dit leur embarras et leur tristesse. « Le destin de notre langue ressemble à celui de ces gentilshommes ruinés qui se condamnent à l'indigence de peur de déroger ». A l'Académie des voix s'élevèrent. Montcrif a plaidé en 1742 qu'on ne peut ni ne doit fixer une langue vivante, et Marmontel, d'Alembert lui faisaient écho. Vainement.

1789! Après quelques mois d'illusions et d'effusions, l'ancienne France s'écroule. Les ordres ont disparu, les châteaux brûlent, les salons se ferment, les « aristocrates » — ceux qui ne se sont pas volontairement confondus avec la bourgeoisie et le peuple — sont en fuite. La classe qui avait fait la langue n'était plus. A sa place un monde de robins, de curés de campagne, de gens du peuple, qui discute et légifère.

On eût pu croire le désastre irréparable; il ne l'était pas. Les hommes d'en bas n'avaient aucun désir d'abolir le bel usage, au contraire ils se guindent pour l'attraper. Les assemblées, les comités aiment la langue noble, la choient, entendent lui garder son rôle à l'étranger et lui en donner un de première importance à l'intérieur, et c'est à peine s'ils consentent à lui faire subir quelques modifications pour l'adapter à son rôle national et international de « langue de la liberté ».

Mais si, à l'intérieur, la fidélité à l'esprit d'ordre et de règle est à peine troublé, ceux qui sont hors de la République sentent leurs yeux s'ouvrir. Les émigrés, tout en enseignant le français pour vivre, apprennent d'autres langues. Pour quelques Rivarol, qui gardèrent intacts leurs préjugés, combien commencent à comprendre pourquoi les étrangers, tout en acceptant la suprématie du français, comme langue du raisonnement et de l'analyse, comme instrument de relations et

de vie sociale, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, critiquaient âprement mais justement sa pauvreté, sa timidité, son incapacité à rendre les élans intimes de l'âme.

Un jour Delille, prince des poètes français, éprouva la plus cruelle aventure. On lui demanda de traduire un passage du *Messie* de Klopstock, l'épisode d'Abbadonna (chapitre II du *Messie*). Il réfléchit, prit son temps, puis revint en déclarant qu'il s'en sentait incapable, que la langue ne le permettait pas[1].

On s'explique l'angoisse apeurée du bon abbé devant les apostrophes du séraphin repenti au rédempteur :

es decken
Deine Menschheit Schimmer von Gott! was höh'res, als Græber,
Und Verwesung, redet dein Auge!
. . . . . In dir sind Tiefen verborgen,
Deren Abgrund mir unsichtbar ist, Labyrinthe
Gottes!

ce qui signifie à peu près :

Ton humanité est toute vêtue de lueurs de Dieu! c'est quelque chose de plus élevé que les tombeaux et la pourriture que parle ton œil!
En toi sont des profondeurs cachées
Dont l'abîme est impénétrable pour moi, labyrinthe de Dieu,

M. Baldensperger, dans le livre si savant où il a suivi les mouvements intimes de l'âme chez les émigrés, nous a révélé leur surprise et leurs angoisses. Il était donc vrai que, depuis le siècle classique, toute une poésie était morte en France, et n'y pouvait renaître, que les lieds de Gœthe, ces chants rapides où vibrent le rythme ingénu et le vocabulaire modeste de la chanson populaire, étaient intraduisibles[2]. Il existait donc une manière inconnue de réaliser l'expression, où le verbe devient l'interprète des choses au lieu d'être un instrument que l'esprit règle, pare, mais toujours à sa façon, suivant des principes de raison. On pouvait donc, au lieu de la clarté, de l'ordre, de l'harmonie résultant des proportions, procéder par coups soudains, trouver l'expression qui pénètre, l'image qui illumine, le cri qui remue.

Le goût devait-il céder au « génie »? Son droit de choisir et

1. *Spectateur du Nord*, septembre 1799.
2. *Émigration*, p. 269.

de rejeter, d'assembler, était-il un droit usurpé? Y a-t-il une inspiration directe, non point mythologique comme celle du XVIe siècle et fictive, mais réelle, qui vient de la nature, qu'elle impose à des êtres choisis, suivant ses caprices, sans respect ni des usages, ni des conventions sociales, fille légitime d'une spiritualité innée.

Et les éléments musicaux de la poésie? Aurait-on mal fait de les sacrifier? Les doutes sont tels qu'un émigré en vient à écrire : L'oreille est le tribunal de la poésie et même de toute espèce de littérature[1].

Ces scrupules naissent presque au moment où en France un observateur pénétrant, Sébastien Mercier, témoin des échecs successifs de toutes les tentatives timides des poètes et des succès éclatants des prosateurs parvenus à constituer une phrase musicale, se demande si en France le véritable poète n'est pas le prosateur.

***

Deux cloches sonnèrent l'alarme, voix d'exilés, dont l'écho se répercuta longuement en France. *Atala! L'Allemagne!* Chateaubriand, Madame de Staël! Ni l'une ni l'autre de ces œuvres capitales ne posait le problème de la langue poétique et je dirai que cela fut heureux, car Chateaubriand est le plus détestable des rimeurs[2]. Comment, du reste, une restauration eût-elle été possible sous l'Empire? Je ne connais point de contraste plus douloureux que celui de la nation saignant son épopée et de la triste floraison d'une littérature de commande, vide de toute inspiration, faite de cantates qu'on dirait traduites de vers latins pour des cérémonies de préfecture.

La langue était soumise à une discipline de caserne. Devenue

1. Chevalier de Monpas, *Journal Littéraire de Berlin*, novembre 1794; Baldensperger, *Émigr.*, p. 291.

2. Si le printemps les champs vient émailler
Dans un coin frais de ce vallon paisible
Je lis assis sous le rameux noyer,
Au rude tronc, au feuillage flexible,
Du rossignol le suave soupir
Enchaîne alors mon oreille captive...
(*Le Printemps, l'Été et l'Hiver*).

chose d'État, elle était livrée à l'autorité d'une immense et tyrannique bureaucratie, l'Université, qui, en échange du service qu'elle lui rendait de l'introduire dans ses écoles et dans ses lycées comme servante du latin, faisait, au moyen de ses inspecteurs, de ses professeurs, de ses classes et de ses examens, la police de l'idiome, pourchassant les indépendances, élevant les fautes d'orthographe au rang des délits contre l'État, privant ceux qui s'en rendaient coupables du droit de se faire un avenir. A défaut de l'Académie, dont le maître se défiait, et qu'il n'avait pas voulu rétablir, la classe compétente de l'Institut préparait le Dictionnaire, par ordre, flanquée de l'Académie grammaticale et l'Athénée de la Langue française, comme de deux factionnaires. La langue était bien gardée.

Quand Il tomba et que Dieu eut changé la face de l'Europe, quand l' « enfant du siècle », déchu de son rêve de gloire, se prit à pleurer et à rêver, — Lamartine mis à part, et Lamartine ne s'est jamais occupé de la langue, qu'il possédait fort mal, — la querelle entre classiques et romantiques put se poursuivre, s'envenimer même pendant quelques années, sans que la question de la langue se posât.

En 1820, l'heure n'était pas venue encore. Dans la préface des *Odes et Ballades*, l'enfant sublime déclarait que « Boileau partage avec Racine le privilège d'avoir fixé la langue française ». Il répétait encore sa leçon d'écolier! Six ans plus tard, bien qu'il lâche un mot grave, si on le prend dans son sens profond : « l'écrivain devra se garder d'effacer le caractère particulier par lequel son expression révèle l'individualité de son esprit », il ne semble pas encore avoir changé de doctrine. Il accepte le nom de romantique, mais il ajoute : plus on dédaigne la rhétorique, plus il sied de respecter la grammaire. On pourrait, je le sais, solliciter le texte. De quelque façon qu'on l'interprète, ce n'est pas une déclaration de guerre, la rupture n'est pas franche, les mots définitifs ne sont pas dits.

Au contraire, en 1828, dans la glorieuse année dont nous célèbrons le centenaire, Hugo ne ruse plus avec ses déclarations antérieures. Il abjure. Voici la page qui annonce les temps nouveaux.

« Au demeurant, prosateur ou versificateur, l'indispensable

mérite d'un écrivain dramatique, c'est la correction. Non cette correction toute de surface, qualité ou défaut de l'école descriptive, qui fait de Lhomond et de Restaut les deux ailes de son Pégase; mais cette correction intime, profonde, raisonnée, qui s'est pénétrée du génie d'un idiome, qui en a sondé les racines, fouillé les étymologies; toujours libre, parce qu'elle est sûre de son fait, et qu'elle va toujours d'accord avec la logique de la langue. Notre-Dame la grammaire mène l'autre aux lisières, celle-ci tient en laisse la grammaire. Elle peut oser, hasarder, créer, inventer son style; elle en a le droit. Car, bien qu'en aient dit certains hommes qui n'avaient pas songé à ce qu'ils disaient, et parmi lesquels il faut ranger notamment celui qui écrit ces lignes, la langue française n'est point fixée et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. Les choses sont ainsi. Quand le corps change, comment l'habit ne changerait-il pas? Le français du XIXe siècle ne peut pas plus être le français du XVIIIe, que celui-ci n'est le français du XVIIe, que le français du XVIIe n'est celui du XVIe. La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais, la langue de Pascal n'est plus celle de Montaigne, la langue de Montesquieu n'est plus celle de Pascal. Chacune de ces quatre langues, prise en soi, est admirable parce qu'elle est originale. Toute époque a ses idées propres : il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées. Les langues sont comme la mer, elles oscillent sans cesse. A certains temps, elles quittent le rivage du monde de la pensée et en envahissent un autre. Tout ce que leur flot déserte ainsi, sèche et s'efface du sol. C'est de cette façon que les idées s'éteignent, que les mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. Chaque siècle y apporte et en emporte quelque chose. Qu'y faire? Cela est fatal. C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sous une forme donnée. C'est en vain que nos Josué littéraires crient à la langue de s'arrêter; les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent. Voilà pourquoi le français de certaine école contemporaine est une langue morte »[1].

1. *Préface de Cromwell*, éd. Souriau, p. 286.

Le *Globe* (26 novembre 1828) n'a pas manqué de souligner l'importance de cette déclaration : « La querelle du romantisme, dit-il, commença par une question de style,... elle revient au point de départ, la jeune école poétique, d'accord sur tous les points avec l'école des prosateurs, tente donc *de plus que celle-ci*, la réforme de la langue... ces victoires de l'expression sur la pensée sont véritablement œuvre d'artiste ».

Je voudrais pouvoir commenter ligne par ligne cet acte de reniement dont les termes ont été soigneusement réfléchis et pesés. Deux idées essentielles en ressortent. La première, c'est que la correction n'est pas l'observation des règles minutieuses posées par les médiocres, mais la soumission au génie de l'idiome, tel qu'il apparaît à celui qui en connaît le passé et qui en a le sens profond, l'intuition directe. Cette théorie, c'est le renversement de tout le système de gouvernement de la langue, échafaudé depuis deux siècles, que je rappelais tout à l'heure. Les droits sur l'idiome sont retirés au grammairien, et rendus à l'écrivain. Il ne dispose pas d'un pouvoir illimité, il peut du moins « oser, hasarder, créer, inventer son style », adapter la matière à ses besoins.

L'autre point, essentiel aussi, c'est que les langues ne se fixent jamais; tant qu'elles vivent, elles ont le droit et le devoir de changer, suivant les époques et les mouvements des esprits.

D'où venaient à Victor Hugo ces doctrines révolutionnaires, d'une si grande justesse et d'une si grande profondeur? De la politique? Hugo, plus tard, eût bien voulu le laisser croire : le libéralisme était impossible à morceler; l'émancipation de la langue allait nécessairement avec les aspirations générales vers la liberté.

Non, la célèbre pièce des *Contemplations* est antidatée. C'est seulement après 1830 que les libéraux de tout ordre se sont rejoints. En 1828 ils étaient séparés, opposés, pour mieux dire. Armand Carrel professait un classicisme intransigeant. Il ne faut pas mêler 1828 et 1836.

Hugo a-t-il lu, entendu quelques mots qui l'ont mis sur la voie? Son génie était coutumier de ces transformations. D'une anecdote, il faisait un chef-d'œuvre, d'une phrase, il a pu tirer une doctrine. Mais qui a dit cette phrase? Nodier? Non!

Tout grammairien qu'il fût, il suivit, n'annonça pas. Fauriel? Je le croirais plus volontiers. Je n'en ai pas la preuve. Ce maître n'enseignait pas encore en Sorbonne. Mais Hugo a pu le rencontrer chez Mary Clarke ou dans quelque salon. Mercier, Pongens, Millevoye lui-même avaient entrevu la vérité! C'est un point à éclaircir.

A tout prendre, Hugo avait-il besoin d'une suggestion? Le mal n'était-il pas assez grand pour qu'un poète de sa puissance trouvât seul le remède? Les *Orientales* ne l'avaient-elles pas déjà conduit à une demi-émancipation? Le géant s'était assez heurté la tête dans son entresol.

***

A cette époque la Muse française n'était plus même une vieille dame à perruque, empotée, mais respectable. Elle avait pris sous ses affiquets l'air d'une poupée au cœur de son. Sa noblesse, une fausse noblesse, était faite non de dignité naturelle, de grandeur de gestes et d'âme, mais de grâces convenues, extérieures, de manières affectées, pour mieux dire de grimaces. Elle avait peu à peu perdu à ce point, je ne dis pas le droit d'oser, mais la liberté d'être franche, qu'à la moindre rencontre d'une chose ou d'une idée basse, il lui fallait feindre de s'effaroucher. La pruderie avait remplacé la pudeur. Pour l'orner, on sortait de l'armoire quelques tropes poussiéreux, quelques métonymies sages et fanées. Plus d'un demi-siècle après que le goût et l'art étaient retournés à la nature, source éternelle de beauté, on la promenait comme une recluse dans des jardins embellis de figures mythologiques, dont les déesses imitées, les Cérès et les Pomones, étaient aux déesses de l'Olympe ce que les stucs de Saint-Sulpice sont au Christ du Golgotha. J'oubliais de reconnaître qu'en vertu d'un privilège spécial la douairière avait le droit à l'inversion, c'est-à-dire la permission de mettre sa robe à l'envers.

Ce tableau est chargé. Nullement. *Mouchoir* avait fait scandale. Le parterre oubliait Tartuffe; *chambre* était bas; il fallut rappeler Racine : De princes égorgés la *chambre* était remplie. Le nez devait se grimer en *narine*; pour une *poule*

il ne fallait rien moins qu'une périphrase. Lamartine disait :

> ...les oiseaux privés dont le chant entendu
> Avertit l'homme à jeun du fruit qu'ils ont pondu.

Voici Casimir Delavigne tout frémissant, d'avoir vu aux Tuileries les chevaux des uhlans. Il pleure les malheurs de la Patrie :

> Des soldats de la Germanie
> J'ai vu des *coursiers vagabonds*
> Dans nos jardins *pompeux* errer sur les gazons,
> Parmi ces *demi-dieux* qu'enfanta le génie.
> J'ai vu des bataillons, des tentes et des chars,
> Et l'appareil d'un camp dans le *temple des arts*.

Traduisez : J'ai vu les chevaux des Allemands sur les pelouses parmi les statues. J'ai vu des bataillons camper avec leurs fourgons et leurs charrois dans le Louvre. Est-ce exagérer que de parler de mascarade? Et le patriotisme fit vendre cette Messénienne à 21 000 exemplaires!

Si les maîtres en étaient là, on imagine les pauvres ingéniosités que les médiocres prenaient pour des trouvailles. Dans leur jargon la lune s'appelle *le nocturne croissant, la reine des ombres, la lampe des nuits*; le fiacre est *un char numéroté*; l'âne *un utile animal qu'outragent nos dédains*; le chapon, *un froid célibataire*; le cochon, *un gros épicurien qu'on engraisse de glands*. Barthélemy et Méry se sont mis à deux pour faire des satires, genre de libre verve jadis, et ils nous présentent le tableau des voyageurs de commerce dans les diligences :

> Tous ces *ambassadeurs*, subalternes agents,
> S'avancent vers Paris à pas peu diligens,
> Car ils ont envahi ces *coches apathiques*,
> Pesamment remorqués par cinq chevaux étiques,
> Effroi du voyageur, qui froissé du roulis
> Gémit dans un cercueil paré de fleurs de lis.

La doctrine vaut la pratique. Des pygmées se sont improvisés despotes. Fonder la règle sur l'usage, allons donc! « L'usage, s'écriera Boussi, n'est que le tyran des langues. Le temps est venu de le faire descendre d'un trône usurpé ». Sur ce trône règne, à sa place, une prétendue logique, étriquée, ignorante, niaise. Pourquoi un *cygne blanc?*[1] Y en a-t-il de

1. *Journal de la Langue française*, 1838, I, p. 302-303.

noirs?[1] Ne dites pas : *il fait du vent*, l'expression est mal faite[2]; ni *dormir un somme*, dormir est neutre[3]; ni *il y avait sept à huit femmes dans l'assemblée*, on pourrait croire qu'il y en avait sept et demie; ni *être bien malade*, la présence de *bien* ne peut se tolérer auprès de *malade*.

En vérité, on pardonne à Petrus Borel ses excentricités, à Musset ses facéties, à Th. Gautier ses truculences, à Hugo ses lourdes plaisanteries et sa grandiloquence, quand on a passé quelques jours à feuilleter les pitoyables productions de l'époque, et on s'indigne du dédain hostile de certains écrivains d'aujourd'hui.

Pauvre chose après tout que cette libération, entend-on dire! Il est si facile, n'est-ce pas, de prendre les Bastilles. Quelques poings levés, un peu de vinaigre philosophique flaqué sur la muraille, des plumes qui cognent les portes comme des béliers et la bâtisse s'écroule. Ne nous étonnons point trop. L'ingratitude est de règle. Après les coups de force, la génération qui suit célèbre quelque temps les « glorieuses », celles qui viennent ensuite, habituées à la paisible jouissance de la liberté, sont de plus en plus portées à croire qu'il n'y avait besoin pour l'instituer ni de tant d'efforts ni d'un si grand éclat, et que le mérite n'a pas été grand.

D'autres vont plus loin et trouvent des charmes à cette servitude — qu'ils ne voudraient pas subir, bien entendu. — « La libération des mots, écrivait un critique l'an dernier, flétrit tous les siècles de décadence ».

Le progrès eût mieux valu qu'une révolution? Peut-être! Mais il est bon d'observer que, au contraire de la prose, qui s'est développée d'un mouvement continu depuis le XIVe siècle, la langue de la poésie n'a marché que par soubresauts : Ronsard et les siens ont rompu avec Marot, Malherbe a rompu avec Ronsard.

Chaque école a méprisé, honni, renié celle qui l'avait précédée. Hugo, en brisant brusquement avec le classicisme, n'a fait que suivre la pure tradition.

Il n'y a de révolutions fécondes que celles qui bâtissent sur

1. *Omnibus du langage, Dictionnaire des locutions vicieuses*, p. 22.
2. *Ibid.*, p. 159.
3. *Ibid.*, p. 119.

les ruines. Détruire sans reconstruire, c'est saccage et barbarie. Par quoi les romantiques se flattaient-ils de remplacer ce qu'ils mettaient à bas? Hugo eût été en droit de répondre qu'en rendant à la langue la vie en liberté, il lui assurait la possibilité d'un développement spontané, dont l'avenir n'aurait de bornes que celles du génie de la race. Et si téméraire qu'eût paru sa prophétie, elle s'est réalisée en moins d'un siècle.

***

Le premier article de la déclaration qu'eût faite l'École, s'il y avait eu une École et qu'elle pût s'entendre sur un manifeste, eût été sans doute le pendant de l'article Ier de la Déclaration de la Constituante : Tous les mots naissent libres et égaux en droits.

Déjà dans Cromwell la doctrine de la Préface est appliquée :

> Une figure à faire *avorter* les sorcières;
> Va-t-elle à ses côtés me faire ici *moisir*?
> On risque *d'attraper rhume et goutte sereine*, etc.

Le scandale fut bien pire dans *Hernani*. Dès le premier vers toutes les règles étaient violées :

Cest bien à l'*escalier Dérobé.* Un *escalier* et non des degrés! Et après la rime un rejet de provocation! On avait remué les lies, fouillé les sentines : ce *jeune amant sans barbe à la barbe du vieux, son futur, son jeune, l'écurie, l'armoire, le balai, le toit à porcs, sécher un manteau, faire les doux yeux à l'empire, jouer gros, notre homme à la mine attrapée, dénicher sa colombe, la tête d'un Silva, vous êtes dégoûté, Hernani de mon cœur.*

Certes il est visible que quelques-uns de ces mots sentent la bravade; l'auteur provoque les Philistins; sa pièce est une œuvre d'art, elle est aussi un instrument de polémique. Cependant, puisque le principe du drame est le mélange du sublime et du grotesque, puisque dans *Hernani* s'entrecroisent l'épique et le simple, le lyrique et le commun, comment n'y eût-on pas rencontré des termes de toutes classes? L'épreuve s'imposait.

Est-ce parce que, suivant l'expression de Sainte-Beuve, nous avons appris à lire dans les fautes des romantiques, que certaines hardiesses nous paraissent bien timides? Que Doña

Sol s'aperçoive qu'il pleut, au moment où entre son amant, c'est peut-être affecté et mièvre, mais cet impersonnel *il pleut* n'a rien en lui qui nous paraisse indigne de la haute poésie. Son frère : *Il neigeait* fait assez belle figure dans *L'Expiation*.

C'est certainement une image hardie que : *une bonne armée*, qui *leur sert de sage-femme et les fait accoucher*. Mais combien elle est préférable aux grimaces de style des mijaurées qui faisaient voiler le sein de Marion de Lorme. Quand on put représenter la pièce interdite, au lieu de

> faire au premier venu
> Pour y dormir un soir offre de mon sein nu

écrit ainsi, remarquons-le bien, pour éviter par un euphémisme le verbe *prostituer*, ne fallut-il pas que l'auteur substituât

> Vendre au premier venu
> Un amour à son gré, naïf, tendre, ingénu?

Hugo va-t-il sans goût, sans mesure au bout du système? Nullement. Il s'arrête. Il était tombé au mot sale :

> Ah ! le peuple! Océan, onde sans cesse émue,
> Où l'on ne peut *cracher* sans que tout ne remue.

Quoique *craché* fût dans Pascal, il l'a biffé.

Dans l'adorable duo d'Amour du 5e acte, Hernani cherchait à se faire donner le poignard : il étouffait, il avait besoin d'ouvrir son pourpoint. Doña Sol voulait chercher *des ciseaux*. Hugo a compris que ce terme de couturière détonait. Le vers a disparu.

D'autre part, il n'interdit à personne, il ne s'interdit pas à lui-même le mot noble ou la périphrase.

Rien n'est démonstratif à cet égard comme l'examen du manuscrit d'*Hernani* dont Madame Daubray a donné la reproduction, et qui sera bientôt, il faut l'espérer, dans toutes nos grandes Bibliothèques.

Il était doué de trop de goût, il avait trop le sens des nuances qu'impose la variété des sujets et des tons pour tomber dans cette erreur. Lui-même connaît le parti qu'on peut tirer de la note atténuée, voilée même. Il s'est vanté d'avoir appelé le cochon par son nom; pourquoi pas? C'est vrai, mais dans le *Sultan Mourad*, c'est sur un *porc fétide*

que s'attendrit le criminel que sa pitié va sauver. Dans les *Châtiments* toute sa haine pour l'empereur parjure ne le fera jamais abaisser jusqu'au gros mot. Il dira : Plus vil que le *pourceau* qui dans l'égout se vautre. Il y a des cas, il le sait, où il faut dire *cruche cassée*, d'autres où c'est *vase brisé* qui convient. Comment eût-on supprimé une des cordes de la lyre?

En réalité, pour prendre cette question comme elle devrait être prise, en doctrine, il faudrait chercher dans un dictionnaire des mots nobles tout ce qui était proscrit sous la Restauration, puis relever les admirables vers où étincellent les mots qui devaient faire tache. Vous chassez *laver* et *laveuses?* Répudiez-vous donc :

> Comme un pavé d'autel qu'on *lave* tous les soirs?

Condamnez-vous aussi le départ du morceau de la *Légende*, intitulé *Durandal travaille?* Or il commence :

> *Laveuses*, qui dès l'heure où l'orient se dore,
> Chantez battant du linge aux fontaines d'Andorre.

Pieds nus vous dégoûte, *souliers* vous paraît vulgaire. Songez aux « Soldats de l'An II », Hugo ne dit pas les « guerriers ». Osez donc rayer les strophes sublimes :

> Allez mes vieux *soldats*, mes généraux imberbes,
> Et l'on voyait marcher ces *va-nu-pieds* superbes
> Sur le monde ébloui...
> Ils allaient, ils chantaient, l'âme sans épouvante
> Et les pieds sans *souliers*!

Bouteille et *verre* évoquent les ivrognes et les cabarets. Alors biffez le poème profond de Vigny : La *bouteille* à la mer. Biffez aussi la réponse de Musset à Becker :

> Nous l'avons eu votre Rhin Allemand,
> Il a tenu dans notre *verre*!

Si nous voulons compléter l'expérience, essayons de mettre à la place le mot noble : *vase*. Ce sera un éclat de rire universel.

Pour parler comme les romantiques, les mots bas, une fois sortis de la boue, sont devenus rayons. Hier aux enfers, demain en plein ciel.

Formule de dégénérés, ose-t-on dire, que les vers célèbres, riches de promesses sans fin :

> Point de mot où l'idée au vol pur
> Ne puisse se poser tout humide d'azur!

En vérité, je ne connais point de pharisaïsme plus caractérisé que celui des hommes qui, aujourd'hui, dans un accès d'orgueil qui se couvre des idées d'ordre et de hiérarchie, méconnaissent, répudient, raillent, outragent la générosité des romantiques, abaissant sur tout ce qui était réputé bas et vil, mots et choses, un regard de pitié, et proclamant le temps venu de faire part à la création immense de la justice universelle et de cette charité infinie, qui est la forme suprême du sentiment chrétien et religieux.

***

L'article 2 du Credo romantique est plus difficile à formuler. Je proposerais la rédaction suivante : la langue des poètes n'est pas seulement vérité, elle est beauté. Elle ne s'interdit rien de ce qui peut rendre l'expression pittoresque ou plastique.

Delacroix eût, du reste, aidé Hugo à le rédiger. La bataille d'*Hernani*, c'était en effet la bataille des ateliers en même temps que du Cénacle. Depuis longtemps on s'entraînait en commun. Les peintres novateurs étaient nos frères, témoigne Sainte-Beuve. On s'en allait, bras dessus, bras dessous, dans les plaines de Vanves et de Montrouge, voir non plus « l'astre du jour se coucher dans sa gloire » et encore moins « Phébus terminer sa carrière », mais « le soleil s'éteindre dans la pourpre et l'or ». On observait, on notait, l'un sur son carnet, l'autre sur un carton, la variété des tons, la crudité des rayons, leurs ruptures, leurs passages aussi et leurs dégradés. Et on s'en revenait, l'œil et le cerveau si pleins des clartés qui avaient illuminé ces mornes banlieues, que leur souvenir, Hugo en a fait l'aveu, inspirait des *Orientales*, et que quelques-unes des plus belles pièces des *Feuilles d'automne* ont été écrites en rentrant du dîner dans la guinguette de la mère Saguet. Nous aurions peine à croire que cette sincérité dans l'observation des formes et des couleurs réelles ait paru destructive du goût et de la langue, si nous ne connaissions la polémique

à propos du « dragon jaune et bleu qui dormait dans un coin ».

Mais tout, dans notre France si traditionnaliste, a dû être conquis sur l'Académisme, art par art, vérité par vérité! Preuve de sensualité que de tomber dans l'horreur de la grisaille et la passion du concret! M. de Bonald ne l'avait-il pas démontré? C'était déchoir que de substituer les mots *mari et femme*, aux mots *d'époux et d'épouse*; car ceux-là seuls, en éveillant l'idée de contrat, étaient capables de donner au lien conjugal son caractère philosophique et moral.

On s'émut peu, il faut bien le dire, de ces attaques, et les livres romantiques, qu'on prétend tout de rêve et d'imagination, fourmillent de notations aussi justes dans leur simplicité concrète que la suivante :

Le feu de joie l'éclairait d'une lumière crue et rouge qui tremblait toute vive sur le cercle des visages... et au fond de la place jetait un blême reflet mêlé aux vacillations de leurs ombres.

Dans *Hernani*, brillent à tout instant les mots colorés :

Oui, je veux voir brûler les flambeaux et les cires,
Voir Notre-Dame, au fond du sombre corridor,
Luire en sa châsse ardente avec sa chape d'or,
Et puis m'en retourner!

Rien de plus simple et de moins de mérite estime-t-on. Pour mesurer le chemin parcouru, rappelez-vous Racine peignant *Hippolyte couché, sans forme et sans couleur!* L'adjectif *pittoresque* lui-même n'existait pas du temps de *Phèdre*.

Seulement le progrès ne pouvait pas s'arrêter à ce point, et par une conséquence forcée, bientôt après que la réalité eut remplacé l'abstraction pour exprimer des réalités, elle aspira à la remplacer encore pour exprimer l'abstraction elle-même.

Déjà s'affirme chez Hugo cette façon de voir et de peindre le monde moral. Tout ce qui est bon, pur, heureux, produit sur ses sens une impression de lumière, et de jour. L'ombre est le mal, le laid, la douleur. Le poète avait d'abord écrit : *j'emplirais de mes spectres tes nuits*. Il corrige : *je noircirais vos jours avec mes nuits*. Comparez. *Une âme de malheur faite avec des ténèbres*.

La langue se constelle d'images. La liberté d'en créer, dont elle était sevrée depuis deux siècles, lui est rendue. C'était à

la fois se conformer à la nature de la poésie et aux lois profondes du langage.

On n'a pas assez remarqué que cette faculté d'étendre par figure la valeur des mots à l'expression d'autres idées que celles où ils semblent attachés, assurant à l'imagination des ressources indéfinies, dispense l'écrivain de recourir aux créations inconsidérées. Hugo avec ces ressources, après avoir fait entrer les mots de métier, après en avoir rappelé de vieux, ayant le secret de féconder cette masse, n'avait point besoin d'être néologue, il ne l'a pas été. « Ce sont les mots nouveaux, les mots inventés qui détruisent le tissu d'une langue », disait-il.

Certains ont fait de nos jours dogmatiquement le procès du métaphorisme : en science il est ridicule, en politique funeste. Peut-être! Dans la langue poétique il est éclat et splendeur. Il n'est pas vrai qu'il disperse fatalement l'esprit qui rêve. Si une image égare parfois, elle éclaire aussi. Quand, dans une pièce souvent récitée depuis la guerre, Hugo parle de la « couronne de colonnes », que le Panthéon élève au-dessus de nos grands morts, qui oserait soutenir que l'idée en est affaiblie parce que *couronne* « égare l'attention »? A la fin de *Ruth et Booz*, ce joyau de notre langue, prétendra-t-on que la « faucille d'or dans le champ des étoiles » serait remplacée avantageusement par un mot mathématique, expression exacte du croissant? A cette place, à la fin de cette scène divine mais champêtre, il était de rigueur qu'un mot rappelât l'esprit vers l'humble glaneuse, couchée aux pieds de Booz, et qui, par la volonté céleste, va jouer son rôle sacré.

Or, Hugo est le voyant le plus extraordinaire qu'ait connu le monde. On a fait et on fera sans fin des Dictionnaires de ses images. Les comparaisons les plus usées se rajeunissent sous sa baguette. Le cœur *se gonfle*, il *s'emplit de colère*, vieilleries! Hugo pense à la mer : *Quand notre cœur se gonfle et s'emplit de tempêtes*. Et voilà l'expression rajeunie! Les *tourtereaux* étaient tombés dans la romance. Don Ruy Gomez les en tire :

Tous ces jeunes oiseaux
A l'aile vive et peinte, au langoureux ramage,
Ont un amour qui mue ainsi que leur plumage.
Les vieux, dont l'âge éteint la voix et les couleurs,
Ont l'aile plus fidèle et, moins beaux, sont meilleurs.

Cent fois on avait qualifié de *nids d'aigles et de vautours* les châteaux féodaux. Un seul mot juste caractérisant leur forme, et une image toute fraîche, d'une vérité rigoureuse, s'impose aux yeux :

> J'irai par les monts, de mes mains aguerries,
> Dans leurs nids crénelés tuer les seigneuries.

Mais Hugo n'est pas un rapetasseur d'objets usagés. C'est un créateur. Entre le monde et l'homme, entre les sphères et les infiniment petits, des rapports de similitude et d'opposition que personne n'a entrevus, frappent son esprit, dont la puissance d'association est sans bornes. On citerait indéfiniment des trouvailles :

> Mais tu l'as, le plus doux et le plus beau collier,
> Celui que je n'ai pas, qui manque au rang suprême,
> Les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime.

De la bouche de Don Carlos, face à face avec Charlemagne, elles tombent, comme une cascade d'étoiles. Il n'est mot si bas qui n'étincelle :

> Je coudrai, s'il le faut,
> Ma pourpre impériale au drap de l'échafaud....
> Accoupler mon casque à la mitre de Rome, etc.

Tantôt, chez lui, c'est un mot qui en appelle un autre : ce sera par exemple la *cour* du roi, d'âme si vile sous les habits somptueux. L'idée de bassesse appelle *basse-cour*, et le rapprochement se fait de lui-même :

> Basse-cour où le roi mendié sans pudeur
> A tous ces affamés émiette la grandeur.

Plus souvent, c'est en partant des objets que sa prodigieuse imagination prend son essor. Il regarde, et partout, toujours, une autre vision se présente qui achève, loin de troubler la première, de lui donner son caractère, qui la caricature ou l'idéalise : les tours de Saint-Sulpice, deux clarinettes; la cathédrale de Nancy, un huilier; le Panthéon, un énorme gâteau de Savoie. Ainsi sans fin.

Nous avons une preuve matérielle et tangible dans le manuscrit même d'*Hernani*. L'auteur y a dessiné l'aigle impérial,

avec, au centre, l'écusson. A côté une note : « Au lieu de cœur, un écusson ». C'est le thème des deux célèbres vers :

> L'empereur est semblable à l'aigle sa compagne.
> A la place du cœur il n'a qu'un écusson.

Le croquis y est lu, transposé. L'attribut héraldique devient symbole, il traduit un état d'âme. Au reste, il semble qu'Hugo ne puisse se détacher de ce blason, et la bête, sous son regard, naît à la vie, elle vole :

> Si je serrais cette main trop loyale
> J'écraserais dans l'œuf ton aigle impériale...
> Nous verrons si je lui laisserai rogner les ailerons...
> L'aigle qui va peut-être éclore à mon cimier
> Peut aussi déployer ses ailes.

Encore, dans ce cas, le point d'appui a été une réalité matérielle concrète. Mais bien des fois c'est l'abstrait même qui prend une âme :

> L'affront, que l'offenseur oublie en insensé,
> Vit toujours et remue au cœur de l'offensé.
> Qu'une idée, au besoin des temps, un jour éclose,
> Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,
> Se fait homme, saisit les cœurs, creuse un sillon,
> Maint roi la foule aux pieds ou lui met un baîllon,
> Mais qu'elle entre un matin à la diète, au conclave,
> Et tous les rois soudain verront l'idée esclave
> Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont
> Surgir, le globe en main ou la tiare au front.

Comprenons et mesurons. Un homme, un contemporain des savants de la matière, penchés sur leurs analyses positives, renouvelle le miracle des temps primitifs. Il ne s'agit plus d'allégories, de froides et fictives personnifications. Le Dieu du verbe crée un monde dans les mots et par les mots. Nomina, numina!

***

Or, par une rencontre extraordinaire, ce visionnaire a en outre un sens unique, infaillible, prodigieux, des sons et des rythmes. Je ne veux rien dire ici de la révolution qui transforme l'alexandrin. J'indiquerai seulement que chez Hugo la nature, la vie, les chants, les bruits se traduisent, non plus sous

la forme ridicule et enfantine de l'harmonie imitative : non! mais une adaptation rigoureuse, inconsciente, infaillible lui fait conformer au sujet, à l'idée, au sentiment les vers, les rimes, les syllabes, les sons : voyelles ou consonnes. Une sorte de clef musicale et poétique lui permet non seulement d'écrire dans le ton, mais de faire concourir la partie matérielle du langage à la vérité esthétique. Son vers n'est pas seulement beau de sonorité, cette sonorité est psychologiquement juste, elle signifie.

Le tocsin *haletant bondissait* dans les tours...
Non, c'est tout près, dans l'ombre où l'*âme aime* à descendre,
Cette *chambre* d'où *sort* un *chant sonore et tendre*...

Le couplet de Doña Sol dans la nuit nous inspire à tous la même réflexion qu'à Hernani lui-même : Ta parole est un chant où rien d'humain ne reste. Qu'on le compare au passage du monologue tout retentissant de bruits sourds et de fracas.

J'avais commencé des analyses instrumentales de ces effets; j'espère que quelqu'un trouvera le temps et aura le goût de les poursuivre.

Bientôt ce ne seront plus des vers et des strophes, mais des morceaux entiers où le langage luttera avec la musique.

Écoutez! Comme un nid qui murmure invisible,
Un bruit confus s'approche, et des rires, des voix,
Des pas, sortent du fond vertigineux des bois.

Et voici qu'à travers la grande forêt brune
Qu'emplit la rêverie immense de la lune,
On entend frissonner et vibrer mollement,
Communiquant au bois son doux frémissement,
La guitare des monts d'Inspruck, reconnaissable
Au grelot de son manche où sonne un grain de sable;
Il s'y mêle la voix d'un homme, et ce frisson
Prend un sens et devient une vague chanson :

Voici la finale :

La mélodie encor quelques instants se traîne
Sous les arbres bleuis par la lune sereine,
Puis tremble, puis expire; et la voix qui chantait
S'éteint comme un oiseau se pose; tout se tait.

D'autres poètes, peu nombreux, La Fontaine, Racine, avaient tiré de notre idiome des effets analogues, je veux dire

adapté aux idées les sons et les rythmes, trouvé le secret des assonances et des allitérations. Jamais magicien n'avait eu cette triple vision directe, imagée, musicale, qui fait que chez Hugo l'idée est trois fois rendue, car elle est exprimée, montrée et chantée.

Les théoriciens avaient voulu comme idéal une langue semblable « à une eau claire et pure qui n'a point de goût », les romantiques en faisaient une liqueur savoureuse et parfumée. Elle n'était plus seulement un instrument d'expression, elle devenait un élément d'art, qui s'ajoutait à l'idée. Par ses sonorités, elle agissait sur les sens, retentissait par l'oreille sur notre sensibilité, y provoquait des vibrations lointaines et prolongées. En outre, le mot parlait aux yeux, les emplissait de lumière, de couleurs, de formes, par où l'imagination était transportée dans un monde sans fin de réalités et de rêves. Pour la première fois l'esprit français était initié à une sorte de sensualité linguistique, l'art poétique ayant rejoint l'art musical et la peinture.

C'était un pôle nouveau où de hardis découvreurs venaient d'aborder. On les a rendus responsables des erreurs de tous ceux qui s'y sont perdus depuis dans le brouillard. Et la justice ne me permet pas de les disculper. Le XIXe siècle a incontestablement souffert d'un excès de verbalisme. Toutefois, ce serait là l'objet d'une autre étude, car quelle qu'eût été la progression, de *Cromwell* à *Marion de Lorme*, de *Marion de Lorme* à *Hernani*, rien en 1830 n'était compromis encore. Aucune des limites de la raison, du bon sens, du goût n'avait été dépassée. Elles ne l'eussent pas été de longtemps si les romantiques avaient formé une École.

Mais quand on a comparé leur irruption dans la citadelle classique à l'entrée du cheval de Troie, on a fait beaucoup d'honneur à leur esprit de discipline. A l'intérieur du cheval ils auraient eu des querelles et se seraient décelés. Jamais ils n'ont eu ce qui fait une école, un maître et un programme. Comme a chanté Vacquerie :

> Nous nous en allions dans l'espace, fidèles
> Et libres, comprenant dès notre premier pas...
> Et l'art, au lieu d'un code, eut une conscience.

C'est vrai, et c'est pourquoi le développement s'est fait en tous sens et dans toutes les directions.

Du sol profond a jailli, non pas un arbre unique, mais une magnifique futaie, une forêt de talents et d'écoles. Des naturalistes aux impressionnistes, des Parnassiens aux symbolistes, il n'est pas un système, pas une poétique, pas une œuvre qui ne procède du romantisme, dans ses beautés et dans ses erreurs. Il a été le germe commun, universel; plusieurs de ceux qui l'ont renié sont même ses principaux débiteurs. Les uns, presque tout de suite, ont conduit la langue dans les plus bas lieux; avec Sainte-Beuve ou Amédée Pommier elle a visité les guinguettes et les marchés, en attendant que Baudelaire l'arrêtât devant les charognes et que Richepin l'attelât aux roulottes des gueux.

L'impressionnisme des Goncourt y était également contenu en puissance. Du moment que l'expression du caractère avait pris une importance si grande, un jour devait venir où elle serait l'essentiel et où un être, un acte, au lieu d'être nommé de son nom, allait être désigné par ses apparences, où « les Arabes impassibles » regardant le train céderaient la place « aux impassibilités d'Arabes », où « les jupes qui s'envolent au vent d'un bal » seraient remplacées par « les envolements de jupes » comme chez Alphonse Daudet.

Le symbolisme lui aussi était annoncé, dès que le mot, sortant du rôle qu'il a dans la langue positive, évoquait au lieu d'exprimer. Aberrations, dit-on, je ne veux pas et ne puis pas discuter. Si cela est vrai, consolons-nous en. Il n'y a ni orthodoxie, ni hérésie dans l'art. L'erreur commise en pleine liberté est féconde. C'est une des conditions essentielles de la vie poétique.

FERDINAND BRUNOT

AGNÈS

VII

Eut-on beaucoup à faire pour circonvenir l'amour-propre froissé de Maxime de Pavanne et cette délicatesse de son caractère à laquelle madame Desroches avait fait un jour allusion? Ou bien une convoitise non assoupie se chargea-t-elle de le rendre clément? Raffinés usages, qui apportez à des hommes sur le déclin des vierges désarmées, et faites qu'en les acceptant ils paraissent généreux, ils puissent se croire généreux eux-mêmes!

Agnès osait maintenant se dire ces choses-là. Peu lui importaient en somme les manœuvres tramées autour de cet homme, et ce qu'il en pensait. N'était-elle pas résolue à lui échapper? Mais sa perfidie naissante lui soufflait qu'elle se vengerait mieux en laissant le baron reprendre espoir.

« Autrefois, j'aurais souffert de faire de ces calculs », se disait-elle certains jours; « aujourd'hui il me semble que cela me console. » Et elle ne remarquait pas qu'*autrefois* cela voulait dire : *il y a quelques jours*, tant la violation de son secret l'avait transformée vite.

Maxime tint à lui rendre visite avant le jour de la réception.

Elle l'accueillit gentiment. Comme il faisait allusion, moitié penaud moitié méfiant, cherchant à connaître la vérité, à la pénible issue de sa précédente visite, elle le rassura avec les arguments dont avaient dû se servir Alexis et tante Blandine:

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre et 1er novembre.

Ego s'était élancé sur lui, malgré elle; il n'aurait pas dû lui en tenir rancune; elle avait été assez désolée de cet accident... Il la quitta avec des excuses et presque ravi.

Ce furent les essayages, les courses chez les fournisseurs, la liste des convives, où les deux croix désignant les places contiguës de Maxime et d'Agnès furent entourées d'un petit cercle.

La jeune fille s'occupait de tous ces préparatifs presque avec empressement. A plusieurs reprises elle rappela à sa mère des détails négligés : le régime de tante Blandine, les cigares pour les messieurs. Chez la couturière, on s'extasia sur l'éclat de son teint.

Le visage de madame Desroches aussi s'était détendu. Alexis lui-même, que l'approche de toute cérémonie familiale stimulait, ne résistait plus à son besoin de gaîté. La douce Anne-Marie souriait au bonheur intime revenu à Bellerive. Presque toujours une période pacifique succède dans les familles aux orages. Aussi longtemps qu'ils couvent, dure la mauvaise humeur; mais qu'ils crèvent, le prudent sourire lui succède. Car ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est le retour de ces paroles exaspérées qui mettent à nu les cœurs.

Mais qui savait ce que couvait l'esprit d'Agnès? Elle-même l'ignorait à moitié.

Arrivèrent les servants, la voiture du confiseur, la coiffeuse.

Madame Philippard se rappelait avoir coiffé madame Desroches le jour de ses fiançailles. Ah! l'on n'avait plus souvent recours à ses soins dans la ville, avec cette mode insensée des cheveux coupés, importée de Paris naturellement, et qui faisait fureur... Elle fit à Agnès son premier chignon.

Agnès est assise en déshabillé, très droite, le buste immobile et aussi ses mains posées sur ses genoux, les épaules nues. Parfois, quand le peigne de madame Philippard lui laisse quelques secondes de répit, elle jette sans se détourner un coup d'œil à la robe de satin bleu clair qui l'attend étendue sur le lit, ou bien à la broche ornée d'une aigue marine que sa mère vient de lui donner, son premier cadeau de fiancée. Les battements de son cœur lui font mal. Peu importe qu'on les voie : il est naturel qu'elle soit émue; mais, par instants, la peur lui vient que son corps ne faiblisse. On dirait alors

que les murs oscillent, que la voix de madame Philippard vient de très loin, de très loin...

— Et voilà, ma chère petite. Comme vous êtes belle! Vous permettez que je vous embrasse?

Agnès se lève, s'habille, achève sa toilette.

Comment elle se dérobera? Mais en s'en allant. Pourquoi se préoccuper de choses aussi simples? Elle s'en ira, voilà tout. Elle prendra sa pélerine sur son bras, ira détacher Ego et partira comme pour se promener. Si on la rencontre elle répondra tranquillement : — Je vais faire quelques pas.

En effet, à l'instant où la cloche de la loge annonce la première auto, Agnès sort rapidement de sa chambre; personne dans le vestibule; va détacher Ego et s'éloigne avec lui dans la direction du bois.

Avant d'y pénétrer elle s'arrête, s'étant couverte de sa pèlerine. Non que ses épaules aient froid : son corps est plein de feu; mais pour qu'on n'aperçoive pas la clarté de sa robe, tandis qu'elle veut voir, elle, arriver les invités, là-bas, à l'extrémité de cette longue allée. Les voici : elle les reconnaît, menus comme des poupées sortant d'autos qui semblent des jouets. Alexis. Qu'il a l'air bête en habit! Elle se penche vers Ego pour lui faire comprendre avec la main qu'aujourd'hui c'est à un jeu terrible qu'on joue et qu'il ne faut pas faire de bruit, pour lui faire sentir aussi comme cette main brûle!

Voilà les premiers signes : on la cherche. Alexis reparaît précipitamment au coin de la maison, suivi par deux de ses cousins. Leurs bras s'écartent, retombent. Deux autres messieurs. Ils s'éloignent les uns des autres, se rapprochent. On dirait des fourmis, à présent, des fourmis! L'un d'eux a l'idée de faire sonner la cloche.

— En avant, Ego! — dit Agnès, et, en courant, bien que d'un pas circonspect, tous deux s'enfoncent dans le bois.

Dans la forêt, peut-on dire, car voici la nuit, qui grandit toute chose. Le clair-de-lune est revenu. Mais peu importe. Ici, Agnès ne craint rien de personne. Mieux que ses ennemis elle connaît les sentiers, elle sait où sont les broussailles les plus épaisses. D'ailleurs la lune ne sera pleinement levée que vers onze heures. Elle pénètre donc sous une touffe

d'arbustes et de ronces, s'accroupit, s'étend, ayant prescrit à Ego de faire comme elle.

Aucun autre bruit que le fourmillement des insectes nocturnes, que les mille tressaillements des branchages, et aussi des feuilles qui sont à terre et qu'agitent encore parfois des secousses mystérieuses. Agnès ni Ego ne font le moindre mouvement. Un ver luisant s'allume tout près, s'éteint aussitôt.

Mais bientôt elle discerne un reflet projeté de très loin, grandi et affaibli par la distance, qui va et vient à travers la végétation tranquille, essayant ridiculement, on dirait, de déplacer les arbres puissants. C'est une lanterne portée par Gustave dont elle reconnaît la voix, accompagné d'Alexis qui lui répond, une lanterne à pétrole qui se balance. Agnès caresse doucement Ego.

Mon Dieu! Elle n'a pas prévu qu'ils pouvaient se faire escorter par un chien, eux aussi. Et si des hommes en ce moment elle ne craint rien, une bête saura mieux qu'eux la sentir... Ira, la chienne d'Alexis, est morte, mais Flip, le setter de Gustave, est très fin. Il les précède en effet. Agnès reconnaît son reniflement.

Sans perdre une seconde, d'une poigne énergique, elle presse les mâchoires d'Ego l'une contre l'autre pour lui intimer l'ordre de continuer à se taire, puis, serrant d'une main la peau de son encolure afin de se tenir prête à le retenir aussi longtemps qu'il faudra, elle attend...

Flip s'est arrêté tout près de la cachette. On n'entend plus son halètement. Il est en arrêt sans doute, et scrute l'obscurité. Son maître et Alexis ne sont plus loin. Agnès va-t-elle être découverte?

Non! Une inspiration soudaine, et ce sont les meilleures :

Attirant son chien tout près de sa bouche, elle lui souffle quelque chose dans l'oreille, un ordre guttural et barbare.

Ego a compris. D'un seul bond silencieux, il s'élance hors du fourré, se campe face à Flip qu'il provoque sans aboyer, puis soudain dévale la pente à toute vitesse et sans bruit, l'entraînant à sa poursuite jusqu'au vallon que tous deux parcourent au galop. Enfin, de très loin, on entend parvenir deux aboiements mêlés.

Gustave et Alexis se sont arrêtés.

— Ah! ah? — murmure le maître-valet. — On devrait p'têt' ben aller voir par là-bas, m'sieu Alexis.

— Vous avez raison. Flip aura peut-être aperçu son Ego.

Ils accélèrent, poussés par cet espoir trompeur. Ils vont passer près du fourré où la fugitive est tapie.

Agnès, de sa main désormais libre, s'est recouvert la tête de sa pélerine.

— Hervé! — murmure-t-elle à l'instant où les deux hommes dépassent sa cachette, — la bouche contre terre, et, contre la terre noire que son corps épouse, elle écoute résonner cet amour fou d'orgueil.

Ego ne revint qu'après un long moment.

Agnès restait étendue, bien que tout danger semblât conjuré. Cette position et cette immobilité étaient agréables à son corps. Peut-être aussi appréhendait-elle d'être incitée à réfléchir lorsqu'elle bougerait. Elle sentait qu'elle avait atteint le sommet de son plaisir. Par instants elle évoquait ce qui avait dû se passer à la maison, la consternation de madame Desroches, du baron, des invités, et ces pensées la faisaient rire. Mais, tout à l'heure, elle ne riait pas; elle éprouvait une jouissance autrement violente...

Elle se mit assise et caressa longuement son chien. Elle voulait le remercier de son dévouement et de son adresse. Mais son esprit fit un crochet. La lune était haute à présent. Elle lâcha Ego et, regardant sa toilette fripée :

— Oh! Une belle robe neuve! — murmura-t-elle à mi-voix sur un ton de gronderie.

Elle se leva, se débarrassa des brindilles, des loques de toiles d'araignées qui couvraient ses vêtements et ses cheveux — ses cheveux arrangés par madame Philippard avec tant de soins — s'enveloppa de sa pèlerine.

Longtemps encore elle resta là, entourée de ronces, le cou incliné à cause d'une branche basse. En somme, elle n'avait pas réfléchi à ce qu'elle ferait une fois le dîner esquivé. Elle ne reviendrait pas en arrière, bien sûr. Une petite porte communiquant avec une route ne se trouvait-elle pas tout près d'ici? « Se sauver » disait Hervé Durel son vrai fiancé,

« Comprenez-vous tous les sens de ce mot? » — Pour aller où? — Rejoindre Hervé, naturellement. Elle n'était pas sans ressources : ne portait-elle pas une belle broche neuve?

Mais ces combinaisons étaient sommaires et Agnès le savait bien. Elle remarqua péniblement l'air d'interrogation avec lequel Ego l'observait.

« Qu'est-ce qu'on va faire, à présent? » semblait-il lui demander. « Jusqu'à quand devrai-je ne plus faire de bruit? C'est à ma niche que tu vas me reconduire, ou bien s'en ira-t-on plus loin? Tu ne parais pas bien fixée... »

— Suis-moi! — lui dit-elle avec humeur, et sans même avoir pris soin de vérifier avant de sortir du taillis si l'allée était bien déserte, elle marcha vers le vallon.

Ses épaules frissonnaient. Elle faisait des écarts craintifs au moindre bruit. Ses souliers de satin s'amollirent dès qu'elle eut mis le pied dans l'herbe.

Au seuil du petit portail, elle s'arrêta.

Hélas! la souffrance lui avait appris à réfléchir, et qui réfléchit ne peut fuir. En un éclair, ses pauvres combinaisons lui parurent telles qu'elles étaient : impraticables. Elle se vit allant porter sa broche à un bijoutier inconnu. Il comprendrait vite, lui, à qui il avait affaire. Observant avec méfiance cette fille en décolleté, chaussée d'escarpins tachés d'herbe et de boue, flanquée de cette espèce de fauve : « Avez-vous des papiers, Mademoiselle? » Ou bien, voulant profiter de cette proie naïve : « Ça! mais ça ne vaut pas cinquante francs, ma petite... » Et partout, les mêmes regards méfiants à sa robe de soie, à ses cheveux découverts, à sa gorge nue sous cette pèlerine de montagnarde; au collier de son chien où son adresse était inscrite. Sa prévoyance inflexible lui opposait mille difficultés, des obstacles définis, des précisions, auxquelles un garçon peut-être dans l'ivresse du départ n'eût pas songé.

— Se sauver? — répéta-t-elle avec amertume.

Et ce mot lui rappelant de nouveau son Hervé qui était là-bas en Afrique, qui avait pu fuir aisément, lui :

— Oh! Pourquoi m'a-t-il confiée à moi-même ainsi? — gémit-elle, appuyant son front las au vantail de la porte. — Et il ne reviendra que l'an prochain à Pâques! Que serai-je

devenue d'ici là?... Allons hop! Ego! on retourne! — ajouta-t-elle subitement aigrie par cet accès de faiblesse.

Alors, un court moment, elle crut faire acte d'énergie en se mettant en route vers la maison.

Cette illusion ne dura guère. Agnès ne tarda pas à ralentir. Plus rien qu'une morne fatigue. Ses dents restaient serrées, cependant. Elle ne s'avouait pas qu'elle rentrait vaincue. Elle s'avouait seulement qu'elle avait besoin de dormir, oh! de dormir infiniment...

Madame Desroches, Alexis, Anne-Marie elle-même, étaient encore au grand salon. Au grand salon dépouillé de ses housses, lustre allumé.

Leur visage se dérida lorsque la fugitive entra, mais ne s'éclaira pas. Anne-Marie était près de pleurer. Son mari fit quelques pas vers Agnès. Il était si bouleversé qu'il ne put lui lancer que la première de ses phrases préparées :

— Agnès, tu déshonores notre famille, tu... Nous t'enfermerons dans un couvent, tu sais!... Ah! pour l'instant, va te coucher, ça vaut mieux. Que je ne te voie plus. Je ne veux plus te voir! Presque un scandale... Sais-tu que ma carrière elle-même?

Mais aucune des trois femmes ne l'écoutait.

Oui, un visage s'était détendu : celui de madame Desroches. Elle s'avança vers sa fille en trébuchant, les bras tendus, la bouche tremblante, et elle aussi eut un cri venu du cœur :

— Ma petite fille, tu crois donc vraiment que je ne t'aime pas? Oh! oh! Comme j'ai mal! Embrasse-moi, embrasse-moi! Et promets-moi de ne plus te sauver. J'aurais toujours peur, autrement...

La douleur, le soulagement, l'amour, et aussi un doute affreux qu'elle ne devait jamais comprendre, paraissaient l'égarer. Agnès eut-elle pitié? Elle se laissa étreindre, approcha ses lèvres de ce front suppliant. Mais cet effort, les sentiments qui en elle aussi se mêlaient à briser son cerveau, furent au-dessus de ses forces. Son esprit tendu horriblement essaya encore une fois de penser : elle ne vit plus que des idées qui tournaient. Elle ne la reconnaissait plus, cette femme qui attendait quelque chose devant elle; elle ne se reconnaissait

plus elle-même, Agnès... Elle serait tombée, si sa mère ne l'avait reçue dans ses bras.

VIII

C..., où Agnès fut conduite à l'automne, est un des innombrables couvents situés sur la colline de Fourvière.

Les élèves pourraient, par les croisées du deuxième étage, en se haussant sur la pointe des pieds, entrevoir, au travers de mille fumées lentes, le cirque de la ville et ses deux fleuves. Les plus rêveuses ne s'en soucient guère. Longs couloirs communiquant avec d'autres couloirs, au long desquels, pour annoncer l'heure de la récréation, du goûter ou du Salut, approche, appelle et décroît le tintement d'une clochette agitée par une « grande »; dallages blancs et noirs, toujours également vernis; longue théorie des lits au dortoir, chacun isolé entre deux rideaux rayés; défilé des élèves vers la chapelle, où l'on entre les yeux baissés, la tête couverte d'un voile de tulle noir, dans une odeur de vieux habits, de cire et d'encens, tandis que la claquette de la Mère scande les agenouillements; règle, décor et coutumes ont une douce raideur qui a tôt fait de capter les pensées. La rentrée n'a pas eu lieu depuis deux jours, — le programme une seule fois répété, — déjà les élèves ont repris l'ancien pli. On inscrit sa devise en tête des cahiers neufs, on inaugure par un adieu aux vacances un nouveau carnet de « sacrifices ». On se réhabitue.

Agnès n'avait pu entrer ainsi d'emblée en dernière année que par une mesure toute spéciale.

— Mon enfant, — lui dit la mère supérieure, à peine madame Desroches l'eut-elle laissée entre ses mains, — c'est une existence en tous points nouvelle que vous allez mener ici.

Sœur Marie-Roseline était une femme sans âge, méticuleuse et distinguée. Elle ne perdait jamais de vue le moindre détail, toutes ses décisions résultaient de calculs compliqués, fins et cachés, son regard était lointain. Une voix d'enfant qui récite.

— Oh! cette vie-là ne sera pas terrible, et toujours, bien

que vous soyez la dernière arrivée, vous serez considérée par moi comme cette brebis dont parle l'Évangile. Vous savez pourquoi. Vous l'oublierez. Mais assez là-dessus... Il sied, en premier lieu, que vous fassiez un effort pour vous adapter vite aux coutumes de cette Maison. Aujourd'hui, je veux vous prévenir de deux choses. Tous les matins, à l'heure de l'étude, vous prendrez une leçon particulière. Il vous faudra donc être sur pied plus tôt que les autres pour pouvoir mettre vos devoirs au point avant. Et deuxièmement : Marthe Boutonon, une de nos élèves les plus estimées, toujours en tête de la classe, s'occupera particulièrement de vous et de vos progrès. Considérez-la donc comme une sœur aînée, bien qu'elle soit de quelques mois plus jeune que vous. Je vais la faire appeler.

Marthe Boutonon entra au parloir. Une grande fille aux traits appuyés, au regard volontaire, à la physionomie ardente et sans douceur. Elle avait de grandes joues fraîches mais déjà sans rondeurs ni fossettes, toujours couvertes de nappes de rougeur qui descendaient jusqu'à son cou.

— Marthe, voici une nouvelle élève, Agnès Desroches. Je vous la confie tout spécialement. Veillez sur son travail, mettez-la au courant du règlement, considérez-la en toute circonstance comme une sœur cadette. Elle sera votre voisine au dortoir... Qui sera de l'autre côté?

— Luce Rollat, ma Mère.

La Supérieure réfléchit. A ces moments ses yeux froids se tournaient dans la direction du jour, ou plutôt des vitres dépolies, et l'on découvrait avec surprise leur profonde clarté.

— Veillez à ce qu'elles ne bavardent pas, — dit-elle.

S'adapter... Son lit installé, puis son pupitre; son chignon redevenu natte, coiffure réglementaire des grandes; revêtue la blouse grise avec collerette non brodée qui servait d'uniforme; l'habitude prise d'attendre son tour pour se rendre, toujours derrière Luce Rollat et devant Marthe Boutonon, de l'étude à la chapelle et de la chapelle à la cour; de la cour à l'étude, — Agnès Desroches ne devint pas semblable aux autres et on ne la considéra pas comme telle encore.

Un des rares divertissements était l'Académie des Belles-

Lettres, autrement nommée « des Fleurs ». Elle tenait ses assises le jeudi, dans le parloir transformé en manière d'amphithéâtre. Marthe Boutonon en était la Présidente. Or, sœur Marie-Roseline fit savoir à Agnès qu'elle aurait à s'abstenir jusqu'à nouvel ordre de poser sa candidature.

De même il lui fut interdit d'aller à la chapelle hors des cérémonies, comme ses condisciples avaient la permission de le faire lorsque leurs devoirs étaient achevés avant l'heure de l'étude. Et ce devait être, à en juger d'après les regards d'envie levés des livres et des cahiers lorsqu'une élève pliait les siens, se coiffait de son voile et quittait la salle, un moment de toute spéciale douceur.

Ce régime de rigueur ne l'attristait pas, au contraire. C'était sans envie qu'elle voyait ses compagnes absorbées par le tran-tran du couvent, distraites par de minuscules intrigues aussitôt infiniment compliquées. Elle s'appliquait de son mieux, un certain amour-propre la stimulant. Mais, les habitudes extérieures une fois prises, sa pensée ne tarda pas à revenir à ses rancœurs familières.

En vain, dans le silence du dortoir entrecoupé par des chuchotements et des fous rires étouffés sous les draps, s'exhortait-elle à s'endormir aussitôt passées les cinq minutes réservées au souvenir de l'absent. Plusieurs horloges de chapelles voisines lui en donnaient le signal, faiblement. Sa mémoire ne se contentait pas de cette rêverie réglementaire. Il fallait qu'Agnès revît sa lettre d'amour entre les mains d'Alexis et de sa mère, cette lettre écrite en un moment de fièvre et d'aberration de sens... « Hervé, je veux vous voir, vous entendre, vous parler, vous toucher! » Elle avait écrit cela et d'autres l'avaient lu; sœur Marie-Roseline elle-même, peut-être. Il fallait qu'elle se rémémorât son évasion manquée du soir des fiançailles, cette ridicule vengeance avortée...

Et, d'abord, elle n'essaya point d'interpréter ces hantises. Mais bientôt, plus hardie, elle découvrit là-dessous quelque chose d'inadmissible, une vérité qui l'eût fait crier si le ronflement bientôt unanime des élèves n'eût pressé sur sa bouche plus fort qu'une main. « Quoi! » se disait-elle crispée tout entière, « quoi! n'ai-je donc pas le droit de nourrir les sentiments qui s'élèvent en moi? Ne m'appartiennent-ils pas? Eh

bien non, cette propriété m'est contestée. Pis encore : on les soupçonne comme des fautes, comme des plaies que je dissimulerais par remords ou par honte, alors qu'au contraire c'est la curiosité des autres qui les a souillés pour toujours! »

Cette indignation ne fut pas longtemps si vibrante. Comme les natures vraiment fières, Agnès craignait tout ce qui, fût-ce dans le fonds de la conscience, risque de devenir excessif. Elle ne se résigna pas, mais sa colère baissa de ton. La révolte devint une morne tristesse. Ce n'était plus un secret qu'elle portait, mais son deuil pour ainsi dire, et comme le sentiment de toute mort prête après les premières fureurs une certaine dignité, elle le porta sans larmes, elle le cacha comme elle avait caché son amour.

Elle ne savait pas quel ver destructeur elle allait protéger ainsi.

***

Ses condisciples lui rendaient son dédain. Elles avaient deviné qu'en la tenant à l'écart elles devanceraient le désir de la Supérieure. Seules ses voisines de lit ne lui étaient pas hostiles. Marthe Boutonon n'oubliait pas sa mission; et Luce Rollat aspirait à échanger avec Agnès des secrets.

Une petite jeune fille nerveuse, avec un joli visage bourrelé de tics qui le vieillissaient, des sourcils toujours froncés sur des yeux noirs, mobiles et luisants comme ceux des oiseaux, des mains jamais tranquilles. De tempérament trouble, ce qu'elle devinait d'insolite dans Agnès, et surtout l'aptitude à la dissimulation qu'elle lui attribuait, dès le premier jour l'avaient attirée.

Elle ne se risqua pourtant à lui adresser la parole qu'après plusieurs nuits de voisinage.

Écartant d'un mouvement très lent le rideau séparant leurs lits :

— Dis, Agnès? Est-ce que tu voudrais bien qu'on récite tous les soirs une dizaine de chapelet à deux?

Agnès n'osa refuser. Mais quelques minutes après que la prière fut achevée :

— Et... est-ce que tu accepteras aussi mon amitié? — demanda Luce tout bas.

— Ne sommes-nous pas déjà des amies?

— Oh! ce n'est pas de cette manière-là que je voudrais!... Tu sais, Agnès, — reprit-elle dans un chuchotement, — je ne suis pas aussi bécasse que les autres, moi. J'ai été sur le point de me faire couper les cheveux en cachette, à Cavalaire, pour ne pas être acceptée ici à la rentrée.

— Tu es courageuse, Luce!... Laisse-moi dormir. Tu sais bien que c'est défendu de parler la nuit.

Mais, les soirs suivants, Luce récidiva et sa voisine se laissa aller à l'écouter. Cette fille superficielle avait du goût pour tout ce qui est singulier. Et, à la plage, elle avait récolté maints détails sur les modes du jour qu'elle estimait renversants :

— Sais-tu, Agnès, qu'il y a des jeunes filles qui se rasent les sourcils? Tu ne le crois pas, hein?

— Mon Dieu...

— Crois-le ou ne le crois pas. J'en ai vu. Une d'elles m'a même raconté — maman ne voulait pas que je cause avec elle parce qu'elle avait mauvais genre, mais moi ça m'était bien égal, tu comprends — m'a raconté que le premier jour de sa majorité elle est allée sans demander la permission à personne chez un chirurgien se faire retrousser le nez. Il y a des spécialistes pour ça, à ce qu'elle m'a dit... Et, tu sais, sur la plage, la grande mode c'est de s'enduire la peau d'huile avant de s'étendre au soleil. Comme ça on prend une couleur plus unie... Les hommes encore mieux, parce qu'ils peuvent enlever, avant, leur maillot presque complètement. D'ailleurs, maintenant, ils ne portent plus qu'un petit caleçon... Tu m'écoutes?

Les discours de Luce prirent un tour plus intime. Elle ne put résister au désir de parler du mariage : espoir, oasis, paradis désiré. Le jeune homme était à ses yeux un sauveur, celui qui procure la liberté et la lumière, celui qui délie chaînes et bandeaux. A vrai dire, elle n'imaginait pas plus avant cette vie rêvée. C'était d'espace et de mouvement qu'elle avait soif, et elle croyait que tous les épouseurs en possédaient la clé.

Agnès lui répondait par monosyllabes. Cette conception du mariage la choquait. Pourquoi? Son amour s'y opposait-il, ou quelque orgueil? Elle ne savait, et ne voulait pas savoir. L'espoir de son amie lui inspirait une répugnance qu'elle aimait mieux ne pas sonder. Mais, tandis que Luce continuait à souhaiter l'approche de quelque beau sauveur au corps huilé, avec obstination elle ramenait sa pensée vers ses souvenirs les plus amers. Ah! elle avait trop souffert de ne pouvoir garder secret son amour ni s'échapper avec lui. Qu'est-ce qui pourrait jamais la consoler de sa défaite?

— Écoute, Luce, tu m'ennuies, avec ta liberté! — fit-elle un soir impatientée. — J'en sais plus long que toi là-dessus, et ce que je sais n'est pas gai. Laisse-moi donc tranquille. Tu m'agaces. Tu me fais mal, même...

— Oh! ma pauvre Agnès chérie, comme je regrette! Aussi, pourquoi ne te confies-tu jamais? Ne m'as-tu pas promis de devenir mon amie?

— Pardon. Tu m'as demandé cette promesse, je ne te l'ai pas faite. Mes secrets, personne n'y pourrait rien comprendre. Personne, tu m'entends.

Luce et ses obsessions commençaient à lui devenir insupportables. — « Elle est aussi artificielle que les autres, » se disait-elle avec cette perspicacité qu'engendre la souffrance, « malgré ses petites révoltes et ses mauvaises pensées, et bien qu'elle ait été *sur le point* de se faire couper les cheveux. Les autres se sont faussées par docilité, elle c'est par impatience. Moi seule, j'ai lutté pour la véritable indépendance, celle des sentiments, et j'ai été vaincue... »

Elle se rapprocha de Marthe Boutonon.

Cette grande fille masculine, que sœurs et élèves redoutaient vaguement, qui collectionnait tous les titres honorifiques auxquels on pouvait prétendre dans le couvent (elle n'était pas seulement Présidente de l'Académie, mais encore Sacristine, Bibliothécaire, Apparitrice), cette intrigante l'avait agacée longtemps. Mais bientôt son énergie singulière l'attira. Elle en vint à désirer de se confier à elle. — Oh! non pas pour lui conter ses malheurs, mais pour la consulter sur les idées gênantes soulevées par Luce.

Mais Marthe n'aimait pas causer. Il fallait, pour séduire

cette fille sévère, se distinguer par un travail intensif. Agnès s'y efforça si bien qu'aux compositions de décembre elle parvint presque au premier rang de la classe. Marthe l'en félicita.

Ce fut durant les récréations qu'elles conversèrent. Un jour qu'elles s'étaient échauffées de concert sur une question de philosophie :

— Le mariage? Eh bien non, je ne crois pas que j'y sois destinée, — dit Marthe d'un air concentré. — Je regrette trop d'être née femme, vois-tu, ou plutôt je déplore trop vivement la condition qui nous est faite dans la société. J'aurais peur, en me liant à un homme, de perdre à jamais toutes mes chances d'affranchissement.

— Tu crois donc que nous pourrions nous affranchir? — fit Agnès haletante.

— Je veux que nous le puissions un jour!... Mais tu me soutires des confidences, on dirait. Je n'ai jamais parlé de mes idées là-dessus à personne.

D'un geste dédaigneux Marthe désigna les autres élèves en train de jouer à chat-perché.

— Il faudrait bien s'unir, mais comprendraient-elles seulement? A l'Académie, chaque fois que je propose une réforme, si tu savais à quelle force d'inertie je me heurte! Avec toi, au contraire, j'ai le sentiment de causer avec une personne qui a déjà réfléchi à ces problèmes.

— Oh! oui, j'y ai souvent pensé! — dit Agnès si intéressée qu'elle ne se rendait pas compte au juste de ce qu'elle disait.

— Sais-tu quel est mon rêve? — reprit Marthe exaltée elle aussi et montrant, non plus de la main mais du menton fièrement levé, comme celui d'Agnès quelquefois, une sœur qui passait. — Oh! pas de porter un jour ce costume, mais de me consacrer à des œuvres de propagande. On est une religieuse habillée en laïque, on pénètre partout, on est libre et on fait de l'apostolat. Quelle solution admirable! J'ai une cousine qui mène cette existence-là, à Paris, dans un quartier populaire. Je ne l'ai vue qu'une fois depuis qu'elle a commencé, mais, oh! Agnès, elle avait un air si fier et si heureux, une flamme si noble dans le regard, que parfois, oui, je rêve d'imiter son exemple!

— Moi, je ne rêve de rien, — dit Agnès les yeux à terre. — Mais je te comprends parfaitement, Marthe, — ajouta-t-elle sur un ton pénétré.

Cet entretien la plongea dans une longue rêverie.

Marthe revint plusieurs fois sur ces sujets. A vrai dire, son désir de se consacrer à l'apostolat ne devait être qu'une des formes d'une ambition profonde et contrariée; car elle manifesta peu après l'intention d'entrer plus tard dans « une de ces carrières qu'on nomme libérales ». Malheureusement, on ne préparait pas au bachot dans ce couvent suranné...

Agnès l'écoutait avec une tristesse attentive. Au milieu de ses amertumes accumulées, les propos de son amie projetaient une lueur nouvelle. Elle démêla, chose entrevue confusément jusqu'alors, que c'était sa condition de jeune fille, sa condition de femme, la source de toutes ses humiliations : « Un garçon peut aimer à sa guise, s'enfuir si on lui dispute ce droit, peut faire sa vie; mais nous, mais nous... »

Certains jours, elle s'imaginait marchant à la tête de ses compagnes à la conquête de leurs droits perdus... Mais, comme disait Marthe, comprendraient-elles? Et Marthe elle-même, et elle-même Agnès, discernaient-elles bien leurs propres revendications? Non, la lumière était précisément le privilège qui leur était le plus jalousement refusé.

Les vacances de Noël arrivèrent.

Le couloir était trop étroit pour laisser passer ce flot de jeunes filles en délire, trop accoutumées à marcher l'une derrière l'autre; changeant d'allures, changeant de voix, changeant de regard tout à coup, devenues en un instant différentes les unes des autres, comme si le manteau et le chapeau personnels décrochés pour la première fois depuis trois mois du vestiaire avaient suffi à les faire redevenir elles-mêmes. — Pour huit jours, et ensuite, revêtue à nouveau la blouse grise à colerette non brodée, il n'y aura plus que des brebis toutes semblables...

Agnès accoudée à la rampe les regardait partir. Il avait été décidé qu'elle resterait à C..., avec les sœurs. Le 1er janvier seulement, elle irait passer quelques heures à Bellerive.

Un sourire indéfinissable tirait ses lèvres.

***

Luce ne revint pas au couvent.

Ce fut l'événement de la rentrée. On s'interrogea. On confronta des hypothèses. Comme cette élève n'avait jamais été très bien vue par les sœurs, ses camarades l'avaient toujours tenue, ainsi qu'Agnès quelque temps, prudemment à l'écart. Quelques-unes, avec des précautions, sous-entendirent qu'elles l'enviaient; la plupart la plaignirent. Elle avait dû commettre quelque sottise très grave; peut-être réussi cette fois à se faire couper les cheveux en cachette?

Agnès se taisait. Depuis le premier jour, elle soupçonnait la vérité : Luce avait dû trouver son sauveur; Luce était libre, à présent!

Ou du moins elle vivait avec un homme qu'elle aimait, qui l'embrassait... Un sentiment de dépit tourmentait Agnès lorsqu'elle pensait à son ancienne amie. Bientôt elle dut se l'avouer : elle enviait la fugitive. C'était Luce qui voyait juste, en considérant le mariage comme un moyen d'évasion. Pourquoi, elle Agnès, s'était-elle opposée si fort à cette manière de voir? Hervé ne devait-il pas venir bientôt à son aide? Pourquoi? L'aimerait-elle moins?

Plusieurs nuits de suite, cette idée vint l'empêcher de s'endormir.

Elle essayait en vain de la juger invraisemblable. Une transformation profonde s'était opérée en elle ces mois derniers, elle ne le savait que trop. L'autre jour, à Bellerive, elle l'avait sentie si nettement! Dans la glace du petit salon, elle s'était à peine reconnue, tant sa peau était devenue terne, dans ce couvent sans air ni miroir... Et cette impression de douceur goûtée à se retrouver quelques heures auprès des siens, alors qu'au contraire une espèce de raideur contractait sa mémoire. Impossible d'évoquer cet Hervé pour qui jadis elle s'était dressée contre eux...

Ces alertes la laissaient très inquiète.

Pour s'affranchir de ces soucis touchant la condition faite à son sexe, qui lui étaient venus, et qu'elle devinait funestes à la fidélité amoureuse, elle s'efforça de se détacher de ses condisciples. De Marthe surtout.

— Desroches! — lui cria un jour cette dernière (elle appelait les élèves qu'elle estimait par leur nom de famille) — Desroches, une bonne nouvelle! Tu es autorisée à poser ta candidature à l'Académie, Mère Marie-Roseline vient de me faire appeler pour me le dire. « Vous allez abattre du bon ouvrage, à vous deux! » a-t-elle ajouté. Oh! cette nouvelle me transporte! Avec toi nous arriverons enfin à établir notre dictionnaire des maximes. Tu vas nous faire un discours d'entrée sensationnel, hein? Consulte-moi avant de décider ton sujet. Je tiens à ce que ta réception obtienne un succès monstre!

— Mais tu parles comme si tu étais sûre que je pose ma candidature, — dit Agnès.

Marthe la regarda interloquée.

— Tu hésiterais à la poser?

— J'ai besoin d'y réfléchir. Pour l'instant, ça ne me tente pas du tout.

— Tu veux me taquiner?

— Je ne plaisante jamais, tu le sais bien.

Les nappes de rougeur habituelles débordaient des joues de la pauvre Marthe. Elle paraissait si stupéfaite qu'elle ne parvenait pas à se mettre en colère.

— Allons, ne te désole pas, — dit Agnès, — je ne suis pas encore tout à fait sûre de refuser. Laisse-moi deux ou trois jours.

— Si tu veux... Mais vraiment, Desroches, je ne te comprends pas. Il y a là quelque chose qui me dépasse. Craindrais-tu un échec, une coalition des autres contre toi? Et mon influence, alors? Et ma voix qui compte pour cinq?

— Ne te creuse plus la tête, Marthe. Tu perds ton temps.

Les trois jours passés, Agnès s'obstina dans son refus. Cette fois, son amie s'emporta, la traitant d'ingrate, de déséquilibrée, et en définitive lui retira solennellement son amitié. Agnès sourit.

A la suite de ce refus, ses autres camarades, montées contre elle par Marthe Boutonon, lui témoignèrent à nouveau de l'hostilité.

Mais cette coalition l'attristait peu : N'était-ce pas l'isolement qu'elle cherchait?

Comme elle était parvenue presque en tête de sa classe, ses répétitions particulières avaient été supprimées. Maintenant elle travaillait sans effort. Et sans goût. Si elle s'appliquait à ses devoirs c'était pour pouvoir se rendre avant la fin de l'étude à la chapelle.

Lieu propice à la solitude. La blancheur des murs troués de vitraux incolores qui ne laissent pas deviner s'il fait soleil ou s'il pleut, les parallèles formées par les bancs et les accoudoirs en bois laqué, le silence, la veilleuse rouge du tabernacle avec sa petite flamme immobile et mystérieusement animée, tout cela repose en l'exaltant doucement ce pauvre cerveau lassé. Parfois une autre élève vient s'agenouiller à son tour, mais son visage reste invisible sous le voile de tulle noir, et le chuchotement qui s'élève ne laisse pas soupçonner la voix de cette nouvelle venue. On est bien.

Et toujours c'est par une prière à l'intention d'Hervé qu'Agnès commence. C'est un moment qui lui est destiné, en supplément de celui du soir. Vous voyez bien qu'elle ne l'a pas oublié...

Cela fait, elle se sent mieux. Sa poitrine se gonfle puis s'abaisse, en un long soupir d'aise.

Quelques minutes s'égrènent, et les grains du chapelet entre ses doigts. Ses lèvres continuent à murmurer des oraisons, qu'elle n'entend pas. Un de ses yeux se ferme à demi sous une paupière qui tremble. Que va-t-elle ruminer encore?

Elle médite sur la pureté, toujours la pureté. Elle se dit combien cette vertu qui contient toutes les autres, sans laquelle, non, on ne peut continuer à vivre, est entourée d'ennemis sur cette terre. N'est-on pas dans la vie exposé à mentir à tout moment? Pour se défendre même il faut mentir. Où s'abriter de périls si spécieux, sinon dans cette chapelle? Le monde est plein de dangers, comme dit Mère Marie-Roseline, et l'aumônier lui aussi le répète souvent. Or, le monde, il vous presse de toutes parts. C'est une armée, c'est une foule lancée à la poursuite de l'âme solitaire et qui n'a de répit qu'elle ne l'ait captée, assujettie, rendue pareille à sa tourbe innommable... Quand Agnès songe à ces hordes-

là, ce sont des hommes, toujours et seulement, qu'elle croit voir. Des hommes pressés les uns contre les autres (desquels elle tient soigneusement écartée l'image d'Hervé), hirsutes, vêtus de poils et de loques, la bouche hurlante, comme on représente, par exemple, les Huns sur les manuels d'histoire.

Effrayée, Agnès se réfugie à nouveau dans la prière. Son pouce a égrené plusieurs dizaines sans qu'elle s'en soit aperçue. Il revient en arrière. Elle rabaisse encore son voile. Elle fixe la porte ornementée du tabernacle pour empêcher ces idées disparates de l'entraîner de la sorte, Dieu sait où. Elle prie. Mais c'est sans amour, c'est avec un pessimisme agressif, intransigeant, comme si à tout ce qui vit sur terre elle tenait rancune de traitements ignominieux et en demandait raison à Celui qui est là, dans cette petite maison dorée.

La retraite pascale arriva.

La chapelle ne fut plus jamais déserte. Mais Agnès n'avait pas le sentiment d'être entourée. Elle se laissait bercer par ces vagues de chants et d'oraisons, par les périodes du prédicateur, un vieillard en robe blanche...

— Vous voici donc à la veille du jour où vous allez à votre tour pénétrer dans l'arène poussiéreuse, mes chères filles. Avant peu de mois vous aurez quitté cette demeure protectrice, vous ferez dans la vie vos premiers pas. Ah! Défiez-vous de ses invitations pleines de sourires! Quand, par une journée ensoleillée, une personne sort d'une maison où elle est demeurée quelque temps, elle est d'abord éblouie. Vous serez éblouies, mes petites enfants. Je ne veux pas vous dire que tout n'est que mensonge dans cette existence nouvelle qui vous attend. Non. Vous aurez le droit d'y cueillir vos chances de bonheur. Mais rappelez-vous toujours que dans tous les fruits produits par ce sol imparfait qui nous porte, même les plus légitimes, même les plus beaux, réside un ver, minuscule parfois, imperceptible, mais qui, si l'âme ne veille, peut proliférer dans cette chair savoureuse dorée par les rayons du soleil et l'emplir d'une vermine épouvantable...

De telles paroles comblaient Agnès d'un plaisir orgueilleux,

Si les autres en restaient ébaubies, elle, Agnès Desroches, depuis longtemps avait pressenti tout cela.

Mais comment échapper à tant de menaces? Où était sa voie? Aurait-elle la vocation religieuse? Elle ne se comprenait plus, et sa tenace fierté l'empêchait de consulter le prédicateur, sœur Marie-Roseline, quiconque. Sa conscience d'ailleurs ne lui reprochait rien. Ce n'était pas le scrupule qui la torturait, comme jadis à Ainay. Quel autre rongeur de l'âme était-ce donc, plus avide et moins saisissable encore?

Vint la semaine Sainte, avec ses solennités tragiques, avec ses lamentations qui vous soulèvent au milieu d'une odeur de fleurs, de cire et d'encens. Puis ce fut Pâques, la sortie.

Alors seulement, Agnès se rappela avec netteté qu'Hervé devait revenir la semaine de Pâques. Comment? Se pouvait-il qu'elle l'eût attendu avec si peu d'impatience, elle qui depuis deux mois cherchait la solitude pour mieux se souvenir de lui?

***

Madame Desroches vint chercher sa fille de bonne heure.

Il faisait beau. En bas de la colline, les quais des deux fleuves, le cadre carré de la place Bellecour, les avenues, étaient ponctués de petites taches d'un vert tendre. Et l'on avait l'illusion qu'on eût pu compter tous ces points, et aussi les points noirs des fenêtres, tant l'air était transparent. Des arômes de feuillages neufs montaient tout au long de l'abrupte pente, au milieu de fumées plus fines que les jours ordinaires. Agnès et sa mère se hâtaient vers le tunnel du funiculaire.

La jeune fille respirait mal depuis qu'elle était sortie du couvent. L'idée qu'Hervé allait se trouver de nouveau là tout près faisait en elle, en quelque sorte, le vide. « *Vous recevrez un mot de Marseille. Adresse écrite à la machine. Peu de jours après Pâques. Un mot où je vous fixerai un rendez-vous dans votre vallon.* » Cette promesse restait intacte dans la mémoire d'Agnès. Pas un instant elle n'imagina qu'Hervé pût s'y soustraire et pas davantage elle ne songea à se soustraire à la sienne. Mais pourquoi sa joie restait-elle silencieuse?

Distraitement elle regardait la personne assise en face d'elle dans le wagon du funiculaire.

« Une vieille fille », se disait Agnès en proie à un malaise, « ou une folle. » Cette femme était âgée déjà, en effet, et toute séchée. Entièrement vêtue de blanc, coiffée d'un chapeau de toile piquée comme en portent les enfants, elle tenait à hauteur de son sein gauche, d'une main gonflée, deux tiges de fil de fer aboutissant chacune à une rose artificielle d'un jaune pâle. Elle ne regardait pas ces roses. Elle regardait droit devant soi, en souriant. Des yeux d'un bleu très clair, une peau très blanche sauf aux pommettes d'un rose intense. Et sur ce visage rayé de rides sans nombre, était répandue une expression de béatitude puérile, figée comme toute sa personne, horrible à voir. Mais ce qui, dans cette vision, faisait peur, c'étaient, partout répandus sur sa face grotesque, les vestiges d'une beauté qui n'avait pas servi.

« — Une vieille fille », se répétait Agnès dont le trouble grandissait. « Heureusement je ne serai jamais ainsi, moi! J'ai un fiancé. Il vient à ma rencontre, il est peut-être déjà sur mer... J'ai un fiancé... »

IX

Ils se regardèrent longtemps.

Bien que, de l'Amilcar neuve dont s'apercevait derrière lui le capot bleu, il se fût élancé d'un mouvement rapide, Hervé Durel s'était arrêté net au seuil du petit portail. Il semblait ébloui, lui pourtant qui, venu de pays lumineux, devait trouver bien sombre toute cette verdure. Agnès, à une vingtaine de mètres, se tenait encore penchée vers son chien qu'elle était en train de caresser lorsque le bruit du moteur s'arrêta.

Comme elle le reconnaissait! Le hâle de son visage s'était encore épaissi, sa poitrine paraissait plus large. Contre ses pantalons de flanelle claire ses mains étaient presque noires. Ses cheveux très courts luisaient. Ses lèvres minces tremblaient comme le jour de leur premier tête-à-tête. Jusqu'à cette odeur de tabac blond...

Elle continuait, cependant, de caresser son chien, comme

pour feindre de n'avoir pas vu ce jeune homme entrer, elle qui ne pouvait détacher de lui un regard intense et si anxieux! Elle n'aurait pu se relever tout à fait. Il lui semblait qu'une main tyrannique appuyait sur sa tête. Oui, elle le retrouvait tout pareil, mais, en elle, que de métamorphoses! Son corps en gardait une affreuse courbature. Voilà pourquoi elle ne pouvait se relever. Et cette minute durerait toujours. Jamais elle ne pourrait faire un pas vers ce voyageur dont elle avait tant souhaité le retour. Il n'était plus éloigné d'elle que de quelques mètres, et pourtant elle croyait l'apercevoir en une image très réduite, lointaine...

« Ah! lui, ne s'avancera-t-il pas? » Elle se souvint de cette confiance que mettait en les jeunes gens son amie Luce : « Nous sommes liées de tous côtés, ma pauvre Agnès; eux seuls pourraient nous délivrer. » En cette minute Agnès osait le souhaiter, qu'Hervé devînt son sauveur! Qu'il vînt à elle et l'aidât à se délier, à se relever...

Il s'avança.

Avant qu'il fût arrivé à elle, sans s'en rendre compte et sans peine elle s'était redressée. Pourtant elle avait avancé vers lui ses mains, qu'il tint longtemps pressées.

— Je savais que vous seriez là, — dit-il. — Je n'en ai pas douté une seule fois. Pas un soir où à dix heures je n'aie pensé à ce moment.

Il parlait très bas. Il reprit avec une sorte d'exubérance étouffée :

— C'est cette idée qui m'a soutenu. Et j'avais besoin de ça, vous savez, car j'ai mené une vie rude. Mais je m'en suis bien tiré. Votre ami est devenu fort, Agnès. Ça doit se voir? C'est que ça durcit, le bled et un souvenir dedans... Et, vous savez, on est presque devenu riche! On possède une petite maison à Casablanca, blanche, carrée, avec des tapis partout pour qu'on puisse s'y promener pieds nus; et ce joujou pour parcourir le pays à deux. Venez le voir de près...

Elle le suivit. Elle trouva avec lui la forme de la voiture très gracieuse, la couleur des plus heureuses, elle tâta après lui le cuir du siège pour en apprécier le confort. Elle acquiesçait par monosyllabes, mais il ne paraissait pas s'aviser de cette tiédeur, absorbé par sa joie.

Il finit pourtant par s'apercevoir qu'elle répondait mal à son enthousiasme.

— Vous avez mauvaise mine. Auriez-vous été souffrante?

Elle se détourna légèrement pour répondre :

— J'ai eu beaucoup d'ennuis.

— Rien de grave?

Qu'il en semblait sûr!

— Vous verrez que désormais tout ira bien. Mais à demain les plans, n'est-ce pas? Laissez-moi aujourd'hui sentir simplement que je vous ai retrouvée. J'ai quelque besoin de cette récompense, mon Agnès. J'ai tant peiné là-bas en pensant à ce moment où me voici!

Et, comme elle venait de s'asseoir sur le petit banc à l'intérieur du kiosque, il s'installa à terre devant elle, appuyant, d'un mouvement heureux et spontané, une joue contre sa jupe. Elle eut un léger tressaillement.

Pourquoi parlait-il de lui sans cesse? Faisait-il donc tant de cas de sa propre patience et de ses efforts? « J'ai peiné. » Qu'elle eût aimé pouvoir le dire, elle qui n'avait eu qu'à supporter, à supporter et à lutter sans espérance! Vraiment, il ne paraissait pas soupçonner qu'elle avait, pendant qu'il menait là-bas cette vie qu'il disait dure, subi en l'attendant un long et raffiné supplice...

— Demain je n'aurai qu'un petit moment à passer avec vous, — répondit-elle.

Et elle se félicita de le voir en un mouvement de surprise ennuyée s'écarter. Elle lissa de la main sa jupe froissée.

— Mon frère et ma belle-sœur seront ici, vous comprenez.

Il l'examina.

— C'est drôle, — dit-il, — vous ne semblez pas encore tout à fait convaincue que je suis là. Vous ne « réalisez » pas, comme on dit à Paris. Je suis là, Agnès, c'est bien moi... Allons, on se réhabitue vite à la joie. D'ailleurs ce ne sera bientôt plus en cachette que nous nous verrons, n'est-ce pas? Mais, dites-moi? On n'a pas encore eu l'idée de s'embrasser. C'est bizarre, hein?

Il avait prononcé ces derniers mots très doucement. Elle se leva et dit faiblement :

— Attendons à demain, voulez-vous?

Elle se sentait comme étourdie. Soudain ses oreilles s'emplirent d'une rumeur continue et stridente, comparable au chœur des courtillières dans la nuit.

Le bruit d'ailes d'un oiseau volant bas coupa le silence.

— Eh bien, à demain donc, Agnès, — dit Hervé lui tendant la main. — La première surprise sera passée. Nous nous retrouverons mieux.

Et il se dirigea d'un pas large vers l'Amilcar où il s'installa avec une aisance voulue. Il fit « adieu » d'une main à l'instant où dans une secousse la voiture démarra. Elle eut le temps de lire un sourire contraint sur ses lèvres un peu raidies.

Elle s'en retourna très lentement.

Une extrême fatigue pesait sur ses épaules, ankylosait ses membres. Il lui semblait que l'air, tantôt si léger, s'épaississait devant elle pour l'empêcher d'avancer. Elle aspirait les parfums flottants, elle écoutait les bavardages des oiseaux; mais ces sons, mais ces odeurs ne la charmaient plus. Elle s'arrêta pour regarder tomber en tournoyant une hélice de sycomore; l'hélice était à terre depuis plusieurs minutes qu'elle regardait encore au même endroit, dans le vide.

— Je l'avais prévu, — murmurait-elle de temps à autre.

Quoi? Son esprit engourdi se refusait à éclairer le regret qui l'accablait. Plus lourdement que jamais elle venait de retomber... Exaltation, abattement, c'était donc là le rythme de sa vie? Il lui vint cette idée : « Si cela dure, avant deux ou trois ans je serai morte. »

Elle arrivait sur la terrasse. Elle se laissa choir sur un banc.

***

Sa mère se promenait non loin, armée d'un sécateur. Çà et là, elle détachait d'un bosquet une branche de lilas, l'ayant respirée la joignait à d'autres déjà cueillies. Des gestes qu'elle n'eût pas faits, l'année précédente.

Madame Desroches s'était beaucoup transformée. Vieillie, elle paraissait cependant apaisée. L'avait-elle franchi, durant ces quelques mois passés loin de sa fille, ce cap des tempêtes de l'extrême maturité peut-être plus horrible encore pour les femmes qui n'ont pas connu l'amour que pour celles

qu'il a consumées? Le passage dut être dur, car ses cheveux en peu de temps devinrent d'un gris roux cendré, et cette flamme qui allait et venait jadis au fond de ses yeux, agitée par des vents invisibles, s'éteignit. Mais une tristesse restait éparse sur son visage, comme une poudre très fine. Et un froncement de sourcils presque constant au-dessus d'un de ses yeux légèrement plus fermé que l'autre indiquait la persistance d'un souci.

Elle s'était approchée. Depuis qu'elle avait aperçu sa fille, elle semblait ne plus s'inquiéter de son bouquet, qu'elle portait la tête en bas, oublié. Elle s'assit, l'ayant déposé sans soin à l'extrémité du banc.

Un moment, elle entretint Agnès de divers détails domestiques. Mais après un silence :

— Dis-moi, ma chérie? Est-ce que cela t'amuserait d'aller au cinéma avant la rentrée? Il paraît qu'on donne en ce moment au Royal un film parfaitement convenable.

Agnès fit ce mouvement de bas en haut du menton, qui correspondait chez elle au haussement d'épaules des autres personnes.

— Ça ne te dit rien?... Tu maigris de plus en plus, Agnès. Quand j'en parle à ton frère, il me répond que c'est une idée, mais il y a des choses qu'il ne peut pas voir. Tu sais quelle confiance j'ai en lui, et certes il en est digne. Mais pour tout ce qui ne touche pas aux affaires, aux intérêts de la famille, pour tout ce qui est... intime, il est vraiment bien aveugle. Moi, j'ai peur que tu ne t'ennuies dans ce couvent...

— Quelle idée! Je m'y trouve très bien.

— Vraiment?... Ne me caches-tu rien?... Vois-tu, mon enfant, il m'est intolérable de penser que tu puisses douter peut-être encore de mon affection. Le souvenir de tes affreuses suppositions de l'année dernière me poursuit. Elle est horrible, pour une mère, l'idée qu'un soupçon pareil a pu naître dans le cerveau de sa fille... Mais c'est fini, hein? c'est fini? Toutes ces idées folles se sont enfuies de ta tête?... Et aussi... ces imaginations de jeune fille?

Était-ce *l'amour*, qu'elle voulait dire? Agnès, à tout hasard, laissa échapper un « oui » qu'elle-même entendit à peine.

— Hum! — fit madame Desroches essayant d'adopter

un ton léger. — Sais-tu ce que sœur Marie-Roseline m'écrivait récemment? Que tu aurais pris là-bas des habitudes de piété étranges... C'est son expression. Et qu'elle s'est longtemps demandé si tu aurais par hasard la vocation religieuse. Mais elle penche pour la négative et attire mon attention sur ce qu'elle croît être (c'est elle encore qui parle) un « sentiment contrarié »...

— Quelle histoire! — grogna Agnès.

« Pourquoi cette sollicitude? » avait-elle envie de s'écrier. « Comme si ce n'était pas votre faute, si me voilà tombée si bas! Espérez-vous pouvoir réparer? » En cette minute elle osait se l'avouer : c'était son amour que sa mère avait détruit — que sa mère l'avait poussée, elle Agnès, à détruire...

— Tout cela me préoccupe, — poursuivait madame Desroches. — Agnès, encore une fois, tu aurais tort de manquer de confiance en moi. Si tu as sur le cœur un sujet de tristesse...

— Mais non, — coupa sèchement Agnès qui se leva. — Vous vous forgez des inquiétudes sans raison... Et puis, à quoi bon me questionner? Je ne me comprends pas moi-même.

Et elle gagna sa chambre rapidement.

Elle se sentait quelque peu ragaillardie par ce mouvement de rancune ressuscitée. Mieux valait qu'elle se fût avoué son désastre en face d'une adversaire. Seule à l'instant d'une si triste découverte, oh! elle se serait tordu les mains! Mais qui sait? En retrouvant son ancienne hostilité, peut-être retrouverait-elle aussi ce sentiment qu'elle pleurait?

Hélas! Elle n'était même plus maîtresse de ses ressentiments. Tantôt les forces de sa nature combattive se tendaient toutes contre cette rivale qu'elle voyait en sa mère, et tantôt c'était contre l'amant revenu. Dans son cœur froissé ne restait-il donc plus de place que pour la haine? Peut-être était-elle en train de devenir un monstre, elle qui se croyait si pure, un pauvre monstre douloureux.

***

Le lendemain, elle s'éveilla assez confiante. Quelquefois, dans ces nuits orageuses, les natures ardentes se nettoient de leurs humeurs. Si quelqu'un savait profiter de ces moments

de réviviscence pour les secourir, elles seraient sauvées, elles ne retomberaient plus. « Acceptons son aide, voyons, » se disait Agnès. « Pourquoi pas? Un peu d'abandon. C'est un caprice qui me domine. Il est puissant, je le sais. Mais que j'ose parler et ce fardeau qui m'écrase lorsque je suis seule, en riant de lui tous les deux nous le rejetterons. J'en suis sûre. » Ainsi se conseillait-elle tout en marchant, escortée de son chien, vers le bois.

— C'est vrai que vous paraissez avoir eu des ennuis, — dit Hervé en la regardant. — J'ai beaucoup pensé à cette petite phrase, depuis hier. Mais on va examiner son contenu ensemble et vous verrez que tout ça se dissipera. Ne croyez-vous pas?

— Mais oui.

Elle aurait voulu répondre plus chaudement. Ne venait-il pas de dire ce qu'elle s'était répété à elle-même en marchant à sa rencontre?

— Il faut le croire, — reprit-il. — Venez vous installer avec moi dans la voiture, voulez-vous? Il est temps que vous essayiez votre place. On sera bien là pour causer. Et on s'imaginera qu'on est déjà en voyage...

La petite auto était couverte de sa capote, car il avait plu vers midi. Installée sur le siège de cuir, Agnès aurait voulu trouver drôle cette petite mise en scène. Elle ne pouvait. Toutefois, elle sentait nettement qu'elle eût fait preuve de mauvais caractère en n'ayant pas l'air de s'amuser.

— C'est un vrai jouet, — plaisanta-t-elle avec un rire gauche qui lui râcla la gorge.

A peine juché sur sa machine, une joie enfantine s'était peinte sur le visage du jeune homme. Les mains au volant, il effleurait du pied les pédales, contemplait les cadrans, les compteurs. Il dit pourtant :

— Mais vous avez presque des larmes dans la voix! Qu'y a-t-il donc, mon amie? Que s'est-il passé? Vous craignez l'opposition de votre famille, n'est-ce pas?

— Non.

— Bien vrai? Écoutez : de toutes manières il faudra que vous me présentiez enfin. Mieux vaudrait se débarrasser de cette formalité ennuyeuse au plus tôt, un de ces jours...

— Ce n'est pas possible.

— Pourquoi?

— Parce qu'après-demain soir je ne serai plus ici.

— Comment?

— Il faut que vous le sachiez, on m'a mise dans un couvent.

— Oh! quel ennui!

Et, un moment, Hervé parut très agacé. Il est vexant de venir d'Afrique chercher une femme et de trouver une pensionnaire. Il eut un haussement d'épaules presque rancunier. Mais bientôt le bas de son visage eut cette contraction rapide qu'Agnès aimait, et ce fut encore sur un ton affectueusement plaisant qu'il demanda :

— Mais c'est donc une vraie guerre qui a eu lieu? Racontez-moi? N'ai-je pas un peu le droit d'être au courant?... Oh! quel air sombre!... Je vous ai toujours connue ombrageuse, et c'est peut-être pour cela que je vous aime. Mais vraiment, ma chérie, la moue que vous faites en ce moment, je ne la connaissais pas encore. On dirait que c'est à moi que vous en avez, à moi qui voudrais tant vous tirer d'embarras.

— Croyez-vous que ce soit commode?

— Si vous me disiez de quoi il s'agit....

— Comme si je le pouvais!

Ce ton de badinage, au lieu de la mettre en confiance, obscurcissait l'humeur d'Agnès. Quel caprice se nouait donc encore dans son cerveau? Elle qui projetait tantôt de faire appel à l'appui d'Hervé, voilà qu'elle lui tenait rigueur de sa sollicitude. Elle lui en voulait d'avoir paru traiter ses maux à la légère, et se refusait à les lui conter. Comment l'eût-elle fait? Elle éprouvait avec accablement combien son histoire eût été longue et diverse. Elle-même, eût-elle pu formuler une plainte précise? Et si elle ne voyait pas clair dans son passé, comment un homme y eût-il pu lire?

— Vous n'auriez pas dû me laisser si longtemps! — soupira-t-elle.

Hervé la regarda avec étonnement.

— Vous aviez pourtant bien compris mes raisons, à Uriage, — dit-il, cette fois très sérieux.

— J'ai changé, depuis!

— Je le vois.

Mais relevant aussitôt sa voix qui sombrait :

— Non, non, vous n'avez pas changé. Vous m'aimez encore, c'est évident : n'êtes-vous pas venue à mon premier appel?... Embrassons-nous, Agnès, nous avons encore oublié de le faire.

Elle regarda autour et au-dessus d'elle, de tous les côtés de cette cage de vitres et de cuir.

— La prochaine fois, — supplia-t-elle très bas.

— Encore! — murmura-t-il, et dans ses yeux clairs elle lut de la souffrance.

Un long moment, ils demeurèrent immobiles et muets.

Le chemin était désert. Ego, qui jusqu'ici avait somnolé étendu en travers du portail ouvert, se leva et fit le tour de cette auto silencieuse.

Mais, de nouveau, les mâchoires d'Hervé saillirent.

— Ah! Il faut secouer tout ça, Agnès! Un peu de vitesse sur la grand-route, rien de tel pour rafraîchir les pensées.

— Mais vous devenez fou! — dit-elle retenant sa main droite déjà à la boule du levier, et dans ce mouvement précipité elle sentit un de ses seins s'écraser contre la poitrine dure du jeune homme. — Si on me voit avec vous?

— Personne n'aura le temps de vous reconnaître.

— Laissez-moi descendre.

Il rit.

— N'y comptez pas!... Oh! n'ayez pas peur que je vous enlève. Je veux simplement vous faire apprécier mon système pour guérir les humeurs. Radical, vous verrez... Et puis, maintenant que vous êtes dedans!

— Vous dites?

Et elle se leva si promptement qu'il n'eut pas le temps de faire un mouvement pour la retenir.

— Allez, Ego, on s'en va!

Hervé eut à peine le temps de lui souffler un rendez-vous pour le lendemain. Elle ne répondit ni ou ini non. Immobile, désemparé devant son volant, pour la première fois, il regardait Agnès s'éloigner.

GABRIEL D'AUBARÈDE

(*La fin dans le prochain numéro.*)

JOHN BUNYAN

Lorsque, avant la guerre, un Français pénétrait dans une maison de la petite bourgeoisie anglaise, si grande par le nombre et l'influence, si respectable par la conscience de ses traditions et le sentiment de sa dignité, il remarquait souvent, sur la table du « parloir », en pleine lumière du « bow window », trois volumes en reliure d'apparat, visiblement cadeaux de mariage ou d'anniversaire, qui symbolisaient l'idéal spirituel de la famille à cette place d'honneur. Ces trois volumes étaient la *Bible*, les *Œuvres de Shakespeare* et *The Pilgrim's Progress* ou *Voyage du Pèlerin*, de Bunyan. On dit qu'ils tendent à être dépossédés par le Haut Parleur et le Gramophone, car l'Esprit recule partout devant la Machine. Cependant la nouvelle qu'on allait au mois de novembre de cette année célébrer le troisième centenaire de la naissance de John Bunyan n'a pas laissé l'Angleterre indifférente. Les renommées littéraires consacrées par l'immense suffrage des enfants, lecteurs patients et indifférents à la mode, sont parmi les plus durables. Or il n'est guère d'Anglais qui, au pays enchanté de la nursery, n'a pas jadis accompagné le pèlerin de Bunyan dans son voyage merveilleux.

Qu'est-ce que ce voyage? Comment s'expliquer sa prise sur l'âme anglaise? Et peut-on le ranger parmi les œuvres dont le prestige est susceptible de s'exercer sur toute l'humanité?

Bunyan, fils de rétameur et rétameur lui-même, naquit au village d'Elstow, près de Bedford dans le comté du

même nom. Il apprit à lire et à écrire mais son érudition ne dépassa jamais la *Bible* et quelques livres de dévotion. Il arriva à l'âge d'homme, au moment où son pays traversait la grande crise politique et religieuse qui devait achever sa transformation commencée à la Réforme. Le Roi Charles Ier était en guerre contre son Parlement. Les villages de la Joyeuse Angleterre s'armaient pour la défense des droits civiques et de la conscience contre les prétentions du monarque et de ses évêques anglicans. Méfiances plébéiennes et mysticisme biblique se mêlaient en une vague irrésistible de sentiment à laquelle aucune politique, aucune armée ne pouvait résister. Le jeune Bunyan, âgé de seize ans, coiffa lui aussi le morion et s'en alla grossir les milices que disciplinaient les durs soldats de Cromwell surnommés « Flancs de Fer ». Mais la fin de la première guerre civile en 1645 le renvoya à son métier. De singulières et terribles expériences religieuses allaient bientôt commencer pour lui, dont il nous a laissé la relation dans une autobiographie intitulée « Généreux octroi de la Grâce au plus grand des pécheurs ». Ce récit de son ascension vers Dieu est fait avec le réalisme minutieux qui est le propre non seulement des âmes simples mais aussi des mystiques. Il était marié, bon père de famille, bon artisan. Rien n'indique qu'il fût pire que ses voisins et d'ailleurs les crimes les plus affreux dont il s'accuse sont une tendance à jurer et son goût pour jouer sur la pelouse du village ou sonner la cloche à l'église. Il tremble cependant d'horreur au souvenir de ses fautes comme si, parvenu très haut, il avait le vertige en regardant son point de départ. Dieu lui-même dut s'employer à ébranler son âme endurcie. Un jour qu'il jouait avec ses camarades il entendit une voix qui disait : « Veux-tu renoncer à tes péchés et aller au ciel? » Et il aperçut, avec, suivant son expression, les yeux de son entendement, le Seigneur Jésus qui le regardait d'un air grandement mécontent. D'étranges angoisses s'emparèrent de lui. Il s'imaginait que la cloche, puis le clocher lui-même allaient l'écraser. Dans son désarroi il se réfugie dans les Saintes Écritures, unique mais infaillible asile du puritain qu'il était. Mais d'innombrables et perfides embûches l'y attendent. Comment concilier des textes qui alternativement le condamnent et

l'encouragent? Glacé d'épouvante il roule de l'un à l'autre sans trouver à quoi s'accrocher. Jamais la condition tragique du protestant obligé d'interpréter la volonté divine à travers les énigmes du texte sacré n'est apparue avec plus de netteté. Ce combat avec un Dieu qui se dérobe rappelle celui de Tobie avec l'ange. D'ailleurs aux tortures du doute se joignent les sarcasmes de Satan. A la façon du curé d'Ars, Bunyan le sent. tirer ses vêtements et l'entend dire : « Tu as assez prié. » Il le voit quelquefois se présenter à lui pour solliciter son adoration sous la forme d'un buisson, d'un taureau, d'un balai. Un jour qu'il se laisse arracher par lui l'autorisation de vendre Dieu il tombe foudroyé comme un oiseau frappé par le chasseur. Ce martyre dura plusieurs années. Puis un jour il sembla à Bunyan que quelqu'un le frappait sur l'épaule. Les textes de l'Écriture cessèrent de se contredire; la paix descendit en lui et il sut, par une de ces perceptions directes que connaissent seules les âmes de sa trempe, que le Seigneur lui permettait de se sauver.

Cependant pour un puritain le salut ne peut s'obtenir que par les œuvres. La Terre Promise doit être perpétuellement conquise ou défendue et Jéhovah, enfermé dans l'arche, se refuse aux délices de la contemplation. Bunyan devint donc un des membres les plus actifs de la communauté indépendante qui avait pris possession de l'église paroissiale jusque-là consacrée au culte anglican et devint célèbre comme prédicant, dans tout le comté. Le retour en 1660 de la dynastie des Stuart dans la personne de Charles II amena un renversement complet de l'attitude de l'État en matière de religion. On en revint aux cérémonies, à la hiérarchie ecclésiastique, à cet « établissement » de l'Église surtout que les puritains considéraient comme une abominable hérésie. La communauté de Bunyan dut se réfugier dans une grange et mener une existence précaire. Bunyan lui-même, dénoncé aux magistrats comme le plus dangereux de tous, fut arrêté en 1661 au moment où il allait commencer son prêche et cela de son plein gré car, prévenu de ce qui l'attendait, il avait décidé qu'il valait mieux donner l'exemple de la souffrance à ceux qui avaient mis leur confiance en lui.

Ce n'était pas là une vantardise car il resta douze ans

enfermé dans la prison de Bedford dont il eût pu sortir immédiatement en reniant ses principes. La durée de cette incarcération paraît inouïe pour une offense que nous considérons aujourd'hui comme légère. Il n'y a pas si longtemps cependant que les prêtres étaient en France suppliciés par milliers pour refuser de souscrire à la Constitution du Clergé ou fusillés par la Commune. Il faut songer aussi que, dans ces temps obscurs, la bonhomie des mœurs venait souvent tempérer la rudesse des lois. Quoique enfermé Bunyan eut tout loisir de continuer par la plume son apostolat et ne s'en priva pas. Puis, la persécution ayant officiellement pris fin par la Déclaration d'Indulgence de 1672 il fut mis en liberté et autorisé à prêcher. Mais les vicissitudes de la politique le firent de nouveau emprisonner en 1675, cette fois pour quelques mois seulement. Ce fut pendant cette seconde captivité qu'il écrivit son message à l'humanité chrétienne. *Le Voyage du Pèlerin* fut publié en 1677 et son succès fut si rapide que l'auteur dut en donner en 1685 une seconde partie aussi favorablement accueillie que la première. Cent mille exemplaires furent, dit-on, vendus du vivant de l'auteur et il ne semble pas que ce chiffre ait jamais été atteint par aucun autre ouvrage de la même époque.

Sous le règne de Jacques II qui perdit sa couronne et sa dynastie dans son absurde tentative pour restaurer le catholicisme romain, Bunyan ne paraît pas avoir été inquiété. Il était, il est vrai, devenu célèbre sans pourtant, semble-t-il, avoir jamais renoncé à ses chaudrons. Il mourut en 1688 des fatigues encourues en allant prêcher à Londres, sur la brèche par conséquent, comme il l'avait toujours souhaité.

Le Voyage du Pèlerin, de ce Monde à celui qui doit advenir, raconté sous la forme d'un songe, etc., est peu original dans sa donnée générale. C'est une de ces allégories pieuses dont la tradition avait été établie par le Moyen âge et ne s'était jamais perdue. L'auteur étant supposé endormi, Chrétien lui apparaît en songe vêtu de haillons, un livre à la main et un lourd fardeau sur le dos. Il a la certitude que sa ville va être brûlée par le feu du ciel et, sur les conseils d'Évangéliste, il se décide à quitter les siens et à se diriger vers la porte ouvrant sur le chemin du Royaume Céleste qu'on aperçoit dans le lointain.

On devine que cette route sera ardue et que les aventures ne manqueront pas. Celles-ci sont de deux sortes. Il y a d'abord les dramatiques, celles qui sont manifestement le fait de forces surnaturelles et qui épouvantent Chrétien. On peut citer parmi celles-ci le Marais de l'Abattement où il est bien près de s'enliser et que les ouvriers de Sa Majesté le Roi essaient en vain d'assécher depuis seize cents ans sous la direction de ses ingénieurs; le terrible combat qu il livre au démon Appolyon dans la vallée de l'Humiliation; dans celle de l'Ombre de la Mort, les ténèbres, les ombres, les terreurs dont il est assailli, la bouche même de l'enfer qui s'ouvre devant lui; enfin et surtout sa captivité, partagée avec Bon Espoir, le brave compagnon rencontré en chemin, dans le terrible cachot du Géant Désespoir. Il y a dans cette narration de leurs épreuves, des conciliabules entre le Géant et sa femme Méfiance à leur sujet et de leur évasion, grâce à la clef Promesse, tous les éléments d'un excellent conte de fées.

Les aventures que l'on pourrait appeler insidieuses sont cependant les plus nombreuses et aussi les plus dangereuses car elles risquent de surprendre et de tromper Chrétien. Voici par exemple M. Sage Suivant le Monde qui veut lui communiquer le trésor de son expérience et qui lui indique, entre autres choses utiles, que dans le village de Moralité habite un gentleman appelé Légalité qui pourra le soulager de son fardeau. « Il a, ajoute-t-il, un beau garçon de fils qui s'appelle Civilité et qui a la langue aussi bien pendue que le vieux gentleman lui-même... Et si tu n'as pas envie de t'en retourner dans ton ancien domicile, ce que je ne te souhaite pas, tu peux envoyer chercher ta femme et tes enfants. Car dans ce village il y a maintenant des maisons vides dont tu peux avoir une à des conditions raisonnables. On peut aussi s'y approvisionner bien et à bon prix. » Mais cette fois-ci la tentation doucereuse finit tragiquement car lorsque Chrétien veut se diriger vers cette confortable maison de M. Légalité il la voit se dresser sur une hauteur de plus en plus escarpée de laquelle sortent des éclairs et de menaçantes paroles. En compagnie d'un autre brave compagnon de route, Fidèle, dont le pieux entrain le soutient, il rencontre M. Bavard. Celui-ci, aimable et disert compère, se précipite en gourmand

sur tous les beaux sujets de conversation qui se présentent et annonce et divise ses arguments avec une virtuosité qui étourdit Chrétien. Fidèle cependant, qui connaît Bavard de longue date, fait de lui ce joli portrait : « Il y a aussi peu de religion dans sa maison que de saveur dans le blanc d'œuf... Les gens du commun qui le connaissent disent à propos de lui : « Saint dans la rue, Diable au logis ». C'est bien l'opinion de sa pauvre famille. Il est si brutal, si railleur, si déraisonnable avec ses domestiques que ceux-ci ne savent comment faire son service ni lui parler. Les gens qui ont le moindrement affaire à lui disent qu'il préféreraient un Turc, car celui-ci les traiterait mieux. Quelle variété d'ailleurs dans cette abondante famille de la Fausse Semblance! Nous apprenons à bien connaître M. Quant A Soi et l'auteur nous présente par la même occasion ses parents les Lords Tourne Casaque, Opportuniste, Beau Parleur et Messieurs Doucereux, Double Visage, Tout ce Qu'on Voudra et Double Langue. Ce Quant à Soi parle de lui-même avec une certaine complaisance. « Je suis un gentleman de bonne famille. Pourtant mon arrière-grand-père n'était qu'un batelier qui regardait d'un côté pendant qu'il ramait de l'autre et j'ai gagné la plus grande partie de mon bien en faisant la même chose... Ma femme est très vertueuse... Elle a de si belles manières qu'elle sait s'en servir avec tous, princes ou paysans. Il est vrai que notre religion s'écarte un peu de celles des dévots mais seulement sur deux points sans importance : d'abord nous ne luttons jamais contre vent et marée. Deuxièmement notre zèle n'est jamais si ardent que lorsque la religion se promène en bel équipage. » Un échantillon de sagesse analogue mais dans une note plus populaire nous est donnée par M. Tient au Monde qui a dû jouir d'une grande influence au bar de l'auberge de Bedford. « Pour moi je tiens fort sot celui qui, pouvant conserver tout ce qu'il a, est assez imprudent pour le perdre. Ayons la prudence du serpent. Il convient de rentrer notre foin pendant qu'il fait beau. Vous voyez bien que l'abeille se tient coite en hiver et ne se dégourdit que lorsqu'elle peut trouver à la fois profit et plaisir. Dieu envoie tantôt la pluie et tantôt le soleil. Il y a des imbéciles qui s'en vont sous la première; quant à nous donnons-nous la satisfaction de mettre le beau temps dans

notre sac. En ce qui me concerne, la religion que je préfère est celle qui nous assure la possession des bienfaits dont Dieu nous a gratifiés. »

L'aiguillon de tous ces frelons du mensonge est d'ailleurs parfois terriblement venimeux. Lorsque les deux pèlerins arrivent à la Ville de Vanité ils y trouvent, battant son plein, la grande foire dans laquelle Thackeray, fils spirituel de Bunyan, recueillera plus tard tout ce qu'il lui faudra pour inspirer son œuvre et surtout le plus grand de ses romans[1]. Leur arrivée cause naturellement grand scandale et grande liesse dans cette foule bourdonnante. On les couvre d'immondices, on les met en cage et au pilori. Ils passent en Cour d'Assises devant le fameux juge Hait le Bien et, après des débats en forme, dans la narration desquels l'auteur a su utiliser sa riche expérience de la justice humaine, ils sont accablés par la déposition des faux témoins, Envie, Superstition, Lèche-Bottes, et trouvés coupables suivant un texte remontant à Pharaon et exhumé pour les besoins de la cause. Fidèle est en conséquence torturé et mis à mort. Chrétien épargné pour l'instant peut s'évader et reprend son pèlerinage.

Il bénéficie cependant de quelques réconforts. Un personnage mystérieux et brillant qui s'appelle l'Interprète le reçoit dans sa maison pleine de symboles merveilleux à la façon d'un Musée Grévin agencé pour l'instruction et le salut des âmes. Il lui est donné aussi de reposer dans un beau Palais où de douces et charmantes demoiselles Prudence, Pitié, Charité lui donnent tous les soins désirables et tiennent avec lui de pieux et délectables discours. C'est dans ce palais que, visitant la salle des armures, il choisit celle qui lui permettra d'affronter Appolyon.

Enfin, à mesure qu'il approche du terme de son voyage, les obstacles diminuent et son courage augmente. Il semble qu'une allégresse le soulève, ainsi que Plein d'Espoir, dans un nuage léger. Les voici dans la Terre Bénie de Beulah, au milieu des Montagnes Délectables où de bons bergers Savoir, Expérience, Vigilance, leur montrent eux aussi de belles allégories. Seule à présent une rivière les sépare de la Cité divine, une rivière

1. *Vanity Fair (La Foire aux Vanités)*, 1848.

sans pont qui fait peur aux plus braves et dans la traversée de laquelle Chrétien se sent défaillir. Mais comment succomber en vue de cette magnifique Cité bâtie de perles et de pierres précieuses? Ils entrent, transfigurés, vêtus d'une robe brillante comme l'or et vers eux s'avancent des joueurs de harpes et des porteurs de couronnes...

La seconde partie est ingénieusement raccordée à la première, et, bien que se déroulant suivant le même itinéraire, elle évite heureusement l'écueil de la répétition.

On se rappelle que Chrétien en partant a dû laisser derrière lui sa femme Chrétienne et ses enfants. Cette séparation était due sans doute à la nécessité de faire ressortir le caractère de dépouillement que doit avoir la vocation du véritable chrétien. Mais cette séparation pesait au cœur du bon Bunyan dont le puritanisme s'accordait avec la tendresse familiale comme le montre cette page simple et déchirante tirée de son autobiographie. « Ma séparation d'avec ma femme et mes pauvres enfants a souvent été pour moi dans cet endroit (sa prison) aussi douloureuse que l'arrachement de ma chair à mes os; et cela non pas seulement parce que je suis quelquefois trop attaché à ces grands bienfaits, mais aussi parce que j'imaginais souvent les souffrances, malheurs et privations que ma pauvre famille aurait vraisemblablement en si grand nombre à endurer lorsque je leur serais enlevé, surtout mon pauvre enfant aveugle qui se trouvait plus avant dans mon cœur que tout le reste. Oh! la pensée de ce que mon pauvre enfant aveugle aurait à endurer me brisait le cœur. »

Chrétienne entreprend donc le même voyage que son mari, accompagnée par ses deux fils et la jeune, douce et charmante Compassion. Mais, dès leurs premiers pas, les deux femmes s'aperçoivent qu'elles ne pourront arriver au but sans malencontre et elles obtiennent à la Maison de l'Interprète l'escorte du bon guerrier Grand Cœur. Plus tard d'autres soldats ou pèlerins se joignent à leur petite troupe, tant l'attrait féminin ne manque jamais de s'exercer, même sur la route du ciel!

Il y a dans cette seconde partie moins d'aventures — comme si l'auteur se fût préoccupé de mesurer l'épreuve aux forces des voyageuses — et cependant plus d'habileté dramatique. L'élément humain se développe aux dépens de l'élément édi-

fiant; le réalisme tend à recouvrir le symbole et il semble à certains moments que Robinson Crusoé s'approche de l'horizon littéraire. Voici par exemple que l'aîné des fils de Chrétienne attrape une indigestion en mangeant des fruits du verger de Belzébuth. Le médecin Habile, après lui avoir fait une purge trop faible, avec du sang de chèvre, des cendres de génisse et du suc d'hysope, lui en fait une *ex carne et sanguine Christi* qu'il veut administrer sous forme de pilules mais son jeune malade regimbe. « Allons! allons! il faut la prendre! — Ça me soulève l'estomac, dit l'enfant. — Il faut la prendre, dit sa mère. — Je la rejetterai, répondit-il. — Voyons, monsieur, dit Chrétienne à M. Habile, quel goût cela a-t-il? — Ça n'a pas mauvais goût, répondit le docteur. Et là-dessus elle toucha une des pilules du bout de sa langue. — Oh, Mathieu, dit-elle, cette potion est plus douce que le miel. » Il y a déjà dans ce passage toute l'atmosphère intimiste du roman victorien.

Les indications qui précèdent peuvent servir à distinguer déjà quelques-unes des raisons qui ont assuré au voyage du Pèlerin l'affection séculaire des Anglo-Saxons. Il convient d'en ajouter une autre qu'une analyse trop sommaire n'a pu indiquer. C'est le parfum biblique dont tout le livre est imprégné et qui imprègne aussi l'âme anglaise. Que le voyage du Pèlerin soit ainsi trempé dans la Bible est tout naturel d'ailleurs. Ce qui l'est moins c'est l'art, tout instinctif mais très sûr, avec lequel Bunyan a su mêler le merveilleux biblique au merveilleux chrétien ainsi qu'au réalisme prosaïque de la vie quotidienne. Milton à la même époque réalisait la même synthèse qu'il faisait plus riche encore en y ajoutant l'antiquité classique et obtenait ainsi les prodigieux accords de ses grandes orgues poétiques. Pour un homme convaincu comme l'était Bunyan de la vérité littérale du texte sacré il ne peut y avoir entre les Livres Saints des Hébreux et son propre temps aucun recul historique, aucune nécessité d'adaptation ni d'interprétation. Le même phénomène de concomitance se retrouve d'ailleurs dans la culture classique. Dans la campagne du Bedfordshire, Bunyan voyait les buissons ardents, les colonnes de feu, les mâchoires d'âne, les yeux divins perçant les nuées comme les peintres de la Renaissance

voyaient les nymphes et les satires dans la campagne italienne ou Racine dans les eaux de la Seine. Dans les deux cas la mythologie sacrée ou profane venait se juxtaposer à la réalité sans écran intermédiaire. Cette juxtaposition peut nous paraître étrange, elle n'en a pas moins produit de puissants effets artistiques qui nous sont aujourd'hui rendus difficiles. Il faut, pour se les représenter, songer au stéréoscope qui, par sa dualité simultanée d'images, donne à la vision le relief et la profondeur. Sans la Bible, d'ailleurs, Bunyan n'eût pu trouver la forme qui a permis à son livre de traverser les siècles sans dommages sérieux. C'est elle qui a donné toute sa culture à ce quasi illettré, qui lui a enseigné le secret de la composition, du rythme et de la vie mystérieuse qui anime et associe les mots. L'histoire de la formation littéraire de Bunyan prouve ainsi une fois de plus qu'un beau livre peut réfléchir toute l'expérience humaine. Sans la Bible, l'horreur du mensonge eût sans doute conduit Bunyan à rejeter tout vêtement de sa pensée. Son prosaïsme qui prend tant de saveur lorsqu'il court comme une veine dans la riche substance de ses symboles chrétiens et de ses visions hébraïques aurait pris l'aspect d'une morne étendue d'obscure platitude. Sa Bible a fait de lui un narrateur et un poète dont les épisodes et les cadences, si naïves qu'elles puissent être, hantent le lecteur comme celle des maîtres.

Il semble qu'une tendance, invincible comme le sommeil, entraîne les sociétés à retomber constamment dans leurs routines, à perpétuer leurs aveuglements. De temps en temps un homme se détache de la foule engourdie. Son regard est ainsi fait qu'il perce les faux semblants de la médiocrité, les ruses de la paresse, les entêtements de l'ignorance, les hypocrisies de l'égoïsme. Comme le Manalive de Chesterton il voit le monde à l'envers et n'est pas loin de le découvrir tel qu'il est. Il retrouve dans sa propre conscience les desseins éternels de la nature. Il donne à sa génération le coup de barre dont elle a besoin pour se remettre dans le courant des choses. Il écrase les tyrans à coups de massue et dissipe les nuées à coups d'éclats de rire. Son révolutionisme d'abord honni apparaît tôt ou tard comme un rappel à l'ordre, une remise

dans le chemin de la Cité céleste. Or Bunyan a été un de ces hommes. Il a eu à un degré éminent le sens de la divine vérité qui est au monde. Bernard Shaw, qui est lui aussi de ses fils spirituels et qui s'en vante, a finement remarqué que toute son allégorie s'attaque constamment à la moralité, à la respectabilité suivant le monde mais ne parle jamais du vice ni du crime. C'est que pour Bunyan comme pour tous ses parents, même les plus éloignés en apparence comme Rabelais, Montaigne, Molière, Voltaire, le crime le plus affreux est celui contre l'esprit. Sans doute la façon dont Bunyan entend l'Esprit est fort particulière. Mais pour lui comme pour eux il s'agit bien d'une révélation, d'un retournement de la vision humaine grâce auquel soudainement nous apparaît l'envers des choses et une nouvelle réalité. Cependant cette vision du pauvre chaudronnier, informée par une foi qui peut nous paraître aujourd'hui puérile et barbare, est-elle susceptible de nous intéresser? Oui, certes. Il est vrai que les incidents du voyage de son pèlerin peuvent nous faire sourire. Mais le voyage lui-même reste vrai essentiellement. Il n'y a pas tellement de façons de concevoir l'aventure humaine; celle qui fait de l'homme un pèlerin reste une des plus saisissantes pour notre imagination, des plus satisfaisantes pour notre expérience intime. Tant qu'il y aura des hommes et qui souffriront et qui vieilliront et qui espéreront, le marais de l'Abattement, le château du Géant Désespoir, la vallée de l'Ombre de la Mort, même le combat contre Apollyon, évoqueront toujours des souvenirs bien réels. Sans doute beaucoup d'entre nous n'ont jamais levé les yeux vers la Cité céleste. Tous cependant, tant que nous sommes, nous recevrons la convocation du Roi de cette Cité. Puissions-nous la recevoir comme l'ont reçue Chrétien et ses vaillants compagnons et traverser la rivière sans pont avec leur intrépidité!

MAURICE LANOIRE

LE CRIME DES JUSTES[1]

TROISIÈME PARTIE

Un matin, comme il sortait du sommeil, le corps encore immobile et comme indifférent à ses pensées, les yeux fixes, Conseiller vit en face de lui, dans la haute lucarne sans volets qui trouait le mur, un abîme bleu. Alors avec un tremblement qui le souleva d'un coup, lancé en avant, les deux mains à la barre du pied du lit, la tête levée vers le ciel nouveau, il comprit que l'hiver était fini.

La neige encore, plaquée au sol, descendait jusqu'aux chemins, mais, partout, des eaux vives coulaient sur la terre noire et, de la fenêtre qu'il venait d'ouvrir, Conseiller regardait la vallée qui, sous la clarté grandissante, semblait venir vers le Maubert avec ses maisons et ses granges.

Rien, dans cette conque où s'enfuyait la rivière, n'était semblable aux jours précédents. A chaque minute même, un nouveau reflet de la lumière bouleversait les rapports établis dans l'espace entre les lieux habités : une aire à blé, une porte, un homme ployé sur lui-même dans un jardin, s'arrachaient brusquement à la distance et semblaient venir au premier plan, devant les herbages du Maubert.

Dans ce matin de fonte et de vent, il semblait aussi que d'un seul coup commençait la débâcle de la solitude. Comme la neige et comme les nuages, elle fondait sous la lumière et sous la brise; un pays clair, où tout semblait proche, se resserrait autour du Maubert.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre.

Sur la route, après le pont, enjambant les flaques et tenant le haut de la chaussée, un homme marchait.

A la barre de la fenêtre, encore en chemise, les jambes nues à l'air froid et tremblantes, Conseiller regardait avec stupeur cette ruée du paysage et des hommes vers le mur blanc de sa maison.

A chaque minute, il lui semblait que le passant qui marchait sur la route s'allongeait jusqu'à dominer tout le paysage, et cet homme, grandi par les jeux de la lumière et la transparence de l'air, qui passait indifférent, la bêche à l'épaule, était pour lui comme la tête de colonne d'une immense foule en marche vers le Maubert.

De ce jour, les Arnal luttèrent contre le printemps. Ils hésitaient à descendre vers la vallée, à passer devant les fermes, on ne les voyait plus en bande, dans les rues de la ville, comme jadis. Il semblait qu'ils avaient été assauvagis par la mauvaise saison et que quatre mois de solitude les avaient déshabitués des autres hommes.

Après avoir sacrifié leur conscience elle-même à la puissance morale qu'ils avaient conquise, ils ne désiraient plus que vivre à l'écart, au milieu de cette puissance restée intacte, comme au milieu d'un souvenir. Pendant toute la fin de l'hiver, resserrés sur eux-mêmes, indifférents aux hommes, ils avaient vécu ainsi, dans l'orgueil désespéré d'avoir perdu le goût d'agir en sauvant leur honneur. Ils avaient alors sourdement désiré que la mauvaise saison se prolongeât et que la solitude de la neige, des grandes eaux et des vents du nord les séparât à tout jamais de la vallée et de la ville.

Mais pourtant, chaque jour, la saison gagnait sur leur méfiance et les obligeait à reprendre la vie commune. Trop maîtres d'eux-mêmes pour risquer d'éveiller les soupçons en s'abandonnant complètement à ce désir de solitude, ils acceptaient de rencontrer les autres hommes et maîtrisaient leur désarroi. Devant les gens, rien, dans leurs paroles ou dans leurs gestes, ne trahissait leur secret, mais, pour eux, chaque rencontre semblait amorcer un aveu.

Depuis longtemps déjà, Maurice avait quitté le Maubert. Il était parti pour Marseille, quelque argent en poche, sans

voir personne, ni dans les fermes, ni à la ville. Pendant les premières semaines, il avait envoyé des cartes postales, des bouts de lettres :

« Je travaille pour les camionnages, à conduire les chevaux... Je peux vivre de mon travail, ici, maintenant. »

Au Maubert, Conseiller passait ces cartes aux plus anciens de la famille, à Albin, à Arthur et, dans l'ordre des âges, à Samuel, le père de Maurice. Les hommes lisaient, restaient silencieux, jusqu'à ce que l'un d'eux se décidât et jetât la carte dans le feu. Personne ne répondait à Maurice. « On t'écrira une fois par an, » lui avait dit Conseiller, le jour de son départ, et chacun pensait à l'année prochaine et à la réponse qu'il faudrait faire alors à ces cartes soumises, respectueuses, mendiant des nouvelles.

Le départ de Maurice avait stupéfié les gens du pays. C'était le premier qui abandonnait le Maubert. Jamais, jusqu'à ce jour, un jeune homme de la famille n'était allé travailler à la ville. Aussi les hommes de la vallée cherchaient à rejoindre les Arnal pour les questionner sur cette absence. A travers les prés en pente sous le ruissellement des eaux, coupant par les haies d'aubépines et les pommeraies éclatantes, ils venaient surprendre Albin ou l'un des cousins au milieu de leur travail :

— Et Maurice? — disaient-ils. — Il va revenir?

— Oh! il suit son idée. Il a goûté de la grande ville. Il fera ce qu'il voudra maintenant.

— Allons, allons, — disait l'homme, — ce serait la première fois... Allons allons, c'est une fantaisie. Mais quand, comment ça lui a pris de partir?

— Une idée, une idée comme une autre... Est-ce qu'on sait avec les jeunes gens...

— Il n'a pourtant pas fait une affaire, quelque coup de tête de jeune homme?... Bien sûr, bien sûr. Oui, ça n'est pas nécessaire. Une idée, quoi...

Albin se hâtait de parler d'autre chose, du temps qui ne se tenait pas au beau, de l'humidité des terres, des germes qui pourrissaient... Puis, bien vite, il prenait congé, s'enfonçait dans le dédale des prés et des canaux, à l'abri des murs de fleurs blanches et d'épines.

Le voisin restait songeur, étonné, une main sur l'oreille et

l'index dans les cheveux, balançant le corps et la tête, mais sans soupçon et répétant à mi-voix :

« Une idée... une idée comme une autre. »

Mais, pour les Arnal, ces interrogations faisaient naître une angoisse muette à laquelle ils ne pouvaient plus s'arracher. Elle rendait plus profond leur désir de solitude, leur volonté de sauver encore une fois la puissance morale de la famille en l'isolant des autres hommes. Jamais, de l'un à l'autre, ils ne s'avouaient la violence de cette angoisse, mais tous la subissaient, plus forte dans les heures de solitude, au milieu même de leurs travaux.

Le matin quand ils sortaient du sommeil, elle précédait toute pensée. Elle pesait sur leur bouche et sur leurs yeux, comme un vin trop fort, bu la veille et brassé par les rêves de la nuit. Ils n'arrivaient pas à la surmonter, à s'échapper d'elle par un brusque réveil. Leur habitude de se lever à l'aube, la clarté naissante qui montait à la fenêtre, l'ombre des meubles et des rideaux, cette fantasmagorie du jour levant aidait à les maintenir dans cette demi-conscience et ce n'était que lorsque le soleil, assez haut sur l'horizon, les frappait aux yeux d'une flamme droite, qu'ils sautaient du lit et s'efforçaient à penser à autre chose... Mais pendant tout le jour, hommes mal réveillés, ils traînaient le souvenir de cette angoisse de l'aube et vivaient dans la crainte de la nuit qui revenait.

Plus sûrement encore que la nouvelle saison, les devoirs de leur famille allaient contraindre les Arnal à revoir les autres hommes.

Un matin, l'appariteur de la commune, un vieux à figure rouge, au nez bourgeonnant et crevassé qui rappelait sans cesse qu'il était de la classe de Conseiller, arriva au Maubert, avec une lettre du maire. Sans laisser à Conseiller le temps d'ouvrir l'enveloppe et de lire, il se mit à expliquer sa visite :

— Voilà, on te demande... le maire et les autres. C'est pour une affaire, un accident, un mauvais coup pour ainsi dire... Enfin, il te faut descendre, tout de suite. On t'expliquera là-bas... Ce Pantel, je l'avais bien dit! C'était à prévoir.

L'appariteur avait un képi vert sombre, à galon clair, il le

soulevait en tapant sur sa visière gondolée et parlait par à-coups, à la cadence de ce tapotement. Énervé, Conseiller le regardait, remuait la tête, essayait de décacheter la lettre. Enfin :

— Le garde a fait une histoire?

— Eh oui! c'est bien dans la lettre et comme je te dis... Un coup de revolver, trois même, au fils des Simon... Il n'a guère le droit pour lui, l'autre ne faisait pas de mal;... mais ils se détestaient depuis longtemps, pour une affaire de bois... et on dit aussi pour une fille... Alors, ceux du Conseil veulent voir ce qu'il faut faire, et ils m'ont envoyé pour que je te dise de descendre. Lis la lettre, ça y est dedans.

— C'est que, — dit Conseiller, — c'est que... ce matin!

L'appariteur avait arrêté son tapotement et, tirant la visière à pleine main, enfonçait son képi jusqu'à ses oreilles qui s'évasaient et devenaient écarlates.

— Enfin! — dit Conseiller, — il faut que je vienne.

— On ne te reconnaîtrait pas, — dit le vieux en ôtant son képi, — ils attendent tous après toi.

Ceux qui n'étaient pas encore partis pour les champs s'étaient rassemblés devant la porte. Conseiller ne bougeait pas. Les Arnal regardaient l'appariteur qui frottait son crâne avec son mouchoir.

— Il lui faut boire un verre de vin, — dit Lucie en entrant dans la salle.

— Comme ça, — lui cria l'appariteur, — mais il ne faut pas que ça nous retarde.

Albin poussa Conseiller dans la maison. Lucie revint avec une bouteille et des verres, et, pendant que les hommes buvaient, Conseiller ouvrit la fenêtre du premier étage :

— Passe devant, va leur dire que je viens. Je te rattrape.

— Bon, dit le vieux un peu vexé en rendant le verre, — mais ça ne faisait pas question pour eux,... s'il faut filer, je file.

Les deux hommes se suivirent sur la route, à cinq cents mètres de distance. Jaloux de sa solitude, Conseiller s'arrêtait un peu quand, au bout d'une courbe, il apercevait l'autre qui perdait du terrain.

« Toujours moi, » pensait-il en coupant son pas, « qu'est-ce

qu'ils me veulent encore? — Qu'est-ce que tu en penses? — Qu'est-ce qu'il faut faire?... A la fin des fins, ils pourraient bien s'arranger ensemble! »

Mais quelques mètres plus loin, reprenant sa marche normale, ce pas ample, ce fléchissement rapide de la jambe, dans lequel tout son corps semblait plonger, il disait :

« Ce Pantel était une tête folle. Je l'avais bien dit quand on l'a nommé garde... Mais avec toutes leurs bonnes raisons! Le service militaire, la mère malade, le père qui était un brave homme! S'ils m'avaient écouté, nous n'aurions pas cette histoire aujourd'hui... Je m'en vais les tenir à l'œil maintenant! »

Mais alors, comme il venait d'apercevoir, au ras du petit mur d'accotement de la route, la silhouette trapue de l'appariteur, le petit képi sombre et l'éclair du galon d'argent, il restait sur un pied et grondait :

« Ils ne me laisseront jamais tranquille! Ils pourraient bien se passer de moi, une fois au moins! »

En entrant dans la ville, dans l'étroite rue qui précédait le pont, et sur le pont même, Conseiller se sentit brusquement plus sûr de lui. Il n'y avait personne devant les portes, personne sur le pont, dans le creux du parapet où donne le soleil. Cette solitude était apaisante et rendait à Conseiller son assurance et sa fermeté habituelles.

Aussi, à la mairie, il monta le petit étage au pas de course, et, sans frapper, poussa la porte. Arnavielle, le maire, les deux adjoints et deux autres conseillers étaient dans la salle et parlaient avec l'appariteur.

— Ah! — dit le maire.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel les hommes se serrèrent la main. Puis Conseiller s'assit devant la table.

— Notre garde, — dit le maire, — nous a mis dans un joli remue-ménage... Aussi, ce Pantel! Il a tiré sur le fils de Simon. Une balle par terre et deux dans le ventre. Avec le pistolet que nous lui avions acheté. Et sans raison. Il dit qu'il était en service. En service!... C'est pour une dispute de bois... Et maintenant, que faire? Le faire arrêter? Tu vois quelle histoire pour la commune. Après tout c'est notre garde... et pourtant!

— A quelle heure? — demanda Conseiller.

— A sept heures du matin, — répond Combet, le premier adjoint. — Nous sommes voisins, tu sais, j'ai vu ça un des premiers. Voilà : à six heures le fils Simon monte faire des fagots dans le bois qu'il a au-dessus des Prés. Pantel le surveillait. Depuis des mois, ils se disputaient pour ce bois. Simon coupait jusqu'au-dessus du torrent, Pantel disait que le torrent faisait limite et qu'au-dessus c'était à lui. Enfin, bon. Simon fait son bois. Pantel monte après lui. Mais son fagot fini, Simon redescend. A travers bois Pantel le manque. Il a dû s'enrager à tourner après lui, dans les ronciers, mais, au bout d'un moment il redescend à course et rejoint Simon devant chez lui. D'à partir de là, j'ai tout vu, j'étais à côté. « Sacré voleur! crie Pantel, je t'ai vu sur le torrent, dans le bois des autres. Tu vas voir de quel bois je me chauffe, Attends un peu ton affaire. — Tu me fais suer, lui dit moi! Simon, va gueuler plus loin, que nous te nourrissons ». Et des raisons... « Je te fous un procès-verbal, criait Pantel. — De quel droit? disait l'autre. — Du droit que j'ai de boucler les canailles. Alors Simon lâche son fagot, se relève et je ne peux pas dire s'il a fait un pas vers Pantel, mais ça a été plus rapide que de le répéter : pan, pan, pan, trois coups de pistolet et je vois Simon qui tourne comme un mouton et qui tombe par terre... Nous l'avons porté chez lui. Le docteur lui regarde son ventre et n'a pas l'air d'avoir confiance...

— Et l'autre? — demande Conseiller.

— L'autre? Nous l'avons enfermé en bas. Il criait comme un fou. Sortait son carnet pour écrire. « J'ai prêté serment. Il m'a menacé. Je suis dans ma légitime défense... Ça m'aurait écrasé d'un revers de main. Si vous voulez un garde, laissez qu'il puisse se défendre ou bien tous ces bandits seront les maîtres. »

— Et autrement? — dit Conseiller.

— Oui... ce n'est pas la seule raison, ce fagot de bois. Ils faisaient l'amour tous les deux à cette fille des Aubrets... l'Espagnole, comme on l'appelle. Un soir et non l'autre, un chacun. Mais ça les enrageait et c'était une haine comme si l'un avait empêché l'autre de l'avoir.

— Eh, — dit Combet, — elle criait assez fort, après

l'affaire. Là-haut, à la Côte des Prés, on l'entendait : ils me l'ont tué, mon soutien... et des mots, et des détails...

— Des saletés, — dit Conseiller... — Mais tout ça ne fait rien, il a tiré sans avoir le droit... L'autre n'avait pas d'arme?

— Non, bien sûr, — répond l'adjoint, — mais, tu sais, ce Simon, c'est un taureau. Pour ça Pantel a raison, d'un retour de main, il vous démolirait. Mais ça n'est pas une excuse, il pouvait partir et puis ça n'est pas une manière de se battre comme ça... Non, Pantel a fait un mauvais coup, et il raconte ce qu'il veut maintenant!

— Oui, — dit le maire, — c'est un rien du tout! Nous avons eu tort de nous laisser prendre à ses lamentations. Nous pouvions trouver d'autres gardes... Mais voilà : pas le sou, une bonne famille, la mère malade, le service militaire... Comment avait-il fait pour être sergent? Un joli cadeau! Mais ce n'est pas tout, il faut arranger ça maintenant... Si ça pouvait n'être rien... On le renverrait dans quelque temps, sans que ça fasse du tort à la commune. Parce qu'enfin un garde, c'est un peu la commune, c'est un peu le Conseil. S'il y a un scandale, nous en aurons tous notre part.

Les gens du Conseil approuvaient, tapaient du bout des doigts sur le bord de la table.

— Alors, tu crois qu'il vaut mieux ne pas mettre les gendarmes là-dedans?

— Peut-être...

— Après tout, oui, — dit l'appariteur.

— Sacré bon sang, — crie brusquement Conseiller, — vous cacheriez les péchés du diable, s'il vivait dans le pays! Vous arrangez ça à votre aise. Ce n'est pas la question des ennuis ou du scandale... Un homme tire sur un autre, sans raison, ça se paye! Garde ou pas garde! Ça serait le maire, ça serait moi...

Mais, aussi brusquement qu'il avait pris la parole, il sembla broyer les mots dans ses dents, écraser ses phrases. Il venait à peine de faire allusion à lui-même que les yeux fixes, saillants, sans paupières, il balançait la main devant sa bouche, comme pour effacer ses paroles, du geste d'un homme qu'atteint une attaque.

Mais si puissante était son autorité que tous les autres

avaient déjà cédé à la violence de ce jugement qui s'opposait à leurs désirs.

— Eh, — dit l'adjoint, — on est là pour voir les deux côtés.

— Ça ne serait peut-être pas le plus mauvais.

— Peut-être, peut-être.

— Alors, tu veux qu'on avertisse les gendarmes?

— Moi? — dit Conseiller en sursautant, — moi?

Mais le corps tassé, le cou bloqué entre les épaules, il sembla reconquérir sa maîtrise en s'écrasant lui-même sous une pesée de ses muscles, puis martelant ses mots :

— Oui... ce que j'ai dit,... on ne peut pas faire autre chose. Ce que j'ai dit, il faut le faire.

— Quelle histoire, — dit Arnavielle, la figure longue, — quel sacré contretemps. Mais tu as sans doute raison.

— Alors, on va faire chercher les gendarmes?

— Tout de suite?... Comme ça?

— A les avertir!...

— Bon, — dit le maire en se tournant vers l'appariteur, — envoie ton petit, d'un coup de bicyclette. Ça sera plus vite fait. N'est-ce pas Conseiller? C'est bien comme ça? On envoie son petit, à Saint-André. C'est plus sûr que le télégraphe...

— Oui, — dit Conseiller.

Mais l'appariteur, droit devant lui, ne s'adressant qu'à lui :

— Alors, j'y vais?

— Tu as bien entendu, — répondit le maître du Maubert en se levant et, comme pour fuir les regards, il alla devant la fenêtre qui donnait sur la cour.

L'appariteur sortit et, traversant les rues, il répétait aux gens anxieux de savoir ce qui s'était dit à la mairie :

— Peuh, les autres vous auraient passé l'éponge. C'est pétoche et compagnie! Mais Conseiller te leur a fait un discours... C'est ça et c'est ça... et nous allons chercher les gendarmes.

Les gendarmes arrivèrent vers quatre heures et montèrent directement chez Simon pour faire leur enquête.

Au bout de la Côte-des-Prés, le toit ventru d'une maison basse pesait sur une seule pièce, écrasée par un plafond à poutres blanchies à la chaux. Dans ce réduit, la mère Simon, infirme soulevée par la fureur, hurlait d'un côté sur un lit

haut comme une armoire, et, dans un autre coin, son fils râlait sur une paillasse jetée à même le sol.

Les doigts au poignet du blessé, le docteur semblait écouter un bruit faible, insensible pour tous les autres assistants et comme venu d'un autre monde. De temps en temps, il découvrait tout le bras, et faisait une rapide piqûre dans cette peau rèche et gercée qu'il lavait à l'alcool. Une odeur d'éther, de terre et de vêtements entassés emplissait la pièce; on ne voyait pas trace de sang, ni dans la cuvette de métal posée sur la table, ni sur les linges jetés au pied du lit.

— Laissez-le, — dit le docteur, — avec deux balles dans le ventre, on ne bouge ni ne parle. Nous verrons demain...

Raide sur son lit, le corps soulevé en oblique comme une planche emportée par les eaux, la mère Simon adjurait les visiteurs :

— Vengez l'enfant... s'ils l'ont tué, le sang se paye... le sang se paye toujours. Conseiller et les gendarmes, faites la justice... que le sang se paye. Vengez l'enfant.

Désemparés, les hommes tournaient dans la pièce, entre ce tumulte de la mère et le silence du fils blessé. Sans réfléchir, ils ouvraient les meubles, les tiroirs, fouillaient dans les linges. Au bout de cinq minutes, ils redescendirent à la mairie et un long palabre commença. Le brigadier, le maire, les témoins, tous parlaient ensemble, se coupaient la parole...

Enfin, on fit monter Pantel, pour l'interroger. Comme il entrait, sournois mais insolent, parlant haut dès la porte, Conseiller sortit de la salle et se mit à rôder dans les couloirs de la mairie comme dans une maison déserte.

Le soir venait. Au plus haut étage, où, d'escalier en escalier, il avait fini par se réfugier, Conseiller vit la montagne et les grandes pentes d'herbes et de sapins, à travers les lucarnes aux vitres grises. Dans ses oreilles un bourdonnement grandissait. Il croyait entendre les cloches des chèvres, si dansantes et si brusques qu'à chaque tintement le sang lui venait aux yeux, brouillant la montagne et le ciel. Alors il lui sembla que la montagne était toute proche, et que devant le vallon de la Mellette, dans la brume du crépuscule, dans la poussière d'ombre, d'eau tombante et de vent, Clémence

apparaissait. Dans ses bras ployés, elle portait un chevreau nouveau-né et lui parlait à haute voix et se penchait pour entendre son souffle. Elle parlait comme sonnaient les cloches et, passant devant Conseiller, l'ayant vu de loin, elle tournait la tête... Brusquement elle disparut et la montagne bascula dans le lointain. Mais, le front aux vitres sous lesquelles s'écrasaient maintenant les toits de la ville, Conseiller ne pouvait douter du passage de Clémence. Il continuait à penser à elle, qui, depuis l'hiver, plus solitaire, plus farouche que jamais, vivait en dehors de la famille...

Maintenant, pensait-il, elle parle aux bêtes, et passe devant les siens sans leur jeter un regard... Et toujours, il entendait sonner les cloches.

Mais, au bas des escaliers, un piétinement, un bruit de voix, domina la rumeur des cloches. Penché sur la rampe, Conseiller vit sortir les gendarmes qui partaient avec Pantel. Il descendit derrière eux et trouva les salles désertes, la place déjà vide et la rue qui montait au pont silencieuse dans la nuit.

La foule avait suivi les gendarmes qui descendaient du côté de Saint-André.

— Ils l'emmènent, ils l'emmènent, — criaient les enfants.

— Voulez-vous vous taire, — disaient les femmes, — ne faites pas de bruit.

— On va jusque-là, pour les voir sur la route.

— C'est bien fait, — disaient les vieux, — mais sans Conseiller, nous l'aurions encore comme garde... Conseiller!... Il nous aura rendu des services, il en aura fait du bien à la ville.

***

A la même heure, seul, sur la route du Maubert, Conseiller retournait vers les siens.

Il ne pensait à rien, marchait vite et soufflait l'air fraîchissant à grands coups brusques. Il n'entendait même pas, au fond de lui-même, ces lambeaux de phrases, ces dialogues hachés qui donnent une forme au désespoir. Un grand silence, un vide sans mesure anéantissait son esprit. Il retrouvait cette impression harassante de l'aube, ce demi-sommeil pour

lequel l'angoisse seule était sensible et si forte qu'elle semblait n'avoir plus de cause et ne devoir jamais finir.

Au bruit de ses pas, au murmure de son souffle, il se retournait quelquefois pensant être suivi, accompagné au coude à coude par un autre homme, attentif à ses gestes et au moindre signe de son angoisse.

A chaque maison de la route, à chaque ferme de la vallée, la clarté d'une lampe à travers les feuilles lui imposait d'autres présences, et, forçant le pas jusqu'à la limite de ses forces et de son souffle, il semblait fuir devant le spectacle de ces vies paisibles.

Au pont du Maubert, Albin attendait, assis sur la pierre d'angle, penché vers l'écho de la route :

— Alors? — fit-il en s'avançant vers son père.

— Alors, — répondit Conseiller, — vous avez bien fait de ne pas descendre, ni les uns, ni les autres. Ce n'est pas la peine de tant se montrer... Quand il y a un malheur, les gens viennent comme des corbeaux. Ça ne nous ressemblerait pas de faire comme eux.

— Mais... qu'est-ce qu'on a fait... depuis ce matin?

— Les gendarmes sont venus. Ils ont arrêté Pantel... Peut-être que Simon ne mourra pas.

Les deux hommes marchant vite, parlant à mots coupés, à phrases courtes, arrivaient devant la maison.

La nuit se collait à la haute façade, et, derrière les rideaux où filtrait une clarté, des ombres s'appuyaient et se penchaient vers la route.

— Ils sont là, — chuchotaient les femmes et les enfants.

— Alors, — dit Lucie, — Simon est bien malade? C'est ce Pantel qui a fait le coup?

— Donne-moi à manger, — répondit Conseiller.

— Quand même, on ne tue pas les hommes comme ça!

— Ne fais rien chauffer... j'ai besoin de mon lit, aussi... juste quelque chose de froid, et vite... Les enfants ne sont pas couchés, à cette heure?

— Ce n'est pas si tard, — répondait Lucie, soumise, ne questionnant plus, poussant sous la lampe, au coin de la table, de ses longues mains encore blanches, du pain et du saucisson.

— Ce n'est pas encore bien tard, — répétait-elle, — mais tu reviens fatigué. Tiens, voilà...

Et sous la lumière sans fard, elle allongeait ses doigts nus où ne brillait que la bague d'alliance et ses paumes vivantes s'ouvraient à côté de ces choses mortes.

Le buste allongé sur la table, les coudes écartés, Conseiller mangeait en silence et tous, autour de lui, en dehors de ce cône de lumière qui se tronquait dans l'abat-jour, silencieux aussi, semblaient indifférents à l'heure et aux événements.

***

Cette indifférence douloureuse envahissait la vie entière des Arnal, leurs travaux communs, leur repos et leur solitude. C'était, à chaque instant de la journée, comme un reste de cette angoisse de l'aube dont ils ne pouvaient plus se défaire.

Jamais cependant ils ne parlaient entre eux de leur détresse. Il semblait même que rien ne s'était passé et que, dans la grande maison de famille, la vie suivait son cours séculaire. Ce masque qu'ils gardaient devant les hommes et qui n'était que leur vrai visage de naguère, le visage de toute leur vie, ils s'efforçaient aussi de le garder les uns devant les autres.

Mais, pour certains, malgré ce raidissement dans la souffrance, la vie au Maubert devenait lentement insupportable. Les plus jeunes ne pouvaient accepter ce renoncement et, comme ils ne pouvaient non plus en briser la tyrannie, ils sentaient naître en eux le désir d'une vie nouvelle.

Les femmes de Louis et de Georges, deux cousines qui avaient grandi dans une autre vallée, au delà des cols et des pâturages, pensaient à la ferme paternelle.

Le soir, quand elles avaient éteint la lampe, que la clarté de la nuit butait vainement aux volets, dans l'ombre libératrice, elles se construisaient une nouvelle existence.

La bouche contre la joue de son mari, comme pour lier la caresse et la confidence, Alice imposait l'image de cette vie à leurs sommeils affrontés. Dormant déjà, elle parlait encore et sentait que cette image, reprise par les rêves, devenait lentement plus puissante et toujours présente à l'esprit.

« On ne peut plus vivre ici... C'est fini maintenant... Ren-

trons chez moi... Le père nous a souvent demandé de venir. Pour un mois, pour quelque temps... Là-bas, on sera plus au large. Il y a moins de monde et le travail ne manque pas... Tu seras chez toi... C'est le même pays. »

Et ces petites phrases courtes et coupées qui venaient avec le souffle et cessaient avec lui, si intimes, si secrètes, si liées aux mouvements du corps, entouraient Georges de la hantise d'une autre vie. Et plus l'heure passait, plus profonde se faisait la nuit, plus la voix portée par le souffle disait ardemment son désir.

« On ne peut plus rester ici... On ne peut plus rester ici. »

A côté, Charlotte parlait du même rêve jusque dans les minutes de plaisir où elle luttait contre ses propres cris, à cause de la maison sonore... Alors elle soufflait sur les lèvres qui cherchaient les siennes :

« Il nous faut partir... Il nous faut partir. »

Pendant la journée, quand elles étaient seules, les deux femmes parlaient ensemble de leur projet. Dans la grande cuisine, au fond des couloirs sombres des étages, au lavoir installé sur la rivière, elles s'entretenaient pendant des heures, entremêlant leurs souvenirs d'enfance et leurs plans d'avenir.

Étouffant leur voix, penchées l'une vers l'autre, elles chuchotaient avec passion, craintives, regardant de tous côtés si nul ne pouvait les entendre, et, quand, derrière elles, elles croyaient sentir une présence, elles interrompaient la phrase commencée et parlaient brusquement de leurs travaux.

En grand secret, chacune répétait ces longs dialogues à son mari. Mais, quand ils étaient réunis tous les quatre, elles s'embarrassaient dans des allusions et des sous-entendus. Cependant, petit à petit, elles osèrent toutes deux parler de leurs désirs à Louis et à Georges, et, doucement, les yeux baissés, grattant de l'ongle une tache de leur veste, les deux hommes cédaient sans répondre.

Des lettres échangées, un court voyage d'Alice chez son père, affermirent ces projets d'évasion. Les deux hommes juraient encore qu'ils ne pourraient jamais en parler à Conseiller, ni aux autres, quand, brusquement, un soir, comme, après le dernier repas, on tardait à allumer les lampes, Georges se décida :

— Nous sommes bien nombreux ici, et les uns sur les autres. Son père, — et d'un geste court il montra sa femme, assise, mais le torse tendu, la tête haute, les yeux brillants, — le père,— reprit-il, — manque de monde... Nous pourrions aller là-bas pour quelque temps, lui prêter la main. Et puis Louis et Charlotte iront aussi chez eux... c'est la même chose.

Conseiller ne disait rien, ni Albin, le père de Louis, ni Jules, le père de Georges. Stupéfaits, les cousins se tournaient vers le chef de famille, mais l'heure et la chute du soleil ne permettaient pas de voir les visages.

On entendait seulement, dans la pénombre, le souffle court et puissant du vieil Arnal et les brusques poussées de l'air entre ses lèvres serrées. A toutes les phrases de Georges, chacun attendait un éclat, une réponse d'impérieuse violence...

— A votre convenance, — dit enfin Conseiller en se levant.

Pour les moissons, les deux jeunes ménages quittèrent le Maubert.

On ne parla pas de ce départ, dans la famille, mais l'exemple était donné et le goût d'une nouvelle existence, le besoin de se faire une autre vie, hantait maintenant les plus jeunes de la famille.

Quelques temps après, deux jeunes garçons — ces cousins d'une autre branche qui s'étaient mariés avec une fille de Jules et une fille de Samuel — s'en allèrent à leur tour.

Il n'y eut pas d'explication. Leurs adieux furent encore plus simples, plus brutaux que les autres :

— Nous allons travailler dans la plaine, — dirent-ils, — on reviendra peut-être un jour...

Le Maubert prit alors l'aspect d'une ville morte. L'équilibre que maintenait la vie active entre les édifices et les hommes, s'était rompu. Les bâtiments vides écrasaient tout de leur masse et ce qui vivait à leur ombre semblait attendre la venue d'une catastrophe.

Déjà les ronces et l'herbe avançaient au pied des murs. Une nature sauvage et brutalement féconde surgissait des forêts et des landes, exaspérée par le vent et par le soleil.

Elle arrachait aux Arnal ce pays qu'ils avaient éventré, fécondé, ordonné pour leur vie.

Sur les pentes du premier horizon, les champs étaient encore cultivés, découpés par les faux et les pioches en rectangles précis, en longues bandes régulières, mais derrière eux, sous la lisière des forêts, les broussailles effaçaient les chemins et, de tous côtés, les abords du Maubert cédaient à la ruée de la lande.

Du côté sud de la ferme, au plein soleil, sous la haute façade aux fenêtres condamnées, le sentier qui suivait le canal s'encombrait d'herbes folles et de ronces et, du fond des eaux, de longues plantes se soulevaient vers les berges, portées par le courant et mouvantes comme lui.

Parfois, lorsque Conseiller passait sous cette muraille aveugle, et, baissant ou levant les écluses, côtoyait le canal, les jambes griffées par les orties et les épines, devant cet aspect désordonné de son domaine, il disait brusquement :

« Le remords nous tuera. »

Mais, au même instant, d'un geste puissant du bras et d'un furieux mouvement de la tête, il repoussait cette idée : ce n'était pour lui qu'une formule vide. Il sentait bien que le remords n'était pas la cause de cette catastrophe qui défaisait le Maubert en un an, comme en mille ans se défont les empires. C'était au contraire, dans sa plus grande acuité, le signe d'une vie ardente, la révolte du cœur et de l'esprit cherchant leur pureté première et la survie même de cette pureté. Ce remords leur aidait à vivre. Conseiller vieillissant puisait en lui des forces nouvelles. Chaque matin, à son réveil, il s'accrochait à sa souffrance comme pour retrouver en elle la sérénité de ses plus belles années. Dans ce terrible jugement qu'amenait chaque nouvelle journée, il avait la joie de toucher un commencement d'expiation. Il croyait alors un moment pouvoir jouer sa vie sur la lutte de sa conscience, il espérait y retrouver des forces.

Si, comme en ces minutes, le remords avait pu commander tous ses devoirs et toute son activité, il aurait peut-être pu renaître à lui-même, mais d'autres puissances pesaient sur sa vie et sur celle de ses fils, elles dominaient leur remords et l'empêchaient de se faire entendre.

Cette régence morale qu'ils avaient exercée sur les hommes existait encore, comme existaient toujours les bâtiments du Maubert, la longue ferme, la haute maison et la grange en équerre. Elle était toute-puissante, et malgré le désir qu'ils avaient de ne plus se mêler aux autres hommes, de ne vivre que pour une expiation intérieure, elle restait maîtresse de leur vie. Créée par leurs forces et leurs volontés unies, elle avait maintenant son existence propre et leur imposait sa tyrannie. Chaque jour, ils pliaient un peu plus sous elle, mais il leur fallait faire, avec un cœur changé, ce qu'ils faisaient jadis quand ils croyaient en eux-mêmes.

***

A ce moment, comme les Arnal ne se sentaient plus la force de remplir leur rôle de directeurs des consciences, comme ils cherchaient à s'arracher à des devoirs qui n'étaient plus la seule hantise de leur esprit, le renouvellement du Conseil municipal arriva.

Entre toutes les obligations qui liaient Conseiller aux hommes de son pays, sa fonction municipale semblait être celle qui résumait et qui commandait toutes les autres.

Deux mois avant les élections, Conseiller se mit à dire avec un entêtement puéril :

— Je ne me présente plus,... j'ai passé l'âge.

Les gens riaient d'un air incrédule et personne ne croyait à cette retraite.

Conseiller s'obstinait, mais sans violence, sans force même. C'était, pour lui, comme une supplication patiente par laquelle il espérait fléchir les gens : mais nul ne pouvait penser que le maître du Maubert pût vraiment supplier qu'on lui laissât faire retraite. Aussi quand il fallut établir la liste — la liste qui depuis vingt ans repassait toujours, à peine changée — il descendit à la ville pour se faire rayer. Mais, à la mairie, on l'attendait, on avait déjà inscrit son nom en tête, et, sous les félicitations, les poignées de mains, il n'eut pas le courage de discuter et se laissa faire une fois de plus.

Pour ces élections, il n'y avait pas de campagne, pas de réunion. D'ordinaire, le matin du vote, Conseiller et les autres

candidats arrivaient les premiers à la mairie, au bureau de ville comme on disait. Le maire sortant présidait, Conseiller votait le premier et pendant toute la journée restait près du bureau, serrant des mains, parlant avec ceux qui venaient voter.

Toute la population de la commune défilait devant lui, en habit du dimanche, par petits groupes. Les gens de Trabuc étaient les seuls qui ne descendaient pas voter à la ville. A cause de la distance et des mauvais chemins, ils avaient un bureau de vote dans une maison de leur village.

Cette année-là, pour la première fois, on ne vit pas Conseiller à l'ouverture du bureau de ville.

— Il se fait vieux pour de bon, — disaient les gens en prenant leur bulletin.

De toute la journée, aucun des Arnal ne descendit à la ville.

— Ils ne sont plus bien nombreux, le travail les aura retenus, — disaient ceux qui sortaient de la mairie.

Vers cinq heures et demie, cependant, Conseiller et Albin arrivèrent, on les poussa dans le bureau de vote et ils se perdirent dans la foule. Tous les gens refluaient vers la place, les hommes d'âge s'entassaient dans la salle, sous la tonnelle on buvait de la bière et de la limonade. Les jeunes gens invitaient les filles qui revenaient de se promener et quand elles s'asseyaient auprès d'eux, sur les bancs de bois, ils poussaient de grands éclats de rire et leur donnaient des bourrades en criant :

— Mais tu n'as pas voté, peut-être?

— Oui, oui, pour qui votes-tu?

— Pour Conseiller, — criaient les filles de leur voix de tête.

A six heures, le scrutin clos, l'urne retournée, on commença le dépouillement. Aucun des Arnal n'était dans la salle, Conseiller avait disparu depuis une demi-heure et Albin se promenait sous les arbres, sans répondre à ceux qui, du perron, l'appelaient à grands gestes et lui demandaient de venir prendre place au bureau.

— Il est en tête, — entendait-on crier dans la mairie, derrière le mur d'épaule penchée. — Il est en tête, encore lui, encore lui.

Quelques hommes coururent jusque chez des amis des

Arnal, pensant y trouver Conseiller. Quelques minutes après, ils revenaient avec lui et, comme ils arrivaient devant la maison commune, debout au milieu de la porte, solennel, tenant ses lorgnons d'une main et haussant une feuille de papier dans la lumière, le maire achevait de lire les résultats. On entendait un bourdonnement, une récitation monotone et rapide puis certains mots sur lesquels s'enflait la voix d'Arnavielle :

— Votants : 295. Arnal : 283 voix.

Avec une clameur, si brusque qu'elle semblait tenir à leur mouvement même, ceux qui s'entassaient dans la salle ou qui se pressaient devant la porte, se retournèrent vers la place. Ils aperçurent Conseiller et leur masse se forma en demi-cercle. Tous criaient, levaient les bras, répétaient le résultat du vote.

— 283 voix!

— On n'a pas besoin d'attendre les chiffres de Trabuc.

— 283 voix!

Les autres candidats arrivaient loin derrière Conseiller. Une poussée de mécontentement contre tout le Conseil, depuis trop longtemps en fonction, avait mis la liste en péril et, seule, la présence d'Arnal la faisait élire et, par son triomphe, donnait à tous, même aux adversaires, l'impression d'une victoire.

Tous les hommes parlaient en même temps dans une bousculade compacte; mais certains se détachaient déjà, s'approchaient de Conseiller, lui prenaient les mains.

— Tu as toutes les voix!

— Tout le monde est pour toi... Il t'en manque treize dans tout le pays.

— Et peut-être là-dedans, il y a la tienne, dit une voix rieuse.

— Ça se pourrait bien, — reprennent vingt voix rendues plus sonores aussi par les éclats de rire.

— Tu as tout le pays.

— Si le vieux du Haut-des-Prés avait pu descendre, tu en aurais une de plus. Il s'est lamenté tout le jour dans son lit.

— Simon est venu, lui, avec son ventre en écharpe, tu peux compter sa voix.

Au milieu de ces cris, de ces bousculades, de ce tumulte amical, Conseiller restait immobile, le visage détendu, les traits tombés.

— Tu t'en souviens, — lui disait un vieux sans barbe à petite tête d'enfant chétif, — tu t'en souviens de ta première élection! C'était une sacrée bataille. Tu n'as pas gagné de beaucoup. « Si vous suivez ce républicain, » disaient les autres! Ils tenaient le pays en ce temps-là. Et maintenant tu as toutes les voix!

— Tu vas nous dire quelque chose, — criaient des gens dans les derniers rangs de la foule.

— Oui, oui, parle...

Conseiller ne bougeait pas. Le visage fripé, la bouche morte, il semblait attendre encore, autre chose que son triomphe. Mais brusquement, au-dessus de la place, dans les ruelles du quartier, haut, retentit une fanfare.

— Ceux de Trabuc, ceux de Trabuc.

— Les voilà, les voilà.

En haut des escaliers, au-dessus de l'église, on apercevait un drapeau et des têtes qui se balançaient en chantant et en marchant.

Ces gens de Trabuc, haut perchés dans la montagne, passaient pour être les meilleurs chanteurs et les meilleurs musiciens du pays. Alors qu'en ville on ne pouvait conserver bien longtemps les « Philharmoniques » qui s'organisaient, dans ce hameau il y avait toujours cinq ou six musiciens qui pouvaient faire danser et qui, pour les fêtes, descendaient à la ville en improvisant une fanfare.

Ils arrivaient donc par le quartier haut, apportant le résultat du vote, derrière leur drapeau, avec des hautbois, un piston et deux tambours.

Ils jouaient un air grêle, un air de danse, une farandole politique, pimpante, ironique, rythmant leur victoire et leur joie mesurée :

Quand le merle saute au pré,
Hausse la queue, hausse la queue;
Quand le merle saute au pré,
Hausse la queue, baisse le nez.

Puis, sur les roulements des tambours et les notes maigres des hautbois :

O République,
Toute petite,
Laisse toi escamoter,
Laisse toi faire,
Que peut te faire
Cette bande de curés.

Les musiciens débouchaient sur la place, ils en faisaient le tour, et la foule entière, filles au bras des garçons, sautait sur un pied, suivait la musique et, derrière le drapeau, dessinait une farandole.

O République
Toute petite...

Puis, d'un seul coup, la musique s'arrêta, les chants restèrent comme suspendus, la ronde se dénoua.

— Vive Conseiller!

Le garde de Trabuc donnait les résultats au maire :

— Trabuc : inscrits : 49, votants : 49, Arnal : 49.

— Bravo, vive Trabuc.

— Vive la Rép...

— Vive Conseiller.

La foule entière trépignait comme une ronde d'enfants et son tumulte montait jusqu'aux fenêtres ouvertes où s'entassaient des groupes qui battaient des mains et des pieds. Mais alors, au milieu de cette confusion de cris et de gestes, Conseiller crut qu'il était seul. Cette impression de solitude fut brusquement si forte qu'il eut quelques mouvements de la tête et des épaules pareils à ceux qu'il avait quand il monologuait à l'abri de tous les regards. Il pencha son front, accrocha ses pouces à son gilet, prit cet air d'interrogation intérieure que les hommes ne prennent jamais qu'en secret, car il livre trop de leur cœur.

« Ah! la jeunesse! pensait-il, la jeunesse qui peut toujours se faire une autre vie! »

Mais, aussi brusquement qu'il s'était cru seul, il vit autour de lui des visages joyeux, étonnés, il sentit des mains qui prenaient les siennes.

— Ne vous serrez pas tant, — criait-on, — vous lui coupez l'air.

— Le contentement l'a surpris, laissez-le respirer un peu.

— Ne poussez pas, là derrière.

Mais Conseiller, revenu à lui, ne pensait plus qu'à partir, qu'à retrouver la solitude. Dans la foule, il avait saisi le bras d'Albin et lentement, avec une obstination d'enfant, il l'entraînait en dehors de la place.

La musique reprenait. Au Café de la Mairie, l'appariteur allumait des lanternes vénitiennes, et la servante sortait des tables et des chaises. En dansant, filles et garçons repoussaient la foule aux quatre coins de la place.

Les musiciens de Trabuc s'étaient rangés sous la tonnelle et jouaient les airs de la montagne en suivant, du battement de leur pied, les marches ou les danses.

— Viens, viens, — disait Conseiller, — sortons d'ici. Je ne sens plus ma tête!

Glissant de groupe en groupe, les deux hommes gagnèrent la rue déserte. Entre les maisons aux portes closes, aux fenêtres noires, ils forcèrent le pas, franchirent le pont et, sur la route, trouvèrent la nuit.

Derrière eux, la fête improvisée et la petite ville tout entière prenaient un aspect minuscule. On aurait dit que, dans l'ombre, une boîte à musique achevait de filer son petit air grêle.

Marchant vite, les deux hommes gagnaient le silence, ils entraient en lui et trouvaient en lui, comme dans l'air froid qui montait des prairies, un sursaut de force. Autour d'eux, à chaque mètre, le bruit des cascades, le murmure des eaux sous les roches, le glissement du vent sur les herbes, créaient ce silence. Il devenait plus vaste, plus profond, lorsque du haut de la vallée, comme une clameur brusquement coupée, arrivait le vacarme des hautes chutes de la Mellette.

« Nous ne pouvons plus échapper aux autres, pensait Conseiller en marchant, je n'aurai pas même un mois de calme avant ma mort. »

Il allait, plus fléchissant que de coutume, ployant le torse à chaque enjambée, balançant le corps et saisissant, comme au va-et-vient d'un pendule, des idées plus claires,

des pensées plus évidentes qu'il n'avait pu le faire depuis des mois :

« Le malheur est sur nous... nous continuons notre vie... le cœur changé... et rien ne change pour elle... chaque devoir devient trop lourd... »

Albin aussi, suivant son père un peu en arrière, heurtant ses talons et tirant brusquement à gauche, puis, au bout de quelques pas, revenant derrière lui, pensait comme en écho, comme par une correspondauce secrète :

« Le malheur est sur nous... »

Mais, par la passerelle et le raidillon de roche, ils arrivaient déjà devant le Maubert. Ce retour avait pour eux un sens profond, une valeur symbolique. Ils allaient se retrouver seuls, les uns devant les autres, ils allaient retrouver le plus dur jugement qu'ils pouvaient porter sur eux-mêmes, et malgré le raidissement de tous dans une complicité héroïque, le lire dans chacun des regards qu'ils rencontreraient.

Mais, dans cette solitude nouvelle dans ces grandes salles qui maintenant semblaient vides, l'accueil des femmes, des enfants et des hommes prenait, pour surmonter cette angoisse, un air solennel. Les saluts échangés, le vide des murs qui écrasait tous les gestes, le silence qui prenait chaque phrase dans sa masse, tout se composait cérémonieusement, comme s'il avait fallu manifester du respect, comme si une âme morte avait été présente dans la salle.

L'absence de Clémence qui ne venait même plus prendre ses repas avec les siens, augmentait encore cette hantise, et cependant chaque parole, chaque geste s'efforçait de masquer ces sentiments contradictoires et mêlés dans un même désarroi.

— Alors, — dirent les femmes, — c'est fini maintenant?

— C'est fini, — dit Albin, — ils l'ont encore nommé.

— Allons, — dirent les femmes, — ils auraient bien pu le laisser tranquille... Mais ça ne fait rien, les choses restent ce qu'elles étaient...

Comme toujours, au coin de la table, Conseiller mangeait en écrasant son pain sur son pouce et, comme toujours, par les escaliers de bois, les femmes poussaient les enfants vers les chambres. Elles faisaient « chut » entre leurs dents et, gesticulant un peu, marchant sur la pointe des pieds, elles semblaient

vouloir prendre le bruit des galoches dans leurs mains et l'étouffer doucement...

***

Il y eut encore, coup sur coup, deux nouveaux départs, deux nouvelles places vides : des cousins qui avaient à faire leur service devancèrent l'appel et partirent pour l'Algérie.

Ainsi, petit à petit, tous les hommes jeunes abandonnaient le Maubert. Ceux qui restaient s'acharnaient à maintenir toutes les cultures du domaine. Devenus indifférents à leur puissance morale, après avoir tout sacrifié pour la garder intacte, ils voulaient au moins sauver cette œuvre séculaire, cette conquête matérielle de la famille, ce royaume morcelé de vignes, de seigles, de luzernes, d'arbres taillés ou marqués pour les coupes, établi partout, sur les pentes de la montagne avec la complicité de la terre et du soleil.

Mais, à la fin de l'été, les travaux accrus débordèrent brusquement leurs forces. Les vendanges, la récolte des fruits, les derniers regains et les premières semailles semblaient écraser leurs bras, comme sous le déversement d'une corne d'abondance. Ils partaient à l'aube, ils rentraient le soir et cependant les travaux restaient inachevés. Ils s'essoufflaient à courir après la saison, à chercher à marcher à côté d'elle; mais, chaque jour, ils faisaient un peu moins complètement la besogne nécessaire.

Aussi, le soir, en remontant les étages, dans l'escalier sonore et à chaque palier, Conseiller, brisé de fatigue, griffant sa nuque, courbant la tête, discutait avec lui-même, se débattait contre une décision :

« Jamais de la vie, disait-il d'une voix forte, nous ferons nous-mêmes. »

Mais alors, arrivé devant la porte de sa chambre, hésitant à tourner le loquet, il se laissait rejoindre par Albin et, tourné vers lui, continuait à haute voix son monologue :

« Nous ferons nous-mêmes... Il vaut mieux se crever à la peine. »

Albin ne répondait pas, ouvrait les bras d'un geste harassé, lentement, et entrait dans sa chambre.

Le lendemain, il fallait recommencer à faucher, à traîner les corbeilles, à gauler les arbres, à défoncer le sol. Un grand labeur jamais fini, renaissant comme les fruits de la terre, suspendait toute pensée...

Un soir, devant sa porte entr'ouverte, regardant Albin et Arthur ployés en deux qui posaient contre la rampe leurs visages noirs aux traits tendus par la fatigue, Conseiller dit :

— Nous n'y arriverons pas... Demain, à la ville, il nous faudra chercher deux valets...

— Ça vaut mieux que de laisser perdre les récoltes, — dit Albin.

C'est ainsi que pour la première fois depuis des siècles, deux valets de ferme furent engagés au Maubert.

Ils arrivèrent, avec cet air méfiant et craintif des étrangers, parlant peu, mangeant à peine à leur faim, demandant sans cesse ce qu'ils devaient faire. C'étaient deux hommes dans la trentaine, venus d'une autre vallée, qui ne connaissaient pas les Arnal, mais qui cependant avaient entendu parler du Maubert, « une des plus fortes fermes de nos montagnes », comme ils répétaient.

Ils regardaient avec stupeur ces hommes puissants dont, en quelques heures, ils étaient devenus les domestiques. Ils s'étonnaient déjà de leur air de tristesse et d'angoisse quand les travaux les happèrent et ne leur laissèrent plus de liberté que dans le sommeil.

Au bout de quelque semaines, les travaux des champs presque achevés, les deux valets de ferme commencèrent à tourner dans le Maubert et dans ses dépendances.

Ils avaient un petit chien, voleur et savant, qui furetait à leur suite, habitué comme eux à gagner sa vie chez les autres. Les Arnal n'avaient même pas pris garde à ce griffon bâtard de berger, aux yeux masqués de boucles qui, le premier jour, s'était dérobé devant les chiens de la ferme, avait refusé la bataille et s'était fait oublier d'eux.

Quand, profitant d'une heure de liberté, les deux hommes allaient rôder autour de la ferme, cherchant des champignons ou des creux d'herbe pour la sieste, le chien les suivait et traçait autour d'eux des cercles concentriques.

Un matin, comme ils passaient le long du mur de la grange, sur le terre-plein, le barbet prit l'arrêt devant un petit tertre aux herbes drues, jappa, et, d'un seul coup, furieusement, attaqua la terre de ses ongles.

— Quoi? — dirent-ils.

Tirant sur le collier, tapant du mollet sur la bête, ils essayaient de l'entraîner, mais gémissante, allongée sur le sol, ventre aplati, oreilles couchées et griffant toujours, elle ne lâchait pas prise.

— Voyons, voyons, — dirent-ils, en arrêt eux aussi.

Habile à creuser, la bête descendait comme un rat dans le sol. Accroupis sur les talons, les deux hommes attendaient. Au bout d'un moment, une odeur douce et poignante, celle-là même qui sans doute avait attiré la bête, leur devint perceptible. Curieux, ils se penchaient sur le trou, dégageaient la terre qui gênait le chien et l'excitaient dans sa recherche.

Enfin, ils entendirent les ongles durs et rapides qui râclaient sur du bois. Une pelle traînait à côté du terre-plein, ils coururent la chercher, agrandirent le trou, et, en quelques minutes dégagèrent la caisse. Le chien s'était couché et, près de la fosse, haletant, faisait le mort, un œil ouvert, une patte sur l'oreille.

La caisse ouverte d'une brusque pesée et légèrement soulevée, un amas d'étoffes pourries se dénoua de lui-même et le corps de l'enfant se dessina sous les moisissures. Un bras menu sortait du sac et le front se soulevait si fortement sous un mince tissu que l'on apercevait l'écrasement du nez et le creux des tempes.

Sautant en arrière, les mains ouvertes, les bras tendus comme pour se protéger, les deux hommes laissèrent retomber la caisse au plein soleil. Le bout du couvercle, à moitié rabattu, brisait les rayons et traçait, à côté du corps, une ligne d'ombre; mais l'amas de toiles et de chair était inondé de lumière et, déjà, dans cette brusque chaleur, semblait se détendre comme une chose vivante.

A grands pas feutrés, le corps à moitié retourné, surveillant la caisse du coin de l'œil, les domestiques redescendirent à la ferme en parlant à voix basse. Dans la cour intérieure, déserte à ce moment, visage contre visage, ils continuèrent

leur dialogue, élevant la voix, se tenant l'un l'autre à pleines mains, contractés comme pour une dispute.

— Non, non, nous ne pouvons pas garder ça pour nous,... et ce n'est pas ici qu'il faut le dire... Va au diable, je ne veux pas d'histoire.

Enfin, l'un d'eux, le plus jeune, celui qu'on appelait Lacanau, partit pour la ville au pas de course.

Au Café de la Mairie, les gens importants étaient attablés et l'homme vint à eux, haletant, obstiné et sourd comme quelqu'un qui vient demander assistance.

— C'est vous, monsieur le maire? — répétait-il à chacun.

— Tiens, tu l'as ici... à cette table, — disaient les hommes.

Lacanau, mystérieux, prit le Maire à part et lui parla à l'oreille.

— Qu'est-ce que tu racontes? — disait le vieux propriétaire à figure d'homme de loi, — qu'est-ce que tu viens me raconter?

Laissant le valet de ferme au milieu de la place, Arnavielle retourna vers les groupes et, furieux, raconta la nouvelle. En une minute, elle fit le tour du café et battit le rappel des hommes qui tournaient sur la place.

— Il a trouvé un enfant mort, derrière le Maubert, — répétait-on.

— Comment? Et Conseiller, qu'est-ce qu'il en dit?

— Celui-là raconte que Conseiller n'en sait rien... Il dit que l'enfant est dans une caisse, derrière le Maubert.

Dans un coin de la tonnelle, des hommes chuchotaient, tiraient le Maire par la manche.

— Allez voir... c'est peut-être un de ces deux-là qui a fait le coup. On ne les connaît pas bien... Ils ne sont pas d'ici.

— Montez donc, voyez Conseiller.

Le Maire, que cette nouvelle affaire exaspérait, et qui devait descendre à Saint-Jean dans l'après-midi, n'arrivait pas à se décider; il grognait et lançait les épaules en avant :

— Conseiller peut arranger ça tout seul!

Mais des hommes se proposaient pour l'accompagner au Maubert. L'appariteur faisait le tour des groupes et revenait vers lui en disant :

— Allons-y, en voilà quatre qui viennent aussi,... c'est bien le moins qu'on se dérange.

Enfin, ils se décidèrent et partirent six, avec le Maire et le domestique. En chemin, ils se dispersèrent, les plus valides prenant les devants, Arnavielle marchant en tête, avec les enjambées d'un homme habitué à parcourir de grands domaines.

Comme ils prenaient le dernier tournant, Conseiller les aperçut du pas de sa porte et, sans penser à rien, mais le cœur dilaté d'une angoisse solennelle, il vint les attendre jusqu'à la limite de ses terres, devant la passerelle.

— Excusez-nous de la visite, — dirent-ils tous ensemble en arrivant, dans un brouhaha qui dominait la plupart des phrases, — mais ils racontent qu'ils ont trouvé une caisse, avec un enfant mort dedans... Nous venons pour voir avec toi. Encore nos excuses.

Le visage de Conseiller fut brusquement celui d'un homme qui s'éveille, qui s'arrache au sommeil avec peine, en souffrant dans sa chair. Il semblait, ouvrant les yeux et durcissant ses traits, apercevoir un monde inconnu, un nouvel horizon qui n'était plus celui de toutes les matinées de sa vie.

Enfin, maître de la moindre ride de ses lèvres ou de ses tempes, maître aussi de sa voix, il dit avec force :

— Oui, ne cherchez personne. C'est moi qui ai tout fait.

Stupides, dépassés d'un coup par un événement qu'aucun d'eux n'aurait jamais imaginé, les hommes assemblés ne trouvaient rien à répondre. Les derniers arrivés rompaient le demi-cercle formé autour de Conseiller, posaient une question à voix basse et, sur une brève réponse, entraient eux aussi dans ce mutisme terrifié.

Ils se regardaient, ils regardaient Conseiller et quelques-uns commençaient des phrases sans pouvoir les achever.

Pour en finir, ils montèrent derrière la grange. Au dur soleil d'automne, sur le terre-plein, la caisse ouverte puait horriblement : une masse verte, l'essaim accumulé des mouches où battaient des ailes blanches de papillons, remuait sur elle.

Aucun de ces hommes n'avait pu croire à l'affirmation brutale de Conseiller, mais l'horreur de ce spectacle qui par lui-même ne pouvait cependant accuser personne, les convainquit brusquement.

Ils redescendirent aussitôt, et, devant eux, à chaque pas, cet événement soudainement entré dans les choses visibles, semblait bouleverser le monde.

Toutes les fenêtres du Maubert s'étaient fermées comme sous la première saute de vent d'une tempête. Dans les pièces sombres, des femmes pleuraient; des pas cadencés et lents, pareils à ceux des convois mortuaires, cognaient dans les escaliers où quatre hommes emportaient Lucie qui venait de s'évanouir.

Seul, devant sa porte, Conseiller attendait, immobile.

— Va faire prévenir les gendarmes, — disait-il au maire, — fais le nécessaire. J'ai dit tout ce que j'avais à dire. C'est moi le coupable, on n'en saura pas plus.

Les hommes s'étaient découverts et balançaient leur chapeau noir a bout de doigts. Toutes les vestes de travail étaient boutonnées comme des vestes du dimanche.

— Arrêtez-moi, — leur disait Conseiller.

— Comme si je le pouvais, — disait le maire.

Conseiller était calme, obstiné. Jamais il n'avait eu l'air aussi vieux, aussi faible. Il semblait ne plus vivre que par une volonté désespérée, sans puissance, mais inflexible et comme indépendante de son corps. Ceux qui étaient là dirent plus tard qu'il parlait comme les gens pieux qui vont mourir...

Pour tous ces hommes, l'événement restait incompréhensible. Mais ils pliaient encore devant la volonté de Conseiller; ils l'acceptaient s'accusant lui-même, comme accusant les autres.

Ne sachant que faire, ils redescendirent à la ville. Tout le monde les attendait, on parlait déjà du crime des domestiques, on cherchait le nom de la victime parmi les enfants du Maubert.

Ceux qui revenaient de là-haut laissèrent comprendre la vérité. Ils répétaient qu'on ne pouvait rien dire encore, mais ils rapportaient les paroles de Conseiller et parlaient de la caisse ouverte, et de l'enfant mort, et de l'aspect terrible du Maubert.

Le maire fit avertir en secret les gendarmes de Saint-Jean, comme le jour où Conseiller avait fait arrêter Pantel.

La nouvelle ricochait de maison en maison, dans toute la

ville et dans toute la vallée. Les gens s'interpellaient dans la rue, frappaient aux portes, entraient les uns chez les autres sans prévenir, formaient des groupes.

— Ce n'est pas un enfant du Maubert qu'on a trouvé?

— Non, c'est un petit de naissance...

— Conseiller prend la faute sur lui!

Brusquement, mille détails oubliés remontaient dans les mémoires. On se souvenait de la disparition de Clémence, on parlait du départ de Maurice, on passait en revue tous ceux qui avaient quitté le Maubert dans l'année, on retrouvait tous les signes d'une malédiction si inexplicable que nul ne s'était appesanti sur elle. Combet se souvenait du geste de Conseiller, le jour où il avait fait arrêter Pantel et certains même inventaient d'autres détails et donnaient un récit à moitié imaginaire de l'événement.

Mais ces explications trop précises révoltaient le plus grand nombre, et, devant les parleurs, approuvés par tous, des hommes disaient brusquement :

— Vous savez tout? Alors, pourquoi parlez-vous? C'est peut-être un petit bâtard mort-né... Qu'est-ce qu'on peut reprocher à Conseiller? Il n'a jamais fait tort à personne.

Dans cette confusion, les événements se précipitaient. Ils montaient tous, comme une immense houle, vers le Maubert, vers cette demeure solitaire, haut perchée au milieu de tous les regards, en amont de la vallée, presque au-dessus de la terre. Puis ils en redescendaient, chaque fois plus violents, plus tragiques, et traversaient la ville d'un bond furieux.

En quelques heures on vit monter au Maubert les gendarmes, le procureur de la République et tout le Parquet. Après une rapide enquête, ils redescendirent à Saint-Jean sans même s'arrêter à la ville. Mais des gendarmes, restés derrière, avaient ordre d'arrêter Conseiller.

Tout cela se savait et se répétait aussitôt. De chaque ferme, de chaque champ, on observait la haute demeure comme une barque en mer. On sut bientôt ce que Conseiller avait dit aux juges : on sut aussi qu'il avait fait taire Albin, et, qu'avec une violence terrible, il s'était déclaré seul coupable.

— Un petit bâtard de Clémence, — chuchotaient les gens.

— Il serait peut-être mort quand même.

— La honte l'a rendu fou... il se sentait trop honnête.

On savait aussi qu'entourée de toutes les femmes de la famille, happant l'air, soulevée sur son lit, Lucie agonisait dans sa chambre.

Certains disaient encore qu'on avait aperçu Clémence, au fond du vallon de la Mellette, insouciante, couchée au milieu de ses chèvres, la face vers le ciel, au-dessous de la course des nuages.

A chaque nouvelle, une émotion plus profonde emplissait tous les cœurs de désespoir et de solitude. Mais elle ne trouvait aucune parole pour se fixer, elle restait hésitante et secrète.

Personne n'avait encore le courage de porter un jugement sur le drame qui mettait Conseiller et toute la famille Arnal en dehors du monde. Chacun sentait seulement qu'il venait de perdre une force, un orgueil, un soutien, et quelque chose commençait à manquer à cette communauté qui vivait pourtant sans besoin, d'une vie âpre, économe, prudente.

Mais quand, entre les deux gendarmes qui s'écartaient de lui et marchaient à distance respectueuse, Conseiller quitta le Maubert, un cri traversa la vallée et la ville :

— Ils descendent, ils descendent avec lui!

Alors, malgré le premier mouvement de curiosité qui les avait jetés sur le pas des portes, attrapant les enfants par la main, les tirant avec violence, les gens s'enfermèrent chez eux et barricadèrent leurs fenêtres.

En un instant, la ville fut déserte. La poussière d'un automne sans eau courait seule, comme une pâleur, au-dessus d'elle...

Un respect solennel emplissait cette solitude. Elle semblait être l'ordonnance monumentale du sentiment qui tenait alors tous les cœurs, de ce désespoir qui touche l'homme quand il sent prête à s'écrouler une antique croyance.

La ville se refusait ainsi à briser cette confiance de l'homme dans l'homme sur laquelle elle avait si longtemps vécu. Mais les cœurs fidèles et patients qui la gardaient encore

vivante ne savaient comment surmonter la puissance des événements, ils ployaient sous eux et rien ne venait en aide à leur angoisse.

Alors, comme entre les deux gendarmes, Conseiller traversait la place de la Mairie, une vieille femme, boitant, courbée, sortit d'une porte et vint le tirer par la veste, renversant la tête vers lui :

— Dis, Conseiller, pour la demande que j'ai faite, tu sais bien, toi, pour cette pension de mes derniers jours, qu'il faut leur arracher, à qui faut-il écrire encore?

Conseiller tourna vers ce vieux visage, vers ces cheveux en croches folles aussi blancs que les siens et posés sur son coude, les yeux étonnés que tous les hommes tournent vers l'aube et la renaissance du jour sur le monde.

La vieille parlait en s'appuyant à son bras. Elle était chétive et confiante...

A vingt pas devant eux, la petite mairie étalait son air d'ancienne maison de maître. Tout un monde, sûr de lui-même s'ordonnait autour d'elle : les champs arrêtés contre la montagne, les chemins et les ruisseaux, les boutiques de la ville et les maisons aux fenêtres closes derrière lesquelles des hommes penchés regardaient la place...

— Il te faudra... — dit Conseiller.

ANDRÉ CHAMSON

LA PREMIÈRE TENTATIVE

DE RÉPUBLIQUE RHÉNANE

La première tentative de République Rhénane? Comédie, selons les uns, tragédie, selon les autres. Trois actes sans cohésion dans des décors tour à tour romantiques et futuristes de burgs moyenâgeux et de cheminées d'usine. Un scénario assez burlesque, où les acteurs — artistes improvisés substitués à des professionnels en rupture de ban — jouèrent leur jeu sans se soucier ni du régisseur, ni du voisin. Un parterre très mêlé d'Anglo-Saxons, choqués dans leur puritanisme utilitaire par la licence des tableaux, et de Français plutôt séduits, tout prêts à applaudir, mais bientôt déroutés par le tour des événements. Un dénouement décevant, où l'on vit triompher le Prussien, personnage peu sympathique, et qui devait normalement faire les frais du spectacle. Voilà l'impression confuse qu'on a gardée généralement de l'aventure.

En fin de compte, la pièce tomba, et la critique lui fut sévère. Trop, peut-être? Nous allons voir...

La Rhénanie après la défaite.

Le 11 novembre 1918, la défaite fut ressentie avec moins d'amertume à Mayence qu'à Berlin, mais elle y causa d'égales appréhensions. Les premières années de guerre, avec leur cortège de victoires, n'avaient que fort peu entamé la fidélité rhénane. Les contingents hessois ou palatins, sans participer toujours aux exactions prussiennes ou bavaroises,

avaient pleinement fait leur devoir sur l'Yser. On n'en voulait pas à Berlin d'avoir provoqué le conflit mondial; (on croyait peu, d'ailleurs, à la culpabilité de la *Wilhelmstrasse*, et, au reste, on s'en moquait); mais on commença à déchanter quand la guerre eut cessé d'être fraîche et joyeuse, quand Batocki, dictateur aux vivres, eut noué de solides ceintures autour des ventres rhénans.

Ce fut bien pis, au moment où survint l'armistice. Quatre années d'hostilités et de blocus avaient vidé le pays de sa substantifique moelle. L'*Ersatz* régnait; des ressorts métalliques avaient remplacé les pneus de bicyclettes; on ne trouvait plus de savon; chose infiniment plus triste, le chocolat avait disparu. Les indigènes étaient pauvrement vêtus de drap des tranchées. Les stocks avaient fondu. Et la misère matérielle s'augmentait du désarroi moral qui agitait les esprits.

La débâcle militaire, et plus encore la brusque menace de l'invasion, survenant presque sans transition après les éclatantes victoires de Ludendorff, avaient jeté la population rhénane dans un trouble profond. La nouvelle de la révolution du 9 novembre porta le comble à la confusion. Le spectre du bolchevisme, qui surgissait à l'Est sur un ciel de feu, épouvanta ce peuple paisible, secrètement inquiété par le passage sur son sol des hordes allemandes, battues et indisciplinées, qui refluaient vers la Sprée. Il faut chercher dans cette terreur du lendemain la raison profonde de l'accueil toujours correct, souvent chaleureux, fait à nos beaux régiments qui arrivaient dans les villes rhénanes, l'arme sur l'épaule, en ordre parfait, au son joyeux des clairons. A leur arrivée, les soviets locaux, qui s'étaient constitués, sans grande conviction peut-être, sur l'invitation de Moscou et de Munich, disparaissaient comme par enchantement. La « grande peur » qui avait, un moment, étreint à la gorge la Rhénanie tout entière, se dissipait à la vue des vétérans de Verdun et des bluets de la deuxième Marne.

Une autre angoisse, à peine moins aiguë que celle du bolchevisme, la crainte de la famine, tenaillait les Rhénans. En pays germanique la prospérité se mesure surtout aux possibilités d'absorption. Elles étaient alors fort maigres. Jacques

Bainville, dans ses « Conséquences politiques de la paix », conte qu'un diplomate neutre déclarait au début de la période d'armistice : « L'Allemagne sera au premier qui y promènera un saucisson au bout d'une perche ». L'image, vraie pour tout l'Empire, vaut surtout pour la Rhénanie. L'égoïsme des Rhénans est célèbre : bien des gens qui avaient souffert du blocus et craignaient le pire, se seraient donnés à la France pour être sûrs de manger à leur faim.

C'est ainsi que des problèmes d'ordre économique et administratif se posèrent tout de suite devant les généraux français responsables de l'ordre rhénan. L'armistice, qui avait laissé en place le fonctionnaire allemand, ne leur avait pas donné de pouvoirs politiques, mais la sécurité des troupes d'occupation, celle des nations qu'elles représentaient sur le Rhin, étaient directement intéressées à la solution de ces problèmes. La conservation du gage rhénan, dont nos troupes s'étaient faites les gardiennes, ne l'étaient pas moins. Il fallait, de toute évidence, assurer le ravitaillement de la Rhénanie. Le général Mangin, à Mayence, le général Gérard à Landau, en vinrent ainsi à créer, suivant les directives du contrôle général établi à Luxembourg, des organismes très comparables : sections économiques, bureaux d'affaires civiles où l'on traitait les questions les plus diverses : administratives, législatives, financières, avec une section spéciale pour le ravitaillement civil. Mais il apparut très vite, au fonctionnement de ces différents organes, que l'on retrouverait à chaque pas la politique que Paris s'était flatté de bannir de l'occupation.

La Rhénanie, en effet, se trouvait dans une position très spéciale. Les Alliés l'avaient placée en dehors du blocus, qui devait continuer de peser jusqu'au traité de paix sur le reste de l'Allemagne. Mais la Prusse, plus que jamais aux abois, n'avait pas pour autant renoncé à en faire sa « vache à lait », suivant l'expression chère aux Mayençais. Elle représentait 17 p. 100 de l'ensemble démographique de l'Allemagne, et participait, avant la guerre, dans une proportion de 23 p. 100, au mouvement économique et financier de l'Empire. Elle payait alors plus du quart des contributions des États allemands. Elle avait, pendant les hostilités, très largement con-

tribué au ravitaillement de la nation, grâce à la mise en vigueur, en 1915, d'un système fort ingénieux : les « offices impériaux ». C'étaient essentiellement, pour l'ensemble de l'Allemagne, des organes de répartition de chaque denrée qui jouaient au profit des régions les plus déshéritées. L'armistice, qui exemptait les Pays Rhénans du blocus mais leur faisait supporter les charges de l'occupation interalliée, dérangea ce beau plan. Berlin cependant prétendit ne pas renoncer à des ressources si nécessaires. Les cultivateurs rhénans, contraints de livrer aux représentants du Reich une partie de leurs récoltes pour des prix dérisoires, cherchèrent à se soustraire à cette obligation par tous les moyens. Pour les contraindre à s'exécuter, les autorités allemandes organisèrent, à l'aide de camions automobiles, de véritables expéditions à main armée. L'une d'elle finit tragiquement à Rheinfels par l'assassinat d'une demi douzaine de paysans. Les fonctionnaires responsables furent traduits en conseil de guerre, et ces exactions prirent fin[1].

Les généraux français furent, de la sorte, conduits tout naturellement à se poser en protecteurs des populations. Et, tout naturellement aussi, ils passèrent de la défensive à l'offensive. Berlin, privé des ressources des pays rhénans, cherchait à leur envoyer le moins possible de ce qui leur manquait, de façon à faire retomber sur les occupants la responsabilité d'une situation critique. On dut parer ce coup par des mesures diverses. Quand la carence du Reich fut à peu près complète, un office central français de ravitaillement fut créé à Mayence, qui prit, en pratique, la place de l'administration défaillante. Des suppléments de farine, de riz et de pommes de terre furent alloués par les autorités d'occupation à différentes catégories d'ouvriers et d'employés, mineurs, agents des chemins de fer, bateliers du Rhin. Lorsque la Commission interalliée de ravitaillement commença de fonctionner suivant le plan Hoover en juillet 1919, l'initiative des généraux français avait déjà sauvé les pays rhénans de la famine.

1. Voyez : lieutenant-colonel Schweisguth : l'administration des pays rhénans sous le régime de l'armistice. *Revue des Deux Mondes*, 1er-15 septembre 1924.

Les rapports économiques franco-allemands.

La question de la conservation du gage rhénan soulevait le problème plus général des rapports économiques franco-allemands. Il avait fallu empêcher l'évasion des capitaux rhénans, en interdisant la sortie des territoires occupés des espèces métalliques et des valeurs alliées, mais il était délicat de s'opposer au passage sur la rive droite des produits et des capitaux des territoires occupés sans ouvrir en même temps à l'ouest la porte que l'on fermait à l'est[1]. Les relations au compte-goutte entre les deux rives risquaient, en augmentant la crise du chômage, de provoquer des perturbations graves dans un pays orienté depuis près de cinquante ans vers Berlin. C'est déjà le problème de la frontière douanière qui se posait. Nous pâtirons toujours de ne l'avoir pas résolu à ce moment, de n'avoir pas tranché le nœud gordien qui ne se pouvait délier. Il est difficile d'en vouloir aux chefs qui cherchaient une solution : à mesure que les jours s'écoulaient, ils voyaient le danger d'attendre la conclusion d'une paix toujours retardée, pour résoudre des difficultés sans cesse grandissantes.

De fil en aiguille le général Mangin fut amené à s'occuper du problème des réparations. Le chômage combattu et enrayé dans les territoires occupés, des stocks de marchandises s'étaient constitués, qu'il fallait éviter de dériver vers l'Allemagne libre. A maintes reprises Mangin préconisa l'ouverture à la Rhénanie de débouchés français « afin de consolider notre influence, de permettre la compensation financière de nos importations sur le marché rhénan et de hâter la reconstitution des pays dévastés, par l'apport de la production des pays occupés ». Entrant dans le détail, il demandait au gouvernement de faire sienne l'idée suggérée par des industriels du Nord d'autoriser la reconstruction totale d'un nombre déterminé de villages détruits. On aurait évité de la sorte des concurrences sur l'ensemble des marchés français des produits de notre industrie.

Une telle politique d'échanges économiques supposait

1. Voyez : André Risler : « l'œuvre du général Mangin en pays rhénan » (*Revue Universelle*, 1er décembre 1922).

l'assainissement préalable des finances rhénanes. Dès 1919, le mark était à la baisse et l'on ne trouvait plus de francs dans les territoires occupés. Le paiement des importations, très nombreuses à la suite de la levée du blocus, les avait absorbés. La création d'une monnaie rhénane désolidarisée du mark paraissait s'imposer. La section financière de la chambre de commerce allemande de Mayence avait nettement préconisé cette solution. Un banquier hessois, nullement francophile d'ailleurs, prit même, à la fin de janvier 1919, l'initiative d'écrire au général Mangin pour lui demander le concours de sa section économique afin de mettre sur pied une banque d'émission rhénane.

Divergences françaises à l'égard de la question rhénane.

Ces suggestions n'eurent aucun succès, parce qu'une politique rhénane n'entrait pas dans les vues de Paris, dans celle tout au moins du gouvernement, car l'opinion française au contraire, enthousiasmée par les récits de littérateurs de bonne volonté, pécha plutôt par excès d'imagination.

Elle découvrit la Rhénanie au moment même où la victoire en ouvrit les portes à nos troupes. La ligne bleue des Vosges, reconquise et dépassée, cessa brusquement de cacher à ses yeux les riches plaines de la Germanie. Du coup, les vieux souvenirs se réveillèrent en foule, sans qu'on se souciât beaucoup de les confronter avec la réalité. La défaite de 1870 effacée, les angoisses d'une guerre mortelle dissipées, personne ne douta plus que le Rhin, de Spire à Cologne, ne tînt désormais dans notre verre.

Les politiciens suivirent moins vite — ou ne suivirent pas du tout. Dans l'arsenal diplomatique, le « pré-carré » de Richelieu avait été bien oublié. Un instant, en 1917, M. Briand avait songé à lui donner un air présentable. Par M. Paul Cambon, il avait fait sonder les intentions du gouvernement britannique sur une extension éventuelle de la France au Rhin; puis sa nonchalance naturelle avait repris le dessus. Il n'avait plus, de toute la guerre, été question de nos droits historiques.

L'armistice était venu, et avec lui les difficultés diplomatiques. Les Français, aux yeux de leurs alliés de la veille,

commençaient en effet à devenir suspects. On leur en voulait presque d'avoir trop bien réussi et leurs prétentions à la sécurité étaient taxées d'impérialisme. M. Clemenceau bataillait déjà contre Lloyd George et Wilson pour faire admettre aux Anglo-Saxons le principe même de l'occupation interalliée survivant au traité de paix. Le vieux Tigre avait vu la guerre de trop près pour se repaître des utopies dont la noble candeur du président Wilson se montrait si friande. Son sens des réalités ne l'inclinait pas à confier à une Société des Nations qui n'avait pas fait ses preuves la protection de son pays, cinq fois envahi en cent vingt-cinq ans. Malgré cette sorte d'entraînement qu'exerçaient sur son esprit les Anglo-Saxons, il n'allait bientôt consentir à limiter dans le temps la durée de l'occupation que contre la promesse, non tenue d'ailleurs, d'un pacte de garantie. Sa grande préoccupation était donc de maintenir l'union des grands Alliés de la guerre pour éviter tout retour offensif de l'Allemagne, de museler la bête par un réseau d'accords interalliés aux mailles serrées, d'asseoir fortement sur le Rhin la sécurité de la France, en mettant Paris à 400 kilomètres de l'invasion, de contraindre en même temps Berlin à payer sa dette par une pression exercée en terre allemande. Dans sa conception, la Rhénanie devait être un gage et un bastion — nullement un trait d'union [1].

Il n'y avait pas de place, semblait-il, pour des distinctions byzantines, tout juste bonnes à compliquer des négociations déjà difficiles. Tous les Allemands, pour M. Clemenceau, se valaient. Ils avaient fait la guerre ensemble : ils devaient expier ensemble. Ce n'était pas sa faute, déclarait-il, le 27 septembre 1919, à la tribune de la Chambre des Députés, si maintenant, lorsqu'il voulait aller au Rhin, il rencontrait des pays allemands entre le Rhin et lui. Ainsi son scepticisme personnel, son goût prononcé, commun à tant de nos compatriotes, pour une paix bien abstraite, cristallisée en des pactes de tout repos, ses sympathies anglo-saxonnes et son ignorance des affaires allemandes — tout l'incitait à l'abstention.

Cette attitude si lourde de conséquences ne manque pas d'une logique abstraite, affreuse : la victoire, étant une

1. Voyez J. Aulneau : *le Rhin et la France.*

œuvre collective, mettait sur le même pied tous les alliés sur le Rhin. Du coup, la Rhénanie cessait d'être le champ d'application de la diplomatie française, les affaires rhénanes devenaient de simples questions de politique étrangère ; et M. André Tardieu pouvait déclarer n'avoir pas voulu dissocier l'empire allemand « pour ne pas porter atteinte à la liberté intérieure d'un peuple, même vaincu ». On ne se demandait pas si vraiment la solidarité de la guerre et de la paix exigeait un tel sacrifice, si l'unité allemande, faite à coups de sabre avait la même valeur morale, était digne du même respect, que l'unité française. On barrait des siècles d'histoire, au nom de l'évangile nouveau.

On s'explique ainsi que les rapports des généraux, relatant les espoirs qu'avait fait naître notre occupation, aient été accueillis avec une froideur croissante. Les vœux des populations paraissaient d'autant plus suspects aux augures interalliés qu'ils militaient en faveur de nos intérêts. Par paresse, par désintéressement excessif aussi, on ne voulait pas marquer un point en vue des règlements prochains sur des alliés qui pourtant ne se gênaient pas pour donner des apaisements secrets à Berlin.

Le prestige prussien.

M. Clemenceau crut pouvoir observer sur le Rhin une neutralité glacée. Vision trop abstraite, trop dédaigneuse des hommes et de l'histoire. Les espoirs populaires n'y trouvèrent pas leur compte. Les généraux placés à la tête de l'armée d'occupation non plus. Le divorce était fatal entre la politique dénuée de sentiment du chef du gouvernement, et l'opinion plus nuancée qu'ils avaient acquise au contact des faits. Chargés d'assurer l'ordre, de conserver le gage rhénan, ils rencontrèrent devant eux la Prusse. Il ne fallait pas attendre de celle-ci qu'elle prît une attitude passive dans ces régions qu'elle avait eu tant de peine à conquérir, ni qu'elle se bornât à défendre âprement à Versailles l'unité allemande attaquée sur le Rhin. Il ne s'agissait pas uniquement pour elle de tirer de la Rhénanie assez de substance économique pour passer les mauvais jours. Sa vie politique même était en jeu. Malgré

la défaite, elle continuait d'avoir conscience de sa mission historique. L'effondrement des trônes des petits princes allemands, l'arrivée au pouvoir des éléments de désordre n'avaient pas donné le signal de la débâcle. Les cadres tenaient encore malgré la carence gouvernementale.

En Allemagne, une révolution n'entraîne pas le bouleversement administratif qui marque chez nous l'avènement d'un ministère radical. On n'y assiste pas à cette valse des ambassadeurs, à cette ronde des Hauts Commissaires, qui affirment avec tant d'éclat, aux yeux de l'étranger, la continuité de vues de la politique française. Se souvenant qu'ils avaient été les socialistes du Kaiser, les nouveaux messieurs se gardèrent de toucher au personnel diplomatique d'ancien régime. Ils maintinrent en fonction les préfets de Guillaume II, tous les *Regierungspraesident*, tous les *Landrat*, tous les *Provinzialdirektor* qui incarnaient, pour les Rhénans colonisés, l'impériale majesté du pouvoir central. Bien souvent, il y eut, même pour les princes dépossédés, des accommodements. A Darmstadt, à la lisière même de notre occupation, le grand duc de Hesse, devenu simple particulier, garda la disposition de son château et toucha une liste civile que lui servit le cabinet socialiste hessois.

L'absence de sectarisme de cette invraisemblable révolution contribua pour une large part à donner aux Rhénans l'impression qu'en dépit des apparences, il n'y avait pas grand chose de changé. La gigantesque silhouette de la Germania continuait de se découper sur le ciel, faisant planer sur les vignes étagées de Bingen l'image de l'Allemagne guerrière. La présence de l'immuable fonctionnaire prussien était beaucoup moins une protection qu'un avertissement. Elle signifiait que le vieux Bismarck montait toujours la garde au Rhin — la garde des consciences rhénanes, qu'il saurait au besoin remettre dans le droit chemin du germanisme. Berlin n'avait pas encore déchaîné dans le monde ses campagnes massives sur la honte noire, sur la misère des pays occupés. Le souvenir des atrocités allemandes était encore trop frais. Mais sa volonté de puissance, un instant abattue, renaissait devant la paix tardive et les divisions des Alliés.

Ainsi, le spectre du chancelier de fer contribuait à maintenir

les Rhénans dans cette étonnante passivité qui faisait dire jadis au patriote mayençais Forster : « L'indolence allemande de ces gens-là excite la bile! Seront-ils jamais quelque chose? Ils ne veulent rien et ne font rien ». Au contact de la vivacité française cependant, l'indolence avait paru faire place à plus de joyeux entrain. Pour ces populations passives habituées à la soumission, manquant de cadres et de sens politique, l'autorité d'occupation représentait une force plus humaine que celle de Berlin, sur laquelle on pourrait peut-être s'appuyer pour résister aux exigences de la *Wilhelmstrasse.* Ce fut le sort des Rhénans, au cours de l'histoire, d'obéir à un chef et de subir sa volonté, sans grande répugnance d'ailleurs; mais il ne leur était pas encore arrivé d'avoir deux maîtres à la fois. Ils savaient mieux que nous qu'on ne compose pas avec le Prussien et s'étonnaient secrètement que, victorieux, nous ayons continué de tolérer sa présence à nos côtés. Le symbole de notre triomphe s'en trouvait obscurci.

Du moment que les négociateurs de Versailles entendaient respecter l'unité allemande, il était certes difficile d'agir autrement. Mais la lutte aux yeux des Rhénans était fatale; le Prussien, battu mais toléré, devait chercher sournoisement sa revanche. Aussi, politiciens, capitalistes et syndicalistes, attirés depuis 1866 dans l'orbite de Berlin, attendaient-ils le développement et l'issue de l'inévitable conflit pour voler au secours du vainqueur. La masse, moutonnière, se réservait, mais, reconnaissante aux Français de l'ordre et du pain assurés, elle souhaitait confusément d'obtenir d'eux cette liberté qu'elle se sentait incapable de conquérir elle-même.

Mangin l'Africain.

Avec le général Mangin, les Français semblèrent devoir l'emporter. Ses efforts pour éviter à la Rhénanie les conséquences alimentaires de la défaite lui avaient valu la sympathie d'une population qui ne doutait pas que la France officielle fût derrière lui. Son prestige de grand chef fit le reste. Cet Africain avait les deux qualités qui en ont toujours imposé à des peuples longtemps tenus en tutelle : le goût du faste et le sens de la justice. A tout prendre, ses méthodes ne

différaient guère de celles qui ont fait, au Maroc, la fortune d'un Lyautey. L'Allemand et l'Arabe ont ceci de commun qu'ils subissent aisément la volonté d'un conquérant qui parle haut, sait se faire respecter et n'émet pas d'exigences inutiles.

Les mesures de police, les restrictions apportées à la circulation, aux réunions publiques, à la liberté de la presse, les réquisitions de logement, toutes les misères inévitables de l'occupation furent supportées d'assez bon cœur par cette population que des photographies des régions dévastées affichées en bonne place dans les salles de dépêche françaises incitaient à des réflexions salutaires, aggravées encore par les nouvelles toutes fraîches du spartakisme à Berlin, du bolchevisme à Munich. Le contrôle judiciaire lui-même ne fut pas mal accueilli, parce qu'il donnait l'assurance d'une efficace protection contre les représailles de Berlin. De jeunes Rhénanes ayant payé d'un goudronnage en règle et d'une tonte sévère (à une époque où la mode n'admettait pas encore cette fantaisie) leur excessive tendresse à l'égard de la classe 18, quelques bourgmestres se virent traduits devant les tribunaux de simple police, et tout rentra dans l'ordre. En Rhénanie où le respect de l'officier, même ennemi, reste indiscuté, une condamnation par les tribunaux militaires ne se monte pas en épingle et ne signifie pas la gloire. Les bravaches furent rares. La population voulait de l'ordre. Elle en avait.

Une très vieille civilisation n'évite pas toujours la servitude politique. Qu'une force étrangère au pays, mais maîtresse d'elle-même, vienne juguler l'anarchie ou faire cesser l'oppression d'un premier vainqueur, moins humain, et les préventions tombent vite, la confiance s'affirme. Le général Mangin n'incarnait pas seulement l'ordre militaire, il apportait la paix religieuse. Au moment où l'anticléricalisme du ministre des cultes Adolf Hoffmann troublait profondément l'âme des Rhénans, Mangin faisait rouvrir au culte la chapelle du palais grand-ducal, fermée depuis 1814 — depuis le départ des Français! La bonne entente qui régnait entre ses aumôniers catholiques, protestants et juifs donnait aux Rhénans l'image d'une France bien différente de celle qu'on leur avait repré-

sentée — d'une France qui n'ignorait pas les croyances, mais les respectait toutes. Image, hélas! plus idéale que réelle — image qu'une autre image a remplacée depuis, sans profit pour nous.

Et maintenant, le panache. « N'abusons pas de la teinte khaki! » écrivait Maurice Barrès en titre d'un de ses plus beaux articles de guerre. A Mayence, du moins, on s'inspira de ce conseil. A juste titre, en dépit d'une légende qui veut qu'on ne soit pas, sur les bords du Rhin, porté sur les choses de l'armée. Certes, le Rhénan n'est pas militariste, en ce sens qu'il n'aime pas se battre. Son patriotisme est fait beaucoup plus du sens extrêmement vif de ses intérêts de clocher que d'un sentiment très chatouilleux de l'honneur militaire. Mais il ne déteste pas les manifestations guerrières qui rassurent son instinct de propriétaire. Mangin sut flatter ce goût par des revues nombreuses et des parades étincelantes où l'éclatant manteau des spahis de son escorte, la nouba des tirailleurs marocains mettaient une note exotique et bariolée. Lorsqu'au mois de mai 1919, le maréchal Foch s'embarqua à Mayence pour descendre le Rhin à bord du *Bismarck*, une foule énorme se pressait sur les berges pour contempler l'homme qui avait été plus fort que Hindenburg. Plus tard seulement, beaucoup plus tard, après les jours d'émeute où les troupes étaient restées l'arme au pied, les clairons et les tambours qui saluent chaque jour la relève de la garde n'éveillèrent plus d'échos dans les cœurs des Rhénans.

En 1919, au contraire, ceux-ci communièrent parfois avec l'occupant dans le culte d'un grand passé. Le transport des cendres de Hoche, d'un des forts de Coblence à l'endroit où le jeune chef avait franchi le Rhin, en face de Neuwied, la restauration du monument de Marceau à Coblence, avaient été l'occasion d'évoquer des souvenirs glorieux. La légende simplifie l'histoire, qu'elle embellit. Il est permis à l'historien de préférer, aux méthodes d'assimilation de Hoche, celle de Rudler. D'ailleurs il importe peu. Dans la mémoire des Rhénans, il restait qu'autrefois les Français leur avaient donné la liberté. Notre occupation le leur rappelait.

Ils leur avaient donné aussi la gloire. Aux rives du Rhin, le souvenir du grand empereur est toujours vivant. Sur les

airs de Schumann, les deux grenadiers de Heine chantent encore leur plainte et leurs espoirs. Dans quelques vieilles familles, on continue de montrer les diplômes des ancêtres, la croix d'honneur rapportée d'Espagne ou de Russie; en 1885 — quinze ans après Sedan — un vétéran hessois, voûté et cassé, déambulait dans les défroques de l'Empire, par les rues de Mayence. C'était l'anniversaire d'Austerlitz. Il allait au cimetière accomplir l'ultime pèlerinage, s'incliner sur la tombe de ses camarades, dernier survivant d'un cortège de héros. Les Mayençais qui se souvenaient de l'avoir vu passer assistaient maintenant, mêlés aux familles des vétérans, aux solennelles cérémonies de remise en état des monuments aux morts hessois de la Grande Armée qui se déroulaient à Worstaedt et à Bingen. Les soldats français avaient repris le flambeau échappé des mains débiles du dernier de leurs frères d'armes rhénans.

Le mirage rhénan.

Il serait osé de reprocher au général Mangin d'avoir pris l'initiative de semblables manifestations. Elles sont cependant à l'origine d'une politique personnelle dont les résultats ne furent pas heureux. Devant l'affirmation si nette du prestige français, des espoirs naquirent et prirent forme, que les négociateurs de Versailles devaient méconnaître, ou ignorer volontairement. Mangin donnait aux Rhénans une idée très haute de la France, qu'il avait servie si magnifiquement. L'admiration respectueuse qui montait vers lui le grisa. Quand on entre dans la voie des initiatives, il arrive qu'on ne s'inquiète bientôt plus d'être suivi. Et le silence du pouvoir central apparaît vite comme un encouragement — non comme l'indice d'une volonté solide, systématique, d'abstention.

Il est en soi fort beau que des peuplades fassent le général vainqueur juge de leurs différends, ainsi qu'il arriva le jour où la petite principauté du Birkenfeld, jusqu'alors sujette de l'Oldenbourg, balançait entre la solution brutale d'une immédiate proclamation et celle, plus diplomatique, d'une séparation à l'amiable, obtenue moyennant finances d'un gouvernement aux abois. Il n'est pas mauvais non plus

d'arrêter net une menace de grève politique par quelques paroles bien senties au bourgmestre de Mayence, au président de la Hesse-Rhénane. L'homme de la rue, qui n'aime pas les fonctionnaires importés de Darmstadt et de Berlin, s'étonne et réfléchit. Il respecte, il admire, il aime presque cette autorité étrangère, empreinte de justice et de fermeté. Musicien dans l'âme, il sait gré au proconsul du goût qu'il montre pour son art favori. On voit, aux théâtres de Mayence et de Wiesbaden, le général Mangin suivre avec dilection les représentations de *L'Or du Rhin*, de la *Walkyrie*. On voit des Rhénans aux tournées de la Comédie-Française, aux soirées du quatuor Capet. Les cours de français commencent d'être fréquentés, parce qu'on croit la France pour longtemps présente. Et Paris, l'esprit latin, toujours mêlé en ces lieux à la pensée germaine, semblent du coup moins éloignés.

Dans tout cela, il y a cependant une bonne part de mirage. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts du Rhin depuis que l'ont franchi Louis XIV, et les hommes de la révolution, et le grand Napoléon. Pour mesurer le recul il suffit de songer au mot de Frédéric II au marquis de Vallori, que rappelle si opportunément Georges Grosjean dans le beau livre qu'il a consacré à la politique rhénane de Vergennes : « Vous craignez de vous enfourcher en Allemagne, mes chers amis. Soyez sûrs que le jour où vos troupes auront passé le Rhin, vous aurez contre vous la plus grande partie de l'Allemagne. » Le précurseur de l'unité allemande tentait de nous intimider. Il ne nous contestait pas la frontière du Rhin. Mais depuis qu'à Vienne Talleyrand commit l'erreur fatale d'inviter la Prusse à s'installer sur le Rhin aux lieu et place du roi de Saxe, une politique de collaboration a pris peu à peu le pas sur la méfiance. La prospérité matérielle, fruit du mariage de raison intervenu entre le Pactole rhénan et l'organisation tudesque, a noyé les vieilles rancunes et inculqué aux habitants de la rue des prêtres le sens si curieusement allemand de la *Reichsfreudigkeit* « la joie de faire partie de la communauté germanique ». C'est, à tout prendre, la satisfaction du souscripteur à l'égard d'une affaire qui donne de bons dividendes — celle du propriétaire à l'endroit d'une firme bien tenue, et marchant bien.

Les partis contre le séparatisme.

Au xxe siècle, les burgs du Rhin n'ont été restaurés par une administration prévoyante que pour flatter le cabotinage historique du Kaiser, engraisser les hôteliers, toucher les cœurs sensibles des jeune gens en voyage de noce. Ce qui compte, c'est les cheminées d'usine. A cheval sur les deux rives, insensible aux arguments idéologiques, la grosse industrie se rit des particularismes. Ses chefs, durs et précis, poursuivent des rêves d'hégémonie économique qui débordent les cadres étroits d'une région et se soucient peu de voir s'accumuler les frontières douanières. Les fumées de leurs entreprises se confondent dans le ciel avec celles de l'Allemagne entière. Quant aux troupes, socialistes et syndicalistes, elles sont par essence internationalistes. Les petites patries n'ont aucun charme pour elles. Un jour peut-être, elles dépasseront le stade qui fait, des magnats de Saxe et de Westphalie, des partisans de l'Allemagne unitaire. En attendant, et pour longtemps, ces adversaires de classes font route ensemble. Dans une brochure célèbre, le philosophe Oswald Spengler a montré l'identité profonde du prussianisme et du socialisme qui recèlent, selon lui, une égale force d'unification et d'expansion[1].

Un seul parti en Rhénanie, le Centre catholique, aurait pu s'opposer utilement à cette étrange conjonction des populistes et des socialistes pour défendre la cause du particularisme et des libertés locales. Ses traditions, ses origines rhénanes semblaient lui dicter une telle attitude. En 1919, comme en 1923, il a cependant sauvé l'unité allemande. Nul n'a combattu plus franchement — plus sauvagement même — les séparatistes que les évêques et les prêtres de la Hesse, de la Prusse rhénane et du Palatinat. Avec une part de vérité, on a dit parfois que les ecclésiastiques, très fiers de leurs prérogatives, craignaient d'instinct une francisation possible de leur pays, qui leur aurait fait tâter de ce régime de laïcité tant redouté de leurs collègues alsaciens. Peu leur chaut en effet, de connaître le sort misérable des bons

1. Voyez Rhenanus : « Le prestige sur le Rhin » (*Revue de Paris*, 1er nov. 1923).

prêtres français « à la soutane verdie », chers au cœur innombrable de M. Herriot. Il y a aussi autre chose, que n'ont pas saisi ceux qui s'obstinent à voir dans tout catholique rhénan un allié naturel de notre patrie : par une évolution curieuse, mais inéluctable, le centre de Windthorst, qui avait mené contre Bismarck un victorieux *Kulturkampf*, est devenu le parti du gouvernement d'Erzberger et de Marx, la grande force qui fait et défait les ministères à Berlin. Position fort agréable au pays de l'honnête courtier, et qui vaut bien quelques sacrifices d'idéalisme, au profit d'un opportunisme louvoyant, sans grandeur, mais profitable à n'en pas douter. On ne pouvait demander aux trois chanceliers que, depuis la guerre, le Centre a donnés à l'Allemagne de ne pas voir que l'indépendance rhénane marquerait l'écroulement de leur parti et, avec lui, l'abandon des catholiques disséminés dans tout l'Empire protestant, des enfants perdus de la *Diaspora*. L'idée de la séparation brutale, complète, n'est pas naturelle à l'Allemand quel qu'il soit. Les dix-huit années de lutte « culturelle » contre la Prusse avaient pu développer, chez les hommes du Centre, un particularisme agressif; avec l'apaisement des esprits, une conception plus élargie, plus vraiment germanique du problème a prévalu : celle de la « Grande Allemagne » prébismarckienne à laquelle les démocrates n'avaient jamais cessé de demeurer fidèles. Auprès d'elle, auprès de l'immense Allemagne rêvée par Arndt et Goerres, de la *Mitteleuropa* du chancelier Fehrenbach, qui va de la Meuse au Niemen et de l'Adige au Belt, la formule prussienne apparaît comme singulièrement étriquée. Peu importe d'ailleurs. Unitarisme cohérent, fédéralisme grandiose et confus, *Stahlhelm* et *Reichsbanner* sont figures très diverses, mais également redoutables, d'un même impérialisme.

Ainsi, pour des raisons différentes, tous les partis prennent leur mot d'ordre à Berlin. La chose est déjà grave en soi. Elle l'est davantage encore si l'on songe que les Rhénans ne sont pas de la race des maîtres, qu'ils sont allemands par le sentiment de la discipline, qu'ils obéissent aveuglément aux directives de leurs groupes politiques.

Les défenseurs de l'unité allemande, enfin, ont un atout

de tout premier ordre dans les querelles de clocher qui n'ont jamais cessé de diviser les Rhénans. De tous temps, les peuples de la rive gauche du Rhin ont subi des attractions variées et souvent opposées. Entre la région de Cologne, catholique, industrielle et soumise à la Prusse, et le Palatinat, agricole, en majeure partie protestant et dépendant de la Bavière, il n'y a guère d'affinités. De Mayence à Wiesbaden, douze kilomètres et pas un trait commun. Le Nassau se souvient encore qu'en 1866, des Rhénans, mêlés aux troupes prussiennes, foulèrent son sol en vainqueurs. Partout c'est une dispersion inouïe des intérêts, des appétits, et des tendances.

Méfaits de l'occupation interalliée.

A n'en pas douter le général Mangin sous-estima toutes ces difficultés parce que, faute d'un recul nécessaire, les arbres l'empêchèrent de voir la forêt. Mais sa tâche, déjà compliquée par l'indifférence presque hostile du gouvernement, devait être rendue plus difficile encore par la présence sur le Rhin des généraux alliés.

En dépit de la fiction qui subordonnait les divers chefs d'armée à l'autorité suprême du maréchal Foch, les différentes zones fixées arbitrairement aux forces alliées devinrent autant de secteurs où l'on adopta des attitudes souvent opposées, toujours divergentes. On ne pouvait demander à des généraux anglais ou américains d'avoir les mêmes préoccupations de sécurité que leurs collègues français. De fait, les directives du commandement restèrent a plupart du temps lettre morte. C'est ainsi que les prescriptions rigoureuses qui restreignaient les échanges entre les territoires occupés et l'Allemagne libre ne furent pas observées en zone anglaise et américaine, où l'envie de reprendre le commerce avec Berlin l'emportait sur la préoccupation de tenir compte des besoins rhénans.

Si les divergences devaient s'accuser ainsi sur le terrain économique, il était fatal, *a fortiori*, qu'elles fussent des plus graves sur le plan politique. Au moment où, à Paris, « les Grands Quatre » n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur le principe même de l'occupation, on ne pouvait escompter une

unité de vues quelconque de la part de leurs représentants respectifs sur le Rhin. On eut ainsi le spectacle édifiant de généraux alliés, loyaux militaires mais politiciens discutables, beaucoup plus préoccupés de se surveiller mutuellement que d'opposer un front commun aux intrigues de la Prusse.

Il ne fallait pas attendre des Américains une grande intelligence politique des affaires d'Allemagne — une grande curiosité non plus. Associés de l'Entente pour une besogne déterminée : la guerre, qu'il s'agissait de mener jusqu'à la victoire, ils considéraient leur tâche comme achevée et entendaient borner leur occupation à des fins toutes militaires. Un grand nombre de soldats du corps expéditionnaire étaient d'origine allemande. Ils s'étaient battus loyalement, mais avaient l'intention de s'en tenir là. Beaucoup d'entre eux s'étaient mariés sur place. Les derniers temps de l'occupation américaine durent à des faits de ce genre un caractère presque idyllique. Mais les débuts avaient été très stricts, sans la moindre trace de ce « bon garçonnisme » qui mettait aux bras de nos joyeux Sénégalais, de nos fantassins conquérants, des ribambelles de jeunes Rhénanes. Le symbole de l'Amérique sur le Rhin, ce n'étaient pas ces retraites au flambeau qui parcouraient, bruyantes et désordonnées, les grandes artères de Mayence et de Wiesbaden, c'était le flegmatique « M. P. », le terrible policier khaki, au brassard bleu, qui employait toute son urbanité à casser de sa matraque quelques gueules d'ivrognes trop prolixes. Le Yankee concevait son rôle comme celui d'un gendarme international, enclin à prêter main-forte à l'autorité, quelle qu'elle fût. Coblence, où il campait, était la capitale administrative de la Prusse rhénane, et, par suite, la ville la plus prussifiée qui fût sur les bords du Rhin. On comprend que les Américains aient traité alors les séparatistes comme de simples ivrognes, et qu'ils n'aient eu que peu de penchant pour la politique française, qui prétendait distinguer. Le général Allen, qui succéda au général Liggett à la tête du corps expéditionnaire et remplit après le départ de M. Noyes les fonctions de Haut Commissaire *in partibus*, n'a pas caché son sentiment là-dessus dans un livre qu'il écrivit à son retour en Amérique, et qui eut un succès fou en Allemagne. La réputation de parfait gentleman et de grand ami de la France,

qu'il avait cultivée soigneusement par une affabilité toute particulière envers nos généraux, y a un peu perdu. Mais la petite déception que l'aventure a laissée ne doit pas nous cacher qu'une telle attitude est très caractéristique de l'état d'esprit américain.

Pour des raisons bien différentes, le point de vue britannique se rapprochait sensiblement de cette opinion d'outre-Atlantique. L'armistice, qui avait livré aux Anglais la flotte allemande, leur avait apporté par surcroît un certain nombre de satisfactions d'ordre matériel, qui leur permettaient d'envisager l'avenir avec sérénité. Ils pouvaient ainsi, sans danger, mettre en pratique la maxime sportive qui interdit de s'acharner contre un adversaire à terre. Soucieux d'affaires beaucoup plus que de spéculations philosophiques, ils s'occupèrent le moins possible de l'état d'esprit des indigènes, suivant le principe immuable qui règle leur ligne de conduite dans le vaste monde, au Transvaal comme aux Indes : l'Anglais d'une part, de l'autre l'indigène, et une solide barrière entre les deux. Habitués à s'installer confortablement, pour cinquante ans, et à faire leurs malles en un quart d'heure, ils se contentèrent d'entretenir des rapports corrects et distants avec les autorités locales.

Une telle réserve s'harmonisait d'ailleurs parfaitement avec les intérêts bien entendus de l'empire britannique. Ce qui, chez les Américains, n'était qu'indifférence un peu dédaigneuse à l'égard des querelles de la vieille Europe, correspondait chez les Anglais à une nécessité peut-être illusoire, probablement néfaste, en tout cas profondément ressentie : celle de l'équilibre continental à maintenir coûte que coûte entre la France et l'Allemagne. Le Reich était faible. On pouvait être sûr que tout ce qui tendrait à l'affaiblir encore politiquement ou économiquement, tout ce qui menacerait sa sacro-sainte unité serait vu d'un œil défavorable par les gens de la Cité.

Il était permis d'espérer que les Belges, établis à Aix-la-Chapelle, auraient une vue plus saine et moins sommaire du problème rhénan. Aussi directement menacés que nous d'un retour offensif de l'esprit de guerre germanique, l'intérêt comme l'amitié semblaient leur commander de se tenir à nos

côtés. Ces prévisions, pourtant, ne se sont réalisées qu'en partie. Nous avons eu les Belges avec nous à Francfort et dans la Ruhr (sans qu'on puisse dire, dans ce dernier cas, que leur concours nous ait été acquis sans réserves). En dépit de certaines apparences, nous les avons eu contre nous, plus ou moins ouvertement, dans la question du séparatisme. Le souci de tenir la balance égale entre la France et l'Angleterre, une susceptibilité craintive et tatillonne qui est souvent l'apanage des petites nations, expliquent l'attitude de Bruxelles en bien des occasions.

En bref, une occupation purement française de la rive gauche du Rhin eût pu contribuer dans une large mesure à briser l'unité allemande, ébranlée par la défaite. L'occupation interalliée devait inévitablement aboutir à la renforcer.

Manque de liaison entre les généraux français.

Encore eût-il fallu que cette occupation française eût elle-même quelque cohésion. Ce n'était malheureusement pas le cas. De par leur configuration même, les différents secteurs se prêtaient aussi peu que possible à une action politique quelconque. Pour confondre ceux qui ont accusé la France d'avoir eu, dès l'armistice, des arrière-pensées d'impérialisme, il suffit de jeter les yeux sur une carte où l'on voit la limite de l'occupation couper en deux les Pays rhénans et la Westphalie (car le Rhin n'est pas une frontière, mais un lien entre deux rivages), suivre autour des têtes de pont la ligne purement géométrique d'arcs de cercles qui enjambent des montagnes, coupent des fleuves, traversent des villages, avec l'impassibilité sereine des forces sans pensée.

De plus, Mangin n'était pas seul sur le Rhin : le général Gérard, à Landau, commandait la VIIIe armée. Les deux chefs ne s'aimaient pas, et n'étaient pas faits pour se comprendre. Gérard, plus connu par l'indéfectibilité de ses sentiments républicains que pour son génie militaire, ressentait quelque ombrage de la popularité de Mangin l'africain. La nature puissante du vainqueur de Villers-Cotterets, sa passion du commandement, ne devaient pas l'incliner à rechercher la collaboration d'un collègue, peu porté lui-même à suivre ses

suggestions. Mangin, Gérard, avaient un chef commun, le général Fayolle, placé à la tête du groupe d'armées. Mais ce beau soldat ressentait peu de goût pour la politique. Pour pouvoir imposer, sur d'aussi graves problèmes, une ligne de conduite déterminée à ses deux subordonnés, qui, beaucoup plus que lui, détenaient la réalité du commandement, et disposaient d'amitiés parlementaires précieuses dans des camps opposés, il eût fallu qu'il incarnât vraiment la pensée du généralissime, le maréchal Foch. A la même heure, cependant, ce grand capitaine, dont l'histoire dira qu'il avait vu plus juste en politique que bien des hommes d'État, assistait à l'abandon de sa thèse, sur la barrière proprement militaire du Rhin, « où finit le péril de la patrie ».

Dès lors, rien ne pouvait contraindre Mayence et Landau à se mettre d'accord. La nature elle-même semblait les convier à faire bande à part. Le Palatinat formait à lui seul une unité administrative. Habité par une population dont la majorité était protestante, il dépendait tout entier de la Bavière. Les régions sur lesquelles s'étendait l'autorité du général Mangin étaient au contraire aussi hétérogènes que possible. Elles avaient toutes leurs capitales en Allemagne libre. Le catholicisme, seul, leur conférait une sorte de cohésion.

Dorten, ou la confiance en soi.

Les chances de réussite étaient assez minces, mais l'enjeu était tentant, et Mangin était joueur. Devant les résultats heureux de sa politique, à la vue de ces populations qui semblaient sortir de leur torpeur à mesure que l'armature prussienne se desserrait autour d'elles, il crut au développement d'un mouvement d'opinion qui aurait pu servir puissamment la cause de la paix et aurait rendu la Rhénanie à sa mission traditionnelle de trait d'union entre deux civilisations. Il y crut d'autant plus qu'il rencontra l'homme le mieux fait pour le comprendre, partager ses espoirs et nourrir ses illusions : le docteur Dorten.

Curieuse figure. Un Rhénan de Bonn — un ancien procureur d'Empire, qui n'avait pas l'esprit prussien. La guerre avait fait de lui un capitaine d'artillerie. Il s'était bien battu,

mais les premières grandes défaites avaient réveillé son esprit critique. En septembre 1918 il n'avait évité le conseil de guerre que de justesse, à la suite d'appréciations peu flatteuses pour l'empereur, émises devant un parterre d'officiers. En novembre, la débâcle et l'armistice. Comme d'autres arboraient le drapeau rouge, Dorten avait mis un fanion rhénan au capot de l'automobile qui le ramenait à Wiesbaden. A quelque temps de là il envoyait à Berlin sa démission de procureur d'Empire, lâchait la Prusse, prenait contact avec le député Trimborn, chef du centre rhénan, qui l'assurait de la sympathie de son parti alors fort désorienté.

Dans le cas de Dorten, il y avait beaucoup d'opportunisme. Mais aussi une conviction profonde. Cosmopolite d'allures et de goût assez britannique d'aspect, plutôt français d'inclination, il était doué d'une forte culture historique, bien plus, hélas! que du sens des réalités économiques qu'il possédait fort peu. L'occasion lui paraissait belle de libérer sa petite patrie des influences prussiennes, de lui permettre de retrouver les grands courants de civilisation vers lesquels il se sentait attiré personnellement. Par delà la France et l'Allemagne, il voulait rendre à la Rhénanie la notion de ses destinées, réconcilier par son entreprise le germanisme redressé et la latinité, comme ils l'avaient été au siècle d'or de Charlemagne, à l'époque des électeurs du Saint Empire romain germanique. « Nous ne sommes pas des Français, se plaisait-il à dire. Nous sommes des Rhénans, et le type du Rhénan, c'est Gœthe. C'est de son *Deutschtum* que nous relevons, non de celui de Bismarck. C'est nous qui avons porté au delà du Rhin la culture latine. Elle s'est heurtée sur l'Elbe à la Prusse slave qui en a fait un germanisme corrompu. Nous ne voulons plus de ce germanisme-là. Nous voulons revenir à nos origines. »

En somme, un théoricien, et, par certains côtés, un idéologue. Mais aussi, un homme d'action. Si ses conceptions furent parfois assez nuageuses, s'il ne sut pas toujours très bien ce qu'il voulait, il le voulut du moins de toutes ses forces. Cet homme avait en lui une confiance extraordinaire, et le mépris des difficultés. Par là, il devait plaire au général Mangin.

Par ses qualités d'artiste et d'aristocrate aussi. Ce fin lettré, qui habitait à Wiesbaden une villa somptueuse, aux lourds tapis, aux beaux tableaux modernes, aux meubles de style, n'avait rien de l'aventurier classique et besogneux. Mais sa séduction même le rendait suspect à un peuple de petits bourgeois. Capitaine d'artillerie, ex-procureur d'Empire, ne sont pas non plus des titres à faire carrière sur le Rhin. De là une méfiance instinctive des masses à son endroit — méfiance que partageaient jusqu'à un certain point ses collaborateurs, hommes simples, qui trouvaient le chef trop distant et se plaignaient avec quelque aigreur qu'il exigeât d'être seul à fréquenter les autorités françaises.

C'est à la fin d'avril 1919 que Dorten connut Mangin. Il venait d'éprouver sa première grande déception. Conrad Adenauer, premier bourgmestre de Cologne — le personnage peut-être le plus influent de Rhénanie — l'avait proprement lâché. Il avait fait du chemin depuis cette date du 4 décembre 1918 où cinq mille Rhénans — socialistes, démocrates et centristes — rassemblés par ses soins au *Guerzenich* de Cologne, avaient pris acte de l'impossibilité de former à Berlin un gouvernement stable, et conclu à la nécessité de constituer un État rhéno-wesphalien dans le cadre de l'Empire allemand. Des comités, alors, avaient été formés, dont Adenauer avait assumé la direction. Il les réunit une seconde fois à Cologne, le 1er février 1919. A cette assemblée de députés et de bourgmestres le docteur Dorten représentait le Rhin moyen. Ses efforts pour faire proclamer immédiatement la République Rhénane furent vains. Adenauer, menacé par Scheidemann d'un procès en haute trahison, recula devant une aventure aussi redoutable. Très habilement, il fit traîner les choses en longueur, afin de voir venir. Il représenta aux délégués inquiets que la majorité des voix ne saurait suffire à emporter une décision si importante, et qu'il était nécessaire d'obtenir l'adhésion de tous les partis. Bref, l'idée de la proclamation immédiate fit place à celle, infiniment moins ambitieuse, de la création d'un comité d'études chargé de préparer les voies à une Rhénanie autonome, dans le cadre de la future constitution allemande. C'était l'enterrement.

Adenauer, ou l'opportunisme.

Que s'était-il passé? On a souvent accusé Adenauer d'avoir trahi la cause rhénane, et Dorten lui-même ne s'en est pas privé. Le mot est un peu rude. Qu'est-ce au fond, qu'Adenauer? Un Rhénan comme il en est beaucoup, intelligent, sans caractère, et opportuniste en diable. Au physique, un homme à tête de mouton, assez mal bâti, d'aspect maladif et fuyant. Ses avatars sont célèbres : il est un jour à la tête du mouvement rhénan; quelques semaines après, il s'est dégagé et a rejoint, à Versailles, Brockdorff-Rantzau qui s'emploie à sauver les morceaux de l'empire allemand. Plus tard, il donne sa fille en mariage à un officier anglais, ce qui ne l'empêche pas, en 1925, de protester contre la prolongation de l'occupation britannique à Cologne («Nous ne sommes pas une race de nègres».) En septembre 1923, en pleine opération de la Ruhr, quand les ponts sont coupés sur le Rhin entre fonctionnaires français et allemands, il cherche le contact avec le haut commissaire interallié qui l'évite résolument. Six mois après, il fait amende honorable devant le président Ebert et est à deux doigts de recueillir le portefeuille de l'Intérieur dans le cabinet d'Empire.

Grâce à cette remarquable souplesse qui lui permit toujours de tirer à temps son épingle du jeu, Adenauer a su durer, et sauver la fortune de la ville qui lui était confiée. Sous son administration, Cologne a pu prospérer dans des conditions pourtant défavorables, au milieu de l'anarchie et des difficultés économiques auxquelles fut en proie, de 1919 à 1924, la zone britannique, qui subit à la fois les contre-coups des désaccords germano-alliés et des divergences franco-anglaises. Appartenant à cette race des grands bourgmestres qui fournit à l'Allemagne tant de ses hommes d'État, il fut incontestablement un patriote rhénan, mais il n'envisagea jamais les intérêts de la Rhénanie qu'à travers ceux d'une cité et d'une région limitée. On a dit souvent qu'il avait eu, dans les temps troublés, l'intention de faire de Cologne une ville libre et puissante, parmi la faiblesse de sa nation. C'est tout à fait plausible.

La sincérité de cet administrateur prudent et avisé, soucieux de n'engager qu'à bon escient les formidables intérêts écono-

miques dont il avait la charge, n'est pas niable; mais c'est une sincérité bien relative et pour tout dire très germanique — une sincérité tempérée d'un puissant esprit de chantage et de marchandage. Ces éternelles combinaisons qui compliquent et dénaturent toutes les crises politiques du Reich, et amènent les partis à renier en fait un programme qu'ils affichent toujours en principe, fleurissent particulièrement en Rhénanie, parce qu'elles sont, en définitive, un signe non équivoque de faiblesse.

Évolution de l'idée rhénane.

En décembre 1918, Adenauer était partisan d'une république rhénane, parce qu'il avait cru, comme Dorten d'ailleurs, à la nécessité de faire la part du feu. Le création d'un État autonome avait dans son esprit le double avantage d'éviter l'incorporation de son pays à la France ou à la Belgique et de le soustraire aux violences anticléricales qui sévissaient à Berlin. A cette époque on ne concevait pas, en effet, que les Alliés pussent renoncer bénévolement à la frontière du Rhin. On croyait également que la Prusse avait fait son temps, qu'elle avait rempli sa mission historique. C'était l'avis de Prussiens déterminés tels que l'ex-dictateur aux vivres Batocki, l'historien Meinecke. Le professeur de droit constitutionnel Hugo Preuss, chargé d'élaborer le projet de Constitution qui devait se discuter plus tard à Weimar, concevait l'idée, doctrinale et un peu abstraite, d'un État unitaire à l'image des démocraties occidentales, également éloigné de la conception bismarckienne et du fédéralisme à la mode de 1848. La séparation d'avec la Prusse de la Rhénanie et plus tard de la Westphalie et du Hanovre apparaissait alors comme inévitable. Le fait que la motion du 4 décembre — qui, tout en affirmant respecter l'unité allemande, marquait une défiance invincible envers la Prusse, artisan de cette unité — ait été votée par les socialistes, en dit long sur le discrédit où était tombé l'État de Frédéric II.

Deux mois après, les choses avaient changé presque du tout au tout. Les Alliés étaient arrivés sur le Rhin. On a bien souvent voulu voir dans le séparatisme rhénan un mouvement

artificiel dû à l'imagination en délire de généraux trop bien intentionnés. Il est cependant patent que les Rhénans, qui étaient prêts à ce moment à donner le signal de la réorganisation territoriale de l'Allemagne, hésitèrent devant le formidable appareil de forces que constituait l'occupation militaire. Même pacifique, une révolution en présence de l'ennemi est toujours une opération délicate. Quand la maison est envahie, on cesse de songer à une meilleure distribution des pièces. Les lourdes charges inséparables de toute occupation, l'administration étrangère qui se superposait à la pesante administration prussienne, les restrictions de toutes sortes mises à la liberté de circulation, de presse et de réunion inclinaient les populations vers une sage réserve. L'occupation, il est vrai, perdit très rapidement de sa sévérité. Mais les nouvelles que l'on commençait à recevoir de Paris étaient bien faites pour encourager les hésitants dans leur abstention. A Cologne, Adenauer, beaucoup mieux renseigné que Mangin sur ce qui se passait à la conférence de la Paix, avait pu se rendre compte, au contact des Anglais, que Londres était opposé par principe à tout démembrement de l'Allemagne, et que les forces d'occupation britanniques seraient le plus ferme soutien de la Prusse. Le danger d'annexion écarté, la république rhénane perdait beaucoup de ses charmes. Avec des sanglots dans la voix, Lloyd George, s'inclinant devant la statue de la ville de Strasbourg, suppliait la France de ne pas aider à créer une nouvelle Alsace-Lorraine. Le président Wilson professait que la Société des Nations pourrait suffire à tout et qu'une bonne démilitarisation tuerait tous les germes de guerre. La Belgique laissait déjà percer ses craintes imaginaires d'un encerclement de la part de la France. Et la France, hésitant, faute de doctrine, entre les réparations et la sécurité, abandonnait la Rhénanie pour un plat de lentilles — ce pacte de sécurité que d'astucieux Anglo-Saxons allaient lui offrir le 14 mars, afin de lui faire lâcher la proie pour l'ombre.

Berlin se ressaisit.

Berlin, cependant, regagnait tout le terrain qu'avait perdu Paris. Le rétablissement s'était fait très vite. Le spartakisme

venait d'être liquidé et l'ordre — un ordre nouveau — semblait renaître. Les bourgmestres et les hommes politiques qui s'étaient imprudemment avancés le 4 décembre étaient invités à se faire oublier, en se tenant désormais tranquilles. Les députés rhénans, qui avaient pris part aux palabres de Cologne, se voyaient maintenant convoqués à Weimar, où l'on allait sauver l'unité allemande, au prix de quelques sacrifices consentis par la Prusse. La cause de l'indépendance trouvait de moins en moins de défenseurs dans les partis organisés. Le Centre catholique pressentait déjà le rôle magnifique et inespéré qui pourrait être le sien dans l'État régénéré. Son leader rhénan, Trimborn, qui s'était, sans arrière-pensée, prononcé le 4 décembre pour l'autonomie, se contentait de dire alors de la république rhénane : « Si elle doit venir, elle viendra ». Ce n'était pas compromettant. Pour les nationalistes, d'ailleurs peu nombreux, l'unité allemande a toujours été un dogme. Restaient les démocrates et les socialistes. Nous savons déjà qu'aux yeux de ces champions de la Grande Allemagne noire-rouge-or ou de l'Internationale rouge, toute solution particulariste ne pouvait apparaître que comme un pis-aller, commandé par les circonstances. Mais des considérations très pratiques venaient encore renforcer cette position de doctrine.

La Prusse, nation de proie, a si mauvaise presse chez nous qu'on s'est souvent plu à mettre ses appétits guerriers au compte du caractère monarchique de ses fondateurs. En réalité, les deux choses ne vont pas forcément de pair. Une démocratie peut très bien n'être pas pacifiste. Il serait exagéré de peindre la Prusse d'aujourd'hui sous les traits d'une tendre enfant « vêtue de probité candide et de lin blanc »; mais on ne saurait contester son puissant effort de démocratisation. Les socialistes Braun et Severing qui, depuis l'armistice, ont été ses chefs les plus marquants, ont mené contre les éléments réactionnaires une lutte extrêmement dure, qui a été parfois couronnée de succès. Ils n'en ont pas défendu avec moins d'énergie l'unité allemande menacée. Aux heures troubles où la Bavière, la Saxe et la Thuringe semblaient sur le point de faire cavaliers seuls, les fonctionnaires de « gauche » ont été, en Rhénanie, les défenseurs résolus du centralisme bismarckien, sans qu'il en coûtât rien à leur conscience. Dans ces condi-

tions la déchéance de la Prusse, citadelle de la démocratie, qui aurait infailliblement amené la perte de sa plus belle province, ne pouvait que leur être odieuse.

Aussi, dès le 2 février, le chef du socialisme rhénan, Sollmann, prenait-il nettement position, reniant toute idée d'autonomie. Un mois et demi après, il accentuait son évolution, en déclarant à la diète de Prusse que les syndicats ouvriers déclencheraient la grève générale en cas de proclamation de la République Rhénane. Il était impossible d'être plus net.

GUY DE TRAVERSAY

(*A suivre.*)

LES LIVRES D'HISTOIRE

La Tour d'Auvergne. — Napoléon.

M. Charles Le Goffic vient de publier sur *La Tour d'Auvergne* (Flammarion) un petit volume qui a un gros succès. Des papiers de famille qui lui ont été communiqués par le général du Pontavice, arrière-petit-neveu du héros, lui ont permis de préciser ou de rectifier un certain nombre de détails insuffisamment connus ou mal compris.

La Tour d'Auvergne! Ce nom prestigieux n'est pas le sien, mais il y a ajouté tant d'éclat qu'on ne pense à nul autre qu'à lui quand on le prononce. Au fond, le fameux grenadier, « le premier grenadier des armées de la République », s'appelle tout bonnement, en venant au monde, Théophile Malo Corret et son père était un bien modeste avocat de Carhaix, à la fois juge de village et régisseur de biens. Une tradition de famille, que rien d'autre n'étayait, faisait descendre ces Corret du père de Turenne, Henri de la Tour d'Auvergne. Le bisaïeul du grenadier était fils d'une Adèle Corret dont il portait le nom à défaut de père l'ayant reconnu. Cette Adèle Corret était caméristé d'une sœur d'Henri de la Tour d'Auvergne, et elle était venue avec sa maîtresse de Lorraine en Bretagne lorsque celle-ci s'était mariée à un noble breton.

Outre le désir si naturel à tous les bourgeois de se rattacher à une grande famille — en l'espèce, une famille princière, car les ducs de Bouillon se piquaient d'être princes souverains — une extraction nobiliaire était indispensable pour faire son chemin dans l'armée, prétention légitime du jeune Théophile Malo. Sa mère, ambitieuse et remuante, avait beaucoup de relations.

Elle s'était mariée trois fois; son premier mari était un seigneur régulièrement titré. Elle eut l'art de faire entrer aux mousquetaires ce fils bien doué, après de bonnes études chez les Jésuites de Quimper, ce qui exigeait et par suite impliquait la noblesse. Un jésuite de la famille, le P. Corret, professeur au Collège de Quimper, utilisa ses anciens élèves haut placés pour qu'on fermât les yeux sur le défaut de naissance du jeune homme. Corret prend le nom d'une métairie qui lui appartenait; il est incorporé sous le nom de Corret de Kerbeauffret sur un simple certificat de quatre gentilshommes complaisants qui attestent sa noblesse. Le fait d'être mousquetaire dispensait pour devenir officier d'avoir passé par une écolemilitaire. Corret devient sous-lieutenant au régiment d'Auvergne, dont le colonel est un de ses protecteurs les plus chauds.

Mais pas de guerre à l'horizon. Né en 1743, mousquetaire en 1765, officier six mois plus tard, Corret ne peut faire ses preuves; on est en paix depuis la fin de la guerre de Sept ans. C'est la vie de garnison, qu'il occupe à étudier les langues vivantes. Il a le don. Outre le bas-breton natal et les langues mortes du collège, il parle l'anglais, l'allemand et l'espagnol; tout cela ne pourra le mener, en l'absence de guerre, qu'à être capitaine à l'ancienneté avec la croix de Saint-Louis au bout de vingt-cinq ans de service. Pour aller au delà en temps de paix, il faut de la fortune et un grand nom.

Ici, le prodigieux rebondissement. Le duc de Bouillon, prince de Sedan, chef de la Maison de La Tour d'Auvergne, l'autorise le 18 novembre 1779 à prendre le nom de La Tour d'Auvergne, et avec les « armes », en y ajoutant dans l'écusson la barre comme enfant naturel. Comment et pourquoi cette reconnaissance après plus d'un siècle? Le duc de Bouillon régnant n'avait pas eu de chance comme père. De ses trois fils, un était mort au berceau, un autre qui était bossu était mort assez jeune. Le survivant était cul-de-jatte et hostile à toute paternité. La famille et le nom étaient en passe de s'éteindre. Par quelle voie Corret est-il entré en relations avec lui, on ne le sait. Toujours est-il qu'un beau jour, Corret adresse une requête à ce grand personnage, pour lui demander de prendre son nom, requête appuyée de « pièces » et d'un certificat qui ne devaient pas être très probants.

Phénomène inouï, le duc retourne les pièces, déclarant que sa conviction est faite, qu'il a procédé à des recherches, qu'il a les « preuves les plus certaines et les plus positives » du bien-fondé de la prétention de Corret. Sa documentation était pourtant si peu sûre que, dans plusieurs occasions, il fait descendre Corret non du père, mais d'un frère de Turenne. Au fond il a voulu jouer un tour à sa famille avec laquelle il s'entend mal et est même en interminables procès. Corret a du reste bonne réputation et bonne grâce; il avait de la race, le vieux duc lui saute au cou et le reçoit dans son château de Navarre, près d'Évreux, où jamais ne paraissait le cul-de-jatte. Peut-être songeait-il même à l'adopter.

La Tour d'Auvergne a un nom et, malgré sa modestie, ses sentiments égalitaires à la J.-J. Rousseau, ce nom lui monte à la tête. Il ne trouve pas d'expression pour qualifier le procédé de l'intendant de Bretagne qui le maintient à la taille des roturiers sous prétexte que les Bouillon sont princes étrangers dont la souveraineté n'est pas reconnue en France. Toutefois ce nom ne le fait pas monter en grade. Il faudrait une campagne. La Tour d'Auvergne ne peut obtenir d'être au nombre des officiers envoyés soutenir les « insurgents » d'Amérique. Il faut dire qu'à ce moment, à la suite d'un duel ou d'un accident, il était gravement blessé. On ne l'envoya pas non plus au siège de Port-Mahon qu'on cherche à reprendre aux Anglais, on ne l'accepta même pas comme volontaire dans les rangs français. Il y va quand même, dans le corps espagnol, commandé par un Crillon, élève lui aussi du P. Corret, providence inépuisable de son neveu.

En peu de temps, sa bravoure et sa renommée d'humanité sont légendaires. Il étonne des gens que rien ne semblait devoir étonner en fait de témérité. Il se joue du danger et lui-même ne se sert jamais de son épée. « Je suis assez heureux, écrivait-il à un de ses neveux à la fin de sa carrière, après trente-quatre ans de service, pour que mon épée n'ait jamais été teinte du sang de personne. » Il est aussi fier et aussi célèbre pour avoir ramené sur son dos « au milieu d'un feu épouvantable », écrit Crillon, un volontaire blessé que pour avoir incendié une frégate anglaise sous le canon. C'est un paladin, disait de lui son chef.

Oui, mais ce paladin n'est pas en règle. Il avait cru comprendre qu'on fermerait les yeux sur sa présence dans le camp espagnol. Il s'est tellement fait remarquer que cette fiction n'est plus possible. Il a fait des jaloux. Du reste, son protecteur dans les bureaux, Wimpfen, frère du futur chef de l'armée girondine en Normandie, n'est plus là. Ségur le rappelle sans phrase. S'il ne rentre pas, le roi « nommera à son emploi ». Il faut réintégrer son régiment à Strasbourg où il apprend l'allemand pour se consoler. Il essaye encore de rejoindre Crillon qui assiège maintenant Gibraltar, profitant de ce que son régiment est alors à Perpignan. Ce second voyage en Espagne où il est aussi attiré par une grande dame, dont il a fait la conquête à défaut de celle de Minorque, et dont M. Le Goffic cite des lettres brûlantes, n'aboutit qu'à une réception à la cour où il accepte la Croix de Charles III, mais refuse une pension.

Ce n'est pas qu'il soit riche ou même à l'aise. Le duc de Bouillon l'aime bien, mais son affection reste platonique. Il a pour excuse d'être aux trois-quarts ruiné. La Tour d'Auvergne, tout féru qu'il soit de sa récente noblesse, est imbu des idées libérales. Il est en congé de semestre au pays natal au début de la Révolution. C'est lui qui traduit et commente aux paysans bas-bretons les nouvelles du jour, la prise de la Bastille, tout en défendant la veuve et l'orphelin des châteaux contre la jacquerie qui suit le 14 juillet. Il est d'ailleurs, comme beaucoup d'autres, illogique. Il applaudit toutes les mesures de la Constituante pour établir l'égalité tout en sollicitant la Croix de Saint-Louis. Il songe à prendre sa retraite, se plaint d'être méconnu, mais, soldat avant tout, il refuse d'émigrer. Dans une lettre du 15 juin 1792 à un de ses amis, il donne ses raisons : « Je suis bien décidé pour mon propre compte à garder mon poste jusqu'à la fin des inquiétudes publiques, comme le soldat fidèle garde celui qui lui est confié. Je ne violerai certainement jamais la foi que j'ai donnée, mon serment d'être fidèle à mon roi et à ma patrie. » Une tradition fortement ancrée veut qu'il ait opposé un refus à ses collègues prêts à partir et que pour écarter tout soupçon d'arrière-pensée ambitieuse, il leur ait fait alors le serment de n'accepter aucun avancement du nouveau régime.

C'est ainsi qu'on explique son obstination farouche à rester simple capitaine alors que tant d'offres flatteuses et méritées lui sont faites. Et par un paradoxe piquant, c'est de là que vient sa singulière popularité. S'il était mort général comme tant d'autres, il serait sans doute oublié. La légende a travaillé sur le modeste officier, que beaucoup même ont fini par croire simple soldat.

Il a une première chance. Il se rattache à Turenne et justement Turenne est la seule des gloires militaires de l'ancien régime qui soit restée en honneur. On en a fait le modèle du héros simple, modeste, économe du sang de ses hommes. On mettra ses cendres aux Invalides à l'instigation de Carnot. La Tour d'Auvergne bénéficie de cette légende qui s'ajoute à la sienne. Envoyé à l'armée du Mont-Blanc, sous Montesquiou, il prend part à l'occupation pacifique de la Savoie (1792). Il passe de là à l'armée des Pyrénées, commandée par l'ancien ministre girondin, le général Servan. Servan le propose pour le grade de colonel, avant même son arrivée. Cette fois, il n'eut pas la peine de refuser. Le ministre de la guerre, Pache, n'est pas favorable. Bientôt, deux représentants en mission, qui l'avaient vu à l'œuvre, reprennent cette proposition. Cette fois, c'est lui qui refuse. Mais désormais, il est repéré : tous les commissaires de la Convention tiennent à faire sa connaissance; on parle de lui à l'Assemblée. Puisqu'il ne veut pas être colonel, on songe à lui comme chef de bataillon. Son nouveau chef, le général Alexandre Dumas, le père du romancier, y perd son latin. A défaut du titre, on lui fait faire la fonction. On lui confie un groupement de 30 à 40 compagnies, — lui-même ne parle que de 16, formant un corps de 1 300 hommes. Il est appelé plus d'une fois au Conseil des généraux.

Vanité de la gloire! Pendant ce temps, on le considère dans son pays comme émigré. Ses deux petites fermes sont mises sous séquestre, sous prétexte que la commission administrative du Finistère n'a pas reçu son « certificat de résidence à l'armée ». La bureaucratie ne perd jamais ses droits. La chose s'arrangea. Un accident plus fâcheux, c'est qu'il est pris, allant en congé, par une frégate anglaise dans la traversée de Bordeaux à Brest. Il est interné en Cornouailles,

dans la petite ville de Bodmin. Il en profite pour étudier curieusement le dialecte cornique qui est une branche, disparue aujourd'hui, du bas-breton. Il a du reste des amis en Angleterre et parle bien l'anglais. Mais il a maille à partir avec la garnison. Il continue à porter sa cocarde tricolore et refuse de se la laisser arracher. Il est traité avec rigueur et n'obtient qu'au bout de onze mois d'être échangé contre un officier anglais. Envoyé sur parole pour régler cet échange, il se heurte à l'opposition des bureaux. En fait, il avait été pris comme passager et non comme belligérant et le ministre de la guerre, Davoust, ayant renvoyé sur parole les Anglais pris dans ces conditions, « le gouvernement anglais avait mandé que tous les passagers français faits prisonniers par sa marine pouvaient se considérer comme échangés ». Mais La Tour d'Auvergne, nouveau Régulus, n'entend pas de cette oreille, sa conscience est intraitable; il voulait retourner en Angleterre si on ne libérait pas un officier anglais de son grade. On finit par lui donner satisfaction.

Est-ce l'heure de la retraite? Sa santé est éprouvée, il a des rhumatismes, il n'a plus de dents à la mâchoire supérieure, il ne reçoit rien de ses fermages : sans l'hospitalité que lui offre dans son hôtel du quai Conti le nouveau duc de Bouillon, le cul-de-jatte, meilleur homme qu'on ne le dit, il aurait eu besoin d'un surcroît de stoïcisme. Enfin, tout s'arrange. La Tour d'Auvergne, par économie, vient demeurer à Passy où, pour 70 francs, il trouve le gîte et le couvert chez un ancien compagnon d'armes, retraité comme colonel, et exploitant les eaux ferrugineuses de Passy (66, rue Basse, aujourd'hui, 21, rue Raynouard). Il habite aussi quelque temps, peut-être pour commencer, un autre logis, comme le prouve une quittance de loyer. Il travaille d'arrache-pied à son grand ouvrage sur les *Origines gauloises* et se donne une peine comme seul il savait s'en donner pour faire restituer au duc de Bouillon ses biens confisqués. Il y réussit et refuse la terre de Beaumont-le-Roger que le duc lui offre comme remercîment. Nul n'est plus à cheval sur son dû, mais il est encore plus enragé à ne rien recevoir comme cadeau. Le duc en fut piqué, un échange de lettres amena une réconciliation.

A ce diable d'homme qui ne veut rien accepter, on s'acharne

à tout offrir. Il est mis par le Conseil des Cinq-Cents sur la liste des candidats proposés, parmi lesquels les Anciens choisiront un membre du Directoire pour remplacer Letourneur, directeur sortant. Du coup, ses infirmités s'évanouissent, sa santé est rétablie. il demande à rejoindre l'armée. Il est invité chez Laréveillère-Lepaux, chez Barras; c'est Carnot qui le présente. Naturellement, il décline tout avancement, il est toujours capitaine. Ici la légende a brodé. On a raconté que La Tour d'Auvergne aurait repris du service pour remplacer le fils d'un de ses amis, le celtisant Le Brigant, à qui il n'en restait qu'un sur vingt-deux enfants qu'il avait eus. C'est trop dire. Dans une lettre, La Tour d'Auvergne écrit simplement à son beau-frère : « Quand vous verrez le citoyen Le Brigant, assurez-le que je ne négligerai rien pour faire obtenir un congé à son fils. » Il est vrai que, dans une lettre au citoyen Petiet, ministre de la guerre, il déclare ne solliciter « d'autre place que celle de simple volontaire et de relever un de ses frères d'armes ». Rewbel, dans sa réponse, ne fait aucune allusion à ce remplacement. En fait, le jeune Le Brigant ne fut pas renvoyé dans ses foyers et rien n'autorise à dire que la réintégration de La Tour d'Auvergne eût été liée à la libération de son jeune protégé. C'est pourtant cet épisode controuvé, ou pour le moins singulièrement romancé, qui a le plus frappé la postérité.

La Tour d'Auvergne est renvoyé à son ancien régiment, la 46e demi-brigade, et participe sans éclat à la campagne de Moreau 1796-1797. La paix de Campo-Formio le ramène à sa retraite de Passy. Mais la paix n'est pas durable. Pendant que Bonaparte est en Égypte, une nouvelle coalition attaque nos frontières, Souvarov nous chasse d'Italie, la patrie est de nouveau en danger. La Tour d'Auvergne, dont la pension de retraite était en instance, s'offre au ministre de la guerre, Schérer, comme volontaire, 13 janvier 1795. Réintégré le 23 mars, il sert sous Masséna dans la magnifique campagne de Suisse, marquée par la victoire de Zurich qui sauve la France des Cosaques. « Le moral est merveilleux », écrit-il lui-même, bien que la solde se fasse attendre et que la guerre de tranchée soit dure. Il tient, mais il écrit plaisamment : « Si je ne suis pas mort, je puis vous affirmer qu'un homme enterré

vaut presque autant que moi. » Dans les opérations qui constituent la victoire de Zurich, il réussit un brillant coup de main, mais sa santé, dont il s'est toujours plaint, est, sinon ruinée, du moins fort délabrée. Un congé le ramène à Passy d'où il se débat comme un beau diable avec ses parents de Bretagne qui ne lui envoient ni argent ni comptes de la gestion de ses biens. Il est maintenant « capitaine réformé d'infanterie ».

Ce héros n'est pas facile à contenter. Nous sommes au Consulat. Le Sénat le nomme député du Finistère, ce qui était une retraite plus qu'honorable. Il refuse, d'abord en termes polis, puis en termes plus rogues quand on passe outre à sa protestation. Cette nomination, même annulée, lui vaut d'innombrables requêtes de gens qui lui demandent de faire pour eux des démarches dans les ministères. Il bougonne, déclare qu'il n'en fera rien, et se donne ensuite toutes les peines du monde pour la foule de ces importuns.

Au surplus, quoi qu'il en dise, il n'est ni oublié, ni sacrifié. Le voilà invité chez le citoyen Bonaparte, Premier Consul. Il est d'ailleurs enchanté du 18 Brumaire. Au fond, ce vieux militaire est toujours, non par courtisanerie, mais par habitude de la discipline et de l'obéissance, aussi par horreur de la politique, partisan du gouvernement régnant. Un journal annonce qu'il va être appelé au « commandement d'une des colonnes de l'armée de réserve ». Il est furieux. Il déchire dans un « Recueil de hauts faits militaires » les pages qui le glorifient. Il a la modestie agressive. C'est « un homme de Plutarque », dit de lui Bonaparte.

Et comme il faut des héros à un régime nouveau, Bonaparte n'est pas fâché d'en avoir un sous la main. A ce vieux guerrier qui ne veut rien être, il va conférer un titre de légende. De là le fameux décret du 27 avril 1800 : « Le défenseur de la Patrie, La Tour d'Auvergne, est nommé premier grenadier des armées de la République. Il lui sera décerné un sabre d'honneur. » Cette fois, la légende est authentiquée. Beaucoup de gens, peut-être même le Premier Consul, croient que la Tour d'Auvergne a vraiment remplacé comme simple soldat le fils d'un de ses amis. Il y a de quoi faire pâlir Cincinnatus.

Mais avec La Tour d'Auvergne, rien n'est facile. Il réclame,

il importune Carnot pour qu'on révoque ce décret trop frappé à l'antique. Mais le pays entier a vibré, c'est ce que voulait le Premier Consul. La Tour d'Auvergne est prisonnier de sa magnanimité. Il est grand homme, il est déjà coulé en bronze. Guingamp est en liesse. La Tour d'Auvergne n'a plus qu'une chose à faire : retourner au front. « C'est mon extrait mortuaire, » dit-il en recevant son brevet de Premier Grenadier. Il revient, avec son éternel grade de capitaine, à son éternel régiment, la 46e demi-brigade, recommandé à qui de droit par Carnot, ministre de la guerre. Trois semaines plus tard, le 30 juin 1800, il tombait percé en plein cœur par la lance d'un uhlan dans un combat de nuit, à Oberhausen.

Bonaparte l'utilise encore. Son nom, par décret consulaire, est maintenu sur les contrôles du 46e régiment et figure à l'appel quand on présente le drapeau. « Mort au champ d'honneur », répond le plus ancien sergent. Et ce n'est pas par hasard qu'Henri Collignon, ancien secrétaire général de la Présidence, choisit, au début de la dernière guerre, ce régiment pour s'engager et se faire tuer à cinquante-huit ans comme simple soldat.

On fit à La Tour d'Auvergne des funérailles telles qu'en avaient peu de généraux. Il resta enterré sur place et un monument fut dressé sur sa tombe, que toutes les troupes désormais venaient saluer quand elle était sur leur chemin. Cette tombe sera plus tard réparée par le roi de Bavière, Louis Ier, et le corps sera en 1889 ramené au Panthéon. Il n'y a jamais eu depuis de « Premier Grenadier ». Cambronne, à qui le titre fut offert, ne s'en jugea pas digne après La Tour d'Auvergne.

Soit! Et pourtant, il y a dans ce héros quelque chose de tendu, de voulu, de raidi. Il refuse tout, mais peut-être souffre-t-il de cet excès d'abnégation. Il n'était pas dans sa jeunesse parti pour tant de vertu. Il avait eu son ambition légitime. S'il y a renoncé par serment, il a tenu ce serment avec une sorte d'obstentation qui trahit peut-être quelque regret. Il incarne l'homme libre et désintéressé, le soldat citoyen et philosophe« qui condamne la guerre en la faisant ». Ce rôle lui est naturel, mais il n'ignore pas que c'est son rôle, et auquel il ne peut plus se dérober. D'autres entrent vivants

dans l'histoire; lui, est entré vivant dans la légende; et il lui arrive de la soigner.

***

Napoléon ambitionnait de laisser dans l'histoire universelle plus d'une « demi-page ». Le succès du volume que lui consacre M. Emil Ludwig, *Napoléon* (Payot), lui donne raison. La traduction anglaise s'est vendue, rien qu'en Amérique, à un million d'exemplaires. Et l'édition allemande a eu un retentissement qui atteste une fois de plus l'extraordinaire popularité de l'Empereur outre-Rhin. Le *Napoléon* du centenaire, de M. Lacour-Gayet, n'en avait pas eu davantage en France.

M. Ludwig, pas plus que M. Le Goffic, n'est un historien professionnel. Tous deux sont des écrivains d'imagination qui ont du reste le mérite, rare en ce cas, de ne pas se laisser entraîner par la folle du logis. Un romancier, un auteur dramatique habitué à l'analyse psychologique, n'est pas mal qualifié, après tout, pour tracer le portrait des grandes figures qui ont joué un rôle de premier plan sur la scène du monde. M. Ludwig a écrit naguère un Guillaume II qui n'a pas été du goût de son modèle : Napoléon serait sans doute plus satisfait de son biographe. La traduction que nous donne de son ouvrage Mlle Alice Stern est bien venue, dans le double sens du mot. La traductrice s'est même imposé un travail immense et on ne peut plus utile. M. Ludwig peint par larges fresques, mais par petites touches. Il procède par citations nombreuses et caractéristiques sans renvoyer à ses sources. Mlle Stern, au lieu de retraduire en français des textes déja traduits en allemand, s'est donné la peine de rechercher les citations originales, ce qui a le double avantage d'éviter l'inexactitude inévitable d'une double version et de refaire en une large mesure la bibliographie que M. Ludwig avait dédaigné d'établir. La table des citations à la fin du volume est un véritable index des références; elle ne contient pas moins de 875 renvois.

On connaît ces portraits dont nos caricaturistes disent eux-mêmes : Un tel, « vu » par un tel. La ressemblance est

souvent frappante, presque exagérée à force de souligner le trait caractéristique. Napoléon, « vu » par M. Ludwig, est parfaitement exact. Il n'y a là ni fantaisie ni histoire romancée. Ce qui donne à tort une impression de littérature suspecte, ce sont les titres des grandes divisions du volume : l'Ile, le Torrent, le Fleuve, la Mer, le Rocher. Ces tranches trop bien coupées donnent une impression de théâtre ou de film. Mais en fait nous ne sortons pas de la réalité. Chaque détail est vérifié, la base est solide; le peintre est un artiste, mais il travaille d'après nature. Racine a dit de Tacite qu'il était « le plus grand peintre de l'antiquité », ce n'est pas une critique. M. Ludwig a du talent, le trait juste et vif abonde sous sa plume. Seuls ceux qui n'ont ni talent ni vie lui reprochent d'en avoir. Sans doute le mérite de la traduction y contribue, mais le tour est constamment français. Voyez le père de Napoléon, imaginatif, instable, beaucoup moins viril que sa femme et qui « vit plus de rêves que de revenus ». Et dans les mots cités, quel choix souvent humoristique! Napoléon se plaint de la faiblesse de la littérature impériale : « C'est la faute du ministre de l'Intérieur. » Pour peindre l'ambition insatiable qui dans chaque triomphe ne voit qu'un échelon, rien ne vaut l'adage dédaigneux de l'Empereur : « N'ira pas loin celui qui sait d'avance où il va. » Et son attitude de parvenu de génie, mais parvenu tout de même, à l'endroit de la vieille noblesse! « Une note méprisante et le secret désir de lui plaire. » Ses relations de famille, comment les mieux marquer que par cette réponse à ses sœurs qui trouvent toujours qu'il leur fait tort en ne leur donnant pas davantage? « A vous entendre, on croirait que j'ai mangé l'héritage de notre père. » Napoléon III s'en est inspiré en répliquant à un parent quémandeur qui lui reprochait de n'avoir rien de son oncle : « Si, j'ai sa famille. »

Dans le choix des petits faits, ces petits faits significatifs qu'affectionnait Taine pour éclairer une situation ou un caractère, on retrouve le même sens du pittoresque. Quand les Hollandais, sur son ordre, viennent lui demander son frère Louis comme roi, il fait réciter au jeune fils de la nouvelle Majesté la fable des Grenouilles qui demandent un roi. Cette fois, il ne ménageait vraiment pas assez les apparences.

Tout le monde connaît le mot de Madame mère : « Pourvu que ça dure! » A Paris, elle économise sur le million de sa pension. A ses enfants qui raillent son économie, elle répond : « Le monde ne va pas toujours du même train, et si jamais vous me retombez tous sur les bras, vous me saurez gré de ce que je fais aujourd'hui. » Elle ne perd pas la tête. Si l'Empereur insiste pour qu'elle dépense son million : « Je veux bien, à condition que vous m'en donniez deux. » Après cela, elle peut se vanter de ne pas « poser à la princesse comme ses filles ». Elle n'a jamais sollicité qu'une chose, qu'Ajaccio devienne capitale de la Corse au lieu de Corte. Accordé. « Ma mère, dit Napoléon en signant le décret, est faite pour gouverner un royaume. » Il n'en dit pas autant à son frère Jérôme, roi de Westphalie, qui se conduit en enfant gâté : « Vous avez beaucoup de prétentions, quelque esprit, quelques qualités, mais gâtées par la fatuité, une extrême présomption et vous n'avez aucune connaissance des choses. »

On ne peut s'attendre à trouver du nouveau sur Napoléon. M. Ludwig n'en a pas trouvé, à proprement parler. Il a éclairé non les faits, mais l'âme. Ce qu'il a voulu faire, il le dit lui-même, c'est « l'histoire intérieure » de son héros. Ce qu'il a bien montré, et avec une objectivité où rien ne trahit la nationalité de l'auteur, ce sont les étapes de cet esprit qui plane dans le surhumain. Le Bonaparte d'Italie ou d'Egypte est hanté de l'Orient; il a les yeux fixés sur Alexandre, le conquérant de l'Inde, le demi-dieu pour qui le monde a failli être trop petit. Ce n'est pas seulement par amour du paradoxe, par désir d'étonner que l'Empereur, arrivé au faîte de sa puissance, parle de sa vie manquée devant St-Jean d'Acre, du turban qu'il aurait coiffé, du Gange où il aurait fait boire son cheval. C'est sa façon de concevoir l'épopée : l'admirateur d'Ossian a toujours rêvé de ces pays prodigieux où on réalise l'impossible. C'est pour lui un amoindrissement que d'avoir été un empereur d'occident, d'avoir chaussé les bottes de Charlemagne au lieu du cothurne alexandrin. C'est de la prose, du terre à terre, que de rêver aux États-Unis d'Europe dont il serait l'arbitre. Et pourtant, il y songe, et M. Ludwig y insiste beaucoup. Voyez dans Las Cases cette profession de foi : « L'Europe

n'eût bientôt fait de la sorte véritablement qu'un seul peuple et chacun, en voyageant partout, se fût trouvé toujours dans la patrie commune. Cette agglomération arrivera tôt ou tard par la force des choses, l'impulsion est donnée, et je ne pense pas qu'après ma chute et la disparition de mon système, il y ait en Europe d'autre grand équilibre possible que l'agglomération et la confédération des grands peuples. »

Mais ce second rêve lui-même n'a pas abouti. Napoléon n'a pas été compris. L'Europe ne l'a pas vu dans ce rôle de grand européen. Après la campagne de Russie, il ne peut plus être question de régner sur l'Europe. L'empereur de l'Europe devra se contenter d'être l'empereur de la France, la grande France des frontières naturelles, et même, après Leipsick, on lui demandera de se contenter de la France des anciens rois. Napoléon, successeur de Louis XVI, Napoléon ramené aux frontières de 1792, serait-ce encore Napoléon? Cette carrière prodigieuse, sans précédent, est pour lui une carrière manquée, même avant la chute. Avant d'être cloué à son rocher de Sainte-Hélène, le Prométhée se sent déjà enchaîné. Il l'est du moment qu'il est forcé de compter avec une limite. Napoléon, qui citait volontiers Montesquieu, n'a jamais médité cette maxime : « Il y a de certaines bornes que la nature a données aux États pour mortifier l'ambition des hommes. »

A. ALBERT-PETIT

LE SOUVENIR DE FRANZ SCHUBERT

A PROPOS D'UN CENTENAIRE

Personne n'est plus sensible que les enfants à l'inspiration de Schubert. Dans cette forêt de la musique, profonde, si ténébreuse, pleine de murmures et de mystères, où l'écolier, même encouragé par ses maîtres, ne s'aventure qu'en frémissant, quelle douceur d'entendre soudain une source au chant pur, un génie mélodieux!

La rencontre a souvent lieu de très bonne heure, grâce aux nombreuses anthologies qui mettent Schubert à la portée des petites mains. Depuis longtemps, il y avait en littérature des éditions spéciales des classiques à l'usage de la jeunesse, *ad usum Delphini*. Mais la musique ne possédait rien de tel avant le milieu du XIXe siècle. Et d'ailleurs, le problème se présentait ici de façon différente. La morale n'étant pas en cause, le musicien pédagogue se dispensait d'expurger. Son travail consistait uniquement à simplifier, en vue d'une exécution plus facile. Aux doigts frêles et inexpérimentés il offrait des roses sans épines.

A la vérité, certains compositeurs illustres se refusent avec dédain à ces arrangements. Telle symphonie altière, d'une majesté de fresque, ne se prêtera jamais à des tableaux de genre ni à des miniatures. Bach et Beethoven, ces géants, font des Petits Poucets par trop invraisemblables. Chopin renonce difficilement à ses parures. Et Schubert est en

définitive avec Mozart l'auteur le mieux servi par ces transcriptions, qui le réduisent sans l'amoindrir.

On commence donc par l'adorer. Il est rare que nos virtuoses en herbe échappent à cet enivrement. Aussi bien les romances les plus célèbres leur fournissent des vignettes d'un éclat et d'un intérêt incomparables. Quel livre d'images pourrait lutter avec l'album qui réunit sous une même couverture la *Sérénade*, la *Truite*, la *Barcarolle*, le *Voyageur*, l'*Aubade* d'après Shakespeare, *Tu es le repos* et la *Rose des bruyères*? Quant aux autres adaptations, — impromptus, *moments musicaux*, valses nobles et sentimentales , marches, galops, *laendler*, polonaises et écossaises, menuets et *scherzos*, symphonies et sonates, — les novices y retrouvent une voix amie qui leur parle avec tendresse.

Après cela, si de grandes personnes daignent leur montrer un jour ces mêmes ouvrages dans le texte original, leur enthousiasme fait explosion comme une poudrière. Ils s'extasient sur ses richesses. Et quelle générosité!... Voilà Schubert devenu leur idole. Avec lui, point de complications scolastiques. Rien d'ambigu ni d'insidieux. Cette âme charmante se donne toute et sans retour. Le *Roi des aulnes*, *Marguerite au rouet*, le cycle de la *Belle meunière* d'un bout à l'autre, et même les âpres méditations du *Voyage d'hiver* et du *Chant du cygne*, éveillent chez l'adolescent, chez la fillette, des échos aussi profonds que chez l'homme mûr ou le vieillard.

Peut-être les admirateurs seraient-ils moins nombreux autour d'un artiste exclusivement lyrique. Mais Franz Schubert est par surcroît un dramaturge. Il a le sens des caractères, des situations, de la force secrète qui précipite une action vers son dénouement fatal, inévitable. Tandis que Schumann se replie craintivement sur lui-même, prisonnier de ses mélancolies, Schubert, moins ombrageux, plus ouvert, curieux du monde extérieur, ne se contente pas du rêve ni de l'hallucination. La confidence nostalgique, l'aveu chuchoté à voix basse, ennuieraient à la longue ce robuste gaillard de souche paysanne. Quand il le faut, Schubert n'hésite donc pas à exploiter certains procédés scéniques. Quiconque a entendu une seule fois la *Mort et la jeune fille*, la *Jeune religieuse*, le *Sosie*, le *Roi des aulnes*, conserve à jamais le sou-

venir de leur prodigieuse intensité dramatique. Ses grandes ballades d'après Schiller sont de vrais mélodrames. Et si, toujours en quête de livrets, toujours hanté par l'opéra, jusqu'à passer en quelques mois de la *Harpe enchantée* à *Sakountala*, d'*Alphonse et Estrella* aux *Conjurés*, Franz Schubert n'a point laissé au théâtre de partition viable, ses romances, ses chœurs, voire sa production instrumentale, attestent surabondamment ses aptitudes dramatiques. Qui ne connaît le *Quatuor à cordes en la mineur?* Dans le mouvement initial, cet épisode du développement, quelques mesures avant la rentrée du motif principal, est un effet de théâtre, insolite assurément dans le domaine réservé de la musique pure, mais du théâtre le plus pathétique et le plus noble. Et pareillement, le premier morceau de sa *Symphonie inachevée*, transfiguré par le souffle amer de la fatalité antique, est une des tragédies les plus poignantes qu'on ait écrites pour l'orchestre.

Le sens de la mise en scène va généralement de pair avec le génie dramatique. A peu de frais, Schubert suscite ce qui lui plaît : atmosphère, lumière, couleur, saisons, éléments, climats, heures du jour et de la nuit, sites et paysages, reflets, parfums, voix éparses de la nature. Il n'est jamais à court de ressources. Lui faut-il un bruit d'eau, il s'y prend de vingt façons diverses. Le ruisseau champêtre de la *Belle meunière*, transparent et allègre, ne ressemblera point au lac frissonnant de la *Barcarolle*, pas plus qu'à la fontaine où se rafraîchira le voyageur haletant de la *Bürgschaft*[1], encore moins aux noires rivières du Tartare[2] dont les tourbillons glacés ajoutent aux épouvantements des Enfers. Qu'est-ce auprès de cela que le pittoresque des autres musiciens? La chevauchée du *Roi des aulnes*, le rouet bourdonnant de Marguerite, ces morceaux où l'émotion lyrique et dramatique s'exalte par l'image, sont d'un jouvenceau qui n'a pas encore tout à fait dix-huit ans. Ce goût de la vérité, ce sentiment du réel, ne

1. Edition Peters, V, 4. Pour éviter toute incertitude au lecteur, nous croyons devoir citer en allemand les titres de certaines mélodies moins populaires. Presque toutes ont été traduites en français, mais sous des titres fantaisistes. C'est ainsi que dans l'ancienne édition Richault, traduction Bélanger, *An Schwager Kronos* devient *Méphistophélès*; *Ganymed*, *la Voie d'en haut*, et *die Forelle* (*la Truite*) la *Péril*...

2. *Gruppe aus dem Tartarus*, *ibid.* II, 22.

l'ont jamais quitté. A la fin de sa vie, dans le *Voyage d'hiver*, il note d'un trait rapide le grincement de la girouette, le chant du coq, le croassement des corbeaux. Et rien ne lui échappe. Ni le tilleul qui tremble au bord d'un puits, ni les nocturnes abois des chiens qui réveillent au village les basses-cours endormies, ni le cri du postillon, ni l'instrument fêlé du misérable joueur de vielle. Détails aussitôt perçus, enregistrés, avec tant d'exactitude et de sympathie que cette musique semble réfléchir toutes choses comme un miroir enchanté.

Malgré ces dons extraordinaires, la gloire de Schubert ne serait pas ce qu'elle est, s'il n'avait eu pour collaborateurs les plus fameux poètes de son pays. Certes, les textes sont de valeur très inégale dans cette énorme production de six cents mélodies. Schubert avait la détestable habitude de prendre ce qui lui tombait sous la main. Malheureusement, la médiocrité ne lui faisait point horreur. Entre deux chopes, sur une méchante table de brasserie, apportait qui voulait son fatras, et presque aussitôt Schubert se mettait à la musique. Un seul de ses camarades, le poète Johann Mayrhofer, joignait à une noble compréhension des tragiques grecs la mélancolie poignante de l'anxieux qui rumine obstinément son suicide. Quant à la *Belle meunière* et au *Voyage d'hiver*, cycles dont le total représente quarante-quatre *lieder*, il est évident que leur auteur, Wilhelm Muller, manquait absolument de style. Mais quoi! pareil à son musicien, il chantait d'abondance, et la franchise de ses tableaux rustiques leur a du moins épargné le sort de maintes élégances défuntes. Au reste, le renom de Schubert se trouve indissolublement associé aux génies les plus radieux de l'Allemagne. Tout d'abord à Gœthe, dont il a illustré soixante-dix chefs-d'œuvre de manière à les rendre aussi célèbres que *Marguerite au rouet* et le *Roi des aulnes*. A Schiller ensuite, mais ici, au prix d'un effort plus sensible. Enfin, aux principaux lyriques de sa nation, si bien que, penser aux plus beaux vers allemands, de Klopstock à Henri Heine, c'est presque toujours évoquer la parure mélodieuse dont les a enrichis Franz Schubert.

Sans négliger les poètes mineurs du XVIIIe siècle, — un Burger, un Matthisson, un Claudius, un Stolberg, — il s'est

mis ardemment au service des romantiques. Il en adorait la fougue, l'élan sentimental et chevaleresque, les bouillonnements tumultueux, les nostalgies et les extases, les révoltes furibondes, les défis jetés aux dieux, puis soudain ces larmes, ces accès de dévotion éperdue qui finissent brusquement par des invocations à la nature selon le goût de Jean-Jacques, bref, tout ce que représentait pour Michelet la poésie des « profondes Allemagnes ». Voilà ce qu'on respire aux recueils de Schubert. Puissant attrait pour l'enfance et pour l'adolescence. Car si l'homme fait, à l'âge de l'expérience, rit doucement de ces fausses tempêtes, quel n'est pas leur prestige auprès des cœurs juvéniles!

Schubert, musicien romantique, plaît à tous, sans distinction de nationalité. La sienne est pourtant des plus accentuées. Au besoin, le paysage de ses mélodies suffirait à la révéler. Nulle hésitation n'est possible devant ces petites cités gothiques à pignons denticulés, ces landes moroses, ces sapinières immenses de contes de fées et de légendes! Et sans doute on les reconnaît aussi, ces robustes garçons qui cheminent à pied de ville en ville, tantôt seuls, tantôt par bandes, sac au dos, amoureux de plein air et de belles aventures! Mais qu'est-ce que cette douceur? cette bienveillance et cette mollesse diffuses dans l'atmosphère? On se croirait ici à mille lieues du Brandebourg et de la Prusse. En effet, cette patrie de Schubert, germanique et toutefois saturée d'éléments hétérogènes, c'est l'Autriche d'après 1815, c'est l'Autriche dévote et bien pensante de M. de Metternich, l'Autriche au Bois-Dormant. En cette monarchie si composite, parmi des influences hongroises, italiennes, tchèques, dalmates et polonaises, Schubert ne songeait pas plus que Haydn, Mozart ou Beethoven à travailler uniquement pour ses concitoyens de race allemande. Le vocabulaire traditionnel de la musique valait encore pour tous. Un nationalisme comme celui de Schumann et de Wagner ne se concevait pas en Autriche. Par la bouche de Franz Schubert, Vienne s'adressait à l'Europe. Et le romantisme musical allemand s'étendait grâce à Schubert de la Baltique et de la mer du Nord aux rivages de la Méditerranée.

***

Donc, par cette transparence limpide, tous ses dons lyriques, dramatiques et pittoresques, la collaboration des poètes romantiques, les sages tempéraments que l'Autriche apporte aux rudesses de l'Allemagne du Nord, Schubert fait toujours les délices des enfants et des jeunes gens.

Mais quelle que soit leur précocité, ce n'est pas avant quelques années qu'ils discerneront son originalité foncière. Ils ne peuvent guère savoir d'emblée, ces innocents, que Schubert possède un goût infaillible de la tonalité et des timbres, un art subtil et féerique de l'harmonie, et que, si peu raffiné, il s'apparente néanmoins aux coloristes les plus chatoyants, aux maîtres du clair-obscur. Sa lumière et ses ténèbres à lui, ce sont les gammes majeures et mineures. Il a une intuition merveilleuse des lois occultes qui les régissent; il devine leurs correspondances, leurs sympathies, leurs mystérieuses amours. A cet égard, ses professeurs n'avaient rien à lui apprendre. Les modulations étaient avant lui un procédé commode pour relier entre eux des thèmes de tonalité distante. Avec Schubert, la modulation comble soudain l'auditeur d'une volupté si vive qu'elle ne tarde pas à avoir sa fin en elle-même. Hymnes et dithyrambes en l'honneur de la modulation, inconnus de ses prédécesseurs, tels nous apparaissent des morceaux comme l'impromptu de piano en *la bémol*[1] ou l'accompagnement aérien du *lied Auflœsung*[2]. L'attention se concentre désormais sur le caractère individuel et le rôle expressif des tonalités, questions fort mal élucidées jusque-là. Entre la clarté, le demi-jour et la nuit, Schubert invente sans cesse des raccourcis nouveaux. Aux anciennes modulations il surajoute des balancements capricieux, des alternatives de flux et de reflux, de lueurs et d'ombres, comme dans le *trio* du menuet de sa *Sonate-fantaisie en sol*[3]. En même temps, il imagine une sorte de frémissement irisé, aux vibrations si précipitées que majeur et mineur tendent à se confondre. Sa *Fantaisie* pour violon

1. *Opus* 90, n° 4.
2. Édition Peters, V. 29.
3. *Opus* 78.

et piano s'ouvre par des trémolos combinés avec des trilles dont l'effet est prodigieux. Nous arrivons ainsi par degrés aux bords étranges où la musique expire, car le monde sonore a lui aussi ses prolongements énigmatiques, son au-delà sans bornes, ses « infrarouges » et ses « ultraviolets »... Or, il va de soi qu'un enfant ne peut rien entendre à cette magie sensuelle. Beautés perdues pour lui, s'il venait à mourir avant l'âge de quinze ans...

Gardons-nous donc de l'oublier : Franz Schubert tient en réserve pour notre maturité ses trésors les plus précieux.

On s'avise d'abord de sa sensualité. Et celle qui émane de l'*Octuor*, du *Quintette à cordes*, d'une romance comme *Ganymède*, est effectivement radieuse. Mais n'est-ce pas en sa *Symphonie inachevée* et son *Quatuor à cordes en la mineur* qu'elle a le plus d'attraits?

Ensuite, on s'élève peu à peu jusqu'à ses qualités souveraines, ampleur, puissance et majesté, que ne pouvaient guère nous faire pressentir nos albums de jeunesse. Le *scherzo* rudement martelé du *Quatuor en ré mineur*, — intact, malgré le parti qu'en a tiré Wagner, — la véhémence opiniâtre, héroïque de la *Fantaisie* pour piano, les colossales foulées d'*An Schwager Kronos*, le vertige de tumulte et de lumière où tourbillonne la *Symphonie en ut majeur*, révèlent un Schubert tout autrement robuste, une âme qui ne craint rien. Mais pour qu'il achève de nous apparaître en sa haute et fière stature, il faudra surtout méditer une douzaine de *lieder* auxquels les chanteurs ordinaires évitent heureusement de s'attaquer. Parmi celles-ci, *Gruppe aus dem Tartarus*, *Allmacht*, *Prometheus*, *Grenzen der Menschheit*, sont également sublimes. Qu'on s'en pénètre longuement, religieusement! Exalté par le souffle de la grande poésie, Schubert rejoint ici d'un coup d'aile les génies les plus augustes.

On demeure confondu de tout ce qu'il a créé en une quinzaine d'années. Les pianistes débutants, ne s'en doutent pas, et ils ont pour excuse l'ignorance et la frivolité de leurs maîtres. Ceux-ci, leur ayant fait étudier quelques bluettes, impromptus ou *moments musicaux*, se dispensent de leur parler des *lieder*. Les quatuors à cordes en *la mineur* et *ré mineur* figurent de loin en loin aux programmes. Mais pourquoi pas

le superbe fragment en *ut mineur*, ou l'essai de jeunesse en *si bémol majeur*[1], si frais et si gracieux? Les symphonies ne sont pas moins dédaignées. Alors que l'*Inachevée* enchante sans fin le public, les auditions de la *Symphonie en ut majeur*, fréquentes à l'étranger, demeurent tout à fait exceptionnelles à Paris. Dans ces conditions, les amateurs savent à peine que Schubert a produit neuf grandes symphonies, dont une seule, la symphonie dite « de Gastein, » — en *ut majeur* elle aussi, — a péri par l'insouciance de la « Société des Amis de la Musique » de Vienne, a qui elle était dédiée. Quant à la musique religieuse de Schubert, son cas est particulièrement fâcheux. Pour en prendre connaissance, il faut se transporter aux bibliothèques où ces partitions vieillissent à côté de grimoires sans valeur. Et l'effroi que ces compositions de vaste envergure inspirent à nos associations orchestrales et chorales est si véhément que, malgré la commémoration du centenaire, on fait le silence autour de la *Messe en mi bémol*, écrite par Schubert à la veille de sa mort. Plus heureux que nous, les habitants de Salzbourg viennent de l'entendre à deux reprises, sous des *capellmeisters* différents. Excusons nos dilettantes d'oublier que Schubert, entre treize et trente et un ans, a enfanté une œuvre digne de Mozart pour l'abondance et la variété.

***

Mais non pour la qualité, hélas!...

Mozart était venu au monde avec un goût inné de la perfection, et Schubert, malgré tout son génie, n'avait point reçu des fées ce privilège incomparable. En matière de proportions et d'équilibre, mal servi par son instinct, il était sujet aux erreurs les plus funestes. Ses quatuors et symphonies de jeunesse n'en avaient point souffert, grâce à l'influence prédominante de Haydn et de Mozart. Mais à peine émancipé, dès qu'il a prétendu élargir son style, augmenter ses ressources, il a forcé son talent et s'est fourvoyé. Il ne pouvait guère songer à rivaliser avec Beethoven. Son originalité, vigoureuse à coup sûr, mais d'un aloi bien

1. *Opus* 168.

différent, l'entraînait en sens opposé. Il avait beau travailler dans le grandiose et le gigantesque, lui aussi, ses colosses étaient d'argile. La *Symphonie en ut majeur* sera toujours victime de ses « longueurs divines ». Schumann en a beau faire l'apologie : par rapport à la masse, la substance de l'œuvre paraît quand même insuffisante.

Sans doute, la faculté architecturale allait également fléchir chez les principaux successeurs de Schubert, comme par une espèce d'incompatibilité entre la sonate, la symphonie et les impulsions turbulentes du romantisme. Cependant, on ne voit pas très bien pourquoi la nouvelle génération n'aurait pu se donner, à l'intérieur des formes traditionnelles, un vocabulaire à son usage. Beethoven, dans sa dernière période, avait bien découvert des moyens d'expression d'une intensité et d'une souplesse absolument inespérées. Et par la suite, Berlioz et Liszt, ces révolutionnaires, ne craignirent pas non plus de résoudre le problème conformément à leur génie. Qui sait? Si la mort s'était montrée moins impatiente, Schubert aurait peut-être fini par s'assimiler les disciplines dont il était le premier à reconnaître l'utilité et la noblesse.

Car cet admirable coloriste aurait voulu posséder en outre le dessin et la composition. Il y a dans toutes ses biographies, quel qu'en soit le mérite, un chapitre qui serre le cœur. C'est au moment où ce créateur inépuisable, après avoir déjà répandu sur le monde tant d'œuvres gracieuses, pathétiques ou sublimes, se dispose à reprendre le chemin de l'école, à retomber sous la férule des contrapontistes, afin de réapprendre son dur métier de compositeur. Et cela, à trente et un ans, alors que la mort le réclame!... Franz Schubert avait conscience de ses lacunes. Mais cet art du style qu'il révérait à genoux dans les partitions de Beethoven, cette mise en œuvre qui prête un intérêt puissant à des idées parfois insignifiantes en elles-mêmes, n'était-ce pas un secret qui s'acquiert par l'étude? Franz Schubert ne demandait qu'à travailler. Il était avide de s'instruire. Le souci de l'exploitation thématique, la hantise du raisonnement musical, ne lui laissaient aucun repos. Ses derniers ouvrages en témoignent. Mais souvent ils nous déçoivent par on ne sait quoi de

laborieux et de tendu qui ne satisfait pas l'intelligence comme la dialectique victorieuse de Beethoven.

Le cas de Franz Schubert est de ceux qui démontrent le mieux l'importance du facteur intellectuel dans la musique. Son imagination et sa sensibilité étaient d'un grand artiste. Merveilleusement fécond, magicien des accords, Prince Charmant des mélodies, il aspirait de toutes ses forces à cette région sereine où Bach, Hændel, Haydn, Mozart et Beethoven semblent rejoindre les mathématiciens et les philosophes par leurs calculs sublimes et par cette argumentation triomphante qui vaut bien les méthodes de la logique. Mais Schubert ne devait jamais atteindre à cette maîtrise. Son armature intellectuelle n'était pas encore assez forte.

Il n'avait pas non plus le goût très sûr quand il choisissait ses mélodies. On eût dit qu'il les aimait toutes, comme Don Juan aimait les femmes. Exquise ou commune, la première venue le troublait. Ah! ce n'était pas une cervelle critique!... Dans ses sonates et fantaisies pour piano à quatre mains, des motifs d'une élégance délicieuse s'accouplent à des refrains de guinguettes dont la bonhomie viennoise n'excuse pas toujours la fadeur, la platitude et la trivialité! Et c'est justement alors que, pour notre supplice, sa verve babillarde se déchaîne!... Ailleurs, le sujet a de l'intérêt, mais il répugne aux longs développements. Tant pis! Schubert veut quand même en tirer une ample dissertation selon toutes les règles, comme si n'importe quel thème se prêtait indifféremment à la symphonie ou au *lied*. Les idées de sa musique instrumentale pèchent quelquefois par une sorte d'impropriété foncière. Et comme elles n'ont pas de profondeur, ses architectures monumentales se réduisent alors à de simples façades.

Avec cette fécondité prodigieuse qui n'était par moments qu'une redoutable facilité, Schubert ne prenait guère le temps de réfléchir ni surtout de se relire. Assuré de son abondance, il s'en rapportait entièrement à sa fantaisie et ne craignait point les redites. Insouciance qui lui a coûté cher. Une partie de ses *lieder* nous rebutent aujourd'hui par l'uniformité de leurs accompagnements. Quel fléau que ces rythmes aux retours inévitables! D'une œuvre à l'autre, on relève des analogies textuelles, des effets identiques, des tournures de phrase

vraiment trop machinales. Ce frémissement des cordes en doubles croches qui, au début de la *Symphonie inachevée*, enveloppe le sanglot du hautbois et de la clarinette, se retrouve en deux mélodies, *Zuleika* et *der Zwerg*[1], puis encore dans l'impromptu de piano en *fa mineur*[2]. Un dessin à trois temps. en *ré bémol*, assez vulgaire du reste, figure dans *Ellen's erster Gesang*[3] et dans *Hermann und Thusnelda*[4]. De même, Schubert transporte volontiers à sa musique instrumentale une romance qui lui a plu. Le thème du *Voyageur* sert à l'*adagio* de la *Fantaisie* pour piano; la *Truite* au *Quintette* de piano; la *Mort et la jeune fille* au *Quatuor à cordes en ré mineur*. Dans la *Fantaisie* de violon passe et repasse *Sei mir gegrüsst*, et *Trockne Blumen* dans l'*Introduction et variations* de flûte et piano. Les fatidiques accords du *Sosie* soutiennent comme des piliers l'*Agnus Dei* de la *Messe en mi bémol*. On observe des remplois semblables dans le cadre de la musique instrumentale : un entr'acte de *Rosamunde* inspire l'*andante* du *Quatuor à cordes en la mineur* et l'impromptu de piano en *si bémol*[5]. Ces répétitions d'idées et de formules sont donc excessivement fréquentes.

D'autre part, diverses compositions de Schubert commencent à se faner au bout d'un siècle. Les plus compromises semblent être les œuvres de piano à quatre mains, ouvertures, fantaisies, sonates, vestiges d'un jeu de société qui a cessé de plaire. Les romances elles-mêmes ont souffert, et notamment la série de Walter Scott, bien démodée, et celle d'Ossian, où il n'y a de remarquable que *das Mädchen von Inistore*[6] et *Kolmas Klage*[7]. Ainsi, de cette œuvre énorme, des fragments entiers se détachent et tombent silencieusement dans l'oubli.

En présence de ce déchet considérable, les musiciens se troublent et ne savent que penser :

— Ah! ce Schubert! — soupirent-ils avec tristesse, — il attire et ne retient pas...

1. Édition Peters, II. 16 et 20.
2. *Opus* 142, n° 1.
3. Édition Peters, III, 6.
4. *Ibid.* V, 35.
5. *Opus* 142, n° 3.
6. Édition Peters, IV, 60.
7. *Ibid.* II, 62.

***

Mais ont-ils raison de se troubler?...

Oui, Franz Schubert nous attire sans cesse, quoiqu'il ne soit point de ces maîtres souverainement parfaits aux pieds desquels on s'estime heureux de passer sa vie. Le style, qui fait durer les œuvres, lui a manqué trop souvent. Par sa faute autant que par celle des circonstances, il est mort avant d'avoir acquis une technique appropriée à son génie. Mais la question se pose de savoir si cette « étincelle divine » que Beethoven discernait en ses mélodies, brille de nos jours comme autrefois. Voilà ce qu'on est en droit de se demander en 1928. Et la réponse ne peut manquer d'être affirmative. Oui certes, déclareront tous les amis de la musique, cette « étincelle divine » est aussi lumineuse pour nous que pour Beethoven. Malgré tant de révolutions, le génie de Schubert demeure un des éléments constitutifs de notre atmosphère spirituelle.

On parle toujours de lui avec un accent de sympathie. Ceux-là même qui le pratiquent rarement, auraient envie, disent-ils, de le connaître davantage. Quoi de plus honorable pour sa mémoire? Des gens qui l'ignorent le tiennent, il est vrai, pour un auteur diffus. Mais certaines exécutions récentes auront peut-être corrigé leurs préventions. Sous la baguette de M. Ernest Ansermet, l'Orchestre symphonique de Paris leur a présenté dernièrement la *Symphonie tragique* dont ils connaissaient tout au plus les réductions à quatre mains : cet ouvrage d'un écolier de dix-neuf ans, prodigieusement animé, vibrant, savoureux comme un fruit, les a étonnés par sa fraîcheur. Quant à la *Symphonie en ut majeur*, quoique ses idées génératrices manquent de caractère, il y a là tant de fougue, d'élan poétique, d'exubérance aimable et généreuse, tant de splendeur aussi, que les auditeurs les plus grincheux ont omis de maugréer contre ses longueurs. Un chef d'orchestre moderne peut donc renouveler sous nos yeux l'exploit accompli par Mendelssohn au Gewandhaus de Leipzig le 22 mars 1839, à la première exécution publique. Ce jour-là, d'après le témoignage d'Hans de Bülow, petit garçon à cette époque, l'impulsion fut si vigoureuse, le charme si despotique, la stratégie

du *capellmeister* si ingénieusement habile, que les défauts passèrent inaperçus. M. Ernest Ansermet a obtenu un résultat analogue le 20 octobre 1928 au Théâtre des Champs-Élysées. Qu'il en soit remercié! Grâce à lui, Franz Schubert aura reçu en France, pendant cette année du centenaire, un hommage magnifique.

Si le culte que nous vouons à Bach, Haendel, Haydn, Mozart et Beethoven ne saurait être également assidu pour Franz Schubert, il y a pourtant intérêt à nous ménager avec lui des contacts réguliers et intimes. Puisque notre amitié a commencé de bonne heure, qu'on ne la laisse pas s'évaporer comme tant d'autres parfums du jeune âge. Soyons-lui fidèles. Et pourvu que les conditions de nos rencontres ne soient pas trop défavorables, nous sommes assurés d'en retirer beaucoup de plaisir.

Il est bienfaisant de revenir à la musique de Franz Schubert. Car on la chérit, alors même qu'on ne peut l'admirer. On la reconnaît de loin, comme la voix d'un ami ou d'un frère. Et sans doute est-ce aussi une part obscure de soi-même qu'on y retrouve, non sans attendrissement, à cause de ces lointaines impressions d'enfance... Quelques mesures d'un *lied*, et voici que tout un passé, ingénu, délicieux, semble se réveiller au fond de la mémoire... Premières études, hésitantes encore, de piano ou de violon; albums de transcriptions faciles à couvertures lilas ou roses; extases de l'enfant qui s'émeut de découvrir soudain l'âme de la musique; innocence du crépuscule matinal; vagues échos d'un monde où l'on avait l'illusion du bonheur... Comment le souvenir d'un musicien associé aux souvenirs de notre aurore ne nous serait-il pas infiniment cher?

CONSTANTIN PHOTIADÈS

TABLEAUX DE PARIS

Au Musée du Louvre. — Il y a bien du snobisme chez les donateurs. Je parle de ceux qui lèguent des œuvres d'art. Tous veulent s'en aller au Louvre et pour le moins dans quelque musée de la capitale, où les Parisiens ne pénètrent jamais et que traversent en trombe des étrangers, obligés à voir tant de choses en si peu de temps qu'ils ne voient finalement rien. Au lieu de choisir quelque musée d'une belle ville de province, dépourvue en trésors, à laquelle un Corot serait une fortune, où des gens s'arrêteraient en pèlerinage. Mais que peuvent faire au musée du Louvre trois Corots de plus, — ceux que vient de lui léguer M. Martell, et qui sont exposés avec le *Saint Jérôme* d'Albert Durer, auquel nous nous croyions le devoir de rendre visite...

Il est des villes où je m'en vais voir un tableau. Bien d'autres font ainsi que moi. Nous passons un jour à Montpellier, pour la suite de portraits de l'étrange M. Bruyas et le *Bonjour M. Courbet*... et à Montauban, pour Ingres.

Je me suis arrêté l'autre quinzaine à Orléans, pour le sourire d'une femme. Il est sur un pastel de Perroneau.

J'avais fait un détour, passé la nuit exprès à l'hôtel. J'arrivai dans la cour du Musée tout préparé, c'est-à-dire brûlant de cette artificielle animation, indispensable pour juger avec enthousiasme les œuvres d'art.

Le musée d'Orléans possède des toiles remarquables ou de grande valeur, — ce ne sont pas forcément les mêmes, car la *valeur* des œuvres subit des variations.

Mais je ne connais pas de musée plus décevant, plus incongru,

je suis bien heureux de le dire en passant. Voilà qui soulage. Une grande ville comme Orléans, — deux heures de Paris, — sur le chemin de la Loire, de Bordeaux, de Bourges, de Toulouse, a le bonheur de posséder des souvenirs historiques qui tiennent de la légende, de la foi et du merveilleux et, pardessus le marché, des gens aimables lui ont légué, depuis longtemps, des toiles ravissantes. Elle pouvait faire des sacrifices afin de les bien loger, les présenter d'une manière digne d'elles. Il fallait attirer et retenir les étrangers, cette manne des provinces. Ce n'est pas tout de courir désormais les salles de bains, dans des hôtels, d'ailleurs fort chers, il faut que le voyageur trouve dans les villes de province un aliment pour son imagination, sinon une excuse, à tous ces kilomètres qu'il brûle, à toute l'essence qu'il dépense et, disons-le aussi, à ce qu'il risque à tout moment de sa vie. J'y pensais, le long de cette route d'Orléans, où 80 kilomètres à l'heure me paraissaient le train d'une promenade agréable et où je voyais, toutes les quatre ou cinq lieues, *des postes de secours* récemment établis... La croix rouge sur fond blanc, le mot : *Secours*, qui revient sans cesse, nous prouvent bien, en effet, que nous risquons notre vie ou, tout au moins, un accident grave, ce qui est souvent pire. Donc, ces risques valent des compensations. Aux villes de province à nous les offrir! Orléans devrait bien commencer en aménageant son musée.

Revenons à celui du Louvre, au tableau d'Albert Durer, prêté par le Musée national d'art ancien de Lisbonne. Ce *Saint Jérôme* en voyage et qui s'arrête à Paris, à son retour de Nuremberg, est une belle œuvre d'une période révolue. Le rouge du manteau est sonore, la nature morte est un trompe-l'œil encore un peu naïf, admirable. La tête du saint semble moins agréable. C'est pignoché, travaillé à petits coups de pinceaux. Le tout donne l'impression d'être vu à la loupe.

Il eût été intéressant d'exposer en même temps que cette toile, les études qu'Albert Durer entreprit pour elle, conservées à *l'Albertina*, de Vienne et au Cabinet des Estampes de Berlin. Les jeunes gens trop pressés y trouveraient l'enseignement de faire un tableau à ces débuts de la peinture à l'huile, moins lointains qu'ils ne semblent.

Par on ne sait quelle déplaisante vertu des inventions modernes, qui transforment le temps, les siècles paraissent de plus en plus courts, même ceux d'autrefois et le passé se rapproche étrangement de nous, comme pour tenter de ralentir notre course.

...Dans la salle voisine du *Saint Jérôme*, celle de 1830, je venais d'apercevoir une toile de Monet, son portrait par lui-même, — don de M. Georges Clemenceau. Ce portrait est l'amusement d'un peintre, qui s'est beaucoup amusé avec de la couleur durant une vie longue. Mais il est accroché à côté d'un Eugène Delacroix. Vraiment, il faudrait aménager une salle où placer les impressionnistes. Et surtout les pochades, les essais. Le portrait de Monet par lui-même n'est peint qu'au centre; la toile est restée vierge autour de cette tête qui ne pose sur aucune épaule. La barbe blanche du vieux maître est d'un jaune-vert de feuille de bouleau, en avril, au-dessus de laquelle le visage est fait d'une sorte de bouillie lilas, disons-le franchement. Il faut avoir le courage d'avouer les choses telles qu'on les voit et les ressent. Monet est un grand maître. Peut-être avec Manet celui qui imposa l'impressionnisme. Mais il a peint sans mesure. Il lui est même arrivé de déborder, si l'on peut oser cette image en parlant de ce fleuve... Ce tableau fut offert par M. Clemenceau, soit. Mais il n'est pas à sa place, là. Il faudrait rendre son homogénéité à cette belle salle où, entre Delacroix et Courbet, Ingres triomphait. Peut-être, à la rigueur, y laisser *l'Olympia*, pour marquer une transition avec le présent — ou avec le passé, car on ne sait plus à qui rattacher Manet, à ceux qui sont nés de lui ou à ceux dont il fut le dernier-né.

Il se trouve assez de galeries consacrées aux petits maîtres du XVIIIe siècle, il y a des salles 1850 avec les Millet, les Daubigny, les Troyon de M. Chauchard. Il nous faut trouver une belle salle pour les impressionnistes qui entrent individuellement au Louvre. Que les conservateurs y songent.

Ah! J'allais oublier, pour cette fois, les verrières de la galerie d'Apollon! Qui les nettoie, les lave, les essuie? Elles sont opaques, elles sont couleur de suie, elles sont quasiment noires, ces verrières. Elles sont misérables, comme le complet

des gardiens, auxquels on n'a plus laissé de leur ancien uniforme que la casquette.

Nous ne donnons pas — la France — l'impression de la richesse, non!

***

Lueurs. — Place de la Concorde, dix heures du soir, une répétition de l'éclairage de la place, tel que M. Jacopozzi en a rêvé la réalisation pour le 11 novembre.

Nous devons à M. Jacopozzi les illuminations de la Tour Eiffel. Comme dit madame Marie Laurencin, il lui a donné une belle robe du soir.

Place de la Concorde, l'habile électricien veut éclairer les palais de Gabriel, l'obélisque, les statues des villes de France, les bassins et l'obélisque lui-même ***sans qu'aucun foyer lumineux soit visible***; les tableaux sont éclairés ainsi, depuis longtemps, chez certains amateurs et même chez des gens qui ne sont amateurs de rien.

Ainsi, surgiront de l'ombre, dans la nuit, façades, chevaux de Marly, statues de Strasbourg, de Bordeaux, de Lille, de Nantes, les lourdes dames de pierre, assises comme des commères de marché sur des paniers. On nous a dit que Pradier en avait sculpté quelques-unes. Croyons-le. Ce qui, d'ailleurs, ne leur ajoute guère. Pradier est à la statuaire ce que Couture est au tableau.

Enfin, nous sommes venus ce soir assister à cette première répétition donnée en présence de M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts. M. Jacopozzi peut transformer pour la nuit l'aspect d'une des plus belles places du monde, qui perd tout caractère, noyée par les ténèbres et semée de candélabres hideux.

Une ou deux heures, chaque soir d'hiver, entre cinq et sept on pourrait supprimer ainsi ce grand vide qui coupe la rue Royale des Champs-Élysées et sépare en deux le quartier le plus brillant de Paris.

La statue de Strasbourg, comme avec intention, s'éclaire la première, puis Lille, sa voisine. Puis les chevaux ailés, qui flanquent la grille des Tuileries. Pour ceux-ci, il faudrait

dissimuler des réflecteurs à la naissance des ailes, car le cheval seul est lumineux, non le cavalier.

L'obélisque suit. C'est un enchantement. La lumière glisse sur ses quatre faces, jusqu'en haut, donnant aux hiéroglyphes une netteté qu'ils ne prennent pas à la clarté du jour.

Pour terminer, on éclaire l'un des deux palais de Gabriel, celui de gauche où est installé l'Automobile Club. C'est avec le palais que l'effet obtenu semble le plus réussi. Quelques lampes de plus à la base, pour laisser au monument toute sa hauteur et que la colonnade ne repose point sur des ombres, un peu plus d'éclairage projeté sur les quatre petits groupes qui surmontent les balustres du toit, ce sera parfait. Nous avons devant les yeux une épure du temps de Louis XV, des détails ignorés apparaissent, comme le plafond à caissons de la colonnade.

Plus tard, il faudra éclairer ainsi l'église de la Madeleine et la Chambre des Députés. Le tableau sera achevé.

Je me désolais récemment, à Nîmes, de voir dans la nuit la Maison Carrée, ce pur vestige de Rome, éclairée par un réverbère, je déplorais que la municipalité n'eût point placé deux réflecteurs sur les maisons voisines. Avec M. Jacoppozi, il est permis de penser que, non seulement certains monuments de Paris, mais les gloires de nos provinces apparaîtront la nuit, sous un aspect qui prend on ne sait quoi de définitif, de noble, que lui font perdre pendant le jour, la trombe des vivants et des voisinages hideux, que le réflecteur pourra dédaigner.

Et, pendant que nous assistions à cette répétition, tournait autour de la place, comme par dérision, et comme le présage de nouveaux crimes de la publicité, dans une voiture munie de rampes électriques, la tête démesurée, l'œil mort de l'enfant Cadum!

***

Le bal nègre. — A un coude de la rue Lecourbe, à Vaugirard, la rue Blomet. Les Parisiens la connaissent à cause d'une maison de santé. Phrase classique : « Il vient d'être opéré de l'appendicite, à la maison de la rue Blomet ».

Assez vite, après le carrefour des Volontaires, un café à la façade éclairée. Au fond, la salle de bal, entourée, à hauteur du premier étage, d'une sorte d'étroit promenoir.

Onze heures du soir, un samedi. C'est la cohue. Ce n'est plus l'*intimité* que nous connûmes là, deux ans passés. Les figurants de choix sont submergés dans le flot des curieux. Pourtant, l'absence d'Américains et le nombre relativement peu élevé d'étrangers (si l'on songe à ce qu'ils sont au *Dôme*, à la *Rotonde*, etc.) laissent à cette salle un air assez français. Les noirs qui sont là, des deux sexes, appartiennent à nos possessions, plusieurs portent l'uniforme kaki; ils font colonie. Et tout ce qui fait *colonie*, fait aussitôt excessivement *français*! Et puis, à la vérité, je n'en vois point de ce noir épais, définitif et luisant, que l'on trouve au Sénégal ou en Guinée. Ils sont à peu près métissés, déjà. Au sang primitif, celui de la race blanche s'est mêlé. Il est même inutile de les observer longtemps pour deviner à combien de degrés remonte le noir initial. Chez les femmes surtout, la fusion des sangs produit des résultats heureux, des teints chauds et mats, des épidermes de la couleur du brugnon, auxquels la poudre de riz et le carmin employé pour les lèvres ajoutent un éclat et un charme particuliers. Les personnes de couleur, les quarteronnes que l'on voit ici ne semblent évidemment point poser pour la vertu. Le souhaiteraient-elles, que nous serions dupes difficilement. Le croisement des races n'a pas atténué la brillante vivacité des yeux, ni cette longueur de la chute des reins, cette ampleur des flancs particulière et, pendant la danse, d'une lascivité qui est si naturelle qu'on la pourrait qualifier d'ingénue.

Parfois, vers l'un des angles de la salle, le hasard rassemble plusieurs couples, auxquels aucun blanc ne s'est joint. Le regard saisit alors dans l'ensemble de ces corps en mouvement d'anciens rythmes qui persévèrent, la répétition d'autres danses lointaines, immémoriales, d'autres balancements et des trépidations atténuées par l'occident, ses coutumes et ses mœurs. Le contraste des bistres et des bruns, les différences dans le crépelage des cheveux, leur ton assourdi, laineux et, chez certains qui devient ondulation et reluit sous des extraits d'arachide à nom argentin, forment une

sorte de fond de palette humaine sur lequel les chapeaux des femmes, leurs robes, répandent des tons vénitiens. La femme de couleur continue, même avec des filiations blanches, à se sentir irrésistiblement attirée par les nuances vives, par le rouge, le vert, l'orangé. Elle a raison. Ils lui sont seyants. L'une d'elles, grande et mince est vêtue de rose, le chapeau de même. Sous ces fraiches et délicates couleurs, dans cette gamme de pétales, la chair évoque le hanneton oxygéné. Mais l'œil prend plaisir à l'opposition.

Tous ces danseurs ont l'air bon enfant. Et il faut le dire bien vite, quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent, on leur voit parfois une certaine élégance et même une distinction qu'on ne rencontrerait pas dans un bal de faubourg de même catégorie où ne se trouveraient que des blancs.

Du balcon, quelques chevelures de jeunes femmes très blondes paraissent indécentes sur ce havane. Une blanche qui danse avec un noir même métissé, évoque la lubricité. Surtout, lorsqu'il s'agit de pas comme celui que j'entends appeler le *frotti-frotti*. Les couples semblent soudés par le bassin et agitent les reins dans une oscillation qui eût fait scandale, il y a vingt ans. Le visage paisible des noirs, pendant qu'ils se livrent à ce *frotti-frotti*, nous paraît surprenant.

Je faisais la même remarque, récemment, dans une des rues les plus infectes qui avoisinent le vieux port de Marseille et qui ne semble avoir été baptisée jadis que par dérision : *Rue de la Rose*! Je dînais dans un petit estaminet tenu par une Martiniquaise aux seins lourds. Elle m'avait préparé son poulet au carry le plus brûlant. Quelques couples de noirs, se restauraient à des tables voisines, une jeune prostituée touchée par la phtisie, un « ménage » dont le mâle au visage de pugiliste montrait de larges dents blanches entre d'épaisses lèvres fendues... J'avais remis de la monnaie à la Marguerite Gautier de ce comptoir colonial logé dans une masure marseillaise pour qu'elle fît marcher l'orgue mécanique, un de ces orgues italiens comme il en pullule sur la côte et qui ont des sonorités de verroterie. Les airs étaient de danse. Un soldat crépu sirotait à l'écart une Marie-Brizard. Un petit bal s'organisa dans l'étroite boutique, entre les

tables. Au fond, la cuisine faisait une ouverture sombre d'où s'échappèrent vers la fin des relents de friture. Le français que parlaient ces êtres couleur de pain d'épices ou de madeleine, était prononcé avec un accent beaucoup plus agréable que celui des Marseillais du port, et les couples dansaient avec grâce. L'une des femmes vêtue de noir portait sur la poitrine un de ces colliers de perles à plusieurs rangs comme on en voit aux souveraines sur les portraits officiels et qui s'appelaient jadis « rangs de perles *en esclavage* ».

Un moment, un noir vint du dehors qui dit quelques mots à l'oreille de la femme au collier. Elle inclina la tête, véritablement comme une dame. L'homme sortit. Bientôt, elle alla reprendre au porte-manteau où elle l'avait soigneusement accroché sur deux patères, — la doublure mauve en dehors, pour le préserver, — son manteau de velours à col de lynx. Elle partit sans mot dire. Elle était « demandée »... Elle dit qu'elle reviendrait dans une heure. La Marguerite Gautier qui portait un chapeau de feutre bois de rose emboitant la tête et une robe couleur de ciel printanier, la regarda s'éloigner, peut-être avec envie...

Je crois que le sentiment d'être un peu blancs donne de la dignité aux noirs métissés. Ils nous admirent, nous recherchent et s'efforcent de faire oublier ce qui subsiste dans leurs veines d'un sang méprisé.

Ils sont assez gracieux, mais, dans l'allongement des doigts ou l'épaisseur des jointures, les mains évoquent des siècles d'ancêtres habitués à grimper aux arbres ou qui ont fait moins tôt que l'homme blanc, l'effort de se redresser et de se faire deux mains de leurs pieds antérieurs.

Dans les vestons où ils paraissent à ce bal de la rue Blomet, avec de petits détails de mode qui montrent qu'un individu observe ses semblables de près, il est amusant de se figurer les occupations diurnes de ceux que l'on voit danser là.

... Et de se demander, — car, dans la mêlée, l'œil et l'esprit ont des hésitations, — de se demander si la dame amenée par le snobisme et qui, pressée par des mains obscures aux ongles roses, a les yeux noyés d'extase, danse avec un chasseur d'hôtel ou un étudiant.

***

La Tragédie des grosses têtes. — Depuis près d'un an nous avions beaucoup entendu parler du film sur *Jeanne d'Arc* réalisé par M. Carl Dreyer et nous avions vu avec intérêt celui-ci défendre ses théories. L'une des chimères de M. Dreyer, l'une de ses vapeurs, car nous avons tous ainsi des fumées qui nous sont chères, des ombres et même des clartés qui nous hantent, — serait de supprimer la musique au cinéma, tout au moins pendant la projection des films. M. Dreyer prétend qu'elle est non seulement inutile, mais gênante. Ce n'est pas mon impression. Ni celle du public. L'art muet a besoin d'être soutenu par les vibrations des instruments et l'oreille même ne discernant plus ce qui est joué oublie le battement de l'appareil et ne souffre plus des mouvements, entrées et sorties du public. C'est un toxique. C'est ainsi qu'elle doit être considérée. Elle endort un sens pour permettre à un autre de s'abandonner ou de s'attacher plus complètement à ce qui lui est spécialement attribué.

Mais voilà que, d'Amérique, nous viennent de maints côtés, avec le manque de discernement dans leur exactitude qui caractérise les rumeurs, les échos d'une révolution causée par les *films parlants*. Ne nous affolons pas. Jusqu'ici, ces films parlants sont surtout des films *sonores*, c'est-à-dire avec bruits de coulisses enregistrés parallèlement avec la photographie, sur la même pellicule.

Salle Marivaux, où se donne la *Passion de Jeanne d'Arc* l'orchestre joue pendant que se déroule le film de M. Dreyer.

J'avais entendu dire à celui-ci, un jour, à déjeuner, que l'avenir du cinéma n'était pas dans les grandes entreprises de mise en scène où l'Amérique a tenté de surpasser le possible et même l'imaginable, — mais dans des drames intimes, joués avec peu, très peu de personnages, des scènes de conflits intérieurs, exprimés par le seul jeu de la physionomie des interprètes.

Certes, il n'est pas nécessaire de construire des forteresses en carton, de reconstituer Babylone au cinéma pour nous intéresser. Mais, pour réaliser ses intentions, M. Dreyer a

cru devoir employer presque constamment la tête de premier plan, le visage grandi au vingtième.

C'est un procédé pour lequel il faut bien de la modération. Une heure et demie de grosses têtes, à l'écran, de figures démesurées, non maquillées, — car, non sans une certaine raison M. Dreyer prohibe le maquillage, une heure et demie de ce spectacle évoque les travaux des entomologistes et des savants épiant au microscope les infiniment petits et qui poursuivent des armées de spirochètes dans une goutte de sang.

Nous nous apercevons avec une réelle terreur devant ces visages humains choisis par M. Dreyer qui possède le sens du pittoresque, du peu de différence qui existe entre l'homme et le pachyderme. Tantôt nous pensons à l'éléphant, tantôt au rhinocéros, ou à la girafe et au crocodile, etc. Enfin, beaucoup plus à Cuvier qu'à Michelet ou Joseph Delteil. Il suffirait de rajouter une trompe ou des crocs, d'enlever quelques poils, pour laisser l'homme et trouver le fauve, l'amphibie, — que sais-je! Aussitôt l'intérêt diminue. Comment nous émouvoir avec des personnages dont la peau est trouée de cratères, marbrée de taches de rousseur qui ont l'air de tartes? Au bord des paupières, les cils évoquent les bambous de l'Indo-Chine, le long des rapides. Et la plus jolie lèvre de femme paraît gercée et fendillée comme la glace des banquises à l'approche du printemps.

Le visage à la dimension du Bébé Cadum ne suffit pas à exprimer les mouvements de l'âme. Il y faut les réflexes des membres. Il y faut ces comparaisons qui s'établissent de façon foudroyante entre certains êtres dans un même choc.

A un moment, Jeanne d'Arc passe la porte de la salle du jugement, toute petite, écrasée par son épais habit de soldat, l'air d'un bleu qui vient d'arriver à la caserne. On la voit à peine. Alors, pour la première fois, on pleure. Elle est plus émouvante ainsi que lorsque nous lui voyons verser des larmes de la taille d'un bouchon de carafe, que dis-je de la carafe même! Quelques instants et avec précaution, et dans des proportions qui ne s'étendent pas tout de suite aux dimensions de l'écran, ces faces immenses peuvent surprendre et la surprise est parfois un véhicule de l'émotion, mais ce n'est pas le plus recommandable. A la longue, je le répète, on a le

sentiment de vivre, sinon dans une ménagerie, du moins dans le royaume où Gulliver est regardé à la loupe par des personnages de Gustave Doré...

Ceci ne retire point ses immenses qualités, sa grande noblesse à ce film, pour lequel Jean et Valentine Hugo ont réalisé, avec le minimum de détail, le maximum d'effet.

Mademoiselle Falconetti est certainement la plus émouvante Jeanne d'Arc qu'il nous ait jamais été donné de voir. Aucune femme, au cinéma n'avait consenti encore à se montrer ainsi, sous les aspects les moins flatteurs, les plus désobligeants, avec une abnégation, un courage qui méritent toutes les louanges. Elle a montré des dons de sensibilité, elle a exprimé l'inexprimable avec une rare puissance. Voilà qui l'impose.

Il ne faut pas négliger de reconnaître et de répéter la part qui revient au metteur en scène dans cette périlleuse entreprise. Entre ses mains, le doyen de la Comédie-Française, M. Sylvain lui-même, a perdu tous ses défauts. Son image de l'évêque Cauchon est remarquable.

Mais l'abus des têtes de premier plan nous accable. Le public s'écoule à la fin de la représentation dans le silence qui enveloppe les grandes catastrophes. Et c'est comme le souvenir d'avoir assisté à des débats entre personnages antédiluviens dont les proportions trop différentes des nôtres font qu'ils ne sauraient nous toucher au cœur.

***

Revue. — Avec le temps, M. Rip a mis, comment dirait-on, de l'eau dans son vinaigre, qui est devenu de l'excellent vin. Il y a dans la revue du Palais Royal, *l'Age d'Or*, où joue mademoiselle Thérèse Dorny, trois scènes au moins de premier ordre. Elles dépassent, de beaucoup, ce qui se fait dans les music-halls. C'est à se demander comment le public n'est pas fatigué des revues à spectacle. Sincèrement; nous préférerions l'opérette. Même un peu manquée, elle offrait un semblant de quelque chose qui, à la rigueur, formait un tout et contraignait les auteurs à demeurer dans certaines limites. Ils étaient encore obligés de composer un couplet, —

de temps en temps. Au music-hall, il faut mettre sur la scène le Mont Blanc, le Mississipi, un Zeppelin, les toits de New-York, les égouts de Paris, le fond de l'Océan et les palais de l'Inde. C'est de la mégalomanie. Pourquoi, lorsqu'une formule réussit, tout le monde se met-il à vendre ce qui se débite chez le voisin? Gardons les spécialités! Que le drame ait reçu du poivre dans l'œil avec le cinéma, ce n'est plus à démontrer. Mais l'opérette! Nous en avions eu de charmantes, après la guerre.

Revenons au Palais Royal, à M. Rip, qui n'a certainement pas fait dépenser un million à son directeur. On répond toujours aux Parisiens, — il en reste tout de même quelques-uns, — lorsqu'ils se plaignent de l'imbécillité de ce qui leur est offert dans les revues de music-hall, que ces spectacles sont réservés aux étrangers, qui viennent passer là deux heures, entre cinq cocktails et deux bouteilles de champagne, après un dîner copieux, une journée fatigante et un avant dîner déprimant. Les noms de mademoiselle Sorel, de mademoiselle Mistinguett, de Maurice Rostand, de Citroën ou de Briand mis à part, ces gens ne connaissent, dit-on, aucune personnalité parisienne. La plupart ne comprennent guère le français et pas du tout les allusions qui assaisonnaient jadis des revues, qui n'étaient que de *fin d'année*. C'est pour eux, pour eux seuls, que, depuis la baisse du franc, sont préparées ces ruineuses représentations. Depuis une dizaine d'années, on s'aperçoit que rien n'y change. Les escaliers sont toujours couverts de femmes dévêtues et cependant surchargées d'embellissements qui ne laissent voir d'elles que ce qu'il est encore de bon ton de dissimuler dans les salons ou dans la rue. Le reste ne compte pas. Les tableaux sont trop longs, tandis que les éléments de ce qui les compose demeurent fugitifs à l'excès.

L'orchestre joue, mais aucun des protagonistes ne parle plus. Parfois, ils chantent, affirme-t-on. Nous voulons le croire. Mais, dans le charivari, le boucan que font derrière la toile les machinistes pour préparer le décor suivant, aucun son ne parvient aux oreilles des spectateurs, au delà du deuxième rang d'orchestre. Ces chanteurs et ces chanteuses ne possèdent point ce qu'on peut appeler de la voix. En tout

cas, ils n'ont guère travaillé la manière de s'en servir, ou bien c'est une *manière* qui leur est personnelle et intime, confidentielle.

On me répond que lorsqu'on s'en va chercher à l'Opéra-Comique une diva pour illustrer une revue, elle manque de l'abattage indispensable et d'une manière d'être spéciale. Toutes choses ici-bas sont difficiles à mettre au point.

Je vous disais que, M. Rip avait écrit trois scènes pour la Revue du Palais Royal, — car ces scènes-là sont écrites, enfin! et, l'on ne saurait s'y tromper, — d'une valeur remarquable. Les autres ne manquent ni de piquant ni de drôlerie, mais il y a surtout celle de la paysanne qu'une noire féministe essaye de convaincre de la nécessité du vote des femmes; celle du cocher qui entreprend le raid Paris-Berlin et nous fait espérer de tous ces raids de porteurs de brouettes, d'amazones, de cyclistes, etc, la paix universelle, et, enfin, celle durant laquelle deux ouvriers communistes bavardent au lieu de travailler, sur un toit. Leurs théories moscoutaires sont à tout instant démenties par des élans qui jaillissent, je ne sais si c'est du cœur, mais tout au moins d'un atavisme dont les racines ne sont heureusement pas toutes pourries. Comme le plus rouge des deux salue, à la fin, le drapeau d'un régiment qui défile, musique en tête, dans la rue, et que son camarade, après qu'il l'a obligé à se découvrir aussi, l'interroge sur ce geste patriotique :

— T'es bête! — répond le rouge, — je saluais, *parce que le porte-drapeau est un ami*!

Personne ne s'y laisse prendre et le rideau tombe au milieu des applaudissements. Voilà des idées de revue. Remercions M. Rip d'en avoir eu quelques autres dans celle-ci, où mademoiselle Thérèse Dorny est exquise, mesurée, nuancée, comédienne, avec toutes ces qualités de la bonne race des actrices du théâtre gai. Sur la peinture d'Émile Bayard qui décore le foyer du public au Palais-Royal, nous voyons, de Geoffroy à Céline Montalant, les devanciers de Dorville et de mademoiselle Dorny. Elle est de ce temps-là, pour l'esprit et le talent, comme M. Rip est, lui aussi, d'un temps qui est parfois celui de Molière, tantôt celui de Meilhac...

***

Plaisirs. — De vastes carrefours vides, entre des citadelles de poutres entrecroisées; une pièce d'eau déserte, à la base d'une longue chute inclinée dont l'épais et lumineux dallage de verre change de reflets... Des chaînes grincent en hissant des sièges, le long de glissoirs. On entend quelques coups de carabine puis, le choc de balles de sport sur des plaques de tôle ou de zinc... Des rires... Le reflet des globes électriques moire les rectangles clairs et onduleux des glaces déformantes... Posé à plat sur une estrade circulaire, un vaste disque de bois se met à tourner. Son centre est garni d'hommes et de femmes dos à dos, bras dessus dessous, qui se croient solidement amarrés et que le mouvement de rotation du disque éparpille bientôt, projette violemment sur l'estrade. Ainsi secoués, les gens reviendront, cependant, prendre place sur le disque immobilisé à nouveau. En arrière, dans une tribune drapée de rouge, un homme vêtu de blanc, assis, fait manœuvrer le levier qui commande le mécanisme. Il regarde tristement cette poignée d'êtres acharnés à se faire rouler, les quatre pattes en l'air. Changez peu de choses à l'ensemble, vous auriez une scène de supplice, un tableau de l'inquisition.

Luna Park, un lundi soir de la fin d'octobre, le lundi, le jour mort des lieux de plaisir. Il a plu pendant le jour, l'air est d'une fraîcheur par instant glacée. Pourtant, les feuilles qui tremblent à des arbres emprisonnés au milieu de cette cité inhabitable, destinée au passant, à l'hystérie, les feuilles demeurent vertes...

Sur le devant d'une baraque, des corbeilles remplies de balles dures sont alignées. Derrière des filets de corde, aux deux angles opposés de la baraque, sur des estrades, deux jeunes femmes sont couchées dans des lits. On ne voit d'elles que leur tête sur l'oreiller, la couverture affleurant au menton. A coups des petites balles dures, il faut atteindre le centre rouge d'un des trois disques placés au faîte de cette étrange chambre à coucher, où l'on voit encore, entre les lits, sur une table, un vase rempli de fleurs artificielles et une lampe. Le tout, femmes dans les lits, table, fleurs, abat-jour, sera

précipité bas, lorsque l'une des balles aura frappé le centre de la cible.

Les jeunes hommes qui s'y escriment pour l'instant ne parviennent pas à obtenir le résultat souhaité.

Dans cette cité quasi morte, si bruyante pendant les soirs d'été, — près de sa pièce d'eau noire, qui reflète des fragments de globes lumineux, au cœur des constructions qu'emplissent les heurts et les roulements des wagonnets lancés sur des pistes courbes, ces deux brunettes qui font les endormies, les yeux ouverts, contractées par l'appréhension de l'instant où elles vont être jetées à bas de leur couche inconfortable, laissent une impression de cauchemar ou quasi.

Novembre déjà pèse sur nos épaules. La sensation persiste après qu'on a quitté cette nécropole du plaisir, ce vide, ces charpentes, ce fer et cette eau, cette nuit froide, de presque Toussaint, — qui ne porte pas à la gaieté...

***

Une femme dans chaque port. — Les Ursulines demeurent pour bien des gens, le cinéma le plus agréable de Paris. Non pour la profondeur ou le moelleux de ses sièges, certes, ni pour les dimensions de la salle. Mais, une fois de plus, le succès de certains établissements sans luxe, qui n'ont point leur façade (de marbre) sur les boulevards ou le long des Champs-Élysées, ravit le cœur d'un véritable Parisien. Il laisse les astragales, les girandoles, le toc, le faux style palais, à ceux pour qui on les a faits et s'en va tranquillement où la chère, où le spectacle, où l'atmosphère lui conviennent.

Près de la rue Gay-Lussac, les *Ursulines* sont une proche colonie de Montparnasse. A eux seuls, déjà, les spectateurs y forment un ensemble qui donne à l'entr'acte son prix.

Une femme dans chaque port est un film charmant. On y trouve ce dosage que nous aimons, que nous aimons encore, dans ce film, — car nous changerons, nous évoluerons, — nous l'espérons bien! Il est animé, il est varié, il est sportif et sentimental, dans la mesure où ces qualités peuvent ne pas être devenues des faiblesses. Et puis il est joué par un certain Mac Laghein vu dans la *Grande Parade*, qui est un large

diable sans beauté, avec le nez déformé du pugiliste, mais qui devient par moments quelqu'un comme Lucien Guitry jeune, vu à travers Carpentier. Il donne des coups de poings, mais il serait très susceptible de faire un mot à la Capus, en les donnant... Un Capus peut-être américain, ce qui, évidemment, ne l'améliore pas. Mais, prenons le plaisir quand il paraît, au cinéma comme ailleurs. Il est rare et ne se présente pas à notre seul commandement. Et puis, ces *femmes dans chaque port* sont charmantes. Elles justifient le souvenir que le navigateur galant a conservé d'elles.

Un film documentaire, moitié idylle, on pourrait dire un documentaire *romancé* commence la représentation : *La zone*, d'un élève de M. René Clair, — l'un des rares Français qui connaissent les ressources de l'art muet et à qui nous devons une originalité que ses confrères jusqu'ici n'ont guère fait paraître. Un peu trop d'ordures ménagères, de gadoue, dans les débuts de cette *zone*. Mais il s'y trouve des épisodes curieux, présentés avec discernement, adresse, dans une atmosphère exacte et qui se terminent par quelques images gracieuses, d'un Virgile des fortifs.

Dans le second numéro du programme, M. Man Ray a transporté le talent particulier du peintre Carrière à l'écran. Un verre dit *cathédrale*, placé devant l'objectif, déforme suffisamment le sujet, pour qu'il perde tout contour arrêté. L'abus de ce verre cathédrale fatigue. On ferme les yeux craignant d'être atteint d'une affection déformante de la pupille. Mais, par instants, à plusieurs reprises fugitives, l'opérateur, qui est un artiste, arrive à de charmants effets de peintre. La femme nue sur un lit, par exemple, un Othon Friesz, ou bien la même personne, vêtue cette fois, venant à un rendez-vous et marchant avec une cadence quasi musicale...

Mais le principal de la soirée est ce récit par tableaux humoristiques de ce voyage de deux navigateurs, qui retrouvent une femme dans chaque port, — hélas! chaque fois la même pour tous les deux!

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Tous Phares éteints, par Jean Allary (*Albin Michel*).

Une grande maison enveloppée de silence, où l'on s'occupe de belles-lettres, de phonétique et de sciences exactes. Trinity College à Dublin. Dans les cours, les maîtres, purs Anglais, passent, avec des airs tranquilles, une liasse de notes à la main. Pourtant la paix n'est pas dans leur cœur et la sémantique n'est pas seule à les inquiéter : ils songent aux attentats dont est victime lord French, le vice-roi, et, menacés eux-mêmes, ne perdent pas de vue le téléphone, qui peut appeler la police.

Tel est l'asile où se trouve installé le héros du roman de M. Allary, un universitaire français dont l'auteur ne dissimule pas qu'il est un peu lui-même, sentimental qui ne veut pas le reconnaître, nonchalamment épris de littérature et d'aventures, humant avec délice l'air d'un pays inconnu, un Valéry Larbaud probablement dans la poche.

Au delà des murs du collège s'étend un monde étrange où le parfum des pâturages et le lyrisme des vieilles légendes pénètrent jusque dans les tramways et les ascenseurs, où les policemen en promenade reçoivent des balles dans le dos, où les maisons sont saccagées en deux minutes par d'insaisissables sinn-feiners. Le Français de M. Allary a de quoi satisfaire sa passion de l'imprévu. Des jeunes filles l'embrassent sur la bouche, le jettent aussitôt à la porte, refusent le lendemain de le reconnaître. Des esthètes qu'il voit, discutant avec des gestes efféminés sur Ruskin et W. Pater, organisent des batailles de rues dès qu'il a le dos tourné. S'il va au théâtre, les spectateurs qui l'entourent sont les membres du comité secret de la République irlandaise et l'actrice principale a failli tuer son vieux père parce qu'il ne haïssait pas suffisamment l'Angleterre. On procède à quelques arrestations rapides pendant l'entr'acte.

M. Allary est à son aise au milieu de ces aventures. Il aime si fort les surprises qu'il lui plaît de s'en donner, de nous en donner, de supplémentaires, en fermant les yeux au moment pathétique. Ce sera plus amusant dans un instant de chercher ce qui a bien pu arriver. Le roman nous passe dans les mains en une suite de tableaux « instantanés ». Ces vues, que la patience et le goût composèrent, sont riches en couleurs, abondantes en audacieux

raccourcis : un choix d'indications spirituelles, rapides et justes, avec ici et là une pointe fine d'émotion que, par une sorte de pudeur, par respect aussi pour Paul Morand, on n'a pas voulu laisser percer. En dépit du caractère elliptique des procédés employés, le Collège et la République d'Irlande fournissent tant de matière observable que le fil de l'intrigue, égaré dans un labyrinthe d'images paraît parfois, trop ténu, sur le point de se rompre. Considéré comme roman, ce livre n'est pas sans reproches; on ne s'en avise guère, si vrais sont les visages aperçus, si variée l'invention... M. Allary a de grands dons et l'on suivra avec curiosité sa carrière.

Georgette Garou, par **Dominique Dunois** (*Calmann-Lévy*).

Un roman sur ce servage que peut devenir l'amour de la terre, sujet de valeur internationale aux possibilités inépuisables, la passion de la propriété rurale ayant exactement la qualité de ceux qui la ressentent, se colorant de nuances aristocratiques chez les propriétaires de M. Galsworthy, lemeurant instinctive, animale chez les paysans de Zola, de Bl. Ibañez, de Bojer,... simple seulement du point de vue de l'économie politique, parce que, sur ce plan, toujours louable.

Dans ces pays de Loire où vit Georgette Garou, l'attrait des villes riches en cafés et en cinémas se fait pourtant sentir. Mais on n'a pas tué tout à fait encore les anciens dieux et, à dix-huit ans, une Georgette Garou est fermement décidée à ne jamais quitter la ferme familiale où elle vit auprès de sa grand'mère. Son père est mort; sa mère remariée vit à la ville. Georgette sera l'héritière de la ferme : c'est un vrai parti. Mais elle ne cherche pas à monnayer cet avantage et épouse simplement, pour débuter dans le roman, — celui de Dominique Dunois —, un valet de ferme, Didier. « Saines et rudes amours qui perpétuent les hommes » s'écrie l'auteur, après avoir évoqué la nuit nuptiale. Entendez qu'il y a de la simplicité, de la vigueur et aucun raffinement sentimental dans cette union. Par malheur elle manque à son objet, car par ce couple les hommes ne se perpétuent point. Après deux ans d'attente la grand'mère est furieuse et menace, si un « envant » ne vient pas, de priver les Didier d'une part de l'héritage. Terrifiée par cette menace, Georgette court consulter des médecins, puis, comme la science ne remédie pas au mal, elle s'adresse bonnement à un tâcheron, célèbre par ses vertus prolifiques, et lui donne deux cents francs pour la besogne.

A neuf mois de là Georgette est mère d'un gros garçon et Didier, bien qu'il sache à quoi s'en tenir sur l'origine de l'événement, se

montre satisfait, la possession de la terre lui semblant décidément assurée. Mais cette considération-là perd bientôt sa valeur aux yeux de Georgette, qui dégoûtée d'elle-même et de ses audacieuses initiatives, prend en horreur étables, enfant, mari, puis, incapable de vivre sans passion, s'éprend d'un ouvrier belge, avec lequel elle finit par s'enfuir...

Dominique Dunois vit au milieu des paysans et les connaît bien. Habile à noter leurs expressions familières et jusqu'au rythme hésitant de leurs phrases, elle sait recueillir dans tous les coins d'une ferme des dialogues savoureux. Elle a le sens du pittoresque rural, et, partagée entre la volonté de sympathie et une certaine répulsion naturelle, peut peindre avec verve les scènes choisies piquantes. Elle a moins d'assurance quand il s'agit de relier entre eux ces « spectacles ». Expliquée sans doute, mais non point toujours recevable, la psychologie de ses personnages demeure un peu superficielle.

Loin des Blondes, par **Thomas Raucat** (*N. R. F.*).

Ce n'est pas exactement un recueil de contes. Plutôt une suite de pochades rapportées de voyage. M. Thomas Raucat qui a obtenu naguère, on s'en souvient, un assez beau succès avec un roman japonais, l'*Honorable partie de campagne*, nous conduit cette fois encore en Extrême-Orient. Excursion pleine de bonne humeur. M. Raucat n'est pas un voyageur traqué. Il accueille les jours comme ils viennent et tire de ses petites désillusions des thèmes humoristiques. Croyant visiter un musée japonais, il se promène dans un hôtel de ville. Toute une nuit, à Shang-Haï, il erre à la recherche de jeunes Chinoises, et, trompé par des indications inexactes, pénètre dans des demeures où ses désirs ont peu de chances d'être exaucés. A Canton le sort ne le favorise pas davantage et c'est bien en vain qu'il cherche le fastueux bateau de fleurs, capable de lui fournir des distractions inédites. Il ne suffit pas, on le voit, d'être loin des blondes pour être près des brunes. On souhaitait pourtant quelque aventure, qui éclairât, une seconde, une âme étrangère. Mais les visages passent trop vite dans des décors trop vite plantés. Les traits sont rares qui lancent vraiment notre esprit en voyage; sans déplaisir certes, mais aussi sans émotion nous nous attardons à goûter des affabulations nouvelles de la comédie des erreurs. Quand, pour finir, l'auteur nous ramène à Saint-Cloud, pour y chercher une dernière Japonaise, expatriée celle-là, nous le suivons amusés, mais inquiets aussi un peu d'avoir pu revenir de si loin sans être tout à fait partis.

La Flèche d'or, par **Joseph Conrad.**
Traduction de G. JEAN-AUBRY (*Nouvelle Revue française*).

La scène se passe à Marseille, aux environs de l'année 1875. Un jeune homme, qui depuis quelques mois mène la vie de bohème en compagnie de quelques artistes, fait la rencontre de deux Anglo-Saxons élégants et graves : Mills et Blunt, agents secrets du prétendant don Carlos qui mène alors une guerre de partisans dans les districts montagneux de l'Espagne. Le jeune homme vient d'accomplir deux voyages fort aventureux aux Antilles et passe à juste titre pour romanesque et courageux. Le dessein de Mills et de Blunt est de le décider à prendre le commandement d'une balancelle, destinée à ravitailler en contrebande les Carlistes d'Espagne. Mais la foi légitimiste du jeune marin est nulle et l'expédition dangereuse. Pour enlever l'acceptation du néophyte on le mène assez habilement auprès d'une jeune femme, Rita, qui est une des organisatrices de la campagne carliste. Ce que la conviction politique ne pouvait faire, l'amour le fera. Le marin, qui pour la circonstance, prend le nom de M. Georges, accepte en effet de diriger plusieurs expéditions dont il se tire fort heureusement. Au milieu de ses tribulations, il ne cesse de penser à Rita dont il s'est passionnément épris. Chaque fois qu'il retourne à Marseille il court chez elle, n'espérant nullement d'ailleurs obtenir son amour, se satisfaisant de sa seule présence et ne percevant même pas ce que sa loyauté et son courage lui font gagner à chaque fois dans l'esprit de Rita — dont pour finir — et peut-être parce qu'il a cru ce succès-là impossible — il devient l'amant.

Voici réduit à quelques traits parfaitement insuffisants sans nul doute le thème de ce roman, qui est un des meilleurs de Conrad et présente cet intérêt supplémentaire d'être un des plus caractéristiques de son art. A ce double titre il mériterait d'être longuement étudié... Le livre est rédigé sous forme de souvenirs : ce sont les souvenirs de M. Georges que Conrad est censé avoir retrouvé. Cette fiction n'est pas aussi complète qu'on pourrait croire, car la plupart des personnages ont réellement existé et M. Georges représente Conrad lui-même, ainsi que nous l'indique l'excellent traducteur M. Jean Aubry, dans sa préface. En 1875 en effet le futur romancier, qui revenait d'un voyage aux Antilles, fit de la contrebande de guerre pour le compte des Carlistes sur une balancelle, le *Tremolino*... *La Flèche d'or* a été écrite par Conrad après la grande guerre — à une époque où il avait renoncé à son métier de marin. Cet intervalle de temps entre l'action et la recréation romanesque

est à considérer. Il explique cet accent de regret passionné : « Ah! qu'il est doux de faire naufrage quand on est jeune! » qui marque souvent ce récit. Cette sorte de soupir là n'est pas tout à fait inconnue aux lecteurs de la *Revue de Paris*, qui ont lu naguère *Jeunesse* — ce beau récit où se manifestait un si pur amour de la mer. Cet amour qui posséda toujours Conrad — et depuis sa plus tendre jeunesse, ainsi qu'en témoignent ses Souvenirs — se manifeste dans toutes les pages de la *Flèche d'Or*, bien que les aventures proprement maritimes y tiennent extrêmement peu de place, chaque voyage de M. Georges étant résumé le plus brièvement possible et les scènes consacrées à Rita ayant reçu au contraire le plus large développement.

En l'espèce les proportions observées dans la construction du roman n'ont pas de valeur significative. Il faut plutôt considérer le témoignage de M. Georges lui-même, qui écrit au sujet de cette aventure : « La femme et la mer se sont révélées pour moi en même temps. Toutes deux enseignent la valeur de la vie. » Au fond de tous les tableaux de la *Flèche d'or* l'appel de la mer est perçu comme une rumeur lointaine qui, dans l'esprit du marin, semble souvent se confondre avec le désir et le souvenir de la femme.

Il y a, il est vrai, dans l'amour de M. Georges pour la mer (et en cela il est un héros très symboliquement conradien) un élément mystique tout à fait particulier, qui n'a rien à faire avec le goût du risque sportif maritime qui peut animer un pur Anglais. N'oublions pas l'origine polonaise de Conrad. M. Georges a une façon de se livrer à la mer qui est passablement slave; il ne demande aux aventures ni profit, ni gloire : il ne quête pas la considération des autres hommes. Comme l'a justement remarqué M. Daniel Rops[1], on dirait qu'il agit *pour rien*. Pendant qu'il déploie toute son énergie dans de difficiles entreprises, s'expose à mille dangers, son esprit est ailleurs; pendant toute la durée de ce roman il est auprès de Rita. Si elle n'existait point, un idéal bien plus vague encore retiendrait sa pensée... Et M. Georges amoureux est bien semblable à M. Georges marin. Épris de Rita, il n'espère nullement avoir le bonheur d'être aimé d'elle. S'il expose sa vie pour elle, c'est sans espoir; il ne prononce pas de mots d'amour : il s'abandonne à sa passion, sans rien attendre et, pratique dans tous les domaines l'action *nadiste*. Il est profondément solitaire, sans nulle ambition, et absolument étranger à toute question d'intérêt matériel ou sentimental : c'est un héros qui ne croit pas à l'héroïsme et a la volonté de demeurer inconnu, de se perdre dans l'anonymat.

1. *Carte de l'Europe*. Perrin.

Tout aussi désintéressée, anti-personnelle et si l'on veut naturellement sublime, est celle dont une flèche d'or traverse les cheveux : Rita. Millionnaire, elle consacre sa fortune au carlisme qui au fond pourrait bien ne l'intéresser guère et elle ne serait pas très éloignée d'épouser un Blunt qu'elle n'aime pas, pour lui faire plaisir. Encore de l'action instinctive et « détachée ». Rita et M. Georges se reconnaissent comme de la même race : nous sommes, disent-ils d'eux-mêmes, des enfants. Acceptons cette définition, encore que Rita nous demeure plus mystérieuse que son amant : il est vrai que nous ne la connaissons que par lui qui est le narrateur et ne se flatte nullement d'avoir établi la carte psychologique de celle qu'il aime. Conrad ne pratique presque jamais l'analyse directe. Il n'explique pas. Les scènes qu'il retrace *sans commentaires* sont faites pour nous révéler les personnages que le narrateur côtoie. Ils conservent à nos yeux le même caractère d'indétermination qu'aux yeux du conteur lui-même. C'est peut-être pour cela, parce qu'ils sont de l'extérieur, si finement *observés* et *intérieurement* si *illimités* qu'ils nous paraissent si vrais. Expliquez Rita, son passé d'irrégulière, éclairez tous ses illogismes, reconstituez l'enchaînement de ses volte-face, cette femme nous paraîtrait à peine digne de retenir l'attention. Mais les brusques jets de lumière que Conrad concentre sur elle nous font par instants pénétrer dans sa vérité profonde, en comparaison de laquelle les actes de la femme n'ont que peu d'importance; mis en communication directe avec la sensibilité de cette créature d'une intelligence médiocre, nous percevons ce qu'elle est réellement : un être d'une qualité exceptionnelle. On serait tout près de dire que Conrad, par ses notations précises qui font jaillir du passé une sorte de présent reconstitué (c'est à peu près ce que M. Ramon Fernandez dans une fine étude sur Conrad a appelé la *co-naissance*) a capté toutes les vibrations qui émanent de l'inconscient de son héroïne, pour la lier à notre propre inconscient.

Comment n'être pas frappé de ce que ce gros roman soit presque tout entier occupé par la description de cinq ou six scènes? L'action qui est vive et dense tient dans les raccourcis intermédiaires. Voilà ce qu'on appelle un roman d'aventures conradien et qui est si loin du roman d'aventures, tel qu'il est à l'ordinaire conçu. On pense ici à certain artifice du théâtre grec qui reléguait l'action dans la coulisse et amenait ensuite à la vue des spectateurs les acteurs, tout frémissants encore de l'action accomplie. Les aventures de Conrad sont faites pour éclairer les âmes, pour les tirer du rêve où, sans le choc des actes, elles resteraient captives. La dernière scène de la *Flèche d'Or*, qui est du point de vue dramatique si fortement conçue, cette scène où Rita et Georges attendent l'irruption d'un

fou qui veut les tuer, n'a essentiellement qu'une valeur libératrice : son objet est de faire jaillir du cœur de Rita l'amour qui y est depuis si longtemps comprimé. Jamais Conrad ne brosse une scène, n'organise une aventure pour elle-même. Toute cette technique de l'action libératrice de la psychologie n'est d'ailleurs mise au service que des protagonistes, un Georges, une Rita, en l'amour de qui toute l'indétermination du monde doit subsister. Les personnages secondaires ont des contours plus nets, parfaitement accusés même et limitant un type pittoresque, dont la vérité extérieure est toujours saisissante d'ailleurs. Il y a quelques bonshommes de ce genre dans la *Flèche d'Or* qui mériteraient d'être étudiés de près : un Dominique, marin dévoué; un Blunt, Américain, catholique et gentilhomme; la mère de Blunt, femme du monde à combinaisons intéressées; une Thérèse, paysanne cupide et pieuse. Prisonniers de leurs caractères, ces comparses introduisent un élément de vie limitée et comique qui nous rend plus perceptible encore le caractère slave des héros conradiens, qui ne connaissent pas de bornes et l'esprit perdu dans un grand rêve, qui est amour, contemplation de la mer, ou nostalgie sans nom, multiplient les manifestations presque sublimes d'une activité corporelle à laquelle ils sont les derniers à attacher de l'importance.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LÉVIATHAN

PREMIÈRE PARTIE

I

Parvenu à la passerelle du chemin de fer, il s'arrêta et réfléchit. « Pourquoi me presser? pensa-t-il. J'arriverai toujours trop tôt. Il ne sera que cinq heures et demie. Et alors? J'irai au café, j'attendrai une demi-heure. Et puis? »

Il prononça ces dernières paroles tout haut et secoua la tête négativement comme si la réponse à la question qu'il se posait n'était point de celles qu'on désire connaître. Un instant il demeura immobile, le dos rond, la main sur la rampe de fer, puis il monta sans hâte et s'accouda au garde-fou. De l'endroit où il se trouvait il apercevait la gare, à trois cents mètres en avant, petit édifice de brique sans caractère, ensuite une longue avenue de platanes qui partait de la gare et menait en ville. Çà et là des villas bourgeoises montraient un toit d'ardoise au fond d'un jardin encombré de pelouses et de massifs. Deux interminables rangées de tilleuls se dressaient à droite et à gauche de la voie ferrée sur laquelle ils semblaient veiller.

Il dirigea la vue vers les différents points de ce paysage et tira sa montre qu'il considéra longuement avec l'air attentif d'un homme qui fait une chose en pensant à une autre. Il était jeune encore mais avec ce quelque chose de flétri et d'amer que l'on remarque chez ceux dont les soucis ont dévoré les premières années de la vie. Son visage était plein, sans couleur, avec une chair molle qui prédisait pour plus tard

des joues avalées et de ces rides profondes qui dessinent, vers quarante ans, une espèce de rire silencieux autour de la bouche. Ses yeux gris clair s'attachaient fortement à ce qu'ils considéraient. Son nez large et charnu, ses lèvres épaisses trahissaient un homme de peu de volonté mais épris de son bien-être et de ses habitudes et capable de quelque fermeté lorsqu'il s'agissait de les défendre. Il était rasé avec beaucoup de soin, fort proprement vêtu de gris foncé, avec une cravate noire et, fantaisie naïve, un mouchoir de soie violette qui sortait à moitié de la poche supérieure de son veston.

Quelques minutes passèrent sans qu'il fît un mouvement, soucieux de ne pas rompre le profond silence qui régnait autour de lui. La courte après-midi d'automne tirait à sa fin et le ciel commençait à rosir.

Il se redressa enfin, frappa du poing le garde-fou avec l'air de quelqu'un qui termine une méditation, et, reprenant son chemin, il descendit l'escalier qui le mena sur la route, de l'autre côté de la voie ferrée. Grand et d'aspect vigoureux, on eût dit qu'il avait honte de sa haute taille et de sa force, car il inclinait la tête et se voûtait un peu. Par un geste incessant il frottait les mains l'une contre l'autre et marchait de ce pas exact et rapide qui traduit parfois le cours d'une pensée absorbante, comme si quelque chose des préoccupations de l'âme passait dans le corps et lui imprimait un rythme. Cet exercice le conduisit jusqu'à la grille d'une vaste propriété cernée d'arbres majestueux. Une large pelouse ovale s'étendait entre des allées sinueuses, au pied d'une sorte de petit château conçu dans le goût qui dominait, il y a quarante ans. Des jets d'eau, des grottes en rocaille, des écussons de fleurs achevaient de donner l'impression d'une grande richesse au service de grandes prétentions. Une petite plaque d'émail fixée à la grille portait en majuscules ces deux mots tracés de biais : *Mon Idée.*

Telle qu'elle était, cette demeure retint un moment l'attention du promeneur et lui arracha un soupir. Ce fut à contre-cœur qu'il s'en éloigna pour revenir sur ses pas et se diriger de nouveau vers la passerelle. Une fois de plus il consulta sa montre et, pris soudain de la crainte d'être en retard après n'avoir su que faire de son temps, il se mit à courir.

Les lampes s'allumaient une à une comme il s'engageait dans la rue principale de la ville. Il soufflait un peu d'avoir couru et, malgré un vent assez frais, portait son chapeau à la main. Parvenu à la hauteur de l'église, il prit une petite rue à droite et entra dans un café qui répandait une lumière jaune sur les pierres de la chaussée. Son regard fit le tour de la salle et il constata avec satisfaction qu'il était seul; le garçon même était absent. Sans hésiter un instant, il alla s'asseoir à une table qui occupait la moitié d'une des fenêtres; son entrée avait été si discrète qu'il n'avait attiré l'attention de personne et il dut frapper du doigt sur le marbre blanc pour qu'on vînt s'occuper de lui.

Maintenant il était installé devant un verre de café noir dont l'odeur et le goût se mêlaient, avec bien d'autres petites choses, à la triste et banale aventure qu'il poursuivait de semaine en semaine, et il approchait son visage de la vitre avec une anxiété que l'habitude n'avait pas apaisée. Il voyait ainsi deux boutiques qui faisaient face au café, de l'autre côté de la rue. L'une d'elles lui semblait d'un intérêt médiocre et il n'y jetait les yeux que d'une manière fortuite : c'était une boulangerie dont la devanture n'était plus occupée que par deux longs pains de quatre livres, placés debout contre une barre de cuivre de façon à être bien remarqués des clients qui pouvaient venir, mais il semblait que, là, on n'attendît plus personne, car le bec de gaz qui pendait du plafond ne donnait qu'une très faible lueur bleuâtre. L'autre boutique, peinte en vert amande, projetait dans la nuit une dure et forte lumière qui paraissait prendre possession de la rue. Une inscription en grosses lettres s'étalait en travers de la porte vitrée et informait les passants que madame veuve Ernest Brod, blanchisseuse (gros et fin) était la propriétaire de ce lieu; et, en effet, cinq ou six chemises d'hommes placées à la devanture, offraient aux regards les surfaces miroitantes du linge fraîchement empesé. Un rideau épais courant le long d'une tringle entourait la devanture de ses plis blancs et cachait ainsi le fond de la boutique, mais un murmure continu trahissait l'animation qui régnait en cet endroit. De temps à autre, une tête apparaissait brusquement au-dessus du rideau et jetait dans la rue un coup d'œil

rapide. Alors l'homme sursautait, comme si quelqu'un l'eût appelé. Une fois, la porte de la blanchisserie s'ouvrit tout à coup et il entendit une voie aiguë qui criait quelque chose, puis des rires qui lui répondaient. Ce bruit qui arrivait subitement à ses oreilles le troubla; une bouffée de chaleur envoya le sang à ses joues et il appliqua son front à la vitre mais avec une telle avidité de voir l'intérieur de la boutique que tout se brouilla devant ses yeux. Il n'aperçut qu'un drap pendu à une corde et dont la blancheur le heurta, puis un bras de femme, nu du coude au poignet, qui vint refermer la porte presque aussitôt.

Il cessa d'observer la boutique et baissa la tête. Tout ce qu'il y avait de tendu dans son visage faisait place à présent à une amertume profonde qui le vieillissait. Avec un soupir de lassitude, il frappa sur la table, posa quelques pièces de monnaie près du verre à demi vide et se leva. Le cartel noir accroché au mur sonna six heures. A ce moment le garçon parut. C'était un jeune homme anémique, aux yeux fuyants. Il regarda le cartel et sourit d'un air entendu en voyant le client qui marchait de long en large dans le café.

— Ça ne sera plus bien long, — dit-il; et il fit disparaître les pièces de monnaie dans sa poche. — Après six heures, six heures dix, il n'y a plus moyen de les tenir.

L'homme se retourna vers lui et s'appuya à une table.

— Vous croyez? — fit-il.

Et il ajouta d'une voix un peu rauque et forcée :

— Vous les connaissez peut-être?

— Comme ça, — répondit le garçon avec un sourire et un haussement d'épaules. — On voit bien que Monsieur n'est pas dans la région depuis bien longtemps.

— Pourquoi dites-vous cela? — demanda l'homme d'un air mécontent.

— Parce qu'ici nous croyons que la meilleure d'entre elles ne vaut pas la peine qu'on se donnerait pour la jeter à l'eau.

Il eut un petit rire narquois, mais devant le peu de succès de sa plaisanterie il s'arrêta et reprit d'un ton sérieux et confidentiel tout en essuyant la table de son torchon :

— Dommage que Monsieur soit si pressé. J'aurais pu lui en dire deux mots.

L'homme fit un visible effort sur lui-même et se rapprocha un peu.

— Eh bien? Qu'est-ce que vous auriez pu me dire?

Le garçon s'assit à moitié sur le bord de la table.

— Si c'est l'aînée qui vous intéresse, — commença-t-il avec une sorte de fausse gaieté, — la brune, celle qui porte le linge en ville, je vous conseille de vous méfier : on n'est pas plus mauvaise, ni plus voleuse.

Comme il prononçait ces mots il regarda par la fenêtre du coin de l'œil et présenta ainsi à son interlocuteur un long profil sournois et méfiant.

— Et les autres? — fit l'homme avec impatience.

— Les autres? Mais il n'en reste plus qu'une, à part la patronne et la petite qui aide à porter le linge. Ce n'est pas la petite, par hasard? — demanda-t-il, prêt à éclater de rire.

— La petite? Qui vous parle de la petite? Est-ce que je sais combien elles sont là-dedans?

Le ton dont ces paroles étaient dites dut surprendre le garçon car ses yeux s'ouvrirent tout grands et il demeura un instant sans répondre.

— Si c'est l'autre, — reprit-il enfin, — c'est Angèle. Sa mère est morte l'an passé.

Il fut interrompu à cet endroit par un geste que fit l'homme en voyant quelqu'un sortir de la blanchisserie.

II

De nouveau il était sur la route qui menait à la passerelle. La lune ne s'était pas encore levée et l'obscurité était épaisse mais son regard discernait la tache pâle que faisait dans la nuit le corsage blanc de la jeune fille. Il hâtait le pas et fut bientôt si près d'elle qu'il vit ses bras et son cou nus. Elle s'en aperçut et s'arrêta; il fit de même.

— Vous marchez trop vite, — dit-elle d'une voix contrariée. — Si quelqu'un passait sur la route, tout le monde saurait demain que vous m'avez suivie. Laissez-moi prendre de l'avance.

Elle demeura immobile un court moment, attendant sans doute une réponse, mais il gardait le silence, partagé entre le désir de courir à elle et l'effroi de lui déplaire. Il l'entendit

alors qui reprenait son chemin et ne la suivit pas tout de suite, laissant grandir de seconde en seconde la distance qui les séparait.

Cette preuve d'obéissance lui fut difficile à donner. Il se dit qu'il compterait jusqu'à trente avant de se remettre en route, puis le bruit des pas décrut tout à coup si vite que, pris d'une subite inquiétude, il se demanda si elle n'allait pas s'enfuir ou se cacher, pour se moquer de lui. Pourtant il ne bougea pas, et dans l'amertume de cette minute il éprouva soudain le plaisir étrange et inattendu que l'on trouve parfois à maîtriser un élan.

Une pensée singulière lui vint. Qui l'empêchait de remonter vers la ville, de rentrer chez lui? Par un caprice de l'esprit comme en connaissent les natures mélancoliques, il se vit faisant tout le contraire de ce qu'il voulait, tournant le dos à cette jeune fille dont les pas se perdaient à présent dans le silence, et il imagina qu'il regagnait sa chambre d'où la tristesse et le désir l'avaient chassé depuis le matin. Dans la succession de ces images, il y avait quelque chose de si impérieux qu'il en fut troublé. Pouvait-il vraiment renoncer à cette aventure, s'il le voulait? Mais pourquoi cette idée absurde se présentait-elle à lui? Il s'agissait bien de se poser des questions alors que cette fille s'étonnait peut-être de ne pas l'entendre venir! Il lui sembla que pendant un court moment sa raison lui avait été enlevée et que brusquement elle lui était rendue, et il se mit à courir, le cœur serré par la crainte d'avoir attendu trop longtemps, de ne plus trouver personne sur la route.

Le bruit de ses pieds heurtant le sol résonnait dans sa tête comme un choc contre ses tempes. Il courut plus vite et rejoignit la jeune fille au bout de quelques secondes. Elle parut mécontente.

— Vous mériteriez que je m'en aille, — dit-elle. — Je vous avais dit à la passerelle.

Le visage tout près du sien, il soufflait. Son regard avide distingua dans l'ombre ses joues blanches et ses yeux. Il rit d'un air de soulagement.

— J'ai cru que vous vous étiez sauvée, — expliqua-t-il d'une voix haletante. — J'ai couru.

Elle haussa les épaules.

— Vous y teniez donc tant à ce rendez-vous?

— Vous ne le savez donc pas? — dit-il en lui prenant les doigts. — Vous ne me croirez donc jamais?

D'un geste brusque elle libéra sa main et fit quelques pas en avant.

— Ne restons pas là, — dit-elle. — Je vous ai dit que c'était dangereux.

Il la suivit aussitôt; tous deux marchèrent en silence. Lorsqu'ils furent en vue de la passerelle, il lui reprit la main avec autorité et lui dit :

— Que faut-il que je fasse pour vous plaire, pour que vous soyez gentille avec moi?

Elle eut un ton radouci pour lui répondre :

— Je ne sais pas. C'est à vous à trouver ces choses-là.

L'homme demeura silencieux. Tout à coup, il lui serra le poignet un peu plus fort.

— Dites-moi pourquoi vous craignez de rencontrer quelqu'un sur la route.

— Pardi, je n'ai pas envie qu'on sache que j'ai des rendez-vous, — répondit-elle d'un trait.

— Des rendez-vous avec moi? — fit-il rageusement.

— Oui, avec vous.

— Avec d'autres, ça n'a pas d'importance, n'est-ce pas? Avec moi vous avez honte, sans doute.

La jeune fille leva vers lui des yeux pleins d'étonnement et de colère. Ils étaient arrivés devant un réverbère et s'arrêtèrent brusquement, comme si la grande tache lumineuse les eût retenus.

— Avec d'autres? — demanda-t-elle. — Qu'est-ce que vous voulez dire?

Le regard qu'elle lui lança lui fit perdre son assurance; il devint rouge.

— Je veux dire que vous ne voulez pas qu'on sache que vous me voyez.

— Pourquoi?

— Ce n'est pas à moi à vous répondre. Vous savez mieux que moi.

— Est-ce que je sais ce que vous avez dans la tête? Dites-

moi pourquoi vous me posez toutes ces questions ou je m'en vais tout de suite. Je ne suis pas venue pour me disputer avec vous.

Il soupira, excédé de sa maladresse :

— Ne vous en allez pas. J'ai eu tort.

— Probable, — fit-elle d'un air de mépris. — Si c'est pour me faire une scène que vous m'amenez ici, je vous garantis que vous ne m'y prendrez plus.

Il baissa la tête et dit avec douceur :

— Puisque vous ne voulez pas qu'on vous voie, il ne faut pas rester ici. Traversons la passerelle.

— Où irons-nous ensuite? — demanda-t-elle sans faire un pas.

L'homme la regarda avant de répondre, essayant de deviner l'accueil qu'elle allait faire à ses paroles; un sourire craintif se dessina sur ses lèvres.

— J'allais vous proposer de dîner avec moi, — dit-il.

Elle rit.

— Dîner avec vous? Où ça?

Il fit un geste, désignant la campagne de l'autre côté de la voie ferrée.

— A Chanteilles.

— Jamais de la vie. C'est trop loin.

— Nous prendrions le chemin de fer. Il va passer dans cinq minutes.

Mais elle secoua la tête.

— Je vous dis que je ne dînerai pas avec vous.

— Pourquoi?

— Cela me regarde.

— Vous êtes pressée de rentrer en ville? Vous sortez ce soir?

— Je ne vous répondrai pas, — dit-elle avec humeur. — Tout à l'heure vous aviez à me parler. Dites ce que vous avez à dire et laissez-moi rentrer.

— Je ne peux pas vous parler ici, sous cette lumière. Allons de l'autre côté de la passerelle, voulez-vous? — supplia-t-il.

Elle consentit à se laisser prendre la main, non sans marquer par un soupir que c'était là une faveur dont il faudrait tenir compte. Ni l'un ni l'autre ne prononcèrent une parole jusqu'au moment où ils eurent franchi la passerelle.

— Vous n'avez pas peur de moi, au moins? — dit-il d'un ton faussement jovial.

— Non. Vous en posez de drôles de questions!

— Mais si vous n'avez pas peur, cela ne veut pas dire que vous vous plaisez avec moi, hein?

Dans une lueur de bon sens, il se rendit compte qu'il parlait ainsi parce qu'il ne savait pas quoi dire, mais que ces paroles stupides le perdaient dans l'esprit de la jeune fille. Pourquoi la mettait-il dans le cas de lui répondre : « Non, je ne me plais pas avec vous. » Il reprit vivement :

— Et puis, cela n'a pas d'importance. Ce que je veux c'est que vous soyez contente, heureuse, entendez-vous?

Elle ne répondit pas.

— Tenez, — dit-il en fouillant dans une poche de son gilet, — je vous ai apporté un cadeau. Je comptais vous le remettre plus tard, mais puisque vous êtes si pressée... C'est une bague. Voyez.

— Une bague, — répéta-t-elle curieusement. — Oh, elle est jolie.

Elle voulut la prendre mais il avait prévu ce geste et garda le bijou entre le pouce et l'index. C'était un anneau d'argent orné d'un minuscule saphir.

— Au moins, laissez-moi vous la passer, — dit-il.

Elle eut une moue impatiente.

— Comme vous voudrez.

Alors il se rapprocha d'elle et lui saisit la main, mais il tremblait si fort qu'il ne parvint pas à lui mettre la bague.

— Je devrais lui prendre le bras, la serrer contre moi, — se dit-il, effrayé de sa gaucherie. — Maintenant, elle consentirait peut-être. Plus tard elle ne voudra plus.

Et brusquement désespéré, il dit tout à coup :

— Prenez cette bague et mettez-la vous-même.

Surprise de ce ton, elle leva les yeux. Sans doute fut-elle émue de pitié en voyant la détresse de ce visage que le désir n'éclairait même plus et qui ne trahissait à présent qu'une mauvaise fatigue.

— Vous êtes drôle, — dit-elle en passant la bague à son petit doigt. — On dirait que cela vous ennuie d'être avec moi.

Il haussa les épaules d'un air découragé.

— Je vois bien que vous ne m'aimerez jamais, — dit-il enfin.

Elle ne répondit rien, et il lui sut gré de son silence, cruel sans doute, mais moins déchirant que ses paroles. Tous deux ils traversèrent de nouveau la passerelle et parvinrent à l'entrée de la ville sans avoir échangé un mot. Pourtant, comme elle était sur le point de le quitter, elle lui fit un sourire et lui dit : « A demain ».

Une émotion violente, où la joie et la tristesse avaient leur part l'empêcha de la remercier, mais il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

III

A quelque six cents mètres de là et au moment même où cette conversation avait lieu, madame George Londe méditait devant son miroir en attendant qu'il fût l'heure de pénétrer dans la salle à manger. C'était une sorte de cérémonie qui n'allait pas sans certains apprêts, car madame Londe n'était plus jeune mais elle gardait la coquetterie de ses vingt-cinq ans et jamais elle n'eût consenti à paraître devant ses clients avant d'avoir prodigué à sa beauté défaillante les encouragements de la poudre et du rouge.

Elle était assise dans une petite pièce aménagée entre deux portes et qui paraissait servir tout à la fois d'office et de cabinet de toilette. On y voyait, en effet, poussée contre le mur, une desserte en bois blanc, et, sous la lampe à gaz qui descendait du plafond, une coiffeuse peinte en rose vif. Ce dernier meuble était orné d'une glace ovale qui renvoyait depuis trois ou quatre minutes une face immobile aux yeux attentifs.

Quelles pensées menaient cette femme? Elle ne semblait ni heureuse, ni malheureuse. Un peu courbée en avant, les mains mollement posées sur les cuisses, elle se tenait dans l'attitude de quelqu'un qui observe un spectacle. Son regard tendu allait du front étroit qu'encadraient des boucles brunes à la bouche impérieuse dont les coins tombaient (un sourire soigneuse-

ment étudié corrigeait ce défaut en public). Puis, le tour du visage étant achevé, les yeux se fixaient sur les yeux; on eût dit qu'ils voulaient transpercer ces prunelles noires où la lumière jetait deux points jaunes, tant ils mettaient d'insistance, presque de méchanceté dans leur examen. De temps en temps, les paupières battaient, de lourdes paupières bistrées par les veilles et qui se relevaient invariablement sur le même regard sombre et désapprobateur.

Elle était vêtue de taffetas noir, le buste serré dans un corsage qui emprisonnait le cou jusqu'au menton mais laissait libres sous des volants de guipure des poignets ronds et potelés. Un rubis à la main droite, une broche sur le haut de la poitrine laissaient percer un souci d'élégance, mais il y avait dans l'étoffe autour de la taille quatre ou cinq vilaines reprises qui avouaient des temps difficiles et une gêne mal dissimulée. Le rose de la coiffeuse contrastait fortement avec ce qu'il y avait de pauvre et de triste dans ces hardes usées, dans ce visage dur; c'était au milieu d'un sombre tableau une note trop gaie, jetée comme par dérision, ou pour accentuer l'âpreté des couleurs et la cruelle énergie du dessin.

L'heure qui sonnait tira madame Londe de sa contemplation. Elle se redressa et attendit pour se lever que les sept coups eussent retenti dans le silence de la petite pièce. Alors un sourire éclaira ses traits et donna à ses yeux une animation soudaine. Il semblait que cette femme sortît d'un enchantement et que, se réveillant d'un magique sommeil, elle recommençait à vivre. D'un geste rapide elle lissa son chignon et après avoir lancé un dernier regard au miroir se dirigea vers la porte de la salle à manger.

Toutefois, elle n'entra pas sans s'être courbée devant un paravent que l'on avait placé près de la porte et appliqua l'œil à un endroit où la peluche rouge de ce meuble était déchirée. De cette façon elle pouvait voir qui était dans le restaurant, exactement de même que le régisseur d'un théâtre étudie par le trou du rideau la composition d'un parterre. Elle demeura ainsi un bon moment, les reins arqués, les jarrets légèrement fléchis, immobile comme une bête qui va faire un bond. Parfois, étouffant un soupir, elle tournait la tête

de côté, puis, non satisfaite de ce que l'œil gauche avait vu, chargeait son œil droit d'un supplément d'enquête et le mettait à la hauteur de la déchirure dont elle agrandissait l'orifice en y passant le bout du doigt.

Enfin elle quitta son poste et pénétra dans la salle. Trois pas la séparaient d'une sorte de comptoir placé sur une estrade et derrière lequel elle s'asseyait chaque soir. De ce lieu élevé elle dominait une vaste pièce, étroite et longue, où s'alignaient deux rangées de six petites tables poussées contre les murs. Au milieu de l'allée ainsi formée se dressait une table ovale assez grande pour qu'une bonne douzaine de clients pût y prendre place; et si le regard de madame Londe plongeait plus loin, par delà le grand bouquet de plantes d'hiver qui s'épanouissait sur la table d'hôte, elle apercevait la rue à travers la porte vitrée où son nom s'inscrivait à rebours.

Elle croisa les mains sur le marbre du comptoir. Pour le moment la salle était vide, mais il n'était que sept heures et madame Londe n'était là que pour donner en quelque sorte l'exemple de l'exactitude à sa clientèle. Elle savait bien en effet que passé sept heures et quart, la viande était moins saignante, les légumes trop cuits. Sans doute une pancarte accrochée au mur donnait les heures des repas, mais cela n'empêchait pas les gens d'arriver en retard. Elle fit entendre un gros soupir d'impatience et murmura :

— Pourquoi ne viennent-ils pas? — avec la voix lasse du spectateur qui gémit : « Pourquoi ne commencent-ils pas? » devant un rideau baissé. Elle n'ignorait pas, cependant, que la même chose se produisait chaque soir. Chaque soir, sept heures et quelques minutes la surprenaient en observation derrière le paravent, habitude superstitieuse qu'elle avait prise un jour que deux clients étaient arrivés à son insu, avant qu'elle eût fait son entrée. Il fallait ensuite qu'elle se morfondît un quart d'heure, un grand quart d'heure pendant lequel ses mains oisives déplaçaient vingt fois et le petit bouquet de fleurs qui ornait son comptoir et son gros livre noir qu'elle ouvrait et refermait avec un geste de plus en plus brusque. Elle ne savait pas attendre. Jamais elle n'avait su ce que c'était qu'exercer sa patience. Mais puisque per-

sonne n'arrivait jamais qu'avec un quart d'heure de retard, pourquoi ne changeait-elle pas l'heure du repas du soir?

Peut-être répondait-elle intérieurement à une question de ce genre en faisant claquer son livre de compte sur le marbre. Était-il nécessaire d'ajouter quinze minutes à une journée déjà longue à pleurer? Non. Elle avait dit qu'à midi et sept heures le restaurant serait ouvert, et à midi et sept heures, elle était là, derrière son comptoir.

A la fin, exaspérée, elle se pencha de côté vers la petite pièce où elle venait d'achever sa toilette, et appela : « Grégoire! » Une voix lointaine répondit : « Voilà! » et l'on entendit une porte qui s'ouvrait.

— Faites monter la soupe! — commanda madame Londe sans attendre que la personne qu'elle avait appelée entrât dans la salle.

Faire monter la soupe, c'était sa dernière ressource, le moyen qu'elle employait lorsqu'elle se sentait gagnée par le désespoir. Il lui semblait que cela faisait « venir le client », comme elle disait. Car bien des fois elle avait remarqué que l'arrivée du garçon portant la soupière coïncidait avec celle de M. Goncelin, marchand de grains, qui prenait ses repas chez elle et qui, en général était le premier à faire son entrée dans le restaurant. Mais elle tremblait qu'un jour l'opération magique demeurât inefficace, que son marchand de grains vînt en retard, comme les autres, et qu'elle perdît la foi. Aussi n'avait-elle recours à cette mesure que lorsque sa patience était tout à fait à bout.

Elle mit son visage dans ses mains et, s'accoudant au comptoir, écouta dans cette position le bruit des pas qui allaient et venaient au fond de la cuisine. On eût dit qu'elle offrait au ciel la mortification de cette dernière et cruelle minute d'attente. Il était inutile de recommander au garçon de se hâter; cet homme ne demandait qu'à en finir pour aller courir en ville le plus tôt possible. D'autre part, M. Goncelin serait ou ne serait pas à l'heure et la volonté de madame Londe n'y pouvait rien. Il n'y avait plus qu'à laisser les choses se faire toutes seules.

Tout à coup elle écarta les mains et regarda devant elle. La porte venait de s'ouvrir et quelqu'un était entré. Ce

n'était pas le marchand de grains, c'était un homme qu'elle n'avait jamais vu de sa vie et qui déjà avait enlevé son chapeau et s'asseyait. Elle eut peine à en croire ses yeux, tant elle était certaine que M. Goncelin serait le premier à passer le seuil de son restaurant, et, tout émue de surprise, elle examina l'inconnu avec une telle insistance qu'il leva la vue à son tour et considéra madame Londe comme s'il attendait qu'elle lui adressât la parole, puis, devant le silence et la rougeur subite de cette femme, il baissa la tête et déplia sa serviette.

Madame Londe éprouva quelque confusion de l'étonnement qui avait paru sur son visage et se dit que ce monsieur devait la trouver bien sotte, mais son trouble n'avait pas été si grand qu'elle n'eût déjà noté vingt détails de toilette et de physionomie chez l'étranger, et son œil exercé de provinciale en avait assez vu pour lui fournir matière à toute sorte de réflexions. Pour rattraper sa maladresse de tout à l'heure, elle affecta un air d'indifférence et changea la place respective du livre noir et du vase de fleurs. L'homme était assez bien mis. D'où venait-il? Ce ne pouvait pas être un voyageur de commerce : elle connaissait trop bien les personnes de cette profession pour s'y tromper. Et puis, il n'avait ni pardessus, ni valise, mais ce n'était pas non plus quelqu'un du pays, à moins, et cette pensée lui fit bondir le cœur, à moins qu'il ne s'agît d'un nouveau-venu à Lorges ou à Chanteilles. Il y avait quatre ans, deux messieurs d'Orléans étaient venus s'établir ainsi à Chanteilles et elle se rappela que la première fois qu'elle les vit au restaurant, elle éprouva le même émoi que ce soir, car, par un hasard singulier, elle n'avait pas eu vent de leur arrivée, elle qui d'ordinaire était au courant de tout avant tout le monde. Pour les femmes comme madame Londe, chez qui la curiosité domine, il est aussi humiliant de se laisser surprendre par les événements que pour une vigie dans un phare de ne pas remarquer le passage d'un navire.

Enfin, après quelques minutes d'une humeur chagrine qui se traduisait par le déplacement à droite et à gauche du petit vase de fleurs, elle se remit peu à peu de l'espèce d'indignation qu'elle éprouvait contre elle-même, et croisant de nouveau les mains sur le marbre du comptoir, elle releva la tête et posa un long regard sur l'étranger. Il était vêtu de gris;

un mouchoir violet pendait de la poche supérieure de son veston. De temps en temps il baissait les yeux et portait d'un air distrait de petits morceaux de pain à sa bouche. Mais dans l'esprit de madame Londe, cet homme n'était pas le voyageur banal qui vient s'asseoir une demi-heure à la table d'un restaurant; c'était quelqu'un dont elle ignorait tout et qui, par conséquent, présentait un intérêt exceptionnel. Elle n'était pas loin de le considérer comme un ennemi, pour la seule raison qu'il savait mille choses qu'elle ne soupçonnait même pas. Son nom, sa profession, sa vie, autant de secrets qu'elle aurait voulu lui arracher. N'était-ce pas un défi à sa curiosité cette mine morose qu'elle remarquait en lui, et ce silence dédaigneux. Certes, elle avait vu bien des clients s'asseoir à cette table et tous, oui, presque tous l'avaient saluée en entrant, lui adressant un sourire, une parole aimable, même ceux qui ne la connaissaient pas. Il en résultait qu'elle se sentait plus libre pour glisser ses questions, au hasard de la conversation qui pouvait s'engager ensuite entre elle et le client, lorsque ce dernier se présentait à la caisse et réglait son compte.

Car tel était l'usage au Restaurant Londe. Si le garçon distribuait les additions à la fin des repas, comme cela se pratique en général, c'était entre les seules mains de la patronne que le client versait le montant de son écot. Bien des avantages découlaient de cette habitude. Assise en haut d'une sorte de trône, madame Londe était plus à son aise pour sourire, pour interroger, et quand cela paraissait possible, pour séduire. Elle prenait des manières à la fois hypocrites et nobles, dispensait des paroles insignifiantes comme l'eût pu faire une reine, et rendait la monnaie avec un air de munificence, fausses libéralités qui réussissaient presque toujours, l'instinct guidant merveilleusement cette femme qui se consumait du désir de plaire afin de savoir.

Sans posséder la finesse que l'on attribue d'ordinaire à son sexe, elle savait pourtant ce qu'il fallait dire, ce qu'il fallait faire pour obtenir les bonnes grâces d'un client et lui tirer la promesse de revenir. Là tendaient tous ses efforts, le jour où paraissait un nouveau-venu. Elle s'en remettait aux prix modérés et à certaines traîtresses facilités de paiement pour

accomplir le reste. Autre différence, en effet, entre la maison et celles de Paris, par exemple; on pouvait y ouvrir un compte, comme chez l'épicier ou le pharmacien; et madame Londe savait, par une expérience de douze ans, qu'un homme qui lui devait dix, cinq, ou seulement trois repas était un homme perdu, c'est-à-dire un client définitivement acquis au restaurant.

Mais le moyen d'attirer quelqu'un qui ne vous regarde même pas et pour qui, vraiment, on semble ne pas exister? Qu'avait-il donc à manger son pain sans attendre sa soupe, cet imbécile? A quoi pouvait-il bien songer? Ne la voyait-il pas? Ou faisait-il semblant de ne pas la voir? Ne sentait-il pas sur son front, sur ses épaules le dur regard qui ne le quittait plus? Maintenant elle avait retrouvé sa présence d'esprit et voulut mettre dans son visage, dans ses yeux toute l'autorité dont elle était capable; mais à quoi bon? il était clair que cet homme était loin du restaurant Londe et qu'il pensait à tout autre chose. Elle ferma le poing sur son livre. Parlerait-il, à la fin? Quand il aurait mangé tout son pain, en demanderait-il d'autre?

Cependant, l'étranger paraissait ne rien soupçonner de l'impatience qui gonflait le cœur de la patronne. Dans l'amertume de son échec, madame Londe faillit ne point noter l'arrivée du marchand de grains qui la salua d'un de ces larges coups de chapeau en deux temps comme on n'en donne plus qu'en province. Elle inclina la tête et dit d'une voix que le dépit faisait trembler un peu :

— Bonsoir, monsieur Goncelin.

Et au garçon qui entrait, portant la soupe, elle ordonna sèchement.

— Allez servir le monsieur du fond!

Que n'eût-elle donné pour savoir son nom, pour pouvoir dire :

— Portez la soupe à monsieur Untel! Il a un train à prendre à telle heure.

Au lieu de quoi, elle ajouta rageusement, exaspérée de sa propre ignorance et de la mine étonnée du garçon :

— Allez donc, sapristi! Vous voyez bien qu'il mange tout son pain!

A présent les clients arrivaient presque sans interruption et la porte ne se fermait que pour se rouvrir aussitôt. Tout ce monde saluait la patronne avec une jovialité mêlée de respect et elle dispensait des saluts à droite et à gauche, comme une souveraine au fond de sa calèche, flattée de ces attentions dont elle était l'objet, pacifiée et consolée peu à peu.

Dans un grand fracas de chaises déplacées, les quelque dix ou douze personnes qui étaient entrées se mettaient à table. Toutes, à en juger par la promptitude avec laquelle elles gagnaient leur places, étaient des habitués du Restaurant, et déjà les conversations emplissaient la salle de la rumeur profonde et obstinée d'une ruche. Deux garçons en tablier blanc circulaient à contre-sens autour de la table d'hôte et servaient la soupe.

Au milieu de ce bruit de paroles et de vaisselle, le cœur de madame Londe se dilatait. C'était pour cette minute qu'elle vivait, pour voir ces dos arrondis, ces têtes courbées devant elle et en quelque sorte à ses pieds. On eût dit que dans ces attitudes, elle voyait une marque de soumission. A mi-voix elle compta les clients : dix à la table d'hôte et un tout seul, à la petite table près de la porte. Ah, le peu d'importance de ce dernier, maintenant! Tout à l'heure, il l'agaçait parce que, dans la salle vide, sa présence avait quelque chose de provoquant, mais depuis que la table d'hôte était au complet, il disparaissait, dans son coin.

Elle ferma les yeux à demi, comme pour mieux jouir du bourdonnement qui montait à elle. Dans le joyeux brouhaha du dîner, elle distinguait l'accent épais de M. Goncelin qui se vantait d'une bonne affaire, la voix aigre du petit Pariset qui discourait sur la politique, et la voix bredouillante de M. Léon qui lui répondait. M. Morestel se disputait encore avec le fils Pinsot et M. Trept, qui savait si bien dire, racontait une longue histoire où il était question de mademoiselle Clarafond, sa propriétaire. Alors, elle eut un hochement de tête plein d'indulgence : elle connaissait ces gens, leurs occupations, leurs petites aventures, leurs soucis, leurs dettes, leur avoir. Pas un instant de leur vie ne paraissait lui échapper, car elle s'entendait à leur poser des questions,

lorsqu'ils passaient à la caisse, et les uns la renseignaient sur les autres. Une grande partie de son prestige dépendait, en effet, de la manière dont elle était informée. Personne ne se souvenait de plus de scandales, de plus de misères. Sa mémoire ne laissait rien échapper et tout lui semblait précieux dans les cent petits détails qu'elle glanait chaque jour de droite et de gauche, tout pouvait servir.

Elle rouvrit les yeux au bout d'un moment et se redressa. Une idée lui était venue. Elle se rappelait ce qu'on lui avait appris le matin même sur le voyage d'un de ses clients dans une ville voisine, et pour montrer qu'elle était au courant de tout, pour montrer qu'elle *savait*, elle lança tout à coup d'une voix puissante qui domina le murmure de la table :

— Je parie que monsieur Trept est allé à Champricourt s'acheter un chapeau neuf, hier matin.

Il y eut un bref silence et toutes les têtes se tournèrent vers elle, puis le gros M. Trept s'écria, sa première surprise passée :

— C'est pourtant vrai, madame Londe. On voudrait vous cacher quelque chose, qu'on aurait bien du mal.

Ces messieurs se mirent à rire en dirigeant les yeux vers le porte-manteau où pendait, parmi les *melons* fatigués et déteints, un *melon* plus foncé qui semblait avoir honte de ses frères. Pendant une minute elle se sentit presque aussi heureuse qu'elle l'avait jamais été, et elle s'épanouit au bruit de cette flatteuse hilarité comme une plante dans la lumière. Elle entr'ouvrit son livre noir et feignit d'y lire, d'une mine indifférente, mais dans sa poitrine son cœur battait de joie. Il l'avait vue, cette fois, il l'avait entendue, ce poseur du fond! Elle avait noté son coup d'œil intrigué. Il savait à présent ce que c'était la patronne, peut-être, une femme d'autorité qui savait parler aux hommes, et qui de plus n'avait pas les yeux dans sa poche! Et satisfaite, elle fit glisser son vase de fleurs un peu plus à droite, avec le geste triomphal du joueur d'échec qui déplace une pièce et compromet du même coup la victoire de son adversaire.

Sans doute, elle ne pouvait encore se flatter d'avoir gagné la partie, mais il était visible que sa phrase avait porté. L'homme semblait revenir à lui tout d'un coup et levait vers

madame Londe le regard surpris et inquiet d'un dormeur que l'on tire trop brusquement de son sommeil. Elle exulta de cette stupéfaction qui la vengeait de l'air penaud qu'elle-même avait eu tout à l'heure. A présent le moment était venu d'attaquer; il ne fallait pas laisser à l'ennemi le temps de se ressaisir. Comme un des garçons passait près d'elle, elle se pencha un peu de côté et lui dit rapidement :

— Posez là votre soupière et allez demander au monsieur du fond s'il veut qu'on lui garde sa place et sa serviette. De l'amabilité, hein?

Mais à peine le garçon avait-il tourné le dos, qu'elle eut le sentiment d'avoir commis une faute et fut sur le point de le rappeler. Ce lourdaud de Grégoire, comment allait-il s'y prendre? Peut-être aurait-elle dû attendre que l'inconnu vînt régler sa note. Elle était si peu sûre de lui! Pourtant quelque chose l'empêchait d'intervenir : elle voulait voir ce qui arriverait, elle voulait savoir tout de suite. Une curiosité grandissante, furieuse la portait vers cet homme et depuis un instant elle ne voyait que lui, assis bien à l'écart comme pour se distinguer du reste des clients et retenir son attention. Pourquoi donc avait-il pris place loin des autres, si ce n'était qu'il voulait la narguer?

Il lui semblait que le garçon faisait exprès de traîner les pieds et de contourner si lentement la table d'hôte. Elle avança la tête pour suivre ce voyage qui n'en finissait pas et se redressa un peu, incapable de dominer son impatience. Lorsque Grégoire atteignit la table près de la porte, elle tendit l'oreille afin de saisir ce qu'il disait, mais en vain; toutefois elle augura mal de l'expression interdite que prit le visage de l'inconnu et murmura plusieurs fois, avec un accent de colère : « L'idiot! L'idiot! » sans indiquer plus clairement auquel des deux hommes il fallait appliquer cette épithète. Elle comprit que l'étranger se faisait répéter la question et le vit ensuite lever les épaules en signe d'ignorance.

De honte, elle ferma les yeux et ne les rouvrit que lorsque Grégoire fut devant elle.

— Eh bien, — que vous a-t-il dit?

— Il a dit qu'il attendrait la fin du repas pour me répondre.

— Bien sûr, mon ami, — s'écria madame Londe de manière à être entendue, — ce monsieur a raison de ne pas vouloir se former une opinion sur la nourriture avant d'y avoir goûté. Est-ce que je vous avais demandé d'aller lui poser vos questions maintenant?

Et elle ajouta, baissant la voix sur un ton de menace :

— Pas un mot! Filez! Retournez à la cuisine, imbécile!

Seule la fin de cette petite scène avait été suivie par les dîneurs qui s'arrêtèrent de parler et considérèrent la patronne dans un muet étonnement. Elle les foudroya du regard.

— Ces messieurs désirent quelque chose? — fit-elle vivement, — du pain, de l'eau?

Et prenant l'un d'eux au hasard pour passer sur lui sa fureur, comme une maîtresse d'école fond sur un mauvais élève, elle éclata tout d'un coup :

— Monsieur Blondeau, qu'est-ce qui vous manque? La soupe n'est pas bonne, peut-être? Vous connaissez des maisons où on la fait mieux.

Elle croisa les mains et feignit le calme, mais elle avait perdu la tête et sa voix tremblait.

— Des maisons, — continua-t-elle, des maisons où les prix sont plus doux que les nôtres et les facilités de paiement plus grandes, n'est-ce pas? Voilà six repas que vous me devez, monsieur Blondeau. Vous ai-je une seule fois demandé de me solder votre compte?

M. Blondeau, un jeune homme exsangue et pauvrement vêtu, passa le doigt sur les verres de son lorgnon que la chaleur de la soupe avait embué; puis il fit mine de se lever, se ravisa et demeura assis.

— Non, — souffla-t-il.

— Non! — répéta madame Londe. — Vous avez raison, monsieur Blondeau, je n'ai jamais importuné un client de ma vie.

Ces mots tombèrent dans un religieux silence; pas un murmure ne monta de la table d'hôte sur lequel planait le regard dominateur de la patronne. Par quel artifice tenait-elle en respect les onze dîneurs qui baissaient les yeux devant elle comme des écoliers en faute? Quel jeu de doit et avoir jouait-elle avec eux pour qu'ils n'osassent protester contre ses

réprimandes? Bien des arriérés de compte achetaient sans doute, la soumission où elle les avait réduits.

Elle jouit un instant de la consternation dont elle était la cause; ses narines se dilatèrent. Elle vit alors que l'inconnu la regardait et comprit qu'il réfléchissait aux paroles qu'il venait d'entendre. Alors elle ferma les paupières comme pour ramener en elle-même et contempler par l'esprit le spectacle de son triomphe.

Après quelques secondes d'hésitation, les dîneurs s'observèrent à la dérobée et inclinèrent la tête avec un air de complicité, puis il y eut un long moment pendant lequel on n'entendit pas autre chose que le bruit qu'ils faisaient en avalant les dernières cuillerées de soupe.

Le dîner s'acheva dans la tristesse. L'inquiétude empêchait ces messieurs de reprendre la conversation sur le même ton et les propos qu'ils échangeaient à mi-voix avaient maintenant quelque chose de timide et de contraint. Pour eux, cette soirée était perdue. On devinait que d'un muet accord ils s'efforçaient d'abréger un repas désormais sans plaisir.

Du haut de son estrade, la patronne laissait errer ses yeux sur ces mines déçues et notait au passage les plats qu'on apportait en silence. Le visage fermé, elle était semblable à un tyran qui médite sur son œuvre de désolation. Pourtant son regard s'assombrissait. Sans doute, elle gagnerait la partie; son instinct l'avait bien conseillée; dans l'inconnu qui dînait au fond de la salle, elle avait pressenti un être faible et malheureux, fuyant devant quelqu'un ou quelque chose, et par la seule force de son autorité elle allait le contraindre à venir à elle. Peut-être ne le savait-il pas encore, mais elle en était sûre. Elle en était sûre et, à présent, cela la laissait indifférente; ce seul fait l'instruisait de sa victoire, car, par un étrange caprice de sa nature, dès qu'elle se savait maîtresse de sa proie, cette proie cessait pendant quelque temps de lui paraître désirable. Il fallait pour renouveler son plaisir que son repos fût traversé de nouveau et qu'elle pût dans la lutte savourer le goût du triomphe; il fallait en un mot que la proie se révoltât et tentât de se libérer. De là venait le mépris que nourrissait madame Londe à l'endroit de ses clients.

Elle n'avait que faire de leur soumission, elle ne prisait leur obéissance que dans la mesure où elle bataillait pour l'obtenir et la conserver.

Il y avait des années que ces hommes venaient manger à ses pieds et elle les tenait comme des enfants, les gourmandait sans cesse, mais si elle ne pouvait se passer de les voir dans cet état d'esclavage moral, son âme insatisfaite retrouvait le néant au sein même de sa victoire. Elle avait en effet ce qui prend la place de l'intelligence chez les êtres d'instinct : une divination profonde des gens et des choses qui empoisonnait son bonheur sans lui donner la force d'y renoncer, et elle tombait dans des accès de mélancolie où sa vie entière se consumait lentement.

L'inconnu qui s'attardait maintenant à peler un fruit, valait-il la peine qu'elle avait prise pour se l'asservir? Était-ce cela sa vie, guetter les hommes qui venaient chez elle et les empêcher d'aller ailleurs? Et une voix qu'elle aurait voulu taire répondait en elle : « Oui, c'est cela, c'est commander à des hommes trop faibles pour te résister, leur parler durement comme un chef à ses soldats. La mort, les hasards de l'existence t'en prendront un ou deux, de temps en temps, jusqu'au jour où la mort te prendra, toi aussi. Alors on fermera ton restaurant, on dispersera tes biens, on parlera un peu de cette madame Londe qui faisait des prix si doux, puis ton souvenir s'effacera de toutes les mémoires, et tu aurais pu aussi bien ne pas vivre. »

Sa poitrine se souleva. Pourquoi se sentait-elle si triste tout d'un coup? N'était-elle pas considérée dans tout le pays, honorée, puissante même? Que désirait-elle de plus? Elle fut tirée de ses réflexions par les dîneurs qui se levaient un à un et se dirigeaient vers son comptoir, soit pour s'acquitter du prix de leur repas, soit pour demander un délai. Cela la fit revenir à elle et ses traits se durcirent; sa profession la reprit tout entière. M. Goncelin ne payait pas encore? Il tenait donc à accumuler de petites dettes? Léger froncement de sourcils pour indiquer le degré de gravité de cette situation; un instant pour coucher M. Goncelin dans son grand livre; M. Blondeau ne payait pas non plus? Entendu, M. Blondeau, mais attention! Un instant pour M. Blondeau. M. Léon

venait ensuite et payait. Un sourire à M. Léon. M. Gorche aussi? A la bonne heure! Cela faisait quatre repas sans vin, n'est-ce pas? (Sans vin à cause de l'infirmité bien connue de M. Gorche. Madame Londe était au courant.) Sourire à M. Gorche.

Monsieur? C'était le nouveau client. Il lui tendait son addition. Par un imperceptible mouvement de la main, elle prit le papier et hocha la tête sans lever les yeux.

— Le garçon vous a-t-il expliqué? — demanda-t-elle doucement.

— Oui, madame, je désire payer.

— Puisque vous allez revenir, je mets votre addition de côté.

— Mais je ne sais pas si je reviendrai.

Ces mots entrèrent dans le cœur de la patronne comme un couteau. Elle releva les yeux et considéra l'étranger sans pouvoir proférer une parole. Se pouvait-il qu'elle se fût trompée? Cet homme allait-il lui échapper, malgré tout? Il avait l'air si timide et tout à l'heure elle se croyait si sûre de lui! Tout cela était la faute de cet imbécile de Grégoire qui n'avait pas été assez aimable, sans doute. Elle aurait dû elle-même expliquer les habitudes de la maison à ce Monsieur (il redevenait un Monsieur par le fait de sa résistance.) Et la honte d'avoir à essuyer un refus devant sa clientèle entière envoya le sang au visage de madame Londe. Si, au moins, il avait eu une valise, tout le monde eût compris, parbleu, que c'était un voyageur et qu'il n'était que de passage à Lorges, mais il était clair qu'il habitait dans le voisinage, puisqu'il ne portait pas de pardessus.

La vanité outragée de cette femme la fit durement souffrir et elle crut, une seconde, qu'elle allait laisser éclater son dépit, quand une inspiration soudaine lui rendit courage. Elle promena lentement les yeux sur les clients qui écoutaient cette scène, et, rassurée par la poltronnerie qu'elle lisait sur leurs visages, prit la note que l'inconnu lui avait remise et la déchira en quatre morceaux. Puis elle proclama d'une voix haute et forte :

— Ici, règle générale, le premier repas d'un habitué ne se paie point.

De nouveau elle regarda les clients comme pour les mettre au défi de protester. Pas un ne bougea; tous étaient bel et bien sûrs, cependant, d'avoir payé leur premier repas chez madame Londe, mais la stupeur et l'effroi de déplaire à cette femme leur fermèrent la bouche. Par un mouvement instinctif ils se rapprochèrent un peu plus les uns des autres, serrant de près l'inconnu qui ne disait rien. Ce fut vers ce dernier que la patronne dirigea son attention.

— Je suppose, — poursuivit-elle d'un ton ferme, — que monsieur ne me refusera pas le plaisir de lui offrir gracieusement ce premier dîner.

Profitant alors de la surprise de l'étranger et de l'acquiescement tacite qu'elle lisait au fond de ses yeux, elle domina son émoi (que ferait-elle si, après tout, il déclinait son offre?) et ouvrant brusquement son livre, elle le lui présenta, le doigt posé en haut d'une page blanche. De cette façon elle n'aurait pas à lui demander son nom et accuser devant tout le monde une ignorance dont elle souffrait assez déjà.

— Si monsieur veut bien signer là, — fit-elle sans pouvoir réprimer un léger tremblement dans sa voix.

Sa gorge était sèche. Il avait pris le crayon. Pourquoi ne signait-il pas? Allait-il lui infliger un affront en présence de toute la clientèle du Restaurant? Elle en avait assez, à la fin, de cet homme qui lui tenait tête. S'il ne signait pas, elle le gifflerait.

Après un instant d'hésitation, il déclara :

— C'est que je ne sais pas quand je pourrai revenir.

Puis il releva les yeux vers elle et sembla chercher une solution à la difficulté dans le regard de la patronne. Pendant quelques secondes, ils se considérèrent en silence. L'homme avait un visage excédé de tristesse et de lassitude. Que lui voulaient ces gens autour de lui, et cette femme qui semblait se repaître de sa vue? Il eut l'impression d'être l'inculpé dans un tribunal, amené aux pieds du juge par une foule de témoins.

— Il me suffit de savoir que Monsieur reviendra un jour ou l'autre, — répondit madame Londe entre ses dents.

Peut-être fut-il intimidé par le ton dont ces paroles avaient été dites, car il baissa le nez et signa. Aussitôt la patronne retourna le livre et jeta un regard avide sur la signature :

— A bientôt, monsieur Guéret, — dit-elle avec un signe de tête.

En retrouvant toute sa force et son insolence, elle prononça d'une voix sèche, tant pour le plaisir de malmener son monde que pour donner à son nouveau client une idée de son pouvoir :

— Allons messieurs, ne lambinons pas! Il faut que dans cinq minutes la salle soit vide. Je n'ai pas de temps à perdre ici. Au suivant!

Elle se carra sur son tabouret et par un geste vainqueur déplaça le petit vase d'étain vers la gauche. La partie était gagnée.

III

Comme Guéret refermait derrière lui la porte du restaurant, une pensée lui vint à l'esprit, une pensée familière qui le visitait depuis des années, dans des moments de grand trouble : « C'est le destin, c'est mon destin. » Et cette constatation le rassurait, comme tout être faible est rassuré lorsque son sort est mis entre les mains d'une puissance supérieure, même s'il doit en souffrir, même s'il doit perdre la vie. Désormais, il n'aurait plus rien à décider de lui-même; les événements, bons et mauvais se produiraient tout seuls. Puisque cette femme insistait pour qu'il revînt chez elle, il reviendrait, et il voyait là un signe, la marque d'une volonté mystérieuse qui présidait à son existence.

Le matin même, en serrant dans sa poche la bague qu'il destinait à Angèle, une joie stupide l'avait saisi tout d'un coup. S'il réussissait, après tout? Jusque-là il n'avait pas cru que cela fût possible; quand il désirait trop vivement quelque chose, en effet, il était sûr de ne jamais l'obtenir, la vie lui avait appris cela, mais pendant une brève minute, sans raison, il avait cru au succès, il s'était dit : « Même si elle ne m'aime pas, elle comprendra que je souffre trop. » Et les longues heures d'anxiété lui avaient paru n'être plus rien au prix de cet instant où le bonheur semblait se rapprocher de lui.

Il se rappela cette illusion du matin, maintenant que la nuit était venue et qu'il était seul et découragé, et il secoua la tête. Au bout d'une journée comme celle-là, il avait le

sentiment que des années s'étaient écoulées dans l'espace de quelques heures, et que tout d'un coup il était devenu vieux. Alors des larmes montaient brusquement à ses yeux et il songeait à sa jeunesse que le temps lui volait. Toutes les basses aventures qu'il avait eues jusque-là prenaient à ses yeux le même aspect de tristesse et de monotonie. Par un mouvement naturel chez lui, il se revoyait tel qu'il était autrefois, dix ou douze ans plus tôt, le cœur lourd de désirs, ravi à lui-même par les promesses d'un monde qui se découvrait peu à peu. Et ce monde entrevu dans un rêve délicieux, qu'était-ce donc? A quoi se réduisait cet enchantement de l'adolescence? Dans les souvenirs qui lui revenaient à présent, il ne trouvait plus que l'amertume des premières déconvenues, les misères d'une réalité avare, l'horreur des paroles, des gestes, de l'argent donné et reçu sans un mot; puis le mariage, ses blessures et ses rancunes, la patience qu'il fallait déployer pour vivre tous les jours avec un être dont il était las depuis des années, l'empoisonnement graduel de sa vie entière.

Il s'arrêta et s'appuya au mur d'une maison. Puisque le passé lui donnait de telles garanties d'infortune pour plus tard, quel bien espérait-il de l'avenir? Pourquoi se dire que dans un an, dans deux ans il serait peut-être heureux? N'était-il pas tout aussi niais que jadis, lorsqu'il attendait qu'un généreux destin lui prodiguât la joie? Et dans dix ans, quinze ans, vieux et déçu, ne gémirait-il pas comme aujourd'hui de sa naïveté d'autrefois?

Dans la rue solitaire aux fenêtres éteintes le vent soufflait tristement, avec un murmure qui ressemblait à une voix humaine, puis s'arrêtait tout d'un coup comme quelqu'un qui ne sait plus où il en est dans son récit. Il ne pouvait pas être plus de neuf heures, mais dans les petites villes reculées comme Lorges, la nuit ne subit pas cette espèce de profanation que lui infligent les capitales en l'éblouissant de leurs lumières, et ce fut dans l'obscurité que Paul Guéret regagna la grand'route qui le menait à Chanteilles.

Comme il traversait la passerelle du chemin de fer il ne put retenir un soupir. Il n'y avait qu'un mois qu'il s'était établi dans le pays, et déjà il était excédé de tout ce qu'il y voyait Dans ce nouveau paysage où il avait cru qu'il oublierait son

ennui, au moins pour quelque temps, il ne lui avait fallu que peu de jours pour se retrouver tel qu'il se connaissait. Et il posa la main sur la rampe, à un endroit où il avait vu Angèle poser la sienne. Souffrir pour un être qu'il oublierait un jour comme il en avait oublié tant d'autres, et quitter cet être pour porter ailleurs ses désirs, toujours les mêmes désirs, quelle destinée rebutante. Il essaya de se rappeler exactement son visage; ce soir même il l'avait observé avec une curiosité ardente, comme pour compenser par la hardiesse du regard la timidité de ses mains et de sa bouche; et pourtant il ne réussissait pas à le voir; il avait beau fermer les yeux, les traits lui échappaient ou, sinon les traits, du moins quelque chose dans leur façon d'être, cet élément qui fait qu'on reconnaît quelqu'un au premier coup d'œil. Car, à la réflexion, il se souvenait du contour de son nez, de ses lèvres et même de l'expression de ses yeux, mais la vie manquait au portrait qu'il traçait de mémoire et ce visage le fuyait tout en demeurant tout près de lui, exactement comme un nom peut hanter l'esprit sans que le cerveau parvienne à en retrouver les syllabes.

« Je la connais donc si mal, s'avoua-t-il. Comment puis-je dire que je l'aime si fort? » Demain, s'il la revoyait, il aurait peine à la reconnaître, au premier instant, et peu à peu, elle reprendrait à ses yeux son aspect véritable, et c'était à ces caprices du souvenir, à ce jeu d'un visage se montrant et disparaissant tour à tour, que, par une longue habitude de son cœur, il jugeait de la profondeur de son désir.

Lorsqu'il atteignit sa rue, il leva la tête et fronça le sourcil en voyant une lumière à la fenêtre de sa chambre. Il avait espéré qu'il pourrait se coucher tout de suite et dormir, au lieu de quoi une femme qu'il n'aimait pas allait lui poser des questions ennuyeuses, des questions qu'elle se croyait en droit de lui poser parce qu'elle était sa femme. La pensée lui vint de rester dehors, de se promener dans la campagne jusqu'à ce que cette lumière qui le guettait comme un œil ouvert s'éteignît; mais le besoin de dormir et d'oublier sa peine le dissuada vite. Il gagna sa maison et gravit l'escalier.

Elle était en train de mettre la chambre en ordre et de pousser les chaises contre le mur lorsqu'il entra. C'était une

grande femme encore jeune mais assez laide malgré une apparence de robustesse et de santé qui pouvait plaire. Elle faisait songer à une paysanne à qui la ville a appris à mépriser sa coiffe, son fichu et sa jupe de velours et qui veut s'habiller comme une dame, sans parvenir à se défaire de son goût pour les vêtements noirs. Son chapeau qu'elle n'avait pas encore enlevé jetait une ombre sur son visage. Les formes vigoureuses du buste s'accusaient sous l'étoffe luisante du corsage tandis qu'une jupe de serge lui serrait le haut des jambes et ne s'élargissait qu'aux genoux.

— Te voilà, — dit-elle, en se retournant.

Il accrocha son chapeau à une patère et s'assit à la table ronde qui occupait le centre de la pièce.

— En effet, — dit-il sans la regarder, et il déplia un journal qui se trouvait à portée de sa main, mais ses yeux allaient d'un paragraphe à l'autre et ne s'arrêtaient à aucune des dépêches de la *dernière heure*. Cette minute, qu'elle lui était lourde, comme il l'exécrait! Quelque chose le forçait à observer les gestes de sa femme et il cherchait malgré lui à deviner ce qu'elle allait dire. Il la vit hésiter un instant, prête à poser une question, sans doute, la main appuyée au dossier d'une chaise; à la fin elle ôta son chapeau.

— Tu ne me demandes pas ce que j'ai fait, où je suis allée, — dit-elle en s'asseyant en face de son mari.

Il feignit d'être tiré de sa lecture.

— Eh bien? — dit-il.

— Cela ne t'intéresse pas de savoir que j'ai été au magasin.

— Est-ce qu'on t'a payée? — demanda-t-il.

Elle fit un signe de tête affirmatif. Ses gros traits trop rapprochés lui donnaient un air un peu niais que corrigeait à peine la tristesse répandue sur tout le visage. Il ne se défendit point de comparer mentalement ce visage à celui d'Angèle et il se demanda quelle force, quelle convention l'empêchait de se lever tout d'un coup et de dire la vérité à cette femme, de lui expliquer qu'en lui parlant il ne faisait que penser à une autre, que son cœur et son esprit se détournaient d'elle et la fuyaient.

— Ce n'est pas trop tôt, — dit-il, machinalement.

Elle hocha de nouveau la tête et demanda :

— Et toi?

Ses yeux bleus se posaient sur lui avec une insistance qui le gênait; il lui semblait que c'était là un moyen dont elle usait pour le contraindre à répondre. Autrefois il aimait ces yeux, il admirait leur couleur un peu tendre, leur forme allongée et l'espèce de flamme de gaieté qu'il y voyait luire à tout moment, mais maintenant ce regard demeuré jeune dans un visage vieilli lui paraissait une dérision. « Ce qu'elle a de bien ne fait qu'accentuer ce qu'elle a de mal, » pensa-t-il.

Et il répondit tout haut :

— Moi, j'ai touché mon cachet, comme à l'ordinaire.

— Quand vas-tu demander une augmentation?

— Une augmentation? — répéta-t-il en abaissant tout à fait son journal. — Tu n'as que ce mot à la bouche. Crois-tu qu'on demande à être augmenté au bout de trois semaines?

— Cela fait plus de trois semaines, Paul. Nous sommes arrivés ici en août.

Il haussa les épaules.

— Tu n'es qu'une enfant. Je ne demanderai rien avant avril ou mai.

— Nous n'aurons pas de quoi, cet hiver, — répondit-elle avec tranquillité. — As-tu songé à tous nos frais de déménagement?

Il la regarda en face et demanda :

— Où veux-tu en venir, Marie? Est-ce ma faute si nous ne sommes pas riches? Peut-être trouves-tu que je ne travaille pas assez?

— Je trouve que tu travailles assez, mais que ces gens, qui sont riches, ne te payent pas comme ils doivent.

— Comprends-tu ce que je te dis quand je t'explique qu'on ne demande pas une augmentation au bout de quelques semaines? Une augmentation n'est pas un cadeau. On attend six mois, au moins.

— Tu aurais dû demander plus au début.

— Mettons que je me sois trompé. Es-tu contente? Dans tous les cas il est trop tard pour demander plus. Trop tard et trop tôt.

— Comme tu voudras.

Elle prit son chapeau, se leva et sortit de la pièce. Quelques

minutes passèrent. Il bénit ce moment de solitude qui lui permettrait de retrouver la pente de sa rêverie et d'imaginer cent choses impossibles, une vie différente, tout le bonheur qui lui était refusé. Il avait manqué d'énergie avec Angèle, il aurait dû lui offrir de l'argent, tout de suite, au lieu de se laisser prendre par le cœur et d'en arriver au point qu'il n'osait même lui parler, la toucher. Elle aurait peut-être refusé, mais, alors, il aurait su à quoi s'en tenir. L'incertitude où il était maintenant l'exaspérait. Quoi de plus ridicule que de faire sa cour, une cour d'amoureux, à une fille qui peut-être n'en voulait qu'à son argent? Peut-être? Sûrement! Il était certain, tout à coup, qu'elle aurait accepté de l'argent. Quelle fille pauvre n'en fait pas de même? Cela expliquait qu'elle eût consenti à le voir sur la route et qu'elle ne lui eût point accordé autre chose. Elle attendait qu'il lui offrît cet argent, qu'il l'achetât. Et il lui avait donné une bague, une ridicule bague de petite fille qu'il avait volée à sa femme. C'était tout ce qu'il avait trouvé, en fait de cadeau. Il avait eu des scrupules de délicatesse, l'imbécile, alors qu'il aurait dû ouvrir son portefeuille et compter les billets. Et elle, sans grand plaisir, elle avait pris cette bague et l'avait quitté presque aussitôt, pleine de mépris, sans doute. Elle avait bien fait.

— Je ne veux pas que cela te tourmente, dit Marie qui rentrait dans la chambre. Nous finirons toujours par nous tirer d'affaire, quand bien même il faudrait emprunter.

Il se retourna brusquement au son de cette voix et regarda sa femme d'un air sombre. La simplicité de cet être le surprit. Depuis des années elle vivait près de lui sans même se douter de ses pensées. Elle n'avait rien vu, rien deviné; on ne lui avait rien dit. Elle cousait du matin au soir et une fois par semaine elle se rendait à Paris, au grand magasin qui lui payait son travail. Sa vie tout entière était là, il le savait. Dans l'âme tranquille de cette femme, jamais un désir, jamais une inquiétude ne venait troubler la sérénité des heures laborieuses. De temps en temps, il est vrai, elle se mettait en peine de savoir comment certaines questions d'argent allaient être résolues, mais sa placidité naturelle reprenait vite le dessus. Elle devait son bonheur à la pauvreté dans laquelle on l'avait

élevée, mais c'était un bonheur monotone et sans élan dont le spectacle irritait son mari parce qu'il savait la crédulité qui en était l'origine. Il lui semblait quelquefois qu'il eût préféré l'acrimonie d'une femme jalouse à l'éternelle douceur de Marie et détestait l'humilité avec laquelle elle acceptait qu'il la rudoyât, ses manières obéissantes, sa bonté, jusqu'à sa bonté qu'il voyait, croyait-il, dans tous ses gestes.

— Je ne me tourmente pas, — dit-il, fatigué. — Tu vas t'imaginer toutes sortes de choses. As-tu fermé les volets?

Un instant, elle le considéra, les mains appuyées sur la table, comme si elle s'efforçait de comprendre ce qu'il ne voulait pas lui dire. Il soutint mal ce regard.

— Laisse-moi, voyons, — reprit-il avec un geste de lassitude. — J'ai beaucoup travaillé aujourd'hui, j'ai envie de me reposer. Ne m'interroge pas. Va fermer les volets.

Elle se redressa sans mot dire et se dirigea vers la fenêtre qu'elle ouvrit toute grande. Le firmament apparut tout d'un coup comme s'il pénétrait dans la pièce et la remplissait de ses étoiles, de sa nuit. L'homme tourna la tête malgré sa tristesse et regarda; brusquement quelque chose lui fit battre le cœur, un élan confus vers cette immensité silencieuse qui semblait l'appeler à elle. Après le bruit des paroles humaines, quelle paix dans la profondeur de ce ciel noir!

« Oh, être heureux! » pensa-t-il comme s'il n'eût, jusque-là, jamais ressenti la force de ces mots.

L'un après l'autre, les volets se refermèrent sur la chambre.

JULIEN GREEN

(*A suivre.*)

LA BATAILLE PRÉSIDENTIELLE AUX ÉTATS-UNIS

Herbert Clarke Hoover sera le trente-deuxième Président des États-Unis. Ainsi, le mardi 6 novembre 1928, l'a décidé le peuple américain, hommes et femmes, au nombre de quarante millions, en élisant 444 délégués qui ont reçu le mandat impératif de voter pour Hoover, tandis que 87 délégués seulement recevaient le mandat de voter pour Smith.

La bataille fut rude. Elle se changea même en mêlée, où l'on vit se heurter les terribles questions de race, de religion, de tolérance et où l'on eut recours, de part et d'autre, à ce qu'on appelle là-bas les « sifflements anonymes », à ce que nous appelons ici la basse calomnie. Smith était catholique : il n'en fallut pas davantage pour qu'on l'accusât de vouloir « faire entrer le Pape à la Maison-Blanche ». Smith était contre la loi actuelle de prohibition : cela suffit pour qu'on le taxât d'alcoolisme, de débauche, d'ivrognerie et qu'on déchaînât contre lui tous les quakers de la République. Par contre Hoover connaissait l'Europe, au secours de laquelle il s'était porté de toutes ses forces dès 1914 : il n'en fallut pas plus pour qu'on le proclamât un anglomane dangereux et qu'on l'appelât Sir Herbert Hoover. Et puis, il avait été membre de l'administration sous Harding, quand éclatèrent les scandales du pétrole : cela suffit pour qu'on lui reprochât d'avoir été l'associé de la corruption et l'étouffeur de la turpitude.

Il est un point par lequel les démocraties se ressemblent toutes : c'est le recours à l'injure, si le cri n'est pas immé-

diatement entendu, et c'est la manie du soupçon, si l'élite n'est pas aveuglément servile.

***

Par ailleurs, les démocraties se passionnent rarement pour les problèmes de fond et seules les affaires de surface les agitent

Devant l'Amérique électorale de 1928 se posaient au moins deux grandes questions : l'une d'économie intérieure, l'autre de politique extérieure. Quelle conduite devait-on tenir à l'égard de l'agriculture nationale, qui est loin de participer à la vague inouïe de prospérité déferlant sur le reste du pays? Quelle attitude devait-on observer à l'égard de l'Europe, qui fait un effort méritoire pour reconstituer son unité morale et rétablir ses affaires? On n'a même pas effleuré la seconde question au cours de la bataille oratoire. On a résolu la première en faisant, de part et d'autre, de vagues promesses aux *farmers*, aux paysans, en leur assurant qu'on étendrait à leur production le tout-puissant protectionnisme qu'on n'avait pas marchandé à l'industrie. Et toute l'ardeur de la lutte, toute la fureur de la bataille s'est concentrée sur une troisième question — la question de la prohibition.

Chose curieuse, sur cette question de la prohibition, — la seule qui ait réellement passionné la foule électorale — pas grande différence entre les couleurs du drapeau des républicains et celui des démocrates. En tête des deux armées, qui allaient là-dessus se porter de si durs coups, flottait également l'enseigne prohibitionniste.

A leur convention de Kansas-City, les républicains avaient, en effet, inscrit dans leur programme l'article que voici : « *Le peuple d'Amérique, selon le rite prévu par la loi, a ajouté à la Constitution même des États-Unis le dix-huitième amendement. Le parti républicain s'engage et engage ses élus à observer et à vigoureusement appliquer cette disposition constitutionnelle.* » De leur côté, à la convention de Houston, les démocrates avaient inscrit dans leur programme la déclaration suivante : « *Parlant au nom de la démocratie nationale, cette convention engage le parti démocrate et ses élus à appliquer dans un honnête effort le dix-huitième amendement, ainsi que toutes les lois*

et tous les règlements de la Constitution fédérale qui s'y rapportent. »

Comparez les deux formules. Tournez-les et les retournez. C'est eau claire et claire eau. Réellement il ne semble pas qu'il y ait moyen de se battre là-dessus. Mais les partis ont des chefs. Et le propre des chefs est de faire se battre leurs partis.

Herbert Hoover, chef de l'armée républicaine, a de tous temps été un prohibitionniste convaincu. En septembre 1925, lors de la première conférence des dettes de Washington, il me disait à moi-même :

— J'attribue la prospérité actuelle des États-Unis à la prohibition. Tout est dans la production : l'homme qui ne boit pas produit plus que l'homme qui boit. Depuis qu'il ne peut plus boire, le travailleur américain produit davantage... Les statistiques de mon ministère sont formelles. Elles montrent que, au lendemain même du jour où les lois sur la sécheresse sont entrées en vigueur, la production nationale a commencé de croître.

Et, quelques semaines plus tard, dans une interview accordée au *Christian Science Monitor*, il répétait cette curieuse affirmation :

— Si je me place, — disait-il, — au point de vue de la production et de la prospérité nationales, pas de doute : la prohibition a gagné son procès...

Enfin, le 23 février dernier, il écrivait au sénateur Borah :

« Je ne suis pas en faveur de l'abrogation du dix-huitième amendement. Je suis, au contraire, pour l'application efficace, vigoureuse, sincère de la loi. Quel que soit celui qui sera élu président, il aura, en vertu même de son serment, le solennel devoir de poursuivre la route sur laquelle nous sommes engagés. C'est délibérément que notre pays a entrepris une grande expérience économique et sociale, noble de but, considérable de résultats. Cette expérience doit être continuée jusqu'au bout... »

Donc, Herbert Hoover, de cœur et de bouche, est prohibitionniste.

Au contraire, Alfred Smith, gouverneur de l'État de New-York, chef de l'armée démocrate, a toujours été, d'âme et de conviction, anti-prohibitionniste. Pour lui, le fameux dix-hui-

tième amendement n'est qu'une loi d'hypocrisie, de mensonge et de corruption. C'est une loi attentatoire à la liberté individuelle, incitatrice de fraude, génératrice de désordres sociaux, encourageuse d'achats de conscience. Il la hait comme homme public et comme homme privé. Et quand, le 29 juin dernier, on vint lui notifier sa nomination de candidat du parti démocrate à la présidence, il fit la sensationnelle déclaration que voici :

— Si c'est la volonté du peuple de mon pays que j'aie à prêter serment, comme Président des États-Unis, de protéger et défendre les lois et la Constitution, je tiendrai ma parole jusqu'à la limite de mes forces, sans restriction ni évasion... Cependant, je dois dire que je crois fermement à la nécessité de changements fondamentaux dans la loi relative à la prohibition nationale. Je sais mieux que quiconque que ces changements ne peuvent être faits que par le peuple lui-même, au moyen de ses législateurs mandatés à cet effet; mais je crois aussi qu'il est du devoir du chef élu du peuple de tracer la route pouvant mener à la solution d'un état de choses totalement déplaisant... Si nous sommes honnêtes avec nous-mêmes, nous sommes bien forcés d'admettre que la corruption des fonctionnaires, la fraude, l'illégalité règnent aujourd'hui à travers tout le pays. Sans revenir au fléau du cabaret, qui doit rester une institution morte, en appliquant simplement les principes du *self-governmemnt*, nous pouvons assurer la tempérance réelle, le respect de la loi et la disparition de la turpitude actuelle.

Ainsi, Alfred Smith prenait nettement position. Non, il ne laisserait pas l'alcool rentrer en triomphateur; non, il ne rouvrirait pas les *saloons* de hideuse mémoire. Mais il rendrait à chacun des États son droit de législation; mais il assurerait la tempérance réelle par une loi fédérale raisonnable qui s'imposerait au respect de tous.

Cependant, même cela était trop. Et on le lui fit bien voir. Une femme suffit pour déchaîner un effroyable ouragan, qui ne demandait d'ailleurs qu'à éclater...

Mrs Mabel Walker Willebrandt, qui est adjointe à l'attorney général des États-Unis à Washington — ce qui équivaudrait à être chez nous substitute du procureur général de la Seine —

se rendit à Springfield, dans le Massachusetts, où se trouvait réuni un grand congrès de pasteurs méthodistes de l'Ohio. Et cette auxiliaire de la calme et sereine justice déversa sur les honnêtes révérends des torrents de flammes :

— New-York, — s'écria-t-elle, — depuis que M. Alfred Smith en est le gouverneur, est devenu non seulement le centre du mépris de la loi et de la Constitution, mais encore de cette menteuse doctrine que la loi et la Constitution ne peuvent être appliquées... Voulez-vous empêcher le royaume de la liqueur de s'étendre davantage encore? Vous le pouvez. Cela dépend de vous. Vous êtes ici 2 000 pasteurs. Vous disposez, rien que dans l'Ohio auquel vous appartenez, de 600 000 fidèles. Ces 600 000 fidèles ont des amis dans les autres États de la République. Écrivez-leur. Faites-les écrire. Soulevez tous les défenseurs de la prohibition. Dites-leur de voter pour Herbert Hoover. En l'élisant, vous prouverez à la face du monde que la loi dans ce pays est obéie et que l'Amérique ne recule pas devant le crime organisé.

Il n'en fallait pas plus pour ajouter la guerre de religion à la guerre de boisson.

Quatre évêques méthodistes, les évêques Cannon, du Sud; Moore, de Dallas; Moozon, de Charlotte; Dubouse, de Nashville, se dressèrent pour prêcher la croisade sainte.

« Ce serait, écrivirent-ils, trahir nos devoirs chrétiens et nos responsabilités morales que de rester neutres, quand se joue le sort de la chrétienté et de la morale. Nous notifions ici même aux défenseurs du trafic de l'alcool qu'on ne nous fera pas taire en nous accusant de *jeter le Christ dans la Politique* et que nous combattrons de toutes nos forces l'élection à la présidence d'un homme qui, par ses actes et ses délibérations, est l'ennemi juré de la prohibition. »

Et comme M. John Raskob, président du comité électoral démocrate, menaçait les prédicateurs méthodistes de leur couper toute subvention financière « s'ils injectaient la question religieuse dans la campagne électorale », l'évêque Cannon répondit avec une rageuse dignité :

— Gardez votre argent, nous gardons notre liberté. Ce n'est pas avec des chèques que vous bâillonnerez l'église méthodiste!...

Dès lors, la fureur, une fureur sacrée qu'allumait seule la vertu, coula à pleins bords. En vain, M. Hoover tenta-t-il de l'arrêter, comme il avait naguère arrêté les flots emportés du Mississipi. En vain, déclara-t-il fermement se refuser à voir la religion accourir au secours de sa fortune. Les écluses étaient lâchées et la vague déferlait de la chaire dans la presse. Des journaux aux noms évangéliques, comme l'*Avocat de la Chrétienté Wesleyenne* appelaient le gouverneur Smith un « catholique dégoûtant d'humidité » et conjuraient les croyants d'Atlanta de voter pour Hoover « non dans l'intérêt de Hoover, mais dans l'intérêt de Dieu. » Et le *Telescope religieux* de Dayton affirmait que la bataille présidentielle était « celle de l'affranchissement moral de la chrétienté contre l'esclavage de la liqueur », tandis que *l'Effort chrétien* de Boston prêtait serment « qu'aucune cité croyante n'ouvrirait ses portes au démon ». Quant à Mrs Mabel Walker Willebrandt, adjointe à l'attorney général des États-Unis, elle était sainte-Geneviève, détournant les hordes d'Attila ou sainte Jeanne d'Arc boutant dehors le fléau de l'alcool. « Cette petite femme, écrivait le *Zion's Herald*, a fait la plus grande des choses. »

Résultat : le mardi 6 novembre, le candidat de Dieu battait le candidat du diable. Sans doute, d'autres considérations avaient joué. Sans doute, le candidat de Dieu était également le candidat de la technique. Sans doute, la machinerie républicaine, fortement agencée, a toujours été plus puissante que la machinerie démocrate, faite de pièces et de morceaux. Mais n'en doutez pas : la machine religieuse, elle aussi, avait fonctionné. Et, sur les dix-huit millions de femmes qui allèrent aux urnes, combien y en eut-il qui, en votant pour Hoover, ne crurent pas défendre en même temps ces trois choses saintes qui s'appellent la religion, la morale et le foyer?

***

Et maintenant, voyons les deux antagonistes du duel...

Le vaincu d'abord.

Alfred Smith est parti de bas, de très bas. Il est né dans un des quartiers les plus pauvres et les plus mal famés de New-York, le long des berges de l'East-River. Son père, hon-

nête et rude ouvrier, ne connaissait qu'une distraction : aller voir construire le pont de Brooklyn.

— Viens regarder où en sont les travaux, — disait-il à l'enfant en l'emmenant par la main.

Et l'enfant, entre deux galopades dans les rues où il criait et vendait aux passants les journaux du soir, emboîtait le pas au père et allait errer dans les échafaudages et les charpentes.

Un jour, — c'était le Memorial Day de 1883 — le pont venait d'être ouvert. Une foule énorme, invraisemblable, s'y pressait. Elle venait de New-York et elle venait de Brooklyn. Alors, se produisit un embouteillage terrible. Et l'embouteillage dégénéra en panique insensée. Des femmes, des hommes mêmes furent piétinés ou étouffés contre les parois de métal du pont. On ramassa vingt morts et on emmena quarante blessés. Sur le théâtre tragique du désastre, les gamins de la berge étaient accourus. Eux ne risquaient rien : ils se faufilaient le long des bastingages. Au premier rang était le petit « Al Smith », comme on l'appelait et comme on l'appelle encore. Mais le spectacle le frappa d'une sorte d'horreur. La nuit venue et le pont déblayé, il était encore là pétrifié, regardant l'arche immense qui venait de provoquer une immense catastrophe. Et c'est peut-être de cette heure-là qu'est venu ce large fonds de bonté, de pitié, de commisération, qui est la caractéristique de ce fort gaillard, au large rire et à l'œil amuseur.

Le petit vendeur de journaux a d'ailleurs, à force d'énergie et de volonté, gravi un à un les échelons de la hiérarchie bureaucratique, jusqu'à ce qu'il devînt le premier personnage du premier État de la République. Il est « peuple » des pieds à la tête. Il en a les colères, les réparties, les générosités et les tics.

— Al Smith, — lui disait-on récemment, — on vous accuse d'être un ivrogne...

— Dites à mes accusateurs, — répondit-il, — que s'il y avait beaucoup d'ivrognes de ma trempe, l'ivrognerie serait vite réhabilitée.

En tout cas, nul n'a pu jamais l'accuser d'infidélité ou d'ingratitude. Il ignore l'art de voiler une opinion ou de renier un ami. Il ne prend pas de chemin de détour et sur la grande route politique fonce droit devant lui. Il n'a pas d'instruction,

mais possède une culture instinctive qui le porte à toujours se servir de l'expression juste et à trouver souvent des formules saisissantes. C'est ainsi qu'accusé, parce que catholique, de mettre sa religion au-dessus de son pays, il a rédigé cette admirable profession de foi, qui est un vrai modèle d'éloquence et de civisme :

JE CROIS *en Dieu selon la foi et le culte de l'Église catholique romaine. Je ne reconnais aucun pouvoir aux institutions de mon Église d'intervenir dans la pratique de la Constitution des États-Unis ou dans l'exécution des lois du pays;*

JE CROIS *dans la liberté de conscience absolue pour tous les hommes et dans l'égalité de toutes les Églises, de toutes les sectes, de toutes les croyances devant la loi — comme étant l'exercice d'un droit et non l'octroi d'une faveur;*

JE CROIS *dans la séparation absolue des Églises et de l'État et dans la stricte application des préceptes de la Constitution, qui interdit au Congrès de faire une loi pour imposer une religion ou pour en empêcher le libre exercice;*

JE CROIS *qu'aucun tribunal d'aucune Église n'a le pouvoir d'imposer par force une loi au pays et n'a que le droit d'établir le statut de ses propres fidèles à l'intérieur de sa propre communauté;*

JE CROIS *que l'École publique est un des piliers de la liberté américaine. Et je crois au droit de chaque parent de choisir si son enfant sera envoyé à l'école publique ou s'il fréquentera une école religieuse patronnée par ceux de sa croyance;*

JE CROIS *au principe de non-intervention de ce pays dans les affaires intérieures des autres pays et que nous devons lutter ardemment contre toute intervention, quel que soit celui qui la prône;*

ET JE CROIS *à la fraternité commune des hommes sous la paternité commune de Dieu.*

Cette belle page, si elle ne désarma pas tous ses adversaires, lui conquit l'estime de presque tous ses concitoyens, sans distinction de race ou de religion. Et c'est surtout sur ses opinions anti-prohibitionnistes qu'on l'assaillit. Nous avons vu plus haut quelle était sa doctrine : non pas qu'il convenait de rouvrir toutes grandes les portes américaines à l'alcool,

aux bières, aux vins; mais qu'il convenait de reviser la loi actuelle, parce que inapplicable et inappliquée. Une loi, dite de moralité politique, qui aboutit à créer de l'immoralité, est une loi absurde. Al Smith n'a guère dit autre chose. Et ce qu'il a dit tout haut le président Coolidge l'a lui-même murmuré tout bas. Mais, en politique, l'objectivité du bon sens n'existe pas. Telle parole sur telles lèvres provoque des huées qui, dans telle autre bouche, recueillerait des applaudissements. Et Al Smith, démocrate, a été battu en partie pour avoir recommandé de faire ce que les républicains ne manqueront pas de faire un jour.

***

Passons, si vous le voulez bien, au vainqueur.

Herbert Hoover eut, lui aussi, des débuts modestes et rudes. Fils d'un forgeron de village et d'une institutrice, s'il parvint à suivre les cours de l'université de Stanford en Californie, ce ne fut que grâce au salaire qu'il gagnait comme ouvrier dans une blanchisserie. Il entra ensuite comme ingénieur-conseil dans des entreprises industrielles. Un petit ingénieur dans de petites entreprises. Lorsque la guerre de 1914 éclata, il était bien loin d'avoir fait fortune. Et, avec une résignation où entrait un peu de désabusement, il disait :

— Je crois que décidément je n'arriverai jamais à vivre de mes rentes. Mais j'espère bien pouvoir toujours gagner mon existence avec mon salaire d'ingénieur.

Il se trouvait alors à Londres où il était venu chercher des caravanes de touristes européens pour visiter l'exposition de San Francisco. Naturellement, l'ouverture des hostilités avait réduit à rien le départ des touristes. Mais le jeune ingénieur était homme d'imagination. Et, ne pouvant organiser pour l'Amérique des départs d'Européens voyageur, il organisa des retours d'Américains en détresse. Il y mit tant d'activité et d'intelligence qu'il s'attira, en dehors de la reconnaissance de ses compatriotes, l'estime de son ambassadeur, M. Walter Page, représentant des États-Unis à Londres.

Ce Page était, dans toute l'acception du terme, un brave homme. Il souffrait des plaisanteries qui accompagnaient la

neutralité de l'Amérique, « trop fière pour se battre ». Il souffrait plus encore des récits d'atroce misère que lui rapportaient les voyageurs de la Belgique envahie et de la France occupée. Un jour, n'y tenant plus, il réunit un petit conseil dans le grand salon de son ambassade. Ne pourrait-on faire quelque chose pour les femmes et les enfants belges ou français, qui mouraient de faim? L'avis est unanime : il faut leur faire porter des vivres d'Amérique, avec de l'argent d'Amérique, par des équipes d'Amérique. Mais, pour cela, il faut avant tout une organisation et un homme.

— Hoover, — prononce l'ambassadeur Page en s'adressant à un homme silencieux qui était assis au bout de table, — Hoover, voilà votre affaire!...

L'homme silencieux ne répond pas. Il se contente de jeter un regard sur la pendule de la cheminée. Puis, il se lève et sort. Néanmoins, un quart d'heure plus tard, il rentre et, toujours sans rien dire, revient prendre sa place. L'ambassadeur, qui a son idée, l'interpelle à nouveau :

— Hoover, pourquoi ne m'avez-vous pas répondu et pourquoi êtes-vous sorti?

— Parce que, — fut la réponse, — j'ai regardé la pendule et constaté qu'il y avait encore une heure avant que la Bourse aux grains de Chicago ne fermât. Alors, j'en ai profité pour câbler et passer immédiatement commande d'un million de quintaux de farine pour la France et la Belgique. Il ne faut jamais perdre de temps...

Tout Hoover est dans cette anecdote. C'est un mécanisme remarquablement agencé qui, dès qu'on le met en mouvement, donne un rendement pratique. C'est surtout un mécanisme qui ne perd jamais de temps.

Son organisation de secours à la Belgique et à la France envahies fut une pure merveille. Il y déploya mieux que du cœur, car il y déploya du génie. Il eut sa flotte, ses trains, ses convois, ses équipes, ses bureaux, son budget. Il eut surtout ses hommes — de jeunes universitaires de Stanford, de jeunes ingénieurs du Middle-West, auxquels il n'allouait que de maigres frais de subsistance, mais auxquels il ouvrait toutes larges les portes de l'initiative.

— Un jour, — a raconté l'un d'eux qui « opérait » à Anvers,

— je reçois un bref message de Hoover, annonçant sa visite pour le soir. Il arrive, en effet, à la nuit tombée, boueux, crotté, et pénètre dans ma misérable installation, où la lumière était maigre et le feu absent. Il s'asseoit sur un escabeau et, pendant trois quarts d'heure, le col de son manteau relevé, écoute mon rapport. Puis, se levant, il me dit simplement : « Ce n'est pas très confortable ici, mais je vois que votre affaire marche bien : et c'est tout ce qui importe. » Sans un mot de plus, il partit...

Tout Hoover est encore là-dedans. Quand il a choisi son homme pour une besogne déterminée, il ne l'assaille pas de recommandations. Il le laisse faire, sans entrer dans le détail, et se contente de lui demander des comptes, qu'il écoute en silence. Si les comptes sont satisfaisants, il passe à autre chose. Si les comptes laissent à désirer, il change l'homme.

Par-dessus tout, ce qui importe pour lui, c'est le résultat tangible, matériel. Toutes ses facultés spirituelles sont tendues vers la nourriture matérielle. La bonté, pour lui, c'est que d'autres hommes n'aient pas faim. La fraternité, c'est que d'autres hommes gagnent leur vie. Son *Pater*, il le commence par : *Donnez-nous notre pain quotidien*. Et peut-être omet-il les grâces sanctifiantes qui précèdent et suivent cette demande substantielle. Ou, s'il ne les omet pas, car c'est un quaker, fils et petit-fils de quaker, il leur attribue dans les faveurs célestes une importance secondaire.

Témoin la scène historique qui se déroula, le 22 août 1918, à l'Hôtel de Ville de Paris et que quelques Parisiens n'oublieront jamais. On fêtait ce jour-là, bien que les Allemands ne fussent encore pas très loin de Noyon, l'homme qui, l'Amérique étant entrée dans la mêlée, avait organisé le ravitaillement de toutes les armées alliées. D'éloquents discours furent prononcés du côté français. On exalta ses services. On parla liberté, gloire, souffrance, abnégation, solidarité. De grands mots traduisirent de grandes pensées. Mais Hoover se contenta de répondre :

— Messieurs, aucun peuple ne gagnera la guerre, s'il n'a une quantité suffisante de nourriture. Si la France venait à manquer de denrées alimentaires, sa liberté d'action en serait diminuée, ses armées en seraient ébranlées : aussi,

vous ne devez aucune reconnaissance pour ce que les États-Unis ont fait, puisqu'il s'agissait de la défense commune...

***

C'est quelques mois plus tard, lors de la Conférence de la Paix, que je fis la connaissance de Hoover. J'avais bien, pendant la guerre, été un après-midi son voisin d'estrade dans une grande manifestation pro-alliée à Pittsburg; mais nous n'avions pas, ce jour-là, échangé quatre paroles.

Un soir de juin 1919, alors qu'on était à Paris en pleins démêlés sur le traité de paix, je reçus un bref message, portant la signature de Herbert Hoover et me priant d'accourir au plus vite : *J'ai une communication de la plus haute importance à vous faire.* Je me précipitai, le cœur battant, rue de Lubeck, où le « dictateur aux vivres », comme on l'appelait alors, avait établi son quartier général. De quoi pouvait-il bien s'agir? Avait-on remis en question le corridor de Dantzig? Avait-on touché à la frontière rhénane? Ou M. Lloyd George avait-il encore obtenu un rabais sur les réparations à percevoir pour la France?

Je trouvai M. Hoover calme à son habitude, mais le regard bleu avait des reflets d'inquiétude et une contraction certaine altérait la rondeur du visage.

— Je suis, — me dit-il, — dans l'angoisse. Là, sur ma table, sont tous les rapports de mes représentants en Europe concernant le ravitaillement en charbon du Vieux Monde. Il en résulte que la production est déficitaire de 236 500 000 tonnes. C'est un chiffre énorme. C'est un trou que je ne saurais combler. Quoi que je fasse, je ne puis transporter d'Amérique en Europe plus d'un million de tonnes de marchandises par mois. Et, pour sauver l'Europe de la disette de charbon, il faudrait que nous transportions par mois près de 20 millions de tonnes de combustible. C'est impossible. Aucune force humaine, aucun génie humain ne peut le faire...

— Alors?

— Alors, il faut tout de suite, avant que les mois d'hiver n'arrivent, adresser un appel désespéré à tous les travailleurs d'Europe. Il faut leur dire qu'eux seuls tiennent en leurs mains le sort de leurs concitoyens. Il faut leur demander de

travailler leurs huit heures pleines et, pendant ces huit heures, de donner le maximum d'efforts. Eux seuls possèdent la solution de l'effroyable problème. Une fois déjà, ils ont sauvé le monde : cette fois encore, ils peuvent le sauver...

L'appel tragique de Hoover parut quelques jours plus tard et fut télégraphié dans l'Europe entière. Il devait être entendu. Mais, là encore, on peut saisir toute l'âme du personnage... Alors que les autres faisaient de la métaphysique idéologique dans le ciel de la paix, alors qu'ils faisaient et défaisaient les frontières, alors qu'ils jonglaient avec les hypothétiques milliards de marks-or, Hoover, lui, sur son bloc-notes, se contentait d'aligner quelques chiffres et criait :

— Attention! Le charbon va manquer. Et l'Europe ne se chauffera pas cet hiver...

J'ai revu plusieurs fois Hoover depuis lors. Je l'ai revu notamment, pendant les huit jours dramatiques que dura la première conférence de la dette franco-américaine, à Washington. Il était, j'en ai la conviction absolue, très sincèrement désireux de comprendre notre point de vue; mais la formation réaliste et, si j'ose dire, économique de son cerveau le rendait incompréhensif à notre argumentation morale et sentimentale.

Tout d'abord, il niait la pauvreté de la France parce qu'il avait vu de près sa force de labeur.

— Sans doute, — disait-il, — vous traversez une phase difficile et ne pouvez payer de grosses sommes d'argent. Mais, dans vingt ans, qu'est-ce que 100 millions de dollars seront pour vous?... Vous savez quels sont mes sentiments d'affection pour la France; mes sentiments d'admiration pour elle sont au moins aussi puissants. Et je ne puis la plaindre, car on ne saurait plaindre le peuple le plus intelligent et le plus travailleur du Vieux Monde... Le seul peuple que je plaigne vraiment en Europe est le peuple anglais, parce qu'il a treize cent mille chômeurs qu'il entretient dans l'inactivité et la fainéantise. L'Angleterre m'inquiète; mais pas la France!

Sur le fond même du problème, il faisait une distinction curieuse — et dont peut-être alors on n'a pas suffisamment tenu compte — entre ce qui était le capital de la dette française et ce qui était les intérêts accumulés.

— Il faut, — nous expliquait-il un jour à M. le sénateur Chapsal et à moi, — nous prendre comme nous sommes... Pour nous, Américains, il y a, en matière de dettes, une différence considérable entre le principal et les intérêts. Nous estimons qu'il y a une véritable obligation morale pour le débiteur à rembourser le principal, tandis que nous n'attachons qu'une importance relative au paiement des intérêts. Ce n'est peut-être pas très logique, mais c'est comme ça... Si j'avais une suggestion à faire, je suggèrerais que, avant toutes choses, vous souscriviez au remboursement du principal de votre dette : ce serait une satisfaction énorme que vous donneriez à l'opinion publique américaine. Et puis, pour les intérêts, on discuterait...

D'ailleurs, *souscrire* pour lui ne voulait pas nécessairement dire *payer*. Et, là, il tenait le langage qu'un Français sur cent ne saurait comprendre mais que quatre-vingt-dix-neuf Américains sur cent tiennent en toute sérénité de conscience :

— Il va de soi que, si les Allemands ne vous payent pas, vous ne pourrez pas nous payer. Vous vous trouverez alors exactement dans la situation où vous êtes aujourd'hui. Que risquez-vous? Nous n'irons pas plus alors bombarder vos côtes que nous n'allons les bombarder aujourd'hui. *Nous trouverons tout naturel que vous ne teniez pas vos engagements...* Mais ne nous forcez pas à mettre cela par écrit : c'est contraire à nos habitudes. Et puis, c'est nous mêler à vos affaires d'Europe où nous ne voulons pas mettre le doigt.

Tout de même, au cours de la conversation que M. Chapsal et moi avions eue avec lui, nous avions presque obtenu la fameuse clause de sauvegarde sur laquelle se battait désespérément la délégation française.

— Écoutez, — lui avais-je dit avec la familiarité qu'autorisaient d'anciennes relations, — si vous voulez que nous vous prenions tels que vous êtes, il faut aussi nous prendre un peu tels que nous sommes... Vous m'avez dit vous-même, lors de la Conférence de la Paix, que vous aviez été frappé par-dessus tout de l'importance que les Français attachaient aux choses écrites. Ils peuvent avoir tort ou raison, mais vous ne les changerez pas. Dans le cas actuel, ils tiennent énormément à cette formule de sauvegarde. Vous pouvez

d'autant moins leur en vouloir qu'elle prouve leur bonne foi et l'importance presque sacrée qu'a pour eux un engagement, lorsqu'ils y mettent au bas leur signature... Ne leur refusez donc pas cette formule. Faites mieux : trouvez-la leur vous-même.

M. Hoover, cette fois, avait paru ébranlé. Il avait lâché son éternel cigare, nous avait regardé M. Chapsal et moi d'un regard où perçait un peu d'émotion et nous avait dit :

— C'est entendu. J'en parlerai à mes collègues de la Commission tout à l'heure.

Et, deux heures plus tard, il soumettait en effet à la délégation française un papier, rédigé de sa propre main, où on lisait : « *Cet arrangement est basé sur la capacité française à faire face aux payements annuels qui y sont mentionnés. Il est donc entendu que, si la preuve vient à être faite que ces paiements dépassent la capacité de la France, ils seront conjointement revisés par les deux gouvernements* ». Mais le temps, hélas! avait marché. Et la discussion s'était aigrie. Et les malentendus s'étaient durcis. Tout tomba à l'eau le lendemain — la formule de Hoover avec le reste. On ne put jamais la repêcher par la suite. Pourrait-on la repêcher demain? « Il y a, disait Talleyrand, des minutes qu'il faut saisir sur l'instant : si on les laisse fuir, elles ne reparaissent jamais au cadran de l'histoire. »

***

On a fait au nouveau Président au moins deux reproches.

Premier reproche, d'essence spécialement américaine. « Hoover, a-t-on dit, n'a d'opinions politiques solidement assises, ni en matière intérieure, ni en matière extérieure. » Et, au cours de la campagne électorale, on a maintes fois brandi contre lui une déclaration qu'il écrivit et signa le 24 février 1920 et où il s'exprimait textuellement comme suit : *Avant que je puisse dire si je suis démocrate ou républicain, il faut que je sache comment chaque parti comprend certaines questions... Pour moi, je voterai pour le parti qui sera en faveur de la Ligue des Nations.* Ainsi, il y a huit ans, ô surprise! M. Hoover ne savait pas exactement s'il était démocrate ou

républicain. Et, ô horreur! il était avant tout pour la Ligue des Nations... Mais quel est l'homme politique qui ne change point d'opinion? D'ailleurs, en 1920, M. Hoover était-il même un homme politique? Ne servait-il pas la cause de son pays et celle des Alliés, en dehors de toute politique? Et puis, le président Harding, qui succéda au président Wilson, n'était-il pas, à part quelques réserves, en faveur de l'entrée de l'Amérique dans la Ligue? Cependant, Dieu sait si le président Harding était un bon et ferme républicain...

Deuxième reproche, d'ordre plus général. « Hoover, a-t-on dit, n'est pas un sentimental. Son idéal ne s'exprime guère qu'en calories. » Ceci est peut-être exact et l'on chercherait en effet vainement chez ce statisticien la petite flamme qui réchauffe les cœurs. Mais, aux heures terriblement réalistes que nous vivons, un homme d'État doit-il faire du sentiment? Sert-il son pays, sert-il la communauté mondiale en en faisant? Peut-être bien, malgré tout, son premier devoir est-il de veiller sur les intérêts matériels de ses concitoyens. Il a à adoucir pour eux les rudesses de la vie; il a à assurer leur gagne-pain; il a à leur donner des routes, des canaux, de la lumière. Tout cela ne se procure pas par des périodes sentimentales et bien balancées; tout cela ne s'obtient que par une mécanique bien réglée. Or, Hoover, nous l'avons vu, est un mécanicien hors lignes.

Et puis, c'est un mécanicien qui ne tient pas de parlote et qui ne fait pas de paperasserie.

Chaque fois que je l'ai revu, il m'a demandé avec un sourire où il y avait un peu d'ironie :

— Est-ce qu'on continue, en France, à nommer des commissions?

— Plus que jamais...

— Alors, je suppose que, plus que jamais aussi, on doit y rédiger des procès-verbaux?

Il avait le droit de demander cela et de le demander avec une pointe d'ironie. Car il avait montré aux populations françaises et belges des régions occupées quelle était sa façon de travailler et de faire de la philanthropie : il les avait nourries et ravitaillées pendant la guerre sans discours, sans commissions et sans procès-verbaux.

C'est, n'en doutez pas, ce que l'Amérique aime en lui, c'est ce qui lui a valu d'être élevé à la magistrature suprême de son pays. L'Amérique fait peut-être bien du sentiment de huit heures du soir à huit heures du matin; mais la même Amérique est terriblement adonnée à la réalité, de huit heures du matin à huit heures du soir. Par-dessus tout, ce qu'elle prise, c'est ce qu'elle appelle l'*efficiency*. Mot qui n'a hélas! pas d'équivalent dans la langue française et qui veut dire : la réalisation, le résultat, le rendement, l'efficacité — enfin, quoi! quelque chose de tangible, de pratique, de palpable...

Herbert Hoover, le ravitailleur de l'Europe pendant les sombres années de 1915 à 1919 est aussi l'homme qui a amené le commerce américain au degré de prospérité inouïe qu'il a atteint aujourd'hui; l'homme qui, en sept ans, a accru de 58 p. 100 le chiffre d'exportations américaines; l'homme qui a fait construire 520 000 maisons représentant 7 milliards de dollars de bâtisses dans la seule année 1927; l'homme qui a sauvé des villes et des provinces, lors de l'effroyable inondation du Mississipi; l'homme qui a dressé et fait exécuter un plan gigantesque pour maîtriser à jamais le fleuve homicide; l'homme qui a fait plier les genoux de l'Angleterre dans la guerre du caoutchouc. Herbert Hoover est, en un mot, le premier *business man* d'un pays qui compte les plus grands *business men* du globe.

Il est possible qu'il ne remue jamais les foules par son éloquence, ni le monde par des déclarations en quatorze points. Mais il est certain qu'avec son trente-deuxième président l'Amérique ne mourra jamais de faim ou de froid et ne connaîtra jamais la privation ou la misère.

STÉPHANE LAUZANNE

LE DRAME DU JUTLAND

I

LES PRÉLUDES

Le 31 mai 1916, deux peuples s'affrontent sur mer. L'un règne sur les océans. Ses marins ont dans le sang des siècles de navigation et de combats. La trame de son histoire est tissée de campagnes et de victoires navales. Le plus grand marin de tous les temps le domine : Nelson, véritable vainqueur de Napoléon.

L'autre reste, jusqu'à la fin du siècle dernier, un peuple de terriens. C'est par l'infanterie prussienne que triomphent Frédéric II et Moltke.

Bismarck n'a jamais eu le sens de la mer. C'est au fond un hobereau. Il ne regarde pas au delà des Vosges et des Balkans. Colonies et océans, il les abandonne volontiers à ses ennemis. Il les offre à la France, en dérivatif de ses rancœurs.

Guillaume II pourrait être surnommé le marin. Il ne comprend pas que sa mégalomanie navale va fatalement l'entraîner à la guerre avec l'Angleterre. Mais avec un instinct assez sûr, il dit à son peuple : « Notre avenir est sur l'eau. »

Il sait découvrir Tirpitz : puissante personnalité, en qui se mêlent bien les défauts et les vertus du Prussien : le labeur obstiné, le sens pratique, le manque de tact et d'esprit politique.

Tirpitz s'est imaginé, sans doute de bonne foi, que sa flotte est un instrument de paix, que l'Angleterre reculera devant le risque que représente pour elle cette marine de parvenus,

qu'elle partagera le royaume de la mer. Il est un des aveugles qui déchaînent le cataclysme.

Guillaume II, impérial touche-à-tout, adore parader en amiral, jouer au chef d'escadres, à l'ingénieur naval. Il a, du moins, le mérite de conserver Tirpitz. De 1891 à 1916, celui-ci reste chef d'état-major général et secrétaire d'État. Combien notre République a-t-elle usé de ministres de la marine en ces vingt-cinq ans?

Ce quart de siècle suffit à Tirpitz pour créer le personnel et le matériel qui s'opposeront à ceux de la première marine du monde. Il prépare minutieusement les deux grandes lois navales, de 1898 et 1900, travaille l'opinion allemande comme une pâte molle, arrache les crédits au Reichstag. L'îlot d'Héligoland est transformé en un formidable bastion. La Baltique est reliée à la mer du Nord par le canal de Kiel; il est élargi, à prix d'or, à la veille de la guerre, pour laisser passer les plus grands bâtiments.

Le corps des officiers de marine est une arme d'élite. Les jeunes nobles portent la redingote bleue des lieutenants de la garde, ou le petit poignard des aspirants. Les matelots sont recrutés dans toutes les parties de l'Allemagne, dressés comme sait le faire le sous-officier prussien. Ce personnel est de premier ordre. Il se battra avec courage, science, initiative.

Les bateaux sont excellents. Que de reproches, en Allemagne même, n'a-t-on pas adressés à Tirpitz! Avec un entêtement de Teuton, il va droit son chemin. Il se défie des mirifiques inventions de son maître; il laisse l'étranger se livrer à de coûteuses expériences. Quand il est bien sûr de son fait, il construit en séries. D'un chaos, d'une flotte d'échantillons, il fait une marine homogène. Ses navires sont robustes, bien protégés, bien cloisonnés. La plupart sont rentrés au port, criblés de coups, mais vivants.

Tout, dans la marine allemande, est jeune, sans passé.

L'anglaise est ancienne, glorieuse; des rites règnent à l'Amirauté, arche sainte. Elle a la puissance et le formalisme des institutions vénérables. Les nobles lords siègent dans la même pièce d'où partaient, jadis, les ordres à Nelson.

La marine est la chose du peuple britannique. Pour elle, il se saigne aux quatre veines. Il la veut forte et belle. Ses

matelots sont les mieux nourris du monde, ses officiers des gentlemen, sportifs, pas trop savants.

Le demi-succès du Jutland est pour toute l'Angleterre comme l'écroulement d'un beau rêve : elle doute alors presque d'elle-même.

Dans le temps que Tirpitz est l'organisateur de la flotte allemande, Fisher est le roi de l'anglaise. Il entre à l'Amirauté la même année que son émule est nommé chef d'état-major général de la marine allemande. Il occupe successivement tous les grands postes. Il est l'ami, le confident d'Édouard VII, l'idole du peuple, le maître sans rival de la stratégie et de la technique navales.

Tirpitz est méthodique, Fisher éruptif. Il porte la hache dans le vieil organisme, se vante de mettre « à la ferraille » bateaux et amiraux. Il prévoit la guerre, concentre toute la flotte dans le Nord, pour qu'elle frappe vite et fort. Il crée le *dreadnought* — grand bâtiment cuirassé à gros canons d'un même type. Il rêve d'un navire idéal, tout puissant. Depuis longtemps, il pressent le rôle du sous-marin, de l'avion, du pétrole-roi, vainqueur du charbon. Il est le père des croiseurs de bataille : la cavalerie de la flotte, rapide, mais presque sans protection.

A la retraite depuis quatre ans, il est, dès la déclaration de guerre, rappelé, malgré son grand âge, à la tête de l'Amirauté. Il règle d'abord le compte de von Spee aux Falkland.

Le Jutland est une manière de duel Tirpitz-Fisher.

Il n'a lieu qu'après vingt-deux mois d'hostilités. Il aurait fort bien pu ne jamais survenir...

Au début des opérations, aucune des deux flottes ne prend la mer. Le Kaiser, qui n'avait aucun pouvoir réel sur la direction de l'armée, s'était réservé la conduite des escadres — malgré Tirpitz qui eût voulu les commander.

Celui-ci suit l'Empereur à son quartier général, à Coblence, à Charleville. Il se ronge dans l'inaction. Il s'use dans une lutte vaine contre le cabinet naval et le chancelier Bethmann-Holweg. Tirpitz demande qu'on lance la Flotte de Haute Mer contre la Grande Flotte anglaise. L'Empereur refuse. Il conseille à ses marins « une calme patience, une réserve prudente, en face de forces supérieures ». Puis, malgré les gro-

gnements impuissants de Tirpitz, il leur impose l'*Ordre d'Opérations en mer du Nord*, qui interdit toute grande offensive. Il faut « aboutir à l'équilibre des forces par des attaques partielles... et, seulement ensuite, engager le combat dans des circonstances favorables ».

Tiraillé entre Tirpitz et l'Empereur, le Haut-Commandement naval a commencé par organiser solidement le réduit de la Baie Allemande, où la Flotte va rester à l'ancre pendant toute la guerre, dans l'estuaire de la Jade, près du grand arsenal de Wilhelmshaven. On sait que l'île d'Héligoland, abandonnée à l'Allemagne par l'imprévoyance anglaise, à la fin du siècle dernier, avait été, dès le temps de paix, creusée, comme par des termites, bétonnée, bardée de canons. Elle devient le centre d'un immense camp retranché — le fameux triangle humide — dont les rivages allemands forment les côtés.

Les ports, les estuaires, sont mis à l'abri de toute attaque anglaise. Derrière des barrages de mines, les patrouilleurs, les divisions de croiseurs légers, les escadres cuirassées tissent comme les mailles d'un réseau serré, infranchissable aux bâtiments de surface ennemis et aux submersibles.

Ceux-ci n'ont joué aucun rôle dans la guerre d'escadres.

Cependant, le péril sous-marin hante sans cesse l'esprit des stratèges navals des deux partis. Dans la terreur de l'invincible ennemi, les flottes restent à l'affût, tapies dans leurs bases.

Elles ressemblent à d'immenses araignées, au centre de leurs réseaux de mines, de filets, dont elles sont comme prisonnières. L'appareillage du moindre bateau exige des opérations compliquées. Les chenaux d'accès sont soigneusement dragués, gardés de nuit, ainsi que par des portiers, par des bateaux-feux. Dans le jour, avions et zeppelins scrutent, par beau temps, l'horizon de toute la baie d'Héligoland. Du côté anglais, celle-ci est surveillée par des patrouilleurs et des sous-marins.

Ce n'est que tardivement que les flottilles allemandes se risquent en mer du Nord. Leur passivité abandonne, sans la moindre alerte, le passage du Pas-de-Calais aux troupes anglaises.

Sans doute, la flotte allemande est inviolable, mais elle est captive. Dès le premier jour de la guerre le trafic marchand de l'Empire est paralysé. Il ne lui reste que le lac de la Baltique. Quelques corsaires réussissent bien à se glisser vers les océans, mais les Empires centraux, enfermés, chassés de la mer libre, meurent de la silencieuse, irrésistible strangulation de la Grande Flotte de Jellicoe.

L'inaction des équipages, constamment alertés, face au large, en vue de la terre, où ils descendent rarement, risque, à la longue, de ruiner leur moral. Les chefs de la marine allemande le sentent bien.

Ils finissent par obtenir de l'Empereur une plus grande aisance de mouvements. Peu à peu, les escadres s'enhardissent à des raids de plus en plus lointains, en mer du Nord.

Les marins donnent, au peuple allemand affamé, la joie du bombardement des côtes ennemies. Des femmes, des enfants anglais sont tués par les obus des croiseurs de bataille de Hipper, comme par les bombes de zeppelins.

La guerre sous-marine, longue à organiser, par suite du manque de bateaux, longtemps différée, dans la crainte des neutres, et par les disputes entre militaires et diplomates, finit par exercer ses durs ravages sur les flottes de commerce de l'Entente. Tirpitz, soutenu par les partis de droite, la voudrait sans merci. L'Empereur n'y consent pas encore. A la fin d'avril 1916, la campagne est presque totalement arrêtée; les sous-marins sont remis, pour la plupart, à la disposition du commandant de la Flotte.

Depuis le début de l'année, celui-ci est l'amiral Scheer. Chef encore jeune, en pleine force, d'une énergie exceptionnelle. Il a, pourtant, passé une grande partie de sa carrière dans l'administration, aux côtés de Tirpitz. Il s'entoure d'un état-major de premier ordre, commandé par un officier à qui l'on attribue parfois les décisions les plus hardies de la bataille du Jutland, von Trotha.

Dès sa prise de commandement, Scheer imprime aux opérations une allure plus vive. L'Empereur permet des sorties fréquentes, audacieuses, de jour et de nuit. L'amiral espère profiter largement du concours des zeppelins et des sous-marins. Un esprit offensif ranime toute la flotte. La stratégie

allemande n'est plus purement passive. C'est surtout à Scheer qu'en revient le mérite.

La politique navale anglaise a moins varié. Depuis le début de la guerre, les nobles lords de l'Amirauté, présidés pourtant par l'ardent promoteur de l'expédition des Dardanelles, W. Churchill, sont restés fidèles à une prudente stratégie. Une idée, ou plutôt un sentiment profond, la domine : la flotte assure la grandeur, l'existence même de l'Angleterre. Il faut coûte que coûte, la conserver jusqu'à la paix, ne jamais la risquer inutilement.

Que veut l'Angleterre? La liberté du Pas-de-Calais pour le transport de ses troupes, de leurs munitions sur le continent et la maîtrise de la mer. Grâce à elle, les Iles Britanniques pourront poursuivre la guerre. Elle permettra d'affamer et de ruiner l'Allemagne.

Ce résultat peut être obtenu, à coup sûr, sans bataille en haute mer, par le blocus.

Blocus rapproché, ou lointain? Le premier est impossible. De grands bâtiments modernes, vulnérables aux sous-marins, gros mangeurs de combustibles, ne peuvent pas longtemps monter la garde devant les estuaires allemands. La terreur qu'éprouve l'Amirauté anglaise en face du sous-marin, s'est encore accrue, depuis le jour où le jeune Otto Weddingen, sur son petit U-9, a envoyé par le fond trois vieux croiseurs cuirassés, qui erraient nonchalamment sur les côtes hollandaises, par mer assez calme et sans escorte.

Sans doute il serait bien doux aux cœurs de tous les Anglais d'anéantir la flotte allemande. Mais elle ne sort pas. Comment l'attirer hors de ses repaires? Se jeter à l'assaut d'Héligoland? Franchir les barrages de mines? Bombarder les batteries de côtes? Pure folie! Une seule solution s'impose : maintenir la Grande Flotte concentrée, prête à bondir sur l'ennemi, s'il se risque en pleine mer, et la garder hors de l'atteinte mortelle des sous-marins.

Décision sans panache, mais logique, pratique. Le salut de l'Empire Britannique exige la sauvegarde de la Grande Flotte? Tout le reste, raids de croiseurs ou de zeppelins, sur les côtes ou même jusqu'au cœur de la vieille Angleterre, est douloureux pour l'orgueil britannique : c'est la rançon de la victoire.

Le premier soin de l'Amirauté est donc d'organiser — tout comme l'ennemi — sa défensive.

Il faut, avant tout, trouver, pour l'immense armada, un havre sûr. Dès le début de la guerre elle est envoyée, dans le plus grand secret, dans le nord de l'Écosse, aux îles Orkney, à la baie de Scapa Flow. C'est là que, pendant les années que durent les hostilités, vivent les cinquante mille marins de la Grande Flotte.

C'est la base idéale; une sorte de petite mer fermée, protégée, contre les mines et les sous-marins, par de forts courants de marées. L'entrée en est rapidement verrouillée par de nombreux filets.

La flotte y est répartie en deux groupes : d'un côté les grands bâtiments, de l'autre les petites unités et les navires auxiliaires. A cinq milles de là, d'énormes silhouettes, imaginées par Churchill, simulent des dreadnoughts et doivent attirer les sous-marins allemands : aucun ne se laisse prendre à cette innocente supercherie.

Presque toute la marine de l'Angleterre est mouillée à Scapa. Elle travaille, s'exerce, tire, comme en temps de paix. Elle doit pouvoir appareiller en quatre heures.

Avec leur génie du confort, les Anglais ont fini par rendre habitables ces solitudes désolées. Ils n'ont jamais conçu l'héroïsme à la spartiate.

A bord, la vie est aussi large, aussi gaie que possible. Cinémas, soirées théâtrales, matches de boxe, maintiennent en bonne humeur les matelots et les sous-officiers. Les chambres des officiers, petits homes, ouatés, chauffées au bon feu de bois clair, avaient toujours fait envie à leurs camarades étrangers. Les états-majors ont de belles tables bien dressées, impeccablement servies. Beatty dîne même en petite tenue de soirée, aux sons de sa musique.

Au prix d'un travail colossal, on a créé des terrains de foot-ball pour les marins, un golf pour les officiers. Un club les réunit tous. Beaucoup, — nouveaux Candides — cultivent un petit jardin. Ils reçoivent leur linge, entretenu et glacé, de l'autre bout de l'Angleterre, par un merveilleux système de liaisons postales.

Les amiraux anglais sont des hommes du monde. Beatty

est le favori de l'aristocratie et des grands clubs de Londres. Il triomphe au polo. Jellicoe préfère le tennis.

Le 4 août 1914, à l'heure où l'Angleterre jette enfin dans la balance le poids de ses escadres, l'amiral Jellicoe décachète un pli scellé. C'est l'ordre de prendre le commandement en chef, des mains de son aîné, l'amiral Callaghan.

Jellicoe a voué sa vie à la flotte. Il en connaît les moindres rouages. Ses officiers, ses équipages, l'adorent. C'est un chef courtois, calme, méthodique, un modeste, plutôt porté au pessimisme. Le vieux Fisher qui l'a constamment poussé, lui reconnaît les dons « nelsoniens » — sauf un : « l'art de désobéir ». Au-dessous de Jellicoe, une brillante pléiade : Burney Hood, Evan Thomas, Jerram, Sturdee, le vainqueur des Falkland, et le plus original de tous, Beatty.

Il a quarante-cinq ans à peine; riche, brillant, il est l'ami de Churchill, qui se vante de l'avoir découvert. Il a été séduit par ses façons de gentilhomme, ses raisonnements de cavalier, et non de marin. En 1913, il lui a confié, à lui, le plus jeune des amiraux, d'ailleurs en disponibilité, ce que la marine anglaise possède de plus beau, de plus neuf : l'escadre de croiseurs de bataille de Fisher, les lévriers.

Quelle a été, jusqu'au Jutland, la stratégie de l'Amirauté et du commandant en chef anglais? Jellicoe garde, concentrée auprès de lui, à Scapa Flow, la plus grande partie de la Flotte. Mais, à la suite des raids menés par les Allemands contre les côtes orientales anglaises, l'Amirauté a dû céder devant les récriminations d'une opinion impressionnable, hantée pendant longtemps par le cauchemar du débarquement, affolée par la perspective de nouveaux bombardements. Jellicoe a consenti à détacher des fractions importantes dans le sud : à Cromarty, une escadre de ligne, à Rosyth, sur le Firth of Forth, Beatty, avec les croiseurs de bataille, renforcées, au moment du Jutland, par la cinquième escadre d'Evan Thomas, la plus moderne et la plus puissante, qui remplace celle de Hood, alors à Scapa pour ses exercices de tir. Enfin, à portée du Pas de Calais, les forces légères de Harwich veillent sur les transports de troupes. Elles rallieront la Grande Flotte au Jutland, mais trop tard, et lui feront grandement défaut.

De tout cela, les Allemands, dont on a trop vanté la maî-

trise en matière de renseignements et d'espionnage, n'ont qu'un vague pressentiment. Pendant les deux années qui précèdent la bataille, ils ne savent même pas où se trouve concentrée la Grande Flotte. Presque jusqu'au dernier moment, Scheer a cru n'avoir devant lui qu'une ou deux de ses escadres : il a conservé l'illusion de pouvoir un jour en attirer quelqu'une dans un de ses traquenards et l'écraser sous le poids de toutes ses forces.

Jellicoe n'a pas l'intention de se laisser manœuvrer. *Ne rien risquer* : telle est, en trois mots, toute sa stratégie. Il a longuement médité. Il s'est mis d'accord avec les Lords de l'Amirauté et entend bien ne rien laisser au hasard.

Les premiers engagements, et surtout les exploits des sous-marins allemands, l'ont profondément ému. Dès le 30 octobre 1914, au lendemain de la perte du vieux cuirassé *Audacious*, coulé peu de temps après les trois *Cressy*, il envoie un mémoire à l'Amirauté qui contient toutes ses idées directrices, et montre avec une clarté lumineuse, quelle sera son attitude au Jutland.

Il croit deviner l'intention des Allemands d'entraîner sa flotte jusque dans leurs eaux, où ils lui ont tendu les pièges de leurs sous-marins, et de leurs champs de mines. Son parti est pris. « Mon objectif, déclare-t-il, est de ne livrer bataille que dans la zone septentrionale de la mer du Nord. » A aucun prix, il ne veut se laisser attirer, au cours d'une poursuite, sur des torpilles et des mines.

Il prévoit la fâcheuse impression que cette prudence fera sans doute sur l'opinion anglaise. Avec un beau courage moral, il brave la menace de l'impopularité « : Je sens, dit-il, qu'une telle tactique peut jeter sur moi le blâme... Mais, tant que j'aurai la confiance de vos Seigneuries, j'entends appliquer, ce qui est, dans mon opinion délibérée, le meilleur moyen pour battre et anéantir l'ennemi... Si j'exécute un faux mouvement, il est parfaitement possible que la moitié de notre flotte soit endommagée par une attaque sous-marine, avant même que nos canons aient ouvert le feu. Je sens que je dois avoir constamment en l'esprit la grande probabilité d'une telle attaque, et que je dois être, tactiquement, préparé à en empêcher le succès. »

La crainte du sous-marin, de la torpille, de la mine, domine donc toutes ses idées. Elles sont, d'ailleurs, pleinement approuvées par le Gouvernement et l'Amirauté.

La bataille du Jutland est, du côté anglais, la vivante illustration de cette sage doctrine. S'il n'avait tenu qu'à Jellicoe, elle se fût entièrement déroulée à la manière d'une belle pièce classique, soigneusement montée. Mais le hasard est dieu de la guerre. Le grand drame va être précédé d'un prélude inattendu, d'une mêlée sauvage, où se jette son fougueux lieutenant, Beatty, et que Jellicoe n'avait ni souhaitée, ni prévue.

II

LA BATAILLE SUR MER

Des centaines d'historiens et de marins ont pâli sur l'étude. de Trafalgar. Toute une bibliothèque est déjà née du Jutland.

Rien de plus difficile, dans leur application, que les théories d'un Nelson, d'un Jellicoe, d'un Scheer. Mais un enfant en saisirait le principe. Il s'agit de détruire l'ennemi, le plus vite possible. Comme la guerre terrestre, la guerre navale obéit à deux maîtres : la volonté, le jugement. « Frappe, frappe, juste, vite, de toutes tes forces » : adage vieux comme le monde. Il n'est que de le mettre en pratique...

Si elle est, en son essence, identique à la bataille sur terre, la bataille navale présente pourtant des aspects bien différents. Sur terre, tout, jusqu'ici— mais l'avion et le tank transformeront bientôt ce tableau — est relativement stable. L'assaut d'un corps d'armée doit, du haut des airs, apparaître comme le lent grouillement d'une fourmilière. A Verdun, des centaines de milliers d'hommes sont restés enfouis pendant des mois, dans des bouts de tranchées et des trous d'obus.

Les chefs, un Joffre, un Pétain, un Foch, supportent sans doute d'écrasantes responsabilités. Mais ils commandent de l'arrière, dans le calme d'un château, d'une école, d'une auberge, au centre d'un réseau de fils téléphoniques, en liaison directe et constante avec le gouvernement. Toutes les informations sur l'ennemi, ils les possèdent. Aucun déplacement d'unités importantes ne leur échappe. Les attaques

sont minutieusement préparées par un nombreux état-major. La plupart se déclenchent — à la fameuse heure H — et se développent presque avec la rigueur d'un raisonnement mathématique.

Rien de tel sur mer. Une bataille comme celle du Jutland pouvait décider du sort de la guerre et du monde. Comparée à celle de Verdun elle dura le temps d'un éclair : en réalité, de quatre heures de l'après-midi à la tombée de la nuit. Pour l'amiral, pas de poste de commandement, il travaille sous les mêmes tôles que le dernier chauffeur, secoué par les mêmes explosions. Il est bien plus exposé. Comme il voit mal, du fond de son blockhaus, Beatty sort sur la passerelle supérieure. Il ne la quitte pas pendant tout le combat. Impassible, il est frôlé par un gros morceau de cabestan, par d'énormes masses d'acier. D'innombrables obus sifflent autour de lui. Il est sans protection contre les plus petits éclats.

L'Amiral n'est relié à son pays, à ses escadres, que par quelques pavillons, et les frêles antennes de la T. S. F. Elles lui apportent de rares renseignements que lui jettent ses subordonnés, dans le chaos du combat. Ils ne lui parviennent, le plus souvent, que mutilés, brouillés par l'ennemi — ou bien encore pas du tout. Il suffit d'un gros obus pour emporter, comme fétus de paille, les mâts et les projecteurs à signaux. Et c'est parfois sur un navire incendié, envahi par des trombes d'eau, sous les coups de canons qui agitent les blockhaus comme des mains gigantesques, entraînés à la vitesse de plus de 40 kilomètres à l'heure, qu'un Beatty, qu'un Hipper, prennent des résolutions capitales.

Dans la guerre de tranchées, tout est invisible, presque immobile. Ici, tout est mouvant, à la merci du flot, du vent, du soleil, de la brume. La lumière aveugle les pointeurs, éclaire les coques ennemies. L'instant suivant, tout peut changer : l'adversaire s'évanouit comme sous la chape magique d'un Siegfried.

Une traînée de brume rase l'eau; des escadres entières y disparaissent. Au temps des frégates, il fallait de longues heures de savantes manœuvres pour gagner le bon vent. Rien n'arrête aujourd'hui, l'élan des milliers de chevaux-vapeur. Mais, comme jadis, les caprices de l'air sont tout

puissants : ils amoncellent ou dissipent les fumées des pièces, la suie vomie par les cheminées. Il suffit d'un grain pour changer la scène du combat.

Un navire de guerre n'est, en somme, qu'une plate-forme mobile, d'où les canons tirent, en pleine vitesse. Le problème consiste à décharger le plus de pièces d'artillerie possible sur l'ennemi, et à se placer, comme disent les stratèges, sur la transversale du T : l'adversaire — étant sur le jambage — sera balayé par un feu convergent. Mais il recherchera, lui aussi, l'avantage de la position et de la lumière; c'est comme un gigantesque jeu de cache-cache.

En marche, une flotte s'avance comme une compagnie de fantassins, sur trois ou quatre files. Devant l'ennemi, la colonne s'étire, se déploie, sur une ligne immense. Tant que ce mouvement n'est pas terminé, tous les canons d'une flotte ne peuvent pas tirer. C'est à ce moment qu'il faut la surprendre. Deux engins terribles compliquent encore le duel. L'ennemi est presque terrassé. Espérez-vous achever sa déroute et le poursuivre? Attention! Il va peut-être empoisonner de mines flottantes les eaux où vous vous jetez ou lancer au-devant de vos bâtiments de dangereuses torpilles.

Si le vainqueur a sur le vaincu une supériorité de vitesse décisive, s'il lui reste assez de temps avant le coucher du soleil, il peut le couper de sa base, l'envelopper, l'annihiler. C'est la victoire totale. Ainsi, l'implacable Sturdee détruit, aux Falkland, les navires de von Spee. Tous les marins allemands meurent sous un ciel livide, dans la houle glacée.

Mais si le combat n'a pu s'engager qu'en fin de journée, tant mieux pour le plus faible. Il se jette dans les bras sauveurs de la nuit, se glisse derrière les nuages opaques, rentre furtivement à sa base par les chenaux dragués, comme par une porte entrebâillée.

Dans l'obscurité, le plus audacieux ne saurait songer à la poursuite : la lutte est impossible. Le fort y devient l'égal du faible. Le canon ne peut plus tirer au loin. Par la torpille et la mine, le fuyard blesserait cruellement son vainqueur, paralysé. Celui-ci attendra l'aube pour parachever son triomphe. Ces raisons expliquent pourquoi le Jutland est resté une rencontre indécise.

Mais le génie se moque de toutes les raisons. Il ne connaît ni temps, ni obstacles. Et le Jutland eût pu, malgré tout, se terminer par un triomphe anglais.

III

LA MARCHE AU COMBAT

La bataille du Jutland est due à une série de hasards.

Un premier voulut que les deux commandants en chef eussent projeté, pour la même époque — la fin de mai et le début de juin 1916 — une sortie générale de leurs forces en mer du Nord.

L'opinion anglaise supportait avec peine l'inaction de la Grande Flotte. Les bombardements des côtes, restés impunis, criaient vengeance. Beatty brûlait de châtier Hipper pour le raid du Dogger Bank, où l'Allemand avait échappé. Une grande offensive, en mer du Nord, devait, en outre, permettre aux fractions dispersées de la Grande Flotte, de retrouver leur cohésion.

D'après le plan de Jellicoe, deux escadres légères, soutenues par tous les bâtiments de ligne, pousseraient jusque devant Skagen et la sortie nord des détroits baltes. Elles amorceraient la flotte de haute-mer allemande. Si celle-ci sortait, les croiseurs anglais avait reçu l'ordre de l'attirer vers le nord, sur le corps de bataille, qui tenterait de la couper de sa base, entre Horns Riff et Fischer Bank.

Scheer avait conçu un projet assez analogue. Il ignorait la répartition exacte des escadres anglaises. Mais il n'avait pas renoncé à l'espoir de faire tomber un jour son adversaire dans un piège.

Ses deux premiers groupes d'éclairage surgiraient soudain devant Sunderland, flanqués de leurs torpilleurs les plus rapides. Ils bombarderaient la côte. Avant que le pesant Jellicoe eût eu le temps d'arriver du point mystérieux, où il restait caché dans le Nord, Scheer écraserait Beatty.

L'opération était minutieusement réglée. Les zeppelins voleraient au loin, et préviendraient de l'approche de la Grande Flotte. Après de multiples tergiversations, le Gouver-

nement allemand avait, de nouveau, interrompu la guerre sous-marine. Scheer disposait donc d'un grand nombre de submersibles pour les opérations de sa flotte. Pour la première fois, ils allaient participer à ce vaste plan. Quatorze d'entre eux iraient bloquer les bases anglaises, mouiller des mines devant les principaux estuaires, torpiller les escadres qui en sortiraient. Ils préviendraient Scheer de tous les mouvements de l'ennemi. En chef prudent, il avait, d'ailleurs, prévu une variante à ce projet séduisant. Si le temps empêchait les dirigeables de voler, il se contenterait d'une opération plus modeste. Il tendrait son appât aux Anglais, non plus sur leurs côtes, mais dans le Skagerrak, le long du rivage norvégien. Le chef de ses croiseurs de bataille, Hipper, balaierait tous les navires de commerce neutres qu'il rencontrerait. Lui-même le suivrait à quarante-cinq milles dans le sud, prêt à le soutenir, et à détruire les forces légères ennemies.

Le temps rendit le premier plan impraticable. Les dirigeables ne purent prendre l'air à cause du vent. Les sous-marins avaient vainement attendu de nouveaux ordres. A bout de forces, leurs équipages se disposaient à rentrer. De part et d'autre, les sous-marins ne joueront aucun rôle au Jutland.

Scheer résolut d'appareiller le 31 mai. Le commandant de sa plus vieille escadre cuirassée lui avait demandé la faveur de l'accompagner. Non sans hésitation, il la lui accorda. Il emmena donc sa flotte au grand complet.

Scheer avait dupé les cryptographes de l'Amirauté anglaise, par une ruse, pourtant bien anodine; il avait troqué les initiales qui servaient à appeler par T. S. F. son navire-amiral, le *Friedrich der Grosse*, avec celles d'un poste de la jetée de Wilhelmshaven. Comme les Anglais l'entendaient toujours au même point, ils en avaient conclu que le commandant en chef allemand, avec tous ses dreadnoughts, n'avait pas quitté la Jade.

Cependant, des indices, précieux pour des observateurs aussi perspicaces que les officiers du service des renseignements de l'Amirauté anglaise — demandes de bateaux-feux, de dragage des accès extérieurs aux champs de mines — les avaient prévenus qu'une opération assez importante couvait depuis quelques jours en Allemagne. Jellicoe en fut avisé

dès le 30 mai, à midi. Chacun des deux chefs adverses sentait donc quelque chose se tramer de l'autre côté. Mais ils ne savaient pas exactement quoi, ni surtout avec quelles forces.

La puissance de la télégraphie sans fil a encore bien grandi depuis la guerre. Les Amirautés seraient, aujourd'hui, reliées à leurs navires jusqu'à l'autre bout du monde. Au Jutland, le rôle des ondes hertziennes fut déjà immense. Jadis, les amiraux ne communiquaient avec leurs bateaux que par signaux. En 1916, ils parlaient à travers l'atmosphère, grâce à la T. S. F. et à des codes secrets.

Mais l'ennemi pouvait librement capter ces sons mystérieux lancés à travers le ciel. Il essayait de les brouiller. Il ne résistait pas à la tentation de les déchiffrer. Ainsi, il parvenait à percer à jour les mesures préliminaires à l'appareillage des escadres ou des sous-marins. Au cours du combat même, il risquait d'entendre et de comprendre les ordres qui réglaient les évolutions et le tir de l'ennemi.

La chance avait bien servi l'Angleterre. Au cours d'un combat en Baltique, le petit croiseur allemand *Magdeburg* s'était échoué. Les Russes avaient trouvé sur le cadavre d'un sous-officier ce trésor d'une inestimable valeur — le livre rouge allemand. En bons alliés, ils le transmirent à leurs amis anglais, qui le prêtèrent à leurs camarades français. Dès le début des opérations, l'Amirauté avait installé de nombreux postes d'écoute, le long des côtes britanniques. Sans défiance, les Allemands faisaient le plus large usage de la T. S. F., pour tous les mouvements de leurs bases et de leurs escadres. Le moindre signal était intercepté, immédiatement télégraphié à Londres.

Dans un coin perdu de l'Amirauté, un service secret fonctionnait, nuit et jour. Il n'avait même pas de nom. C'était la « Chambre 40 ». Un grand nombre d'officiers, pour la plupart de réserve, dans la vie civile paisibles philologues, étudiaient, traduisaient les groupes de lettres, qui constituaient les radiogrammes ennemis.

Les résultats étaient aussitôt soumis au service des renseignements, envoyés au Commandant en chef. « Les Allemands nous ont toujours considérés comme stupides, disait récemment, avec humour, l'organisateur de ce service — un philo-

sophe de l'université d'Édimbourg. Nous nous sommes bien gardés de les détromper... »

Avec une régularité qui aurait pu passer pour diabolique aux non initiés, et que les Allemands attribuèrent longtemps à la toute puissance de la cavalerie de Saint-Georges et de l'espionnage britanniques, l'Amirauté savait, généralement, avant leur sortie, le nom — l'indicatif — des escadres, navires, sous-marins, zeppelins, engagés dans un raid.

Au Dogger-Bank, l'heure exacte de l'opération, la direction des bâtiments ennemis étaient connues dès la veille. Cependant, les Allemands avaient fini par se méfier. D'où la supercherie du changement d'indicatif du navire de Scheer. Elle réussit parfaitement et trompa l'Amirauté anglaise sur l'importance des forces allemandes qui devaient appareiller le 31 mai.

Le 30 mai, à 5 heures de l'après-midi, celle-ci envoie à Jellicoe le renseignement que les Allemands préparent une expédition. Elle lui prescrit de concentrer ses escadres à l'Est des Long Forties, à 110 kilomètres de la côte de l'Aberdeenshire.

Jellicoe ordonne à Jerram de sortir le plus tôt possible de Cromarty et à Beatty de quitter Rosyth. Il leur donne rendez-vous pour le lendemain, vers deux heures de l'après-midi. « Si, dit-il, à Beatty, vous êtes sans nouvelles de moi à cette heure-là, dirigez-vous sur moi pour rester en communication visuelle. Je mettrai le cap sur Horns Riff. »

Sans doute, il se défie de l'humeur indépendante de son principal lieutenant. Il le sait ardent. Il va le laisser quelque temps loin de lui, à 70 milles. Il ne s'en inquiète pourtant pas. N'est-il pas soutenu par les quatre cuirassés d'Evan Thomas, les plus rapides, les mieux armés de la flotte? La vitesse de ses grands bâtiments — vingt-huit et vingt-cinq nœuds — ne permet-elle pas d'ailleurs à Beatty d'éviter une rencontre dangereuse?

Toutes les forces anglaises sont à la mer dans la nuit du 30 au 31 mai. Dans l'après-midi du 30, les officiers des croiseurs de Rosyth prennent encore le thé, au son de la musique, dans un parc de la charmante campagne environnante. Ils rentrent à bord à sept heures : changement à vue. Les embar-

cations sont hissées, les feux poussés. Vingt heures plus tard, ils sont à 700 kilomètres, en pleine mer, dans l'enfer du combat.

Un à un, les grands fantômes muets, à peine visibles sur les rades noyées de brume, sans la moindre lumière, se sont détachés de leurs postes de mouillage. Tous, torpilleurs, croiseurs légers, croiseurs de bataille, dreadnoughts, marchent silencieux, à quinze nœuds, puis à dix-sept, dans l'air presque tiède, sur la mer paisible et sans lune — en colonnes, mais à distance, un peu plus grandes que de coutume, à cause de la nuit noire.

Quand Nelson livre, à Trafalgar, la bataille décisive pour l'hégémonie navale de son pays, il n'a pas sous ses ordres tous les navires de la marine anglaise. D'importantes réserves pourraient combler les vides d'une défaite. Ce soir-là, c'est presque toute la fortune navale de l'Angleterre que Jellicoe emmène en mer du Nord : neuf croiseurs de bataille, quatre de 28 500, 27 500 et 26 300 tonnes — *Lion*, *Tiger*, *Princess Royal*, *Queen Mary*, armés chacun de huit pièces de 34 centimètres, cinq du type *Inflexible* de 20 300 et 19 600 tonnes, porteurs de huit canons de 30 centimètres; ils filent vingt-huit et vingt-six nœuds. Les dreadnoughts sont au nombre de vingt-huit, répartis en trois escadres de huit, et une autre de quatre seulement. Ces derniers, les *Barham*, sont les plus puissants : ils ont une vitesse maxima de vingt-cinq nœuds, déplacent 28 500 tonnes, possèdent une artillerie principale de huit pièces de 38 centimètres. Les *Iron Duke* ont 500 tonnes de moins. Douze cuirassés sont armés de dix canons de 34 centimètres. Huit sont plus anciens et moins grands. Leurs dix canons n'ont qu'un calibre de 30 centimètres. Enfin, deux autres, construits en Angleterre pour l'étranger et réquisitionnés — l'*Azincourt* et le *Canada* — portent, l'un quatorze pièces de 30 centimètres, l'autre dix de 35 centimètres.

Les forces légères comprennent huit croiseurs cuirassés, déjà âgés, dix-sept croiseurs légers de 3 500 à 5 000 tonnes, qui constituent quatre escadres — en réalité quatre divisions, neuf autres unités, du même type, affectées à des services spéciaux, soixante-dix-huit grands destroyers, en six flottilles, un petit porte-avions, un mouilleur de mines. C'est un total de

cent cinquante et un bâtiments : quatre-vingt-dix-neuf sous le commandement direct de Jellicoe, cinquante-deux confiés à Beatty. Leur artillerie principale ne compte pas moins de trois cent quarante canons de 38, 34 et 30 centimètres de calibre. C'est la plus formidable flotte qu'aucun amiral ait jamais menée au combat dans l'histoire navale de tous les temps.

Des préparatifs analogues se déroulent du côté allemand. Le 31 mai, à deux heures du matin, Scheer donne l'ordre à son avant-garde de prendre la mer et de suivre le second plan élaboré par lui. Celle-ci est commandée par l'amiral Hipper, sur le *Lützow*. Le premier groupe d'éclairage se compose de cinq croiseurs de bataille, le *Lützow* et le *Derfflinger*, les deux plus récents, achevés depuis peu, de 27 000 tonnes, armés de huit pièces de 305 millimètres, le *Seydlitz*, de 25 000 tonnes, le *Moltke*, de 23 000, avec, chacun, huit canons de 280 millimètrex, le *von der Tann*, de 20 000 tonnes, doté de la même artillerie. Le second groupe d'éclairage comporte quatre croiseurs légers de 5 000 tonnes, le *Frankfurt*, le *Pillau*, l'*Elbing*, le *Wiesbaden*. Trois flottilles de torpilleurs, commandées par le petit croiseur *Regensburg*, les accompagnent.

Scheer, sur le *Friedrich der Grosse*, conduit trois escadres cuirassées; la troisième, avec ses huit *König*, tous semblables, d'un déplacement de 26 000 tonnes, armés de dix pièces de 305 millimètres, la première, avec quatre *Ostfriesland*, un peu plus petits — d'un déplacement de 23 000 tonnes — et quatre *Posen*, de 19 000 tonnes, armés de douze pièces de 280 millimètres. Les deux escadres modernes sont suivies de la seconde, composée des six vieux *Deutschland*, beaucoup plus petits, de 13 500 tonnes, munis seulement de quatre canons de 280 millimètres, et moins cuirassés.

Elles sont protégées par un groupe léger de quatre croiseurs et par trois flottilles et demie de torpilleurs. En fait, Scheer ne peut compter que sur seize dreadnoughts. Il commande un ensemble de cent navires, porteurs de deux cent quarante gros canons. La flotte anglaise possède dont cent pièces de plus, d'un calibre supérieur. Elle peut lancer un poids d'acier à peu près double de celui de la bordée allemande.

Pour tous, marins anglais et allemands, quelle joie de

secouer la routine monotone du mouillage, de dissiper, au vent du large, l'ennui qui les ronge.

Quand l'escadre de bataille de Hipper quitte l'eau noirâtre de la Jade, l'aube pointe dans la nuit calme. Bientôt le soleil couvre la mer de ses flèches d'or.

Au loin, les petits croiseurs, en ligne de file; devant eux, les torpilleurs, en quête de sous-marins, inlassables, comme des chiens de bergers autour d'un troupeau. Puis, les cinq croiseurs de bataille, l'orgueil de la flotte. Ils s'avancent aussi audacieusement que les navires de Beatty. Ils précèdent les escadres cuirassées de quarante-cinq milles.

Sur les deux flottes, tout est prêt pour le combat. Dans les tourelles, les obus attendent, auprès des pièces. En haut des mâts, dans les nids de pies, les guetteurs veillent. Télémètres et périscopes sont braqués. Carrés, chambres, ponts, ont été à peu près vidés de leur contenu inflammable. Officiers et équipages ont pris le service pendant la marche au combat. Une moitié veille, l'autre se repose, tout habillée auprès des canons, dans les étuves des postes centraux d'artillerie, des tourelles, des blockhaus.

Énervés par l'interminable attente des longs mois sans histoire, les officiers se posent, au déjeuner, pour la millième fois, la question rituelle : « Verrons-nous l'ennemi? »

Mais personne, dans les deux camps, ne se doute que le destin a choisi le 31 mai pour les précipiter l'un sur l'autre. Leurs chefs eux-mêmes, alertés par les Amirautés, ne soupçonnent pas encore qu'ils vont s'affronter, au cours même de l'après-midi. La guerre sur mer est le royaume de l'instantané, de l'imprévisible et irrésistible fatalité.

IV

LA LUTTE DES CROISEURS DE BATAILLE

Rien n'annonce une rencontre dans l'après-midi du 31 mai. A bord des deux flottes, la vie se déroule selon le rythme régulier du tableau de service : entretien du matériel, exercices de conduite du tir, essayage des masques à gaz, tout s'accomplit paisiblement, comme si deux partis d'une même armée navale

s'étaient éloignés l'un de l'autre pour manœuvrer avant de se rejoindre au soir. Les officiers qui ne sont pas de quart fument au soleil, sur les passerelles. Les hommes au repos lézardent sur les ponts, heureux, comme on l'est à la mer, à vingt ans, par un beau jour.

Vers deux heures de l'après-midi, les escadres de Beatty marchent en trois colonnes, à la belle vitesse de vingt nœuds, normale pour ces pur-sang, qui peuvent en donner vingt-six et vingt-huit. Au centre, l'amiral, sur la passerelle du *Lion*, qu'il quitte rarement à la mer, suivi de sa première escadre, la *Princess Royal*, la *Queen-Mary*, le *Tiger*, précédée par le petit croiseur *Champion* et par une flottille de destroyers. A droite, la deuxième escadre, le *New-Zealand* et l'*Indefatigable*. Sur la gauche, en arrière, les quatre dreadnoughts d'Evan Thomas, le *Barham*, le *Valiant*, le *Warspite*, le *Malaya* qui évoluent, pour la première fois, avec les croiseurs de bataille. Leur présence aux côtés de Beatty rassure Jellicoe.

Le Commandant en chef, si prudent, eût été, sans doute, moins tranquille, s'il avait, à ce moment, vu l'escadre d'Evan Thomas rester en arrière, dans le sud-ouest, et s'il avait pu prévoir le tour dangereux que l'impétuosité de Beatty allait donner aux événements.

Normalement, les deux escadres de croiseurs de bataille adverses n'auraient pas dû se rencontrer. Le hasard en décide autrement. Une minuscule étincelle mit le feu au brasier. A deux heures un quart de l'après-midi, un croiseur léger, en pointe à dix-sept milles du *Lion*, découvre la fumée d'un steamer, à dix milles dans l'est. Des torpilleurs allemands avaient été dépêchés par le petit croiseur *Elbing*, vers l'ouest, pour arrêter un navire de commerce neutre. C'est alors que leurs fumées sont discernées par le bâtiment anglais. Les croiseurs légers de la première et de la troisième escadres se précipitent vers ce point. De leur côté, les croiseurs allemands, alertés, accourent. Ils aperçoivent, au loin, les fumées de huit navires anglais du même type. La bataille a commencé.

Le drame va s'enchaîner inéluctablement. Des torpilleurs d'avant-garde jusqu'aux derniers dreadnoughts, tous, vont, en une gradation parfaite, être entraînés dans le tourbillon. Supprimez cette fumée suspecte, qui éveille la méfiance

d'un petit croiseur, la plus grande bataille navale de tous les temps n'a pas lieu.

A peine le croiseur anglais *Galatea* a-t-il distingué les torpilleurs ennemis qu'il alarme Beatty, par T. S. F. A 2 h. 35, de nombreuses fumées montent au ciel. Les croiseurs de bataille allemands arrivent à la rescousse. Les tambours ont fait résonner, dans tous les navires, le roulement du branle-bas. Les sifflets stridents des sous-officiers de quart ont appelé aux postes de combat. Les canons sont pointés dans la direction probable de l'ennemi. Les officiers ont coiffé leurs casques téléphoniques, grâce auxquels ils pourront s'entendre du haut des mâts, jusque dans les blockhaus et les postes centraux, pendant le fracas de la canonnade.

Au début, aucun des deux adversaires ne croit avoir en face de lui un partenaire de sa taille. A trois heures et demie, les croiseurs de bataille allemands voient l'*Elbing* sous le feu de l'ennemi. Les croiseurs légers engagent la lutte d'artillerie. Bientôt, les petites unités allemands viennent chercher un abri derrière la masse des croiseurs de bataille. L'horizon se dégage, Les télémètres allemands sont braqués sur les Anglais. Stupeur : grâce à leur énorme grossissement de vingt-trois, les observateurs identifient six bâtiments géants, hauts sur l'eau, comme des murs, et très larges. Ils se détachent nettement et se rangent lentement sur une ligne.

Quant à Beatty, il a, lui aussi, reconnu la silhouette des cinq croiseurs de bataille allemands. Il fait porter la vitesse à vingt-deux nœuds. On sent, chez lui, la réaction, toute naturelle, du sportsman. S'il allait laisser échapper Hipper, son ennemi personnel, qui lui a toujours glissé entre les doigts!

A cet instant décisif, il ne se sent pas le chef de l'avant-garde d'une grande flotte, qui s'avance loin derrière lui. Il paraît plutôt possédé de l'ardeur que ressent le commandant d'un beau corps de cavalerie, quand il charge soudain, sabre au clair, les escadrons ennemis, au détour d'un bois.

Beatty se rue vers le sud-est. Il n'attend pas les quatre dreadnoughts, un peu plus lents, de la cinquième escadre. En hâte, il prescrit, à Evan Thomas par pavillons — mais celui-ci est à cinq milles de là — de le rejoindre. Evan Thomas n'aperçoit pas ce signal capital. Il reste plusieurs minutes

sans comprendre, et se laisse distancer davantage encore. Il est maintenant à dix milles en arrière. Ses canons de 38 centimètres, les plus gros des deux flottes, n'interviendront pas dans la première phase du match. Beatty ne s'en soucie pas. Il n'a qu'une pensée en tête : écraser Hipper, le couper de ses bases, le châtier. Il se lance sur lui à corps perdu.

Pendant les premières minutes, qui coulent aussi lentes que des heures pour les combattants à bout de nerfs, les deux adversaires paraissent se mesurer du regard. Les équipages ont, pour un instant, perdu leur belle humeur. Un silence grave pèse sur tous. Ils sentent que, cette fois, la lutte sera rude.

Pourtant, presque tous ne voient rien. Les privilégiés sont les états-majors, les officiers de tir, les télémétristes, les équipes de signalisation. Tous les autres sont enfermés dans les tourelles, dans les soutes, les chambres des machines, les postes centraux. Sans doute, les nouvelles se propagent par les porte-voix et les téléphones, avec la rapidité de l'éclair, à travers les immenses usines de tôle et d'acier, comme par le réseau nerveux d'un grand corps vivant.

Les Anglais règlent leur tir avec des télémètres assez médiocres. Les Allemands, alors rois de l'optique, emploient des appareils à large base, si puissants que les observateurs restent, tout d'abord, comme médusés devant la masse des navires de Beatty.

Les deux escadres se rapprochent rapidement. Hipper se replie dans la direction de la flotte de Haute Mer. Beatty le suit, sans hésiter. La partie s'engage presque à égalité; contre cinq navires allemands, six anglais. Leurs canons ont une plus grande portée. L'amiral n'en profite pas et serre de plus près son adversaire. Il ne paraît pas se douter que les croiseurs de Fisher sont bons coureurs, construits pour tirer de loin, mais que leurs coques sont minces, et leurs soutes mal protégées.

Malheureusement pour eux, les Anglais sont en pleine lumière. Leurs ennemis s'estompent sur un ciel plus sombre. A toute vapeur, les contre-torpilleurs tentent de dégager le champ de tir anglais. Leurs lourdes volutes de fumée l'obscurcissent.

Les deux lignes sont, maintenant, à 15 kilomètres l'une de l'autre. Tous, impatients, attendent l'ordre d'ouvrir le feu. Il vient enfin, l'instant ardemment souhaité, où des milliers d'êtres vont s'abandonner à la joie sauvage de détruire des milliers d'autres, inconnus et invisibles. Les flammes montent lentement aux mâts du *Lützow* et du *Lion*.

Tous vont faire de leur mieux, accomplir avec conscience, obscurément, la besogne à laquelle ils s'entraînent depuis si longtemps, tourner la même manette, presser le même bouton, faire basculer l'obus dans la culasse, engouffrer le charbon dans le foyer. Pas d'héroïsme à panache, même pas l'excitation de la charge sous la vague d'assaut, l'ivresse du corps à corps, dans le nettoyage de la tranchée; le travail mécanique du bon ouvrier d'usine, dans la chaleur atroce du navire hermétiquement clos pendant la marche à toute vitesse, au milieu de la fumée des pièces rabattue par le vent, sous les cataractes soulevées par les coups dans l'eau, dans les coques ébranlées par les chocs des impacts, répercutés en longs tressaillements. Le succès ira au canon le plus rapidement pointé, à l'obus le plus résistant, au meilleur explosif, emmagasiné avec le plus de prévoyance, au canonnier qui réglera le tir le plus vite, qui saura encadrer l'objectif, puis le faucher comme un cyclone fait d'une forêt. Tout cela est affaire d'instruction. Les Allemands triomphent dans cette première manche.

Leurs pointeurs perdent pourtant quatre minutes pour arriver à la hausse exacte. Leurs tourelles poussent, deux par deux, toutes les vingt secondes, de sourds grondements. Les coups plus secs de l'artillerie secondaire les ponctuent. Pendant de longs instants, tout disparaît dans la fumée, au milieu d'un bruit infernal. Les Anglais tirent plus lentement, mais avec toutes leurs pièces à la fois. Ils possèdent la direction unique, inventée par leur grand canonnier Percy Scott, grâce à quoi le tir est déclenché électriquement par un seul officier, du haut d'une hune. Mais ils sont plus longs que les Allemands à régler : Beatty n'est pas un instructeur minutieux. De plus, il commet une grave erreur, au moment de la répartition des objectifs. Le *Lion* et le *Princess Royal* s'adjugent comme cible le *Lützow* — le *Queen Mary*, le *Seydlitz*, — le *Tiger*, le *New*

Zealand et l'*Indefatigable*, le *Moltke*. Pendant plusieurs minutes, le *Von der Tann* et le *Derfflinger* ne reçoivent pas le moindre obus. Ils en profitent pour tirer comme à l'exercice.

Les munitions anglaises sont médiocres. Un grand nombre d'obus de gros calibre explosent en touchant les coques, sans les perforer. Les canons allemands, bien que de calibre plus petit, exercent bientôt de terribles ravages.

Le dernier bateau de la ligne allemande, le *Von der Tann*, bombarde l'*Indefatigable*. A quatre heures, celui-ci est frappé à l'arrière du grand mât. Une grosse fumée s'élève, sans flammes. Deux autres projectiles touchent encore le bâtiment anglais, l'un sur l'avant, l'autre sur la tourelle avant. Pendant trente secondes, aucune trace de blessure n'apparaît. Mais voici qu'éclate l'explosion, sur tout le navire. Une nappe de feu le recouvre; il s'enveloppe entièrement dans un nuage noir. On en voit jaillir à des hauteurs vertigineuses, des objets de toute nature. Une embarcation de quinze mètres de longueur est projetée, la quille en l'air, à soixante mètres dans le ciel. Tout périt à bord. La catastrophe est si soudaine que les officiers du *New Zealand*, qui marche à quatre cents mètres devant, absorbés dans leur besogne, s'en doutent à peine, assourdis par leurs propres salves. Le *Lion*, bâtiment de Beatty, subit presque le même sort. Il sert d'objectif au *Lützow*, navire de Hipper. C'est un duel d'amiraux. Un violent incendie s'est déclaré au centre du *Lion*. Il a été recouvert plusieurs fois par une grêle de petits éclats qui rebondissent sur ses tôles. A 3 h. 57, une tourelle est atteinte, tous les servant sont tués. Frappé à mort, le major Harvey, du corps des « Royal Marines », chargés sur les navires anglais de la police et des débarquements, trouve encore la force de faire noyer la soute à munitions. Il sauve son bâtiment, son amiral, et douze cents braves.

La *Queen-Mary* est engagée dans une joute à mort avec le *Derfflinger*. Une seconde fois, l'Anglais va succomber. A la bordée de ses huit canons de 34 centimètres, le *Derfflinger* riposte par les salves simultanées de deux tourelles, aussi vite que le permettent les forces de ses équipes. Le *Queen-Mary*, reçoit, en même temps, les coups du *Seydlitz*. Celui-ci ne lui décoche que des obus de 28 centimètres, sans forces

contre les ponts cuirassés. Mais ils agissent avec une funeste précision sur les parties moins protégées.

Le tir allemand ressemble à un ouragan sur un bois. A 4 h. 24, le *Queen-Mary* commence à être dangereusement avarié. Il a déjà perdu son mât principal, ses cheminées. Un trou énorme baille dans un de ses flancs. L'eau s'y engouffre et fait pencher le bâtiment. Les explosions le secouent, comme des spasmes. On aperçoit à l'avant un éclair rouge sombre, un autre, plus long, au milieu. Des fragments noirs volent au loin. Les tourelles sont soulevées à trente mètres. Les cheminées, les mâts s'écroulent sur le milieu du navire. Tout a disparu dans la fumée opaque.

Le *Tiger* et le *New-Zealand* qui suivent, passent à une cinquantaine de mètres. Un coup de vent découvre l'arrière qui émerge encore : les hélices tournent dans le vide. Aucun symptôme d'incendie sur l'épave. Quelques hommes rampent, hors d'une tourelle et d'un panneau. Mais, bientôt, l'arrière se renverse et éclate. D'immenses débris de fer, des bancs, un canot, sifflent dans l'air. Seuls, quelques aspirants et matelots sont repêchés. Il ne reste bientôt plus sur ce point fatal qu'un épais nuage de fumée, à la base mince, qui s'évase dans le ciel comme un pin funèbre.

La mer s'est refermée, en une large ondulation. Personne ne semble prendre garde au désastre. Le *Tiger* et le *New-Zealand* se sont simplement écartés, comme, dans une charge, les chevaux évitent un camarade frappé à mort. Pas une hésitation dans leur manœuvre, par le moindre arrêt dans leurs zigzags, décrits en pleine vitesse, pour éviter la grêle d'obus.

Beatty ne bronche pas. Il murmure simplement « Ça ne va pas aujourd'hui, nos bateaux. » Il ordonne : « Croiseurs de bataille, venez de vingt-cinq degrés sur la gauche. » — Autrement dit : « Rapprochez-vous encore de l'ennemi. »

A bord du *Derfflinger*, l'un des vainqueurs, on note seulement : « Grande explosion sur le navire ennemi. Changé d'objectif, pris sous le feu le deuxième croiseur de bataille, à partir de la gauche ». Une minute, cinq secondes, après la mort du *Queen-Mary*, la première salve allemande tombe sur le *Princess-Royal*.

Mais bientôt, les deux adversaires s'écartent. Cependant,

au bout de vingt longues minutes, les cuirassés rejoignent les croiseurs de Beatty. Evan Thomas a compris.

Quand ses bateaux passent près des débris de l'*Indefatigable* et du *Queen-Mary*, les équipages enthousiastes, poussent des hurrahs; ils croient que ce sont des ennemis. Les télémétristes finissent par apercevoir les cinq croiseurs de bataille allemands : une masse de fumées noires, des mâts, des cheminées, au-dessus de l'horizon, de hautes lames blanches le long des coques. Les Anglais tirent à toute portée sur les deux derniers navires de la ligne allemande, le *Moltke* et le *von der Tann*. Déjà, de longues traînées de suie et de brume planent sur le champ de bataille. Dans le combat, à très longue distance des grands bâtiments, un autre s'est inséré. Les torpilleurs des deux camps se ruent les uns sur les autres.

Dès le début de l'engagement, Beatty signale au petit croiseur *Champion*, conducteur de ses destroyers : « L'occasion paraît favorable pour attaquer. A toute vitesse! A la torpille! »

Chez les Allemands, le chef des torpilleurs, qui agit en pleine initiative, comprend le danger que cette nouvelle offensive fait courir aux croiseurs de bataille. Sur le *Regensburg*, il traverse leur ligne, ses torpilleurs le suivent à toute vapeur.

C'est une mêlée sauvage, à courte distance, mille ou quinze cents mètres. Les destroyers lancent leurs engins sur les grands navires adverses : aucun ne porte. Ces groupes de longues formes basses, vomissent des torrents de fumées, bondissent à plus de trente nœuds, à travers les gerbes, les éclatements, sous les obus des artilleries secondaires, qui mêlent leurs rugissements aux claquements des petits canons. Par-dessus le tout, sifflent les gros obus que les escadres continuent à échanger. Les deux partis perdent chacun deux torpilleurs.

Un immense voile se tend au-dessus de l'eau, déchiré par les coups. C'est à travers ce rideau que les canonniers d'Evan Thomas envoient des projectiles deux fois plus pesants que ceux des Allemands. Ils n'obtiennent pas de résultat décisif.

Mais, l'apparition de ces géants impressionne fortement leurs adversaires. Les croiseurs de bataille de Beatty leur sont familiers : c'est la première fois qu'ils rencontrent les colosses de la flotte anglaise. Ils ont remporté une victoire inespérée. Ils sortent intacts — ou presque — de ce premier

choc. Ils ont vu se volatiliser, comme simples barils de poudre, deux des splendides navires ennemis. Une ombre s'étend sur leur succès. L'intervention des mastodontes d'Evan Thomas met une sourdine à leur enthousiasme. Ils subissent un feu si lointain qu'ils ne peuvent pas riposter.

Malgré la redoutable efficacité du tir d'Evan Thomas, Beatty se résout à rallier la flotte de Jellicoe : il vient d'apercevoir le *König*. Tandis qu'il va se placer à la tête de la Grande Flotte il obstrue le champ de tir d'Evan Thomas. De l'autre côté, Hipper distingue la pointe des escadres de Scheer. Il se replie sur elles. Les deux lutteurs se fuient, leur tir devient plus rare, plus irrégulier. Le premier acte du drame est clos. Les Allemands l'emportent.

Beatty a négligé de concentrer ses forces. Sept minutes eussent suffi. Mais Hipper aurait peut-être disparu... Evan Thomas n'a pas manœuvré avec hâte. Les quatre plus puissants navires de toute la flotte anglaise, neuf croiseurs légers sur quatorze, quinze destroyers sur vingt-sept, n'ont pris qu'une part insignifiante à l'action.

Les croiseurs de bataille anglais ont moins bien tiré. La minceur de leur cuirasse, les mauvais empaquetages de leurs gargousses, dans des sachets de soie et non, comme chez les Allemands, dans de robustes douilles, ont provoqué deux catastrophes. Les navires allemands n'ont pas subi d'avarie mortelle. Quand les deux croiseurs anglais ont coulé, tous les hommes de Hipper, depuis le dernier soutier jusqu'aux officiers du blockhaus, ont hurlé de joie et remercié le Tout-Puissant. Ils vont bientôt déchanter.

EDMOND DELAGE

(*La suite dans le prochain numéro.*)

HOMMAGE A FRANZ SCHUBERT

Dans la maison tranquille où le maître d'école,
Au soir de la journée, offrait à ses enfants
Le concert familier, plus beau que la parole,
Que le violoncelle exhale en triomphant,

Un petit garçon vint à naître, un fils encore
Sur qui les trois aînés précipitent leur front.
Dans l'obscure famille, enfin, voici l'aurore,
Voici celui qui met des ailes à ton nom,

Vieux Schubert! homme rude, attentif à la glose
Que ton savoir consacre aux enfants plébéiens,
Toi dont l'ambition, qui fièrement s'impose,
D'être bourgeois de Vienne et bon musicien,

N'aurait eu pour écho que la nuit éternelle,
(L'as-tu su ce soir-là)? si le petit garçon
Qui vient de s'arracher aux fibres maternelles,
N'eût porté dans son cœur tout l'univers des sons!

— Mystère de l'enfance, où ce que l'œil reflète,
Ce que surprend l'ouïe et ce qu'un corps ressent
Font de l'être chétif qu'une déesse allaite
La coupe balancée où brûlera l'encens!

— Jardin de Lichtenthal, musique dans l'église,
Jeux autour du vieux puits, cris des garçons entre eux,
Village où les auvents font rebondir la brise,
Sources, moulin, tilleul, chemins aventureux,

Postillon dans la nuit sur le sol romanesque,
Branchage dépouillé, neige de bleu cristal,
Vous entriez au cœur de Franz Schubert! Les fresques
Qu'il traça sans répit d'un pinceau musical,

Ce sont les *lieds* fameux où tout fleurit, s'élance,
Déroule sur l'espace un rythme pur et long,
Sonore coloris! comme on voit dans Florence
Des anges sur les murs jouant du violon!

Car l'humble adolescent que l'harmonie assaille,
Qu'étourdit le frisson des forêts et des mers,
Sur le papier réglé met les noires entailles
Qui font l'éther plus noble et les jours moins amers!

— Douce hospitalité des maisons viennoises,
Quand le démon Schubert, lunettes sur les yeux,
Fait jaillir de ses mains, dont le galop se croise,
L'allègre mouvement de son cœur anxieux!

Les saintes amitiés l'entourent quand il joue,
Autour du vif piano monte un frais univers,
Les femmes au col nu, les cheveux sur leurs joues,
Traversent, les yeux clos, *le voyage d'hiver*.

Leur amoureux esprit s'abandonne aux cadences
Que le fiévreux Schubert construit diligemment;
Le cri religieux, la dignité des danses
Dirigent vers leur cœur de nébuleux amants!

— Mais parfois, quand le sort te déçoit et t'offense,
O Schubert! quand les pleurs se mêlent à ton pain,
Tu composes ce miel de grâce et de souffrance
Dont viendra s'iriser le sanglot de Chopin!

Les poèmes de Gœthe et les vers romantiques
N'auraient pas, ô Schubert! leur suprême sursaut,
Si ton ample génie, alerte et despotique,
N'eût, comme un océan, soulevé ces vaisseaux!

Tout t'appartient, la fleur agreste, les fantômes,
La séduction grave ou joueuse du sort,
Le caprice onduleux, pareil à des aromes,
Liant la jeune fille aux appels de la mort!

— Et cependant tu meurs à trente ans! La musique
Eût pu puiser en toi sans rencontrer le sol :
Liquide profondeur, ardeur chaste et physique,
Nuage voyageur, incessant rossignol!

Trente ans! Tu n'as donné que ta jeunesse au monde!
L'inconscient destin s'est appauvri de toi,
Schubert, cœur matinal! Mais tes suaves ondes,
Comme un neuf élément, chantent sous tous les toits!

Tes juvéniles jeux valent les jeux suprêmes,
Un pampre plus parfait forma ton jeune vin.
Beethoven, le lion blessé, soupirait : « J'aime
Ce qui, chez Franz Schubert, est unique et divin! »

Le soir où tu mourus, dans ton précis délire
Tu répétais à ceux que le chagrin brisait :
« Je ne suis pas chez moi, menez-moi vers la lyre,
Vers le sommet profond, vers celui que je sais! »

Ce que tu souhaitais, le destin te l'accorde;
Beethoven t'a quitté un matin de printemps.
Le monde souterrain vibre comme des cordes
Dans la froide cellule où son repos t'attend.

Le sort est juste enfin, ton âme est satisfaite,
Beethoven t'attendait, ton corps est près du sien.
Et les dieux ténébreux président à la fête
Qu'est le rapprochement des grands musiciens!

COMTESSE DE NOAILLES

LE JOURNAL

DE

PROSPER MÉRIMÉE

Dans le volume *Pro Memoria* publié par le *Journal des Débats* en 1907, à l'occasion du centenaire de Mérimée, Félix Chambon, à qui l'on avait confié l'*Introduction*, écrit : « C'est particulièrement avec son ami M. Lee Childe qu'il aime à causer *de omni re*, de littérature et d'histoire, de philologie et de théologie, et à raconter les faits auxquels il assista. De ces conversations il existe un texte fort exact que rédigeait pour lui-même M. Lee Childe et qui sera sans doute publié un jour [1] ».

C'est ce texte dont nous donnons la primeur aux lecteurs de la *Revue de Paris*, grâce à l'inépuisable complaisance de madame S. Lee Childe [2].

Madame S. Lee Childe, à qui va toute notre reconnaissance et toute la reconnaissance des *mériméistes*, a bien voulu nous faire tenir la copie intégrale de ce précieux *Journal*, rédigé en 1860 par son mari, et conservé dans les archives de la famille; elle nous a communiqué des renseignements sur son histoire [3], et voici ce qu'on en peut dire.

Une jeune Américaine, la petite-fille du général Henry Lee, compagnon de Washington dans la guerre de l'Indépendance, avait épousé un savant publiciste, Mr. Childe. Vers 1842 le jeune ménage se fixe à Paris; très vite Mrs. Childe devient une Parisienne accomplie.

1. P. 27.

2. Ce texte paraîtra l'an prochain dans l'édition des *Œuvres complètes* de Mérimée (Champion).

3. Nous nous sommes également servi du petit livre intitulé *Quelques Correspondants de Mr. et Mrs. Childe et de Edward Lee Childe*. London, Clay and Sons 1912. Ce livre, qui n'a pas été mis dans le commerce, est très rare et doublement précieux; il renferme la correspondance de Mérimée adressée aux Childe p. 161-240.

Initiée à notre langue et à la littérature française par M. de Circourt[1], elle fréquente la haute société et elle ouvre en 1845 un salon qui connaît aussitôt une vogue méritée. Tocqueville et Salvandy nous ont laissé un vivant portrait de cette délicieuse Américaine conquise à notre culture[2]. Jeune, jolie, intelligente, désireuse de s'instruire, assez fine pour tempérer l'esprit américain par l'esprit français, elle confond en elle les qualités des deux races, et cette harmonie plaît à son entourage. Elle lui plaît d'autant plus que Mrs. Childe aime l'esprit tout court, en jouit sincèrement et sait le provoquer. Son salon, où elle attire beaucoup d'hommes distingués appartenant à tous les milieux, est un salon où l'on cause : diplomates, politiques, littérateurs, artistes, érudits, voyageurs..., s'y coudoient. Femme pleine de tact, elle excelle à mêler « des éléments qu'on aurait pu croire étrangers entre eux : l'Empire et la Royauté, l'Institut et le grand monde »[3]. Aussi, lorsqu'elle meurt prématurément en 1856, c'est une consternation générale; le cercueil emporte en Amérique, au pays natal, les restes de Mrs. Childe : en France on pleure la jeune femme comme une des nôtres[4].

Dès 1845, Mérimée est au nombre de ceux qui approchent Mrs. Childe; sa connaissance approfondie de l'anglais et des choses de l'Amérique n'est pas étrangère à la liaison qui s'ensuit aussitôt. Mérimée se lie non seulement avec Mrs. Childe, mais avec son mari et avec son fils Edward qui éprouve une sympathie instinctive pour l'auteur de *Carmen*. De 1845 à 1856 Mérimée fréquente le salon de la mère; entre 1853 et 1861, il correspond avec elle et avec son mari; à partir de 1861, le fils remplace les parents disparus, et, jusqu'à la veille de sa mort, Mérimée entretient avec lui une affectueuse correspondance; son âge lui permet d'être pour Edward un conseiller paternel[5], mais entre le jeune homme et l'écrivain le ton reste libre.

Faut-il s'étonner que Mérimée prenne bientôt Edward Childe pour confident? On sait qu'à partir de 1856 Mérimée, malade, passe une partie de l'année à Cannes; beaucoup d'amis, français et étrangers, viennent distraire sa lointaine solitude : Edward Childe est de ceux-là. Particulièrement il fait à Cannes un long séjour en 1860[6]; les deux amis vivent ensemble, et, au cours de promenades sur le bord de la mer ou dans la campagne fleurie, aux heures de sieste ou de flânerie, ils échangent des idées sur les sujets les plus divers, s'entretiennent de philologie, d'histoire profane et religieuse, de littérature, d'art...

1. Madame S. Lee Childe possède un volume manuscrit sur la littérature française que M. de Circourt rédigea pour Mrs. Childe.

2. Cf. *Quelques correspondants de Mr. et Mrs. Childe...*, p. 1-8.

3. *Ibid.*, p. 6.

4. Son mari meurt en 1861 (*Ibid.*, p. 203 : lettre de Mérimée, 26 janvier 1861).

5. Cf. par exemple la lettre du 30 mars 1853 (*Quelques Correspondants...*, p. 162).

6. Le *Journal* a donc été rédigé pendant cette année-là; la plupart des pages sont datées en effet de 1860; quelques fragments, à la fin, datent de 1868.

Sans doute Edward pose-t-il des questions à son aîné, et Mérimée répond, ou d'une façon brève, en donnant à sa pensée la forme d'une maxime, ou d'une façon plus étendue, en faisant un développement riche d'idées et de preuves... Rentré chez lui, le jeune Edward, qui admire l'immense érudition, la sagacité, la clairvoyance et le bon goût de son compagnon, rédige aussitôt l'entretien de la journée; ainsi, toutes proportions gardées, un disciple attentif recueillait les propos de Socrate, ainsi — le rapprochement conviendrait mieux — J. Troubat écrivait sous la dictée de Sainte-Beuve; ainsi, peu à peu, le *Journal* prend corps... Il est, on le voit, le résultat de conversations à bâtons rompus, et il n'y faut chercher ni ordre, ni méthode; le laisser-aller et la fantaisie font au contraire une partie de son charme.

Sa première qualité est l'exactitude; Edward Childe reproduit scrupuleusement — le témoignage de Chambon et d'autres encore en font foi — les paroles de Mérimée, et il s'efforce, avec une admirable conscience, de respecter sa pensée; presque jamais il ne réfute ni ne commente[1]. A notre tour nous nous sommes fait un scrupule de ne pas changer la rédaction du *Journal* et de ne rien supprimer; les lecteurs trouveront ici le texte dans son intégrité. Le fait est d'autant plus remarquable qu'il est presque toujours impossible de publier sans coupure une correspondance de Mérimée; il faut voiler les gravelures dont l'écrivain a le goût, opérer des retranchements, et le texte en souffre.

Ici, rien de tel. C'est que le *Journal* n'a rien d'intime, rien de mondain, et c'est son second caractère. Contrairement à tant de confessions, d'autobiographies romantiques, dont le siècle est las, il ne nous donne aucun détail sur la vie de Mérimée, ou sur la société de l'époque. C'est tant pis, et tant mieux. Mérimée n'entretient son compagnon que de sujets doctes, sérieux, graves même. Il a cinquante-sept ans; une blessure profonde, dont il est en train de guérir très lentement[2], l'a fait renoncer aux œuvres d'imagination. De plus en plus il se tourne vers l'histoire, vers la critique, vers la philologie. Le *Journal* appartient donc à la période érudite de sa vie, qui n'est certes pas la plus glorieuse, mais qui est pleine d'intérêt, et riche de leçons pour nous. L'homme que ces pages révèlent, c'est l'élève de Boissonade, le contemporain de Burnouf et de Francisque Michel, de Taine et de Renan; c'est l'humaniste, le philologue, le critique curieux d'histoire et d'exégèse; c'est le défenseur de la langue et du goût français; c'est l'écrivain classique ouvert cependant aux souffles romantiques; c'est l'Européen qu'aucun peuple ni aucune façon de penser ou de sentir ne laissent indifférent. Si l'on ne peut lire sans émotion l'étrange odyssée de la lettre écrite par le duc

1. On ne relève, en note, qu'une seule restriction de Childe.

2. La rupture avec Valentine Delessert : précisément la guérison morale a lieu en 1860. Je montrerai l'influence profonde qu'exerça cette liaison sur Mérimée dans *La Vieillesse de P. Mérimée*, qui paraîtra prochainement chez Champion.

d'Enghien la veille de sa mort, l'émotion, toutefois, est rare dans ces pages qui demeurent toutes intellectuelles. Ce qui domine, c'est l'érudition, la clarté, le bon sens, le goût des choses de l'esprit; ce *Journal*, enfin rendu à la lumière, fait songer au journal d'un contemporain de La Rochefoucauld ou de Fontenelle : il a l'impersonnalité, la sobriété du XVIIe siècle. Néanmoins, par la diversité des sujets et par la largeur des vues, il appartient au XIXe siècle. Car le romantisme est venu; il a fortifié les qualités classiques par ce goût de la curiosité historique et par ce sens de l'universel que nous retrouvons ici à chaque ligne. Mérimée nous apparaît donc comme un classique tempéré de romantisme, comme un « classique élargi ». Sainte-Beuve se définissait lui-même ainsi; j'applique, en terminant, le mot à Mérimée, qui a beaucoup d'affinités avec Sainte-Beuve. Il en a tant que j'aurais volontiers comparé son *Journal* aux *Poisons* de Sainte-Beuve. Mais, si, parfois, les jugements de Mérimée sont durs, ils n'ont jamais la méchanceté froide et concertée de ceux que porte l'auteur des *Lundis*. Chez Sainte-Beuve le critique subit l'influence de l'homme, épouse ses rancunes et ses jalousies perfides; chez Mérimée, il garde une sereine indépendance et une noblesse qui doublent le prix de ses jugements.

PIERRE TRAHARD

LE JOURNAL DE PROSPER MÉRIMÉE[1]

Tocqueville a pris son style à Montesquieu, un des hommes qui ont le plus fait pour amener la décadence actuelle de la langue.

***

Lamennais s'est formé sur le modèle de cette canaille de J.-J. Rousseau, citoyen de Genève, Dieu merci! Cousin et George Sand sont les meilleurs écrivains d'aujourd'hui; certaines pages des *Lettres d'un Voyageur* sont admirables. Cela tient à ce que George Sand a fréquenté le peuple et étudié son idiome.

***

Pouchkine avait du sang nègre; il descendait, par les femmes, d'Annibal, noir favori que Pierre le Grand avait amené avec lui, et qu'il fit général.

1. Il ne saurait être question de style ici; ce sont des notes jetées à la hâte sur le papier par un étranger.

***

Pour bien apprendre le français, prenez Rabelais, lisez-en quelques chapitres, les préfaces, étudiez la façon dont il forme sa phrase; puis Montaigne, et quelques auteurs de cette époque; puis Bossuet; puis ne lisez plus rien du tout, mais écrivez sur ces modèles.

***

Peuples et individus, nous commençons tous par la poésie et nous finissons par la prose.

***

Les Allemands ont fait ce qu'il y a de pire; ils ont mis de l'imagination dans un sujet qui n'en comportait pas, l'histoire. J'ai connu à Athènes[1] un Allemand nommé Ross, très savant assurément, l'homme que j'ai vu connaissant le plus intimement la Grèce, qui n'hésitait jamais un moment à vous expliquer tout *ab ovo*, comme s'il avait assisté au développement de l'histoire grecque. Ainsi, voyez Niebuhr, homme d'un grand mérite[2]; à côté d'un fait qu'il a prouvé, presque avec toutes les chances de probabilité — la conquête de Rome par Porsenna (s'appuyant sur le champ de Porsenna, au delà du Tibre, et sur le fait que les Romains et non les Étrusques avaient écrit l'histoire de cette époque et qu'ils n'auraient pas été se vanter de la prise de leur capitale par l'ennemi), il va chercher la patrie première des Étrusques en Rhétie, parce que Tacite a dit que les premiers habitants s'appelaient Rasenas; or les inscriptions rapportées de Lydie par M. Fellows offrent la même langue, presque, que les monuments étrusques, et divers autres témoignages confirment cette probabilité que les Étrusques venaient de Lydie. De même Lepsius a supposé que les Pélasges avaient débarqué aux bouches du Pô.

On se rappelle l'orateur dominicain en Espagne, prêchant

1. En 1841.

2. Mérimée rend justice à Niebuhr, mais il ne l'aime pas (Cf. *Mélanges historiques et littéraires*, p.113).

sur la tentation de Notre Seigneur, lorsque le démon, du haut d'une montagne élevée, lui offrit tous les royaumes de la terre, et finit par lui dire de se jeter en bas parce qu'il était sûr que les anges le soutiendraient : « Y el Señor responde : Beso a usted los manos, Señor Satanos que tengo otra arrera pará bayar. »

J'étais près de Magnésie avec Ampère[1]. Nous avions envoyé nos bagages en avant, et l'on nous avait laissé un guide, du pays apparemment. C'était un homme parfaitement noir, mais dont les traits n'avaient rien du nègre. Quand nous eûmes fini nos travaux dans le village où nous nous étions arrêtés, nous nous mîmes à interroger notre guide; il ne savait que quelques mots de grec. Nous pûmes cependant l'entendre répéter : « Pendjab, » et distinguer qu'il paraissait vouloir dire qu'il venait d'un pays près de l'Angleterre, où les soldats avaient des figures noires et des habits rouges. Assez intrigués, à notre arrivée à Magnésie, nous nous informons de notre homme. Il n'y avait que quelques mois qu'il était à Magnésie; il ne parlait ni turc ni arabe; étant inoffensif, on le laissait tranquille. Quelle vie mystérieuse que celle de ce malheureux Indien venu du Pendjab jusque sur les bords de la Méditerranée!

Les Allemands ont encore à apprendre que l'on ne doit rien affirmer positivement; il faut se contenter de probabilités approximatives dans le domaine de faits aussi incertains que ceux de l'histoire ancienne.

Les savants en général cherchent à rapporter tout à un système préconçu; de là l'idée des Allemands de chercher partout un élément germanique et Niebuhr va dénicher les Étrusques en Rhétie. C'était la grande supériorité de Burnouf, de savoir à fond les lois des changements des langues et de ne se laisser entraîner par aucune faiblesse de ce genre. Il était profondément versé dans la langue la plus importante au point de vue philosophique, le sanscrit. Roken m'a conté qu'il y avait une tribu en Amérique qui, ayant à se plaindre de sa nation, émigra au loin et, pour n'avoir rien de commun avec ses persécuteurs, résolut de changer sa langue en mettant

1. En octobre 1841 (Cf. Lettre à de Saulcy. *La Nouvelle Revue*, sept.-oct. 1882, t. XVIII, p. 238-246).

le commencement des mots à la fin, et en retournant pour ainsi dire tous les mots. Au bout d'une génération, le but fut atteint.

***

Vous me demandez si les Orientaux admettent notre supériorité dans quelques branches de la science nouvelle, s'ils reconnaissent les découvertes merveilleuses de ce siècle, si ce qu'ils savent ou voient de notre civilisation les frappe? — Je vous répondrai qu'ils ont pour nous les sentiments que vous avez pour votre bottier dont vous reconnaissez la grande supériorité dans son métier, tout en vous disant que c'est un genre qui ne vous touche en rien et que cette habileté n'a rien qui vous effraie ou qui trouble l'idée de votre propre supériorité.

***

Bunsen dans son *Gott in der Geschichte*[1] dit : « Après vingt mille années de l'histoire de l'humanité... » Entendrait-il par là : depuis la création de l'homme? Mérimée auquel j'en ai parlé me fit les observations suivantes : « J'ai causé avec plusieurs des hommes les plus entendus sur la chronologie égyptienne, et ils étaient tous d'avis qu'il n'y avait pas moyen de rien savoir de précis sur le nombre d'années qu'ont duré les dynasties. Il y a au Louvre la figure d'un scribe égyptien qui remonte certainement à 4000 ans avant l'ère chrétienne. Dans les générations des enfants de Noé, on est convenu d'entendre des peuples entiers et non des individus. Ainsi le nom *Japhet* s'appliquerait à toute une génération. Ce mot, dit-on, signifie : *éloigné*, ce qui s'expliquerait parfaitement dans la bouche des écrivains sacrés qui appartenaient tous à la branche de Sem. Les fils de Sem et de Cham se mêlèrent souvent, tandis que la branche aînée *s'éloigna* vers le nord. On ne peut donc, ni dans la Bible, ni dans la chronologie égyptienne, se tenir à l'expression littérale pour les noms et les époques. (Bunsen, auquel j'ai parlé des « vingt mille ans de l'histoire de l'humanité », m'a dit que c'était maintenant

1. Paru à Leipzig en 1857 (3 vol.).

l'opinion reçue, que ce chiffre était bien au-dessous de la vérité, que l'ancienne chronologie des Rabbins *was exploded*, et Bunsen est un croyant, donc il n'est nullement suspect (*6 janvier 1860*).

***

On ne doit pas, en parlant des anciens, dire : la religion, mais : les religions, puisque non seulement chaque peuple, mais chaque ville, chaque famille, chaque individu avait des Dieux et des croyances particulières. On trouve dans les Divinités anciennes les deux grands principes d'immobilité (d'où vient *lanatos*, bandelettes, dont on enveloppait leurs pieds[1], en grande partie dans l'idée de les empêcher de s'enfuir), et de mouvement. C'est le développement du chaos, où toute la Mythologie se trouve en germe. Après l'introduction à Rome des divinités grecques, on adopta les divinités des deux pays qui avaient le plus d'analogies et on les concilia. Cependant, il y avait une foule de Dieux que Rome avait tirés de l'Étrurie et du Latium et qui leur sont propres. Le Dieu Terme en est un.

***

La race finnoise s'est très mêlée à la race slave en Russie. On la trouve encore, par fragments et à l'état pur, près de Moscou et du côté de Kazan. C'est de Boris Godounov (1593), Czar après le meurtre du jeune Démétrius, que date l'asservissement du paysan russe[2]. Pour empêcher l'émigration des Russes qui se portaient vers les pays des Cosaques et les pays nouvellement conquis, il déclara que tout paysan serait attaché à la terre où il se trouverait le jour de la publication de ce décret. Pierre le Grand compléta les dispositions de Boris. On pouvait autrefois vendre le paysan sans la terre; depuis Nicolas seulement, cela est défendu[3]. C'est à tel point

1. L'expression est peu claire; Mérimée songe sans doute au proverbe *Dii lanatos pedes habent.*

2. Mérimée a étudié cette période dans *Les Faux Démétrius*, publiés en décembre 1852.

3. Cf. l'article de Mérimée paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juil-

que, en 1805, après la paix de Tilsitt, les Bashkirs et autres Kalmucks, rentrant chez eux au fond de la Sibérie, achetèrent des femmes en passant à Moscou, au grand désespoir de ces malheureuses, car beaucoup de ces hommes n'étaient pas même chrétiens... (llamas et autres?)[1].

***

Le Talmud est un commentaire fait à différentes époques par les Rabbins sur les livres saints de l'Ancien Testament. Il est au Vieux Testament ce que sont les commentaires de l'Église au Nouveau Testament. C'est un recueil des Pères de l'Église juive.

***

Le polonais, le bohème, le russe, etc.; et tous les dialectes slaves viennent d'une langue slavonne ou slave (russe ecclésiastique, comme l'appellent les Russes) dans laquelle sont écrites les liturgies du rite grec en Russie, dont on se sert actuellement. Il y a des auteurs qui ont écrit dans cette langue, principalement des auteurs ecclésiastiques; c'est la langue que parlaient les Slaves avant la décomposition en langues polonaise, bohémienne, russe, exactement comme il y avait une langue provençale parlée à Barcelone, Valence, Toulouse, Avignon, où règnent aujourd'hui des idiomes si différents. Cette langue slave est une source commode pour y puiser de nouvelles expressions, des mots nouveaux.

***

Les savants sont encore à se demander si les Hébreux avaient bien l'idée de l'Unité de Dieu; — (emploi du pluriel

let 1854, *La littérature et le servage en Russie.* Dans une lettre adressée à madame de Montijo le 8 juin 1858, Mérimée écrivait : « J'ai longuement causé hier avec un homme très spirituel, un M. Turghenef, qui m'a parlé de ce qui se fait en Russie pour l'émancipation des serfs. »

1. Phrase incomplète et obscure. D'ailleurs ce que rapporte Mérimée est inexact; les Baskirs et les Kalmuks habitant la région du nord de la mer Caspienne ne passaient pas par Moscou pour aller en Sibérie, et on ne vendait pas les femmes à Moscou.

« Elohim, » souvent en parlant de Dieu). Cela cependant peut s'expliquer. Le christianisme, c'est simplement des idées platoniciennes arrangées avec la Bible. Les Arabes ont propagé beaucoup plus leurs superstitions que l'idée de l'Unité. Ils ont trouvé les parties du monde qu'ils ont envahies plus préparées à cette idée que le Christianisme à son apparition n'avait trouvé l'Empire romain; de là, la rapidité de leurs conquêtes.

***

Le Nouveau Testament est un code de morale sublime, jamais on ne s'est élevé plus haut[1]. Dans l'Ancien, on reconnaît les idées des peuples primitifs. David adultère est impuni, mais il est frappé au moment où il fait le dénombrement de son peuple. Ne sont-ce pas les divinités du paganisme punissant celui qui ne leur faisait pas d'offrande? Toujours cette idée de l'Unité de Dieu a effrayé les hommes; ils la repoussent. Les Musulmans mettent Mahomet et les premiers Imans presque à la hauteur de Dieu. Que sont les saints du catholicisme? la mère de Dieu? L'esprit humain a de la peine à envisager cette idée. Les esprits sérieux de l'antiquité admettent l'idée de l'Unité, mais le vulgaire avait ses superstitions, sa mythologie, que les plus grands hommes respectaient et auxquelles ils croyaient peut-être un peu. César, quoique ne croyant pas à une autre vie, fut « Pontifex Maximus »; Alexandre le Grand est un Russe qui a lu Voltaire, et veut faire le Français. Cette idée, Grote l'a eue aussi[2]. La Démocratie est à nos sociétés modernes ce qu'était le Christianisme à l'Empire romain; elle décompose pour recomposer. Nous sommes à la veille d'un bouleversement général. Aversion des esprits d'élite pour ce nivellement d'apparence brutale[3].

1. Ces pages montrent à quel point Mérimée, sceptique, a toujours été préoccupé par les problèmes religieux; les livres sacrés lui étaient très familiers. Ces préoccupations se font jour surtout dans les lettres adressées à madame de La Rochejacquelein (*Une Correspondance Inédite*, Paris, Calmann-Lévy, 1897).

2. A partir de 1846, et au fur et à mesure de la publication, Mérimée a rendu compte de l'ouvrage de George Grote, *History of Greece*.

3. Mérimée, qui redoutait les « *rouges* », était partisan résolu de l'Empire autoritaire.

***

Influence physique, géologique et géographique sur les peuples. C'est Mignet qui est surtout frappé de l'influence géologique sur les peuples. *Græculus esuriens,* disent les Romains en parlant des Grecs qui, dans l'Empire, jouaient le rôle que jouent les Romains aujourd'hui. C'étaient surtout les idées grecques qui trônaient à Rome, et non les individus grecs, car ce pays, qui a eu plus de grands hommes en tout qu'aucun autre pays, ne pouvait manquer d'être un foyer d'idées[1]. Il est étonnant que la Démocratie ait résisté si longtemps en Grèce — cent cinquante ans à Athènes; — c'était, il est vrai, plutôt une oligarchie. (*Janvier 1860.*)

***

L'apogée, le point culminant de la langue française, c'est-à-dire l'époque où elle a été la plus féconde, la plus « elle-même », la plus véritablement française, originale et primesautière, a été au XVIe siècle[2]. C'est dans Rabelais qu'il faut chercher le monument de la vraie langue française. L'influence de la cour devenant plus grande, on épura la langue; on lui enleva, sous prétexte de vulgarité, toutes ses expressions fortes et pittoresques. Elle n'eut plus la ressource de puiser à sa véritable source, dans la langue populaire et dans les langues provençales. La société de l'Hôtel de Rambouillet, la coterie des Précieuses l'achevaient. Les écrivains, bien qu'hommes de génie, qui vinrent après, n'osèrent pas s'insurger; certains mots, bannis de la société polie depuis trente ans, furent perdus. Indubitablement, quel que soit le mérite des chefs-d'œuvre de ces grands écrivains, il eût été bien plus grand, s'ils avaient eu un autre instrument. Bossuet au XVIIe siècle, certainement, a détourné la langue de sa voie; et cependant, qu'elle est tombée depuis! Comparez la période « vraie » de Bossuet, simple et majestueuse, à celle même de Voltaire! Du temps de Rabelais, on puisait de nouveaux

1. Mérimée a toujours eu le culte de la Grèce, surtout après le voyage de 1841.
2. A la même époque Sainte-Beuve place cette apogée à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle.

mots dans les origines de la langue, aux sources qui l'avaient produite, dans le latin et les langues dérivées du latin. Rabelais même, homme d'éducation, forgeait beaucoup de nouvelles expressions. Aujourd'hui, ce serait une pédanterie que de dire comme Marguerite de Valois en tête de ses Mémoires : « Je n'écris pas par *autophilie* », au lieu de *vanité, amour-propre.* Depuis le XVIIe siècle, on a retranché tout ce qui, disait-on, était bas et trivial. Chez les Grecs, Pindare et Hérodote vivaient avant les grands événements de l'histoire grecque. C'est sous les Antonins que Lucien écrivit le grec aussi purement que du temps de Thucydide; et, cependant, on ne dira pas que ce fut le beau moment de la Grèce.

La simultanéité de l'excellence de la langue et du développement du génie d'un peuple n'est nullement nécessaire et arrive rarement. Depuis Rabelais, le français n'a fait que déchoir, et, cependant, il y a eu le siècle de Louis XIV, et le XVIIIe siècle depuis.

***

Sous Pierre le Grand, le russe était du charabia, puis c'est devenu de l'allemand traduit, puis du français traduit. Il a fallu qu'un homme de génie, Pouchkine[1], démêlât ce chaos et allât puiser aux origines de la langue slave dans les écritures et les commentaires religieux écrits en langue slavonne.

***

L'anglais de Shakespeare est une langue riche, fertile, qui, en elle-même, est pleine de ressources. Depuis, elle s'est policée et n'a fait que tomber. Une langue qui se recrute de tous les côtés, qui n'a qu'à prendre à une langue étrangère un mot et à en changer la prononciation, pour qu'il ait aussitôt droit de nationalité, perd tout caractère. En Amérique, ce sont tous des imitateurs, *servum pecus*, Prescott, Longfellow, etc.; Franklin a été le seul qui, en bon anglais, se soit un instant frayé une voie particulière et ait dit, en bon vieil anglais, des choses neuves et vraies. Il n'y a que la

1. Dès 1852 Mérimée a traduit certaines nouvelles de Pouchkine.

lutte qui profite aux langues et à tant d'autres choses. La prospérité les amollit.

***

On est étonné, dans toutes les littératures, de trouver, dans les ouvrages les plus anciens, une si grande simplicité qui se perd ensuite et fait place à un style prétentieux et exagéré. Puis on cherche à retrouver la simplicité primitive et à retourner à la première manière d'écrire. Lucain écrivait du temps de Néron et cherchait à donner plus de vigueur au latin de son temps. Lucrèce était plus primitif, plus vraiment latin qu'Horace et Virgile, que l'esprit grec avait déjà envahis et policés. Chez Juvénal et Tacite, il ne faut pas confondre l'énergie de l'homme avec la langue de l'écrivain, déjà en décadence. Tite-Live est beaucoup plus latin; Cicéron demandait pardon, dans une de ses lettres, d'une expression qu'il latinisait; Pétrone se servait de grec continuellement. Hérodote, Rabelais, Montaigne, Lucrèce sont à peu près sur la même ligne dans leurs langues respectives; leurs œuvres sont les monuments de leurs idiomes respectifs dans leur pureté et leur énergie premières. Thucydide et Démosthène, Molière et Bossuet, Cicéron et Virgile ont vécu aux belles époques de leurs langues, mais ils n'ont déjà plus cette sève de jeunesse et cette vigueur saine et virile, tout en étant les auteurs les plus achevés de leurs nations respectives.

La période est un signe d'après lequel on peut juger du plus ou moins de maturité d'une langue. L'allemand, dans lequel la grammaire ne définit pas exactement la place de chaque mot, qui dépend de l'émotion de l'orateur, du plus ou moins de méthode dans la pensée de celui qui écrit, est une langue incomplète et embrouillée. Comparez le français de Bossuet à celui de Voltaire; le premier a la période claire, belle, sonore; le second est plus coupé, haché, et cela a été de plus en plus en augmentant. Les Précieuses et les salons de la rue Royale, qui ont épuré et contribué à former la langue à leur manière, en en chassant les expressions fortes et populaires faisant image et venant du génie même de la langue, n'avaient fait aucune des études nécessaires à ce rôle et ont détourné de sa

route la langue française. Heureusement il s'est trouvé parmi les hommes qui ont été appelés à s'en servir d'abord, des génies qui en ont tiré tout le parti possible; mais que n'auraient-ils fait, si une coterie de trente personnes n'eût banni tous les mots vigoureux? Cette servilité courtisanesque a appauvri la langue. Un mot inusité devenait de mauvaise compagnie et se perdait; ainsi, des centaines d'expressions et de mots qui fourmillent dans les anciens auteurs, ont cessé d'être compris. Molière et Bossuet ont conservé encore quelque force dans leur langue.

***

Époques florissantes dans les littératures qu'on a négligées, par exemple : les Romans de chevalerie (tous sont d'origine française, le roman de l'ours *Bruin*, le roman du renard *Reinecke-Fuchs*, etc, etc.[1]).

Ils ont beaucoup d'originalité, mais traitent de sujets qui ont perdu de leur intérêt; beaucoup de répétitions, roulant aussi sur le même sujet, l'amour en général et la guerre[2]. Chez les Espagnols, les *Canzones* sont dépourvus des qualités des poèmes provençaux du XIVe siècle. Pétrarque a beaucoup puisé à cette source et largement traduit. (Un sonnet sur l'amour est traduit tout entier.)

***

Les Mongols, destructeurs du Kalifat de Bagdad et de l'unité de la société islamique, ne sont pas connus des anciens et sont d'une race nouvelle dans l'Asie occidentale. Les Turcs ne sont pas des Mongols purs; ils sont un mélange de Mongols et de races japhétiques à différents degrés et à différentes doses. Prédécesseurs des Mongols, ils ont été moins nuisibles qu'eux.

***

Immense impression produite sur l'Asie par les Grecs (que l'on peut comparer, pour l'importance numérique, aux can-

1. « Est-ce bien exact? » (Note de M. Childe).
2. Mérimée s'occupe souvent de la littérature du Moyen Age avec F. Michel.

tons de la Suisse), malgré la puissance organisée de la Perse. Alexandre poussa en avant jusqu'au cœur de l'Orient, tandis que tout le Christianisme n'a réussi qu'à arracher une bicoque qu'il n'a gardée qu'un siècle, et elle a tremblé quatre siècles jusqu'à ce que Sobieski la sauvât.

***

Malgré les nombreuses traductions et imitations des langues occidentales dans la littérature russe, un homme de génie, Pouchkine, au commencement de ce siècle, l'a dirigée dans la véritable voie qu'elle doit suivre et l'a marquée de son empreinte. Contemporain de Byron, il l'a imité dans une de ses pièces : *Eugène Oniéguine*, qui a de la ressemblance avec *Don Juan*...

***

...Qu'est-ce qui fait l'énorme différence entre une médaille grecque et une médaille moderne, toute à l'avantage de la première? C'est que, chez nous, l'extrême fini des détails, où les choses les moins importantes et les moins saillantes sont aussi achevées que les parties les plus essentielles, nuit à l'ensemble. Dans une médaille grecque, au contraire, les parties marquantes sur lesquelles doit être attirée l'attention, sont exagérées et traitées avec grand soin, tandis que les autres sont négligées. Le résultat est que cette dernière médaille frappe beaucoup plus et laisse une impression durable et profonde, parce que l'œil n'est pas distrait par la multitude des détails. De même chez Pouschkine, et c'est ce qui le distingue des poètes occidentaux, et, en particulier, de lord Byron, qui lui est peut-être supérieur en génie, mais chez lequel l'abondance des idées, entassées sans ordre et sans distinction, fait qu'elles se nuisent entre elles. *Don Juan* est ce qu'il a écrit de plus beau. C'est une imitation de Sterne qui, lui-même, est une copie de Rabelais, et c'est un sujet qui, jusqu'alors, n'avait été traité qu'en prose, et qui, pour la première fois, l'est en vers.

***

Les Anglais ne savent pas écrire une pièce pour le théâtre, ni la mettre sur ses jambes, témoin Shakespeare.

***

Nicolas Gogol, mort il y a très peu d'années, esprit morose, mort fou, a écrit beaucoup de nouvelles; entre autres le *Revisor*, l'*Inspecteur général*, pièce très hardie[1]. Le poème des *Bohémiens* de Pouchkine n'est pas une de ses plus mauvaises pièces[2]. Kirloff le fabuliste est un auteur très remarquable. Lermontoff a écrit beaucoup en vers; ses sujets sont très souvent placés dans le Caucase, où les scènes se passent. Tourguénief écrit en prose sur les mœurs des paysans et la vie intime[3]. Le russe a une richesse d'expressions, des nuances à l'infini; on peut couper un cheveu en quatre. Trois formes de verbes : le fréquentatif, l'... (*illisible*), et celui qui n'est ni l'un ni l'autre. Le vocatif du slave n'a pas été conservé dans le russe, mais les Russes se servent souvent de la forme slave pour donner un vernis d'antiquité, comme les Grecs du génitif en « οῖο »[4].

***

Niebuhr fait preuve de beaucoup d'esprit dans son ouvrage assurément; ses leçons en chaire étaient cependant bien plus remarquables. Bien des choses lui échappaient, probablement parce qu'il n'avait pas beaucoup couru le monde; les traits de

1. Mérimée a consacré un article à Gogol dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1851; il a fait paraître une traduction du *Revisor* en juillet 1853.

2. Traduit par Mérimée en 1852. Mérimée consacrera un article à Pouchkine en 1868.

3. Mérimée lui consacrera un article en 1868.

4. Passage peu clair; il y a en russe deux formes de verbes : les perfectifs et les imperfectifs; mais il existe parmi les imperfectifs des verbes qui indiquent une action qui se répète ou peut se répéter. — Le vocatif n'existe plus que dans le mot Dieu : *bojé* = ô Dieu! Ce que Mérimée prend pour une affectation d'archaïsme est un reste, dans la déclinaison principalement, de formes pleines en — *oyou* qui ont passé avec le temps à la forme plus simple — *oï*, mais dont la trace s'est conservée dans les grammaires, et, çà et là, dans la littérature, jusqu'à la Révolution.

mœurs surtout lui échappaient. Ainsi il ne croit pas au trait raconté par Tite-Live, lors de la prise de Rome par les Gaulois; l'historien latin dit que le premier aspect des Sénateurs, assis sur leurs chaises curules, frappa les barbares d'un saint respect mais que, l'un d'eux s'étant avancé et ayant tiré la barbe d'un vieillard qui lui asséna un coup, le massacre commença aussitôt. Je n'y étais pas, mais je gagerais que cela s'est passé ainsi; c'est tellement dans les mœurs des Gaulois, aujourd'hui encore! Puis, pour les fondateurs de Rome, il ferme les yeux à l'évidence, attestée par la nature des lieux où Rome a été fondée. Dans un endroit si malsain il n'y a que des brigands qui aient pu songer à planter leurs orges. Il ne croit pas plus à l'enlèvement des Sabines; cependant, il y a dans les lois romaines une preuve bien évidente que les premières femmes de Rome avaient été des étrangères ravies de force; il était défendu aux femmes, par une loi datant du temps des rois, tombée naturellement en désuétude depuis, d'entrer dans la cuisine, de peur qu'elles n'empoisonnassent les mets. — Les vaincus, historiquement parlant, ont toujours tort vis-à-vis des vainqueurs; la thèse d'Augustin Thierry réhabilitant systématiquement les Anglo-Saxons est donc mal fondée. Leur infériorité est prouvée, non pas tant par la défaite même, que par l'affermissement de la domination de la race conquérante.

***

Un des faits les plus obscurs de l'histoire est le problème des différents éléments qui ont composé le peuple grec. L'invasion des Doriens...; d'où venaient-ils? Leur séparation en Doriens, Ioniens, Éoliens? Les Athéniens étaient-ils des Ioniens? etc. La mention des Athéniens dans Homère est une intercalation postérieure (*1860*).

***

Le XIXe siècle est incontestablement un siècle d'histoire où les études historiques et critiques ont été remises en honneur, et en cela est sa supériorité; mais on s'est jeté dans les extrêmes. Parce que toutes les histoires précédentes étaient

conçues dans un esprit faux, que l'on n'y tenait nullement compte des peuples, mais que c'était aux rois et aux grands seuls que l'on faisait attention, était-ce une excuse pour se jeter dans l'extrême opposé, pour faire sans cesse l'apologie des vaincus, pour voir toujours des questions de races là où il y a lutte entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel? Niebuhr a une critique pleine de finesse et de talent; l'art y paraît trop cependant, et il pousse tellement loin la recherche et la critique, que son ouvrage perd de sa valeur. Il prétend retrouver dans les premiers chapitres de Tite-Live les rimes des anciennes ballades avec lesquelles il prétendait que Tite-Live avait composé son histoire. Et d'où lui est venue cette idée? De ce qu'à ce moment on niait l'existence d'Homère, et que l'on rapportait toutes les premières œuvres des peuples à des ballades.

***

Un auteur allemand très savant de Kœnigsberg a écrit un ouvrage sur les mystères des Grecs, où il dit qu'il est convaincu qu'ils ne signifiaient rien, et il les compare au carnaval des nations modernes qui n'ont également aucune signification. Voilà le résultat quand on écrit sans savoir!

***

Grote, Anglais rompu aux discussions parlementaires et helléniste des plus forts, tombe dans une erreur analogue quand il parle de la Retraite des Dix mille; il explique que les Grecs durent leur salut à l'habitude qu'ils avaient de s'assembler tous les soirs et de discuter entre eux les opérations du lendemain. Il est probable que c'est à leurs qualités militaires qu'ils furent redevables de la vie[1].

***

L'architecture gothique est éminemment française[2]; elle a pris naissance dans l'Ile-de-France, et dans certaines parties

1. Cf. *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1852, compte rendu de Mérimée sur *La Retraite des Dix mille*.

2. Dans ses *Études sur les Arts au Moyen Age*, Mérimée a été moins catégorique sur ce point.

de la Picardie. Hors de là, il ne s'est rien fait d'originairement gothique. Les prétentions des Allemands ne peuvent pas se soutenir.

***

Une philosophie de l'histoire est une absurdité. Évidemment quand les mêmes causes se présentent, les mêmes effets *probablement* suivront, le cœur de l'homme étant partout et toujours le même; mais réduire tout en système est dangereux et étroit. On a remarqué que les aristocraties dégénéraient en démocraties, et, de là, aboutissaient au despotisme. Hérodote a parlé de cette loi universelle.

***

La Saint-Barthélemy fut, le 24 février de l'année 1592, le triomphe de la démocratie[1]. Le protestantisme s'était fait en France de haut en bas. C'étaient les grands du pays, les Châtillon, les Montmorency, qui s'en servaient comme d'une arme contre la couronne. Remarquez que les causes populaires s'abritent le plus qu'elles peuvent derrière un grand nom. César n'en a été ni le premier ni le dernier exemple.

***

Mythe dorien : Taras, chef dorien, après deux essais infructueux sur une ville de l'Italie méridionale, consulta l'oracle pour savoir ce qu'il fallait qu'il fît pour en arriver à ses fins. Il lui fut répondu qu'il ne serait vainqueur que lorsqu'il tomberait de l'eau d'un ciel serein, ἀπ' ἀγλαΐης.

Un jour que, se préparant à un combat, il se faisait arranger la chevelure, selon la mode dorienne, par sa femme, il sentit plusieurs larmes lui tomber sur le front, car elle était inquiète de son sort. Elle s'appelait Eglé. Il salua cette coïncidence comme un présage de victoire, ce qui arriva en effet. Ce fut lui qui fonda Tarente.

1. Mérimée en a donné une autre explication dans la Préface de la *Chronique du temps de Charles IX*.

***

[Mérimée croit que] les Gaulois (Celtes au fond), c'est-à-dire une partie de la nation, retournèrent au berceau de leur nation, en Galatie (Asie Mineure) : c'est pendant ce retour qu'ils pillèrent Delphes; seulement, ce fait eut lieu bien des siècles après qu'ils eurent perdu la mémoire de leur première patrie. Comme les Turcs, ils commencèrent à se mettre au service des princes indigènes et finirent par s'établir à leur place. (Bunsen ne croit pas du tout au retour).

***

Le nombre des compagnons de Guillaume le Conquérant n'était pas grand; mais leur grande supériorité de civilisation leur conserva les avantages que leur avait donnés la victoire. Pas un parmi ces « Nord-men » ne savait le danois; ils s'étaient entièrement latinisés et francisés. C'est à peine si le courant d'émigration des gentilshommes, et autres, de Normandie en Angleterre, dura cent cinquante ans; ainsi la masse du sang étranger n'a jamais été très considérable, mais c'était le levain; ils donnèrent l'impulsion et firent de l'Angleterre ce qu'elle est.

***

L'amour du beau était bien plus développé chez les Grecs que chez aucun autre peuple; ils ont porté l'art à un degré beaucoup plus élevé qu'aucun autre peuple. C'est un fait incontestable. D'où cela vient-il? La réponse est bien difficile. Entre autres raisons, leur éducation était différente. Les jeux en public, la gymnastique, développaient les muscles et chacun était plus à même d'apprécier les beautés de la forme. Le commun des hommes en savait plus long que maint artiste de nos jours sur la statuaire. Les femmes ne jouaient aucun rôle dans la société grecque... A Rome leur influence était [grande : voyez][1] Lucrèce, Cornélie, mère des Gracques, etc. On raconte que deux sœurs avaient épousé, l'une un patricien, devenu consul, l'autre un plébéien qui

1. Mots rétablis.

n'était que tribun. Comme cette dernière rendait visite à sa sœur, le mari consul frappa à la porte, du pied. C'était l'habitude des gens bien élevés dans l'antiquité. Comme elle témoignait de l'effroi à ce bruit inusité et de son ignorance de cette coutume, sa sœur « consulaire » railla son manque de savoir-vivre. La cadette n'eut de repos que son mari n'ait poussé le peuple à demander et à obtenir que les plébéiens pussent parvenir au consulat. Ce trait, peut-être inventé, indique le rôle de la femme à Rome.

***

Cuvier avait au Jardin des Plantes plusieurs cabinets de travail, réservés, chacun, à une branche particulière de la science, à la conchyliologie, à l'ornithologie, etc.[1]; dans chaque coin était un pupitre. Il ne composait qu'en se promenant de long en large; aussitôt l'idée venue, il la notait, trouvant toujours un pupitre à sa portée. Il avait calculé qu'il faisait ainsi plusieurs lieues par jour; il ne prenait pas d'autre exercice. Ses discours académiques, si admirés, ont été pour la plupart composés dans sa voiture, arrangée à cet effet, pendant qu'il se faisait conduire dans le monde où il allait assidûment.

***

Il y a dans l'église Saint-Marc, à Venise, une dalle sur laquelle sont sculptés un lion gras se tenant au milieu des flots et un lion maigre se tenant sur la terre ferme. Ce fut l'œuvre ou l'idée d'un chanoine qui voulut ainsi exprimer la destinée de Venise, qui serait riche et florissante tant qu'elle dominerait sur les mers, mais qui dépérirait du moment où elle se trouverait reléguée sur la terre ferme[2].

***

Marchiali était le nom du « Masque de fer ». Il était de Modène. En sa qualité de ministre du duc, il avait promis à

1. Mérimée y avait accès grâce à Sophie Duvaucel, belle-fille de Cuvier.
2. Mérimée visita Venise en 1858.

Louis XIV la cession de Casale, et en avait obtenu, en échange, des conditions favorables; de plus, un blanc-seing du Roi. Étant convaincu plus tard qu'il avait été dupé, le Roi chargea Catinat de reprendre Marchiali. Attiré dans un village, il fut saisi par des soldats français déguisés, emprisonné, d'abord à Fenestrelle, puis à l'île Sainte-Marguerite. Il mourut à la Bastille. On a aux Affaires étrangères le rapport de Catinat à ce sujet, ce qui a permis de vérifier le nom.

***

Quand la Russie aura sa petite Révolution, on verra comme elle marchera dans la voie de [la] conquête. Voyez comme elle s'est assimilé la Mingrélie, la Géorgie, etc., etc. La raideur des Anglais, leur mépris nullement déguisé pour toute autre race que la leur, leur indifférence complète à blesser les vanités, les susceptibilités, l'orgueil des peuples qui leur sont soumis, les empêcheront à jamais de fonder un établissement durable aux Indes. Du jour où les Russes y arriveront, les Anglais seront perdus.

***

On ne remarque d'étriers ni dans les pièces de monnaie, ni dans les statues ou les sculptures anciennes. Il était du devoir du gouverneur de la localité, soit en Grèce, soit à Rome, de faire placer le long des routes, à de fréquents intervalles, de grosses pierres afin d'aider le cavalier. Hippocrate et Galien parlent d'ailleurs d'une maladie occasionnée par cet état de liberté des jambes, à la suite d'un usage prolongé du cheval. Les Anglo-Saxons, les Normands, les Anglo-Normands furent probablement les premiers à se servir d'éperons, comme on le voit d'après les peintures dans le Temple-Church à Londres. Sous Henri III d'Angleterre, on se servait d'éperons à roue. Henri VIII fut le premier qui introduisit l'éperon en forme d'étoile.

***

Mérimée vint à parler un soir de ses tournées archéologiques. Viollet-le-Duc se trouvait ce soir-là chez lui. Je me souviens, dit Mérimée, qu'une fois, entre autres, (c'était en

Alsace), je visitais une église en compagnie d'un professeur de la religion prétendue réformée. Comme il y avait une inscription que nous ne pouvions déchiffrer, il fut chercher de l'eau bénite et lava la pierre, ce qui me scandalisa horriblement. « C'est bien à vous d'en parler, interrompit en riant Viollet-le-Duc; que de fois n'avons-nous pas pris de l'eau bénite pour laver nos plans dans les intérieurs d'églises! je vous ai vu souvent laver vos brosses dans le bénitier. » — « Ah! je l'avais oublié », répliqua Mérimée. C'était à une époque où les questions religieuses avaient peut-être moins de retentissement qu'aujourd'hui.

***

Mérimée dînait à Londres chez le Prince de Talleyrand, alors ambassadeur. C'était au moment du siège d'Anvers et l'on s'attendait d'heure en heure à recevoir des nouvelles définitives. On savait que le Prince, le matin, avait reçu des dépêches par un courrier extraordinaire, mais il n'avait rien dit. A cette époque, en 1832, les nouvelles voyageaient moins vite qu'aujourd'hui et toutes les personnes invitées à ce dîner, parmi lesquelles les sommités de la société de Londres et tout le personnel de l'Ambassade, étaient fort curieuses d'apprendre quelque chose. Aussi s'était-on donné le mot pour pousser le Prince à parler, entre autres Milady*** qui s'était chargée d'attacher le grelot... « Prince, avez-vous reçu des nouvelles d'Anvers? » fit-elle après le premier service. Talleyrand, qui entendait parfaitement quand il voulait, fit la sourde oreille. A toutes les allusions il ne fit aucune attention. Enfin, tout à fait à la fin du dîner, comme quelqu'un exprimait la crainte que les Français ne fussent obligés de lever le siège : — « C'est ce qui est en effet arrivé, Messieurs, dit le Prince tranquillement. Anvers est à nous depuis hier. » C'est tout ce qu'il dit. Un autre eût illuminé, eût fait part de l'événement à tout le monde dès le premier moment. Talleyrand visait à produire un plus grand effet, mais autrement; et il y réussit.

***

Pour prouver jusqu'à quel point les mœurs et la moralité publique ont gagné depuis un siècle, Mérimée cite le « Journal »

de Barbier, ce bon bourgeois, cet honnête homme de 1760, qui, à propos d'un criminel dont les délations compromettaient beaucoup de monde, écrit tranquillement : « La justice devrait faire empoisonner ces gens-là, » sans se douter de l'énormité de ce qu'il écrit.

Une autre preuve à l'appui est l'édit du Sénat de Venise qui défendait aux ouvriers de Murano d'émigrer à l'étranger et qui menaçait de les faire assassiner, s'ils s'y établissaient.

***

M. Réal reçut du premier Consul l'ordre d'aller interroger le duc d'Enghien peu d'instants avant l'heure où on devait le fusiller. Cette mission lui plaisait fort peu; il s'arrangea pour arriver à Vincennes trop tard. Le Duc n'était plus... On lui remit tout ce qui avait appartenu à la victime de Bonaparte, entre autres une lettre cachetée adressée à la Princesse de Rohan. Réal se trouva en affaires en ce moment, et ne pensa pas à la faire parvenir à son adresse. Plus tard, il dut se réfugier en Amérique et, en partant, confia ses papiers à M. Mérimée père, qui les lui rendit à son retour. M. Réal mort, sa fille pria Prosper Mérimée de les examiner. Interrompu à diverses reprises, il les repassa à son cousin M. Fresnel, lors du mariage de celui-ci avec la fille de M. Réal. Un matin, M. Fresnel — ils habitaient la même maison — monte tout effaré chez Mérimée, une lettre ouverte à la main : « Tenez, voilà ce que j'ai trouvé, » et il lui donna à lire cette pauvre lettre égarée. Elle contenait une alliance et quelques cheveux.

***

Comme le fils d'un roi était un dicton sanscrit qui faisait allusion à la légende suivante : Le fils d'un roi avait été volé dans son enfance. Élevé dans les montagnes, parmi les bergers, il avait fini par les surpasser tous en audace; il sortait triomphant de toutes les luttes, de tous les dangers, à force de courage et de persévérance. Enfin le secret de sa naissance s'ébruita; rappelé par son père, ses dignités lui sont rendues, son rang est reconnu, il recommence une nouvelle carrière,

il trouve de nouveaux devoirs à remplir. C'est l'histoire de l'âme humaine (Barthélemy-Saint-Hilaire).

***

(*Petite esquisse d'une promenade avec Mérimée et Saint-Hilaire à Cannes, en janvier* 1868).

Arrêté près d'un puits, Mérimée s'asseoit sur une pierre, allume une cigarette : « Vous rappelez-vous, dit-il à Saint-Hilaire, cette page d'Ammien Marcellin, où il raconte que, poursuivis par des Parthes, lui et ses légionnaires, épuisés de soif, s'arrêtèrent près d'un puits, et n'ayant rien pour puiser l'eau, y trempèrent leurs manteaux, et, en les tordant, purent ainsi avaler quelques gouttes. On ne trouve pas beaucoup de ces traits modernes chez les anciens. On dirait que le fait s'est passé hier. » Saint-Hilaire dit qu'il croyait que cette absence de détails venait de ce que les anciens ne les avaient pas jugés assez importants pour les consigner par écrit, que, de plus, l'esclavage et la constitution de la société païenne leur laissaient ignorer une foule de choses. Puis on parla des Ὑπομνήματα (*Commentaires*) de Xénophon, où il est raconté qu'on annonçait à Athènes l'arrivée d'une chamelle d'Ionie, et chacun de vanter sa beauté. Socrate voulut l'aller voir, et il y a une conversation charmante à ce propos. — Saint-Hilaire vint à parler du *Banquet* de Platon où, le discours étant venu sur la beauté, Socrate s'excusa d'en rien dire, plaidant son ignorance; mais ajouta-t-il, je me souviens d'avoir rencontré à Corinthe une courtisane Diothyma, qui m'en a dit plusieurs choses qui m'ont frappé et je vais vous les répéter; et puis suivent des détails ravissants. La conversation passa à Horace. Mérimée cita un vers de lui désapprouvant qu'on mît en croix un esclave pour avoir mangé d'un plat qu'il emportait. Cette indulgence d'Horace laisse supposer comment on punissait les esclaves chez les Romains. La conversation tomba sur Cicéron, sur ses lettres, sur les éditions qu'on en a faites. On cita sa vanité extraordinaire : il s'inquiétait sans cesse de ce que pensait Varron de ses différents écrits. On parla surtout d'une de ses lettres à César, au plus terrible moment de la guerre des Gaules, dans laquelle il lui demande de lui

renvoyer, courrier par courrier, son avis sur tel opuscule qu'il lui a fait parvenir... La cigarette étant finie, nous nous levâmes et continuâmes notre promenade.

***

Buckle, dans son *Histoire de la civilisation*[1], parlant des Espagnols, ne tient pas assez compte des grands changements qui se sont produits dans le caractère de ce peuple depuis le règne d'Isabelle la Catholique. Il a l'air de croire que, tel qu'il est aujourd'hui, tel l'Espagnol a toujours été. C'est radicalement faux. D'abord la féodalité n'a jamais existé en Espagne. Autrefois, nul pays n'était mieux doté d'institutions libérales. Chaque province avait ses privilèges. Les Juifs et les Maures vivaient avec les Chrétiens sur un pied d'égalité parfaite. Don Samuel Lévy était le trésorier de Pierre le Justicier[2]. Ce n'est que plus tard, à la fin du xve siècle, que l'Église Catholique, sous prétexte de religion, fit appliquer de véritables mesures de confiscation. Par suite des habitudes dépensières des Chrétiens, de leurs querelles et guerres intestines, la plupart des descendants des Goths étaient ruinés. Tout l'argent, peu à peu, était passé entre les mains des Juifs et des Maures. C'est ce que virent les prêtres. Aussi, sous le voile de la religion, dépouillèrent-ils les infidèles, ayant grand soin de prélever largement la dîme de l'Église. A partir du règne des souverains catholiques et de l'introduction de l'Inquisition, le caractère espagnol devint étroit, bigot, cruel. Avant ce changement, un évêque espagnol avait refusé de s'associer à la persécution des Albigeois.

***

Toutes les idées nobles, grandes, riches et raisonnables, sont venues des Grecs. Jamais l'Allemand n'a eu une idée raisonnable; il est un chaos d'obscurité.

1. *History of Civilisation in England*; le premier volume avait paru en 1857, en même temps que l'ouvrage de Bunsen.

2. Mérimée a étudié le Moyen Age espagnol dans l'*Histoire de Don Pèdre Ier, roi de Castille*, qu'il publia en 1848.

***

Il n'y a pas d'honnêteté chez les critiques allemands[1]; ils partent tous d'un système préconçu et dénaturent les faits pour leur faire prouver ce qu'ils veulent. Lessing a poussé son exagération contre le Christianisme trop loin. Niebuhr mentait sciemment. Il n'y a que les Français et les Anglais qui ont rendu de grands services à l'humanité, les premiers par la clarté qu'ils mettent en tout, les seconds par leur application sérieuse et pratique.

Jamais réputation n'a été plus usurpée que celle de Gœthe; elle est bien au-dessous de celle de Schiller, qui lui-même n'est qu'un écrivain de second ordre, et grand imitateur. Jamais les Allemands n'ont raisonné. Une suite d'inductions n'est jamais sortie de la tête d'un Allemand. Niebuhr arrange son système comme on abat des noix; il torture l'histoire romaine et dénature les faits pour les plier à ses idées.

Gemüth signifie escroquerie. Gœthe, Schiller et Cie [sont] des plagiaires faux et maladroits souvent. Auraient-ils tous existé sans Shakespeare? Leurs philosophes ont tout emprunté à Charles Bonnet (commencement du XVIIe siècle), qui avait dit avec plus de simplicité ce qu'ils ont répété. Kant a-t-il dit quelque chose qui ne se trouve pas chez les Grecs? Que signifie un historien comme Niebuhr, disant qu'il n'a jamais lu Vico quand il lui prend toutes ses idées?

Alexandre de Humboldt n'était qu'un Gœthe au petit pied. Il parlait de beaucoup de choses qu'il ne connaissait pas très bien avec une timidité qui rendait la compréhension plus difficile. Comme ses compatriotes font toujours, il n'avait ni suite, ni ordre, ni méthode. N'ayant rien découvert de lui-même, il avait beaucoup de facilité à profiter de ce que les autres avaient trouvé. Il brillait surtout par son extrême aptitude à saisir les rapports des sciences entre elles. On pourrait dire de lui, si l'on était un peu sévère, que c'était un farceur.

LEE CHILDE

1. Mérimée ne savait que quelques mots d'allemand et il n'a jamais bien connu la littérature allemande.

LA PREMIÈRE TENTATIVE

DE RÉPUBLIQUE RHÉNANE[1]

Dorten marche seul.

Dorten se rendit alors à l'évidence. Il comprit qu'il devrait se passer des hommes de Cologne comme de ceux de Berlin — comme de ceux de Paris. A la diète prussienne, un député rhénan du centre, l'abbé Kastert, venait de faire le procès de la Prusse sans trouver beaucoup d'écho, même dans son propre parti. Il ne restait qu'à s'organiser par ses propres moyens, ou à disparaître. Dorten, qui se croyait sûr de l'approbation intime des paysans de la Hesse rhénane, de l'Eiffel et du Nassau, ne renonça pas. Il forma le 7 mars un Comité du Rhin moyen, très différent de celui de Cologne, où dominaient les politiciens et les fonctionnaires. Les membres de ce nouveau groupement étaient de vrais Rhénans, des commerçants, des publicistes, de petites gens, que des circonstances exceptionnelles avaient amenés à s'occuper de politique. Peu de personnalités marquantes, à l'exception d'un professeur de l'Université de Cologne, le docteur Stier-Soralo, qui, par peur de Scheidemann, se retira presque aussitôt. Tel quel, le Comité du Rhin moyen prit acte de la carence du Comité de Cologne, le déclara dissous et décida de marcher seul.

Le programme de l'organisation Dorten était assez habile, et répondait bien aux nécessités de l'heure. Pour calmer des

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre.

susceptibilités légitimes, il commençait par poser que les partisans du nouvel État (Province Rhénane, Nassau, Hesse Rhénane) étaient allemands, voulaient rester dans le cadre de l'Allemagne, et, par suite, étaient opposés à toute cession de territoire à l'ouest, c'est-à-dire à la France. Mais en même temps, il affirmait la volonté d'entrer en contact avec les généraux de l'Entente, afin de bâtir avec leur approbation « une république de la Paix, digue contre le bolchevisme, gage de rapports paisibles entre l'est et l'ouest ». Il ajoutait que les Rhénans n'entendaient nullement se dérober à l'obligation de payer leur part des réparations, et réclamaient un plébiciste.

Un tel plan était bien fait pour séduire le général Mangin. C'était en quelque sorte l'aboutissement naturel de sa politique, et les entretiens qu'il eut ouvertement à cette époque avec le docteur Dorten le laissèrent sur une impression extrêmement favorable. S'il avait pu faire partager sa foi à ses collègues français et alliés et à son gouvernement, la république rhénane eût eu des chances de voir le jour, en dépit du mauvais vouloir de Berlin. De ce mauvais vouloir, il n'était plus possible de douter, depuis l'aventure toute récente qui venait de laisser pantois et fort endoloris deux députés du centre, MM. Kuckhoff et Kastert.

Les Rhénans chez Mangin.

Le 17 mai, ces messieurs s'étaient rendus chez le général Mangin, en compagnie d'hommes politiques rhénans venus de tous les points de l'horizon. Délégation curieusement hétéroclite. Il y avait là le prêtre Froberger, rédacteur en chef de la puissante *Gazette populaire de Cologne*, Alsacien d'origine, homme du centre éminent et fédéraliste convaincu; le docteur Klingelschmitt, de Mayence, un vrai Rhénan, celui-là, érudit et artiste, épris d'art gothique, d'histoire contemporaire et de spéculation philosophique, au demeurant, le meilleur homme du monde, aimant d'un même cœur sa petite patrie et la grande Europe; Dorten, plus remuant que jamais; Liebing, sorte de notaire fourvoyé dans la politique, Dahlen, d'Aix-la-Chapelle, pour qui le fédéralisme de Dorten avait peu d'attrait, et qui tenait pour l'État tampon. Ces personnages

n'avaient pas les uns dans les autres une confiance illimitée. Leurs conceptions variaient beaucoup. Un même sentiment cependant les avait unis pour une démarche malgré tout risquée : la nécessité de tenter quelque chose, avant qu'il ne fût trop tard.

Dix jours auparavant, en effet, les plénipotentiaires alliés avaient fait connaître leur décision à la délégation allemande, sous forme d'un projet de traité. La France, en dépit d'une belle défense de M. André Tardieu, avait abandonné la thèse du maréchal Foch sur l'occupation permanente des points stratégiques du Rhin. Les Anglo-Saxons avaient acquis la conviction que nous ne nous contenterions pas d'une simple démilitarisation de la Rhénanie. Du compromis intervenu était sortie l'occupation temporaire interalliée de quinze, dix ou cinq années, suivant les zones.

La nouvelle, aussitôt connue, avait jeté le désarroi dans les esprits. Les Rhénans auraient tout préféré à cette solution, qui, ne distinguant pas entre les Allemands, les laissait de plus entre le marteau et l'enclume — tout, sauf la reprise des hostilités. En présence des lourdes stipulations territoriales, ils s'attendaient à un refus de Berlin dont ils eussent immédiatement fait les frais. État de siège, réquisitions, mesures de contrainte, étaient les moindres de leurs craintes. L'avenir était lourd de menaces : on lisait fiévreusement l'*Écho du Rhin*, les hebdomadaires illustrés de langue allemande — *Rhin illustré, Semaine Palatine*, — que publiaient nos services de presse, pour tâcher d'y découvrir une intention particulière de la France à l'égard de la Rhénanie.

Une autre préoccupation agitait les politiques. En marge du mouvement rhénan, on peut même dire contre lui, l'idée d'une république palatine avait fait du chemin. On disait à Mayence que son protagoniste, Haas, était « colossalement » soutenu par le général Gérard. Ce même 17 mai qui voyait les Rhénans chez Mangin, vingt et un notables palatins réclamaient du gouverneur bavarois de Landau, M. von Winterstein, la convocation d'une assemblée populaire qui déciderait du sort du pays. La proclamation de l'indépendance au moins administrative semblait imminente. Elle eût ruiné les plans de Dorten, qui englobait le Palatinat dans son État

rhénan. Il s'agissait de ne pas se laisser gagner de vitesse, de décider Mangin à n'avoir pas plus de scrupules que son collègue de la VIIIe armée.

Les raisons de causer abondaient donc. Une conversation n'engageait à rien et pouvait ouvrir des perspectives imprévues. Les excuses ne manqueraient pas non plus, si l'affaire tournait mal. La formation d'une république autonome, née d'un plébiciste et représentée à Versailles par une délégation spéciale eût pu être pour l'Allemagne le moyen d'obtenir, au dernier moment, des adoucissements à son sort. En possession de ce gage de paix, les Alliés relâcheraient leurs exigences territoriales du côté d'Eupen, de Malmédy, de Dantzig et de la Sarre. La Prusse serait, de la sorte, obligée de tempérer l'expression de sa mauvaise humeur par beaucoup de reconnaissance. L'occupation pourrait s'adoucir ou même disparaître. La France et la Belgique gagneraient à ce jeu des amis fidèles et sincères — l'assurance morale de leur sécurité.

Pendant trois heures d'horloge, Mangin écouta attentivement l'exposé de ces projets d'avenir. Il fit observer qu'il était bien tard pour agir, qu'à Versailles les positions étaient prises, et qu'il était peu probable qu'une délégation spéciale fût admise à la conférence de la Paix, sans que la Rhénanie eût, au préalable, fait acte de souveraineté. Mais enfin il ne découragea personne et suggéra même quelques amendements à un projet qui avait sa sympathie.

Ce n'était pas beaucoup, peut-être, mais on fut plein d'espoir. Dorten crut Haas le Palatin hors de combat. Les hommes de Cologne, qui avaient pris la précaution de mettre Berlin au courant de la démarche projetée par l'intermédiaire de l'officier allemand de liaison en zone neutre, s'empressèrent de rentrer chez eux, dans l'attente des couronnes civiques. Klingelschmitt eut l'impression d'avoir sauvé la patrie allemande, et le docteur Kulb, premier bourgmestre de Mayence, le félicita chaudement.

Il fallut cependant déchanter. Jamais douche ne parut plus froide à des diplomates d'occasion. Scheidemann, appuyé en sous-main par le chef du parti du Centre, Erzberger, qui avait besoin des socialistes pour rester au pouvoir, reçut

le rapport confidentiel de Kuckhoff et de Kastert, l'étudia, puis brusquement le livra à la publicité, non sans l'avoir falsifié, comme il convenait, suivant des méthodes renouvelées de la dépêche d'Ems. Ce fut un beau vacarme. Déconsidérés, reniés par le Centre, sous le coup d'une inculpation de haute trahison, les malheureux députés n'insistèrent pas. Ils résignèrent leur mandat et renoncèrent définitivement à la politique. Froberger fut prié par la *Gazette Populaire de Cologne* d'aller exercer ailleurs ses talents d'écrivain.

Le coup d'État de Wiesbaden.

L'idée du plébiscite, qui n'avait eu aucun succès auprès du gouvernement de Berlin, n'en eut pas davantage auprès des Alliés. Les Anglais avaient partie liée avec Adenauer, passé définitivement dans le camp d'Erzberger, et qui rentrait de Versailles, après avoir mis Brockdorff-Rantzau au courant de la situation. La prise de contact avec les autorités belges, peu désireuses d'appuyer un mouvement né en zone française, n'avait rien donné, et l'Américain avait laissé entendre qu'il était prêt à défendre l'*Ober-Praesidium* de Coblence. Les voies légales étaient coupées. La signature du traité était imminente. Il n'y avait plus une minute à perdre. Dorten, sûr au moins que le général Mangin n'épouserait pas, dans son secteur, la cause de la Prusse, décida, après une réunion de ses commissaires tenue à Aix-la-Chapelle le 20 mai, de passer à l'exécution du projet adopté qui donnait au nouvel État Cologne pour capitale, et créait un parlement rhénan. On comptait sur l'adhésion immédiate de la Province rhénane, de la Hesse et du Nassau. On espérait qu'une fois la république proclamée, le Palatinat, le Hanovre et l'Oldenbourg se joindraient au mouvement.

Il ne fallait songer, pour la proclamation, ni à Coblence, ni à Cologne, ni à Aix-la-Chapelle. Restait Wiesbaden, la seule grande ville de Prusse rhénane située en zone française. Restait aussi Mayence. Dans la nuit du 31 mai au 1er juin, Dorten fit apposer, sur les murs de ces deux villes, des affiches annonçant la naissance d'une république rhénane « issue du principe universellement reconnu du droit des

peuples à disposer d'eux-mêmes, ennemis de la féodalité dégénérée et du militarisme ».

Notification immédiate de cette proclamation était donnée à la conférence de la Paix, aux puissances occupantes, aux présidents Ebert et Scheidemann.

En pays occupé l'impression première fut de stupeur. Le Rhénan est lent et discipliné, il marche derrière ses prêtres, ses associations, ses syndicats. Les troupes françaises restèrent l'arme au pied. La presse se réserva. Le clergé ne bougea pas. Les socialistes, poussés par Sollmann, déclanchèrent la grève de protestation annoncée. Bref, Dorten, comme c'était à prévoir, ne fut pas suivi. Il s'était installé, sans grande résistance, à la préfecture de Wiesbaden. A peu près isolé du reste du monde, il y attendait les événements. Le manque de cohésion et d'organisation du mouvement apparaissait de plus en plus. Son ministre des Beaux-Arts, Klingelschmitt, rentrait d'une tournée automobile en Palatinat, où on l'avait fort mal reçu. Le général Gérard l'avait fait envoyer à tous les diables, lui et ses affiches. Il se consolait de ses déboires politiques, en dictant, faute de mieux, à des dactylographes inemployées un projet de rénovation de l'université de Mayence, lorsque le président de gouvernement dépossédé fit irruption avec vingt-six fonctionnaires fidèles, et lui mit proprement la main au collet. Deux heures après, une bande de forcenés pénétrait en trombe dans les bureaux des autonomistes, blessait les ministres, jetait la panique dans le camp des secrétaires réfugiées sous les tables.

Cette fois encore, il y eut plus de peur que de mal. Mais des scènes aussi burlesques n'étaient pas faites pour rallier les hésitants. Dans la soirée du 2 juin, Dorten, invité par le président de gouvernement à vider les lieux, s'inclina et regagna sa ville en automobile. Le lendemain, il tenta sans succès de soulever le Birkenfeld. L'échec était complet.

En dépit des apparences, il n'était pas définitif, on le verra. Mais ses conséquences internationales furent lourdes. Les Alliés ne manquèrent pas de s'élever contre la politique personnelle du général Mangin, qui venait de s'affirmer avec tant d'éclat et si peu de succès. « Vous prétendez, disait avec véhémence Lloyd George au président du Conseil français,

vous prétendez ne vouloir occuper le Rhin que pour des raisons de sécurité, et sur le Rhin, vos généraux font de la politique. » Clemenceau eût pu répondre au Premier anglais qu'après tout, il ne se mêlait pas des troubles et des revendications autonomistes de l'Irlande, et qu'il pouvait ne pas lui être indifférent d'avoir affaire sur le Rhin à une bande de moutons plutôt qu'à une race de proie. Mais il ne s'était jamais arrêté à une telle distinction. Aussi sa rancune devait-elle être vive contre un chef dont l'initiative avait compliqué des négociations difficiles, avivé la méfiance des Alliés à l'égard du « militarisme » et de « l'impérialisme » français, remis un moment en question le compromis qui venait d'aboutir à grand peine sur l'occupation de la rive gauche du Rhin.

Le différend Mangin-Clemenceau.

Dans la suite, une controverse douloureuse s'est engagée sur ces événements entre le président du Conseil d'alors et l'ancien commandant de la Xe armée. Le général Mangin s'est plaint à maintes reprises d'avoir été désavoué par un gouvernement qu'il avait toujours averti de ses projets. Par la bouche de M. André Tardieu, M. Clemenceau a répondu qu'il avait été si peu tenu au courant de la proclamation que Mangin avait pensé faire afficher à Coblence, le 24 mai 1919, qu'il avait tout appris à son grand étonnement deux jours avant, en pleine séance du Conseil suprême, du président Wilson lui-même.

Il y a, dans ces assertions contraires, une équivoque. Jusqu'à cette date du 22 mai, où le général Mangin avait espéré gagner à la cause rhénane le président du Conseil, il n'avait, en effet, cessé de lui rendre compte des conversations engagées, et le silence qu'on lui opposait pouvait, à la rigueur, passer pour un consentement tacite. Mais quand il fut avéré qu'il ne restait plus une seule chance de voir le conflit se dénouer par les voies légales, Mangin ne put se résoudre à abandonner Dorten, trop compromis pour reculer désormais, et dont il avait approuvé les projets. Ses ouvertures auprès de ses collègues anglais et belge avaient été assez froidement accueillies. Du moins tenta-t-il d'assurer au chef autonomiste qui

jouait sa dernière carte, la bienveillante neutralité du général Liggett, commandant les forces américaines d'occupation.

Les Américains étaient à Coblence, et Coblence est la capitale administrative de la Prusse Rhénane. Le gouvernement révolutionnaire avait donc un intérêt de tout premier ordre à s'y installer. Seule cette prise de possession pouvait frapper suffisamment les esprits, affirmer aux yeux de tous, de façon à la fois réelle et symbolique, qu'un ordre nouveau était né.

Liggett se contenta d'écouter sans mot dire l'officier supérieur qu'avait dépêché vers lui Mangin pour lui exposer ses vues et connaître ses observations. Le messager parti, il téléphona sans retard au président Wilson que les Français s'apprêtaient à faire proclamer la république rhénane...

On s'explique ainsi la surprise de M. Clemenceau. Sa surprise et aussi sa fureur. Car la démarche auprès de l'Américain dépassait, dans l'esprit du Tigre, un simple acte de liaison et de bonne camaraderie. Avec sa brusquerie habituelle, il le fit bien voir au général Mangin. Par le premier train, M. Jeanneney, sous-secrétaire d'État à la présidence du Conseil, débarqua à Mayence, procéda à une enquête et fit son rapport. En suite de quoi, le commandant de la Xe armée fut invité, dans les termes les plus nets, à s'abstenir désormais de toute intervention auprès des généraux alliés, hors les cas prévus par les règlements militaires, et, d'une façon plus générale, à ne plus s'occuper des questions politiques, qui sont affaire de gouvernement. L'échec du 1er juin, qui survint peu après, n'arrangea pas les choses. Si Mangin ne fut pas immédiatement rappelé, si même son commandement lui fut maintenu jusqu'à la dissolution de son armée, en octobre 1919, c'est parce que M. Clemenceau avait trop le sentiment de l'honneur national pour sacrifier sur l'heure un de nos plus grands chefs aux récriminations de gouvernements étrangers.

A neuf ans de distance, quand on constate la persistance du sentiment fédéraliste chez les Rhénans, en dépit d'une pression inouïe de la part de la Prusse, qui ne recula même pas, dans les périodes de troubles, devant l'assassinat collectif — en dépit aussi des erreurs de la politique française — on comprend mieux l'état d'esprit du général Mangin. De lui et de Clemenceau, c'est lui, qui, théoriquement, vit le plus juste.

Sa grande faute fut de croire qu'il avait le droit d'avoir raison contre tout le monde.

La plus dure condamnation de sa politique, lui-même la prononça. Le soir du 1er juin, le docteur Kulb, premier bourgmestre de Mayence, vint le trouver au palais grand-ducal. « Mon général, demanda cet opportuniste qui savait la décision aux mains des Français, qui dois-je suivre, Dorten ou le landrat de Hesse? — Monsieur le bourgmestre, répondit Mangin de sa curieuse voix pointue, je regrette infiniment de ne pouvoir vous renseigner, mais je n'en sais rien. » Il se sentait déjà désavoué, et, cette fois, sans espoir de retour.

Du moment que Mangin était impuissant à imposer sa volonté au gouvernement, pour engager avec lui le prestige et les moyens d'action de la France tout entière, le coup devait échouer devant la coalition — à base d'intérêts matériels et surtout de peur irraisonnée — de l'Angleterre, des États-Unis, de la Belgique et de la Prusse. Eût-il réussi, qu'on se fût trouvé en présence de problèmes redoutables, à peu près insolubles sans une reconstruction totale de l'Allemagne. Un général victorieux eût pu, à la rigueur, réaliser dans son secteur l'opération de police un peu rude de chasser des fonctionnaires hessois et prussiens, pour libérer un peuple opprimé. Mais l'État nouveau n'eût pas été viable, si une fédéralisation générale du Reich n'avait suivi aussitôt. Pour concevoir, exécuter surtout un tel programme, il eût fallu, au Quai d'Orsay, un Richelieu. Nous n'avions que M. Pichon.

Le général Gérard et le Palatinat.

La politique n'est jamais simple, l'allemande moins que toute autre. Le général Mangin, qui en fit l'expérience cruelle, ne la fit pas seul. Son collègue de la VIIIe armée, le général Gérard, subit, le même jour que lui, un échec du même ordre. Ces résultats identiques des deux tentatives, moralement soutenues par deux chefs de tempéraments opposés, moins meneurs que menés par les événements, sont bien instructifs.

Gérard avait cependant beau jeu dans ce Palatinat, où la domination bavaroise, née des traités de 1815, n'était pas

parvenue à effacer les souvenirs français. Le retour à la France des provinces perdues avait fait une impression marquée sur ce peuple de petits propriétaires, imprégnés du code Napoléon, vibrant toujours aux idées de liberté, et qui se sentaient beaucoup plus près de l'Alsacien que du Bavarois monarchiste et maître de grands domaines fonciers.

Plus qu'en Hesse et surtout qu'en Prusse rhénane, l'occupation française fut empreinte au Palatinat de ce caractère « bon enfant », qui frappa les esprits les plus prévenus à l'époque de l'armistice. Dans cet aimable pays de vins, aux belles filles un peu plantureuses, les paisibles vainqueurs exercèrent des ravages sentimentaux, qui se traduisirent par des mariages, et davantage encore par des naissances. A l'heure où les augures de Versailles découpaient le monde à coups de ciseaux et de principes philosophiques, sur des cartes de géographie où l'Allemagne était uniformément peinte en jaune, nos soldats, moins profonds penseurs, mais meilleurs réalistes, faisaient, sans s'en douter, de la pénétration pacifique, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose.

Un chef entreprenant devait être tenté de profiter d'aussi heureuses dispositions. Le général Gérard s'était attiré la gratitude des populations en assurant leur ravitaillement. La vie économique avait repris dans la mesure où ne s'y étaient pas opposés nos tarifs douaniers, l'embargo mis sur les produits palatins qui risquaient de s'écouler sans réciprocité vers la Bavière, les difficultés de toutes sortes qui nous empêchaient de mettre la main sur des entreprises de l'importance de la *Badische Anilin* de Ludwigshafen. Parallèlement, un effort avait été fait pour montrer aux Palatins le vrai visage de la France — effort d'autant plus méritoire qu'il avait été peu soutenu par Paris. A Deux-Ponts, une exposition de nos produits, fort remarquable en dépit de son exiguité, s'était terminée sur un plein succès dont les échos avaient dépassé les limites du Palatinat. On voyait même des vieillards aux cours de français. Aussi, quand l'autorité d'occupation fit connaître son intention d'établir le livre d'or des anciens soldats de la Grande Armée, les diplômes conservés par les familles arrivèrent en foule.

Pas plus qu'en Hesse rhénane, il ne fut possible d'éluder

longtemps l'aspect politique du problème. Les esprits fermentaient. A Landau, à Bergzabern, à Germersheim couraient des bruits d'annexion ou d'autonomie. D'une façon générale, on s'attendait à un changement, sans savoir ce que l'avenir apporterait. Les fonctionnaires bavarois eux-mêmes, personnages d'ancien régime, se résignaient à l'inévitable. Le gouverneur, M. von Winterstein, pensait être dans le mouvement en présentant au général Gérard un projet d'université palatine dont Munich ne s'était pas soucié jusque-là.

Républicain convaincu, Gérard semble s'être fait un certain nombre d'illusions sur l'attachement des populations à la cause de la démocratie. Les protestants palatins, qui sont en faible majorité, sont gens profondément religieux, très près de leur compatriotes catholiques avec lesquels ils s'entendent fort bien pour défendre en commun (comme cela se passe en Alsace) leurs libertés confessionnelles. Si le principe monarchique a pour eux peu d'attraits, ils ignorent également la mystique républicaine. Il était dangereux de fonder quelque espoir sur l'action d'une masse aussi inconsistante, aussi indifférente, à moins qu'on ne fût décidé à prendre sa tête pour lui imposer une solution à laquelle elle n'aurait eu qu'à donner après coup son adhésion de principe.

Un mot revenait alors à chaque instant dans la bouche des politiciens palatins : die *Tatsache*, le fait accompli, indiscutable. Il résume tout : on n'aime pas la Bavière. On lui reproche la maladresse de ses fonctionnaires et l'état de civilisation retardée, de minorité et de tutelle dans lequel elle tient le pays. On ne se sent pas assez fort cependant pour secouer le joug. On sera reconnaissant à la puissance qui donnera au Palatinat la place qui lui revient dans les domaines économique et intellectuel. Mais qu'elle agisse par voie d'autorité, il n'y a pas d'autre moyen d'en sortir.

Telle était l'opinion qu'exprimaient avec plus ou moins de netteté, de bonheur ou d'enthousiasme, les députés Hoffmann et Richter, du centre, Gebhardt, de la droite. La presse, de la socialiste *Pfaelzische Post* à la catholique *Pfaelzer Zeitung*, faisait écho à cette opinion, pour s'en réjouir ou pour se lamenter. Et si des craintes s'exprimaient parfois avec insistance, c'était moins contre le principe même de la République

palatine qu'elles se manifestaient que contre l'exiguïté du futur État. Pour des raisons économiques, fort plausibles, on souhaitait en général que le Palatinat s'arrondît du Birkenfeld, de la région de Kreuznach et d'Alzey et de la Sarre[1].

La trace de ces préoccupations est visible dans la réunion que tinrent à Landau, au mois de février 1919, quarante-six notables palatins. Le député Hoffmann fit un discours assez nébuleux; on comprit surtout que l'Allemagne battue était un navire en mauvais état, qu'il fallait se préparer à évacuer rapidement. A l'issue de l'Assemblée, une adresse fut envoyée au général Gérard dans le but d'obtenir de la Conférence de la Paix la reconnaissance de l'État autonome. M. von Winterstein lui-même laissait entendre qu'il était prêt à trahir son gouvernement, pour peu qu'on le pressât d'accepter la présidence de la future République.

Avec des principes aussi indéfectibles, on devait s'attendre à voir tous ces fantoches retourner leur veste, aussitôt qu'ils s'apercevraient que le gouvernement français n'inclinait ni à l'annexion, ni à la constitution d'un État tampon. La hantise du désordre, la crainte du bolchevisme et des répressions nationalistes (on assassinait Kurt Eisner à Munich) avaient incité les hommes politiques et le peuple lui-même à se serrer autour des Français, Mais, à partir du mois de mars, les nouvelles de la Conférence de la Paix commençaient à parvenir aux députés palatins. Ceux-ci voyaient par contre s'élaborer à Weimar la constitution qui allait donner à l'Allemagne le sentiment de son nouveau destin. La notion de haute trahison, si vague, presque inexistante même, à l'époque du sauve-qui-peut général, se précisait chaque jour plus dangereusement dans leur esprit. De leurs séjours en Allemagne libre, de leurs échanges de vues avec leurs collègues rencontrés à Weimar, ils rapportaient l'impression de s'être trop avancés lorsqu'ils avaient mis leur confiance dans les autorités d'occupation, au moment où les plénipotentiaires français renonçaient à la barrière du Rhin.

Tel le député socialiste Profit. Dès le 3 avril, il avait fait

1. Aussi la décision de la conférence de la Paix de placer la Sarre sous les auspices de la S. D. N. en attendant le plébiscite qui, en 1935, déciderait de son sort, porta-t-elle un coup assez rude à l'élément francophile palatin.

amende honorable à Neustadt. On lui avait affirmé, paraît-il, « qu'à partir du traité de Paix et pour toujours, le Rhin constituerait la frontière militaire de la France[1] ». Cette éventualité écartée, les socialistes s'empressaient de se parer des principes qu'ils avaient si bien abandonnés pour la circonstance, en revenant à la conception de l'unité allemande, qui est un dogme du parti. Les catholiques, à leur tour, suivaient le mouvement et opéraient une prudente conversion, avec d'autant moins de répugnance que beaucoup d'entre eux préféraient intérieurement, à la conception d'un État palatin trop imprégné de protestantisme, l'idée de la Grande République Rhénane, largement ouverte aux aspirations du Centre. Neuf jours après Profit, le député catholique Hoffmann — celui-là même qui n'avait pas hésité, deux mois auparavant, à demander au général Gérard d'agir dans le sens de l'autonomie — déclarait en réunion publique qu'il n'avait envisagé la création d'une république palatine que parce qu'il la croyait selon l'esprit du traité de Paix.

Le petit groupe des républicains palatins, soutenu jusqu'alors de la sympathie avouée des populations, se trouva donc subitement « en l'air », au moment même où, en Prusse Rhénane, Dorten se voyait abandonné d'Adenauer, et livré à ses propres forces. Une situation si semblable eût dû rapprocher des hommes qui se connaissaient peu, mais poursuivaient des buts analogues. Elle n'eut pourtant d'autre conséquence que de les pousser aux mêmes actes extrêmes. On touche ici l'inconvénient que nous avons déjà signalé de la « cloison étanche », placée entre les deux zones d'occupation. Les deux généraux qui avaient agi de leur propre mouvement, pour ne pas décevoir des espoirs surgis spontanément, hésitaient à se concerter sur des faits qu'ils étaient censés officiellement ignorer. Et leurs protégés respectifs, qui connaissaient cette étrange situation, n'avaient d'autre souci que celui de se devancer mutuellement, pour voir tourner à leur profit une opération assez hardie. Cette rivalité latente n'était pas faite pour augmenter les chances de réussite.

1. Voyez G. Vial-Mazel : *Vers une république rhénane.*

De la journée des dupes au coup de force.

Le 17 mai, à peu près à l'heure où Kastert et Kuckhoff étaient introduits auprès du général Mangin, le docteur Haas, chef des républicains, accompagné de vingt notables palatins, venait à Spire demander à M. von Winterstein, gouverneur de la province, de recevoir le vœu d'indépendance du pays. Ce fut vraiment la journée des dupes. M. von Winterstein, qui ne pensait plus du tout à ses projets de décentralisation universitaire, n'en fit pas moins bonne figure aux naïfs quémandeurs. Il leur expliqua courtoisement qu'il ne pouvait prendre une décision aussi grave sans consulter sa Diète, et leur promit une réponse pour le lendemain. Le résultat ne se fit pas attendre. La Diète, dûment stylée, et qui avait survécu à l'ancien régime par une anomalie dont ses membres étaient les premiers à s'étonner, affirma à l'unanimité l'attachement du Palatinat à la cause allemande.

Le tour était joué. M. von Winterstein, qui avait promis au général Gérard de recevoir la délégation avec toute la bonne grâce désirable, et d'examiner dans quelle mesure il pourrait lui donner satisfaction, faisait arrêter le 21 juin, à Landau, les quatre principaux chefs républicains, inculpés de haute trahison.

Gérard se fâcha. Il demanda au maréchal Foch, et obtint de celui-ci, l'expulsion de von Winterstein, qui refusa de s'en aller, et fut, le 31 mai, déporté sur la rive droite, *manu militari*. Il y retrouva le maire, le juge et un procureur qui avaient trempé dans l'affaire et l'avaient précédé dans l'exil. Une affiche officielle fit connaître que l'autorité militaire était décidée à ne pas laisser molester par certains fonctionnaires allemands les Palatins suspects d'aimer la France, et qu'elle sévirait contre tous les abus de pouvoir destinés à empêcher les populations « de faire connaître librement leurs désiderata, pour le plus grand bien de la prospérité économique du pays, à la condition qu'ils ne troublent en rien l'ordre public dont l'armée française est responsable. »

L'acte de fermeté du général Gérard n'était plus suffisant à cette époque pour rendre aux populations la confiance en elles-mêmes qu'elles avaient perdue. Mais il devait inciter les

républicains qui s'étaient compromis pour la cause de l'indépendance à jouer leur va-tout en profitant de la neutralité amicale de l'autorité d'occupation qui les avait débarrassés de Winterstein. Au courant du projet de Dorten, et décidés à ne pas tarder davantage, ils partirent le même jour que lui, le 1er juin.

Ce fut l'échec complet d'une révolution d'opérette. A Spire, les partisans du docteur Haas se portèrent de l'hôtel Gambrinus sur le palais du gouvernement. Plusieurs jours d'avance, ils avaient eu soin d'annoncer *urbi et orbi* le coup d'État. Dans ces conditions, les autorités locales, sachant qu'elles n'auraient même pas vis-à-vis de Munich l'excuse d'avoir été surprises, avaient décidé, la mort dans l'âme, de résister. De Ludwigshafen, les socialistes avaient amené des prolétaires solides et résolus. Abandonné de la plus grande partie de ses troupes, Haas avait réussi à occuper un instant le cabinet du gouverneur. Il en fut peu après chassé à coups de triques, sans avoir pu même placer son discours. Entouré d'une poignée de fidèles, il ne dut qu'à la protection de nos soldats, chargés du service d'ordre, de ne pas être écharpé. L'intervention française, d'ailleurs, n'alla pas plus loin, et le successeur de Winterstein, M. Von Schlingenberg, tint à exprimer au général Gérard ses remerciements pour « l'attitude bienveillante », pour « la réserve scrupuleuse que l'autorité militaire française s'était imposée en face des manifestations politiques du 1er juin ». Cette désinvolture narquoise différait quelque peu des hésitations du bourgmestre de Mayence, montrant à la même heure, au général Mangin, toute la candeur de son âme indécise. Des attitudes aussi diverses marquent la différence de prestige des deux chefs. Mais les résultats à Spire et à Wiesbaden étaient sensiblement les mêmes, et aussi peu brillants que possible.

Après la signature du traité de paix.

On avait, de part et d'autre, perdu la dernière chance de soustraire les pays rhénans au régime commun imposé à toute l'Allemagne. Trois semaines après ces événements, le traité de Versailles, conclu entre l'Entente « et l'Allemagne

d'autre part », consacrait le principe de l'occupation temporaire, sans dédommager du moindre traitement de faveur les indigènes, sur qui pesaient les charges. Dans le régime qui entrerait en vigueur aussitôt le traité ratifié, la Rhénanie jouerait le rôle d'un double gage aux mains des Alliés — gage de sécurité, gage de réparations. En privant momentanément l'Allemagne de la place d'armes offensive du Rhin, on forçait ses foudres de guerre à de salutaires réflexions. En occupant une de ses plus riches provinces, on l'incitait à payer sa dette, pour recouvrer sa liberté d'action. C'était un système de légitime chantage qui, s'il n'était pas exempt de graves critiques, avait du moins l'avantage d'être cohérent. On pouvait espérer, grâce à ce levier, exercer une pression efficace sur Berlin, mais une telle solution ne semblait pas laisser de place aux aspirations rhénanes dont les derniers événements avaient mis en lumière le caractère confus et désordonné. Nos représentants sur le Rhin étaient liés en quelque sorte par la signature du président du Conseil français, apposée au bas d'un pacte qui faisait bon marché du particularisme allemand. Et ceux des Rhénans qui avaient pu croire, contre toute vraisemblance, à un redressement de la politique française, savaient maintenant qu'il ne fallait plus compter sur l'appui d'une nation résignée à abandonner les rives du Rhin avant même d'avoir recouvré la créance complète de ses réparations.

Dès lors on conçoit la réserve grandissante des partis rhénans, tant à l'égard de l'occupation française que des idées autonomistes un instant en faveur. Mais contrairement à toutes les prévisions, la double aventure du 1er juin qui avait si mal à propos prouvé la faiblesse des organisations séparatistes, souleva une émotion véritable parmi les populations. Peu sensibles aux modalités du traité de paix, inattentives aux délibérations constitutionnelles de Weimar, elles avaient été frappées du fait que des hommes, des Rhénans, avaient enfin osé lever contre Berlin, contre Munich, l'étendard de la révolte. Pour elles l'insuccès n'était pas définitif puisque, grâce à la présence des autorités françaises, les meneurs n'avaient pas été inquiétés. D'Aix-la-Chapelle, de Cologne, de Coblence, de Bitburg, des listes de pétitions ne

cessèrent d'affluer chez le docteur Dorten pour réclamer le plébiscite prévu théoriquement dans la constitution de Weimar, mais auquel, chez les vainqueurs, personne ne songeait. Dans le Palatinat, les républicains, instruits par la leçon de Spire, commencèrent à s'organiser. Ils fondèrent la « Ligue de l'Indépendance ». Elle eut son organe, d'abord simple tract, bientôt vrai journal, qui connut son heure de prospérité, se vendit dans toute la province, et jusqu'en Hesse. Les masses ouvrières d'Oppau et de Ludwigshafen parurent revenir de leurs préventions et soutenir le mouvement autonomiste. Les idées républicaines étaient dans l'air. Des officiers appartenant à l'État-Major particulier du général commandant l'armée furent acclamés dans les rues de Landau par les prolétaires conscients.

Gérard était mal placé pour résister à cette popularité réelle, mais dangereuse puisque le traité de paix nous laissait moralement désarmés. Après Versailles, après Weimar, une seule voie restait aux aspirations rhénanes et palatines : le fédéralisme étendu à toute l'Allemagne, l'association harmonieuse d'États égaux en droit, par opposition à la conception bismarckienne qui enserrait les deux tiers de l'Allemagne dans l'armature prussienne et consacrait l'hégémonie incontestée des gens de Berlin. Cette politique avait l'avantage, en cas de succès, d'enlever à la nation de proie la direction des affaires du Reich. Mais elle devait avoir pour conséquence la reconstitution de la Grande Allemagne de 1848, et pour aboutissement logique le rattachement de l'Autriche. Elle était donc, par essence, très différente de celle qui avait été pratiquée, avant le 1er juin, en Hesse rhénane et dans le Palatinat. Elle lui était même opposée, puisqu'elle signifiait, somme toute, la fin de tous les particularismes, sans excepter de ceux-ci le prussien.

Dorten — nous le verrons plus loin — eut la notion d'une telle politique, quand il tenta de nouer le contact avec tous les adversaires de la Prusse capables de faire bloc avec lui; mais il ne put se dégager de toutes les contradictions qu'il eût fallu résoudre, à une époque bien peu propice. Quant aux républicains palatins, ils s'entêtèrent à poursuivre la conquête d'un objectif limité, que les événements avaient depuis longtemps dépassé.

Fin de l'aventure palatine.

Un homme vit dans quelle impasse ils s'engageaient et tenta de réagir. Le colonel de Metz, résidant à Spire, faisait partie du cadre de ces administrateurs permanents, chargés de la surveillance des fonctionnaires allemands, qui devinrent par la suite les délégués de la haute commission interalliée. Il avait sous ses ordres des contrôleurs de cercle et sa juridiction s'étendait à tout le Palatinat. Elle était donc territorialement identique à celle du général Gérard, parce que à la différence de la zone de la Xe armée, formée d'une mosaïque d'États, ou plus exactement de fragments d'États, le Palatinat constituait une unité administrative. Cette particularité donnait au poste qu'occupait Metz une importance particulière. Si, d'autre part, il dépendait théoriquement du général Gérard, il avait sur celui-ci, exposé à tous les regroupements de force, l'avantage de représenter l'élément fixe d'un système où la continuité de vues était absolument indispensable. Il pouvait ainsi s'offrir le luxe d'avoir des idées personnelles, et ne s'en priva pas.

En bref, Metz joua la carte bavaroise, non comme on l'a dit, parce que réactionnaire et catholique — de 1919 à 1924 il a montré une égale aptitude à s'aboucher avec les cléricaux les plus notoires et avec les éléments les plus avancés — mais parce que, vivant en contact permanent avec les fonctionnaires bavarois et les populations palatines, il éprouva vite le peu de consistance de l'organisation républicaine, de plus en plus déconsidérée par les agissements des franches canailles et des maîtres chanteurs qui s'étaient glissés dans son sein. De nombreux Palatins, qui n'avaient aucune sympathie pour la social-démocratie de Berlin, n'en ressentaient pas davantage pour ce mouvement activiste et anticlérical qui répugnait à leurs consciences. L'évêque de Spire, monseigneur Sébastian, était alors du nombre; il se serait peut-être accommodé de la république telle que la concevaient Dorten et Klingelschmitt, catholiques malgré tout proches du Centre. Mais de celle de Haas et du bolchevisant Eichhorn, jamais. Et le colonel de Metz, plus porté que Gérard à tenir compte

des répugnances des curés, savait qu'on ne remonterait pas un tel courant, et qu'il serait préférable de le canaliser.

Son activité politique se réduisit, en fait, à des coups de sonde et à des prises de contact telles que l'entrevue qu'il accorda plus tard à Meyer-Koy, chef du parti royaliste bavarois, et adversaire déclaré de l'Angleterre. C'était encore trop cependant. Depuis le 1er juin Gérard était assagi, mais non repentant, et les fonctionnaires locaux, qui connaissaient les divergences d'opinion des deux chefs français, ne se firent pas faute, pour les manœuvrer, de profiter des facilités que leur donnaient des méthodes renouvelées du secret du roi.

M. von Winterstein, réfugié à Heidelberg après un voyage à Paris où il avait été convoqué par Brockdorff-Rantzau, mit à profit cette situation pour diriger contre nous, en Allemagne et chez nos Alliés, une campagne perfide où l'attitude des autorités françaises faisait l'objet de comparaisons peu flatteuses avec la correction des Américains et des Anglais. En même temps, le thème du « vandalisme français » et de « la honte noire » commençait à faire son apparition. *Passato il pericolo, gabbato lo santo.* Les journaux allemands qui, à l'époque du spartakisme, avaient rendu hommage à la belle tenue des troupes françaises, ne parlaient plus que de viols, d'exactions, « de chevalets de torture » et de « cravaches de peau d'hippopotame ».

Dorten se rapproche des Bavarois.

Quand, en même temps que Mangin, Gérard disparu — les deux armées d'occupation fusionnant sous le nom d'armée du Rhin — les autonomistes étaient résignés à leur sort et dégoûtés pour longtemps de l'aventure. Aussi les Munichois, définitivement rassurés, cessèrent-ils de croire à la nécessité de faire des sacrifices en Palatinat pour former le front commun contre la Prusse. A cette époque, c'est avec Dorten qu'ils négociaient — avec Dorten revenu de ses illusions françaises, et décidé à mener la lutte sur le terrain de la politique intérieure, à l'aide des moyens légaux autorisés — en principe! — par la constitution nouvelle.

Cette collusion des monarchistes bavarois et du républicain

Dorten ressemblait quelque peu au mariage de la carpe et du lapin. On ne discerne pas bien, en effet, à première vue, quelle communauté d'intérêts pouvait exister entre le chef rhénan, à la recherche de ses troupes, manquant de cadres, ne disposant d'aucune administration, et ces Munichois, beaucoup plus particularistes que fédéralistes, dont le but lointain, mais à demi avoué, était la restauration des Wittelsbach. La haine de la Prusse elle-même n'était pas un ciment assez fort pour lier ces divergences. Il y avait à la fois plus et mieux : une égale aversion pour la nouvelle politique du Centre catholique.

La Bavière ébauchait alors une évolution qui allait, au mois de mars 1920, — au lendemain même de l'échec du *putsch* Kapp-Luttwitz, — lui faire éliminer le socialisme de Hoffmann après le communisme larvé de Kurt Eisner, au profit d'un des chefs du nouveau parti populaire bavarois von Kahr. Le coup était plus dur encore pour le Centre que pour les socialistes : en fondant le parti populaire bavarois, à tendances réactionnaires très prononcées, le docteur Heim, chef de la puissante *Ligue des paysans*, avait entendu rompre ouvertement avec le Centre d'Erzberger, trop perméable à son gré aux doctrines collectivistes, et séparer, par cette scission retentissante, la cause des catholiques bavarois de celle de leurs autres coreligionnaires allemands.

Le docteur Dorten n'avait pas les mêmes raisons d'en vouloir au parti du Centre, mais il en avait d'autres qui les valaient bien. L'attitude de ce parti venait d'ajouter pour lui une nouvelle déception à celles qu'il lui avait causées le 1er février et le 1er juin. Déception d'autant plus cruelle que le Centre, un instant, avait paru se ressaisir.

Si, en effet, son opportunisme naturel, joint à l'éternel souci de ne pas abandonner à leur sort les catholiques de la *Diaspora*, l'avait fait renoncer à défendre à Weimar sa conception d'une fédération d'États-Pays, le fameux article 18, introduit par son leader rhénan Trimborn dans la constitution réservait au moins expressément la possibilité de former par plébiscite de nouveaux États dans le cadre du Reich, soit par séparation d'un grand État, soit par fusion de plusieurs États en un seul. Ce compromis semblait laisser une fenêtre ouverte

sur un avenir où la Prusse ne serait plus seule à dicter sa loi. Le Centre, confus de tant d'audace, se hâta de fermer cette fenêtre. De telles conditions furent mises au plébiscite éventuel qu'il fut avéré que son résultat serait toujours négatif. Puis on tomba d'accord pour décider que pendant une période de deux années — celle où les aspirations fédéralistes avaient le plus de chance de s'exprimer — aucune modification territoriale ne serait possible. Enfin, brûlant ce qu'il avait adoré, désireux d'effacer par une surenchère patriotique le souvenir de la défaillance de décembre 1918, le Congrès des sections rhénanes du Centre, réuni pour la première fois depuis la guerre à Cologne, le 15 septembre 1919, affirmait que l'Assemblée nationale de Weimar avait complètement changé la face du problème rhénan. « L'évolution vers un État unique, qui a dépouillé les droits spéciaux des États particuliers de la plus grande partie de leur signification », était célébrée dans la motion de clôture comme « un » progrès immense ». Conséquence : les aspirations rhénanes devaient être subordonnées « à la réorganisation territoriale du Reich et de ses intérêts généraux ». Si, en définitive, cette réorganisation ne pouvait se faire par la constitution prévue de l'État unique, la solution d'une fédération d'États ne serait envisagée qu'après délibération de l'Assemblée Nationale, à l'exclusion de toute initiative particulière. Et l'exclusion du parti serait prononcée contre « quiconque participe ouvertement ou en secret à une agitation ayant pour but la séparation d'avec le Reich ».

Le Centre passait, cette fois, sans ambiguïté possible, dans le camp des défenseurs impénitents de l'unité allemande, dont la Prusse socialiste devait être la première bénéficiaire Monarchistes bavarois et activistes rhénans se voyaient du même coup jetés les uns vers les autres. Ils devaient être bientôt rejoints par les autres adversaires traditionnels de la Prusse, Hessois de la Hesse-Cassel, Hanovriens qui, depuis 1866, n'avaient jamais pris leur parti de la défaite de Langensalza. Et ce furent les conversations de Wiesbaden, qui eurent lieu du mois de décembre 1919 à janvier 1920 et réunirent, aux côtés du Rhénan Dorten, les Bavarois Heim et Bothmer, le guelfe hanovrien Dannenberg, le prince Isenburg, hessois.

Les diverses conceptions fédéralistes.

Il était inévitable que les points de vue différassent grandement. Heim et Bothmer, qui avaient lié leur sort et travaillaient la main dans la main, n'avaient même pas une conception analogue du problème bavarois. Heim, nous l'avons vu, était à la fois l'homme de ce nouveau *Parti populaire bavarois*, qui s'était séparé du vrai Centre, en haine des socialistes, et le chef de la *Ligue des Paysans*. Très particulariste d'esprit, très aimé des populations agricoles, à demi paysan lui-même, il se disait « d'abord agrarien, ensuite catholique, puis Bavarois, enfin Allemand ».

Quant à Bothmer, c'était un aristocrate doué de plus d'idées que de principes. Il avait été, pendant la guerre, pangermaniste à tous crins, et l'ami de l'amiral Tirpitz. La défaite et la révolution avaient fait de lui le champion de Rupprecht de Wittelsbach. Protestant, issu d'une ancienne famille hanovrienne, transplantée depuis longtemps en Bavière, il avait, à la différence de la plupart des Bavarois, qui ne sont que particularistes, le fédéralisme dans le sang. Il songeait à cette époque à la création d'une grande Allemagne augmentée de l'Autriche, où la Prusse, amputée de la Rhénanie et du Hanovre, eût été rejetée au delà de l'Elbe. Sans sympathie excessive à l'égard de la Grande-Bretagne, il concevait, pour faire pièce à l'hégémonie des Anglo-saxons, la formation d'un bloc continental où seraient entrées, avec l'Allemagne nouvelle, la France, l'Italie et la Hongrie.

Les Hanovriens avaient des vues moins ambitieuses. Ils ne prétendaient pas à remanier la carte d'Europe, mais à déchirer l'acte d'annexion qui, après Langelsalza, et l'exil du roi George V, les avait livrés, pieds et poings liés, à l'administration prussienne. L'autonomie qui leur avait été toujours refusée depuis, malgré les vives protestations du parti guelfe, ils ne désespéraient pas de l'obtenir maintenant par la voie légale, grâce à l'application du paragraphe 18. Quatre ans plus tard, cet espoir devait être déçu par le résultat négatif d'un plébiscite au cours duquel Noske, Severing et le maréchal Hindenburg payèrent largement de leur personne en faveur de la Prusse.

La position du prince Isenburg à l'égard du mouvement rhénan n'était pas moins curieuse que celle du comte Bothmer. Il n'avait, bien entendu, reçu aucune investiture officielle du gouvernement hessois pour poursuivre ces entretiens. Dorten était trop compromettant pour qu'à Darmstadt on ne se tînt pas sur une prudente réserve, accrue encore de la peur où l'on était d'attirer l'attention des fonctionnaires prussiens. Mais en fait, dans cet État patriarcal où l'union sacrée régnait, il y avait une quasi-unanimité tacite, des socialistes aux monarchistes, pour laisser faire Isenburg et souhaiter son succès.

Le vieux cordonnier Ulrich que le hasard des révolutions avait fait succéder au grand-duc de la Hesse à la tête du gouvevernement de Darmstadt n'avait aucune sympathie pour les gens de Berlin. Son socialisme n'était pas le leur. Une visite qu'il accepta, après de longues hésitations, de faire à Mayence, au général Mangin, la satisfaction un peu craintive qu'il éprouva, à sa sortie du palais grand-ducal, lorsqu'une compagnie de chasseurs à pied lui rendit les honneurs réservés aux chefs d'État, achevèrent de le convaincre des bonnes intentions françaises. Son ministre Brentano, chef du Centre hessois qui cachait sous des dehors paysans une véritable finesse d'homme de gouvernement, était un fédéraliste convaincu. Le grand-duc de Hesse lui-même, qui continuait de vivre à Darmstadt, entouré du respect et de l'affection de ses anciens sujets, profitait de son entrée forcée dans la vie privée, pour ne pas céler plus longtemps la haine solide qu'il avait toujours portée à Guillaume II et déclarer à un journaliste rhénan qu'il trouvait l'occupation française fort libérale.

Dorten, semble-t-il donc, devait s'entendre avec Darmstadt. A y regarder de plus près cependant, on est bien près de constater que le mouvement fédéraliste hessois fut une contremine chargée par Berlin pour faire sauter la république rhénane. Ses premières manifestations se produisirent en mars 1919, au moment où la scission du comité de Cologne et du comité du Rhin moyen orientait ce dernier vers la voie de l'activisme. Une république hessoise, ressuscitant la grande Hesse avec Giessen et Cassel, eût été un obstacle sérieux à la formation du jeune État rhénan. Autonome, elle

lui eût enlevé Darmstadt et peut-être Mayence, avec la Hesse rhénane; elle se fût implantée comme un coin sur la rive gauche du Rhin. Incorporée à l'État rhénan, elle eût menacé son caractère nettement catholique par l'afflux d'une population protestante. Au sein même des groupes politiques d'obscures intrigues divisaient les partisans de la Hesse-Cassel et de la Hesse-Darmstadt — ceux qui voulaient rattacher la province de Starkenburg à la Hesse et ceux qui la donnaient à la Rhénanie. La question de Francfort, aussi difficile à laisser en dehors du nouvel État qu'à incorporer dans celui-ci, venait encore compliquer le problème. Pour brouiller les cartes, Berlin avait beau jeu.

Il suffit d'exposer ces contradictions pour faire toucher du doigt les difficultés toujours croissantes rencontrées par Dorten dans sa lutte contre la Prusse. Soucieux de se mettre au diapason de Weimar, il avait élargi la conception primitive, — qui limitait à l'origine l'État rhénan à la rive gauche du Rhin — jusqu'à comprendre dans ses frontières d'une part la Westphalie et les pays de l'embouchure de l'Ems, d'autre part le Palatinat bavarois. Plan grandiose mais trop vaste, en une heure aussi peu propice à la lutte contre la Prusse. Pour le Palatinat notamment, les mêmes obstacles à une alliance étroite se dressaient à l'examen qu'en Hesse, la disparition des républicains palatins ne laissait pas le champ libre aux entreprises de Dorten. Ami des Bavarois, il pouvait en effet difficilement songer, pour fonder l'État rhénan, à leur enlever la province où ils avaient eu tant de mal à maintenir leur autorité.

A ces difficultés de haute politique, s'en mêlèrent d'autres, plus prosaïques. Dorten avait, au lendemain de son échec, fondé à Wiesbaden le « bureau mixte », sorte d'office économique destiné à mettre en contact industriels français et allemands. Il était tentant pour la Hesse, le Hanovre et la Bavière d'échapper au blocus qui continuait d'enserrer l'Allemagne non occupée. Dorten semblait l'intermédiaire tout indiqué pour pratiquer avec les Français la politique du ventre. S'inspirant du plan Ganter Gillemans, qui eut son heure de vogue, il avait fait entrevoir à Heim des perspectives de troc des bois et du bétail de la Bavière contre le charbon

de la Sarre. Il fallut bientôt s'apercevoir du peu de consistance de tout cela. En fait, le « bureau mixte » fit fort peu d'affaires et finit par disparaître.

Confusion croissante du problème rhénan.

De telles déceptions au milieu d'une situation aussi confuse n'étaient pas faites pour apaiser les troubles de conscience des négociateurs improvisés de Wiesbaden. La sincérité des politiciens allemands ne va jamais très loin et l'on serait tenté de dire qu'ils sont toujours prêts à trahir, suivant les circonstances, le Reich ou la France, pour le plus grand bien de leur petite patrie, si le mot de trahison ne sonnait vraiment trop haut pour caractériser des pratiques, somme toute assez vénielles, dans un pays dont l'unité est si récente et si artificielle. Les pangermanistes les plus authentiques, les « jusqu'auboutistes » les plus convaincus n'ont pas toujours, après la défaite, été les derniers à tirer leur épingle du jeu. L'état d'esprit d'un Stinnes, partisan d'une paix d'annexion tant que les victoires succédaient aux victoires, puis cherchant à tirer profit dans la paix des malheurs de la nation pour mettre la main sur les chemins de fer et sur les voies fluviales du Reich, n'est pas très différent de celui d'un Dorten, et « le séparatisme » du brasseur d'affaires est, à tout prendre, d'un ordre moins élevé que celui du partisan. Il est bien peu d'hommes politiques en Allemagne qui n'aient, à un moment quelconque, songé à de fructueuses volte-face. Il en est encore moins qui aient payé leur trop grande souplesse d'un procès de haute trahison. Un Adenauer lâche la Prusse quand tout va mal, se ravise et manque de finir dans la peau d'un ministre de l'intérieur du Reich. Un Hoffmann, Palatin d'origine, est d'abord président du Conseil de Bavière; il se retourne contre Munich, est à deux doigts, en 1923, de proclamer l'indépendance du Palatinat, se ravise à temps et reste député au Reichstag. Un particulariste bavarois comme Heim fait alliance avec Dorten en 1919, nous presse en 1921 d'occuper la Ruhr, dans l'espoir d'accentuer la débâcle des Berlinois, vote contre Marx pour le protestant Hindenburg en 1925 et se range aux côtée des

plus farouches nationalistes prussiens pour réclamer la révision du plan Dawes, la fin de l'occupation et combattre en même temps l'idée du rapprochement franco-allemand. Quelques platitudes supplémentaires à l'égard de Berlin, et l'on passe l'éponge. L'évêque Sébastian pour qui, en 1919, la France était « la plus grande puissance morale de l'univers », se fait pardonner ce manque de loyalisme en refusant, en 1923, la sépulture religieuse aux autonomistes assassinés. Les moins habiles comme Kastert et Kuckhoff, se contentent de renoncer à la vie politique. Seuls, les imprévoyants de l'avenir oublient de miser sur les deux tableaux, et il leur en coûte généralement fort cher, tant le marchandage et la contre-assurance sont entrés dans les mœurs.

Les adversaires allemands de la Prusse étaient d'autant moins portés à aller jusqu'au bout de leur position qu'ils sentaient ce que leurs aspirations avaient d'anachronique. Le fédéralisme qu'ils invoquaient n'était pas absolument pur. On y relevait des traces non équivoques de ce vieil esprit particulariste et dynastique, si dangereux pour l'unité allemande. Et c'est cette unité que les partis avaient avant tout cherché à sauver à Weimar. C'est à cause d'elle que les monarchistes prussiens s'étaient provisoirement ralliés à la solution républicaine. C'est à cause d'elle encore que Hugo Preuss, le père de la constitution nouvelle, eût désiré éliminer même la notion du fédéralisme, niveler les différences ethniques et géographiques.

Pour appuyer l'action des fédéralistes allemands, les aider à emporter une position aussi forte, l'intervention même intelligente de chefs déjà désavoués — d'un Mangin à Mayence, d'un colonel Metz à Spire, — ne pouvait suffire. Cette politique était trop vaste pour eux. Étendue à toute l'Allemagne, elle débordait les limites de leurs différents secteurs. Paris seul pouvait la mener, et Paris n'avait pas de doctrine allemande.

Il faut convenir qu'après Versailles la politique fédéraliste était d'un maniement délicat, mais enfin, les nombreux manquements allemands au traité, le refus des Anglo-Saxons de nous accorder le pacte de garantie promis, pouvaient la justifier en droit.

Qu'elle eût été praticable et fructueuse, c'est ce qui paraît incontestable. On a parfois, il est vrai, accepté trop facilement pour argent comptant ce qui n'était qu'un chantage à l'adresse de la Prusse, afin d'obtenir des concessions politiques, financières, judiciaires ou « culturelles ». Il n'en reste pas moins qu'en 1918 la Bavière n'éprouvait à aucun degré cette *Reichsfreudigkeit*, sans laquelle les Allemands sont toujours portés à s'assurer des amis dans le camp opposé. Elle n'aimait guère la France, mais elle détestait plus encore le socialisme. Et elle eût été prête à bien des sacrifices envers les Alliés pour pouvoir prendre en Allemagne la place de la Prusse. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'examiner les avantages et les inconvénients d'une solution de cet ordre. On les devine d'ailleurs sans peine, et il suffira de les mentionner : la restauration des Wittelsbach pouvait, par un conflit avec la Prusse républicaine, marquer la fin de l'unité allemande, mais elle risquait aussi d'aboutir au résultat contraire, si le triomphe des monarchistes avait été trop absolu. L'Empire allemand agrandi de l'Autriche aurait alors été reconstitué sous le sceptre de Rupprecht de Bavière. Autre point : à l'époque où la vague rouge menaçait de déferler sur l'Europe, on était tenté d'utiliser l'horreur du bolchevisme ancrée au cœur des Bavarois, mais il fallait dans ce cas autoriser la formation et l'armement des gardes d'habitants, noyau possible d'une nouvelle armée allemande.

La politique d'amitié bavaroise n'allait donc pas sans des risques certains — mais quelle politique n'en comporte pas? Elle était cependant bien séduisante. Il semble qu'elle ait un moment retenu l'attention de M. Paléologue, alors qu'il était secrétaire général du ministère des Affaires étrangères. Plus tard, l'envoi de M. Dard à Munich marqua timidement notre intention de maintenir des distinctions nécessaires. Et certes, il n'était pas indifférent pour la France qu'une détente en Palatinat occupé permît d'amorcer des relations courtoises avec un des membres, jusque-là hostile, de la communauté germanique. Des restaurations partielles eussent été la meilleure sauvegarde des particularismes allemands, l'obstacle le plus solide au maintien de l'unité bismarckienne. On a barre sur des princes, beaucoup mieux que sur des peuples

et leurs éphémères représentants. Enfin, la réconciliation — impossible avec toute l'Allemagne à moins de lui rendre ce qu'elle avait perdu en 1919 et même de lui donner ce qu'elle n'avait pu nous prendre pendant la guerre — il n'était pas défendu de l'envisager avec certains pays allemands plus près de nous, avantagés par nous.

Seulement cette grande politique dont Mangin et Metz parurent avoir le sentiment, et que le général Degoutte préconisa plus tard sans trouver d'écho au quai d'Orsay, un gouvernement d'opinion, gorgé d'informations tendancieuses, est bien mal armé pour la poursuivre. Elle demande, pour que les avantages passent les inconvénients, un doigté particulier, et l'assurance de pouvoir former de longs desseins. Elle ne se conçoit pas sans une absence totale de mysticisme parlementaire — sans une méfiance raisonnée à l'égard du principe trop facilement admis de la Sainte-Alliance des démocraties.

Vaine puissance des mots qui masque des réalités si différentes! La démocratie telle que l'entendent des Anglais ou des Français n'existe guère naturellement au pays où le culte de « l'homme fort » est de tradition, — au pays où a pris naissance la théorie de *l'Obrigkeitstaat*, de l'État basé sur le principe d'autorité, de l'État-Providence, de l'État-Dieu. Une révolution provoquée par une cause accidentelle — la défaite — ne suffit pas à transformer un peuple accoutumé depuis des siècles à l'obéissance passive. Il était donc parfaitement vain de trop sacrifier à cette idole, de prétendre chercher dans les partis allemands l'image et le reflet de la politique intérieure française, de vouloir accorder à la républicaine *Bannière d'Empire* des qualités pacifiques qu'on déniait sans hésiter au réactionnaire *Casque d'acier*. Pour combattre avec efficacité le centralisme prussien, il eût fallu avoir l'esprit libre et les mains libres. Nous n'avions ni l'un, ni les autres.

En face d'un adversaire qui savait ce qu'il voulait, et se reprenait chaque jour, les fédéralistes allemands se sentaient de plus en plus impuissants. L'appui qu'ils avaient espéré trouver auprès des chefs militaires, la Haute Commission interalliée, entrée en fonction le 10 juin 1920, et qui avait

pour tâche essentielle d'assurer la sécurité des armées d'occupation, pouvait, moins que tout autre, l'accorder. On devait s'en apercevoir trois ans après, quand l'entrée des Français dans la Ruhr parut sonner le glas de l'unité allemande. Le leçon de 1919, alors, ne servit pas. Mais elle attesta la permanence de cet esprit particulariste qui vivra toujours en Allemagne et n'attend, en dépit de tous les échecs antérieurs, qu'une occasion favorable pour se manifester. Elle prouva aussi qu'en dépit de la guerre de 1870 et des transformations économiques qui, au XIXe siècle, ont de plus en plus soudé leur sort au sort de la Prusse, les peuples du Rhin ont continué de subir l'attraction des souvenirs de la monarchie française, de la Révolution et de l'époque napoléonienne, à la persistance desquels les politiciens de Berlin et de Paris ne croyaient déjà plus.

Notre seule victoire, notre seule présence sur les rives du Rhin, devaient faire surgir des forces ignorées. Comme l'apprenti sorcier de la légende, nous n'avons pas su jouer l'air de flûte qui les aurait disciplinées et jetées à l'assaut de la citadelle bismarckienne. Il n'y avait pas de place dans l'édifice wilsonien, si accueillant aux minorités pourvu qu'elles fussent moldo-valaques ou arméniennes, pour les aspirations rhénanes auxquelles nous ne pouvions refuser une stérile sympathie. Elles ont, en fin de compte, plus gêné notre vacillante politique qu'elles ne l'ont servie, car elles l'ont compliquée d'un facteur qui ne pouvait se contenter de solutions fragmentaires et épisodiques, mais eût exigé une conception entièrement renouvelée du problème franco-allemand.

GUY DE TRAVERSAY

LE MINISTÈRE DE L'AIR

LES ORGANISATIONS ANTÉRIEURES

On peut résumer l'histoire de l'aéronautique française en quelques lignes, si l'on ne cherche pas à faire l'énumération des records qu'elle a successivement détenus, et si l'on se borne à fixer le caractère des phases qu'elle a traversées depuis sa naissance.

Ses débuts furent enthousiasmants. Si les Wright volèrent pour la première fois en Amérique, c'est en France qu'ils connurent la célébrité; et les exploits prodigieux des Voisin, des Delagrange, des Blériot, des Latham, des Farman donnèrent au pays l'impression grisante qu'il montrait la voie dans la conquête de l'air, qu'il y occuperait toujours la première place, et qu'une ère de gloire et de sécurité s'ouvrait devant lui. Cela se passait entre 1907 et 1910. Les deux années suivantes transformèrent cette idée en conviction. Le fait est qu'en 1912 notre aviation, alors uniquement militaire, mais maintenant une étroite collaboration avec les ingénieurs et les pilotes civils, créateurs et expérimentateurs des appareils, était non seulement la plus forte, mais la seule du monde. Sa rapide et magnifique croissance était due à l'habileté avec laquelle elle avait été gérée par le bataillon des aérostiers, dont les officiers avaient déjà plus de hardiesse et de liberté d'allures que le reste de l'armée. Son chef, le général Hirschauer, sut donner à la nouvelle arme une struc-

ture appropriée, comportant, comme unité tactique, l'escadrille, qui répondait admirablement à ses besoins. Il encouragea et récompensa les initiatives, il sut employer sans l'entraver l'ardeur de son personnel et il obtint des résultats remarquables. Il est le créateur de l'aéronautique militaire, et l'on s'aperçoit chaque jour qu'elle ne s'est jamais écartée de ses directives sans dommages.

C'était trop beau. On estima que la cinquième arme n'avait pas l'esprit militaire, parce que sa discipline était différente, sans être moins forte, au contraire. On voulut la plier aux habitudes qui pouvaient convenir à ses devancières, mais qui, pour elle, se révélèrent néfastes, puisque, au bout de deux ans passés sous l'autorité de nouveaux chefs dont certains étaient des hommes de valeur mais dont la plupart n'avaient aucune connaissance mécanique, aucun esprit sportif, et surtout aucune confiance dans l'avenir de l'aviation, elle était complètement déchue de son ancienne suprématie.

En 1914, la déception fut générale, lorsque l'on vit les appareils allemands, marqués de la croix noire, survoler librement notre capitale.

Un grand effort fut appliqué durant toute la guerre à l'accroissement constant de nos forces aériennes. Cependant nous n'avons jamais pu regagner le terrain perdu, si ce n'est tout à fait à la fin de la campagne. La qualité des appareils dont nous disposions au début était lamentable, très inférieure à celle des appareils allemands, et nous étions totalement dépourvus d'organisation. Tout fut improvisé, brillamment du reste. Puis le général Hirschauer revint et fit une grande épuration. Cependant, malgré le concours de nos alliés, concours puissant, malgré la disposition de ressources intarissables, nous n'avons pu acquérir une réelle maîtrise de l'air avant 1918. La proportion attribuée à l'aviation dans l'ensemble de nos effectifs fut toujours très inférieure à celle des autres aviations alliées par rapport à leurs armées. L'aéronautique française avait 9 650 hommes pour la marine, 51 000 à l'avant et 15 000 à l'arrière pour l'armée de terre, soit en tout 76 000 hommes, alors que la Grande-Bretagne avait, à la même époque, au moment de l'armistice, un

corps aérien comptant 291 748 hommes, et les États-Unis 40 483 hommes dans l'aéronautique navale et 158 107 dans l'aviation et l'armée de terre, soit en tout 198 590, dont 58 000 en France pour l'armée seulement.

Nos forces aériennes souffrirent aussi de la dispersion de leurs moyens, soumis en profondeur à des autorités différentes selon qu'il s'agissait de l'avant ou de l'arrière, en largeur aux divers commandements des théâtres d'opérations. Enfin, on modifia sans cesse leur organisation. D'abord il y avait une direction, au ministère de la Guerre, ensuite, on fit un sous-secrétariat, avec M. René Besnard, puis on rétablit la direction après quoi le maréchal Lyautey vit la nécessité d'avoir un chef possédant une certaine autorité sur l'avant en même temps que sur l'arrière. Il créa à cet effet une direction générale, qui, malheureusement, dura vingt-six jours tout juste, ce qui lui donna peu de temps pour faire du travail utile. On était revenu au sous-secrétariat d'État, mais cette fois M. Daniel Vincent réussit à établir une certaine unité de commandement entre ses mains, du point de vue technique, sur les deux aviations de terre et de mer; les fabrications étaient en même temps confiées à un autre département, avec M. Loucheur.

On imagine aisément les conséquences de ces perpétuels changements.

La victoire remportée, il fallait profiter des moyens considérables rassemblés pour effectuer judicieusement la transition de l'état de guerre à l'état de paix. Les suggestions ne manquèrent pas, mais le courage de les appliquer. On laissa la marine et l'armée démobiliser leurs aéronautiques particulières comme leurs autres armes ou services. Les marchés en cours furent rompus moyennant indemnités aux fournisseurs, les installations détruites, les terrains cédés, le matériel abandonné, les escadrilles couvertes de gloire furent débaptisées, puis groupées de façon arbitraire et pratiquement absurde, en régiments formés d'unités de toutes les espèces. Le plus grave fut que les techniciens démobilisés se dispersèrent, que les usines fermèrent leurs portes : bref tout devait être à refaire par la suite et complètement.

Lorsque la faute apparut, il était trop tard. On créa

l'O. C. G. Aé, « Organe de coordination générale de l'aéronautique », puis le sous-secrétariat d'État, avec une formule provisoire, dite de transition, qui dura neuf ans : une direction générale placée au ministère du Commerce succéda, en 1926, à ce sous-secrétariat, lequel dépendait des Travaux Publics. Le principe était le même.

Les déboires éprouvés pendant cette longue période sont présents à la mémoire de tous. Ils ont amené le Président du Conseil à créer un ministère de l'Air, suivant en cela l'exemple donné par la Grande-Bretagne et par l'Italie. Ce ministère est à peine né, nous ne savons pas encore comment seront résolus maints problèmes de liaison que son avènement soulève, ni comment son titulaire usera de ses pouvoirs pour orienter la politique particulière aux grandes questions qui dépendent de lui, surtout à celles qui touchent à la navigation aérienne marchande et à l'industrie aéronautique, c'est à dire au matériel. Aussi serait-il tout à fait prématuré de vouloir déjà porter, sur la valeur de la réforme effectuée, un jugement sérieux. Elle vaudra ce que vaudront les modalités de son utilisation. Mais le principe sur lequel a été constitué le nouveau ministère est encore attaqué, très énergiquement : c'est uniquement ce principe que nous avons l'intention d'étudier.

Il convient tout d'abord de réfuter l'allégation selon laquelle ses partisans attendaient de la simple création du ministère de l'Air, et comme s'il y avait, dans ces mots, quelque vertu magique, le « relèvement » de l'aéronautique française. Non. Nous exprimions leur opinion commune en disant dans le *Journal des Débats* du 14 décembre dernier : « Nous n'avons jamais vu dans cette manière de gérer l'activité aérienne française, la panacée de tous les maux qui l'accablent. Ce n'est pas un remède absolu, c'est la possibilité d'appliquer les remèdes qui conviennent, c'est surtout la suppression des entraves mises à notre expansion aérienne par la dispersion des efforts. » Le ministre aura, sur toutes les questions dont la solution judicieuse importe à la prospérité de notre aéronautique, une autorité qui devra lui permettre l'amélioration des méthodes actuellement en vigueur.

Aucun pouvoir existant, aucune force, dans l'état de choses

antérieur, n'était à même de redresser les mauvaises pratiques courantes. Non seulement la direction générale s'avérait incapable d'imposer à la politique industrielle de l'État l'impulsion et l'orientation désirables, mais, perpétuellement en contestation avec sa clientèle, ce fournisseur avait pour occupation essentielle, à l'instar de tous les intermédiaires, d'infliger au consommateur des retards dans les livraisons, des discussions interminables, de provoquer en somme des mécontentements dont la cause initiale était difficile à déterminer.

C'est pourquoi le blâme, infligé avec tant de précipitation aux auteurs d'une réforme dont les effets ne peuvent encore être appréciés, paraît au moins prématuré. Tout étonnement disparaît si l'on considère l'importance des intérêts matériels heurtés, et, qui plus est, celle des intérêts moraux sacrifiés. Cette dernière remarque est confirmée par certaines des allégations présentées. C'est ainsi que l'on veut trouver, dans la solution adoptée, un effet de l'aversion éprouvée contre les États-Majors généraux par la majorité du cabinet. C'est prêter à des hommes de bonne foi, dont plusieurs ont bien mérité de la patrie, des sentiments qu'ils n'ont certes pas. Les mêmes oppositions au reste se sont manifestées ailleurs contre la même réforme. En Angleterre, où l'*Air Ministry* date du 28 novembre 1917, il a été l'objet des plus violentes campagnes et l'Amirauté a été jusqu'à les subventionner. En Italie, où le ministère de l'Aéronautique, d'abord appelé Haut Commissariat, a été créé par un décret du 28 mars 1923, le régime fasciste a étouffé les murmures. En France, des critiques, dont beaucoup sont futiles, mais dont certaines méritent d'être approfondies, seront encore longtemps émises.

IL FALLAIT ORGANISER L'AÉRONAUTIQUE FRANÇAISE

Il ne faut pas croire que l'idée de créer un Ministère de l'Air soit venue spontanément, à l'improviste ou sous l'effet d'une émotion brusque, à l'esprit de M. le Président du Conseil.

L'organisation antérieure de notre aéronautique était incohérente; elle n'avait jamais, d'ailleurs, été faite pour durer, mais simplement pour marquer une transition entre celle de guerre et celle, définitive, que l'on voulait se réserver le temps d'étudier à loisir. Les conséquences de son maintien se manifestaient de plus en plus gravement. La nécessité d'une réforme apparaissait à tous et l'opinion publique y poussait à juste titre, car elle croit encore avec raison que la science de nos ingénieurs, l'adresse de nos ouvriers et la valeur de nos pilotes doivent nous assurer des succès que de lourdes erreurs nous empêchaient seules d'obtenir.

Évidemment, l'heure choisie pour prendre cette importante décision a marqué de façon fâcheuse la naissance du nouveau Ministère. Aux yeux de tous ceux qui n'avaient pas suivi de près la question, il a semblé que la mort tragique de M. Bokanowski avait suffi pour déterminer son adoption brusquée. En réalité, il n'en est rien, et la création du nouveau département était, depuis fort longtemps, décidée.

Rappelons que M. Poincaré, Président du Conseil, répondant à notre interpellation du 3 avril 1924, déclarait catégoriquement :

« M. de Montjou a reconnu lui-même que l'heure n'était peut-être pas favorable à la création d'un nouveau Ministère, quel qu'il fût. Je reconnais de mon côté, bien volontiers, que s'il était possible aujourd'hui de créer un Ministère nouveau, le Ministère de l'Air serait celui que je créerais le plus volontiers. » (*Applaudissements.*)

Et il ajoutait : « Je répète, en terminant, que si nous avions été dans des circonstances qui nous eussent permis à nous-mêmes de créer un Ministère de l'Air, je n'aurais pas hésité à faire cette création. » (*Applaudissements.*)

Lorsque la crise financière a été conjurée, les circonstances, en permettant au Président du Conseil de rétablir des sous-Secrétariats d'État, qu'il avait entre temps supprimés, devaient lui permettre également de créer le Ministère nouveau.

Cela ne signifie nullement que la création de celui-ci entraînera des dépenses nouvelles. Il ne saurait en résulter du fait que des services travaillant, auparavant, en s'ignorant les uns les autres, se trouvent désormais rangés sous une autorité

commune, mis en liaison étroite et peuvent ainsi éviter de recommencer chacun pour son compte, les études et les expériences déjà faites ailleurs. Plusieurs fois des ministres des Finances, M. Clémentel entre autres, ont reconnu que des économies devraient au contraire pouvoir être obtenues grâce à de pareilles simplifications. Pour l'exercice prochain, l'urgence de la demande de crédits à présenter n'a pas permis au nouveau ministre de procéder aux fusions, aux suppressions qui doivent être effectuées dans le jeu des rouages techniques et administratifs; il s'est contenté de réclamer les fonds destinés aux diverses branches de l'aéronautique, maintenant fusionnées.

Si l'on veut connaître le coût antérieur de notre aviation, il faut se livrer à un travail délicat. Comme le faisait remarquer à la Chambre italienne le Sous-Secrétaire d'État à l'aéronautique de nos voisins, notre budget paraît présenté comme pour empêcher l'évaluation de nos dépenses aériennes. L'aviation militaire, par exemple, outre ses crédits propres, bénéficiait d'une partie de ceux affectés à d'autres parties prenantes, telles que l'administration centrale, le génie, l'artillerie, l'intendance, l'instruction générale, les chemins de fer, le service de santé, le service géographique. Amené, comme rapporteur, à tenter une estimation de ces apports, nous avons trouvé un chiffre voisin de 85 millions; pour l'aéronautique maritime, ces concours doivent être de 25 millions, au moins, pour les colonies de 10 millions. C'est donc une somme de 120 millions au bas mot qu'il faut ajouter aux crédits aériens, si l'on veut savoir combien nous coûtait l'aéronautique. On arrive au total de 1 milliard 180 millions pour le dernier exercice.

Pour ce prix, nous pouvions obtenir des résultats plus satisfaisants que ceux auxquels nous étions parvenus. On prétend aujourd'hui le contraire. Nul, à vrai dire, n'ose affirmer que notre aviation commerciale soit florissante, mais on vante l'état actuel de nos aviations militaire, terrestre et maritime. C'est contredire l'évidence. On évoque, à l'appui de cette allégation, les dernières manœuvres aériennes. Deux ou trois cents appareils y furent mis en ligne : mais, à la fin de la guerre, on a vu passer en bloc des unités comprenant

jusqu'à 450 avions, manœuvrant avec une habileté tactique et une précision technique comparables, peut-être parfois supérieures. Et, qui plus est, les avions utilisés il y a dix ans étaient de types identiques, ou peu s'en faut, à ceux de 1928, car, sous la direction de l'État, l'avion évolue moins vite que l'automobile. Pour les gens « dans le train », un chassis vieux de deux ans est périmé; la plupart de nos aviateurs de chasse sont encore montés sur des Nieuport 29, les mêmes qui ont fini la guerre. Quelques-uns ont déjà reçu des Nieuport 42 ou des Gourdou Leseurre; mais les autres sont presque aussi lents que les bombardiers, pourvus, depuis peu, de Potez : progrès considérable, si l'on songe que toute l'aviation de bombardement avait récemment encore des Bréguet de 1917, mais progrès relatif, si l'on considère que le prototype de cet appareil date de cinq ans.

C'est avec les avions de 1917 que nos aviateurs du Maroc volent encore, dans le seul pays où, pour le moment, existent des risques de guerre, dont le plus grave est la descente chez l'ennemi. Or ils ont des moteurs à faire frémir, tellement vieux et réparés que ce sont de véritables « couteaux de Jeannot », dans un tel état que l'on doit, quand on change leurs pistons, en essayer plusieurs de différents diamètres, afin de trouver celui qui convient au degré d'alésage du cylindre, ce qui dépend de son usure. Aussi les pannes sont-elles fréquentes. Cette indication suffira pour montrer tout le caractère factice des déclarations rassurantes faites par les autorités de la rue Saint-Dominique. Si notre aviation militaire est toujours aussi ardente et active, elle le doit au courage prodigieux de son personnel, qui utilise un matériel inadmissible.

Faire un tableau consciencieux de notre aéronautique maritime serait trop humiliant. Nous aurions dû nous efforcer de compenser notre infériorité en bâtiments de surface par une écrasante maîtrise de l'air, et nous sommes très loin en arrière de l'Angleterre, des États-Unis, du Japon, de l'Italie, peut-être de l'Espagne. En dépit d'une certaine amélioration, survenue depuis deux ou trois ans, on peut déclarer que la marine a déplorablement géré son aéronautique.

Quand à l'infériorité marquée de notre aviation com-

merciale, nul ne songe à la nier. Nous en ferons l'objet d'une étude spéciale, en prenant pour exemple notre plus grande ligne aérienne. On avoue également que notre aéronautique, en général, souffre des « méthodes appliquées à la passation, à la surveillance, à la liquidation des marchés ». Mais pour améliorer ces méthodes, ne fallait-il pas prendre une mesure radicale, portant sur l'organisation d'ensemble de notre aéronautique? Elle s'imposait depuis longtemps. Ce n'est donc pas la mort du ministre du Commerce, chargé en même temps de l'aéronautique, qui a provoqué la décision du Président du Conseil. Certes elle y a contribué, ou plutôt elle en a précipité l'application trop longtemps retardée. L'opinion publique y poussait de plus en plus, en constatant la fréquence des catastrophes. Pour employer l'expression populaire, l'accident de Toul a été « la goutte d'eau qui a fait déborder le vase ».

Certes, s'il en était autrement, il y aurait matière à discussion sur le plus ou moins bien fondé de la mesure prise immédiatement après. Car, si l'on peut affirmer qu'une meilleure direction de notre activité aérienne, et surtout de l'exploitation commerciale, aurait diminué dans une large mesure les sacrifices de vies humaines subis pendant les derniers mois, on ne saurait prétendre qu'une meilleure politique du ministre responsable aurait évité sa perte. Certains le croient, c'est une affirmation impossible à prouver. En revanche, on a tort de vouloir attribuer l'accident à une faute de pilotage : ce n'est pas notre avis et nous ne sommes pas seuls à penser ainsi.

Quoi qu'il en soit, il faut prendre les hommes tels qu'ils sont, et c'est pourquoi nous disions, le 5 septembre, dans les *Débats* : « La fin glorieuse de M. Bokanowski servira la cause pour laquelle il est mort. Elle contribuera puissamment à porter sur elle l'attention de la nation, elle hâtera ainsi l'avènement des réformes qu'elle exige. » Nous ne nous étions pas trompé. C'est ainsi le plus souvent que les grands sacrifices servent l'idéal pour lequel ils ont été consentis.

L'AUTRE SOLUTION PRÉCONISÉE
L'ORGANISATION DES ÉTATS-UNIS

Certains adversaires du Ministère de l'Air, les mêmes parfois qui déclarent la réforme inopportune, blâment la solution adoptée parce qu'ils en préconisent une autre.

« On aurait pu, disent-ils, et à moindres frais, adopter une organisation analogue à celle qui a été instaurée aux États-Unis... C'est l'organisation-type, l'organisation rationnelle de l'aéronautique d'un grand pays... Elle aurait assuré à l'aéronautique française un long avenir de prospérité dans l'ordre et dans la concorde. »

Voilà une théorie séduisante mais dont l'application pourrait faire naître d'amers regrets. Voyons donc en quoi consiste cette organisation modèle.

Aux États-Unis, six départements utilisent des aéronefs : la Guerre, qui les a placés sous l'autorité d'un Sous-Secrétaire d'État; la Marine, qui en possède un second; le Commerce, chargé de l'aviation commerciale, et qui en a un troisième; l'Agriculture, qui emploie la navigation aérienne à divers usages, tels que la surveillance des forêts et l'établissement du cadastre; les Finances, qui s'en servent pour faire la chasse aux contrebandiers de l'alcool; les Postes et Télégraphes, pour le transport du courrier. Or chacun de ces ministères est entièrement maître des moyens aériens dont il entend disposer; il n'a aucun regard sur l'administration de son voisin; il ne rend compte à personne qu'au Parlement et au président de la République, de sa gestion en la matière; il peut mener à sa guise sa propre politique aérienne et, par conséquent, il lui faut posséder, en propre, l'ensemble des organes techniques et administratifs indispensables au fonctionnement d'un service aéronautique. Le prix global est seulement de trois milliards de nos francs, chaque année. On ne saurait s'en étonner, puisque trois grands départements, Guerre, Marine et Commerce, ont chacun tout ce qui sert ailleurs à toute l'aéronautique des pays possédant un ministère de l'air. On le voit : c'est pour rien. Cela coûte trois fois plus cher que chez nous.

Les résultats répondent-ils aux dépenses consenties? Certes,

l'aviation américaine est très brillante. L'aviation postale surtout mérite des louanges. Sa réussite, néanmoins, est due à une politique judicieuse, et aux conditions particulières qu'offre un très vaste pays. Au lieu de grever le budget, comme chez nous, elle fait des bénéfices. C'est un cas unique au monde. Mais nous verrons que si, en France, le contraire se produit, c'est par suite d'une mauvaise application des subventions, par suite également d'erreurs dans les conceptions initiales, erreurs que l'on peut, par bonheur, réparer « à moindres frais ».

En réalité, le système comporte des inconvénients capitaux. Il faut une certaine coordination dans les recherches, dans les essais, dans les buts poursuivis, pour que des résultats techniques appréciables soient obtenus et c'est là, justement, le principal avantage qu'il y a pour un État quelconque à réduire le nombre des desiderata présentés à ses fournisseurs.

C'était bien ce que l'on avait cherché à obtenir en France, au moyen de la direction générale, d'abord Sous-Secrétariat d'État; mais, le procédé s'étant montré défectueux, l'armée a parfois songé, et la marine de même, à se procurer pour son propre compte les services nécessaires à la satisfaction de ses besoins en matériel technique. C'était l'idée du regretté colonel Dorand, lorsqu'il préconisait la création d'un « Centre d'études et de réalisations ».

Seulement, chez nous, cet établissement n'aurait pu disposer des fonds suffisants pour orienter à sa guise les constructions aéronautiques, tandis que, aux États-Unis, le montant des crédits affectés aux branches séparées de l'aéronautique leur permet d'avoir chacune sa propre politique industrielle, car chacune d'elles est capable d'assurer la rémunération des recherches destinées à lui procurer le matériel qu'elle demande. Mais si riche qu'il soit, l'État n'a pas avantage à se montrer prodigue, et si les crédits ainsi répartis étaient remis, en bloc, à un organisme chargé des questions de matériel, il obtiendrait sans aucun doute des réalisations bien meilleures encore. Du reste, les appareils américains ne sont pas tellement supérieurs à ceux des autres pays et nous ne voyons pas quel avantage présente pour les États-Unis l'organisation qu'ils ont, non pas adoptée, comme on l'a dit, à la suite d'une enquête

destinée à en choisir une, mais qu'ils ont seulement modifiée, très peu, lors de cette enquête, car les principes n'ont pas été changés. On a simplement fixé les pouvoirs des trois Sous-Secrétaires d'État, en les chargeant de se réunir pour s'entendre dans la mesure du possible afin de coordonner leur action, selon des moyens laissés à leur choix. On a de plus établi, dans les lois en question, des programmes de construction portant sur une durée de cinq ans pendant lesquels doivent être acquis : 3 000 avions par l'armée et 1 700 par la marine, environ. Rien dans une pareille mesure n'est incompatible avec l'existence d'un Ministère de l'Air.

C'est du reste l'opinion, aux États-Unis même, d'un grand nombre de personnalités dont la compétence est indéniable; c'est celle du général Mitchell, ancien chef de l'aviation américaine en France, puis commandant en chef de l'Aéronautique militaire, celle du général Hines, chef d'État-major général de l'armée, et de l'amiral Jones, sous-chef de l'État-major général de la marine. « Il nous faut un Air service unique, disait le général Mitchell, notre activité aérienne ne doit pas demeurer répartie entre de multiples départements. » Il n'a pas eu gain de cause, mais il n'en reste pas moins que le système américain représente un luxe que nous ne saurions nous permettre.

Aussi, dans l'impossibilité de donner, à trois Départements différents, les moyens de mener à leur guise leur politique aérienne, a-t-on sagement fait de rassembler tout ce qui, du point de vue de l'aéronautique, dépendait de chacun d'eux.

LES AVANTAGES DU MINISTÈRE DE L'AIR

Le Ministère comporte d'autres avantages : le premier est sans contredit de grouper les organisations de paix et celles de guerre. En se plaçant à ce point de vue, on allègue, à l'encontre de la mesure prise, la séparation effectuée, voici quelques années, entre la Marine marchande et la Marine de Guerre. Mais si une faute a été commise là, rien n'oblige à la renouveler ailleurs, et ce fut peut-être une faute.

En tous cas, il en est résulté une complication singulière en temps de paix. Voici à cet égard, d'après un arrêté du Sous-

Secrétaire d'État à la Marine marchande, publié au *Journal officiel* le 5 janvier 1921, et relatif au programme des Écoles nationales de navigation maritime, quels sont les Départements ministériels qui coopèrent à l'administration d'un navire :

1° *Département de la Marine marchande* (Administration centrale de la Marine marchande; services locaux; directeurs et administrateurs de l'inscription maritime; inspecteurs de la navigation, agents divers des quartiers d'inscription maritime);

2° *Département des Travaux publics* (Service des ports de commerce, phares et balises; ingénieurs des services maritimes; officiers et maîtres de port, agents subalternes divers);

3° *Département des Finances* (Administration des douanes : services centraux et services locaux; personnel sédentaire et personnel actif; directeurs, receveurs, inspecteurs, contrôleurs, vérificateurs, etc.; officiers et personnel militaire subalterne);

4° *Département de la Marine militaire* (Administration centrale, services locaux et forces navales. Contrôles des bâtiments de guerre sur les navires de commerce. Assistance et concours divers prêtés par la Marine militaire à la Marine marchande);

5° *Département de l'Intérieur* (Service de l'émigration : agences et commissaires de l'émigration);

6° *Département de l'Hygiène publique* (Service sanitaire maritime : directeur, médecins, capitaines de la santé et agents subalternes; médecins sanitaires maritimes; lazarets et stations sanitaires);

7° *Département du Commerce* (Chambre de commerce et courtiers maritimes);

8° *Département de la Justice* (Tribunaux de commerce);

9° *Département des Postes et Télégraphes* (Service postal maritime; T. S. F.);

10° *Département de l'Instruction publique* (Bureau central météorologique);

11° *Département des Colonies* (Obligations réciproques des gouverneurs et administrateurs des colonies et des fonctionnaires chargés du service de l'inscription maritime et des capitaines des navires de commerce);

12° *Département des Affaires étrangères* (Obligations réciproques des consuls, agents consulaires et contrôleurs civils dans les pays de protectorat, et des capitaines des navires de commerce).

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier les conséquences lamentables pour la défense nationale et le développement de la richesse du pays, qui résultent d'un pareil état de choses et d'une aussi profonde désorganisation (pareil système ne saurait sans paradoxe être appelé une organisation). Pourtant,

l'expérience des guerres récentes montre de plus en plus que les services civils et les services militaires ne sont qu'un, que du bon fonctionnement des premiers dépend l'efficacité de leur mise en action dans la guerre.

D'ailleurs, à supposer que l'indépendance des deux marines soit aujourd'hui admissible, en raison du degré de perfection atteint par la technique des constructions navales, en raison aussi de l'évolution survenue, peu à peu, dans la composition des équipages de la flotte de guerre, il n'en est pas encore ainsi pour la marine de l'air. Citons les paroles remarquables prononcées au Sénat par le général Bourgeois :

« Colbert a su créer, autrefois, un double organisme maritime, grâce à une conception où les deux organisations navale et militaire s'appuyaient l'une sur l'autre, et qui avait à sa base, pour le recrutement du personnel nécessaire à l'une et à l'autre, l'idée géniale de l'inscription maritime.

» Il faut reprendre l'œuvre de Colbert et l'adapter à son objet nouveau : l'aviation. C'est réalisable avec de l'ordre et de la méthode.

» De ce que nous venons de dire, découle que toute flotte aérienne doit être dans une même main. Elle doit y être d'autant plus que, comme nous l'avons déjà dit, et si les progrès de l'aéronautique sont si rapides, ce n'est qu'en s'aidant réciproquement que les flottes aériennes, civile et militaire, pourront simultanément bénéficier de toutes les études et de tous les progrès : ni le budget de l'État, ni ceux des compagnies ne pourraient résoudre isolément dans de bonnes conditions le difficile problème d'être toujours à hauteur des derniers perfectionnements. »

Fixant les méthodes nécessaires à la mise en pratique de la conception moderne de la Nation armée, Colbert disait déjà : « La puissance militaire sur mer dépend de la prospérité de la marine marchande et l'on ne saurait avoir l'une qu'à la condition de posséder l'autre. »

Cette règle est applicable à l'aéronautique et doit commander l'œuvre qui incombe au premier de nos ministres de l'air. Il est nécessaire, pour lui obéir, que toute l'aéronautique soit entre les mains du ministre.

On émet une autre critique en disant : « C'est une erreur

de faire une armée de l'air. L'avion n'est qu'une arme. comme le canon ou la torpille, un moyen de plus d'attaquer ou de défendre le territoire et les communications maritimes. » C'est là rapetisser singulièrement le rôle de l'aéronautique, rôle autrement plus vaste, pour le plus grand malheur de l'humanité

D'ailleurs, à supposer qu'on le réduise à celui de défenseur du territoire et de protecteur de nos communications maritimes, l'avion a besoin de pouvoir agir, fréquemment, soit dans la défensive, soit dans l'offensive, indépendamment des armées de terre ou de mer, en masse et de façon tout à fait autonome. Pour se défendre, la meilleure manière a toujours été d'attaquer, et les Anglais, en constituant leur force aérienne de défense du territoire, le « Home defence », ont groupé des unités de bombardement, en sus de celles de chasse. Et les attaques aériennes comme les parades, n'ont parfois rien à voir avec ce qui se passe au-dessous. Mais examinons, au reste, le rôle de l'aéronautique en campagne.

Il peut être considéré comme double : le premier est un rôle d'auxiliaire des autres armées. Sur terre, au service des États-Majors, l'aviation devra pousser, au loin, des reconnaissances stratégiques, plus près, des reconnaissances tactiques, continuelles. Au service de l'artillerie, elle réglera le tir. Au service de l'infanterie, elle accompagnera les colonnes d'assaut. Remplaçant le canon, lorsqu'il manquera ou ne pourra pas atteindre certains objectifs, l'avion de bombardement portera des obus sur les points indiqués par le commandement. Enfin, les escadrilles de chasse auront à protéger nos troupes contre les attaques de l'aviation ennemie. Sur mer, dans la même dépendance par rapport à la flotte, l'aviation fera d'abord de l'exploration lointaine, découvrant l'ennemi, le signalant au commandement, puis elle prendra part au combat soit pour écarter les appareils de l'adversaire, soit pour observer, soit pour régler le tir, soit pour bombarder et torpiller. Au long des côtes mêmes missions, et particulièrement lutte contre les sous-marins.

Mais, en outre, l'armée de l'air a un rôle à part. Elle peut, seule et sans aucun concours, mener des opérations de guerre complètes contre un adversaire aérien, évidemment, et même

contre un adversaire terrestre ou flottant, et cela hors de la portée de la vue ou des armes des troupes de terre et de mer.

Dès l'ouverture des hostilités, en effet, il lui faudra porter des coups jusqu'au cœur du territoire ennemi, et parer, en même temps, à ceux de l'adversaire. Avant même que les armées de terre ou de mer ne soient aux prises, l'armée de l'air sera appelée à mener, indépendamment des autres, des actions dont l'influence sera peut-être décisive. Si les grandes villes d'un pays belligérant sont anéanties, et leurs populations décimées, si la concentration de ses forces terrestres est empêchée par la destruction des voies de communication et si l'aviation ennemie, victorieuse, maîtresse de l'atmosphère, survole en toute liberté son territoire, comment poursuivra-t-il la lutte? Les troupes en campagne n'offrent à l'aviateur que des objectifs étroits, fugitifs, imprécis, mais la puissance de destruction des projectiles actuels rend toute agression aérienne redoutable aux installations fixes. Cette guerre ne saurait être dirigée ni par le commandement d'un front de terre, ni par celui d'une frontière maritime. Par la suite, à supposer que cette lutte initiale n'ait pas été décisive, les préoccupations du commandant en chef des armées l'empêcheraient de lancer, soit pour l'offensive, soit pour la défensive, au moment et au point voulus, les forces de l'aéronautique indépendante. Ces forces, du reste, ne seront pas inutilisées entre temps. Bien au contraire. Fractionnées et mises à la disposition des amiraux ou des généraux, elles viendront renforcer leurs escadrilles propres.

Certes il serait prématuré de prévoir, dans un avenir prochain, l'établissement de liaisons aériennes susceptibles de contribuer avec fruit au ravitaillement du pays. Les aéronefs ne sont pas encore assez gros porteurs. Mais les liaisons aériennes, dès maintenant, ne seront pas sans valeur. Il sera possible, grâce à elles, de transporter des chefs, des spécialistes, des unités de faible effectif mais de grand rendement, et cela à d'énormes distances. Il est des matières dont la valeur justifiera l'emploi de la navigation aérienne. Et plus nous irons, plus la grandeur croissante des appareils permettra d'effectuer des transports importants.

Ceux qui dénient à l'avion un pouvoir d'action autonome

se contredisent en émettant des craintes sur l'éventualité d'un coup d'État effectué par la troisième armée. Son esprit aventureux, et surtout la puissance que la disposition d'un appareil met entre les mains du premier pilote venu, crée, disent-ils, un danger pour le Gouvernement. Nous avouons n'avoir jamais encore eu cette pensée. Espérons que l'aviation conservera le moral élevé et l'esprit de discipline dont elle a toujours fait preuve, quoi qu'on en puisse dire. Car il y a dans l'aéronautique une discipline profonde, admirable même, et l'argument cité prouve seulement l'incompréhension qu'en ont encore certains officiers des autres armes.

Il n'empêche que la création du Ministère de l'Air obligera à prendre d'autres mesures importantes, conséquences inévitables du progrès. Pour ce qui est du Haut Commandement, notamment, on en viendra sans doute à une conception analogue à celle de l'Italie, où, au-dessus des trois États-majors particuliers de chaque armée, un État-major général, dégagé de toute préoccupation de commandement, est chargé de la préparation des opérations de guerre et doit simplement fixer à chacune des trois armées distinctes, son rôle éventuel et les moyens qu'il lui faut réunir pour le remplir.

Mais la collaboration de l'aéronautique avec les autres armées pose un problème délicat. Le seul argument de poids qui ait été allégué contre l'unification de nos forces aériennes, porte sur l'inconvénient de créer ainsi, sur le champ de bataille, une dualité de responsabilité. Il est évidemment regrettable que l'on ne puisse trouver à cela une solution entièrement satisfaisante, mais on doit avouer qu'il n'y en a pas et que c'est le seul point criticable.

Mais, entre deux maux, il vaut mieux choisir le moindre, et la guerre a montré qu'une énorme perte d'efficacité résulte pour l'aéronautique du fait qu'elle est commandée par les chefs de l'armée en campagne. Depuis lors, on a vu tellement d'essais successifs et de procédés différents adoptés à l'étranger, que les règles relatives à l'établissement de cette importante liaison et subordination des troupes de l'air et de celles de terre et de mer, pourront sans doute, du premier coup, être établies sans trop de difficultés.

Dès le temps de paix, les escadrilles appelées à concourir avec les autres armées seront à leur disposition et la qualité du matériel convenable sera aisément déterminée par les desiderata exprimés au ministre de l'air et satisfaits par lui mieux que les autres départements n'auraient pu le faire.

D'ailleurs, sans nous arrêter aux accusations de démagogie, voire d'antimilitarisme plus ou moins conscient, faites aux auteurs du Ministère de l'Air et à ses partisans, sans nous attarder non plus aux raisonnements *ab absurdo* qui demandent pourquoi l'on ne ferait pas un ministère du canon, ou de l'automobile, nous voulons rectifier les dires selon lesquels le Ministère aurait été créé sans mûre réflexion.

LES EXPÉRIENCES FAITES

C'est la plus erronée des critiques émises, celle qui argue d'une prétendue légèreté, d'une précipitation inconsidérée, au sujet de la création du Ministère de l'Air.

En France, des bibliothèques pourraient être constituées avec les études, les articles, les rapports, les volumes, consacrés au Ministère de l'Air ou traitant de son plus ou moins grand intérêt pour le pays. Toute l'expérience faite depuis la fin de la guerre démontre l'existence de nombreux défauts dans les rouages de notre administration aéronautique. Nous ne répéterons pas ici les arguments invoqués en faveur de la création du nouveau ministère, voulant seulement envisager les objections récemment présentées. D'ailleurs personne parmi ceux qui s'intéressent à notre puissance aérienne ne peut les ignorer, non plus que l'histoire des efforts poursuivis pous obtenir cette réforme. Le Président du Conseil et ses collègues, qu'on en soit assuré, étaient parfaitement au courant de la question.

Bien loin d'innover, bien loin de montrer, en l'occurrence, une audace de novatrice, la France vient après bien d'autres. L'expérience a été faite, et largement faite, en Grande-Bretagne et en Italie : les conclusions en sont indéniablement favorables au principe de la création du nouveau ministère.

Les maux dont souffrait notre activité aérienne, en paix

comme en guerre, furent ressentis ailleurs que chez nous. En Allemagne ils se sont manifestés pendant la lutte, et les aviateurs allemands émettaient les mêmes espoirs que nous, ils les ont même exprimés plus tôt, avec plus de clarté.

Le 16 mars 1916, le chef de l'aéronautique allemande en campagne envoyait un rapport à ce sujet au chef d'État-Major général. Moins hardis que les Anglais, nos adversaires n'en adoptèrent pas les conclusions, mais certains passages de ce texte méritent être cités. Les voici :

« La création d'un Secrétariat d'État de l'Air dirigeant les forces aériennes de l'armée et de la marine, dirigeables et avions, ainsi que tout ce qui concerne le matériel, pour lui donner des directives et des plans en vue de la constitution d'une force aérienne indépendante, est absolument indispensable. Il groupera les différents organes, ce qui n'empêchera pas de conserver, à certaines unités mises nominalement à la disposition particulière de la marine, leur indépendance éventuelle.

» La solution la plus simple et la plus logique pourrait être envisagée par la réunion de certains services du Ministère de la Guerre avec d'autres services du Ministère de la Marine, qui seraient groupés dans le « Service aéronautique impérial », service où chacun conserverait la place qu'il occupe actuellement. Cette solution présenterait cet avantage que, dans les services envisagés, les situations acquises et les intérêts particuliers ne seraient en rien atteints; ils seraient simplement transportés dans une organisation non encore existante et qui doit cependant prendre place à côté des autres, afin que soit assuré le commandement des forces de l'Empire dans les trois éléments : terre, mer et air. »

La Grande-Bretagne a osé tirer sur-le-champ la conclusion des faits et nous avons vu M. Lloyd George, en pleine guerre, faire passer la loi du 28 novembre 1917 et l'appliquer brutalement, arrachant à la guerre et à la marine toutes leurs forces aériennes pour les fondre sans ménagements et constituer l'armée qui manquait encore à l'Angleterre, celle de l'Air.

Depuis lors c'est en vain que des efforts ont été tentés par certains éléments de l'armée et de la marine, pour reprendre

leurs anciennes unités perdues. Certes, la marine a reçu, pour la « Fleet Air arm » embarquée à bord des navires porte-avions, une certaine et judicieuse autonomie; cette aviation de bord, néanmoins, dépend de l'Air Ministry à beaucoup d'égards. Du reste, relisons les conclusions présentées, le 2 août 1922 à la Chambre des Communes, par M. Stanley Baldwin, et rédigées par un Sous-Comité du Committee of Imperial Defence chargé d'étudier les demandes présentées au Gouvernement et tendant à rendre au War Office et à l'Amirauté leurs forces aériennes respectives :

« 1° Bien qu'elle doive être en relations étroites avec les forces militaires de terre et de mer et se trouver en mesure de satisfaire leurs exigences, l'aéronautique en diffère essentiellement en tous points;

» 2° Qu'elles survolent la terre ou la mer, les machines aériennes obéissent aux mêmes principes essentiels et leur bon fonctionnement est soumis aux mêmes règles;

» 3° L'aéronautique est encore en voie d'évolution et de très rapide progression. Elle est en perpétuelle expérimentation. Le résultat des expériences réalisées dans une de ses branches doit pouvoir être utilisé par les autres et les progrès obtenus dans l'une doivent profiter aux autres. C'est une condition primordiale du succès. Le compartimentage contraindrait chacune à renouveler les écoles faites par les autres;

» 4° L'expérience des dernières années, tant en Angleterre que chez les autres puissances, est toute en faveur de l'unité. Nous ne pouvons prendre (disent les membres du sous-comité) la responsabilité de nous opposer à sa réalisation;

» 5° Il est évident que, dans certaines éventualités, les forces aériennes formées sur des terrains continentaux et celles rassemblées à bord des navires de l'escadre et au long des côtes, devront collaborer et se réunir contre l'ennemi commun. Une telle coordination de leur action serait rendue difficile si elles étaient placées sous le commandement de chefs différents;

» 6° Le bon rendement exige que l'instruction, l'entraînement, les commandes, les fabrications, les exercices soient communs;

» 7° Il en est de même pour l'emploi des fonds. La nécessité de posséder deux séries de centres d'apprentissage, d'expérimentation, etc., conduirait au gaspillage. Le souci d'économiser les crédits conduit au rejet de la proposition. »

Ces affirmations catégoriques sont bien faites pour calmer les angoisses de ceux qui pourraient craindre qu'un manque de réflexion n'ait été à l'origine de l'unification de notre aéronautique. Mais, nous le répétons, si la plupart de ses défectuosités antérieures venaient du retard mis à prendre cette mesure, il n'en reste pas moins qu'elle ne pourra porter ses fruits qu'autant que la politique adoptée par le nouveau ministre répondra aux nécessités de l'heure, tant du point de vue de l'organisation générale que du point de vue du choix et du perfectionnement du matériel.

Pour l'aviation commerciale, en particulier, il est de graves erreurs de méthode contre lesquelles il importe de réagir : ce qui ne sera possible que dans la mesure où l'on aura étudié les leçons fournies par le passé. Aussi nous proposons-nous de voir, dans un article prochain, comment fonctionne la plus importante de nos lignes aériennes, celle qui grève le plus lourdement notre budget, mais celle, par contre, sur laquelle sont fondées les plus grandes espérances.

GUY DE MONTJOU

AGNÈS[1]

Or, Agnès vint au rendez-vous.

Tout au long de la soirée précédente, et de cette nuit et de cette matinée, elle avait roulé des pensées amères dans sa tête. Sans cesse elle évoquait Hervé tel qu'il lui était apparu à l'instant où elle l'avait quitté : si triste. L'aimait-elle encore un peu? Mais aussitôt elle se rappelait ses airs de protection, sa façon de s'adresser à elle comme à une enfant, et surtout, surtout, cette intolérable autorité avec laquelle il avait tenté de l'emmener, malgré elle, dans son auto. Alors, évoquant à nouveau le jeune homme délaissé, elle se félicitait de sa douleur.

Heureusement, dans deux jours, elle retrouverait la paix dans son couvent. Oui, son destin, c'était la solitude. Luce était bien lâche, ou bien naïve, de considérer le mariage comme une délivrance. Il n'est qu'un deuxième esclavage, et d'autant plus humiliant que l'homme entre les mains de qui l'on remet son sort vous est plus cher. Elle n'est pas destinée, elle Agnès, à avoir un mari. Tout son corps le lui dit, qui se contracte dès qu'elle se trouve en présence d'Hervé. Pas destinée à avoir des enfants. Sa répugnance lorsqu'elle regarde Anne-Marie donner le sein à son dernier-né... Elle eût aimé n'avoir pas eu de parents, pour se sentir plus indépendante et plus exceptionnelle. Devenir religieuse? Les religieuses ne dînent plus jamais en famille, elles perdent leur nom héréditaire. Jusqu'au prénom choisi par leurs parents, elles l'abandonnent. « Agnès? » Aurait-elle choisi de se nommer comme une vierge dont

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre, 1er et 15 novembre.

l'emblême est un agneau? Quelle voie choisir? Ah! elle ne sait, elle ne sait. Par moments, à la seule idée d'habiter cette terre pleine d'incertitudes et d'impuretés, elle a envie de reprocher à Dieu de l'avoir fait naître...

Pourtant dans le fond de sa conscience, Agnès se refusait encore à laisser s'accomplir son cruel caprice. Elle ferait preuve de bonne volonté. Retrouver d'un coup ses anciens élans, impossible. Mais, peut-être, en demandant à Hervé de patienter quelque temps, de lui accorder un délai?

— Hervé, il me faut obtenir de vous encore un peu de patience, — lui dit-elle à peine arrivée. — Vous vous en êtes aperçu; je ne suis pas dans mon état normal, ces temps-ci. J'ai besoin de me ressaisir, de me calmer. Vous voyez que je me rends compte... Laissez-moi achever mon année de couvent en paix, sans m'écrire, sans me donner signe de vie, et vous retrouverez cette Agnès que vous avez quittée il y a dix-huit mois, que je voudrais tant être encore...

L'humilité lui devenait moins difficile, à mesure qu'elle parlait. Elle se sentait si lasse! Ces affreuses nuits l'avaient brisée. Peut-être eût-il fallu peu de chose pour qu'elle se détendît alors complètement : qu'Hervé la serrant dans ses bras lui imposât un de ces baisers refusés jusqu'ici. Peut-être. Mais lorsque deux êtres se sont mutuellement froissés, il leur devient si difficile d'accorder leurs élans!

— Vous ne m'aimez plus, — répondit-il.

Assis près d'elle sur le petit banc au fond du kiosque, le buste penché, les mains pendantes et jointes par le bout des doigts, il regardait droit devant lui d'un œil morne.

— Je vous proposais un moyen de raccommoder ce qui ne va plus entre nous, — dit-elle avec une vague déception, et déjà regrettant son abaissement inutile.

— Vous ne m'aimez plus... Excusez-moi de vous laisser voir ma peine si platement. Je suis tout en haut et bas, moi, que voulez-vous? Votre revirement m'est une déception si cruelle : durant dix-huit mois je n'avais cessé de songer à ce retour et de le préparer. Une déception telle que, je l'avoue, j'aimerais sentir au moins que vous avez pitié de moi. Mais non, je n'aurai même pas cet adoucissement. On dirait que vous ne vous doutez pas du mal que vous faites.

— C'est vrai, — dit Agnès, — je n'ai plus de cœur!

Cela fut dit avec une vivacité si amère qu'il la considéra avec surprise. Une lueur traversa ses yeux pâles.

— Voyons, mon amie, le cœur ne disparait pas comme ça. N'essaierez-vous pas enfin de m'expliquer? Peut-être pourrait-on tenter quelque chose...

— Je vous ai dit tout à l'heure ce qu'il faudrait : attendre quelques mois.

— Comment voulez-vous que j'accepte d'attendre encore, moi qui vous ai perdue parce que je me suis éloigné de vous?

— Alors, tant pis pour nous.

— Pour *nous*?... Vous souffrez, Agnès. Pourquoi vous obstiner à vous taire? Ne voulez-vous pas que je vous aide à saisir le bonheur?

M'*aider*? Agnès perçut nettement l'offense que contenait ce mot.

— Ce n'est pas le bonheur que je cherche, — dit-elle.

— Qu'est-ce donc?

Pour la première fois de sa vie, Agnès haussa les épaules au lieu de relever son beau visage.

— Je ne sais pas. Moi-même, peut-être.

Et dans un rire rauque et entrecoupé, elle ajouta :

— Vous ne pouvez rien pour moi, mon cher. Je voudrais ne ressembler à personne au monde, voilà ce que je voudrais!

— Belle ambition!

— Pensez-en ce que vous voudrez, ça m'est égal. Il me suffit qu'elle soit bien à moi. Et n'allez pas croire que je souhaite à quelqu'un de m'imiter. Ah! non!

— Vous souffrez, vous le reconnaissez vous-même.

— Laissez-moi donc tranquille, avec votre souffrance! — cria-t-elle d'une voix qu'elle ne se connaissait pas, vibrante de haine et pourtant assourdie.

Et grisée par sa colère stupide elle allait s'éloigner, quand il la retint par un poignet, et l'étudiant d'un œil douloureux et mauvais :

— Je ne vous comprends plus, mais, non, vous ne m'échapperez pas comme ça! — dit-il, bas et précipitamment. — Assez de finesses! On m'avait bien dit que les

jeunes filles sont des énigmes. Mais vous serez à moi quand même, vous savez!

Il s'approchait. Elle voyait venir contre elle une face convulsée par un ressentiment animal. « Assez de finesses. » Quelqu'un déjà, son frère, qui faisait profession de juger ses semblables, avait jeté à Agnès cette phrase absurde. Ah! elle l'avait bien pressenti : les hommes, quels qu'ils soient, sont des brutes! Elle sentait un souffle chaud errer entre ses lèvres serrées, sous son nez. Et à la seule idée de ce baiser souhaité tantôt confusément, un dégoût tout-puissant crispait ses nerfs.

— Laissez-moi! — fit-elle, si durement qu'il s'écarta.

Et détourné, comme s'il eût pris conscience tout d'un coup de la laideur de son visage déformé par le désir, avec une tristesse infinie, il implora :

— Oubliez ce que je viens de faire, Agnès, je vous en prie. Oubliez et tâchez de venir demain encore, avant de partir. Je vous attendrai.

Mais Agnès à peine libérée s'était écartée, et, précédée par son chien qui jappait, le menton haut, les yeux pleins de larmes (oh! qu'elle voudrait se retourner, le voir une fois encore, mais ce tyran qui gouverne ses sens le lui défend), elle s'éloignait à grands pas.

X

Elle se coucha avec la fièvre.

Madame Desroches resta à son chevet tard dans la nuit. Elle avait abaissé l'ampoule électrique presque jusqu'au sol. Elle suivait d'un œil inquiet le va-et-vient de la main de sa fille sur les draps, tantôt crispée et tantôt agile comme celle d'une muette, et cherchait à déchiffrer ce mystérieux langage. Ou bien, quand cette main s'arrêtait, suspendue moite et comme oubliée hors de l'ombre, elle la palpait craintivement.

Agnès dont les paupières étaient baissées entrevoyait ce manège à travers une espèce de brume rousse, où passaient des silhouettes d'un noir diffus, mouvantes et tordues comme des ombres de fumées. Elle eût préféré qu'il fît nuit, ou qu'au contraire l'applique au-dessus de son lit

fût allumée et les rideaux en toile de Jouy tirés, l'enfermant dans un refuge blanc. L'inquiétude de sa mère lui faisait mal. « Oh! comme vous me fatiguez! » avait-elle envie parfois de gémir, et à d'autres moments, au contraire, elle laissait s'attarder sa main près de la main maternelle, avec une commisération incertaine, un sentiment peut-être plus fraternel que filial. Puis soudain elle ramenait un poing serré contre sa gorge et se tournait vers le mur.

Les pensées les plus contraires se heurtaient dans son cerveau. Rapides, mais si constamment opposées les unes aux autres que cela faisait comme un flux et reflux, assez doux. A la longue, elle se mit à suivre ce rythme avec sa tête doucement balancée, tandis que ses cheveux contre l'étoffe de l'oreiller imitaient un bruit de petites vagues sur des galets fins.

Tantôt elle rappelait son amour avec désespoir et tantôt la seule idée de l'amour la hérissait. Des vestiges de tendresse traînaient en elle, soulevant une poussière de souvenirs exquis, mais elle les chassait aussitôt.

... Uriage, le tennis, la montée au sommet de laquelle ils s'embrassaient; ce jour où ils se tinrent longtemps l'un devant l'autre sans s'apercevoir qu'il pleuvait; ce jardin tout bourdonnant où elle inventa une manière de chanter sans ouvrir la bouche; et, depuis le départ d'Hervé, tous les soirs à dix heures — quelle heure est-il? — cette image de lui, avec un casque blanc, sur fond d'azur, ce chromo si doux s'éclairant en face d'elle... Hélas! Tant de passion s'était donc éteinte? Elle se rappela la vision du funiculaire de Fourvière, cette effrayante vieille femme blanche qui n'avait gardé du temps de sa beauté qu'un masque laiteux et fendillé de mille rides. Et alors, oh! le temps d'un clin d'œil! elle eut envie de repousser ces draps, d'arracher cette chemise de nuit mouillée, pour s'assurer qu'elle était belle encore, pour voir nu, au moins une fois, son corps qu'elle connaissait mal.

Mais la pudeur veillait. Des souvenirs de baisers faisaient ébaucher par sa bouche un sourire, mais aussitôt après la crispaient. « Qu'il souffre! qu'il souffre! » osait-elle se dire alors, et ce souhait elle le croyait si pur qu'elle l'adressait à Dieu comme une prière.

Vers le milieu de la nuit, la fatigue eut raison de son exaltation..

— Un peu de surmenage cérébral, — dit le médecin appelé par madame Desroches le lendemain, — quelques jours de repos et il n'y paraîtra plus... Mais de repos là surtout, — ajouta-t-il caressant du doigt le front de la jeune fille comme faisait autrefois mademoiselle Sénèque l'institutrice.

— Facile à dire, — faillit murmurer Agnès.

Elle n'était calmée qu'à moitié. De ses angoisses nocturnes il lui restait une sensation douloureuse aux tempes, au front dont elle croyait sentir la peau se tendre amincie contre l'os.

Une anxiété la prit. Elle se rappela qu'Hervé à trois heures devait aller l'attendre au petit portail. Plusieurs fois elle essaya de se lever. Elle titubait légèrement, ses reins étaient douloureux. Bah! l'air l'aurait vite regaillardie. Pourtant, elle se recouchait aussitôt.

Au commencement de l'après-midi, cette perplexité se fit intolérable. Chaque fois que sonnait une demi-heure, Agnès tressaillait. Elle marcha jusqu'à l'armoire à glace, se coiffa. De ses lèvres fendillées par la fièvre de petits morceaux de peau se détachaient.

— Ça m'est égal! — fit-elle tout haut, et s'étant remise au lit, elle tira les couvertures jusqu'à ses oreilles pour ne plus entendre sonner la pendule.

— Agnès, écoute-moi vite!

La voix qui venait de parler contenait tant d'émotion qu'Agnès intriguée découvrit son visage.

Madame Desroches était assise tout près du lit et la regardait presque en tremblant.

— Quelqu'un est venu? — murmura la jeune fille gagnée par ce tremblement et sans comprendre ce qu'elle disait.

— Oui, il est venu. Il est au petit salon. Ma chérie, il faut que tu me dises ce que je dois lui répondre... Oh! Mon Dieu, et elle a trente-neuf... Quoi qu'il arrive, Agnès, garde ton calme. Tout cela te fait du mal.

— Il est venu, — répéta Agnès sans songer à demander qui et avec une sorte de terreur.

— Reste calme... Oui, j'ai tout de suite deviné que c'est

lui, le jeune homme à qui tu penses tout le temps. Il demande à te parler en particulier. J'ai été d'abord si interloquée que je lui ai dit simplement : « attendez », sans réfléchir... Agnès, c'est à toi de prendre une décision, à toi seule. Je suis inquiète. Le docteur m'a dit... oh! pas que tu sois malade, mais qu'il faut prendre soin de ton moral. Le moral... Laisse-moi te confier toute ma pensée : tu ne l'as pas oublié, ce jeune homme. Qu'Alexis le nie tant qu'il voudra; je le sens. Eh bien, si tu tiens absolument à l'épouser, si tu l'aimes tant que ça...

Elle réprima un sanglot.

— Si tu l'aimes tant que ça, je ne mettrai plus d'opposition. Fais selon ton désir. Je ne veux pas que tu sois malade! Agnès, mon enfant, ma petite fille, je ne veux pas que tu sois malade!.. Il a l'air d'ailleurs bien élevé, ce garçon... Et puis, vois-tu, je me résignerais à tout plutôt que d'être cause... Que vas-tu faire? — ajouta-t-elle voyant Agnès se dresser sur son séant, écarter les draps, l'écarter elle-même.

— Tranquillisez-vous, maman, vous ne serez cause de rien.

— Tu veux y aller?

Agnès s'habillait précipitamment. Sur son visage était peinte une expression si farouche que madame Desroches hypnotisée lui tendit sa chemisette, ses bas...

— Oui, moi-même.

Et, ayant embrassé sa mère en fermant les yeux, Agnès quitta la chambre.

— Ne tombe pas! — lui souffla madame Desroches immobile sur le seuil.

***

A chaque marche, les jambes d'Agnès devenaient un peu plus fermes. Pourtant elle n'avait pas encore pris de décision. Elle s'arrêta au milieu du vestibule, essayant de rassembler ses pensées. Elle ne le put. Mais ses sourcils restèrent froncés. Si elle ne savait ce qu'elle allait dire à Hervé, une colère butée ne l'animait pas moins. La même que ce jour où, dix-huit mois plus tôt, il avait franchi sans autorisation le petit portail. Il la braverait donc toujours!

Dix-huit mois plus tôt... Comme alors, Hervé Durel se

tenait immobile et la fixait; comme alors, son visage était pâle malgré son teint bruni.

Elle parla la première :

— Vous avez osé venir jusqu'ici! Sans me prévenir!

Il répondit :

— J'ai eu peur en ne vous voyant pas : je savais que vous deviez repartir pour Fourvière demain. J'ai attendu longtemps, et puis j'ai pris une décision. Excusez-moi. J'ai voulu venir à vous coûte que coûte, au risque de vous blesser...

— Et puis? — fit-elle.

Ils ne se quittaient pas des yeux.

— Ne vous attendez pas à un ultimatum, — reprit-il plus bas. — C'est un *oui* seulement que je prétends obtenir de vous. Je n'ai pas exercé ma volonté pendant des mois pour qu'un caprice en ait raison. J'ai beaucoup réfléchi depuis hier, et surtout depuis une demi-heure. Je sais que madame Desroches peut me faire chasser et que sa volonté vous domine. Eh bien, j'ai voulu venir au devant de l'obstacle et vous me donnerez votre parole de le franchir avec moi... Je vous aiderai à lui parler, — ajouta-t-il avec une douceur inattendue.

Agnès était blême.

— Vous vous trompez. Ma mère n'est pour rien dans mon changement d'attitude, et je vous interdis de la juger. Mettez-vous dans la tête ceci : je ne vous aime plus.

Sous le coup, il hésita un instant.

— Vous détournez la question, dit-il. Mais admettons que vous ne soyez dominée par personne : vous l'êtes par vous-même. De quelle aberration vous êtes la proie, je n'en veux rien savoir pour l'instant. Je n'ai pas le temps. Mais je sais que vous vous perdez.

— Et après?

— Cela me déplaît. Je vous arracherai à ces idées folles qui vous possèdent.

Il s'approcha, et haussant la voix dans son émotion :

— Ayez confiance en moi quelques minutes seulement. Essayez de ne plus penser. Quelques minutes seulement. Et laissez-moi faire. Parler à madame Desroches, à votre frère s'il en est besoin... Agnès, que faut-il vous dire pour

vous désarmer? Que plus vous vous dressez ainsi devant moi plus je vous aime? Ou vous écouter, vous laisser me raconter ce qui vous fait souffrir? Vous ne parlez jamais de ce qui se passe en vous, vous êtes si fermée... Ou encore, simplement, vous laisser pleurer un moment, là près de moi, ou un peu loin au contraire, pendant que je ne regarde pas?

— Assez, vous m'ennuyez, — dit-elle.

Le ton de bravade du début, elle l'admettait à la rigueur. Mais elle craignait ces efforts pour l'attendrir qu'il faisait.

— Vous n'avez pas à vous occuper de mon avenir. Nos goûts diffèrent.

A son tour elle haussait la voix. Une idée se formait devant elle, une idée vers laquelle elle était entraînée comme par un torrent. Et, deux ou trois secondes, quelque chose en elle lutta contre cette attirance. Mais cédant avec une volupté vague et mauvaise :

— Oui, mon cher, j'ai découvert ça récemment, — reprit-elle à travers un ricanement haché. — Mille excuses si j'ai pu vous faire illusion, et vous causer quelque ennui. Ça passera... Vous parliez de ma mère, tout à l'heure. Eh bien, sachez que je me suis rangée à ses vues. Elle souhaite de me voir épouser un de nos parents éloignés. Quelque temps son projet a pu me contrarier, aujourd'hui je comprends qu'elle a raison. Ce monsieur est du reste fort sympathique. C'est lui que j'épouserai et n'en parlons plus.

— Une lubie! Vous aurez changé d'idée demain.

Elle le fixa avec haine.

— Vous me croyez donc fille à changer d'idée en vingt-quatre heures! Détrompez-vous. Je ne suis pas sujette à ces variations-là.

Et sentant combien elle mentait, furieuse :

— Je jure qu'il en sera comme j'ai dit!

Hervé s'était dirigé vers la porte. L'exaspération le gagnait, mais il luttait contre elle encore.

— Écoutez : je vois que ma tentative n'a pas réussi. Vous paraissez avoir la fièvre. Mais je me tiendrai prêt à venir à votre appel dès que vous me ferez signe.

Agnès éclata de rire.

— Dès que vous me ferez signe. Je resterai exprès à Lyon

jusqu'en juillet. Hôtel de L..., au commencement de l'avenue de Saxe. Au revoir donc, et excusez ma démarche. Peut-être n'aura-t-elle pas été inutile...

— Non, elle ne l'aura pas été, — dit-elle riant de nouveau.

Mais Hervé était déjà sorti.

Elle s'assit.

Un air de chanson se balançait dans sa tête. D'une chanson en vogue cette année-là, sentimentale, mais devenant drôle et quelque peu populacière si on la scandait vite, qu'elle avait entendu les fermiers siffloter.

Elle aurait voulu se persuader qu'elle avait parlé avec tout son sang-froid, et le battement de ses tempes lui disait le contraire. Elle percevait avec gêne les anomalies de sa conduite. Des contrastes évidents les lui révélaient. Dans ce même salon d'où elle venait de congédier Hervé, elle avait tenu tête, par amour pour lui et avec non moins de violence, à sa mère, à Alexis. Dans ce salon aussi, sous les yeux de tous ces parents photographiés, elle s'était vue, avec quel sentiment de honte, offerte à un vieil homme ! Et voici qu'elle-même à présent...

— Ah! ce ne sera pas absurde si je le veux! — trancha-t-elle. Et, ayant sorti du buvard une feuille de papier, elle écrivit d'une écriture plus droite que d'habitude :

Hervé.

Je tiens à préciser que tout ce que je vous ai dit je l'ai dit librement, avec ma raison entière, et que je ne regrette aucune de mes paroles. C'est mon devoir de ne vous laisser aucune incertitude. Considérez donc nos fiançailles comme rompues et sachez que j'épouserai avant l'été la personne dont je vous ai parlé, selon le désir de ma mère et le mien. Je regrette de vous décevoir. Mais, indiquons-le en passant : je vous avais promis de vous attendre et non de vous épouser. Adieu. Ne me tenez pas rancune.

AGNÈS DESROCHES

Madame Desroches entrait comme sa fille achevait d'écrire ces lignes, dont la dernière descendait quelque peu.

— Eh bien? — dit-elle.

— Eh bien, lisez, — dit Agnès.

Et pendant que sa mère parcourait son billet, elle se remit à chantonner. Elle ne doutait plus de sa volonté. Les écrits fixent les paroles.

— Vous ferez jeter ça à la boîte au plus tôt, n'est-ce pas? — dit-elle sur un ton presque impératif.

— Mais...

— Ma décision ne vous plairait-elle pas? C'est du baron qu'il s'agit, naturellement.

— J'entends bien. Mais, mon enfant, as-tu mûrement réfléchi? Est-ce froidement que tu as pris cette résolution?

— Si c'est froidement!

— Ne joue pas sur les mots... Tu me fais peur, Agnès. On dirait que tu cherches à te torturer par plaisir. N'y aura-t-il pas eu entre toi et lui — ce n'est plus du baron que je parle — quelque querelle passagère? Tu es en nage, mon enfant, tu trembles. Est-ce le moment d'engager l'avenir si gravement?

— *C'est en toute liberté d'esprit* que j'ai écrit ces lignes, — dit Agnès en appuyant sur les syllabes. — Donnez; il faut que je mette l'adresse... C'est grave, maman. Si vous ne me promettez pas que cette lettre sera mise à la poste avant ce soir, j'irai moi-même malgré mon état.

Madame Desroches la regarda coller l'enveloppe, la timbrer. Elle la reçut de ses mains sans mot dire, sans mot dire et toujours fixant sa fille sonna la domestique, lui remit la lettre.

Alors Agnès monta dans sa chambre et se coucha.

Elle regarda longtemps droit devant elle, d'un air grave.

Pourtant, elle ne pensait pas à grand chose. Elle se répétait seulement les termes de son billet, dont le ton glacial lui laissait un souvenir agréable. Elle avait moins de fièvre et le constatait avec satisfaction. Enfin elle s'endormit d'un sommeil opaque.

XI

Une troisième fois, tante Blandine alla donc vanter à son neveu sa petite-nièce

L'affaire n'alla pas à bonne fin sans tiraillements.

Maxime de Pavanne avait été blessé. Il tenait rancune aux Desroches de l'avoir fourré, à quarante ans passés, dans un genre d'ennuis jusqu'alors ignorés, et qui font souffrir. Mais les personnes âgées avaient sur cet homme un grand prestige. L'idée que sa tante n'avait pas craint, à soixante-douze ans, de parcourir cent kilomètres dans la journée pour venir lui parler, gênait ses objections. Et l'experte marieuse se fit si gentiment pressante :

— Si tu savais, Maxime, comme le couvent l'a rendue plus simple! Elle regrette si vivement la peine qu'elle a pu te faire! C'est elle cette fois (sa mère ne voulait pas d'abord) qui tient à ce que tu reviennes à Bellerive.

— Allons...

— Mais parfaitement. Eh! ne sois pas trop modeste, Maxime.

Il revint donc. Il donna la bague de fiançailles. Il fit sa cour.

Assez gêné d'abord, mais bientôt avec une assurance imprévue. L'empressement presque plat des Desroches encourageait cette attitude. Il fit savoir son désir que le mariage eût lieu vite. Auprès de sa fiancée il se montra tendre et réservé, mais impérieux : il faudrait que sa chère Agnès se remît au piano; il aimait entendre un peu de musique le soir; le phonographe? quelle ignominie! Et qu'elle n'espérât pas emmener son Ego à Grand-Lieu...

Agnès assistait sans surprise à cette métamorphose. Depuis l'envoi de sa lettre de rupture à Hervé, ces alternatives d'espoir et de dépression qui l'épuisaient autrefois avaient cédé la place à une glaciale résolution. Une lubie? Ah! Il verrait si elle était fille à changer d'idée! D'ailleurs elle s'interdisait toute rêverie, s'appliquant à rester occupée à chaque heure du jour, de manière à n'être jamais rêveuse et à s'endormir vite le soir.

Devenir baronne... Elle s'ingéniait à être sensible au côté brillant de l'union qu'elle allait contracter. Elle serait une jeune femme comblée, gâtée. Elle habiterait un château, elle aurait des enfants. Des garçons? De préférence. Mais si Dieu voulait qu'elle prêtât vie à de nouvelles créa-

tures de son sexe, elle saurait les préserver de se forger plus tard des illusions comme celles qui l'avaient tant tourmentée...

Cette atmosphère fiévreuse qui précède les mariages vint favoriser cet état d'esprit. Essayages, réceptions, exposition des cadeaux. Madame Desroches avait tenu à ce que le trousseau de sa fille fût selon l'usage mis en évidence dans sa chambre. Quelques cousins prévenus par Alexis se glissèrent jusque-là, tripotèrent les dentelles des pantalons. Agnès se tenait debout près de la fenêtre. Elle était livide.

La dernière semaine, un certain effroi intermittent s'empara d'elle, tout physique. Des secousses rapides ébranlaient son corps tout entier.

— Tu as le trac? — disait son frère.

La veille du mariage, vers le soir, cela devint un tremblement continu. Heureusement, il lui restait pas mal d'affaires à mettre en ordre. Mais ses mains lui désobéissaient. La nuit était orageuse, un vent capricieux gémissait. Il semblait parfois à la jeune fille qu'on l'appelait dehors, tantôt avec colère et tantôt avec une compassion infinie.

Vers dix heures, elle crut entendre Ego pleurer. Ego! Elle ne pourrait donc l'emmener. Sans doute, à Grand-Lieu, sa compagnie n'eût guère pu être agréable à Agnès, lui rappelant un passé qu'elle voulait ignorer. Mais l'idée que ce témoin de son enfance sauvage resterait seul ici avec madame Desroches, Agnès ne pouvait la supporter.

Soudain, son regard devint fixe.

Elle descendit au rez-de-chaussée. — « Une cuillerée de cette petite liqueur », avait-elle entendu le maître-valet dire un jour, à propos d'un cheval malade qu'il fallait détruire, et désignant une bouteille dans la salle de débarras près du cellier, sur une étagère....

La porte de l'office était encore entr'ouverte, projetant jusqu'aux communs une raie de lumière dorée. Agnès marcha dans cette direction, évitant de traverser la lueur pour qu'on n'y vît pas se projeter son ombre. Des nuages qui galopaient avaient l'air d'insulter la lune impassible. Agnès traversa le cellier noir sans se heurter aux fûts, le connaissant bien ainsi que cette odeur de vin et de poussière. Elle trouva

le flacon sans l'avoir vu, ayant tâté l'étagère avec la main. Elle regagna l'office. Au coin de la porte était posée l'assiette contenant la pâtée du chien pour le lendemain matin. Elle y versa le poison sans hésiter.

Elle avait procédé à ces préparatifs si rapidement qu'elle ne souffrait pas encore. Elle ressortit, l'assiette à la main. Ego était assis au seuil de sa niche. Il se leva, s'élança vers sa maîtresse d'un mouvement si spontané que la chaîne en se raidissant fit craquer le bois de la cabane. Alors, une espèce de râle bref laboura la gorge de la jeune fille. Elle posa l'assiette à terre, et, agenouillée, étreignit l'animal avec une vigueur qui le fit gémir. Elle regagna sa chambre en courant, se coucha sans avoir rallumé l'électricité. Le vent continuait d'apporter des plaintes innombrables. Elle tira les rideaux en toile de Jouy, se recroquevilla sous les couvertures. Elle aurait voulu devenir sourde.

***

Elle fut donc cette vierge parée, mi-héroïne mi-victime, qui attend, fixée sur une chaise, n'osant faire un mouvement de peur d'ébranler cet édifice de satin, de tulle et de fleurs qu'on vient de construire autour d'elle, au milieu d'un cercle de regards et d'un silence respectueux, la minute où il faudra se lever avec des précautions infinies pour marcher à l'autel. De temps en temps survient une tante qui lui redit qu'elle est belle et l'embrasse prudemment. Les petites cousines retiennent leur souffle. Madame Philippard la coiffeuse parle des beaux mariages de la fin du siècle dernier : à cette époque faire un chignon était un art... « Tout cela est bien », s'affirme Agnès, et elle s'efforce de ne pas penser davantage, de peur que son laborieux sourire ne se déplace lui aussi.

Elle fut cette jeune fille surprise par l'ombre de l'église, qui s'avance vers ces petites flammes symétriques piquées en son honneur dans les ténèbres, entre une double haie de spectateurs aux regards avides, demi-morte et pourtant préoccupée par sa couronne — « tenez toujours la tête penchée un peu en avant », a recommandé madame Philippard — qui s'avance au bras d'un frère aîné en redingote et triomphal,

tandis que les orgues tonnent. Un fauteuil de velours rouge, un prie-Dieu avec un coussin compatissant. Les ténèbres se sont dissipées. L'autel est illuminé. Que de parfums! Non plus cette odeur austère de la chapelle au couvent, mais toutes sortes de senteurs profanes. Que de fleurs furent coupées...

— « Tout cela pour moi! Eh bien, Agnès, si tu n'es pas contente! » se répète-t-elle de temps à autre, avec cette ironie un peu lourde qui lui est venue depuis qu'elle n'aime plus. Elle préfèrerait prier. Il y a d'ailleurs un excellent moyen d'y parvenir : lire page à page le petit missel spécial que tante Blandine vient de lui donner. Et ainsi fait Agnès. Mais voici que le prêtre prononce un discours. Il faut fermer le missel, s'asseoir, et pendant ce temps l'on risque de réfléchir trop. Pourquoi ces bruits de mouchoirs? Le prêtre baisse la voix. Un silence se propage. Il fait signe aux fiancés de se lever. Un enfant de chœur lui tend un plateau où brillent deux bagues.

— « Et si je disais non? Mais alors, et toute cette cérémonie préparée pour moi? Ces centaines de personnes qui se sont dérangées? Et le déjeuner coûteux qu'on prépare en ce moment? Toutes ces choses comptent davantage qu'un amour-propre de jeune fille. » C'est à des chiffres, à des zéros alignés devant elle au milieu d'un brouillard doré, que songe la pure Agnès en passant au doigt de Maxime l'anneau nuptial.

Le repas de noces put donc être servi: Hécatombes de volailles (« chapons truffés de Bellerive », avait écrit Alexis sur le menu). Gibier abattu à Grand-Lieu, oiseaux mis à pourrir, servis en sacrifice. Agnès ne s'apercevait pas qu'elle buvait beaucoup. Au fait, les plats avaient bon goût. Pour la première fois elle s'avisait que les plaisirs de la table ne sont pas méprisables. Et il y a comme cela dans la vie toute une série de jouissances permises qu'il serait sot de dédaigner. A Grand-Lieu, elle recevra. Il paraît que la salle à manger est ornée de boiseries datant de la Renaissance. Baronne...

Ainsi, doucement portée par ces rites puissants, étourdie, elle ne souffrait pas. Elle n'éprouvait point de peine à devenir semblable à toutes les jeunes mariées, tant en ces circonstances solennelles les natures les plus rétives se calquent, avec une

passivité qui est comme un deuxième instinct, sur celles qui les y précédèrent, devenant sans douleur, anesthésiées jusqu'au fond de l'âme, telles que tous ces yeux qui les épient attendent qu'elles deviennent. Elle riait, ses joues étaient roses, elle disait à des fiancées à qui elle n'avait presque jamais adressé la parole : — Ce sera bientôt ton tour, ma chérie... Elle distribua aux jeunes gens son voile par petits morceaux. Et quand, ayant revêtu le costume tailleur apprêté pour le voyage de noce, elle embrassa sa mère, son frère, et sa belle-sœur, ce fut en sanglotant, comme si dans cette maison qu'elle quittait elle avait été heureuse...

***

Maxime avait loué dans un hôtel de la place Perrache un appartement pour la nuit : une grande chambre et un salon, où un repas froid les attendait. Mais comme il n'était pas tard :

— Peut-être feriez vous bien de vous reposer pendant une heure et demie, — proposa-t-il. — Les émotions fatiguent... Vous pourrez aussi pendant ce temps vous mettre à votre aise.

— Oui, merci, — balbutia Agnès.

Sa plus belle chemise de nuit l'attendait, étendue en travers du lit. Un lit si large que ce frêle costume y paraissait d'une petitesse touchante; on avait envie de le plaindre comme une personne. Agnès caressa les dentelles, les rubans. Puis, lentement, elle regarda dans la direction du cabinet de toilette. Elle aperçut, soigneusement alignés sur une planchette de verre, ses brosses, ses flacons. Plus loin, une trousse de cuir contenant des objets luisants : le nécessaire à barbe de Maxime. Tout cela froid et propre comme des instruments de chirurgie.

Elle ôta seulement sa jaquette.

— C'est vrai que je ferais bien de m'étendre un moment, — murmura-t-elle.

Et elle osa regarder le lit avec plus d'attention.

Il était ouvert déjà, si lisse et blanc qu'on n'osait le toucher. Elle resta debout.

Et, longtemps encore, toute la durée de ces trois demi-heures

accordées par Maxime (quelle minutie! et quels autres traits ignorés de son caractère allaient encore apparaître?) elle demeura ainsi, n'osant presque bouger. Elle regrettait le bourdonnement de la noce. Si le silence eût été parfait, peut-être y aurait-elle trouvé encore un certain apaisement. Mais des sons brefs vinrent l'alerter. Derrière la tenture qui séparait la chambre du salon, Maxime pressait un bouton de sonnette, un garçon venait déboucher une bouteille... Maxime. C'est drôle, depuis le commencement de la journée Agnès ne se souvenait pour ainsi dire pas de l'avoir vu. C'est qu'ils s'étaient tenus sans cesse l'un à côté de l'autre, jamais en face. Elle allait le voir en face. Son corps eut un frisson. « Le trac », eût dit Alexis. Oui, le trac, et non plus comme tantôt à l'idée de s'offrir à la vue d'un public malgré tout protecteur, mais à la vue de cet homme qui était son mari...

— Venez-vous, ma chérie?

Ce fut d'un pas assez dégagé qu'elle se rendit au salon. Elle voulait réaliser jusqu'au bout son dessein. Elle l'avait conçu elle-même; il fallait donc qu'il s'accomplît.

Mais avait-elle tout prévu? Non, il lui semblait jusqu'ici que ce moment et tout ce qui le composerait, que son mari lui-même resterait toujours à une certaine distance d'elle. Et les voici installés en vis-à-vis à une table large de moins d'un mètre. Entre eux, de la porcelaine et du verre, une bouteille dans un seau transpirant, un poulet froid. Et ces roses, rouges comme du sang...

— Vous n'avez pas faim?... Quel déjeuner remarquable à midi, n'est-ce pas? Les quenelles étaient divines... Mon aimée, comme je l'ai attendu, ce moment où enfin je puis dire : elle est à moi, c'est ma petite cousine-épouse... Elle a peur de me regarder?

Elle n'avait pas encore osé lever les yeux, en effet, préférant malgré tout la vue des victuailles.

— Pourquoi aurais-je peur? — dit-elle.

Et elle redressa lentement son visage.

— Ma petite cousine-épouse, — répétait-il heureux de sa trouvaille... — Oh! qu'elle est pâle!

Il portait un veston d'intérieur à revers de soie, assez à la mode, mais tout empesé encore, et au milieu duquel son

visage aux longues moustaches paraissait suranné comme une vieille image. Il avait ôté son col, mais oublié de retirer son bouton de chemise. Sa pomme d'Adam pointue se montrait sans pudeur. Sur ses poignets, de longs poils très noirs.

— Oui, le déjeuner était remarquable, — dit-elle répétant à dessein une phrase prononcée depuis un moment, comme si elle eût espéré par ce stratagème revenir en arrière, contraindre le temps à reculer.

— Qu'elle est pâle! — reprit le mari.

Et elle vit une main jaunâtre avancer vers la sienne, hésiter comme celle-ci glissait sur la nappe, elle vit le pouce et l'index tâtonner le long de son annulaire, arriver à la bague nuptiale et la caresser tendrement.

Elle ne se dérobait plus. S'il pouvait se contenter de caresser cette bague toute la nuit! Mais elle entendait le souffle de Maxime devenir plus rapide, et soudain plus rien. La main avait saisi le poignet d'Agnès et rampait le long de son bras.

— Maxime, permettez-moi de rester seule un petit moment — supplia-t-elle.

— Encore!

— Je suis bien lasse.

— Mais je vous ai autorisée à vous reposer, tout à l'heure. Allons, soit, un quart d'heure. Et... mettez-vous en tenue de mariée, cette fois. J'ai le droit de la voir autrement qu'en costume de ville, ma petite cousine-épouse...

Et s'irritant de voir qu'elle feignait de ne pas comprendre ses laborieuses périphrases :

— Allons, déshabillez-vous, — ajouta-t-il à voix basse et non sans rudesse.

Le regard de Maxime emplissait Agnès d'épouvante. Elle avait déjà regagné la chambre à coucher depuis plusieurs minutes qu'elle croyait le sentir encore. « Me voir? » Elle eût toléré peut-être d'être vue par des yeux gris-clair. Par ces yeux noirs là, ah! c'eût été trop salissant!

Elle tremblait. La blancheur du lit l'avait aveuglée à l'instant de sa rentrée dans la chambre. Elle fixait une gravure vers le milieu du mur, du côté de la porte donnant sur le couloir. « Combien de minutes encore avant l'expiration

du quart d'heure? » se demandait-elle comme une condamnée.

Soudain elle entendit de l'eau couler au cabinet de toilette. Maxime se gargarisait.

Alors, un dégoût indicible la crispa tout entière. Son regard se mit à errer de droite et de gauche avec une vitesse croissante, cependant que sa tête se balançait elle aussi, en un mouvement de dénégation passionnée. Elle eut envie d'appeler au secours, et la première personne à qui elle songea fut Hervé. Une seconde. Se dit-elle qu'elle eût supporté plus aisément de se dévêtir pour lui dans cette chambre d'hôtel? Non, peut-être. Mais, avec une netteté atroce, elle perçut toute l'absurdité de sa propre conduite, du caprice qui l'avait inspirée, de l'entêtement qui l'avait conduite pas à pas jusqu'ici. Traîtresse pudeur! Pour elle, Agnès avait promis à cet homme de lui appartenir, — à un homme chauve, aux mains jaunes, aux moustaches dégoutantes...

Mais maintenant tout son corps qu'elle avait omis de consulter disait non. Elle croyait le voir, ce corps jamais complètement dévoilé même dans la solitude de sa chambre et qui était le seul bien certain qu'elle possédât sur terre, nu, sans tache et indélébile, qui, par toute sa svelte allure et sa jeunesse, disait : « Non! » — Non, non, non, voilà ce qu'elle aurait dû crier au prêtre à l'église. Voilà ce que criaient les battements de son sang dans ses artères. Puissances conjuguées pour la conduire à l'autel, cérémonial, échange des anneaux symboliques, et jusqu'au « oui » solennel prononcé par les lèvres, rien n'aurait pu prévaloir contre ce refus suprême de la chair.

Maxime, derrière la porte, s'agitait, déplaçait une chaise. Mais Agnès ne l'entendait plus. Son regard, ayant rencontré le bouton de la porte, s'était arrêté. Elle comprit qu'elle allait avancer, que son corps allait la porter; elle sentit qu'elle marchait; vit devant elle un couloir, des marches d'escalier, des losanges de marbre blanc et noir, une porte ronde et vitrée qui tournait, les lumières de la rue...

Elle suivit toute la rue Victor-Hugo, en courant. Ses talons résonnaient sur le trottoir, les façades des maisons lui en renvoyaient le bruit, elle se croyait poursuivie. Une

suffocation l'obligea à ralentir, elle comprit la cause de son illusion. Alors, elle remarqua qu'elle n'avait pas encore songé à enfiler complètement son manteau et qu'elle tenait son chapeau à la main. Elle se coiffa, se boutonna. Elle n'aurait pas peur.

Jamais encore elle n'avait vu la Place Bellecour à une heure si tardive. A la clarté de lampes à arcs, le feuillage des marronniers se détachait comme un décor de théâtre, des bouffées d'orchestre sortaient de la Maison-Dorée violemment éclairée. Agnès continua de marcher droit devant elle. D'établissements aux vitres rougeoyantes sortaient avec des rires des sons étranges, une musique barbare, telle qu'Agnès n'imaginait pas qu'on pût en entendre en Europe. Elle recommença à courir, impatiente de se trouver dans un quartier plus familier.

Elle reprit souffle en arrivant quai Tilsitt. Elle traversa un pont, arriva place Saint-Jean, reconnut la maison de tante Blandine. Une fenêtre éclairée. La vieille dame devait attendre le sommeil, heureuse d'avoir vécu enfin ce jour de fête, se disant qu'à présent elle pouvait mourir... Lui demander asile? Pourquoi? Le seul péril vraiment redoutable n'était-il pas écarté? Agnès s'engagea dans une des rues étroites qui s'élèvent en ligne brisée le long de la colline de Fourvière.

Elle marchait moins vite, la montée étant rude. Chaque tournant dessine un angle aigu. Par moments il faut gravir des marches d'escalier. Entre ces vieilles maisons de loin en loin éclairées par un bec de gaz exténué, la fugitive se sentait devenir toute petite.

Les maisons s'espacèrent. Agnès commençait d'apercevoir de temps en temps, à travers le couloir ténébreux d'une ruelle, un espace d'un noir velouté et transpercé de petites lumières qui devait être Lyon. Et en regardant dans la direction opposée, elle crut reconnaître, baignant dans la diffuse clarté lunaire, la forme de ce couvent où elle avait passé presque une année de sa vie.

Agnès eût souhaité que la colline fût plus haute encore. A mesure qu'elle s'élevait, elle avait l'impression d'échapper à d'innombrables ennemis. De cette ville étendue à demi éteinte sous ses yeux, lequel eût pu la voir?

C'était bien le couvent. Agnès était arrivée tout près du portail. Elle s'approcha encore. Plus de lit pour elle, dans cette maison. Pure toujours, aussi pure et plus peut-être que ses anciennes amies en train de dormir à cette heure, elle appartenait pourtant à un homme... Elle lui appartenait? Rêveusement, elle avait porté le pouce et l'index de sa main droite à cet anneau qui entourait depuis ce matin l'annulaire de son autre main. Soudain, avec un geste hiératique, elle l'enleva, et le jeta.

Ayant contourné la basilique, elle atteignit l'autre versant de la colline. Elle dévala une route en lacets, aux tournants en forme de boucles, bordés d'anciens remparts profilant leurs masses sur des nuages obliquement éclairés.

Puis la pente s'atténua. La route devint droite. Et vaguement, sous un ciel phosphorescent, la campagne apparut.

Des bois aux contours indéterminés la tachetaient comme des nappes d'encre un buvard. Le vent ne faisait plus entendre qu'une plainte très faible, au ras de petits buissons qu'on ne voyait pas. Et, de très loin, s'élevaient des aboiements désolés et doux...

Quelle heure pouvait-il être? Minuit tout au plus. Agnès s'arrêta, pour mieux goûter cette exaltation qui montait en elle. Jamais encore elle ne s'était sentie si parfaitement seule. Un orgueil effréné se réveillait dans sa poitrine. Pourquoi, tout à l'heure, s'accusait-elle d'avoir agi avec inconséquence? Aucune faute dans sa conduite, qui par un chemin douloureux l'avait conduite vers cette joie suprême à laquelle elle touchait enfin : être libre! Elle était libre et eût pu le crier si bon lui avait semblé : personne n'aurait entendu. Elle eût pu se rouler dans ce pré dont elle respirait l'odeur, là toute proche : personne pour s'en étonner. Elle cria, et aucun écho ne s'éleva, le chœur nocturne des chiens n'en fut point troublé. Elle se coucha dans l'herbe, et l'herbe aux fleurs invisibles la couvrit. Alors, un rire triomphal s'éleva de la poitrine d'Agnès.

***

Le jour se leva couleur de cendre. Ce n'étaient plus des chiens qui se répondaient au loin, mais des coqs. L'ombre

devint violette, se rapprocha du sol et se tassa. Une pluie tourmentée par un petit vent aigre se mit à tomber.

Agnès s'était remise à marcher. Elle ne s'aperçut qu'au bout d'un moment qu'elle se dirigeait en sens inverse de celui suivi jusqu'ici. Déjà les contreforts de Fourvière apparaissaient. Elle entendit le grelot d'une voiture de laitier, le bruit des roues sur le sol dur. Sous la capote, elle distingua un homme en train de l'observer.

Elle avait froid et son corps implorait le sommeil. Mais l'inquiétude commençait de harceler son esprit. Où aller, maintenant? D'autres voitures passèrent. Des boutiques s'ouvrirent. Agnès entendit se balancer dans l'air des sons de cloches. Elle se retrouva sur l'esplanade proche de la basilique.

D'en bas la rumeur de Lyon s'élevait jusqu'à elle, à travers un brouillard sans couleur. Des sifflements de trains et d'usines, et un indescriptible bruit d'enclume, d'une brutalité et d'une tristesse inouïes. La vie recommençait, la vie organisée par des hommes, selon des lois d'une complication infinie et dont Agnès n'avait pas la moindre idée.

Où aller? La nuit tout est facile pour les fuyards, mais le jour? Ce n'était plus le froid qui la faisait grelotter, mais le sentiment de son impuissance. Une jeune fille ne peut s'enfuir seule, avait-elle éprouvé une fois déjà, le soir de sa première évasion manquée. Une jeune femme non plus. Jamais, jamais...

Un long moment, accoudée à un parapet, elle contempla cette ville d'où elle s'était proscrite. Pourtant, lorsqu'elle eut senti l'humidité de la pierre pénétrer son buste, elle continua de marcher dans cette direction, et la ville s'éleva menaçante devant elle à mesure qu'elle dévalait la colline.

... Menaçante? Même pas. Tout orgueil s'est en elle éteint si complètement, qu'elle cède à son désarroi sans souffrir. De son désespoir n'émerge presque aucun souvenir. A peine l'idée qu'elle s'est mariée hier et enfuie de la chambre conjugale. Elle n'a plus peur. Si par moments elle court encore malgré elle, c'est à cause de la descente. Elle a l'impression de marcher seule. Quelque chose comme de l'espoir l'attire. Elle avance...

— Monsieur Durel est-il encore là? — demande-t-elle au portier de cet hôtel de l'avenue de Saxe où Hervé lui a dit qu'il demeurerait quelque temps.

Comme sa voix est faible!

— Monsieur Durel a justement fait commander un taxi pour la gare. Je vais voir s'il n'est pas encore parti. Veuillez vous asseoir.

On regarde avec méfiance ses bas boueux.

Mais elle n'a plus de fierté. Mon Dieu, s'il est parti, elle n'aura plus qu'à mourir.

— Non, monsieur Durel n'est pas encore parti. Mais il est en train de préparer ses bagages et très pressé. On ne peut le voir que pour affaire urgente.

— C'est le cas. Veuillez me conduire à son appartement.

— Si... madame désire prendre l'ascenseur? — murmura l'homme quelque peu médusé.

— *Mademoiselle,* — rectifia Agnès en regardant le sol s'abaisser.

XII

Sur la table, sur les chaises, par terre, des effets étaient posés en désordre. Hervé en costume de voyage se tenait incliné vers une valise, grande ouverte. Il fut si stupéfait qu'il ne se redressa pas tout de suite.

Le front penché en avant, il essayait avec peine de froncer les sourcils. On voyait qu'il avait peu dormi. Au fond des orbites creuses, la clarté de ses yeux semblait plus intense que d'habitude, mais les prunelles d'un noir surprenant. De petits bourrelets de chair au bas du front décelaient une résolution prise à grand'peine. Mais lorsque, s'étant relevé, il eut osé reconnaître Agnès, ce front devint lisse et stupide en un instant, semblable à celui d'un homme qui meurt.

— C'est un peu tard pour venir me dire adieu, — fit-il d'une voix à peine distincte.

Et reprenant souffle comme s'il eût parlé au milieu d'un vent très violent :

— Pourquoi me déranger? Vous le voyez, je vais partir.

— Je ne suis pas venue vous dire adieu, — dit-elle, marchant vers lui très lentement.

Et, comme, à mesure qu'elle s'approchait, il se détournait, elle osa poser son front contre son épaule.

— Oui, je comprends, vous venez pleurer!

— Je ne sais pas, — balbutia-t-elle.

Elle pleurait, en effet. Et ces pleurs, loin de cesser, redoublèrent, devinrent un sanglot long et chantant, sans à-coups. Moins la voix de la désolation que celle de l'épuisement. La plainte qu'arrache aux entrailles la peine qui passe, non la douleur en train de les déchirer. Entre les plis de ce veston d'homme qu'elle mouillait de ses larmes, ses yeux osèrent épier le visage d'Hervé toujours détourné. Était-ce l'amour, ou la détresse, qui la ramenait à lui? Elle ne se le demandait pas. Simplement elle se sentait bien, appuyée à ce bras fort.

— Ne pourriez-vous pas me faire apporter quelque chose de chaud? — dit-elle.

Il la détacha de lui, avec des précautions plutôt qu'avec douceur, et s'avisant alors seulement de son extrême pâleur :

— Allons, asseyez-vous, Agnès. Je vais vous faire servir du thé. Vous m'expliquerez ensuite, j'espère, cette visite incompréhensible.

L'ayant installée dans un fauteuil, il s'éloigna d'elle avec hâte, et se mit à marcher nerveusement. La douleur ne s'était pas effacée de son visage. Il lançait à Agnès par instants des regards hostiles, s'arrêtant devant ses malles béantes, paraissait les interroger.

Agnès ne put boire que quelques gorgées. Non pas que cette sévérité lui fît mal. La tendresse soumise qu'elle éveillait dans son cœur lui était douce, au contraire. Elle ne fit aucun effort pour relever ses épaules et son cou inclinés.

— Je vous aime encore, Hervé, — put-elle dire enfin.

Il marcha plus vite. Elle vit une crispation de souffrance tordre sa bouche.

— Et c'est maintenant que vous osez venir me dire ça? — cria-t-il presque, lui jetant un coup d'œil haineux.

Elle comprit tout de suite à quoi il songeait. L'orgueil allait-il la raidir à nouveau? Non, ce fut sans relever la tête et d'une voix à peine perceptible, qu'elle répondit :

— Il ne m'a pas touchée, Hervé.

Il la regarda sans paraître comprendre.

Elle aurait voulu ajouter : « Il n'a touché que ma bague, et cette bague, je l'ai jetée! Je ne lui appartiens pas; je suis intacte; je suis libre! » Des ressouvenirs d'anciennes exaltations lui conseillaient ces mots-là. Mais sa gorge eût été incapable de les pousser vers ses lèvres. Les paroles fières, il faut les prononcer haut, et en aurait-elle eu la force? Elle se contenta de soutenir le regard interrogateur d'Hervé et de répéter *non* de la tête avec gravité, avec soumission. Car ce non signifiait aussi qu'à lui Hervé elle aurait reconnu le droit de la toucher.

Il l'étudiait avec attention. Remarquant les taches de boue qui couvraient ses bottines, ses bas, par endroits sa jupe :

— C'est vrai qu'elle est dans un état! — murmura-t-il.

— Je me suis sauvée, — expliqua-t-elle avec une grande simplicité. — Quand je me suis vue seule avec lui, j'ai eu peur. J'ai marché toute la nuit. Mais, vers le matin, je n'ai plus su où aller et alors je suis venue ici.

— Fantastique!

— Non, très naturel, je vous assure. J'ai agi vraiment sans réfléchir...

— Ah! je n'en doute pas!

— Pour la première fois de ma vie sans réfléchir.

— Ma pauvre Agnès, êtes-vous inconsciente? Vous avez fui, mais vous restez mariée, que diable!

Elle porta une main à son front.

— Hervé, ayez pitié de moi. Ma tête me fait très mal. Ne voyez-vous pas que je m'en remets à vous pour que vous arrangiez tout?

— Pour que j'arrange tout! — répéta-t-il sur un ton de raillerie, et posté devant la fenêtre il se mit à tambouriner sur la vitre.

Agnès continuait de l'observer sans relever la tête, le regardant en dessous à cause de sa lassitude comme d'autres femmes regardent en dessous par ruse. Elle résistait à un immense besoin de dormir. Ne lui restait-il pas un consentement à obtenir, un pardon?

— On pourra peut-être faire annuler le mariage à Rome, — suggéra-t-elle doucement.

Hervé haussa les épaules.

— Et lui, le mari? Vous l'oubliez, on dirait. Sera-t-il de cet avis?

— S'il apprend que je suis venue ici...

— Tiens, il vous vient des idées que je n'aurais pas...

Il alla décrocher le récepteur téléphonique et Agnès l'entendit décommander le taxi qui devait l'emmener à la gare. Qu'elle avait eu raison d'espérer! Pourtant, ce fut toujours sur un ton de profonde humilité qu'elle dit :

— Ne m'abandonnez pas, Hervé. Sans vous, je ne me tirerai jamais de cette impasse.

— La procédure durera des mois.

— Je pourrais aller les passer à Bellerive.

— Et moi, je partirai de nouveau en exil... Vraiment, vous en parlez à l'aise. Vous semblez croire vos folies faciles à réparer.

Mais soudain il marcha vers elle, et posant ses mains sur ses épaules :

— Agnès, êtes-vous bien sûre de ne plus changer d'idée?

Elle le regarda longuement et répéta :

— Ne m'abandonnez pas!

— J'en serais incapable, vous le savez bien. Mais il faut, comprenez-le, me donner confiance. Vous m'avez fait souffrir, Agnès, vous m'avez... désorienté. Je ne veux pas m'engager sans un espoir solide... Je vous en prie, donnez-moi au moins une parole, une promesse. Réfléchissez : comment le souvenir de vos caprices ne me ferait-il pas trembler?

— Vous n'avez plus rien à craindre de moi, — dit-elle, secouant la tête lentement, — cette Agnès que vous craignez n'existe plus.

Et, quelques minutes, elle regarda dans le vague, rêvant une dernière fois à cette fierté qui faisait d'elle jadis une fille indomptable, à son chien-loup qui seul au monde avait fraternisé avec elle, et qu'elle avait dû détruire. Avec lui, une première Agnès était morte, et personne ne saurait jamais laquelle était la vraie, celle-là, — ou cette révoltée vaincue qui laisse les deux mains d'un homme appuyer sur ses épaules...

GABRIEL D'AUBARÈDE

LE CINQUIÈME MINISTÈRE POINCARÉ

Les événements qui se sont déroulés du 6 au 15 novembre dépassent de beaucoup la mesure habituelle d'une crise ministérielle. Par leurs causes comme par leurs effets, ils ont eu la proportion d'une crise politique véritable. Nous en sommes sortis grâce à l'autorité du Président de la République et grâce au prestige personnel de M. Poincaré. Nous aurions tort de ne pas entendre les avertissements graves qu'ils contiennent.

Il n'y avait aucune raison pour que le ministère qui était au pouvoir depuis juillet 1926 changeât. Il avait toujours eu la majorité devant les Chambres. Il l'aurait retrouvée s'il s'était présenté à la rentrée. C'est une conspiration de comités sans mandat qui l'a renversé. Et c'est un premier fait à noter pour l'histoire de notre décadence parlementaire. Contre les usages et contre les textes, contre la Constitution et contre la régularité de la vie parlementaire, des pouvoirs extérieurs à l'État et inconnus de l'État ont dominé l'État.

C'est le Congrès d'Angers qui a procédé à cette sédition. Mais le Congrès d'Angers n'a été qu'un instrument d'une banalité et d'une médiocrité dont le peuple français se fait à peine l'idée. Le Congrès radical est une pauvre réunion de politiciens d'arrondissement. On y prononce beaucoup de paroles, on y vote des programmes. Personne n'y attache d'importance. Depuis le temps qu'il y a des Congrès radicaux, ils n'ont jamais eu qu'un rôle : ils répandent dans la clientèle électorale et parmi les délégués de province des vérités premières, et en même temps ils font passer subtilement dans

la circulation les mots d'ordre qui leur viennent d'ailleurs. Cette fois encore, le Congrès d'Angers n'a pas commandé, il a obéi.

A qui? Nous ne sommes pas dans le secret des dieux. Nous ne savons pas quels sont les maîtres occultes qui se servent des Congrès radicaux pour avancer peu à peu les affaires de l'Internationale, ou les affaires du socialisme. Nous voyons seulement que, lorsque dans des réunions secrètes certaines décisions concernant le syndicalisme, le transfert d'autorité de l'État, la politique germanophile, ont été prises, les Congrès radicaux sont les exécuteurs. Nous savons aussi que dans les alentours du Congrès d'Angers on a remarqué la présence de bien des personnages, financiers, politiciens, agents divers, qui n'y avaient aucun rôle officiel et qui ont tenu beaucoup de place.

Quand donc le Congrès d'Angers s'est ouvert, les jeux étaient faits. De quoi s'agissait-il? De séparer les radicaux de M. Poincaré. L'opération était commencée depuis longtemps. Elle datait de juin. C'est au lendemain des élections qu'on a vu les radicaux partir en guerre contre l'Union nationale. L'affaire a commencé par des manifestations qui n'avaient l'air de rien. Tel radical, qui s'était montré très favorable à la politique d'union, se sentait tout à coup rappelé au sectarisme de ses congénères et changeait d'attitude. Tel groupe qui avait coutume de faire bon ménage avec M. Poincaré se montrait résistant. Les élections avaient déçu les cartellistes; elles les inquiétaient pour l'avenir. Dès ce jour, le plan des gauches était fait.

Il a consisté à se fortifier d'abord à la Chambre. Sans la complaisance du Cabinet et sans l'aveuglement des partis empressés de glisser à gauche, la nouvelle Chambre n'aurait jamais admis qu'un socialiste fût son président, ni que M. Malvy dirigeât la Commission des finances. Fort du résultat des élections législatives, le ministère pouvait montrer sa volonté de rester fidèle à la politique nationale et de ne pas faire de concessions à ses adversaires. C'est la méthode contraire qui a prévalu. Non seulement la majorité a été savamment disloquée, mais, sous prétexte d'habileté, le ministère a facilité la tâche de ses adversaires.

La Commission des finances présidée par M. Malvy a été l'instrument principal de toute la conjuration. C'est elle qui a eu à examiner les fameux articles 70 et 71, aujourd'hui presque oubliés. Ces articles, préparés depuis cinq ans, étudiés par quatre ministères, avaient pour objet de permettre à certaines congrégations de missionnaires de régulariser leur situation conformément aux lois et d'avoir en France des maisons de retraite et des noviciats. L'œuvre de ces congrégations est digne de l'admiration de tous les Français. Elles maintiennent à l'étranger le renom de notre pays et notre culture. Elles font une propagande patriotique des plus utiles, et tous les pays d'Europe souhaiteraient avoir d'aussi dévoués et d'aussi éminents serviteurs. Légalement et politiquement les articles 70 et 71 étaient irréprochables.

Mais il suffit de prononcer le mot de congrégation pour mettre en fureur tous les radicaux. Par une coïncidence qu'on pourrait trouver miraculeuse, si ce terme était plus laïque, le parti radical fêtait justement Émile Combes, jadis premier ministre pour notre malheur, vieux défroqué obscurci par quatre doctorats, théologien en fureur qui consacra son ministère avec outrecuidance et âpreté à lutter contre la religion. Le parti radical jugea l'occasion inespérée. Il oublia que le nom d'Émile Combes rappelait aussi la plus noire période de notre histoire parlementaire, la délation, la désorganisation de l'armée et de la marine, la démoralisation générale des mœurs publiques. Il négligea que l'apothéose de son héros était une provocation. Et l'événement prouva que toute la nation ressentait l'injure. Il y eut des bagarres où un malheureux jeune homme trouva la mort. La fête du Combisme inspira à la France une horreur justifiée.

Mais rien n'arrête le parti radical. Quelques heures plus tard, au Congrès d'Angers, il poussait la lutte à fond. En vain M. Poincaré, sur les instances de M. Herriot, avait apporté des modifications aux articles 70 et 71. En vain M. Herriot avait-il paru les accepter. Dès l'ouverture du Congrès, il était visible que toute l'assistance était montée. Les articles 70 et 71 étaient dépassés et d'ailleurs oubliés. Le Congrès votait par acclamation un programme qui était volontairement contraire à celui du ministère et qui touchait au socialisme. Il

diminuait les crédits militaires et adoptait les idées de la C. G. T., sans que ces extravagances fussent contredites par les ministres radicaux!

A lui seul, le programme, comme M. Poincaré l'a remarqué tout de suite, marquait la fin de l'Union nationale. Pour que la rupture fût plus sûre, M. Caillaux faisait voter dans l'ombre propice de la nuit, après le départ des ministres, une motion qui interdisait aux radicaux de continuer leur collaboration. On a beaucoup écrit sur ce guet-apens nocturne. En réalité, ce passage du Rubicon opéré en famille est très instructif pour l'histoire des mœurs radicales. Mais il n'a pas eu la portée qu'on imagine. Il a précipité et souligné les événements. Il ne les a pas déterminés. C'est le programme d'Angers, présenté avec intention, voté avec intention, publié avec intention qui a causé la rupture définitive entre le Cabinet et le parti radical.

***

M. Poincaré a-t-il été surpris par ces événements? On a peine à le croire. Mais on peut assurément imaginer qu'il en a été très attristé. Il avait rendu aux radicaux le plus signalé service en juillet 1926, lorsqu'il les avait accueillis, impopulaires et craintifs, dans son ministère d'Union. Il les avait retenus; il les avait associés à la politique de redressement; il leur avait permis de se vanter aux élections d'avoir contribué au salut du franc; il avait facilité leur campagne électorale en les laissant se réclamer de lui; il avait abandonné bien des projets aux susceptibilités radicales; il avait obtenu du ministère bien des sacrifices à la politique particulière des radicaux. Même quand on a une grande expérience des parlementaires, il est permis de supposer qu'il y a une limite à l'ingratitude. Les radicaux l'ont franchie d'un cœur léger.

Dès que la crise a été ouverte, M. Poincaré a dû boire le calice jusqu'à la lie. Avec patience, avec méthode, il en a appelé du Congrès d'Angers au groupe radical. Il a essayé de reconstituer un ministère d'Union avec des radicaux qui auraient été titulaires des mêmes portefeuilles que les quatre démissionnaires. Mais le groupe radical était asservi au Congrès d'Angers, et il interdisait à tous les siens, sous peine

d'excommunication majeure, d'entrer dans le nouveau Cabinet. Ainsi s'achevait le 11 novembre la conjuration d'Angers. Sur un mot d'ordre venu d'on ne sait où, le parti radical tout entier refusait de collaborer avec M. Poincaré.

C'était le jour même de la fête de l'armistice. Dix ans après la victoire, c'était là que nous en étions. Un parti où il y a tant de bourgeois, de conservateurs sociaux, et d'hommes à qui on ne peut pas refuser des sentiments nationaux s'inclinait devant la volonté de M. Caillaux, de M. Malvy et d'autres! Il glissait vers le socialisme révolutionnaire, vers le syndicalisme qui abat l'État, vers l'internationalisme qui travaille contre le traité de paix et pour une décevante politique de conciliation avec l'Allemagne de Stresemann et de Hindenburg. Il y a eu là, pour les dirigeants qui se rendaient au défilé des Anciens combattants et à la cérémonie célébrée à la tombe du Soldat inconnu, le sujet de tristes méditations.

A la fin de la journée, le Président de la République qui avait fait appeler M. Poincaré apprenait avec satisfaction que M. le Président du Conseil environné de la confiance de toute la nation, poursuivait sa politique sans les radicaux, comme il l'avait commencée avec eux. Il n'avait pas changé. La défaillance des collaborateurs sur lesquels il avait cru pouvoir compter, ne modifiait pas sa conception. Il s'entourait aussitôt d'hommes politiques dont les opinions sont connues. Il plaçait M. André Tardieu à l'Intérieur. Il offrait un portefeuille à M. Maginot, qui s'est toujours montré défenseur de l'ordre et des intérêts nationaux. Il faisait entrer dans le Cabinet M. Bonnefous, qui appartient au groupe Marin et qui est un des dignitaires de la fédération républicaine, de nouveaux députés comme M. Germain Martin et M. François Poncet. Il remplaçait les radicaux par des républicains socialistes. Dans la soirée le ministère était fait et la crise était terminée.

Il restait à connaître quel accueil lui ferait la Chambre. Aucun doute n'était possible sur les chances qu'avait M. Poincaré de réunir une majorité. Toute la question était de savoir si les radicaux feraient ou ne feraient pas partie de cette majorité. Dans sa déclaration comme dans son discours, M. Poincaré évitait tout ce qui pouvait émouvoir leur susceptibilité. Il montrait avec une lumineuse dialectique la continuité de

sa politique. Il s'expliquait avec franchise sur le désir qu'il avait eu et qu'il avait toujours d'associer tous les partis à une politique qu'il jugeait nécessaire à la fois pour notre redressement financier et pour les négociations relatives au problème des réparations. Il était simple, impartial, probant. Mais rien n'y faisait. Au moment du vote, il réunissait 330 voix contre 129. Sept radicaux avaient voté pour lui, sept contre lui. La masse, une centaine, s'était abstenue. Le vote du 15 novembre confirmait la volonté exprimée le 6 par le Congrès d'Angers, le 11 par le groupe parlementaire. Les radicaux socialistes rompaient avec M. Poincaré.

On peut certes se demander si cette rupture est définitive. Il est difficile de croire que, sur les 125 députés du groupe les 50 radicaux qui ont toujours voté pour le Cabinet et qui ne sont pas révolutionnaires resteront longtemps éloignés d'un homme d'État politique pour lequel ils ne cachent pas leur admiration et leur reconnaissance. Mais rien d'extravagant n'est impossible par ce que, dans cette crise, les volontés humaines ont peu compté. Le parti radical a subi avec docilité, avec humilité, une domination plus forte que lui. Il a courbé la tête.

***

Quel est le sens de ces événements? Leur interprétation a une extrême importance. Dans cette affaire, ce n'est pas seulement le sort des partis et des formations de groupes qui est engagé : c'est l'avenir même de la politique.

Lorsqu'en juillet 1926 M. Poincaré a formé le Cabinet d'Union Nationale, il avait un programme, et il l'a toujours. Pour appliquer ce programme, il avait fait choix d'une méthode, qui était la collaboration des partis, et il ne peut plus y recourir. Le programme est toujours bon, mais la méthode qui a servi vingt-sept mois a été mise hors d'usage par les radicaux. M. Poincaré avait jugé que le péril financier pouvait inspirer ce qu'avait imposé pendant la guerre le péril extérieur. Les ministères de coalition, en France et hors de France, ont représenté une trêve des partis associés pour une entreprise de salut. L'expérience a prouvé que cette trêve ne survivrait pas aux circonstances qui la conseillaient.

Après la guerre, les ministères de coalition ont cessé d'exister dans tous les pays. De même, après la stabilisation, la collaboration des partis n'a pu être maintenue par M. Poincaré.

Il est certain que M. Poincaré la croyait encore nécessaire et encore possible. Sur ce sujet il s'est expliqué bien des fois. Il a dit et répété que l'œuvre de redressement financier était loin d'être achevée, que la moindre imprudence pouvait avoir des conséquences irréparables, que nous avions évité une catastrophe en juillet 1926, mais que tout danger n'était pas écarté : son vœu personnel était donc de continuer la même politique avec la même équipe. La crise de novembre a d'ailleurs montré que la situation financière était instable. Ce n'est pas un secret que la démission de M. Poincaré et les agitations du Cartel ont provoqué dans le public, et surtout dans le public moyen, parmi les plus modestes des rentiers et des épargnants, une véritable inquiétude. La Bourse a enregistré ces mouvements. Les établissements de crédit savent tous que bien des déposants sont venus retirer leurs fonds. C'est cet état de l'opinion, et cet état de nos affaires financières qui expliquent l'attachement de M. Poincaré à sa thèse.

Mais les radicaux n'ont pas laissé le choix à M. Poincaré. C'est eux qui ont pris l'initiative de se retirer. C'est eux qui de propos délibéré ont renoncé à la collaboration où le chef du Gouvernement n'a cessé de les convier. C'est eux qui ont abandonné le programme auquel M. Poincaré reste fidèle. Historiquement le fait est incontestable, et il ne devra jamais être oublié. Pour la commodité de la polémique, le Cartel avait commencé par mettre quelques misérables prétextes en avant, comme l'affaire des articles 70 et 71. Mais ces subterfuges ne valent rien contre une réalité éclatante. Le Cartel lui-même n'a pas insisté sur ces faux semblants. C'était son droit de se séparer de l'Union. Sa manière a manqué d'élégance. Mais une fois l'opération faite, il ne l'a pas niée.

On revient ainsi à la vieille règle parlementaire des partis. Pour donner suite à son programme qui n'a pas varié, M. Poincaré a pour lui les unionistes sincères. Il a comme opposition tout ce qui est de tendance socialiste. La majorité qu'il a

obtenue le 15 novembre est composée de tous les députés qui partagent ses idées sur le budget, sur l'autorité de l'État, sur les droits que la France tient des traités. La masse de 330 députés qui ont voté pour lui réunit tous les modérés, tous les radicaux nationaux, et tous les petits groupements qui, sous des noms divers, approuvent la politique suivie depuis plus de deux ans. De l'autre côté, il y a tous les socialistes, et tous ceux qui marchent avec eux. Entre les deux fractions, il y a encore les abstentionnistes radicaux : mais l'abstention n'est que provisoire, et selon leurs affinités les radicaux se rangeront d'un côté ou de l'autre, à moins qu'ils ne se divisent, ce qui est plus vraisemblable.

Tel est l'effet premier de la stabilisation. Quand M. Poincaré s'est brusquement décidé au décret qui fixait la valeur nouvelle du franc, il a connu toutes les objections que bien des observateurs impartiaux croyaient devoir lui faire. S'il a passé outre, il avait sans doute ses raisons. Mais il n'ignorait pas les conséquences. La stabilisation consacrait une perte considérable pour les Français. Elle donnait en outre l'impression que la crise monétaire était finie. Elle rendait aux votes politiques une liberté dont ils allaient user. Les radicaux les premiers ont annoncé que la stabilisation devait marquer une ère politique nouvelle. Ils étaient pressés. Ils ont fait ce qu'ils avaient dit. A la vérité, il fallait tôt ou tard en revenir au jeu habituel des Parlements, à la division en deux partis. La responsabilité grave qui retombe sur le parti radical c'est d'avoir pris cette initiative prématurément, de ne pas avoir mesuré les conséquences, et de ne pas bien connaître ce qu'ils feront de leur indépendance brusquement reconquise.

C'est l'élément inconnu de la situation politique. Nous ne craignons pas de dire que c'est peut-être la plus grave cause d'inquiétude. Car enfin que veulent les radicaux? Ils se sont exactement conduits comme s'ils étaient les instruments, conscients ou non, d'un complot qui aurait pour objet de reconstituer le Cartel. Ils n'ont pas réussi parce que le Cartel est impossible, que l'opinion publique ne le souffrirait pas présentement. Mais les socialistes et les radicaux intransigeants travaillent pour l'avenir. Déçus par l'entreprise du 11 mai 1924, humiliés par leurs échecs, pleins de rancune pour ceux qui

les ont remplacés, ils n'acceptent ni leur impopularité ni leur impuissance. Ils veulent prendre une revanche. Et ils préparent l'équipe future. Les démissions de M. Boncour et de M. Jouhaux qui cessent d'être délégués à la Société des Nations attestent la volonté des dirigeants socialistes.

Il s'agit de constituer un parti de gauche, dont les socialistes seront les inspirateurs et les maîtres. Il s'agit d'imposer à la nation la politique internationale, anticapitaliste et révolutionnaire dont elle n'a pas voulu. Depuis 1924, tout le jeu des socialistes est d'entraîner les radicaux à leur suite. Ils n'arriveront pas à convertir tout le parti radical. Mais ils se concilieront la moitié. Ils espèrent que ce sera suffisant pour prendre le pouvoir et pour procéder enfin à cette dictature des gauches qui commence par les vacances de la légalité.

Une fois de plus M. Poincaré se trouve placé à la tête du parti national. Il nous souvient d'un article paru à la *Revue de Paris*, sous la signature de M. de Fels. L'auteur disait alors que M. Poincaré se trouvait amené par les circonstances à répondre à l'appel du destin. C'est toujours vrai. Par une faveur obstinée du sort, M. Poincaré est toujours le chef; il est toujours l'homme qui peut par son autorité et ses qualités puissantes rassembler autour de lui tous les groupes, tous les partis, toutes les forces qui constituent le Cartel de l'ordre.

L'heure vient où l'État, attaqué de toutes parts, attaqué par les syndicats, attaqué par la démagogie parlementaire, attaqué par les soviets de toutes sortes qui ont pullulé en France subira un assaut redoutable. L'armée de la révolution est trop ardente et a reçu trop d'encouragements pour renoncer à son entreprise. Dans le monde moderne, travaillé par tant d'obscures puissances, le conflit entre la société et ses adversaires est latent dans tous les pays. S'il doit éclater un jour dans le nôtre, les assaillants trouveront des résistances. Il y a en France de nombreux éléments de stabilité sociale dans toutes les classes de la population. Ce qui est nécessaire aux bonnes volontés éparses, c'est une direction, c'est un commandement. Ce rôle de chef bienfaisant pour la paix sociale et la sécurité nationale est bien digne de tenter M. Poincaré.

IGNOTUS

M. HENRI BERGSON

M. Bergson aime à rappeler la remarque de Berkeley au cours des *Dialogues entre Hylas et Philonoüs* : « Nous soulevons la poussière et nous nous plaignons ensuite de ne pas voir ». Le mot s'applique aux hommes comme aux choses. Une doctrine de philosophie peut, tout autant qu'un tableau de musée, nous servir de prétexte pour affirmer nos goûts et nos opinions en négligeant, en nous cachant à nous-mêmes, ce que nous avions paru nous proposer de considérer et d'apprécier. De là le malentendu qui s'élève si souvent entre l'écrivain et ses interprètes. Trop pressés de conclure pour suivre dans son rythme original le cours d'une pensée qui n'est pas la leur, systématiquement, ils la condensent, et le raccourci qu'ils ont fabriqué leur donne l'illusion du *déjà vu*; ils se précipitent là où les entraîne leur prévention. Défaut qui est sans doute le péché mignon des apologistes et des critiques, mais dont ne sont malheureusement pas exempts les historiens les plus graves. Ainsi Renouvier consacre une partie notable de l'*Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques*, qui a eu tant de crédit vers la fin du XIXe siècle, à retrouver dans toutes les grandes œuvres du rationalisme classique la même forme stagnante et stérile de l'être immuable, de l'axiome éternel, alors que la tâche de la raison a été précisément de sortir de l'impasse où la vaine dialectique de l'éléatisme prétendait l'enfermer et qu'elle n'a cessé d'y réussir en s'appuyant, depuis Archimède et depuis Galilée, sur le progrès d'une mathématique et d'une physique perpétuellement en mouvement.

La violence de l'historien sera plus paradoxale encore

lorsqu'elle s'emparera d'une philosophie du changement pour la réduire à des variations monotones sur le thème d'Héraclite. Tout ce qui naît du temps, meurt avec le temps; ou plutôt, cette action dissolvante est la vie même du temps dans la continuité de son écoulement. L'être se resserre en un instant, et cet instant s'échappe indéfiniment à lui-même; il n'est plus dès que nous cherchons à le saisir. La conscience réfléchie est une conscience *à retardement* dont le destin est de manquer la réalité, tout entière constituée par la donnée immédiate. Quand l'astronome lève le doigt pour fixer le moment exact où un astre paraît à l'horizon, il s'en faut de bien des milliers de kilomètres déjà que ce geste puisse coïncider avec le phénomène.

Or, la question se pose, et ce sera le problème central pour la signification de la vie, de savoir si le pessimisme d'Héraclite est le dernier mot de la sagesse, s'il n'est pas permis à l'homme d'engager la lutte avec le temps et d'être victorieux.

Le problème est de tous les siècles. Mais les solutions propres à M. Bergson sont des solutions contemporaines, qui ne peuvent se préciser qu'à la double clarté des adversaires qu'il rencontre et des moyens dont il dispose. Et en effet la première démarche qui nous introduira dans la voie intuitive et préparera, de loin encore, l'ascétique de la joie, se présente chez M. Bergson sous la forme inattendue de la négation. C'est ce qu'il a merveilleusement expliqué à ses auditeurs du Congrès de Bologne, en 1911.

Vous vous rappelez comment procédait le démon de Socrate : il arrêtait la volonté du philosophe à un moment donné, et l'empêchait d'agir plutôt qu'il ne prescrivait ce qu'il y avait à faire. Il me semble que l'intuition se comporte souvent en matière spéculative comme le démon de Socrate dans la vie pratique; c'est du moins sous cette forme qu'elle débute, sous cette forme aussi qu'elle continue à donner ses manifestations les plus nettes : elle défend. Devant des idées couramment acceptées, des thèses qui paraissaient évidentes, des affirmations qui avaient passé jusque-là pour scientifiques, elle souffle à l'oreille du philosophe le mot : *Impossible*. Impossible, quand bien même les faits et les raisons sembleraient t'inviter à croire que cela est possible et réel et certain. Impossible, parce qu'une certaine expérience, confuse peut-être mais décisive, te parle par ma voix, qu'elle est incompatible avec les faits qu'on allègue et les raisons qu'on donne, et que dès lors ces faits sont mal observés et ces raisonnements faux.

Chacune des œuvres de M. Bergson s'offre au lecteur comme un modèle d'argumentation classique, soucieuse de ne laisser aucune lacune dans la détermination du vocabulaire ou dans le tissu de la démonstration. Mais à l'origine il y a, chez l'auteur, la même « puissance instinctive de négation ». Que la conscience se ramène à des états isolés, à des sortes d'atomes psychiques, comme le voulait l'associationnisme anglo-saxon, et que chacun de ces atomes se prête à des mesures de laboratoire comme le prétendait la psycho-physiologie allemande; que les souvenirs soient les reflets des mouvements organiques, suivant la théorie de Taine; que l'évolution résulte d'une loi donnée à l'avance et qui ne ferait que prolonger dans le domaine de la vie la nécessité du mécanisme cosmique, ainsi que l'imaginait Herbert Spencer, M. Bergson sait que cela est impossible avant d'avoir travaillé à fournir la preuve de cette impossibilité.

Mais la réfutation pour la réfutation est un exercice stérile, bien plus, un exercice dangereux par la tentation qu'il donne de se rejeter, contre la thèse qu'on voudrait écarter, sur l'antithèse traditionnelle que cette thèse contredit. Est-il nécessaire de défendre l'hypothèse d'une âme-substance, de revenir aux imaginations de la scolastique, pour repousser l'assaut de la psychologie physiologique? Faut-il accepter que le passé se fonde dans l'illusion d'un rêve, et se résigner à l'irréalité du souvenir, pour en éviter la matérialité? N'avons-nous d'autre ressource, pour échapper à l'évolution mécanique, que de retourner à la fixité des espèces et de professer la cosmogonie de la Bible, comme de Bonald et Joseph de Maistre le faisaient au temps de Cuvier, comme le font aujourd'hui encore les fondamentalistes du Tennessée et de l'Arkhansas? Rien de tel à craindre, ou à espérer, avec M. Bergson. La conversion, dans le sens vulgaire du mot, la conversion à un dogme du passé, serait nécessairement, parce que c'est un dogme et parce qu'il est du passé, l'envers d'une conversion véritable. Au contraire, ce qui fait éclater l'originalité de M. Bergson, c'est que sa méthode consiste, comme sans doute celle de tous les penseurs qui ont laissé leur trace dans l'histoire, à dénoncer, et à surmonter en la dénonçant, une alternative qui paraissait sans issue, comme

si l'esprit humain était condamné à demeurer bloqué sur des positions à la fois inconciliables et irréductibles. De cette méthode, efficace entre toutes, nul n'aura donné des exemples plus nets que M. Bergson.

Dès l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, il prend parti contre le mécanisme. En ramenant les choses à l'espace pour déduire de ses seules propriétés les phénomènes de l'univers, l'explication mécaniste s'empêchera de comprendre que l'univers ait une histoire. Mais, du fait qu'elle avait au XIXe siècle gagné, sinon en solidité, du moins en prestige, on n'a pas manqué de l'étendre au domaine de l'humanité. Il n'y aura pas d'être qui, à l'heure de sa naissance, de par les circonstances de son hérédité, ne reçoive une feuille de route, un *curiculum vitae*, antérieurement déterminé; il ne lui sera pas plus permis de s'y dérober que l'on ne pourrait, une fois données les parties d'une somme à effectuer, modifier les résultats de l'addition. L'avènement de la science rationnelle, avec Descartes, a marqué l'aurore de la civilisation. Trois siècles à peine se sont écoulés, et le développement de la science apparaît comme une menace de ruine pour la philosophie même dont Descartes avait cru consacrer le triomphe définitif.

Or le péril ne sera pas conjuré tant que le matérialisme ne trouve en face de soi que la forme traditionnelle du spiritualisme, celle que Leibniz avait jadis offerte à l'ironie de Voltaire. Héritière de l'optimisme de Chrysippe et de saint Thomas, qu'elle devait transmettre à la scolastique de Wolff et de Hegel, la *Théodicée* n'aurait pas été conçue si son auteur n'avait commencé par installer en Dieu même la confusion du successif et du simultané. La prétention du théosophe au don de prophétie, et, prise du moins dans sa lettre, la notion de providence, ne peuvent être, je ne dis pas vérifiées, mais simplement imaginées, hors de l'hypothèse contradictoire du *temps spécialisé*. Aussi bien le Dieu de Leibniz est un impeccable géomètre : la perfection avec laquelle il a dessiné le plan de l'univers exigera que le présent implique l'avenir comme il est impliqué dans le passé. La vertu de Lucrèce et le crime de Tarquin, la grandeur et la décadence de Rome, la formation de la terre et son élection pour la vie spirituelle, sont les

actes inséparables d'une même pièce où tout incident imprévu, où tout changement effectif, devrait être interprété comme une défaillance du dramaturge, mettant en échec l'infaillibilité de l'harmonie préétablie. *Ainsi ce qui a l'air de se passer dans le temps est en réalité donné hors du temps.* Dès avant l'heure où s'est déclenchée l'*action* de la puissance divine, il était vrai que *rien ne va plus*, non seulement parce que les jeux étaient faits, mais parce que la finalité de la sagesse créatrice avait fixé le destin des personnes soi-disant libres comme le devenir apparent de l'univers.

L'irréductibilité de la durée concrète à l'extériorité de l'espace abstrait met en lumière le postulat commun de la *causalité mécanique* et de la *finalité transcendante*, où la fin du XIXe siècle, à l'époque de Taine et de Caro, s'était plu à voir les pôles opposés de la spéculation. Elles sont sur un même plan de pensée, auquel il est impossible de se tenir. Si rien n'est plus déraisonnable que d'imaginer une raison qui se fait prisonnière de ses axiomes et de ses catégories, que l'ambition chimérique de l'*a priori* égare jusqu'à lui interdire le contact de la réalité qu'il s'agissait pour elle de connaître et de comprendre, quel plus grand bienfait que de nous avoir libérés d'une semblable imagination, comme l'a fait définitivement M. Bergson? Avec le « faux idéal » de déduction qui commande tout à la fois le dogmatisme de la science et le dogmatisme de la théologie, disparaissent les obstacles que l'intelligence humaine s'était opposés à elle-même; l'ombre fallacieuse des paradoxes et des antinomies s'évanouit. Par le retour au sens commun, l'âme est capable de se rejoindre et de se posséder, sans médiation et sans symbole, dans la profondeur intime de son être.

De cette victoire quel sera le fruit? A la question, les réponses les plus diverses ont été déjà données, dont aucune n'est entièrement inexacte, dont aucune, non plus, n'est entièrement satisfaisante. Elles expriment des points de vue sur M. Bergson. Mais, par delà ces points de vue, il y a M. Bergson lui-même; et la meilleure manière d'approcher son génie est assurément de chercher à le comprendre, non par ce qu'il inspire, mais par ce qu'il dépasse.

La spontanéité de la vie consciente, l'attention à son cours

fugitif, la jouissance de l'instant, tout cela semble d'abord apparenté au courant d'impressionnisme qui, après avoir dominé l'évolution de la peinture et de la musique, gouverne encore la production littéraire. On n'a jamais attaché plus de prix à la description minutieuse et mouvante des états individuels. De tout jeunes écrivains insistent sur la diversité des paysages spirituels que déjà ils ont traversés. Les caprices de l'heure, les hasards de l'improvisation, les ont fait passer de l'athéisme à la foi, retourner de la foi à l'athéisme; et ils espèrent qu'à force de talent ils nous laisseront l'impression que dans chacun de ces changements leur « moi profond » était engagé. Pourtant il s'en faut du tout au tout. Une intuition saccadée, faite d'impatience et de complaisance à soi-même, n'a rien de commun avec l'intuition bergsonienne, qui se conquiert par la plénitude et par la ténacité de l'effort. Un être ne s'est pas renouvelé véritablement parce que ses convictions apparentes ou ses confessions déclarées ont varié. Il est arrivé dans l'histoire que la carrière d'un orateur se soit partagée entre la cause du progrès et la défense de l'ordre; il reste que ses proclamations révolutionnaires et ses manifestes conservateurs sont écrits du même style, qui est l'homme et qui trahit l'identité du caractère. Les amis de Racine disaient qu'il aimait le Roi comme il avait aimé ses maîtresses et Dieu comme il avait aimé le Roi. Dans la conclusion de ses magistrales études *De l'Angoisse à l'Extase*, M. Pierre Janet écrit il y a quelques jours à peine :

> Les troubles bizarres présentés par certains mystiques, les sécheresses, les anéantissements, les pertes de volonté et de l'esprit lui-même, les béatitudes, les extases, prennent, sous l'influence des croyances religieuses un aspect spécial, mais sont en réalité indépendants de ces croyances et se développent selon les lois générales du sentiment du vide, du rétrécissement et du triomphe.

Pour ressaisir la spontanéité véritable de l'être, il faudra donc creuser bien au-dessous des manifestations verbales qui ne fourniraient à la conscience qu'une expression réfléchie de soi. Les œuvres où se reconnaîtra l'esthétique bergsonienne ne sont pas celles qui s'amusent à suivre les reflets éphémères de nos humeurs, où la tension superficielle se résout en scintillations fugitives, mais bien plutôt celles qui se

prolongent à travers le temps pour affirmer le triomphe de la durée. Elles seules, dit M. Bergson, « saisiront quelque chose qui n'a plus rien de commun avec la parole, certains rythmes de vie et de respiration qui sont plus intérieurs à l'homme que ses sentiments les plus intérieurs, étant la loi vivante, variable avec chaque personne, de sa dépression et de son exaltation, de ses regrets et de ses espérances ».

Voilà comment se pose le problème du « moi profond » : les merveilleuses réussites de l'art, et surtout de l'art musical, font entrevoir l'existence et la nature même de la solution; mais c'est seulement sur le terrain moral qu'elle pourra se rencontrer véritablement.

Une page de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* est particulièrement caractéristique à cet égard.

Quand nos amis les plus sûrs s'accordent à nous conseiller un acte important, les sentiments qu'ils expriment avec tant d'insistance viennent se poser à la surface de notre moi, et s'y solidifier... Petit à petit ils formeront une croûte épaisse qui recouvrira nos sentiments personnels; nous croiront agir librement, et c'est seulement en y réfléchissant plus tard que nous reconnaîtrons notre erreur. Mais aussi, au moment où l'acte va s'accomplir, il n'est pas rare qu'une révolte se produise. C'est le moi d'en bas qui remonte à la surface. C'est la croûte extérieure qui éclate, cédant à une irrésistible poussée. Il s'opérait donc, dans les profondeurs de ce moi, et au-dessous de ces arguments très raisonnables juxtaposés, un bouillonnement et par là même une tension croissante de sentiments et d'idées, non point inconscients sans doute, mais auxquels nous ne voulions pas prendre garde. En y réfléchissant bien, en recueillant avec soin nos souvenirs, nous verrons que nous avons formé nous-même ces idées, nous-mêmes vécu ces sentiments, mais que par une inexplicable répugnance à vouloir, nous les avions repoussés dans les profondeurs obscures de notre être chaque fois qu'ils émergeaient à la surface. Et c'est pourquoi nous cherchons en vain à expliquer notre brusque changement de résolution par les circonstances apparentes qui le précédèrent. Nous voulons savoir en vertu de quelle raison nous nous sommes décidés, et nous trouvons que nous nous sommes décidés sans raison, peut-être même contre toute raison. Mais c'est là précisément, dans certains cas, la meilleure des raisons. Car l'action accomplie n'exprime plus alors telle idée superficielle, presque extérieure à nous, distincte et facile à exprimer : elle répond à l'ensemble de nos sentiments, de nos pensées et de nos aspirations les plus intimes, à cette conception particulière de la vie qui est l'équivalent de toute notre expérience passée, bref, à notre idée personnelle du bonheur et de l'honneur.

En soumettant au lecteur de 1928 cette page qui a été écrite en 1889, nous sommes tenté de nous demander s'il la lira tout à fait comme nous la lisions nous-même il y a près de quarante ans, s'il ne lui arrivera pas de joindre au texte une sorte d'accompagnement orchestral qui ne serait plus du même ton. L'éruption violente du « moi d'en bas », que les influences d'ordre social et les disciplines d'ordre rationnel, avaient jusque-là « repoussé », ou *refoulé*, vers les profondeurs de l'être, ce ne serait pas, si l'on se souvient de Freud ou de Jung, la rentrée de l'âme dans sa norme d'équilibre et de vérité, mais plutôt le signe que la *libido* a fait explosion dans ces profondeurs, brisant les barrières fragiles que l'homme adulte et civilisé essaye de dresser contre elle.

A la psychologie optimiste, « préadamite », qui était celle de Rousseau, s'opposera une psychologie pessimiste, qui est celle de Pascal. La politesse des honnêtes gens et la complaisance des « docteurs graves » ne font que « couvrir » l'irréductible impureté de la concupiscence, ce *figmentum malum* dont il est parlé dans les *Pensées*. Et ainsi, l'homme, lorsqu'il remonte vers l'enfant qu'il a été, retrouve, non l'innocence de la nature, mais un instinct dépravé dont nous héritons avec le sang.

Qui donc ici a raison, et qui a tort? Il n'est pas permis de répondre à la question, car elle est absurde en soi. Elle impliquerait en effet, l'hypothèse que la vie des âmes obéit à une nécessité, non seulement rigoureuse dans son action, mais uniforme dans ses effets et qui rendrait le discernement impossible entre les individus. Le « moi profond » serait inhérent à l'humanité en général comme une forme substantielle, comme une entité scolastique, qui ne pourrait être déterminée d'une façon chez l'un sans recevoir la même détermination chez tous. Or, la certitude immédiate qui, pour M. Bergson, est la racine même de toute vérité, c'est la conscience que nous prenons de notre personnalité, conscience qui apporte avec elle le sentiment infaillible que nous sommes libres. A mesure que l'œuvre de M. Bergson se développe, il y apparaît davantage à quel point la liberté, comme l'intuition elle-même, réclame le réveil de la volonté, la tension continue de l'énergie.

Que l'intuition et la liberté doivent ainsi se produire selon un même rythme de progrès, c'est là ce qui met une diffé-

rence radicale entre le bergsonisme et les philosophies romantiques qui faisaient de l'intuition un don ou une grâce. Schopenhauer lui-même avait dénoncé le mirage dont Rousseau et Gœthe étaient victimes dans leur exaltation forcenée de la passion d'un Saint-Preux ou d'un Werther. De là un pessimisme contre lequel Nietzsche s'est défendu désespérément en rêvant la volonté de la puissance, en transfigurant la *libido dominandi*. Or, il n'y a pas de place, chez M. Bergson, pour la métaphysique de l'inconscient. C'est de la conscience qu'il part, et il ne traversera les domaines de l'inconscient que pour rejoindre cette « conscience plus vaste et plus haute » à laquelle la conscience humaine est « apparentée ».

La ligne de partage entre les doctrines peut donc être aisément tracée. Tandis que la psychanalyse considère le passé afin d'y découvrir les suites du péché originel, qu'elle renouvelle, par des moyens de thérapeutique plus positifs et sans doute plus efficaces, l'antique procédure de l'exorcisme contre la possession démoniaque, l'œuvre originale de M. Bergson consiste à tourner en amitié l'hostilité du passé, à y chercher l'appui nécessaire pour nous défendre contre l'usure du temps, en reconquérant le sens de notre durée. Chaque instant de l'être se constitue, et se caractérise, par la rencontre entre deux mouvements dont l'opposition pourra se traduire à l'aide d'images.

> C'est, si l'on veut, le déroulement d'un rouleau, car il n'y pas d'être vivant qui ne se sente arriver peu à peu au bout de son rôle; et vivre consiste à vieillir. Mais c'est tout aussi bien un enroulement continuel, comme celui d'un fil sur une pelote, car notre passé nous suit, il se grossit sans cesse du présent qu'il ramasse sur sa route, et conscience signifie mémoire.

La connexion réciproque de la conscience et de la mémoire, qui nous rendra capable de nous intégrer à nous-même la totalité de notre être, s'obtient, dans *Matière et mémoire*, au prix de la discussion la plus technique et la plus approfondie. D'un point de vue littéraire, on serait tenté d'en emprunter l'illustration à la *Recherche du Temps perdu* et à la jouissance du *Temps retrouvé*. Pourtant Proust disait, très sincèrement et très modestement, qu'il n'était pas bergsonien. Son œuvre ne s'expliquerait certes pas sans

l'influence souveraine de M. Bergson; mais il paraît vrai qu'il demeure à mi-chemin du bergsonisme. En effet, tant qu'il s'attarde et qu'il peine dans les détours de la « recherche », sa mémoire ne s'est pas encore affranchie des formes abstraites qui sont les cadres de la pensée devenue *habitude*; les images chevauchent les unes sur les autres, marquées d'un indice spatial, — Illiers ou Cabourg — autant au moins que d'un indice temporel. Marcel ne se voit pas grandir aux Champs Élysées; mais, enfant et adolescent tout à la fois, on dirait qu'il y est, suivant l'expression classique, plus vieux et plus jeune que lui-même. Et quand le *souvenir pur* surgit brusquement dans le cours de la vie intérieure qu'il rompt et qu'il métamorphose, c'est réduit à la singularité et à l'instantanéité d'un sentiment qui le détache de ce qui jadis, dans la durée effectivement vécue, l'avait précédé ou suivi. Il s'impose à l'être sans que cette tyrannie, si pathétiquement éprouvée, puisse nous assurer jamais qu'elle exclut l'illusion d'une transposition mystique; car il lui manque précisément la qualité constitutive du réel et qui seule nous apporte la certitude, c'est-à-dire la continuité. Nous ne sommes pas dans le plan de l'éternel parce que nous avons réussi à isoler du présent et à fixer un moment particulier du temps, que nous consolidons en nous et que nous représentons avec des couleurs magiques.

Les jouissances intermittentes de l'art, comme l'universalité abstraite de la science, s'arrêtent là où apparaîtrait la tâche propre du philosophe.

Ressaisissons-nous, écrit M. Bergson, tels que nous sommes, dans un présent épais et, de plus, élastique, que nous pouvons dilater infiniment vers l'arrière en reculant de plus en plus loin l'écran qui nous masque à nous-mêmes; ressaisissons le monde extérieur tel qu'il est, non seulement en surface, dans le moment actuel, mais en profondeur, avec le passé immédiat qui le presse et qui lui imprime son élan; habituons-nous, en un mot, à voir toutes choses *sub specie durationis*; aussitôt le raidi se détend, l'assoupi se réveille, le mort ressuscite dans notre perception galvanisée. Les satisfactions que l'art ne donnera jamais qu'à des privilégiés de la nature et de la fortune, et de loin en loin seulement, la philosophie ainsi entendue nous les fournirait à tous, à tout moment, en réinsufflant la vie aux fantômes qui nous entourent et en nous revivifiant nous-mêmes. Par là elle deviendrait complémentaire de la science dans la pratique aussi bien que dans la

spéculation. Avec ses applications qui ne visent que la commodité de l'existence, la science nous promet le bien-être, tout au plus le plaisir. Mais la philosophie pourrait nous donner la joie.

Le problème sera donc d'atteindre une sphère où se retrouveraient, certaines et réunies, la densité d'émotion qui appartient à l'art et l'universalité de vérité qui appartient à la science. Or, la mémoire, en tant qu'elle borne encore la conscience aux limites de notre expérience propre, et en la supposant capable de dérouler ses replis jusqu'à restituer la totalité du souvenir pur, nous laisserait prisonnier d'une sorte de rêve intégral. Le philosophe qui marche à la joie devra sortir du rêve par la communion avec la vie et avec l'humanité, appuyer l'élan de la conscience humaine à l'universalité de l'élan vital.

Telle est l'entreprise dont l'*Evolution créatrice* fournit la base spéculative, mais spéculative seulement; et, parce que cette entreprise, interrompue par les préoccupations de la guerre, ralentie par l'épreuve héroïquement supportée, et surmontée, de la maladie, n'est pas encore achevée, on ne s'étonne pas qu'elle ait donné lieu à des interprétations qui sont contradictoires, non seulement entre elles, mais avec l'inspiration de M. Bergson.

C'est un simple jeu d'anticiper la réponse aux questions que l'on pose à autrui afin de réfuter ensuite sa propre anticipation. Dans le domaine de la philosophie, comme dans celui de la politique, et en 1928 autant que jamais, le génie du contre sens est, sinon la vertu principale, du moins la qualité maîtresse des polémistes. On ne serait d'ailleurs pas équitable, même envers ceux qui ont affecté de ne pas entendre M. Bergson, si l'on n'ajoutait immédiatement que quelques-uns de ses partisans déclarés ont, dans une large mesure, contribué à la méprise. Ils ont lu *en arrière* ce qu'il avait écrit *en avant*; et d'une philosophie, la plus réfractaire qui soit à l'emprise des représentations collectives, on les a vus tirer l'apologie des mythes, y compris le mythe révolutionnaire avec Georges Sorel que les gouvernements dictatoriaux d'extrême droite et d'extrême gauche reconnaissent comme le maître de leur doctrine officielle. Qu'il soit ainsi habituel aux théologiens et aux hommes de lettres de chercher à utiliser l'autorité d'une pensée nouvelle pour l'infléchir dans le sens de leur

préjugé, nul ne peut en être surpris; « car précisément, dira M. Bergson, (et c'est pourquoi son œuvre est demeurée, comme celle de Pascal et de Spinoza, imperméable à quiconque ne l'a pas abordée avec une entière liberté d'esprit) « philosopher consiste à invertir la direction habituelle du travail de la pensée. »

Encore est-il nécessaire, pour ne pas laisser échapper la portée bergsonienne de cette formule, que nous soyons en garde contre toute tentation de commentaire unilatéral. L'intuition est « sympathie intellectuelle », c'est-à-dire qu'elle est en même temps congénitale à l'instinct puisqu'elle est sympathie, opposée à l'instinct puisqu'elle est intellectuelle. L'*Evolution créatrice*, loin de reprendre le thème romantique de la divinisation de l'instinct, sera bien plutôt une critique de l'instinct animal contre lequel l'intuition fera un effort violent afin d'arracher la nature à la spontanéité aveugle de son égoïsme. Ou, si l'on préfère, de même qu'il se révèle à l'analyse deux types opposés de mémoire — *mémoire-habitude* et *mémoire-souvenir* — de telle sorte qu'un processus d'inversion se développe à l'intérieur de ce qui, vu du dehors, passait pour une faculté simple, de même il y a deux formes d'instincts : *instinct animal* qui, par le seul fait que l'élan vital s'arrête et s'endort en lui, le détourne pour l'intérêt de l'individu ou de l'espèce; *instinct pur* qui, au terme de la conversion philosophique, se dégagera en pleine lumière de conscience, en pleine expansion de générosité.

Et voici maintenant la contre-partie, nécessaire au développement intégral de la doctrine. Puisque la conscience et le désintéressement caractérisent l'intelligence et que l'intelligence est le propre de l'homme, il y aura, corrélativement à ce mouvement de conversion qui va de l'instinct à l'intuition, un mouvement de conversion qui procédera de l'intelligence à l'intuition. Ou, plus exactement encore, il faudra dire qu'il il y a deux sortes d'intelligence, comme il y a deux sortes de mémoire ou d'instinct

Sur ce point, dans une circonstance assez peu connue, s'acquittant de ses devoirs de président d'une distribution de prix avec la bonne grâce et la hauteur qui lui sont familières, M. Bergson s'est expliqué. Il met sous les yeux des

élèves du lycée Voltaire les traits distinctifs de l'intelligence qui est pour le monde et selon le monde.

D'un camarade qui a de la mémoire et une certaine facilité, des saillies piquantes, des inventions agréables, vous aimez à dire que c'est un camarade intelligent... D'un homme qui parle bien, et qui écoute mieux encore, qui aperçoit tout de suite quelques-unes des grandes lignes du sujet qu'on lui expose et qui, souvent incapable d'aller au delà de cette vision incomplète, s'en contente, en tire même des idées simples destinées à paraître claires, qui apprend ainsi très vite, sur toute espèce de question, juste ce qu'il en faut connaître pour discourir vraisemblablement sur elle, enfin qui a le tact de ne parler et de n'écrire sur un même sujet que pendant un temps bien déterminé, assez long pour qu'il fasse valoir ce qu'il sait, assez court pour qu'il puisse taire ce qu'il ignore, vous entendrez encore dire que c'est un homme intelligent.

Mais, — ajoute M. Bergson, — l'intelligence est autre chose. L'intelligence vraie est ce qui nous fait pénétrer à l'intérieur de ce que nous étudions, en toucher le fond, en aspirer à nous l'esprit et en sentir palpiter l'âme... C'est une adaptation exacte de l'esprit à son objet, un ajustement parfait de l'attention, une certaine tension qui nous donne, au moment voulu, la force nécessaire pour saisir promptement, étreindre vigoureusement, retenir durablement.

Telle est, « au sens propre du mot », l'intelligence. En dépit de la légende qui s'attache encore à lui comme elle s'attachait naguère à Poincaré, M. Bergson, qui fut le premier président de la *Commission internationale de coopération intellectuelle*, qui, nous le savons, l'anime encore du souvenir de sa présence, comptera donc, non parmi ceux qui abaissent, mais parmi ceux qui exaltent le pouvoir de l'intelligence humaine, *à la condition seulement qu'elle soit « l'intelligence vraie. »* Et par cet appel à la tension intérieure, à l'énergie spirituelle, la vérité de l'intelligence, comme la vérité de l'instinct, nous fera passer du terrain spéculatif au terrain moral en nous donnant conscience de notre âme dans sa totalité une et indivisible.

On pressent alors dans quels termes M. Bergson aborde le problème de la civilisation et de l'humanité. Il a eu l'occasion de les définir, lorsqu'il a pris possession de la présidence, pour l'année 1914, de l'*Académie des sciences morales et politiques* :

Le principal effort de la science moderne, depuis ses origines, a porté sur les mathématiques, la mécanique, l'astronomie, la phy-

sique, la chimie, la biologie; pendant trois siècles se sont succédé les découvertes théoriques qui nous ont fait pénétrer les secrets de la matière. Puis sont venues les applications; aux découvertes se sont ajoutées les inventions : en moins de cent ans, l'humanité a fait plus de chemin dans cette direction qu'elle n'en avait parcouru depuis ses origines. Elle a perfectionné son outillage, pendant le dernier siècle, plus qu'elle ne l'avait fait pendant des milliers d'années. Si l'on considère que chaque nouvel outil, chaque nouvelle machine, est pour nous un nouvel organe (un « organe » n'est-il pas effectivement étymologiquement, un outil?) on s'aperçoit que c'est, bien véritablement le corps de l'homme qui a grandi dans ce très court intervalle. Mais son âme, — je parle et de l'âme individuelle et de l'âme sociale — a-t-elle acquis en même temps le supplément de force qu'il faudrait pour gouverner ce corps subitement et prodigieusement agrandi? et les redoutables problèmes devant lesquels nous nous trouvons aujourd'hui ne sont-ils pas nés, en grande partie au moins, de cette disproportion?

Et sans doute, la question étant ainsi posée, deux moyens se présentent de rétablir l'équilibre. On pourrait, comme Rousseau dont M. Bergson est un admirateur déclaré, comme Tolstoï que la sincérité de son christianisme a remis au contact de la pensée orientale, ramener le corps artificiel que nous nous sommes imprudemment donné aux dimensions de notre âme d'autrefois. Nul doute que M. Bergson ne s'oriente en sens contraire. L'avenir de notre civilisation est dans la grandeur croissante de notre âme, et cette grandeur est inséparable du progrès de l'intelligence qu'il s'agira seulement de faire remonter à sa source la plus profonde.

Tout progrès réel de l'intelligence, tout accroissement de portée ou de pénétration, représente un effort par lequel la volonté a amené l'esprit à un degré de concentration supérieur. La concentration, voilà (continue M. Bergson dans ce discours de 1902 que nous avons déjà cité), tout le secret de la supériorité intellectuelle. Elle est ce qui distingue l'homme de l'animal, l'animal étant le grand distrait de la nature, toujours à la merci des impressions venues du dehors, toujours extérieur à lui-même, tandis que l'homme se recueille et se concentre. Elle est ce qui distingue l'homme éveillé et sensé de l'homme qui divague et de l'homme qui rêve, ceux-ci abandonnant leur esprit à toutes les idées qui le traversent, celui-là se ressaisissant constamment lui-même, ramenant sans cesse son attention sur les réalités de la vie. Elle est ce qui distingue l'homme supérieur de l'homme ordinaire, celui-ci satisfait d'une habileté moyenne où il se repose et se détend, l'autre tendu par une aspiration à se dépasser lui-même. Elle est peut-être l'essence même du génie, s'il est vrai que le génie soit une vision d'un instant méritée par des années de

labeur, de recueillement et d'attente. Oui, nous arrêtons le plus souvent notre regard sur les qualités intellectuelles, parce qu'elles sont ce qui brille à la surface; nous ne savons pas assez que la source profonde de toute énergie, même intellectuelle, est la volonté. Grâce, délicatesse, ingéniosité de l'esprit, fantaisies de poète, inventions de savant, créations d'artiste, voilà ce qu'on voit : ce qu'on ne voit pas c'est le travail de la volonté qui se contracte et se tord sur elle-même pour exprimer de sa substance ces éclatantes manifestations. Telle, la rotation puissante de la machine qui tourne obstinément dans l'obscur sous-sol du théâtre se traduit en haut, dans la salle, aux yeux des spectateurs éblouis, par un ruissellement de lumière.

Travaillez donc, conclut M. Bergson, à alimenter en vous ce foyer d'énergie. Rassemblez votre effort, concentrez votre attention, donnez à votre volonté sa plus grande force pour que votre intelligence atteigne à son plus grand rayonnement. Descendez au plus profond de vous-mêmes pour amener à la surface tout ce qu'il y a, que dis-je? plus qu'il n'y a en vous. Sachez que votre volonté peut faire ce miracle. Exigez qu'elle l'accomplisse.

Où conduira cette exigence de se dépasser soi-même que crée chez l'être raisonnable la conscience de l'élan originel? Comment préciser les traits du héros de l'intuition, de cet autre *surhomme* auquel l'*Evolution créatrice* fait allusion? Il importe ici de ne pas oublier qu'il y a, dans la définition bergsonienne de l'intuition, un avertissement de prudence en même temps qu'un précepte de méthode : « On appelle intuition cette espèce de *sympathie intellectuelle* par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable. » Du moins nous donnerons-nous de cet « inexprimable » la meilleure traduction qui nous soit accessible, en relisant la page de la conférence de Birmingham où M. Bergson, passant par-dessus les formes, merveilleusement variées mais indéfiniment répétées, de la nature vivante, par delà aussi le point de vue de l'artiste, « important mais non pas définitif », a indiqué comment il convenait de concevoir le point de vue du moraliste. Cette réplique au pessimisme, sous les formes diverses qu'il a pu prendre depuis Héraclite jusqu'à Freud, c'est, avec la sobriété d'un « exposé des motifs », l'explication du vote qui a désigné pour le prix Nobel celui dont on se félicite le plus d'être le contemporain et le compatriote.

Chez l'homme seulement, chez les meilleurs d'entre nous

surtout, le mouvement vital se poursuit sans obstacle, lançant à travers cette œuvre d'art qu'est le corps humain et qu'il a créée au passage, le courant indéfiniment créateur de la vie morale. L'homme, appelé sans cesse à s'appuyer sur la totalité de son passé pour peser d'autant plus puissamment sur l'avenir, est la grande réussite de la vie. Mais créateur par excellence est celui dont l'action, intense elle-même, est capable d'intensifier aussi l'action des autres hommes, et d'allumer, généreuse, des foyers de générosité. Les grands hommes de bien, et plus particulièrement ceux dont l'héroïsme inventif et simple a frayé à la vertu des voies nouvelles, sont révélateurs de vérité métaphysique. Ils ont beau être au point culminant de l'évolution, ils sont le plus près des origines et rendent sensibles à nos yeux l'impulsion qui vient du fond. Considérons-les attentivement, tâchons d'éprouver sympathiquement ce qu'ils éprouvent, si nous voulons pénétrer par un acte d'intuition jusqu'au principe même de la vie. Pour percer le mystère des profondeurs, il faut parfois viser les cimes. Le feu qui est au centre de la terre n'apparaît qu'au sommet des volcans.

LÉON BRUNSCHVICG

PARMI LES LIVRES

Le nom de M. Léon-Paul Fargue est plus connu que ses ouvrages. Ceux-ci, qui ont été tirés à petit nombre, et dont l'édition est épuisée, sont inaccessibles. Il est très malaisé d'en donner une idée. Les phrases, riches de sens, n'ont pas la plate minceur de la pensée qui a passé sous la presse. C'est quelque chose de vivant, avec des cellules différenciées. C'est l'esprit même qu'on voit palpiter. Comment analyser ces œuvres mouvantes?

Essayons pourtant puisque M. Léon-Paul Fargue vient de nous donner en avril *Banalité*[1], dans le cours de l'été *Souvenirs d'un fantôme*[2], et tout récemment enfin *Vulturne*[3].

Vulturne est la description d'un rêve. C'est évidemment là que nous trouverons, si nous devons les trouver, des éléments caractéristiques. Ce songe a été réellement rêvé par l'auteur dans un train. On ne s'étonnera pas autrement que la fin du monde y soit représentée en tableaux fantastiques. L'explosion de l'univers, c'est le vacarme de l'univers autour du dormeur. La résurrection des morts avait été préparée par le langage de la machine : « La machine entame une confession basse, avec un coup de trompe étrange. Voilà donc... Souvenir dérisoire et tendre d'anciens voyages avec ceux qui ne sont plus, murmure enfoui dans la campagne avec des amis lointains, ceux qui sont en sommeil, ceux qui sont devenus des étrangers... » Enfin le sentiment que l'auteur a eu de monter

1. Nouvelle Revue Française : tirée à 577 exemplaires.
2. Commerce.
3. Nouvelle Revue Française : tiré à 577 exemplaires.

est commun dans les rêves. Mais il en a fait un thème magnifique.

Quand tu vacilles au sommet du désespoir,
Lorsque les larmes sont rebelles,
Lorsque les larmes sont taries,
Monte au-dessus des hommes...

D'une pure impression physique, il a fait la maxime d'une âme fière, la règle de la vie, la formule qui délivre. A la fin de l'ouvrage, dans trois pages magnifiques, il a chanté cette évasion, si longtemps cherchée : « J'ai toujours cherché la hauteur! mais je n'arrivais pas encore! Et je m'échappais en zig-zag, changeant de trottoir, chassé par les sirènes dans les rues de l'été bourdonnantes comme un tambour, dans l'encrier des rues nocturnes, et je courais comme un crocodile, et je n'étais pas pris encore! Mais un jour que j'étais traqué, dans l'encoignure poisseuse où toute dignité est par terre, comme une toile à laver, où il n'y a pas d'issue, où il n'y a plus une allumette à craquer, où l'homme demande grâce avec sa voix de chèvre instruite, j'ai trouvé le coup de hauteur! »

Et maintenant qu'il sait donner le coup de talon qui l'élève, voici l'hymne de cette ascension, dernière revanche et dernier effort : « Si dans le monde où nous allons, dit-il à son frère, la vie s'avance encore sur toi, comme un tonneau lâché qui roule aveuglément vers un petit chat qui dort dans une cave; comme le pied carré de l'homme au-dessus d'une fourmilière; insulté, bafoué, trahi, molesté dans la douceur, applaudi pour une maladresse qu'on a supposée cruelle, volé de ton public au profit d'un rival indigne, bouffi d'insomnie... renié par ton plus vieil ami, méconnu du regard adoré, clignotant, d'une femme; épris jusqu'à la mort d'un beau corps qui t'interdit ses approches, allons, monte!!! tu monteras, sans larmes, ou le diable dira pourquoi. »

Dans cette ascension, mille imaginations passent devant lui, moitié visions, moitié créatures d'un délire raisonnant. « La matière, ... lieu géométrique des bizarreries de l'éther, troué de tourbillons et de torsions, bossué de fâcheuses protubérances, s'affaissait comme un faux calcul et se confessait fluide élastique. » — Mais surtout, il rencontre dans les

espaces la foule des morts qui ressuscite : « Il n'y avait pas de service d'ordre. Ni de vestiaire. On n'avait pas prévu cela. Les bulles des réintégrés, les bancs des désintégrés montaient en pleurant du fond du cataclysme. Les parents morts depuis longtemps se jetaient au devant de ce courrier terrible. La foule envahissait les jetées lumineuses... »

Ce passage est éclairé par un autre où l'auteur nous dit qu'enfant, il croyait « à l'unique, au concret individuel, à l'absolu de chaque personnage ». Il est évident que, plus tard, dans les machines à broyer que la vie fait tourner, il a pris conscience au contraire de n'être plus qu'un élément de la foule, un caillou entre les cailloux. Il finit, dans un idéalisme transcendant, par imaginer que le monde est une émanation de Dieu, qui s'est dissocié, et qui refait son agrégat, en absorbant l'univers. Celui qui pense ainsi, celui qui croit assister à cette rentrée du cosmos dans le tout, ne peut guère concevoir sa propre personne isolée. Dans son rêve, le dormeur retrouve deux camarades, Anssudre et Pellegrin; et le cri d'angoisse qu'il pousse les supplie de ne pas le quitter.

Nous possédons maintenant assez d'éléments pour construire un système qui sera une représentation, au moins grossière, de l'auteur. Le trait essentiel, c'est une sensibilité très vive, et terriblement meurtrie. Enfant, pour avoir vu une femme de ménage étriper un rat avec un balai, il a fait une fièvre cérébrale, et quinze jours de délire. Il s'attache aux choses elles-mêmes : il baise les murs de l'appartement qu'il va quitter. Il garde les vêtements d'un être qu'il a perdu. Dans le tourment suprême, il s'accroche à ses amis. Cette tendresse, refoulée et offensée, se change en amertume, en gros mots et en imprécations. Rien de plus naturel. Le blasphème est un excès de cœur.

Un pessimisme, qui éclate parfois, est plus souvent dans le livre à l'état de dispersion. C'est une couleur dont on retrouve partout la teinte empoisonnée. Aussi tout l'art de l'écrivain est une tentative d'évasion hors de ce monde qui lui fait horreur. Il prend de la hauteur, jusqu'aux étoiles. Cette fuite nous vaut de belles vues plongeantes, et le spectacle magnifique d'un télescopage de l'univers qui rentre dans le sein de Dieu. Cette fusion du divers dans l'unique, l'auteur ne

l'accepte pas sans résistance. Au moment où, dans l'infini Bach absorbe Stravinski, M. Léon-Paul Fargue proteste : « Moi, écrit-il entre parenthèses, je veux rester subtil et mineur ».

Autre conséquence de cette évasion hors de la vie : « L'homme qui plonge dans l'Éternel ramène sa vie d'un coup de nasse ». De là, sans doute, ces souvenirs d'enfance que M. Léon-Paul Fargue raconte avec une émotion et un pittoresque singuliers. L'article de *Commerce* est une rêverie, au fil de la mémoire, sur les fiacres, intégrés enfin dans les ordres de la nature. Cette mémoire sensible et vive est parfois riche en humour. Un jour qu'il avait joué au naturel la scène de madame Bovary, comme M. Fargue demandait au cocher combien il lui devait, celui-ci, qui avait le dos rond, une redingote vert bouteille, et une bonne vieille figure de poire cuite entre des favoris à la Mohrenheim, répondit, haussant les épaules et le regard chargé de sagesse : « Ça n'a pas de prix ».

Banalité est aussi un livre de souvenirs, le plus pathétique et le plus tendre, où la fantaisie prend la figure de la plus haute pensée. Qui s'en étonnerait? Les poètes sont à peu près seuls aujourd'hui à considérer l'univers d'ensemble. Ils pratiquent d'instinct le calcul en séries; leurs chagrins en sont accrus, mais embellis. Un poète d'aujourd'hui écrit naturellement : « Nous qui sommes venus du fond des âges, à travers tant de formes ténébreuses, quittées l'une après l'autre, et que nous vous avons laissées mourir seules, que nous restera-t-il à notre tour, quand il faudra glisser par la fente invisible, et, cherchant nos maisons futures, descendre ou monter pour toujours? »

Le livre de M. Fargue est encore autre chose. C'est le poème des rêveries d'un enfant, avec quatre ou cinq thèmes directeurs : le thème de la gare et du train, le thème des jouets, vernis, dorés et odorants, le thème de l'amitié, le thème de la science merveilleuse, exposé d'abord sous la forme d'un Choubersky, le thème de la cité bizarre et effrayante, représentée par un coin des Champs-Élysées. Il y a, dans les surprises d'un enfant, de quoi former, orner et accroître jusqu'aux limites du possible les rêves de l'homme. Qu'un petit garçon ait habité rue de Dunkerque, qu'il ait entendu le

sifflet et le roulement des trains, et voici ce que le poète écrira quarante ans plus tard :

Gare de la douleur, j'ai fait toutes tes routes.
Je ne peux plus aller, je ne peux plus partir.
J'ai traîné sous tes ciels, j'ai crié sous tes voûtes.
Je me tends vers le jour où j'en verrai sortir
Le masque sans regard qui roule à ma rencontre
Sur le crassier livide où je rampe vers lui,
Quand le convoi des jours qui brûle ses décombres
Crachera son repas d'ombres pour d'autres ombres
Dans l'étable de fer où rumine la nuit.

La puissance et le ferme accent de l'image, le son éclatant des vers, quelquefois leur rythme pressant, haletant, vivant; la richesse de l'idée et sa véhémence; tout ce sentiment frémissant, éperdu, indigné, qui remplit la phrase ciselée; une exactitude raffinée, servie par l'invention la plus variée et la plus ingénieuse; et tout à coup un appel, un aveu, une prière plus belle d'être si simple. Entendez cette plainte à un disparu :

Reviens. Sauve ton pauvre enfant
Qui pleure par tes yeux absents.
Parle-moi du fond de l'étang
Ou du faîte du ciel s'il est
Construit des restes de la terre.
Je suis petit. Tu es si grand.
C'est fait. J'adopte tes idées.
Je reconnais que ma misère
Venait des désirs que j'avais...
...J'ai besoin de ton injustice.
Je suis, sans toi, je suis, sans elle,
Comme un cadavre d'inconnu
Les cheveux trempés de sueur
Collés sur son front bleu de plomb
Tombé sur la terre étrangère
Au milieu d'un rassemblement
Qui ne comprend pas son visage.

***

Miroir à deux faces[1] est un roman très intelligent, un jeu d'analyse raffiné, divertissant et mélancolique. Une seule

1. Nouvelle Revue Française.

chose manque à M. Jacques Boulenger : c'est je ne sais quelle inconscience, quelle stupidité créatrice, qui incite les forces aveugles de la nature. Ceci soit dit pour faire sa part à la critique. Il est donc entendu que le livre est concerté, et que ces deux récits de la même aventure amoureuse, l'un par le mari, l'autre par la femme, ne sont pas opposés sans dessein. « La Seconde Face, dit l'auteur, fait peut-être entrevoir du pôle féminin ce que la Première cherche à montrer du point de vue de l'homme. Si ce livre a un mérite, c'est de s'efforcer ainsi à éclairer d'une double lumière le malentendu nommé amour. »

Trop de perspicacité; une analyse trop soutenue; une composition trop visible; mais, avec des défauts si rares et de tant de mérite, quelle exactitude, quel style souple et fort, quel art du portrait! quels rapprochements ingénieux, quelle passion de voir clair, quels aperçus de la vie!

La première face du miroir reflète donc l'histoire d'un ménage, vue par le mari. Ce mari est, comme dit l'auteur, « ce qu'il y a de plus essentiellement masculin : un mathématicien d'une extrême candeur. » Il se nomme Bernard. Sa confession comprend six chapitres assez courts, et si bien ordonnés, qu'on peut leur composer une table des matières. Pour un peu, il serait facile d'y ajouter des positions de thèse et un index. Chapitre premier : Les plaisirs de l'amour; portraits de la jeune femme, dans ce moment même; souvenirs de la côte normande; passion totale, adoration réciproque; premières divergences; il raisonne son bonheur et la pensée agace Rosine; il a le sentiment du tragique de l'amour, et Rosine n'a pas le sens de la mélancolie; premières querelles; pleurs enfantins, humilité, faiblesse tendre de Rosine, honte et repentir de Bernard. Chapitre second : sous l'influence de l'amour, Bernard quitte le plan des idées pures pour vivre en esprit dans le plan sentimental; il commence à composer un roman, qui est la seule littérature accessible à Rosine; il n'a pas de dons de romancier; son roman tourne à l'analyse et au portrait; c'est le portrait de sa femme, mais sublimé, dégagé de l'individuel et ramené à l'idée d'elle-même. Chapitre troisième : portrait de Rosine; son incapacité d'abstraction, son goût du concret et du particulier; elle ne prend, dans

tout l'univers, intérêt qu'aux êtres vivants, et encore à ceux qu'elle connaît, et jamais aux lois qui les régissent, mais seulement aux événements qui leur adviennent; en littérature, elle n'aime que les romans d'amour, et contemporains; mais elle préfère la vie à l'art, le romancier à son œuvre; toute sa vie n'est que sentir et agir; aussi hait-elle la logique, inutile au sentiment comme à l'action; la dialectique lui fait l'effet d'une injure personnelle; elle procède par intuition et arrive d'emblée à la certitude. Comme elle ne connaît que la sympathie et l'antipathie, elle est partiale; elle distingue mal le juste de l'injuste; elle écrit joliment, et elle raconterait avec grâce; mais un jour qu'elle a voulu composer une manière de petit rapport sur un accident d'automobile, elle a dû y renoncer; enfin, non seulement elle est femme par son mépris de l'intelligence pure, de la science et des arts, ces luxes masculins, et par le sens qu'elle a du concret et de l'utile, mais elle est fière de l'être; Bernard au contraire, qui distingue dans cet esprit limité la restriction du champ d'horizon imposée par la nature à celles dont toute la fonction est de conserver l'espèce, la plaint d'être faible, bornée, esclave, et de n'en pas souffrir.

Chapitre quatrième : idées de Bernard sur l'amour, sur sa gravité, principalement pour les femmes; leur différence profonde avec les idées de Rosine, qui juge l'amour excellent et qui n'a de pudeur, ni physique, ni morale; néanmoins, l'habitude de s'aimer les lie puissamment. Chapitre cinquième : les malentendus s'aggravent; Bernard ne peut plus travailler; Bernard et Rosine au théâtre; Rosine, redevenue indépendante, juge son mari, lui reproche sa manie de raisonner, de comparer et d'estimer; elle est loin de lui, il le sent et il en souffre jusqu'au désespoir; tableau de son inquiétude, de sa tristesse, de ses regrets. Chapitre sixième : au retour d'un voyage à l'étranger, il s'arrête dans la petite ville normande où ils ont été heureux au lendemain de leur mariage. Il s'abandonne avec complaisance au désir du passé. Il s'efforce d'étreindre une ombre. Ce n'est pas un effort aussi vain qu'on le dit. Entre ses mains cette ombre change de figure. Elle cesse d'être illogique et contradictoire; elle devient harmonieuse et simple comme une statue antique : c'est

cette Rosine idéale, fille de son propre esprit, qu'il chérira : « Oui! c'est son Idée que désormais il voulait aimer exclusivement, son Idée d'elle et de leur passé. Il garderait en lui ses souvenirs comme un trésor sans prix, à l'abri de la vie, de leur vie. Et jusqu'à sa mort, chaque fois qu'ils traverseraient sa conscience, ils la parfumeraient comme une goutte d'odeur essentielle. Ainsi muni, il trouverait peut-être le courage — oh! plus tard, beaucoup plus tard — de vivre auprès de cette aimable et intelligente étrangère qui s'appelait Rosine, elle aussi et qui était sa femme. »

Sur ces lignes pleines de promesses, vous tournez la page, et vous voyez avec stupeur que c'est fini et que la confession de Bernard est achevée. Juste au moment où le roman commençait! Après cent pages d'un essai très clairvoyant et très vivant, mais enfin d'un essai sur l'âme féminine, M. Jacques Boulanger en venait à l'action. Bernard avait à choisir entre Rosine telle quelle est et Rosine telle qu'il l'avait vue dans les premier jours. Et, chassant la Rosine vraie, il s'attachait au fantôme d'autrefois, qui n'est peut-être qu'un jeu de son esprit, une illusion de sa mémoire. Qu'allait-il faire, ce mathématicien qu'on nous dit candide, mais qui est à la fois obstiné et chimérique? Devant ce problème posé par la vie, comment va tourner cette machine à penser? Fabriquer une Rosine en modelant une ombre, c'est bien vite dit. Mais quel homme faut-il être pour y réussir? Un égoïste ou un fou? Et cette ombre même, qu'en adviendra-t-il? Elle va se mettre à vivre, et, dès lors, elle changera. On n'est sûr de personne, et surtout des fantômes. Bernard s'engage dans une singulière aventure. Ce qu'on nous donne pour le terme du récit est le commencement d'un livre que l'auteur n'a pas voulu écrire, mais qui eût été fort beau, et qui, avec l'air d'être singulier, est le roman universel. Dès qu'on aime, on fabrique une poupée de ce qu'on aime et on ordonne à l'être vivant de lui ressembler. Les parents ne chérissent pas autrement leurs enfants. Je t'adore, donc tu seras ce que je veux.

Il nous apparaît maintenant, dans son incohérence tyrannique, cet étrange Bernard, et son aventure tient en quelques mots. Après un temps de délire au début de son mariage, il s'est aperçu que Rosine était une femme. A mesure qu'il

faisait cette découverte, il prenait conscience qu'il avait horreur de ce complexe utilitaire, sentimental et borné, qui est l'esprit féminin. Par habitude scientifique, il a analysé très correctement, et cet esprit féminin, et l'échantillon particulier qui est Rosine. Il a beaucoup souffert dans ce travail. Après quoi, plein d'une certitude désespérée, il est parti vers d'autres destins, en emportant ce qui pouvait être sauvé : la mémoire de ses illusions premières.

La seconde partie du livre est le récit de Rosine. Il est extrêmement amusant. L'auteur s'est sournoisement diverti à marquer les différences de jugement. « L'habitude renforce l'amour », avait dit Bernard. « Quel ennemi de l'amour, que l'habitude! » écrit Rosine. On voit aussi quel usage subtil et imprévu Rosine peut faire des paroles de Bernard. Un jour qu'ils s'étaient quittés sur le quai d'une gare, et qu'elle restait immobile, sans savoir qu'elle était vue, son visage avait eu « une expression admirable ». Il le lui dit plus tard. Depuis lors, le souvenir de ces deux mots a toujours coupé net les chagrins de la jeune femme.

Ce que nous raconte Rosine, c'est son détachement progressif de son mari, jusqu'à la première aventure. Seulement, toute fine qu'elle est, elle ne sait pas, comme lui, démêler le jeu des causes. Un beau jour, comme il est absent, elle ressent un vif bien-être. Il est évident que le mal est déjà fait, seulement elle ne s'en est pas aperçue. Bernard, à qui Rosine demande un livre, lui fait lire un chef-d'œuvre. Elle trouve le chef-d'œuvre idiot. « Décidément, je ne suis pas du tout de l'avis de Bernard, disais-je en m'habillant, et cette pensée m'emplissait d'allégresse; je me sentais libérée, joyeuse. »

Cette révolte sournoise contre une supériorité d'esprit, que Bernard étale naïvement, est servie par la plus redoutable clairvoyance. Tandis que Rosine surprend toujours Bernard, Bernard n'étonne jamais Rosine, qui lit dans son jeu. Elle devine qu'il a délibéré sur lui-même, et décidé qu'il fallait tenter de la reprendre. Il lui fait de menus cadeaux. Elle en a du plaisir. « Mais, tout en le remerciant, je me disais : Peut-il supposer qu'il trompera mon cœur par ces moyens-là, ou par n'importe quel autre? Si bien que ses amabilités blessaient légèrement mon amour-propre : j'en éprouvais contre

lui une minuscule rancune. » Elle a beau, au moment de le voir, s'armer de gaîté préventive et de gentillesse concertée; après trois mois ils se querellent. Il l'aime pourtant, et il a les larmes aux yeux. Elle voit ces larmes, et s'en va, agacée. Et elle écrit férocement : « C'est terrible d'être aimée par l'homme avec qui on vit. J'en voulais à Bernard de mon injustice même pour lui... Hélas! je ne pouvais m'empêcher d'être ce que je suis. »

Non seulement elle ne peut s'en empêcher, mais elle a une envie sauvage d'être librement elle-même. Un jour, assez énervée, elle s'est pelotonnée dans son fauteuil. Que personne ne la dérange! Elle redoute la vieille bonne « ou Bernard, qui me demandera, lui : « Qu'est-ce que vous avez, ma chérie? Vous n'êtes pas malade? Pourquoi avez-vous froid?.. Ah *pourquoi, pourquoi*? toujours expliquer, donner des raisons... » — Elle est toute dans ces mots. Elle est la révolte de l'instinct qui veut vivre contre l'intelligence opprimante. Elle est aussi la révolte de celle qui est aimée contre le chantage sentimental de celui qui aime, et qui se tuera peut-être. Bernard est bon pourtant, malgré ses manies raisonnantes, et Rosine, quoique enragée de liberté, est faible. Elle n'aura pas la force de quitter son mari; elle aura tout juste celle de le tromper. Mais, moitié par bienveillance, moitié par ironie, M. Jacques Boulenger ne lui accorde qu'une aventure ridicule avec un trop joli homme, et elle en est pour ses frais. Le livre s'achève ainsi. Mais la vie continue.

***

Le sujet que M. Maurois a traité dans *Climats*[1] ne diffère point de celui que M. Jacques Boulenger a étudié. Un malentendu conjugal l'occupe. Les personnages sont d'ailleurs bien différents. Le mari, qui parle à la première personne, nous reste assez difficile à connaître. Il se nomme Philippe Marcenat. Il est l'héritier d'une dynastie d'industriels limousins. L'esprit de cette bourgeoisie n'était que prudence, dignité, convenances, avec un juste orgueil du nom. Mais à travers cette sagesse dont il a hérité on distingue une âme tendre.

1. Grasset.

Comme le livre est écrit en forme de confession, l'auteur a voulu que cette sagesse, cette tendresse, cette honorabilité, malgré le cynisme léger et les aventures de l'adolescence, fussent comme visibles dans le style un peu mou.

Philippe Marcenat épouse une très jolie fille rencontrée à Florence en 1909, Odile Malet. Le père est architecte, avec plus de projets que de travaux; la mère passe pour légère. Quant à Odile elle-même, son portrait, tel que M. Maurois l'a tracé pendant le voyage de noces, est un charme : « J'appris à connaître une Odile inconnue, plus belle encore que celle de Florence. La regarder vivre était un enchantement. A la minute où elle y entrait, elle transformait une chambre d'hôtel en œuvre d'art. Elle avait un attachement naïf, touchant, pour des souvenirs de son enfance qu'elle transportait toujours avec elle : une petite pendule, un coussin de dentelle et un Shakespeare relié en daim gris... Elle effleurait la vie, esprit plutôt que femme. Je voudrais pouvoir la peindre, marchant au bord de la Tamise ou de la Cam, de son pas si léger qu'il semblait une danse. »

Elle paraît d'abord à son mari comme une créature mythique et parfaite; après quelques semaines, il faut déchanter : c'est une femme. C'est même visiblement une mythomane. Tout ce qu'elle raconte est une suite de fables. De cela, Philippe ne veut pas convenir. Mais il doit bien avouer qu'elle est nonchalante dans le récit de ses journées et qu'elle dédaigne l'exactitude. « Quand, surpris par un détail invraisemblable, je l'interrogeais, je la voyais se fermer, confesse-t-il, comme un enfant auquel un maître maladroit pose des questions trop difficiles. »

Aimant passionnément Odile, il était impossible que Philippe ne devînt pas jaloux. Il l'interroge, elle s'évade. Elle ne sait même plus si, le dimanche précédent, elle est allée au concert ou si elle s'est couchée. « Vous me faites perdre la tête, dit-elle, avec votre air d'inquisiteur. » Philippe avoue qu'il sort très malheureux de telles conversations. Tout ce tableau d'une jalousie qui ne sait à quoi s'en prendre est excellent. Enfin Odile prend un amant, et quitte Philippe; mais elle a fait un si mauvais choix, qu'après peu de temps, elle se tue.

Le récit de cette aventure est présenté comme une confession que Philippe fait un peu plus tard à une jeune femme avec qui il va essayer de refaire sa vie, Isabelle de Cheverny. La seconde partie du livre est un récit qu'Isabelle fait à son tour, après la mort de Philippe, en s'aidant de notes qu'il a laissées. Et le caractère de l'ouvrage sera donné par le rapport du second amour au premier. Ce rapport est simple. M. Maurois a cette fois renversé les rôles. Quand il aimait Odile, Philippe dépendait d'elle; aussi était-il inquiet, obsédant, soupçonneux. Maintenant c'est Isabelle qui dépend de lui. Elle a pour Philippe les sentiments que Philippe avait pour Odile. C'est elle maintenant qui, contente de la présence de celui qu'elle aime, borne à lui tout l'univers. C'est elle qui le retient dans le cercle étouffant de ses bras; et Philippe va s'évader, comme Odile.

Ce retour des choses est ingénieux. Reste à l'expliquer. M. Maurois a imaginé que dès son enfance Philippe avait aimé un certain type de femme, la Reine, ou l'Amazone, et qu'il en était le chevalier servant. Ainsi avait-il aimé Odile. Mais Isabelle ne correspond pas au type, ou n'y correspond qu'un moment (ici l'explication me semble un peu variable) et il en vient à aimer une Solange Villier qui est une nouvelle incarnation de l'Amazone. Mais celle-ci en aime un autre. Philippe finit par guérir. Isabelle redevient pour lui la Reine. Voici l'explication qu'il donne de ce retour : « Vous avez été déchue, lui dit-il, parce que vous étiez jalouse, mesquine, injuste. Mais depuis trois mois vous avez été si courageuse, si simple, que je vous ai rendu votre couronne ». Oserai-je dire que cette explication me laisse un peu rêveur? Que sera leur nouvelle existence? On nous dit qu'Isabelle est maintenant une autre femme. Que sera cette autre femme? M. Maurois n'a pas pu se soustraire à cette question. Mais il l'a jugée importune, et, pour ne pas répondre, il a tué Philippe.

HENRI BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

D'APRÈS NATURE. — Dans la baie de Sanary, à quelques kilomètres de Toulon, en septembre dernier, sur les eaux d'un de ces petits ports méditerranéens où nagent des méduses et des tranches de melon, un yacht était à quai. Un yacht à essence, l'une de ces vastes coquilles de noix qui, vues de terre, à deux ou trois milles, ne font plus qu'un point, blanc et rapide comme une mouette. Le pont était creux et lisse, la cabine à deux couchettes laquée comme un boudoir, le cabinet de toilette tout entier avait la dimension d'une baignoire et la cuisine formait une sorte de réduit triangulaire, où vivait l'équipage, entre des cordes, des tomates et des filets.

Un tendido couvrait le pont, des rideaux de toile défendaient l'arrière contre la curiosité des passants. Un léger mistral soufflait à travers ces rideaux. Mais, le ciel était d'un pur ceruleum, la mer violette, l'univers impressionniste et comme à frôler tout entier de la joue. Et, devant nos yeux, des fruits admirables se prélassaient dans un grand plat d'argent, pareils à des sultanes, des négrillons et des eunuques, poires, figues, raisins, pêle-mêle, somptueux et guettés par une précoce maturité.

Le capitaine de ce *bord* où nous atteignîmes par une passerelle étroite, était vêtu de bleu marine, portait jupe légère et chapeau de la bonne faiseuse. Sur le quai, des êtres qui ne pouvaient rien apercevoir attendaient patiemment une apparition. Des rires joyeux battaient entre les toiles que le mistral agitait. Le capitaine évoquait Cléopâtre et lady Hamilton, le Cydnus et la baie de Naples et nous pensions à Marc Antoine et à Nelson.

Le comte Guillaume de Ségur parut dans une robe de chambre mirobolante, passée sur un pyjama claironnant. Ses pieds étaient nus dans des espadrilles. Il avait voulu se lever de sa couche, malgré l'angine, et sa température dépassait 39° : Lady Hamilton, c'était la comtesse de Ségur, madame Cécile Sorel. Les rires portés par le mistral étaient les siens; les claques, les baisers que recevaient les passants sur le quai semblaient jaillir de ses mains et de ses lèvres. Elle était tous les fruits du plat d'argent, tout l'azur, toute la mer. Elle nous eût accueillis sur un simple *canoë* que nous n'eussions pas goûté davantage l'impression d'être reçus à bord du plus impressionnant des paquebots de la *Cunard Line.*

Nous allâmes déjeuner au restaurant, — à cause de l'angine. Puis, nous visitâmes une sublime propriété, dont elle refit vingt fois les plans. Puis, nous allâmes, le soir, dîner dans un de ces petits restaurants de Toulon, fréquentés par des sportifs, des maritimes et des demoiselles vives et parfumées, tout occupées entre elles, comme elles le sont à Toulon, de chiffons, de premières éditions, de lectures, de mobiliers chinois et de rendez-vous.

Nous mangeâmes abondamment. Nous goûtions l'aspect de la salle où les dîneurs étaient sans veste, les dîneuses sans chapeaux. Mademoiselle Sorel dégustait la chaleur et tous les plaisirs raisonnables de cet endroit, et, avec son goût impétueux de la vie, se plaisait à considérer tant de jeunes convives, insouciants du lendemain.

— Et puis, au moins, un peu d'incognito ! — nous dit-elle.

A cet instant, le patron s'approcha et me glissa dans l'oreille :

— Je voudrais montrer la cuisine à madame Cécile...

Avec sa bonne grâce, son grand air courtisé, le sourire amusé, le menton haut, la lèvre brillante, la comédienne célèbre, alla voir la cuisine où la femme du patron avait confectionné les plats excellents dont nous avions mangé.

Jamais mes amis et moi n'avions vu cette personne si adulée plus simple, plus fraternelle à tous, si amusée d'un rien et possédant ce don prodigieux de voir les choses, non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'il faut les voir, pour les supporter.

Depuis trois semaines, elle vivait sur ce *yacht*, ayant traversé la France, du Havre à Marseille, par les canaux. Jamais elle n'avait goûté meilleures et plus confortables vacances.

Quelqu'un l'interrogea sur le passage des écluses.

— Parfois, il faut attendre au lendemain midi pour en sortir...

— Que faisiez-vous?

— Je descendais à terre. J'allais parmi ces braves gens... — « Avez-vous des œufs?... — Nous voudrions acheter du pain... — Des œufs? — Du pain?... Mais oui, ma petite dame... — Merci, monsieur. Combien vous dois-je?... — Mais rien du tout, trop heureux de vous rendre service... »

— Alors que faisiez-vous?

— Je les invitais à boire... Je leur offrais une bouteille... C'était charmant... J'étais là, au milieu d'eux, les enfants venaient, les femmes... Je leur parlais... La nuit d'été tombait; un ciel vert. On entendait les derniers appels des chiens... Le beau voyage!

Mademoiselle Sorel a des yeux de peintre. Elle voit les choses en coloriste. Elle l'a montré à la scène. Elle l'avait prouvé pareillement dans ce fameux appartement du quai Voltaire, qu'elle dut quitter et dont le mobilier ancien, sera dispersé dans quelques jours aux enchères, le 6 décembre, à la Galerie Georges Petit.

Elle joua là, pendant une douzaine d'années, aux lueurs des cires blondes, entre les vasques et les cristaux de roche, au milieu des lits de repos du XVIIIe siècle, des bureaux de grand style, des sièges dorés, des velours dont la trame s'irise, des marbres, des vestiges de Versailles et de Louvenciennes, une existence digne de la Venise du XVIe siècle ou du Paris de Louis XV. Aujourd'hui, elle se renouvelle, elle disperse, elle brûle ce qu'elle adora, mais qu'elle adore encore.

Hier, je lui ai demandé, pendant qu'elle faisait visiter le futur appartement du Rond-Point des Champs-Élysées aux nombreux amis avec lesquels elle avait déjeuné :

— Comment sera ce fameux ameublement moderne? Elle m'a regardé — sans cette fierté qu'on lui prête, — ingénument :

— Mais moderne, très simple, avec des lignes droites...

Je rachèterai mon beau paravent de laque noir et or... Je mettrai par devant un magnifique fauteuil doré Louis XIV que je viens de voir, rue Royale... Rien que des lignes droites, — très moderne!... Et, ici, a-t-elle ajouté, en désignant une immense salle à manger, — des sièges Louis XIII couverts en cuir, à dossier droit... Vous voyez bien, très moderne!... »

Et elle ne put résister, tant elle était joyeuse, à nous embrasser tous, à la ronde, les dames américaines, le lord, la duchesse espagnole, l'académicien, le prince japonais, en nous appelant : « Mon pigeon! »

***

Lueurs. — Fin de journée du Dixième anniversaire de l'Armistice. La nuit est tombée. Une pluie extrêmement fine se donne des airs de ne vouloir pas mouiller. Sous ses légères vaporisations, les trottoirs de la rue de Rivoli emportent la foule vers les Palais du Louvre — et vers la *Samaritaine*. Les mille visages conservent encore le reflet de l'illumination de la place de la Concorde. C'est un sujet sur lequel on peut revenir. Il marque le départ d'une façon nouvelle d'éclairer les monuments. Certains — ce sont toujours les mêmes qui protestent, d'abord, sans réfléchir, par esprit d'opposition, — certains crieront à la profanation. Ils auront tort. Rien n'est hideux comme un réverbère. Que la lumière disséminée et diffuse, ne soit pas encore au point, soit. Il serait grand dommage que l'on pût supposer qu'elle l'est, car il faut bien des essais avant de réaliser n'importe quel projet. Mais l'élan est donné. L'éclairage a été complété depuis l'essai auquel nous avions assisté l'autre semaine. Il semble que l'on découvre, comme si elle émergeait de la poussière du temps, l'œuvre de Gabriel. Des détails invisibles le jour, et à plus forte raison la nuit, enchantent l'œil. La fraîcheur de ton répandue par ces fortes ampoules rajeunit la pierre. Nous avons l'impression de considérer un monument que l'on achève et sur lequel ne pèse plus le passé.

Ces deux palais de Gabriel (le Ministère de la Marine et son « pendant » où est logé l'*Automobile Club*), donnent, comme nombre de spécimens du style dénommé Louis XVI,

— bien qu'il eût pris naissance sous le règne précédent, et qu'on l'ait vu se former au sortir du *rocaille*, dès 1750, — offre l'image du plus grand équilibre que l'on ait connu depuis la fin du quinzième siècle. La ligne conserve ses grands ensembles et sa sobriété. L'inspiration de l'antiquité ne cherche pas à se dissimuler. Mais sous notre ciel, accommodés d'ornements dans lesquels la main parisienne est devenue si prodigieusement habile, au cœur de la France, ces frontons, ces pilastres et ces colonnades, sont particulièrement nôtres. Une harmonie rarement égalée au cours des siècles, se dégage de ces monuments. Leur similitude se complète à cet éclairage nouveau. Il semble qu'on ait devant les yeux une immense épure.

La sculpture s'anime, elle prend des profondeurs insoupçonnées. Au-dessus de la Madeleine, si médiocre qu'ils soient, les personnages de Lemaire frissonnent d'une vie nouvelle. La largeur impressionnante de ce fronton de quarante-quatre ou cinq mètres, — le Parthénon n'en a que trente, — apparaît.

Nul doute qu'un jour prochain les sculpteurs ne veuillent prévoir en travaillant, non seulement les clartés du jour, mais encore les nouveaux effets des éclairages que permettra l'électricité. Des creux pourraient être prévus dans les socles et le long des corniches ou sur différentes parties d'une effigie de marbre ou de pierre. A notre volonté, la nuit cesserait de nous en ravir la vue.

Selon d'anciennes esthétiques et dans ce qu'il doit offrir de strictement pur, l'Art perdra-t-il à ces perfectionnements? Mais, qu'ils le prévoient ou non, les sculpteurs sont appelés à voir leurs œuvres ainsi éclairées. Mieux vaudra pour eux prendre les devants.

Si les anciens avaient connu la lumière électrique, ils l'eussent adaptée à leurs gladiateurs, leurs diadumènes, leurs Vénus, leurs discoboles, leurs atlantes.

Nous les vénérons dans leurs mutilations et leur absence de couleur, mais souvenons-nous que longtemps, que souvent, les statues furent polychromées. Le temps les a débarrassées de ces fausses carnations, mais elles n'en furent pas moins peintes. Disons-nous bien que ce n'est point par amour de la nuit que le grec et le latin laissaient les ombres

ensevelir leurs temples chaque nuit, et draper de ténèbres leurs Adonis et leurs Niobès, mais par impuissance à projeter sur eux les rayons susceptibles de les en dégager. A l'époque des cathédrales, que n'eussent pas inventé les ingénieux architectes, les délirants ornemanistes de Chartres, de Reims, de Bourges ou d'Amiens, s'ils n'avaient eu qu'à faire passer un fil le long de leurs absides, de leurs portails et de leurs tours!

En pleine campagne, par une nuit sans lune, sans phare d'automobile, nous éprouvons l'impression qu'aux portes mêmes de leurs cités devaient ressentir les anciens. Mais, sans remonter si loin, faites-vous enfermer dans le parc de Versailles ou pénétrez dans les faubourgs d'une ville comme Lyon.

Et songez à des éclairages de jardin, désormais, un soir de fête, aux petits godets disséminés dans la terre et qui éclairent chaque hampe d'une allée de lis...

***

Arche patibulaire. — J'ai suivi, depuis quelques années sans en connaître l'auteur, la production considérable de M. Dignimont, peintre et illustrateur, à qui nous devons, entre beaucoup d'autres, *la Vagabonde*, de Colette, *le Chant de l'Equipage*, de Mac Orlan, *la Bonne Vie*, de Galtier-Boissière et quelques livres de Francis Carco. Ce serait, d'ailleurs, bien vite fait de dire ou plutôt de répéter, car c'est un propos que j'ai entendu tenir déjà, qu'il est le Carco de la couleur. Francis Carco et lui ont une originalité trop marquée pour que l'homme de lettres ait influencé le peintre. Sans *l'Equipe* ou *Jésus-la-Caille*, nous eussions eu Dignimont. Leurs talents se complètent, s'adaptent l'un à l'autre sur des voies parallèles. Ces deux artistes travaillent ou ont travaillé dans la même enclave. Francis Carco s'en est éloigné. Il y revient encore, mais comme de loin. Avec Dignimont, nous demeurons parmi ces figurants mystérieux d'un monde étrange, éternel. Nous retrouvons bien des traces, dans ce milieu, — de Villon à l'abbé Prévost, avec ce qu'il raconte ou néglige de conter par la bouche de Des Grieux, jusqu'à Gérard de Nerval, tel que le montre dans sa *Vie* récente, René Bizet.

Verlaine apparaît à la cantonade, comme le Bruant et le Jules Jouy des chansons, en passant par Eugène Sue et le Victor Hugo des *Misérables*, lui-même, qui a frayé avec les nuages et les hôtes du ruisseau.

Mais il semble que ce soit de plus près encore que Dignimont nous présente, avec une âpre maîtrise, une science, une facile abondance et un attrait bien particuliers, ces êtres qui vivent en marge de la loi, qui n'auront existé, — dans leur ardente jeunesse tout au moins, — qu'en butte aux poursuites de l'homme établi, prospère, l'homme de la société, qui rend un juste hommage au bien et ne cède au mal, en tous cas, qu'avec les pudeurs nécessaires.

C'est l'affranchi que peint Dignimont. Est-il beaucoup plus *crapuleux* sous sa casquette, avec sa mèche sur le front, sa ceinture, pas de linge et un beau foulard sali, que s'il portait un veston de faiseur genre anglais, un melon et des cols empesés? Il erre aux courses, au pesage même, des individus beaucoup plus dangereux que ceux qui passent pour terroriser les faubourgs. Ils ne travaillent guère ou pas. Mais c'est le cas de tant de gens, même lorsqu'ils gagnent beaucoup d'argent!

Le milieu Carco-Dignimont, dont Utrillo peignit jadis le décor, n'est pas à qualifier de recommandable, certes. Il n'y faut pas envoyer la jeunesse, pas plus qu'on ne l'enverrait se mesurer avec les fauves qui emplissent les cages des ménageries. L'apache des deux sexes — donnons-lui encore ce nom *d'apache,* — est un fauve à sa manière. C'est par là qu'il intéressa Lautrec, en son temps, et bien d'autres. Il a voulu vivre libre : il est captif. Il croit dompter, car il est musclé, spontané, impulsif et cruel; mais souvent lâche. Il n'est ni intelligent, ni sensible. Il vit entouré de barreaux, son couteau à la main, — les poignets prêts à toutes les menottes et le cou déjà nu. La compagne de cet être humain, mais si peu sociable, Dignimont l'a bien observée. Elle vient des quatre points cardinaux, ayant passé par des escales... et des mélanges successifs. Souvent aussi, elle est née à Paris ou dans quelque port de l'Océan et de la Méditerranée.

Quel charmant, quel long et bref voyage nous faisons au pays de la chair, captive et réprouvée, dans cette exposition

d'aquarelles, de gouaches et de dessins de Dignimont, qui évoquent les ports d'Alger, de Toulon et de Marseille, à la Galerie Bernier, dans la pittoresque rue Jacques Callot.

...Voici peu de temps encore, avant la guerre, la rue Jacques-Callot n'existait pas. Le passage du Pont-Neuf occupait son emplacement, entre les rues de Seine et Mazarine. Les amoureux du vieux Paris ont pleuré sa perte. Lepère l'a sans doute dessiné, ainsi que Jouas; Georges Cain l'a décrit. Je me souviens d'un sombre couloir, vitré aux deux extrémités, sur lequel ouvraient les « allées » d'immeubles d'une vétusté balzacienne. Balzac avait dû souvent passer là. Ma mémoire a conservé l'impression de la pénombre, des odeurs d'une pâtisserie qui alignait des gâteaux au beurre rance sur des plaques de tôle — et, aussi, d'un antiquaire enfoui sous la poussière, qui recélait des meubles, à présent disséminés de par le monde et qui valent quelque cent fois les prix qu'il en devait demander. Le passage du Pont-Neuf fut abattu. Les immeubles s'effondrèrent. Ceux qui les soutenaient menacèrent de les suivre. Depuis la guerre, la rue Jacques Callot, ancien passage du Pont-Neuf, était étayée sur toute une face, par de nombreux et formidables madriers. Cette voie devenait cloaque. Une partie des immeubles se tient droite, aujourd'hui, sans l'aide d'aucun échafaudage. Les arts s'y installent dans des magasins rajeunis. C'est ainsi que cette claire galerie Bernier abrite l'exposition de M. Dignimont.

...Au dernier *Salon de Bois*, qui fut le dernier des *salons de Bois* — et ne le regrettons pas! — quelques remarquables aquarelles de Dignimont, un certain joueur d'accordéon, m'avaient retenu, une fois de plus. Il s'y trouvait mêlé à la vie des personnages un côté nature-morte, bien scrupuleusement observé et saisi avec cette sorte de fièvre qui anime jusqu'à l'obsession les yeux de ses modèles. Il n'est pas un détail, une nuance d'habillement qui, lorsqu'il veut se contraindre, n'aient ce caractère d'exactitude quasi hallucinante, qui révèle non seulement le talent, mais, à travers le talent, l'œuvre qui va vivre.

M. Dignimont a souvent peint, lorsqu'ils sont à terre, l'existence des marins.

Ils sont la colombe de son arche patibulaire.

Blancs et bleus, parmi la chair nue ou les travestis pittoresques de leurs compagnes de rencontre.

Enfin, qu'on ne nous accuse pas de trop de prédilections pour un artiste dont nous ne connaissons que les travaux. Mais il est de ceux qui ne se laissent pas tomber dans ces erreurs brutales que favorisent l'inexpérience, l'ignorance et la vanité. Il doit sans doute être bien difficile de se montrer de son temps, *d'aujourd'hui*, d'être « moderne », enfin, pour employer le mot, en demeurant observateur, sincère et, par dessus tout, *humain*, puisque pour y parvenir les artistes découvrent tant de difficultés.

Lorsque l'un d'eux y réussit parfaitement, ne le laissons point passer!

***

Music-Hall. — La Revue devient sportive. Elle ne comprenait jadis, presque exclusivement, que des demoiselles. Toutes n'étaient pas à l'âge de la puberté. Mais il s'en rencontrait plus d'une, de temps à autre, qui montrait une réelle fraîcheur. Elles révélaient ce qu'il faut de factice dans la candeur pour séduire entre des portants. On ne leur demande plus de savoir compromettre suffisamment, pour les rendre tolérables, la musique et les paroles d'un couplet. On leur fait traverser la scène, muettes et à peu près nues.

On leur adjoint de jeunes hommes, encore pour l'instant très habillés, qui arpentent le théâtre en cadence, d'un portant à l'autre, une douzaine et demie à la fois, dans des smokings de satin de couleur aux revers les plus vifs. Des danseurs musclés font l'office de l'étoile de jadis, qui multipliait les ronds de bras et les jetés-battus et qui n'était jamais, ce qu'il y avait de plus recommandable dans le spectacle.

Le Casino de Paris porte tous les genres au paroxysme, dans sa Revue. Le petit ballet : *Impression de Rugby*, est ce que l'on peut voir de plus parfait dans le neuf, au milieu de ces renouvellements incessants que l'avidité du spectateur exige.

Lancée comme un ballon, la danseuse passe d'un partenaire à l'autre. Ils la reçoivent avec autant d'aisance que si elle ne pesait pas plus de deux ou trois kilogs. Elle *glisse* en l'air,

comme un poisson dans l'eau. Les Mitty, Tillio et Ricaux, donnent à ces exercices leur véritable forme athlétique.

Je voyais dernièrement, sur la scène d'un *casino* de quartier, où nous étions entrés fort tard, quelques amis et moi, un de ces cyclistes comiques dont le métier consiste à exécuter sur deux roues de taille inégale des prouesses qui semblent impossibles à réaliser. Il convia quatre personnes choisies dans le public à faire le tour de la scène sur l'une de ses mécaniques, avec mille francs de prime pour qui réussirait. L'un de ces figurants improvisés était un compère. Nous le vîmes bientôt, coiffé d'une perruque échevelée rousse, vêtu de loques, errer, c'est le mot, *errer* devant la toile de fond, sur une seule petite roue. Dressé, les bras ouverts, surmonté de son incandescente chevelure, il ressemblait à la Fortune, une Fortune de cauchemar, mais si léger, si débarrassé des lois de la pesanteur que je le transportais aussitôt de la scène de *Bobino*, à celle du *Casino de Paris* et que j'imaginais le ballet où, mêlé à quelques-unes de ces souples ballerines anglaises, si bien entraînées au rythme, il deviendrait le motif principal, fuyant, pourchasseur ou poursuivi... Je retrouve pendant ces *Impressions de Rugby*, mes esquisses de fantaisies dansantes de l'autre soir, sous une autre forme. Pour le music-hall, le plus proche avenir de la danse est là.

Nous avions eu, en 1926, je crois, des américaines, les *Tiller's girls*, au Moulin Rouge, dont la danse tenait beaucoup plus de la grande acrobatie que du quadrille. Depuis longtemps, le divertissement dansé dans les revues gagne en culture physique ce qu'il perd du menuet.

Il serait certes, préférable que l'intelligence, l'ingéniosité, les efforts, le talent et l'argent dépensés pour un spectacle comme celui du Casino de Paris, le fussent pour un sorte de féerie, d'opérette extravagante, pastorale, épique et licencieuse, qui pourrait marquer bien davantage un temps qu'une de ces *revues*, qui n'ont, d'ailleurs, rien à voir avec ce qu'une *revue* pouvait être, jadis. On reprend périodiquement des *Belles de New-York* ou des *Veuves Joyeuses*, comme on joue *Michel Strogoff* au Châtelet. Mais qui *reprendrait* une Revue?

Le truc, la machinerie compliquée d'un tableau comme le

Barrage, où des moteurs d'une force de 500 chevaux sont nécessaires pour faire mouvoir une masse d'eau de plusieurs millions de litres, seraient tout de même mieux à leur place dans un spectacle où ils arriveraient plus ou moins logiquement. La seule transition d'un vague compère ou d'une commère qui débitent quatre vers pour prévenir les spectateurs de ce qu'ils vont voir est insuffisante. Des hommes de théâtre aussi avisés que ceux qui collaborent à tant de tours de force, autour de M. Léon Volterra, sont capables de réaliser ce qui se fait si couramment en Angleterre ou en Amérique et à quoi il faudra bien arriver un jour où l'autre. Le public témoignera de moins en moins d'attrait pour des tableaux *panachés* avec une telle diversité. Ils ahurissent parfois si violemment, que le temps nécessaire pour en saisir les délicatesses ou la rareté, fait défaut. Nous pourrions compter autant de ballets et de décors dans une féerie. Avec la sûreté de son chant et son intelligence de la scène M. Saint-Granier pourrait connaître, en homme, la fortune d'une Raquel Meller. Il exerce une influence marquée sur la salle et trouverait à faire valoir les nuances de son talent, beaucoup plus aisément avec un scénario.

Jane Marnac, cette comédienne qui ne connait pas l'étendue de ses moyens, pourrait, elle aussi, descendre moins d'escaliers. Elle chante : *Je r'vois Paname*, avec cette voix mordante, cuivrée, qui émouvrait tout parisien en exil et qui à l'évocation de *Paname* se sent le cœur mordu. Et, c'est le souvenir que laisse cette revue fulgurante, d'être de Paris, et de ne pouvoir être, tout de même, jouée que là.

***

Salons et moutons d'Automne. — Les *Artistes Décorateurs* ont leur *Salon*, au printemps, en marge des deux salons officiels — aussi, ne se sont-ils pas « foulés », pour le *Salon d'Automne*. Sauf ce qui est consacré au Livre : *la grande salle d'un éditeur*. Mais on n'a prévenu les éditeurs que la veille! Aussi les livres pourraient-ils être plus nombreux.

Il faut d'ailleurs se méfier des ensembles, trop complets que les fabricants, les *ateliers*, les *studios*, se plaisent à montrer

au public. En choisir un, tel qu'il est présenté, ce n'est pas se montrer *moderne*, c'est être moutonnier.

Dans l'espèce d'art instinctif apporté à se meubler, chacun de nous doit considérer d'abord toutes ses possibilités, savoir quelles sont les extrémités où il peut aller, dans la raison comme dans l'excentricité, du côté poncif comme du côté innovation, car *ces limites seules lui seront personnelles*. C'est dans leur confrontation que se reconnaît *l'originalité*. Il n'en existe aucune lorsqu'on s'arrête au décorateur ou au tapissier, lorsqu'on se consacre à un style, à une époque, exclusivement où à une seule qualité d'objets. Nous connaissons des gens qui possèdent quinze cents sonnettes ou qui accrochent, du stylobate à la corniche, les tableaux si rapprochés qu'il est impossible d'en *voir* un seul. Ceci n'est pas se faire une *maison*, mais une *collection*, ce qui devient presque toujours, maintenant une affaire commerciale. Vendre sa collection, cela se fait pour certaines gens aussi aisément et fréquemment que de se faire opérer dans le ventre ou de divorcer.

Mais revenons au Salon d'Automne.

A la peinture : — Rien.

De plus en plus rien.

La rétrospective des vingt-cinq années, depuis la fondation, est timide. On croirait que les peintres, eux aussi, n'ont été prévenus de cette rétrospective, comme les éditeurs, que la veille. Ils pouvaient envoyer mieux.

De Renoir un beau nu couché.

Un très beau Vuillard : la place Vintimille, vue de son atelier.

Besnard, Carrière, qui ont fait la « soudure » entre l'*Automne* et les Salons précédents, devaient être mieux représentés. M. Besnard, à sa façon, a beaucoup fait pour l'évasion.

Charmant Laprade, triste comme une mandoline toujours voilée de crêpe.

Il y a les Allemands, par exemple, qui croient que ce qui est exposé, devient par cela même officiel et consacré...

— Il y a les Français, — toujours assez logiques, au fond, — qui ne prennent pas *cela* au sérieux, parce qu'ils savent que cela ne correspond à rien.

Les impressionnistes, qui firent d'abord tant crier, apportaient des reflets inconnus et des nuances délicates qui n'avaient pas été exprimées encore. Les yeux s'y habituèrent. Ici, on nous apporte quoi?

Des formes? Des couleurs? Un métier? Une décoration? Un plaisir? Une vérité?

Une vérité... S'il n'y a pas, au moins, une vérité, le visiteur n'est pas pris. Devant moi, cet après-midi, tout le monde rit, sourit, se pousse du coude. Il doit être pénible, pour un exposant, et démoralisant, de provoquer ce même sourire, avec tout ce que l'on fait, et de ne jamais toucher le public au cœur, appelons cela cœur, ou esprit, ou cerveau, ou sensibilité, ou émotion...

Les modernes ne réfléchissent point à la rapidité avec laquelle tous les genres récents se démodent. De l'effort de cette année, que doit-il rester dans deux ans? De toute cette production bâclée, captive de la caricature, est-il quelque chose qui puisse impressionner plus tard un inconnu qui n'est pas encore né?

On nous cite, aussitôt, cette pléiade dont la gloire attendit la mort, de Manet au Douanier, de Cézanne à Gauguin. En soixante-dix ans, ils sont dix! Admettons qu'ils soient douze. On en compte plusieurs milliers au seul *Salon d'Automne.*

Certaine influence étrangère est exécrable pour nous. Des individus (s'ils n'avaient que vingt ans, mais combien ont atteint la cinquantaine!) n'ayant rien appris, n'ayant d'aptitudes pour rien, ne connaissant rien, qui ont tracé quelques traits informes, placé de la couleur sur une toile, veulent peindre. Ils viennent à Paris. Ils n'y travaillent pas. Ils n'apprennent rien. A peine quelques touches de couleur sont-elles sur la toile qu'on l'exhibe, qu'on fait une exposition. Il s'ouvre par jour vingt expositions à Paris. Têtes démesurées, paysages sans formes, ni valeurs, ni tonalités. Toujours des noms étrangers. Ne pensons point à trouver là le seul témoignage d'une grande admiration pour la France. Certainement, l'atmosphère de Paris captive l'exotique. Mais, aussi, notre change — le franc à trois ou quatre sous. Nous serions moins « avancés », les salons, les expositions, ne donneraient

plus l'impression qu'ils donnent, *si nous n'étions pas à quatre sous* et envahis par des gens que nous serions ravis de voir chez nous comme artistes, s'ils avaient le réel désir de le devenir. Mais ils dissolvent beaucoup plus l'élément français qu'ils ne s'en inspirent. C'est un mauvais voisinage que cette trouble cohue d'individus qui rôdent alentour du *Dôme*, de *la Rotonde*, de *la Pergola* et de *la Jungle*... Ils influencent déplorablement les jeunes qui, chez nous, sont toujours prêts à s'engouer pour ce qui vient d'ailleurs.

Certes, tout n'était pas fameux autrefois. Un salon de 1900 nous paraîtrait *effroyable*. Mais, quand même, il serait encore l'œuvre de vivants équilibrés et sérieux, attentifs.

Tandis que le *Salon d'Automne* d'aujourd'hui donne l'impression de morts artificiellement ranimés — et qui voudraient peindre, ayant perdu tous les sens.

***

Opéra. — Nous prenons l'habitude d'aller voir des films à l'Opéra. Le ténor, l'*étoile* de jadis, qu'on allait entendre à leur traversée de Paris, qui chantaient *Roméo*, *Faust* ou *Lohengrin* n'existent-ils plus, ou ne viennent-ils plus chez nous?

Nous avons eu, ce printemps, les représentations de l'opéra Viennois. Mais c'était la troupe de l'Opéra de Vienne tout entière. Celle de l'Opéra de Paris ne doit plus être aussi connue qu'elle l'était jadis. On parle beaucoup plus de Mistinguett que d'une nouvelle Delna. Ou de Ramon Navarro et de Greta Garbo que de pensionnaires de l'Opéra-Comique. S'il existait des sopranes ou des barytons exceptionnels, il serait tout de même bien surprenant que, dans Paris tout entier, les gens se soient à ce point donné le mot de n'en jamais parler. Il faut voir là un curieux état de choses, une évolution.

Depuis mon retour, j'ai entendu vanter *Topaze*, *Week-end*, *Broadway*, *Mariette* et de nombreux films. Rien ne m'a été dit sur le chant, sinon à propos du concert donné par Lucien Muratore et celui de Stravinsky, au théâtre des Champs-Élysées.

Nous voudrions, de temps en temps, assister à des repré-

sentations qui seraient l'équivalent de celles que donnèrent à différentes époques du siècle dernier, la Malibran ou la Patti, Dupré, Capoul et Faure...

M. Rouché est homme de goût, il est actif, cultivé, je crois même avoir entendu dire que sa subvention a été relevée de quelques douze cents mille francs, ce qui est juste; pourtant, depuis combien d'années un nouvel opéra a-t-il réussi à Paris et de quel chanteur ou chanteuse parle-t-on?

...*Verdun* est un film. Un film de guerre. Il paraît surprenant qu'à dix ans seulement de la guerre, — la nôtre — il faille déjà la *reconstituer*, comme s'il s'agissait de celle de Trente Ans ou des guerres de Religion. Nous supposerions qu'il se trouvait à proximité des obus assez d'opérateurs de toutes nations pour qu'il ne soit plus besoin, — le jour venu de faire un film sur Verdun, — d'aller dépenser un million et demi de francs en explosifs, alors que ce n'est un mystère pour personne qu'il en a été gaspillé pendant quatre ans, du Pas-de-Calais à Mulhouse, pour quelques dizaines de milliards. Ah! détruire des fermes, M. Poirier, quel luxe, car, enfin!...

Ce que nous avons vu de ce film est très réussi. Mais il ne nous a pas été possible de rester jusqu'à la fin. J'avais hâte de m'assurer que, dehors, le boulevard était éclairé, que le cauchemar avait pris fin. Il paraît que les enfants ont besoin qu'on leur remette ça devant les yeux et que les films enregistrés pendant la guerre même ne leur donnent pas une idée aussi exacte de ce qu'elle fut que les reconstitutions de M. Poirier. Voilà qui est bien à la gloire de l'art, triomphe du factice.

Mais, M. Poirier eut le tort de faire porter l'uniforme allemand par des individus qui ne sont pas tous des Allemands. Pour nous, aux lèvres, l'Allemand qui dit deux mots se reconnaît. Et puis, un soldat allemand, pour un Français, doit avoir la tête rasée!

Dans la pénombre d'une salle où les uniformes se distinguent mal, un instant, pendant la première partie du film sur Verdun, je me suis cru parmi les Français et *nous étions dans un mess allemand*. Preuve que les visages ne trompent point.

L'une des belles trouvailles de ce film, dont toutes les

visées sont nobles, c'est d'animer les cartes, les plans en relief, d'y faire courir une ombre noire qui porte le frisson, d'y faire glisser une flèche impitoyable qui vient percer au vif le spectateur.

M. Poirier ne pouvait se passer d'interprètes de premier plan... Hélas! ce sont encore eux qui gênent le plus dans ce sublime tableau d'une petite ville cernée par des forces, démesurées — et qui résiste!

***

Ombres blanches. — Au Cinéma de la Madeleine, soirée mémorable : le *Film parlant*, le *Film Sonore*. On a dressé sur le trottoir, pour la circonstance, une marquise de vingt mètres de long. Et mis des palmiers partout. Je retrouvais dernièrement en rangeant des papiers, le programme d'une soirée d'il y a quelques vingt ans.

SALLE CHARRAS

VISIONS D'ART

10 novembre 1908.

Le cinéma donnait aux Parisiens, ce soir-là, le fin du fin. Le grand pas était franchi. Afin de prouver au public qu'il ne restait guère de perfectionnements à apporter à un art désormais au point, on avait réuni sur la même affiche et fait passer sur le même écran, entre neuf heures du soir et minuit, ballets, pantomimes, scènes dramatiques, tableau d'histoire, etc. Pendant un instant de clarté, M. Le Bargy était venu lire un poème d'Edmond Rostand, *le Bois Sacré* et un violoniste joua *le Déluge*, de Saint-Saens. C'était dans une petite salle voisine du *Printemps* et des *Galeries-Lafayette*, un très grand gala.

Madame Mariquita avait réglé un ballet que dansaient mesdemoiselles Cléo de Mérode, Trouhanowa et Régina Badet. Un quatuor chantait du Scarlatti, du Martini, du Lotti et du Carissimi, pendant que glissaient des *visions en couleurs* de Venise.

Max Daerly et Mistinguett, jouèrent *l'Empreinte*, un drame

apache, dans lequel ils dansèrent la *valse chaloupée*, tout ceci à l'écran, bien entendu. Enfin, on « passa » *l'Assassinat du duc de Guise*, dont le scénario avait été demandé à M. Henri Lavedan, de l'Académie Française. Les interprètes étaient de la Comédie-Française : MM. Le Bargy et Albert Lambert, mesdemoiselles Robinne et Bovy.

Je songe à ce premier grand gala de *l'Art muet*, en pénétrant dans la salle du cinéma de la Madeleine pour le premier gala du *Film Sonore*... Et je me demande à quoi nous serons de nouveau conviés... dans vingt ans.

Un film d'enfants, très américain et assez insignifiant commence la soirée. Il n'est point *parlant* et pourrait ne pas être *sonore*. Nous n'y eussions rien perdu.

Un film PARLANT serait un film, selon nous, où l'action se passerait de texte écrit et pendant lequel les personnages se feraient *entendre*. La découverte existe bien, en effet, d'une bande qui enregistre en même temps synchroniquement, les mouvements et les sons. Mais, pour être entendus, les artistes doivent articuler si lentement, que leurs grimaces, l'ouverture démesurée de leur bouche, gâtent bientôt tout l'intérêt qu'ils peuvent offrir à nos yeux.

Comme intermède, ce soir, nous *voyons* et *entendons* à l'écran un nègre, qui danse et chante. Il est hideux. Sa bouche devient pareille à l'ouverture d'une chaudière de navire. La voix est telle qu'on l'entendrait au gramophone, amplifiée peut-être, mais sans nuances.

Ensuite, un jazz.

Qu'ont fait de la musique les peuples dits : *neufs?* Je sais bien que ceux qui ne sont plus neufs, — par exemple les Français, — l'avaient menée aux derniers degrés de la fadeur, de la boursouflure et du convenu. Mais je préfère encore, à tous ces bruits nouveaux, à ces violons dont le violoniste joue en tirant la corde cassée ou en se servant d'un archet brisé, les romances les plus sucrées de Delmet. Ce sont amusements de cirque pour les enfants. Ici, le *cinéma-sonore* a fait merveille. Nous voyons le trompettiste *trompetter*, le saxophoniste *saxophoner*, — nous voyons le chef d'orchestre et l'accessoiriste. Tous ces gens sont horribles, bureaucratiques, somnolents, le résultat au point de vue pratique est intéressant,

il marque une difficulté vaincue. Mais pour le plaisir, et l'attrait, rien.

Cependant *Ombres blanches*, fera longtemps courir les familles et mêmes les célibataires. L'action se déroule dans une île de Polynésie, parmi ce peuple auquel Pierre Loti et Gauguin, l'un par la description minutieuse, l'autre par la couleur, ont les premiers donné tant de renom chez nous.

C'est un enchantement pour les yeux, supérieur encore à celui de *Moana*. La flore, l'habitant, l'atmosphère, sont présentés avec ce mélange de vérité et de conventionnel qui est indispensable. Tout semble si vrai qu'on renonce à l'instant à jamais entreprendre le voyage. Les ciels ne seraient pas plus mouillés, la mer plus nacrée, les yeux des femmes plus expressifs. La facilité des déplacements développera-t-elle le goût des voyages, si l'écran nous montre avec tant de vérité et de charme des pays, qui ne seraient peut-être plus si enchanteurs, vus autrement que d'un fauteuil d'orchestre?

L'intérêt de ce film qui enregistre le son en *synchronisme* avec le mouvement, c'est de supprimer l'orchestre. Mais l'accompagnement d'*Ombres Blanches*, les clameurs des Polynésiens, leurs lamentations et le duo sifflé par les deux principaux interprètes n'ont certainement pas été enregistrés *en même temps* que les vues. On a enregistré les bruits, et la musique *après* que le film eut été terminé. Cela est de toute évidence. Le couple de siffleurs est logé en haut d'un arbre et l'orchestre l'accompagne! Les clameurs partent sans aucun synchronisme, ce fameux synchronisme dont on nous a tant rebattu les oreilles.

Pour l'instant, cette grande découverte du film parlant, le *Métro-Movietone*, — quel charabia pour nos oreilles, — ce n'est que la possibilité de nous fournir un orchestre jouant des morceaux choisis par le metteur en scène lui-même et des bruits de coulisses, réglés de manière à donner le sentiment d'une vérité plus prochaine. Mais espérons que les personnages demeureront muets!

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Lettres de Nicolas II à sa mère.
Traduction française, introduction et notes de Paul-L. Léon (*Kra*).

Le présent volume contient une série de lettres échangées entre le dernier des tsars et sa mère depuis le mois de mai 1905 jusqu'au mois de novembre 1906. Les dates parlent d'elles-mêmes. C'est le moment de la grande tentative de révolution provoquée, au moins en partie, par les revers de la guerre russo-japonaise : les ennemis de l'ordre se sont toujours merveilleusement entendus à faire profiter leur œuvre anti-nationale des crises nationales. La correspondance de Nicolas II avec sa mère n'est pas consacrée aux affaires publiques, ou du moins elle n'y touche que dans la mesure où il est naturel et inévitable dans la correspondance qu'échangent une mère et un fils que la destinée a placés sur le trône. Ce qu'elle nous livre, ce sont, avec quelques détails intimes d'un haut intérêt, des indications de première main sur l'état d'âme du dernier autocrate. Il est difficile d'imaginer un esprit plus réfractaire que celui de Nicolas II à la claire compréhension des problèmes effrayants devant lesquels le sort l'avait jeté. Son éducation lui a donné seulement l'idée de ses devoirs d'autocrate envers Dieu, envers lui-même, envers sa famille : il n'a pas, malgré toute sa bonne volonté, une idée nette de ses devoirs envers son peuple. Pour mieux dire, il croit les remplir en remplissant les autres. Mais on voit qu'il est un doux et un faible et qu'il ne saura pas aller jusqu'au bout quand le problème se compliquera encore. Ce qu'on ne peut contester, toutefois, c'est l'élévation de ses sentiments : certaines phrases de ses lettres à sa mère rendent un son aussi profond que la magnifique page signée de lui dans laquelle fut annoncée son abdication. Ajoutons que M. Paul-L. Léon, dans son introduction, retrace, de façon complète et précise, les circonstances de fait au cours desquelles cette correspondance fut échangée.

A. Albert-Petit : Ce qu'il faut connaître de la Rome antique (*Boivin*).

A notre époque, où l'organisation internationale de l'Europe a subi d'importantes transformations, où celle du monde entier est

en train d'en subir à son tour de plus redoutables encore, il n'est pas sans intérêt de suivre l'évolution d'une des tentatives les mieux réussies qui aient jamais été faites pour coordonner la vie d'un ensemble de nations. A l'origine, et pendant longtemps, les auteurs de ce que nous appelons une tentative, n'ont pas réfléchi sur la finalité de leur œuvre : c'est un enchaînement de circonstances qui les a menés, suivant une logique qui nous paraît presque fatale, mais qui a pourtant besoin d'être expliquée. Puis, sous l'influence de données nouvelles, dont certaines ne furent pas exactement appréciées, dont d'autres, plus ou moins nettement discernées, ne purent être intégrées dans une solution adéquate, les descendants des fondateurs laissèrent leur héritage péricliter : et l'ébauche très poussée d'organisation fit place au chaos. Cette ébauche, ce fut l'Empire romain, avec son principal bienfait, la paix romaine. Combien nous serions heureux aujourd'hui si nous pouvions nous dire que le système de paix que l'on tente d'établir à Genève et ailleurs aura la même durée!

Le livre de M. Albert-Petit, en nous faisant suivre la trajectoire de la Rome antique, est peut-être de nature à nous donner quelque confiance. Si l'avenir de la Société des Nations paraît obscur, celui qu'on aurait pu prédire aux bourgades de la Rome primitive — en admettant que de telles questions pussent passionner les lointains ancêtres de Jules César — n'aurait pas été brillant. On s'explique que des légendes, en partie refaites après coup, se soient attachées à jeter une ombre poétique, mais surtout protectrice, sur les modestes débuts d'une histoire qui devait être si glorieuse. Au reste, les légendes présentaient aussi l'avantage de recouvrir d'un manteau merveilleux une ignorance quasi-totale. Les découvertes archéologiques ont permis, en suivant le fil des légendes, de retrouver une partie de la vérité qu'elles dissimulaient : découvertes le plus souvent encore conjecturales, qui ont cependant cette conséquence importante de renouveler ce qu'on peut dire de ces origines lointaines. Ce fait à lui seul suffirait, s'il en était besoin, pour justifier l'idée qu'a eue M. Albert-Petit d'écrire une nouvelle histoire romaine.

Ce qui la justifie encore, c'est la méthode suivie. L'ouvrage de M. Albert-Petit n'est ni une histoire approfondie, ni un manuel scolaire (bien qu'on pût souhaiter que tous les bacheliers l'eussent assimilé). C'est un exposé clair et raisonné de plusieurs siècles d'histoire, au cours desquels de graves questions de politique intérieure et extérieure ont été résolues suivant des principes dont la rigueur n'empêchait pas d'apporter quelque souplesse dans l'application. Certains de ces problèmes, avec les transpositions nées des circon-

stances, se retrouvent encore aujourd'hui. M. Albert Petit, en historien consciencieux, s'interdit les rapprochements qui feraient digression; mais on sent qu'ils sont tout près dans sa pensée. Il y a là une des raisons principales pour lesquelles ce livre ne peut manquer de plaire : il amène à réfléchir. Ajoutons que l'auteur n'est pas enthousiasmé par son sujet au point d'en méconnaître les aspects peu flatteurs : c'est avec une entière liberté d'esprit qu'il critique ce qui lui paraît critiquable, qu'il reconnaît les lacunes de son modèle. Et, comme il ne s'est pas condamné au style uniformément noble, l'expression de ses jugements revêt une forme souvent savoureuse, toujours facile et agréable. Ce qui est important dans un temps où les gens sont pressés et ont du mal à fixer leur attention.

Albert Meynier : Les Coups d'État du Directoire.
Tome II : **Le 22 Floréal — le 30 Prairial** (*Presses Universitaires*).

Il est peu d'époques de notre histoire aussi décriées que celle du gouvernement directorial. En dehors des victoires de nos armées, dans lesquelles les premières manifestations du génie de Bonaparte éclipsent les prouesses moins prestigieuses des généraux révolutionnaires, et qui d'ailleurs firent bientôt place à de graves revers, on n'a guère conservé du Directoire, parmi les souvenirs favorables, que des motifs repris périodiquement par la mode et un style de meubles qui, sans être vraiment original, a cependant un charme propre. En dehors de cela, on a l'idée que la corruption et l'anarchie régnaient en maîtresses.

M. Albert Meynier a retracé dans son intéressant ouvrage, dont voici le second volume, l'histoire politique intérieure du Directoire marquée par les coups d'État du 18 Fructidor (victoire de l'exécutif sur le législatif jugé trop royaliste), du 22 Floréal (nouvelle victoire de l'exécutif sur le législatif, jugé cette fois trop jacobin, trop « anarchiste »), et du 30 Prairial (victoire du législatif sur l'exécutif, réputé trop tyrannique). A la vérité, cette histoire est fortement déformée par ce qui se passe à l'extérieur, et non pas seulement dans les cours étrangères, mais bien dans les armées françaises qui sont au delà des frontières. La vie des armées, dont l'influence fut déterminante en Fructidor, a de profondes répercussions sur la vie du pays. Les relations entre le commandement et le gouvernement ne sont pas fixées, ce qui donne à leur correspondance un tour singulièrement âpre; en outre, surtout au début du Directoire, les troupiers restent encore fortement attachés à toute l'idéologie révolutionnaire; et, si avant le 18 Fructidor les armées envoient dans la capitale des adresses comminatoires, c'est parce qu'elles

sentent peser une menace sur les conquêtes réalisées (ou réputées réalisées) depuis 1789. De même, la disgrâce du général Championnet joua un rôle dans la préparation du 30 Prairial.

Cette dernière intervention des choses militaires dans la vie publique fut due en grande partie à l'autre fléau du Directoire, la pénurie financière résultant principalement, ou presque, des exactions des fournisseurs aux armées et de leurs complices de l'intérieur : si pénétré de patriotisme que soit le troupier, il y a un minimum au-dessous duquel les Gouvernements ne peuvent pas descendre sans risques dans la satisfaction de ses besoins matériels. Autrement, la querelle du soldat et du « péquin » (le mot date du Directoire) s'ouvre, le premier s'attache à ses chefs en qui il a confiance pour lui assurer le minimum indispensable : et c'est ainsi qu'on arrive aux armées prétoriennes, et aux 18 Brumaire.

Si encore, par une sage politique intérieure, le Directoire avait pu se donner les apparences d'un Gouvernement régulier, capable de remplir ses devoirs normaux, il aurait peut être pu se maintenir. Mais, pas plus que les rapports entre Gouvernement et Commandement, n'avaient été réglés les rapports entre les pouvoirs civils : tout dans la Constitution était fait pour susciter des conflits, rien n'avait été prévu pour les apaiser et assurer, après une période terriblement troublée, le jeu régulier d'institutions trop schématiques. Le Directoire et les Conseils ne pouvaient collaborer; on ne devait en sortir que par le triomphe de ceux-ci ou de celui-là. Il y avait un vice constitutionnel auquel ne pouvaient remédier les petites habiletés et les roueries du Gouvernement. Ce ne fut pas faute de tentatives, que M. Meynier retrace d'une façon toujours vivante, en se fondant en partie sur des documents nouveaux, et en interprétant avec une rare intelligence aussi bien ces derniers que ceux qui étaient déjà connus.

J.-M. BOURGET

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

Année. N° 24. 15 Décembre 1928.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
JAN 9 1929

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
nte de Saint-Priest.	*Souvenirs sur la Révolution.* — I	721
nçois Porché.	*Au Dieu caché.*	749
R. Roland-Marcel	*Ernest Renan à la Bibliothèque Nationale*	756
ymond Schwab.	*Le premier Roman d'Élémir Bourges*	786
émir Bourges.	*La Haine de Joël Servais*	796
ien Green	*Léviathan.* — II	829
adimir d'Ormesson.	*La Paix religieuse*	861
mond Delage.	*Le Drame du Jutland* (fin)	885
an Mistler	*Les Radicaux-Socialistes et la situation politique.*	923
notus	*M. Paléologue à l'Académie française*	935
nry Bidou	Les Lettres : *Parmi les Livres*	942

Marcel Thiébaut : Chronique bibliographique.

Copyright 1928 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1928

La REVUE DE PARIS *publiera en 1929 :*

Stephy
par Jean GIRAUDOUX

L'École des Femmes
par André GIDE

La Flamme renversée
par Abel HERMANT
de l'Académie française

Du Grand cañon à la Liberté
par Luc DURTAIN

Pygmalion
par François MAURIAC

La Rue
par Francis CARCO

Un Grand homme
par Philippe SOUPAULT

Le Nouveau temple
par Johan BOJER

Les Varais
par Jacques CHARDONNE

des romans et nouvelles de Mme Colette, M. H. de Régnier, de *l'Académie française*; de MM. André Maurois, Paul Morand, Georges Duhamel, A. Arnoux, A. Beucler, E. Berl, P. Bost, E. Bove, Robert de Traz, G. de Voisins, J. de Lacretelle, Marc Chadourne, André Malraux, Armand Lunel, J.-L. Vaudoyer, P. Frederix, Julien Green, J. Kessel, Drieu la Rochelle, M. Genevoix, A. Chamson, Jean Cassou, Jean Mistler, A. Thérive, J. Conrad;

des **Poèmes** de la comtesse de NOAILLES

Paul Valery
par Valery LARBAUD

L'abbé Brémond
par A. THIBAUDET

Études sur des inédits de Mérimée
par Gabriel HANOTAUX
de l'Académie française

Dialogue sur les Choses divines, par Paul VALERY, de l'Académie française

des études littéraires, par MM. Henry Bidou, Paul Souday, Pierre Lasserre, G. Lanson, Gérard Bauer, Julien Benda, A. Albert-Petit, Prezzolini, J. Aubry, Arbelet, Diebold, J. Poirier, J.-M. Bourget, M. Thiébaut;

L'Afghanistan, par J. HACKIN

Méditerranée, par Abel BONNARD

Les Mémoires du général Castelnau

Les Mémoires du Commandant Mojon

Les Mémoires du Comte François de la Rochefoucauld

Napoléon Ier d'après le Journal de Marchand, par M. Jean BOURGUIGNON

des études historiques de MM. l'abbé Brémond, Georges Goyau, Émile Mâle, Camille Jullian, Pierre de Nolhac, *de l'Académie française*, Arthur-Lévy, Ch. Diehl, Massignon, E. de Ganay, J. Marchand, J. Tiersot;

Quatre grandes études sur ***la Société française et ses élites :***
- *La Société française*, par A. Hermant, de l'Académie française,
- *Les Dirigeants de la Politique*, par M. de Jouvenel,
- *Les Maîtres de la Finance*, par M. François-Marsal,
- *L'Élite intellectuelle*, par A. Thibaudet;

Les tables d'Angers, par le Comte de FELS

des études politiques de M. Jules CAMBON, *de l'Académie française*, du Comte de Fels, de MM. Stéphane Lauzanne, Pierre Bernus, Sallustre, colonel Bernard, André Chaumeix, M. Chaminade, Wladimir d'Ormesson, Guy de Montjou, Dennery, Georges Suarez, Ignotus;

des articles scientifiques de MM. Calmette, Léon Bernard, Moureu, Houllevigue, Lecomte du Noüy;

les tableaux de Paris d'Albert FLAMENT; des études militaires, des chroniques, des pièces de théâtre.

SOUVENIRS

SUR LA REVOLUTION

François-Emmanuel Guignard, chevalier puis comte de Saint-Priest, est né à Grenoble le 12 mars 1735. Son père, Jean-Emmanuel Guignard, était conseiller au parlement de Grenoble; sa mère se nommait Jacqueline-Sophie de Barral. Grâce à la protection du bailli de Tencin, son allié, le jeune François-Emmanuel, dès l'âge de quatre ans, fut reçu chevalier de Malte et entra en 1750 dans les mousquetaires gris pour y apprendre le métier des armes. Vers sa dix-huitième année, en février 1753, le bailli l'emmena avec lui à Malte d'où il fit plusieurs « caravanes » sur les côtes de Sicile, de Sardaigne, d'Espagne et de Barbarie jusqu'à la fin de 1754. Rentré en France, le chevalier de Saint-Priest reprit son service dans la maison du Roi (mars 1755). Il prit part ensuite à la guerre de Sept Ans et fit une brillante campagne en Allemagne sous le maréchal de Broglie. Nommé colonel, il passa dans l'armée de Portugal sous le prince de Beauvau. Après la paix, il revint à Paris (mars 1763) et partit le 1er novembre pour Lisbonne en qualité de ministre plénipotentiaire; il y demeura jusqu'en 1767. L'année suivante, il alla remplacer comme ambassadeur Vergennes à Constantinople. La Porte soutenait alors une guerre contre la Russie, guerre que le Gouvernement de Choiseul n'avait pas médiocrement contribué à provoquer. Il appartint à Saint-Priest de maintenir auprès des Ottomans le prestige de la France que son attitude un peu ambiguë et leurs propres revers risquaient d'ébranler. Il s'acquitta de cette tâche difficile avec beaucoup d'habileté. En octobre 1776, il revint en France pour exposer aux ministres l'état des affaires et en recevoir de nouvelles instructions. Il ramenait avec lui la femme qu'il avait épousée à Constantinople, Guillelmine Constance de Ludolf, née dans cette ville le 7 mai 1752 du comte Guglielmo de Ludolf, chargé d'affaires de Naples auprès de la Porte, et de Catherine Chabert, une Française.

En 1778 Saint-Priest retourna en Turquie, concourut au traité d'Aïnali Kavak qui donna la Crimée à la Russie (21 mars 1779) et ne rentra en France que le 1er janvier 1785.

Nommé ambassadeur en Hollande le 1er septembre 1787, il n'y demeura que quelques mois et en décembre 1788 entra au Conseil à Versailles avec le titre de ministre d'État sans portefeuille. C'est à ce moment que débutent les Souvenirs sur la Révolution dont la *Revue de Paris* commence aujourd'hui la publication.

Écrits dans sa vieillesse, et pour faire connaître à sa famille les événements dont il a été témoin et auxquels il a pris part, les Souvenirs du comte de Saint-Priest se font remarquer par leur sincérité. Leur auteur est souvent dur et parfois même injuste pour certains hommes d'État, et tout particulièrement pour Necker; mais il est équitable de dire qu'il ne cherche pas à magnifier son propre rôle et qu'il ne dissimule ni ses erreurs, ni ses faiblesses personnelles. C'est « l'honnête homme » dans toute l'acception donnée à ce terme au XVIIIe siècle.

Serviteur loyal et dévoué de la monarchie, il n'est, du point de vue politique, pas plus séduit par l'idéologie révolutionnaire mise à la mode par les « philosophes » qu'aveuglé sur la déliquescence d'un régime qui s'est laissé tomber plutôt qu'il n'a été renversé. C'est peut-être le seul ministre de Louis XVI qui ait non seulement conseillé, mais encore préparé, avec une énergie clairvoyante, une résistance sérieuse aux premières poussées démagogiques à une heure où le trône disposait encore d'assez de force matérielle et morale pour tenter de diriger la Révolution au lieu de se laisser d'abord asservir et ensuite écraser par elle. De ce point de vue, son attitude à la veille des journées des 5 et 6 octobre 1789 est — comme on le verra — particulièrement significative.

BARON DE BARANTE

Je voyais avec peine le temps de mon retour à la Haye s'approcher lorsque je reçus une lettre du comte de Montmorin qui m'apprenait que le roi me destinait une place dans son conseil d'État et que je pouvais revenir à Paris après la saison des eaux. C'était sortir de mon ambassade par une belle porte, et je me hâtai de retourner dans la capitale. J'appris cependant avant de quitter Spa que l'archevêque de Sens[1] était hors de place et que Necker y était rentré. Je connaissais ce dernier depuis le temps de son précédent ministère[2] et j'avais eu des rapports avec lui par l'entremise

1. Brienne.
2. Necker avait déjà été Directeur général des Finances de 1777 à 1781.

du maréchal de Beauvau avec lequel Necker était lié. Je l'avais depuis trouvé à Montpellier à mon retour de Turquie, et mes parents le voyaient beaucoup. Il n'était pas difficile de connaître dès lors le désir qu'il avait de rentrer dans le ministère, les ouvrages qu'il donnait au public tendaient à ce but en augmentant sa popularité. Cependant profitant du besoin qu'on avait de lui, il fit des objections et, en dernier ressort, exigea du roi trois conditions qui lui furent accordées : l'appel des États généraux, la réintégration des parlements[1] dans leurs fonctions, et le renvoi du garde des sceaux Lamoignon, troisième condition dépendante de la seconde : les parlements qu'il fallait regagner ne voulant plus de ce chef de la justice. Le grand motif de leur haine était l'intention qu'il avait dévoilée de corriger les abus des tribunaux et d'établir des grands bailliages pour diminuer les trop vastes ressorts. On voit dans les mémoires de Besenval le parti que Lamoignon comptait en tirer. Quant à l'appel des États Généraux, il y avait tant de pas de faits à cet égard et de promesses royales données qu'il eût été difficile d'y manquer. Necker pouvait les différer et ne pas choisir pour une mesure aussi critique une année disetteuse, suite de la mauvaise récolte de 1788. Mais j'ai tout lieu de croire que ce ministre, confiant dans sa popularité, était persuadé qu'il dirigerait cette assemblée. Je crois même qu'il en avait réglé la formation de manière à la convertir dans celle du parlement d'Angleterre. Necker voulait des États Généraux de ce genre en France et, à l'exemple de Pitt, il comptait se soutenir en place, même malgré la cour, par cet appui. Assimilation tout à fait absurde, car le gouvernement britannique ne se maintient dans sa force parlementaire que parce que la situation maritime de cet État le dispense d'un militaire nombreux, pendant que la France, entourée de voisins, ne peut se passer d'une grande armée existante, dont le chef devient nécessairement le maître dans le pays.

Le renvoi de Lamoignon engagea Malesherbes, son parent, à quitter aussi sa place au conseil d'État. Je n'y entrai qu'au mois de décembre 1788, à mon retour de Spa. J'avais

1. Brienne, on s'en souvient, avait tenté, en mai 1788, de substituer au Parlement, qui s'était montré indocile, une Cour plénière.

été faire une visite à ma mère à Montpellier. Ce fut notre dernière entrevue, les événements subséquents, qui précédèrent sa mort, nous ayant malheureusement séparés à jamais, comme je le dirai en son lieu.

C'est à Montpellier que je lus l'ouvrage du comte d'Antraigues[1], mon neveu, sur la convocation des États Généraux, livre incendiaire et qui a fait plus d'effet qu'il n'aurait dû, ayant rencontré lors de sa publication l'époque de la mauvaise disposition des esprits en France. Entre autres absurdités de cet ouvrage, l'auteur prétendait qu'on devait composer cette assemblée de six mille députés; il disait aussi que la noblesse était le plus grand fléau d'un État. Cette assertion aurait dû, ce me semble, exclure d'Antraigues de la députation de la noblesse de son pays, et cependant il fut élu. Il est vrai de dire qu'il a été fidèle à son mandat et n'a pas imité Lafayette, qui n'eut rien de plus pressé que de trahir les intérêts de son ordre aux États Généraux. J'appris encore à Montpellier la convocation de la seconde assemblée des notables, composée des mêmes membres que la précédente. Necker voulait s'appuyer de leurs avis pour accorder le doublement des députés du Tiers État; mais, de sept bureaux composés chacun d'un septième des membres et présidé par un prince du sang, celui de Monsieur fut le seul qui opina pour le doublement; encore cet avis ne prévalut-il que d'une voix.

Ces notables furent congédiés avant que mon entrée au Conseil d'État eût lieu. Montmorin seul décida le roi à m'y admettre, et Necker ne s'y opposa pas, ce qu'il aurait pu faire, comme il ne le laissa pas ignorer. Le Conseil était alors composé du duc de Nivernois, des comtes de Montmorin et de la Luzerne, de Necker, ministre des Finances, et du sieur de Fourqueux, lequel était, ainsi que le duc de Nivernois et moi, sans département. Fourqueux, nommé contrôleur général après Calonne, n'avait pu soutenir son fardeau, le roi, en lui ôtant les Finances, l'admit à son Conseil d'État. Ce que je vais en dire est à peine croyable et cependant rien n'est plus vrai. J'allai rendre visite à mes nouveaux confrères et je

1. Antraigues (Emmanuel-Louis-Henri de Launay, comte d'), *Mémoires sur les États Généraux, leurs droits et la manière de les convoquer*, 1788, in-8°.

finis par Fourqueux. Je le trouvai seul dans son logement à Versailles, lisant la gazette. « Avons-nous quelque nouvelle? lui demandai-je. — Je l'ignore, me répondit-il. — Vous ne l'avez donc pas lue? — Pardonnez-moi, mais je n'y comprends rien... — Vous ne comprenez rien à la gazette! m'écriai-je en reculant d'étonnement. — Non, me dit-il, je ne me suis jamais occupé d'intérêts politiques et n'y puis rien comprendre. » Ce qu'il me disait là, sa conduite me le prouva suffisamment. Il n'ouvrit pas la bouche au Conseil des ministres sur ces matières jusqu'à sa mort, qui arriva quatre mois après. Ce n'était nullement un homme inapte sur toute autre chose, il était bon magistrat, bon administrateur et avait même des connaissances en littérature; mais on l'avait ôté de sa sphère et il avait eu la faiblesse d'accepter une place dont il était incapable. Au surplus, il faut être vrai, Necker, appelé par le public et ayant fait ses conditions, avait dans le Conseil une telle prépondérance qu'il décidait toujours, lors même qu'il était seul de son avis, car ce Conseil n'était que consultant, et le roi prenait l'avis qu'il voulait, en décidait seul lui-même sans égard à l'avis de ses ministres. J'en fis l'épreuve dès ma première séance au Conseil d'État. Il y fut question d'une alliance que l'impératrice de Russie offrait de conclure avec la France, avec laquelle un traité de commerce venait d'être signé. Le comte de Ségur, ministre plénipotentiaire français à Pétersbourg, fit alors parvenir au comte de Montmorin cette proposition d'alliance que ce ministre soumit au Conseil d'État. J'opinai pour l'acceptation ainsi que lui, considérant qu'ayant à tenir incessamment les États Généraux, déjà précédés de quelques troubles, ils pouvaient en occasionner de plus considérables auxquels une force répressive étrangère mettrait un frein plus assuré, si elle y était employée, que les troupes nationales. Le duc de Nivernois y opina de même et la Luzerne y adhérait. Mais Necker s'y opposa fortement, sous prétexte que les affaires intérieures devaient absorber l'attention du roi et que la conclusion d'une alliance étrangère, pouvant alors se répandre, ferait une distraction dangereuse. Cela suffit pour faire refuser par le roi la proposition de la Russie, laquelle aurait été salutaire dans les circonstances qui sur-

vinrent par la suite. Flassan[1] prétend que le Conseil avait alors deux antagonistes : Necker et la Luzerne. C'est bien de la part de cet auteur une supposition gratuite. Je ne crois pas que la Luzerne, indépendamment du traité de Russie, ait jamais ouvert un avis contraire à celui du ministre des Finances avant le 5 octobre suivant.

Necker sentait alors qu'il pouvait tout et était seul le Conseil ou plutôt le ministre dirigeant le roi.

Ce fut de ce ton d'autorité absolue qu'il décida le mode de convocation des États Généraux.

J'ai dit plus haut que les six septièmes des notables étaient contraires au doublement en nombre des députés du Tiers État; mais Necker ne maintint pas moins son opinion à cet égard. Je crus devoir lui faire quelques représentations et je les lui portai par écrit. J'y observais que, malgré les défauts connus dans le mode de convocation des États de 1614, comme ils n'y avaient pas proposé de changement, je croyais plus sage de suivre encore la même marche, d'autant mieux que le Parlement de Paris l'avait recommandée dans des remontrances au roi. Necker ne prit seulement pas la peine de lire mes observations et me répondit que son parti était pris pour le doublement des députés du Tiers État. En ce moment le comte de Puissagues, secrétaire d'État de la Guerre, entra et ma conversation finit là. J'en reparlai au comte de Montmorin qui m'observa que je m'opposais en vain et qu'il serait désagréable, pour mon début, de contrarier un plan résolu. Je cédai et je fis mal, car, malgré l'inutilité de ma démarche, il en serait resté un témoignage que le Conseil du roi n'avait pas été unanime à cet égard. Dans le vrai, si la séparation des trois ordres eût été maintenue, le nombre de leurs députés respectifs aurait été indifférent, mais j'ai déjà observé que Necker tendait aux deux Chambres, en imitation du Parlement britannique; et il avait calculé, en fondant les ordres de la noblesse et du clergé ensemble, que leur nombre combiné répondrait exactement à celui des députés du tiers état. La délibération sur

1. Flassan, *Histoire générale et raisonnée de la Diplomatie française depuis la fondation de la Monarchie jusqu'à la fin du règne de Louis XVI*, Paris et Strasbourg, 1808, 6 vol. in-8°.

le mode de convocation fut présentée au Conseil d'État et discutée pendant plusieurs séances. Il est à remarquer que la reine assista à quelques-unes, ce qui était, je crois, sans exemple dans la monarchie, à moins que la reine ne fût régente.

Il se présenta quelques difficultés sur les qualités à exiger des sujets éligibles. On avait eu soin, aux précédents États Généraux, de n'y admettre que des gens possessionnés dans chaque ordre respectivement, mais Necker fut pour l'éligibilité de tout sujet français, et même étranger, des trois ordres dans le tiers état, tellement qu'on y a vu des nobles et des prêtres, entre autres le comte de Mirabeau et l'abbé Siéyès, que leur propre ordre avait refusés. Le plus grand mal fut l'admission dans les trois ordres des gens non possessionnés n'ayant rien à perdre et tout à gagner, comme on l'a vu, à susciter des troubles dans l'État. Aussi Necker croyait-il que ce serait autant de députés dans sa main, dociles à suivre la route qu'il leur tracerait pour les délibérations des États Généraux; en quoi il se trompa fort; quelque latitude qu'eût donnée le mode de convocation, encore ne fut-il pas obéi en plusieurs provinces du royaume : les États particuliers du Dauphiné avaient fait leur choix à leur mode avant la réception des ordres du roi; aux États de Bretagne, il y eut scission. La noblesse et le haut clergé réclamaient les anciens usages et le tiers état s'en tint à la nouvelle forme prescrite qui était tout à son avantage. En conséquence il n'y eut point de députés élus de la part de la noblesse, et le bas clergé choisit seul toute la députation de cet ordre parmi ses membres. Il y eut aussi des difficultés pour les élections en Artois et en Franche-Comté, et chaque parti élut ses députés à sa guise. J'en fis l'observation à Necker et je lui dis qu'il faudrait forcer ces provinces à former leurs députations de la manière prescrite par les règlements. Mais il n'en tint aucun compte et me dit en propres termes : « Laissons-les venir; une fois ici, nous en ferons ce que nous voudrons. »

Lorsqu'il fut question de choisir la ville où on assemblerait les États Généraux, Necker fut d'avis de les réunir à Paris, parce qu'il se croyait sûr de son influence dans cette capitale, mais le roi se décida pour Versailles, par le frivole motif

de ne pas déranger ses chasses et ses commodités. Pour moi je proposai Saint-Germain, qui ne valait guère mieux que Versailles, et j'ai eu souvent regret de n'avoir pas assez considéré l'importance d'éloigner cette assemblée de Paris et de toute grande ville où la populace est si nombreuse et facile à se soulever. On était alors en si grande sécurité à cet égard que je ne fus pas frappé de cette réflexion. Une ville de guerre, comme Cambrai, ou toute autre en Flandre ou en Picardie, ou du moins la ville de Compiègne, auraient bien mieux convenu.

On ne se conduisit pas mieux pour le local des séances. La salle qui avait été construite pour les notables fut trouvée susceptible d'agrandissement et pouvoir servir pour le premier des trois ordres; mais il fallut ensuite pourvoir d'une salle chaque ordre en particulier. Je visitai Versailles pour y reconnaître des pièces convenables et j'avais réussi; mais on trouva plus commode de laisser la grande salle à l'usage du tiers état et d'en arranger deux autres pour la noblesse et le clergé. Ce fut une grande maladresse de placer les salles des ordres dans le même lieu : les distances empêchent quelquefois la précipitation et il importait d'éloigner les points de contact; cet arrangement eut les plus fâcheuses suites; il favorisa la prétention du tiers état pour les délibérations en commun et fournit un grand emplacement pour les spectateurs et auditeurs qui remplirent en foule les tribunes, où il se trouva constamment des aboyeurs payés par les factieux. La dernière mesure fatale qui précéda l'assemblée des États fut la détermination prise d'en faire l'ouverture sans l'avoir fait précéder de la vérification des pouvoirs des députés. Necker, impatient de jouir de son triomphe, voulut absolument laisser cette opération à l'assemblée elle-même; on trouva dans les registres des précédents États Généraux qu'on avait varié là-dessus; il était cependant absurde que, lorsque le roi appelait auprès de lui, les députés n'eussent pas à justifier de leur légitimité par devant les officiers de Sa Majesté. Le duc de Nivernois et moi insistâmes fortement pour cette vérification préalable par le garde des sceaux, mais en vain. Je pense que ce fut ce qui décida ce duc à quitter le Conseil d'État où dès lors il ne parut plus; il n'assista

pas même à l'ouverture des États Généraux. Le conseil s'y trouvait placé de la manière suivante : les quatre secrétaires d'État étaient autour d'une table au-dessous de la tribune du trône. Necker était à la droite de cette table et moi à la gauche. Le spectacle était superbe; le roi parla à merveille et fut fort applaudi; le garde des sceaux Barentin s'en acquitta fort médiocrement. Necker fit prononcer par un lecteur la plus grande partie de son discours. Cette lecture dura quatre heures et fut justement critiquée. Dès que cette séance de pure cérémonie fut terminée, la guerre entre les ordres pour la vérification des pouvoirs commença. Le tiers état soutint qu'elle devait se faire par les trois ordres en commun, chaque membre des États ayant intérêt à connaître la légalité de ses confrères. Cette forme, quoique insolite, est assez plausible, mais ne devait pas moins être écartée par l'usage contraire, qui avait eu lieu pour la vérification par ordre, bien que le roi leur en eût laissé le soin dans quelques précédentes occasions.

Cette prétention du tiers état fut la pierre d'achoppement qui causa tous les désordres qui suivirent, elle fit éclater la mauvaise composition des États Généraux, en ce qu'elle occasionna d'abord une scission dans l'ordre du clergé; la plupart des curés possessionnés ou autrement à portion congrue, c'est-à-dire gagistes des gros décimateurs, gagnés par des membres du tiers état dont ces ecclésiastiques sortaient par leur naissance, se déclarèrent pour la prétention du tiers état, ce qu'ils manifestèrent dans les conférences qui furent tenues chez le garde des sceaux, et où les ministres assistèrent comme conciliateurs sans obtenir le moindre succès.

Toute conciliation entre les ordres sur ce point devenait alors impossible. On lit dans les mémoires de Bertrand de Molleville[1] qu'il remit alors un mémoire au comte de Montmorin, ministre des Affaires étrangères, dont l'objet était qu'il fallait profiter de cette occasion pour se débarrasser des États Généraux, dont la composition vicieuse et la mauvaise intention envers la royauté étaient évidentes. Bertrand

1. Bertrand de Molleville (Antoine-François), *Histoire de la Révolution de France*, Paris, 1801-1803, 14 vol. in-8°.

ajoute que Montmorin remit ce mémoire à Necker qui lui procura à cette occasion un traitement de 12 000 francs par an. Ce ministre y prit probablement l'idée du travail dont il s'occupa sur cette matière, sans adopter toutefois le plan en entier; il était encore infatué de l'idée de se servir de l'assemblée des États Généraux pour son intérêt propre qu'il croyait trouver dans la composition de deux chambres comme en Angleterre. Il rédigea donc un mémoire où il réglait non seulement la vérification des pouvoirs, mais encore les cas de délibération par ordre séparé et de délibération des trois ordres en commun. Il y ajoutait une concession de tous les articles importants demandés au roi par la majorité des provinces et y sacrifiait assez légèrement l'autorité du roi.

Ce prince, déjà excédé du tracas de cette assemblée, avait été se dissiper à Marly; il y appela ses ministres au Conseil d'État, et nous partîmes pour nous y rendre, les comtes de la Luzerne, de Montmorin et moi, dans le carrosse de Necker. Il nous lut en chemin son mémoire, et on juge aisément que cette lecture fut comme non avenue, au moins pour moi, distrait par les cahots de la voiture sur le pavé.

En arrivant à Marly, Necker reçut un message de la reine pour se rendre auprès d'elle. Il trouva cette princesse avec les deux frères du roi, et il reconnut que ce prince, ayant eu communication du mémoire en question, l'avait fait lire non seulement à ces trois personnes, mais encore à plusieurs membres des deux premiers ordres honorés de sa confiance. La reine et les princes firent leurs efforts pour déterminer Necker à ne pas lire son mémoire au Conseil d'État, mais il fut inébranlable et nous raconta toute cette scène lorsqu'il nous rejoignit. Le Conseil commença par cette lecture, elle était peu avancée lorsqu'il vint un message de la reine demandant le roi, chose qu'aucune reine des règnes précédents n'aurait osé se permettre. Le roi sortit et nous restâmes à attendre son retour, ce qui fut assez long. Sa Majesté revint enfin et nous dit qu'elle prenait le parti de retourner à Versailles où elle nous rassemblerait, que cependant il fallait donner ordre de préparer la salle pour une séance royale, ce dont on prévint en effet le grand maître des cérémonies. Mais on négligea d'en prévenir les présidents des différents

ordres; celui du tiers état, l'académicien Bailly[1], qu'on a bien gratuitement disculpé d'avoir eu grande part à la révolution, se présenta à la porte de la salle qu'il trouva fermée; il la fit ouvrir, mais, enfin averti de l'ordre donné de préparer la salle pour une séance royale, il sortit avec un nombre de députés qui étaient successivement arrivés. Ils décidèrent d'aller tenir leur séance dans l'église paroissiale de Saint-Louis, et c'est là qu'on vit arriver près de la moitié des députés curés, précédés de cinq prélats dont étaient les archevêques de Vienne et de Bordeaux, pour faire vérifier leurs pouvoirs dans le sein du tiers état. Deux députés de la noblesse du Dauphiné imitèrent cet exemple et bientôt, dans cet ordre, la défection augmenta. Ainsi renforcée, l'assemblée trouva plus commode de se rendre au jeu de paume; or ce fut là que l'abbé Siéyès, membre du tiers état, opina pour changer la dénomination d'États Généraux en celle d'Assemblée Nationale, ce qui fut adopté. Alors aussi fut prêté le fameux serment de ne pas se séparer sans avoir donné à la France une constitution, ce qui ne se trouvait dans aucun des mandats. De prétendus députés des colonies, nommés seulement par les créoles qui se trouvaient à Paris, se présentant, obtinrent l'admission qu'on avait déjà donnée aux députés de la Franche-Comté et du pays d'Artois favorables à la cause populaire, au préjudice d'autres députations plus royalistes de ces provinces. Tous ces intrus étaient des voix acquises aux malintentionnés, et c'était bien alors que la nécessité de rompre les États Généraux, qui avaient outrepassé leur commission, était évidente, sauf ensuite de faire poursuivre par les tribunaux ces députés prévaricateurs. Mais, ainsi que Chamfort l'avait dit à Marmontel, la faiblesse du roi le rendait incapable d'un parti décisif; d'où s'ensuivit que l'assemblée, encouragée par le succès de ses usurpations, ne songea qu'à s'en procurer d'autres par son audace, entraînée qu'elle était par Mirabeau et quelques autres factieux.

Pendant ce temps, la cour était en proie aux intrigues les plus actives; le roi, la reine, les princes étaient assiégés par les représentations des membres de la noblesse et des

1. Bailly (Jean-Sylvain) (1736-1793), était membre de l'Académie des Sciences depuis 1763 et de l'Académie française depuis 1783.

courtisans. Ils attaquaient le plan de Necker, déjà connu, en y proposant des modifications qui en changeaient absolument la substance. Il faut bien convenir que ce plan était calqué d'après l'intention de satisfaire le tiers état aux dépens des deux autres ordres; mais enfin ce plan maintenait leur existence en les conservant distincts et fixait le cas où les délibérations devaient être prises en commun; il est probable qu'on s'en serait contenté; au lieu de cela on y substituait la liberté entière des ordres privilégiés de se réunir au tiers état, s'ils le jugeaient à propos, ce qui probablement n'aurait jamais eu lieu. Cela fut discuté dans plusieurs conseils où les princes, frères du roi, assistèrent. Nous n'étions alors que quatre ministres d'État et nous fûmes unanimes pour l'intégrité du mémoire de Necker; mais les deux secrétaires d'État non ministres, MM. de Puissagues et de Villedeuil, le garde des sceaux et les quatre conseillers d'État qui avaient été commissaires pour les termes de la convocation des États Généraux, suivirent l'avis des deux frères du roi pour adopter les changements ci-dessus mentionnés. J'eus une espèce de prise avec M. le comte d'Artois sur l'article de l'exclusion des non nobles aux emplois militaires. « Le roi est maître de ses grâces, dit le prince. — Les emplois ne sont pas des grâces, lui répondis-je, on les mérite en s'acquittant bien de ses devoirs dans ceux qu'on a déjà remplis; il faut les confier aux plus capables sans distinction de naissance. »

Je crus devoir donner au roi, en mon particulier, une note sur le danger de ne faire qu'une fausse démarche en altérant le plan de Necker. Le roi me la rendit après l'avoir lue, mais sans y adhérer. Enfin, la mesure étant décidée et l'édit ainsi rédigé, la séance royale fut indiquée pour le 23 juin. La grande salle était prête et le roi s'y rendit avec son cortège, mais Necker ne s'y présenta pas, ce qui étonna fort ceux qui n'étaient pas prévenus. J'étais de ce nombre. Je soupçonne qu'une partie des membres les plus accrédités du tiers état en avaient été avertis. Un grand silence fut observé pendant la lecture du mémoire, et le roi sortit en ordonnant aux ordres de se séparer. Les deux premiers ordres sortirent immédiatement de la salle des États, mais

le tiers état demeura et protesta sans désemparer contre la déclaration royale. Le roi, de retour au château, informé de cette persistance, chargea M. de Brézé, grand-maître des cérémonies, de faire évacuer la salle par le tiers état. « Rapportez à ceux qui vous envoient, lui dit Mirabeau, que nous ne sortirons d'ici que par la puissance des baïonnettes. » Ce grand-maître, jeune et sans expérience, n'avait pas su prévoir le cas de la désobéissance et demander des ordres en conséquence. Il alla rendre compte du non succès de sa mission; il trouva la cour royale remplie d'une populace immense envoyée par les factieux qui prévoyaient que Necker irait remettre au roi sa démission et firent crier « Vive Necker! » sous les fenêtres du roi, pendant que ce ministre y était; le faible monarque, se doutant bien de ce que le peuple venait lui demander, n'y vit d'autre expédient que d'engager Necker à rester en place, à quoi il ne manqua pas de céder. Il descendit dans la cour et alla lui-même l'annoncer au peuple qui l'accompagna en triomphe à son appartement. Ainsi l'insolence qu'il avait eue de ne pas se rendre à la séance royale tourna à sa gloire en ce moment. La populace, qui se permettait tout, exigea qu'on illuminât la ville en l'honneur de cet événement.

Le roi ne prit ainsi aucun parti sur le compte que lui rendit M. de Brézé, le tiers état triomphant redoubla d'intrigues dans les deux ordres; il s'en détachait chaque jour des députés pour faire vérifier leurs pouvoirs dans la salle du tiers état, qui en devint par là le vérificateur et le juge. Cependant la pluralité des membres de la noblesse tenait ensemble. Le roi, sur la proposition de Necker et sans qu'il en fût question au conseil, écrivit aux présidents des ordres privilégiés qu'ils lui feraient plaisir de se réunir au tiers état pour le bien de la paix, à quoi ils accédèrent. Ainsi finit cette dispute préparée de longue main et à laquelle Necker ne fut pas étranger. Il est aisé de juger que, malgré son adhésion à l'avis de ce ministre, le roi fut outré de ce dénouement. Ses conseillers courtisans l'excitaient à se relever de tant d'abaissement. Le premier expédient adopté fut de faire avancer auprès de Paris trente mille hommes sous le commandement du maréchal de Broglie. Le comte de Puissagues, alors secré-

taire d'État de la guerre, fut chargé par le roi d'expédier pour cela les ordres nécessaires, ce qu'il fit immédiatement. Ce rassemblement pouvait être avantageux pour la cause royale, mais le choix du général le rendit inutile. Le maréchal de Broglie, septuagénaire, avait déjà perdu toute son activité. Arrivé à la cour et même appelé au conseil d'État, non seulement il ne proposa rien d'énergique, mais encore il ne prit pas la peine de faire reconnaître un camp pour l'emplacement des troupes à mesure qu'elles arrivaient. On les cantonna dans les bourgs voisins de la capitale, déjà infectés de l'esprit révolutionnaire, et plusieurs régiments en furent promptement gangrenés. Celui des gardes françaises aurait dû être tiré de Paris où les factieux avaient grand soin de le préparer à l'insurrection; aussi les désordres augmentèrent dans une progression effrayante, et dès lors l'explosion de la révolte parut prochaine. Pendant ce temps le roi et ses conseillers de la cour s'occupaient de se débarrasser de Necker et des ministres qui avaient adhéré à son plan de conciliation. J'étais de ce nombre. Cependant, avant de décider mon renvoi, la reine, qui était alors de concert avec les frères du roi et l'âme des directions secrètes, voulut avoir un entretien avec moi avant de se prononcer sur mon sort. Elle me fit appeler dans son cabinet intérieur et, m'ayant fait asseoir, m'entreprit sur mon adhésion aux principes de Necker. Je lui parlai comme j'avais fait tant de fois au conseil, sur la nécessité où on aurait été, au point où en étaient venues ces choses, pour la conciliation des trois ordres, de suivre ensuite le plan du directeur des finances. Cette réponse ne la satisfit pas. Je voyais bien qu'il se préparait quelque chose, mais je n'en avais pas le fil. Necker lui-même se croyait hors d'atteinte; il songeait au contraire au renvoi de MM. de Puissagues et de Villedeuil, secrétaires d'État qui n'avaient pas été de son avis au conseil; il m'insinua qu'il me destinait le département de Paris qu'avait Villedeuil, à quoi je fis alors peu d'attention, ne le croyant pas en mesure de décider le roi à ces changements; d'ailleurs toute sa confiance était dans le comte de Montmorin qui s'était pleinement livré à lui, comme il l'avait fait avec l'archevêque de Sens, tant son caractère était susceptible d'être dominé.

Enfin le moment de frapper les grands coups arriva. Je ne puis oublier que, le samedi 11 juillet 1789, le roi tint Conseil des dépêches. Il était dans une anxiété d'esprit qu'il déguisa en affectant plus de sommeil qu'à l'ordinaire, car il faut savoir qu'il s'endormait fréquemment pendant la tenue des conseils, et ronflait à grand bruit. Necker n'assistait pas ce jour-là au Conseil des dépêches où il n'était question que d'affaires de détail intérieur dont il ne s'occupait pas volontiers.

Le Conseil fini, le roi prit à part le comte de la Luzerne et le chargea, avec injonction du secret, d'aller porter à Necker l'ordre de donner sa démission. Ce ministre sortit immédiatement de Versailles et quitta le royaume. Il faut lui rendre justice et convenir que, s'il eût voulu résister au roi en ce moment, il en était à peu près le maître en faisant agir les factieux. Deux officiers des gardes du corps eurent ordre de le suivre jusqu'à la frontière de Flandre par où il sortit du royaume. Je ne sus rien de tout cela le samedi; et, étant allé chez Necker après le Conseil, on me dit qu'il avait été se promener en carrosse avec sa femme.

Ce ne fut que le lendemain matin que j'appris son renvoi par le marquis de Lambert et Mathieu Dumas, alors mes courtisans assidus. Nous nous entretenions de cet événement lorsqu'un valet de pied m'apporta un billet du roi qui me mandait qu'il jugeait à propos de m'éloigner de ses Conseils et qu'il pourvoirait dans un autre moment à la récompense de mes services. Je communiquai la chose à ces deux messieurs. Le marquis de Lambert, qui se disait mon ami de trente ans, sans me dire un mot d'affection ou de regret, se tourna vers son compagnon et, lui serrant fortement la main : « Mon ami, lui dit-il, allons voir là-haut de quel côté luit le soleil. » Puis, sans s'occuper de moi, ils partirent immédiatement pour aller à l'appartement du roi s'informer du nouvel état de choses. Cette manière d'agir me fit beaucoup rire dans le moment, et m'a toujours beaucoup amusé depuis, toutes les fois qu'elle m'est revenue à l'esprit. La Bruyère et La Rochefoucault auraient pu en tirer bon parti au chapitre des amis.

J'appris par une autre voie que le comte de Montmorin

avait eu ordre de donner sa démission et qu'il avait été remplacé par le duc de La Vauguyon. La Luzerne avait aussi donné la sienne quoique le roi eût tenté de le retenir : il lui dit entre autres choses : « Songez que vous n'avez pas de décorations. — Pardonnez-moi, répondit-il, j'ai la croix de Saint-Louis. »

Le maréchal de Broglie, qui ne s'occupait pas de l'armée, voulut être secrétaire d'État de la Guerre et on ôta ce département au comte de Puissagues. Des quatre secrétaires d'État, Villedeuil resta le seul en place et ce ne fut pas pour longtemps. Le baron de Breteuil eut le département des Finances et devait avoir le titre de président de ce Conseil. Le baron avait été fort consulté sur tous ces changements et il arriva à Versailles presque en premier ministre.

Quant à moi, j'étais à peine congédié que je partis avec ma femme pour me rendre à ma maison de campagne de la Briqueterie, près de Corbeil, où étaient mes enfants. Ils me reçurent avec une grande joie lorsque je leur dis que je ne retournais plus à Versailles. Leur jubilation me toucha jusqu'au fond du cœur comme appartenant à leur âge. Ils ignoraient que ma disgrâce les intéressait plus que moi-même et qu'ils perdaient tous les avantages que les places ministérielles ne manquent guère de procurer aux familles.

Les logements des secrétaires d'État étant meublés dans les maisons royales par le garde-meuble du roi, je fis charger le peu d'effets qui m'appartenaient chez moi, sur un chariot, et j'ordonnai à mon cocher de les conduire avec quatre chevaux à mon hôtel à Paris. En arrivant à la barrière, il trouva une garde bourgeoise qui visitait toutes les voitures entrant dans la capitale. C'était une suite de l'insurrection que la nouvelle de la retraite de Necker y avait occasionnée. La sentinelle cria à mon cocher d'arrêter; il n'en voulut rien faire, elle tira sur les chevaux et en tua un; on se saisit du cocher qui fut envoyé en prison, et le chariot, attelé de trois chevaux, fut conduit à l'hôtel de ville. Le hasard fit que, sur la place de Grève, il passait un homme qui reconnut ma livrée; il fut avertir chez moi; un de mes gens courut à la Grève réclamer mon cocher et mon chariot qu'on lui rendit de l'agrément de la nouvelle Mairie; car, à l'occasion

de l'émeute en question, les électeurs de Paris, c'est-à-dire ceux auxquels avait été commis le choix des députés aux États Généraux, s'avisèrent de constituer de leur autorité privée une mairie dans la capitale, dont Bailly fut le chef. En même temps, la dite autorité constitua le marquis de Lafayette comme commandant de la garde nationale de Paris, dont l'organisation fut décrétée immédiatement. Tout cela fut précédé du massacre du prévôt des marchands, Flesselles, à sa sortie de l'hôtel de ville. Au reste, dans la permission de me restituer mon chariot et mes chevaux, je fus qualifié de ministre patriote, parce que mon renvoi avait accompagné celui de Necker et devait s'y rapporter. Bailly, dans son Journal, imprimé posthume en 1804, cite cette qualification en lettres italiques, en y ajoutant comme une sienne réflexion : « *Je n'y ai jamais eu foi.* » Je serais bien éloigné de mettre quelque prix à cette épithète de patriote, à la manière dont on la donnait alors, et j'en mets moins encore à la réflexion de Bailly.

J'avais passé le reste de ma journée tristement et tranquillement à ma maison de campagne le dimanche, ignorant absolument l'agitation dans la capitale. Le lendemain, le sieur Lebas, mon ancien secrétaire d'ambassade, arriva chez moi de Paris et me raconta les désordres affreux de la veille. J'en vis bientôt les effets dans les vociférations des bateliers, des coches d'eau remontant la rivière, qui insultaient en passant les propriétaires des maisons qualifiées d'aristocrates, et vantaient le meurtrier du prévôt des marchands. Le portrait du roi, qu'on voyait de la rivière dans mon appartement, ne fut pas épargné en invectives. L'étendard de la rebellion avait été déployé dans le régiment des gardes, malgré leurs officiers supérieurs; mais ils étaient conduits par leurs sous-officiers mécontents de la discipline et du régime que leur avait imposé le duc du Châtelet, leur nouveau chef. Le prince de Lambesc, colonel du régiment de cavalerie Royal-Allemand, qui se trouvait posté sur la place Louis-XV, et fut forcé de frapper légèrement de son sabre un homme qui avait pris la bride de son cheval pour l'arrêter, entra même le premier dans les Tuileries pour disperser des groupes qui lui lançaient des pierres.

Pendant ce temps, on promenait en triomphe dans le jardin du Palais-Royal les bustes de Necker et du duc d'Orléans, et tout ce qui était soupçonné de royalisme était arrêté.

Il y avait à la disposition du baron de Besenval, lieutenant-général suisse, commandant de Paris, une douzaine de bataillons de troupes étrangères postés au Champ de Mars, et quelques régiments de cavalerie. Besenval ne se montra point, ne donna aucun ordre et se renferma dans sa maison de crainte que le peuple ne vînt la piller. Dès le lendemain mardi, cette populace, encouragée par l'impunité et excitée par les factieux, alla à l'Hôtel des Invalides, s'en fit ouvrir les portes et, s'armant de toutes les armes qu'elle y trouva, se rendit à la Bastille pour s'en emparer. Le misérable gouverneur ouvrit ses portes, et, pour l'en récompenser, il fut massacré avec toute sa garnison et sa tête portée en triomphe. Au lieu d'employer les troupes à réprimer le désordre, Besenval se laissa de plus persuader de les retirer du Champ de Mars et d'abandonner la capitale. Cette ville, livrée à l'anarchie la plus complète, ne pouvait que devenir la proie d'une soldatesque effrénée, aidée de toute la canaille parisienne. Ce furent encore les citoyens qui avaient été nommés électeurs des députés aux États Généraux qui prirent séance à l'Hôtel de Ville et donnèrent des ordres provisoires pour le repos public. Ils choisirent pour remplacer le prévôt des marchands, Flesselles, qui avait été assassiné, comme je l'ai dit plus haut, le député Bailly, et pour commandant de la garde nationale le marquis de Lafayette. Ces deux personnages entrèrent insolemment en fonctions sans attendre l'agrément du roi. La tête leur tourna à l'un et à l'autre, ils abusèrent des circonstances, et on leur doit une bonne partie des maux de la révolution dont ils ont été eux-mêmes victimes, l'un par son supplice, l'autre par sa ruine entière, une prison en pays étranger et le mépris public. J'avais connu particulièrement Lafayette avant la révolution chez madame de Tessé, sa tante, avec laquelle j'étais fort lié. La ridicule ambition de ce jeune homme, à qui ses succès en Amérique avaient tourné la tête, était à un degré difficile à imaginer. On aura peine à croire qu'il est venu vingt fois m'entretenir, en un temps où je n'étais point employé, de ses projets pour atteindre une

souveraineté. Sachant par moi que j'avais envoyé de Constantinople un mémoire pour l'acquisition de l'Égypte, il m'entretint de son désir d'y régner et des moyens à prendre; mais, forcé de convenir qu'il n'en pouvait avoir de suffisants contre une contrée aussi considérable, il voulait se replier sur l'acquisition des Régences de Barbarie, comme dominées par une milice étrangère facile à déplacer et remplacer par une autre. Il n'y a jamais eu, je crois, tant d'ambition unie à si peu de caractère.

Pour ajouter le trouble à toutes ces irrégularités, on persuada au roi d'aller à l'Assemblée Nationale et de se mettre en quelque sorte à sa discrétion. Elle le reconduisit au château avec un air de respect et d'assistance, mais sans rien qui marquât de l'énergie et du dévouement. Le roi ayant déclaré le mercredi qu'il irait lui-même à Paris, l'Assemblée nomma des députés pour l'accompagner ou même le protéger. Ce pauvre prince fut privé de ses gardes en entrant dans la capitale et, arrivé à l'Hôtel de Ville, obligé de passer sous une voûte d'épées croisées qui semblaient le menacer. Il n'eut pas la force d'articuler un seul mot; le député Lally-Tollendal parla à cette occasion dans un style qui fut alors approuvé mais qui, dans le fond, n'était qu'une manière de recommander le monarque à la pitié du peuple. Le maire mit au chapeau du roi une cocarde nationale tricolore, et le monarque revint à Versailles tout aussi avancé que quand il en était parti. Pour dernière démarche, le roi acheva de se dénuer de ressources en ordonnant le départ des troupes et en renvoyant son nouveau ministre qui avait en vain tenté de s'appuyer sur l'Assemblée Nationale. Elle était elle-même alors entraînée par la révolte de la capitale et avait dans son sein des membres qui en dirigeaient secrètement les mouvements.

Ainsi, le maréchal de Broglie, ministre et secrétaire d'État de la Guerre, le baron de Breteuil, président des Finances, le duc de La Vauguyon, ministre des Affaires étrangères, et Villedeuil, ministre de Paris et de l'Intérieur du royaume, abandonnèrent leur place et même la France. Le roi se trouva sans ministres; c'est ce que le maréchal et la maréchale de Beauvau vinrent m'apprendre à ma maison de campagne le jeudi, en ajoutant qu'il était question de notre

rappel, d'après le vœu de l'Assemblée Nationale, et que même on avait déjà envoyé chercher Necker. Ils m'apprirent encore que le comte d'Artois et ses enfants, le duc et la duchesse de Polignac, le comte de Vaudreuil, et un grand nombre de députés de l'ordre de la noblesse, étaient partis.

En effet, le lendemain, après dîner, je reçus un billet de la main du roi qui me rappelait à son Conseil d'État et m'ordonnait de me rendre immédiatement à Versailles. Je ne pus goûter pleinement la satisfaction de reprendre place dans des circonstances aussi terribles qui me faisaient envisager l'avenir avec une vive inquiétude, surtout après une preuve aussi manifeste de la faiblesse du roi. Le maréchal de Broglie a prétendu qu'il l'avait engagé à se mettre à la tête de ses troupes le soir du jeudi et à partir avec elles : il ajoutait que cette résolution fut révoquée dans la nuit.

Je partis pour Versailles le soir du vendredi et j'y arrivai à onze heures. Je trouvai la cour des ministres sans aucune lumière dans les deux grands pavillons. Il en paraissait très peu au château, en sorte qu'on aurait dû croire que le roi était absent. Sa Majesté était déjà couchée. Ne pouvant me présenter à elle, j'allai chez le prince de Poix, gouverneur de Versailles, pour lui demander gîte pour la nuit. Il était, ainsi que la princesse, dans son salon, avec des députés de l'Assemblée Nationale, la plupart révolutionnaires. Le gouverneur était lui-même un peu dans cette ligne, quoiqu'il eût plus à perdre que personne dans un changement de système. Rabaud de Saint-Étienne, ministre protestant de Versailles, tenait le dé dans ce salon. Il a, dans la suite, payé de sa vie ses principes républicains, qu'il affichait et qui étaient ceux des religionnaires en général. M. de Poix m'offrit un lit à l'hôtel du gouvernement dans la ville de Versailles et je l'acceptai. Je ne dormis guère. Tant d'événements coup sur coup, la part que j'y avais eue et que j'allais y prendre, m'agitèrent, et je pris le parti de me lever avant le jour. J'avais appris chez M. de Poix que La Luzerne et Montmorin étaient aussi revenus. Je me rendis chez ce dernier à neuf heures du matin. Il était arrivé de bonne heure et avait déjà vu le roi. Il m'annonça que Sa Majesté me destinait la place de secrétaire d'État de l'Intérieur en remplacement de M. de Villedeuil.

On a vu plus haut que Necker me l'avait destinée de son côté, et Montmorin ne fit qu'accomplir cette intention. Comme ce département comprenait spécialement la ville de Paris, j'eus de la répugnance à m'en charger, d'autant que je ne voyais aucun moyen de remettre la capitale sous la dépendance du roi. Je voulus engager Montmorin à me céder les Affaires étrangères et à prendre lui-même la place de Villedeuil, mais il n'eut garde de se prêter à cet échange. Lorsque j'entrai chez le roi, Sa Majesté me dit le choix qu'elle avait fait de moi, auquel j'accédai après de légères objections. Dans le fait, la place de secrétaire d'État me convenait beaucoup : sous le règne de Louis XVI, l'état de ministre sans département était très insignifiant; ce prince n'avait jamais d'opinion dans les affaires qui étaient portées au conseil d'État. Je ne lui en ai entendu articuler aucune. M. de Maurepas d'abord, et, successivement, M. de Vergennes, ensuite l'archevêque de Toulouse[1], et M. Necker décidaient de tout au conseil; mais du moins les secrétaires d'État avaient un travail particulier avec le roi et étaient alors à peu près maîtres de leur besogne. J'avais cette perspective comme mes collègues, mais Necker, à son retour, trouva le secret de m'en frustrer.

J'ai dit que le roi l'avait envoyé chercher; on savait qu'il était sorti de France par la Flandre; de là il s'était rendu à Bâle où le commissaire du roi le trouva et n'eut pas grand peine à le persuader de revenir à Paris. Il nous manquait encore pour compléter le ministère un secrétaire d'État de la Guerre et un vice-chancelier garde des Sceaux. Le comte de Montmorin ne voulut pas prendre sur lui de proposer au roi de remplir ces places. Il m'endossa, par intérim, outre mon département, celui de la Guerre, et même les Finances en attendant Necker. Je me débarrassai du dernier en le remettant à M. de Lambert, qui avait sous Necker le titre de Contrôleur général; mais le département de la Guerre m'occupait beaucoup, relativement aux mouvements de troupes à l'intérieur du royaume. J'eus encore de l'embarras pour la subsistance de Versailles où on craignait la disette et le peuple menaçait d'un soulèvement. Comme il y avait

1. Loménie de Brienne avait eu l'archevêché de Toulouse avant celui de Sens.

du blé à Pontoise, je fis partir des chariots des écuries du roi pour en aller chercher en la dite ville, et cela me réussit.

Enfin Necker arriva, quoique Montmorin m'eût dit qu'il ne reviendrait pas. C'est le parti qu'il aurait pris, s'il eût été mieux avisé et moins aveuglé par sa passion de gouverner. L'essai qu'il avait fait des États Généraux aurait dû lui prouver qu'il ne parviendrait pas à les diriger. Il ne tarda pas à se repentir de sa présomption lorsque, en traversant la France de Bâle à Paris, il vit toutes les provinces en sédition et l'autorité du roi éteinte. Ce fut la première chose qu'il me dit lorsque j'allai le voir le jour même de son arrivée. Il me parut effrayé de cet état des choses.

Il eut d'abord à s'occuper de rétablir le Conseil d'État et de nommer aux emplois vacants. Il se laissa gagner par madame de Staël, sa fille aînée, pour choisir pour le département de la Guerre le comte de La Tour du Pin. C'était un bon homme, mais fort incapable surtout en de si difficiles circonstances. Necker fit donner les Sceaux à l'archevêque de Bordeaux[1] et la feuille des bénéfices à celui de Vienne[2]. Sur quoi il est à remarquer que ces deux prélats avaient en quelque sorte présidé la partie du bas clergé qui s'était séparée de son ordre. Cette manière de récompenser prouve que la dite démarche avait été concertée avec ce ministre. Il porta le nombre des ministres à huit par l'addition de M. le maréchal de Beauvau, sans département et comme le premier d'entre eux par sa dignité de grand d'Espagne, qui dominait alors les prérogatives des ducs et pairs pour sa préséance dans les réunions. On peut dire au surplus que celle dont je viens de parler était composée de gens d'honneur qui n'étaient pas sans mérite et qu'il a plu à tous les écrivains du temps d'accuser d'ineptie, de partialité, de faiblesse, et encore de corruption sans qu'ils en aient jamais été même soupçonnés autrement que par de vains déclamateurs.

Necker se présenta à l'Assemblée Nationale, il y fut reçu avec de grandes acclamations. Il voulut ensuite aller triompher à Paris et se montrer à l'hôtel de ville. Comme cette capitale était de mon département, je crus que l'occasion serait favo-

1. Jérôme-Marie Champion de Cicé.
2. Charles-François d'Avian du Bois de Sanzay.

rable de l'accompagner pour me mettre en possession de l'administration municipale de la dite ville. En cela, je fis une fausse démarche, mais Necker m'accepta avec empressement. Nous partîmes dans sa voiture, escortés par la garde nationale de Versailles, qui nous réduisit par cette escorte à aller à Paris au pas des chevaux. La garde de la capitale nous rencontra à moitié chemin, et ce fut même lenteur et même cérémonie, en y ajoutant beaucoup de témoignages de joie. La populace hurlait de tous côtés « Vive Necker! » et des gens à cheval forçaient les passants d'ôter leurs chapeaux. J'en vis un qui maltraitait un crocheteur pour n'avoir pas ôté le sien. « Laissez ce pauvre homme en repos, dis-je au cavalier. — Non, monsieur, me répondit celui-ci, cet homme est un aristocrate. » Des femmes de la halle entouraient notre voiture pendant cette marche fort lente et me la rendirent insupportable. Enfin nous atteignîmes l'hôtel de ville. Nous trouvâmes dans la salle d'en haut un bureau à la tête duquel étaient deux fauteuils que j'imaginais placés là pour Necker et moi, étant tous deux ministres d'État. Le maire Bailly en présenta un à Necker et prit sans façon l'autre, en m'indiquant la première place sur les bancs, le long du bureau, où étaient assis les nouveaux conseillers de la ville, qui avaient été élus sans participation du roi. Il fallut, pour le bien de la paix, souffrir cette insolence du maire, jusque-là mon inférieur comme remplaçant le prévôt des marchands, qui recevait les ordres du ministre de Paris. Mais déjà l'autorité royale n'existait plus dans la capitale, et le malheureux Flesselles, assassiné si innocemment sur l'escalier de l'hôtel de ville, devait apprendre à se contenir. Bailly, qui était éloquent, fit un discours de réception à Necker dans lequel il me comprit comme ami de ce ministre. Necker fut flagorné de belle manière. Lorsqu'il prononça son discours de remerciement, je ne fus pas peu surpris d'entendre sa prière à l'Assemblée de la mise en liberté du baron de Besenval. Cet officier général, lieutenant-colonel des gardes suisses et commandant de Paris, n'ayant rien fait pour arrêter ou calmer l'émeute du 13 du mois et des jours suivants, n'en avait pas moins eu la crainte d'être massacré et s'était réfugié à Versailles; de là il avait tenté de se rendre en Suisse, mais en passant à Villenauxe-en-Brie, déguisé en cavalier de la maré-

chaussée, il y parut suspect et fut arrêté; on en rendit compte à Paris. Pendant qu'il était en état d'arrestation, Necker passa et vit le baron qui le pria de le tirer de presse, à quoi Necker promit de s'intéresser en arrivant. Il crut y réussir en sollicitant du conseil de ville sa mise en liberté; il y employa les termes les plus bas, jusqu'à dire : « Je vous demande sa grâce à genoux ». Le reste de la harangue se releva un peu, si quelque chose peut égaler l'avilissement d'un ministre du roi qui, semblant oublier la dignité et l'autorité de son maître, reconnaissait par cette démarche un droit de souveraineté à la Ville de Paris. Au reste, il fut fort applaudi, et sa demande pour Besenval accordée. Après cette séance, nous remontâmes en voiture pour regagner Versailles de la même manière que nous en étions venus. Necker triomphait et ne put s'empêcher de me dire : « Quelle grande nation! Quel jour que celui-ci! » Nous mîmes quatre heures pour notre retour à la cour. Ce fut là que Necker apprit que le comte de Mirabeau, informé de la démarche en faveur de Besenval, avait été de suite à son district pour y dénoncer la délivrance de ce général, comme attentatoire aux droits du peuple. Il engagea de suite ce district assemblé à députer vers d'autres districts, qui, de concert, firent opposition à l'hôtel de ville à l'exécution de la promesse de délivrance. Le conseil municipal n'osa passer outre, et le contre-ordre expédié arriva à temps. Besenval fut ensuite transféré au Châtelet de Paris et jugé par ce tribunal qui le mit hors de cause à la suite d'un assez long procès; il avait été accusé d'acte de violence, et, loin d'en avoir commis, il méritait d'être puni pour n'avoir pris aucune mesure de répression dans les troubles de Paris. Ce général dit, dans des mémoires posthumes, où, par parenthèse, il n'a respecté ni la vérité ni les bonnes mœurs, qu'il avait reçu du roi l'ordre de tenir à Paris jusqu'à l'extrémité; or, ajoute-t-il, la chose était impossible, c'est-à-dire une absurdité puisqu'il peut y avoir une extrémité à chaque position. Le fait est, ainsi que je l'ai déjà dit, que la crainte du pillage de sa maison l'empêcha d'employer les troupes qui étaient dans le Champ de Mars à ses ordres. Il n'en fit pas plus d'usage; elles auraient très aisément préservé de la spoliation l'hôtel des Invalides et, par là, empêché la Bastille d'être prise.

Quant à mon intention de diriger la municipalité de Paris, Bailly, à qui la tête avait déjà tourné, dit nettement dans son journal qu'il n'y avait de ministre de Paris que lui-même, confondant ainsi deux fonctions nécessairement distinctes : celle de ministre du roi, et celle de représentant municipal de la capitale. Je fus obligé d'en passer par là.

Necker ne tarda pas à s'apercevoir que les meneurs de l'Assemblée Nationale, malgré le brillant accueil qu'il en avait reçu, étaient dans l'intention de se débarrasser d'un ministre dont la popularité balançait leur crédit auprès du peuple. Le comte de Mirabeau, à leur tête, commença par lui jouer un tour de son métier. Le ministre avait proposé à l'Assemblée Nationale un emprunt de trente millions, nécessaire dans la pénurie du Trésor royal. L'Assemblée chicanait sur le taux de l'intérêt, mais Mirabeau finit les débats en faisant adopter l'emprunt sur le pied proposé. Il sut en même temps, par des intrigues, sous main, décourager les prêteurs, et l'emprunt manqua. Pour y suppléer et faire marcher les finances, Necker engagea le roi à ordonner l'envoi de la vaisselle d'argent à la Monnaie, ressource qui fut toujours de peu de produit et qui discrédita ce ministre. L'anarchie faisait des progrès et les impôts se payaient fort mal. La populace, dans beaucoup de provinces, excitée par les séditieux, se mit à piller et même à brûler les châteaux des gentilshommes. Le Dauphiné eut sa part de ces excès, et l'un des miens, nommé Jons, sur le bord du Rhône, fut brûlé. Le consul de la communauté y mit lui-même le feu. J'avais acheté tout récemment d'un de mes cousins cette terre où j'étais à peine connu. Il s'en fallut de peu que le château de Saint-Priest n'éprouvât le même sort. Il fut sauvé par une lettre d'un habitant à l'Assemblée Nationale où il attestait le civisme de mon frère, qui en était alors le propriétaire. Je n'en fis pas moins usage de sa maison pour y recevoir madame la comtesse d'Artois qui allait hors de France rejoindre son mari et ses enfants, et poursuivit sa route par Lyon pour se rendre à la cour de Sardaigne. Il y avait eu beaucoup de désordres dans cette ville, et, la princesse étant effrayée de devoir s'y arrêter, je lui offris de coucher à Saint-Priest qui se trouvait sur sa route, ce qu'elle accepta avec empressement. Elle

voulut y séjourner. Je reçus d'elle une lettre de remerciements pleine de bienveillance, qui m'annonçait son arrivée à Turin.

A cette calamité se joignit la crainte de manquer de blé. Necker écrivit à l'étranger pour en faire venir. En effet, il arriva par mer quelques chargements qui n'auraient pas suffi pour nourrir toute la nation un seul jour. C'était une terreur panique, semée à dessein par les malintentionnés, et il est de fait que le pain ne manqua nulle part dans le royaume.

Depuis la journée du 13 juillet, le régiment des gardes françaises avait cessé d'obéir à ses officiers; le détachement de ce régiment de garde à Versailles quitta le château sans permission, appelé par ses camarades, et retourna à Paris. Les officiers prirent le parti de donner leur démission, et le roi de licencier ce régiment. La ville de Paris le prit à son service sous le nom de garde nationale soldée, et Lafayette, à ce titre, en devint le chef, sous l'autorité du maire et du soi-disant peuple souverain. Il est arrivé souvent que Lafayette, en parlant à l'hôtel de ville, ait dit à l'Assemblée, composée en très grande partie de populace : « J'ai exécuté vos ordres... Je suis à vos ordres, etc. » Au reste il est de fait que cette canaille ne lui obéissait guère; la preuve en est qu'il fit de vains efforts pour l'empêcher de massacrer Foulon et Bertier. Le premier était conseiller d'État et beau-père de l'autre, intendant de Paris.

Bailly dit, dans ses mémoires imprimés : « Le comte de Saint-Priest, qu'on regardait comme un si bon patriote, écrivit une lettre, qui fut imprimée et affichée, par laquelle il confiait la garde des grilles du château de Versailles aux invalides, et la partie la plus éloignée du château à la garde nationale de cette ville, disposition qui excita de si grands mouvements qu'on fut obligé de la retrancher et de donner à la garde la préférence qui lui était due. »

Je ne me rappelle aucunement avoir écrit cette lettre, mais je la crois vraie, d'après ce qu'en dit Bailly. Je ne sais toutefois où il a pris que la préférence était due à la garde nationale sur les invalides, les troupes de ligne, que ces derniers représentent, ayant toujours eu le pas jusqu'alors

sur tous les corps de milice, de bourgeois et autres; mais l'académicien Bailly n'en savait pas si long. Il croyait sans doute que cette garde représentait le peuple souverain, mais enfin on n'est pas à la fois chef et sujet. Les Romains disaient à la vérité : *senatus populusque romanus*, mais cette institution populaire passait à la faveur de celle du Sénat, qui la précédait.

Arthur Young, dans son ouvrage sur l'Agriculture française, raconte qu'étant à Versailles à l'époque dont nous parlons, il fut invité à dîner par le duc de Liancourt, grand maître de la garde-robe du roi. Cet Anglais y entendit dire que, si ce prince se refusait à certaines mesures alors en discussion et dont je ne me souviens plus, il perdrait le trône et la vie; il a ajouté que ce propos ne fut relevé par personne, pas même par le maître de la maison. Le duc de Liancourt en ce temps, ainsi que son cousin le duc de La Rochefoucault, s'étaient imbus d'idées de constitution et de politique au delà de la mesure de leur esprit, l'un et l'autre, avec des intentions honnêtes, mais égarés par des intrigants qui ont conduit le dernier à perdre la vie et l'autre à l'exil et à la perte de son immense fortune et de sa charge à la cour.

Il y avait en ce temps un tel désordre dans les têtes que les gens les mieux intentionnés concouraient quelquefois avec les plus factieux pour la désorganisation générale. On en vit un exemple, le 4 août, à l'Assemblée Nationale, où l'archevêque de Paris offrit au nom du clergé l'abandon des dîmes, à quoi il n'était nullement autorisé. Le duc du Châtelet et d'autres membres de la noblesse proposèrent la suppression des droits féodaux ainsi que de toutes redevances territoriales, propriétés très légitimes, et que ces députés n'avaient nul droit de sacrifier. Tout cela fut revêtu de la sanction du roi auquel on donna, presque dérisoirement, le nom de restaurateur de la liberté française, quoiqu'il n'eût signé qu'à contre-cœur. Il n'y avait presque personne en ce temps qui ne se crût en droit d'attaquer le gouvernement et les ministres. J'ai vu les gardes du corps eux-mêmes, avec l'autorisation du duc de Villeroi, capitaine de quartier, présenter leurs griefs à l'Assemblée Nationale qui, à la vérité, n'en tint aucun compte. Ces mêmes gardes venaient me faire une visite de corps sans la permission de leurs officiers,

chose contre la décence et l'usage, ce qui était un prélude de torts plus graves qu'ils eurent peu après.

Un autre jour, les pensionnaires de l'Opéra, ayant Vestris le père à leur tête, vinrent se plaindre du non paiement de leurs pensions, d'un ton qui m'obligea à leur imposer silence; ils me menacèrent de s'en plaindre à l'Assemblée Nationale. Enfin les valets de pied du roi imitèrent cet exemple.

COMTE DE SAINT-PRIEST

(*A suivre.*)

AU DIEU CACHÉ

Je Te cherche depuis ma plus petite enfance,
Depuis mes premiers pas autour du gazon vert,
Mais Te donner un nom serait Te faire offense
Ou laisser supposer que je T'ai découvert.

Je Te cherche, et voici que j'ai cinquante ans d'âge,
Le corps déjà plus lourd et le poil presque blanc
Plus que jamais la bouche impropre au bavardage,
Plus que jamais le cœur inapte au faux-semblant.

Mon souci, dans ces vers, ce n'est point que j'y brille,
Ce n'est point, maladroit, d'imiter cet oiseau
Que j'entends qui rend l'âme, on dirait, sur un trille,
Ce n'est point de souffler par le trou d'un roseau.

Porché, je ne sais pas jouer avec mes lèvres
Les airs qu'un pâtre grec module sous un pin,
Car je ne descends pas de ces gardeurs de chèvres
Friands de lait mousseux pour y tremper leur pain.

Comme allait mon aïeul, jadis, à la glandée,
Sans musique, songeur, raisonnant à part soi,
Je vais, suivant ma voie et suivant mon idée,
Cherchant à travers tout quelque trace de Toi.

***

Rose, taché de noir comme le grain des marbres,
Le troupeau renifleur fait son bruit sous les arbres,
L'homme au centre et le chien tournoyant sur les bords.
Les sangliers des bois sont frères de ces porcs,
Et les loups de ce chien, et d'eux tous l'homme est proche,
Comme du chêne aussi, de l'herbe et de la roche.
Longs jours chargés de maux si constants, si pareils,
Qu'ils semblaient presque doux dans leur monotonie.
Peut-être étais-Tu là, dans les jaunes soleils,
Quand les cœurs s'entr'ouvraient avec parcimonie.

***

Si ce n'est pour chanter faut-il écrire en vers?
Pourquoi pas? Je Te cherche en des chemins divers.
J'ai besoin d'un bâton sur lequel je m'appuie
Et besoin d'un manteau pour marcher sous la pluie.
Le vers est l'un et l'autre, et tendre avec cela!
Toujours il me soutint quand mon cœur chancela;
Toujours il me vêtit dans la peine ou la joie.
Partons! déjà le ciel, à l'orient, rougeoie.

***

Entourez-moi, manants des âges disparus,
Morts à califourchon sur des ânes bourrus,
Morts en sabots, taillant, échenillant la treille,
Bonnets de coton noir d'où sort un bout d'oreille
Et parfois quelque anneau de cuivre ou de doublé,
Serviteurs du raisin et serviteurs du blé,
Morts en blouses, d'un bleu qui verdit au lavage,
Morts rehaussant d'honneur des siècles d'esclavage,
Morts charretiers, le fouet à votre cou pendu,
Corvéables, payant en sueur votre dû,
Descendants du porcher primitif et du ventre
Qu'il fécondait, la nuit, gravement, dans son antre.

Détenteurs du terroir en des temps reculés,
Morts, vous êtes partout, si peu dissimulés!
Le monde a beau changer, ce qui fut vos visages
Flotte dans les fonds bleus de tous nos paysages.
Morts, c'est vous qui, le soir, faites dans les sillons
Cette rumeur qu'on prend pour les cris des grillons.
Dans les celliers, c'est vous, la fraîcheur endormie
Qui nous caresse au front avec sa bouche amie.
Comment ne pas vous voir? Vous ne nous quittez point.
L'un frappe à mon volet sitôt que le jour point;
D'autres, bottés, vêtus de longues limousines,
Courbés sur leurs bâtons, dorment dans les cuisines,
Ou reviennent rôder, d'un vain regret saisis,
Rêvant de chasse encore alentour des fusils.
Morts, je m'adresse à vous comme à la seule horloge
Qui sonne l'heure exacte à l'enseigne où je loge.
Morts, Celui que je cherche et dont je suis frustré,
L'avez-vous aperçu? l'avez-vous rencontré?
Crânes ronds, larges pieds, mains aux courtes phalanges,
Répondez, vendangeurs des anciennes vendanges!

Tous du nom de Porché qui n'est point Pourceaugnac,
Beaucoup ont leur repos dans la craie, à Cognac :
Race fondue au sol entre Angoulême et Saintes.
Et toi, sang maternel, réservoir d'âmes saintes,
Tes puits sont à Verteuil, à Ruffec, à Civray.
Réponds, sang baptisé, ton baptême est-il vrai?

***

Toi qu'il me fut donné de voir dans ton vieil âge,
Méditant au jardin sous l'arceau de feuillage,
Ou, près des feux d'hiver, perdue en oraison;
Toi qui priais vaquant aux soins de la maison
Et priais sous ton voile en longeant la venelle,
Déjà versant tes jours dans la vie éternelle;
Toi qui, rosaire aux doigts, semblais sur chaque grain
Commémorer un deuil ou compter un chagrin,

Puis, tout à coup, vibrais aux colloques des Anges
Comme un tilleul sonore aux chansons des mésanges;
Toi par qui j'ai connu les mœurs du Temps jadis,
Morte à quatre-vingts ans (janvier mil neuf cent dix),
O mère de ma mère, écoute, je t'appelle!
Non que j'évoque ici le coteau, la chapelle,
Ni l'averse plaintive alentour des cyprès.
Écartons ce rideau funèbre. Viens plus près.
Où ton corps s'est dissout, ma chère âme, il n'importe,
Si ma voix te parvient derrière quelque porte.

***

Ainsi, ruée en Dieu, courant vers Lui sans fin,
Faisant de chapelets une immense débauche,
Abattant les Ave comme une herbe qu'on fauche,
Tu priais tout le jour sans assouvir ta faim.
Alors, recommençant dans ton lit tes prières,
Comme un chasseur perdu qui revient sur ses pas
Et que l'ombre surprend au bord des fondrières,
Longtemps, les yeux fermés, tu ne t'endormais pas.

Je revois le vieux meuble en reps vert de ta chambre,
Les embrasses drapant les rideaux étoffés.
Comme des ramoneurs, les souffles de Décembre
Lançaient dans l'âtre éteint leurs appels étouffés;
En l'absence des chats partis aux aventures,
Les souris grignotaient derrière les tentures;
L'eau dans le bénitier s'étoilait d'un glaçon.
Ah! que tout était triste, et l'image et le son!
Que tout semblait contraint par une loi sévère!
La rose eût étonné pâmant là dans un verre,
Comme un corps sans pudeur qui s'offre, soudain nu.
Est-ce durant ces nuits que ton Maître est venu,
Non caché comme il l'est dans le vin du calice,
Mais visible, sanglant de son dernier supplice?

***

Ou chez nous, aux mois chauds, dans la maison des pins
Dont les volets brûlants d'écarlate étaient peints,
Près du gros flot gris-vert qui, dans le sable, cogne
Ses grands coups sourds, au long des côtes de Gascogne,
Dans ce chalet craquant sous un soleil de feu,
Est-ce là que ton Maître a couronné ton vœu?

Le chardon bleuissait du côté de la plage,
La vigne verdissait du côté du village;
La dune avait ainsi deux couleurs, deux parfums;
Et je pense à tous ceux qui, maintenant défunts,
Mais alors souriant d'un visage sans ride,
Chaque été, vivaient là, sous la tuile torride.
Les oiseaux ne chantaient que très peu le matin,
Le temps que met l'aurore à boire la rosée;
La vague retirait sa rumeur au lointain,
Frange d'écume au bord de la lande embrasée,
Et l'ombre du figuier s'endormait sur le puits.
Le sens de tout cela m'est apparu depuis,
Mais, à vingt ans, j'avais d'autres soucis dans l'âme,
Regrets d'un autre azur et de quelque autre flamme.
Ah! qui m'eût dit qu'un jour, songeant à cet enclos,
Je sentirais mon cœur se gonfler de sanglots!
La Mort change donc tout, quand son manteau qui traîne
Emporte dans ses plis le fruit mûr et la graine!
Ce qui parut mesquin se dresse triomphant.

Aïeule toute en noir dans cet air étouffant,
Que de fois en silence as-tu quitté la table,
Avec ces yeux lointains qu'on voit dans tes portraits,
Comme si, recevant des messages secrets,
Tu nous abandonnais pour ton but véritable.
Dans ton petit boudoir qui s'ouvrait sur la cour,
Nous entendions ta clé faire son double tour
Et le pêne grincer durement dans la gâche.
Seule, tu commençais une plus lourde tâche

Que de plier en seize un drap de lin pesant :
Étancher sans repos, comme une autre Marie,
Comme une Pietà qui soutient un gisant,
Cette plaie au côté qui n'est jamais tarie.

***

Oublieuse de l'heure, oublieuse de nous,
N'était-ce qu'un espoir qui ployait tes genoux?
N'était-ce chaque jour qu'une attente insensée,
Un mirage du sable et des midi d'été,
Ou bien l'écho réel d'un pas dans ta pensée,
Comme d'un visiteur sur ton seuil arrêté?

Voyais-tu se dresser au-dessus de la vigne,
Dépassant en hauteur les plus grands pins, le Signe,
La calme main du Père avec ses doigts unis,
Ayant encore à l'ongle un peu de cette argile
Dont il nous a pétris dans notre chair fragile
Et dans nos sens trompeurs qu'il a pourtant bénis.

Non, le Maître pour toi c'était celui qu'on nomme
Tantôt Fils de David et tantôt Fils de l'homme,
Vint-il donc comme au temps où, sorti du tombeau,
Avant de remonter vers sa gloire première,
Il apparut aux gens d'Emmaüs, triste et beau,
Mettant sur le mur sombre une croix de lumière?

***

Ta prière finie, un soir, je t'aperçus,
Épave rejetée au banc de la charmille.
Tu n'avais point alors ton masque de famille.
O visage effrayant! Rien que le jour dessus.
De douceur, de bonté plus le moindre vestige.
Quand la foudre a frôlé la feuille sur sa tige,
La feuille perd sa grâce et ne sait que souffrir.
Quelle était la brûlure impossible à guérir

Qui tarissait ta vie en cet instant? J'hésite...
Peut-être le rameau que l'orage visite
Se plaint-il que l'éclair le quitte brusquement?
Peut-être ne meurt-il que de délaissement?
Ou bien cette pâleur des mains sur la lustrine
De ce tablier noir, cette immobilité,
Ce menton, d'un seul bloc tiré vers la poitrine
Par la chaîne et les poids de la fatalité,
Tout cela disait-il une âpre clairvoyance,
Le vide affreux du cœur quand finit l'oraison,
Le sentiment amer qu'il n'est dans la croyance
Rien de sûr, hormis croire et croire sans raison?

FRANÇOIS PORCHÉ

LE SOUVENIR D'ERNEST RENAN

À

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Ernest Renan venait d'avoir vingt-huit ans lorsqu'il fut nommé, le 7 avril 1851, surnuméraire à la Bibliothèque Nationale.

Cinq longues années s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté Saint-Sulpice, un soir d'octobre. Maître d'étude au collège Stanislas, puis répétiteur à la pension Crouzet et étudiant en Sorbonne, il avait passé, majeur déjà, son baccalauréat et sa licence ès lettres, son baccalauréat ès sciences, enfin son agrégation. Nommé professeur de philosophie au Lycée de Vendôme, il s'était fait mettre en disponibilité, préférant la gêne à un poste tranquille, pour pouvoir continuer ses recherches dans les bibliothèques parisiennes, développer son érudition, cultiver son esprit. Il n'avait finalement accepté du ministre de l'Instruction publique, en 1850, qu'une mission en Italie. Prolongée huit mois, elle lui permit d'accumuler les documents sur l'Averroïsme à Rome, Bologne, Venise, Padoue, Milan et Turin.

Aussi bien, dès 1847, Renan s'était acquis deux titres importants : l'Institut avait successivement couronné son mémoire sur les langues sémitiques, puis son étude relative à la langue grecque en Occident durant le moyen âge. D'autre part, il collaborait avec régularité aux *Débats*, au *Journal des Savants*, au *Journal de l'Instruction publique*, à la *Liberté de penser*. Renan rédigeait également la première ver-

sion de *l'Avenir de la Science* et transposait les inquiétudes de son tempérament demeuré chaste dans *Ernest et Béatrix*. Il s'était lié enfin avec Eugène Burnouf, Egger, Ozanam, Victor Cousin, A. Thierry, Jules Simon, d'autres encore, dont l'estime et la sympathie venaient renforcer son courage qu'exaltait Henriette, que disciplinait Marcellin Berthelot.

Noble exemple d'une vie pure et difficile, tout entière consacrée au service de l'intelligence ! Renan demeurait cependant préoccupé par la modicité de ses ressources. L'incertitude de son avenir pratique l'angoissait parfois.

Dès le 23 mars 1848, il avait donc écrit au ministre de l'Instruction publique pour lui demander un emploi dans une bibliothèque ou dans tout autre établissement scientifique. Emploi qui lui permettrait, avouait-il avec franchise, de poursuivre ses études de linguistique et de littérature comparée. Ayant invoqué ses titres universitaires (il n'était pas encore agrégé), cité ses travaux, nommé ses maîtres, Renan ajoutait qu'il serait heureux de « devoir un avancement à un ordre de choses qui obtenait toutes ses sympathies ». Faute de place vacante, le ministre fit classer cette requête.

Pressé par les soucis d'ordre matériel et malgré son regret de quitter Paris, Renan fut ainsi contraint de se laisser tour à tour déléguer, l'année suivante, comme suppléant aux lycées de Versailles et de Bourges. Puis sa mission en Italie terminée, il gagna Berlin, y travailla quelques semaines et revint s'installer, avec sa sœur, rue d'Enfer.

Henriette, longtemps gouvernante dans la famille du comte polonais André Zamoyski, était rentrée en France, malade et prématurément vieillie. Sous le pseudonyme d'Emma de Guindy, elle collaborait encore au *Journal des jeunes personnes*. Ernest n'avait, lui, pour vivre que ses articles et ses comptes rendus savants. Situation des plus précaires. Une rémunération fixe et suffisante leur manquait pour qu'ils connussent ensemble quelque quiétude.

C'est alors qu'au mois d'août 1850, Renan s'adressa directement à Naudet, administrateur de cette Bibliothèque Nationale qu'il fréquentait sans cesse depuis 1845 et où il avait même suivi quelques cours de l'École des langues orientales

vivantes installée, en ce temps-là, rue des Petits-Champs. Naudet se rendit compte de la situation pénible dont souffrait le jeune érudit. Le connaissant et l'estimant, il se hâta de provoquer une délibération des conservateurs. Renan fut chargé de commencer le catalogue du supplément latin, dans le service des Manuscrits.

Une telle délégation n'était malheureusement pas rémunérée. La décision du Conservatoire ne constituait qu'un prétexte pour permettre au nouvel auxiliaire d'obtenir une indemnité spéciale. Le 29 août, Renan demanda donc au ministre de l'Instruction publique une allocation extraordinaire de quinze à seize cents francs, les crédits de personnel étant tous engagés. Dans son apostille, Naudet soulignait son vif désir de pouvoir utiliser « la collaboration savante de M. Renan ».

Le Cabinet d'Hautpoul avait remplacé le Cabinet d'Odilon Barrot. Ce n'était plus M. de Falloux qui occupait le fauteuil de ministre de l'Instruction publique. Persécutant alors Hippolyte Taine, il avait signé par un geste contradictoire, sur la recommandation du Dr Daremberg, l'ordre de mission littéraire dont Ernest Renan bénéficia. M. de Parieu, économiste connu, était installé maintenant rue de Grenelle, où il allait marquer son passage, en faisant voter la loi organique sur l'enseignement qu'avait élaborée son prédécesseur. Ses services échangèrent d'abord avec l'Administration de la Bibliothèque Nationale une correspondance prudente. Finalement l'indemnité demandée fut accordée sous la réserve expresse qu'elle serait imputée sur les fonds propres de la Bibliothèque, à partir du 1er janvier suivant. La décision de principe importait seule. L'administrateur accepta. Ainsi, avant la fin de l'année 1850 Renan put toucher, par fractions mensuelles, une première somme de 375 francs. Rémunération qui n'était point négligeable. Elle correspondait aux émoluments qu'à leurs débuts recevaient les surnuméraires, fonctionnaires de la dernière classe. Sans désespérer le génie, l'État restait néanmoins économe.

Ni cette délégation, ni cette indemnité n'assuraient toutefois à Renan la sécuriié qu'il cherchait. Il ne possédait pas encore de titre officiel. Une garantie de stabilité lui manquait. Heureusement, quelques mois plus tard, Alfred

Letronne surnuméraire de deuxième classe, donna sa démission Renan posa immédiatement sa candidature. La pauvreté l'y obligeait, au moment même où un régime d'intolérance et de force brutale allait asservir le pays.

Se contenta-t-il de solliciter son administrateur? Effectua-t-il une démarche auprès du ministre ou envoya-t-il quelque ami notoire rue de Grenelle? Nul document ne le précise. Quoiqu'il en soit, le 29 mars 1851, Ch. Giraud, membre de l'Institut, ancien inspecteur général des Facultés de droit et ancien vice-recteur de l'Université de Paris, qui avait remplacé M. de Parieu, écrivit officiellement à Naudet. Il se plaignait avec vivacité qu'un « tiers » lui eût appris la vacance d'emploi qui s'était produite à la Bibliothèque, soulignait les effets regrettables d'un tel silence et le sommait de lui transmettre immédiatement la démission d'Alfred Letronne. Dans cette apostrophe brutale, le personnage se retrouvait qui venait de suspendre le cours de Michelet au Collège de France.

Le même jour, par un de ces hasards que le jeu des transmissions administratives favorise, Naudet avait écrit lui aussi. Il rendait compte au ministre que le 26 mars le Conservatoire s'était réuni, qu'en vertu de l'article 15 de l'ordonnance de juillet 1839, il avait choisi et nommé Ernest Renan pour remplacer Alfred Letronne et que le nouveau surnuméraire toucherait 1 200 francs par an, le reste du traitement étant dévolu à M. Lavoix, du Cabinet des Médailles. Naudet ajoutait qu'il comptait bien faire bénéficier Renan d'une indemnité supplémentaire pour travaux exceptionnels.

En recevant cette lettre, Ch Giraud, s'exaspéra. En outre ses Services l'excitèrent, car la moindre tendance à une déconcentration de pouvoir inquiéte toujours l'Administration centrale. Invoquant l'article 11 de la même ordonnance de 1839, le ministre revendiquait le droit de nommer les « employés », c'est-à-dire les fonctionnaires subalternes, interprétation qu'une haute juridiction administrative devait plus tard écarter, pour honorer de ce titre les successeurs de Naudet eux-mêmes. Puis, sans convoquer ni voir l'administrateur, Ch. Giraud prit, le 30 mars, c'est-à-dire le jour même, un arrêté sèchement motivé. Il déclarait entachées de nullité

la délibération et la décision du Conservatoire; il les « cassait », les « rapportait » et exigeait que trois candidats lui fussent immédiatement présentés.

Sans doute, l'irascible ministre eut-il vaguement conscience de sa brutalité. Dans une lettre personnelle adressée au « savant et respectable ami » qu'était pour lui Naudet, Ch. Giraud crut obligeant de souligner qu'il ne pouvait déshonorer son passage au Ministère par une faiblesse, mais que sa décision « lui coûtait autant qu'elle serait chagrinante pour le Conservatoire ». Renan se trouvait pris dans une querelle administrative dont l'issue l'inquiétait.

Avec mesure et dignité, le lendemain 31 mars, Naudet en appela du blâme ministériel, invoqua des précédents et s'appuya sur l'autorité de Villemain et de Salvandy « dignes prédécesseurs » du nouveau ministre. Mais sa récente fortune et la faveur du président Louis-Napoléon Bonaparte rendaient Ch. Giraud intraitable. Il proféra aussitôt des menaces : on céderait rue Richelieu, sinon une mesure plus grave serait prise. Et avec une roideur presque comique, Ch. Giraud ajouta, pour « son très cher confrère et excellent ami », que force devait rester à la loi.

La lettre ministérielle et son post-scriptum étaient datés du 2 avril. Devant une telle fièvre d'intentions et de procédés, Naudet préféra sagement dissiper les malentendus. Sa prudente finesse, son amitié pour Renan lui commandaient de trouver une solution. Il réunit donc les conservateurs et après une délibération en tête de laquelle l'ordre ministériel fut expressément rappelé, l'Administration proposa en première ligne Ernest Renan pour être nommé surnuméraire, puis en second et troisième rang, Mevil et Delatre.

Finalement, le 7 avril 1851, Ch. Giraud signa un arrêté d'apaisement, non sans viser avec rancune les articles litigieux de l'ordonnance royale de 1839. Il nommait Ernest Renan et approuvait la répartition des crédits telle que Naudet l'avait fixée. Ainsi le nouveau surnuméraire put-il prendre possession d'un poste où Naudet l'avait installé dès le 27 mars. Bien qu'il eût ce jour-là signé une feuille d'émargement, Renan se vit néanmoins refuser le droit à un rappel de traitement jusqu'au 7 avril. Il connut de telle sorte qu'il était

désormais membre d'une hiérarchie où la tutelle, sinon le contrôle, s'exerce sans vaine sensibilité, dans le cadre étroit de règles inflexibles.

Le Département des Manuscrits occupait alors en grande partie le premier étage du vieil hôtel de Chevry, sur la rue des Petits-Champs; sa salle de travail était celle qui se trouve actuellement réservée à la Section de géographie et ses magasins s'étendaient jusque dans la Galerie Mazarine. Dans ce cadre vétuste, Renan continua d'abord les fiches qu'il avait entrepris de rédiger, l'année précédente, pour le catalogue du supplément latin. La discipline était douce et libérale. Presque tous ses chefs cumulaient avec leur charge, rue Richelieu, une situation dans le haut enseignement ou poursuivaient des recherches personnelles parmi les collections qu'ils administraient. Les autres fonctionnaires étaient des gens doctes et studieux. Ils jouissaient eux aussi d'une grande indépendance et leur labeur professionnel était réduit au strict minimum. Renan put sans peine imiter leur exemple, c'est-à-dire se consacrer, comme il le désirait, aux « études de linguistique et de littérature comparée ».

Heureuse époque, milieu propice : durant les onze années qu'il passa au Département des Manuscrits, Renan se fit d'abord recevoir docteur ès lettres avec sa thèse célèbre sur Averroès et l'Averroïsme. Puis il multiplia les comptes-rendus les plus divers dans le *Journal des Savants*, les *Archives des missions scientifiques et littéraires*, le *Journal asiatique*, le *Journal de l'Instruction publique*, la *Revue des deux mondes*, le *Journal des Débats* et la *Revue Germanique* dont il fut l'un des fondateurs. Il publia aussi son mémoire sur *les langues sémitiques*, son Essai sur *la Poésie des races celtiques*, ses *Etudes d'histoire religieuse*, ses traductions du *Livre de Job*, du *Cantique des cantiques* et ses *Essais de morale et de critique*. Il accomplit enfin cette mission en Orient au cours de laquelle il perdit sa sœur Henriette et dont il rapporta sa *Vie de Jésus*. Chef-d'œuvre qui ne parut, du reste, qu'en juin 1863, c'est-à-dire une année et demie, après que Renan eut quitté la Bibliothèque pour occuper la chaire d'hébreu au Collège de France.

De telles préoccupations, étrangères à sa fonction officielle, ne l'empêchèrent pas d'obtenir tout d'abord un avancement

régulier dont les effets pécuniaires étaient, hélas! d'une faible importance. Renan obtint ainsi 200 francs d'augmentation annuelle en février 1852. Le 26 mars suivant, il fut promu « employé », avec rappel d'un traitement de 1 500 francs par an à dater du 1er janvier. Le 1er novembre ces 1 500 francs furent portés à 1 700 et le 2 décembre 1853, coïncidence fortuite, Renan bénéficia d'une promotion nouvelle. Tous les trente jours, il recevait donc 166 francs d'émolûments. Douze mois passèrent et cette somme fut accrue de 16 francs. Finalement, le 23 août 1858, Renan atteignit son « maximum » : 3 000 francs.

Pareils chiffres ne font pas qu'exciter une mélancolique ironie. A les suivre, on pressent que des difficultés vont naître. L'amicale influence de Naudet s'exerce tout d'abord; Renan se voit même attribuer quelques indemnités exceptionnelles. Puis l'avancement cesse dès 1854. Quarante mois vont passer sans nouvel avantage. Renan s'est heurté au nouvel administrateur adjoint, nommé pour surveiller et diriger les travaux de catalogue.

Originaire de Tours, Jules Taschereau, après avoir plaidé quelque temps, s'était acquis une réputation par ses ouvrages sur Molière et Corneille, que Sainte-Beuve cite plusieurs fois. Il avait édité aussi les *Œuvres* de Boufflers, la *Correspondance* de Grimm, les *Historiettes* de Tallemant des Réaux et collaboré à la *Revue rétrospective*. Quelques temps il fut député d'Indre-et-Loire durant la Monarchie de juillet. Finalement Louis-Napoléon Bonaparte, dont il était l'ami, le fit placer près de Naudet en janvier 1852. Sa notoriété d'homme de lettres et de bibliophile, ses travaux dans les commissions parlementaires sur les réformes à apporter dans les bibliothèques justifiaient en partie cette faveur.

J. Taschereau reprit aussitôt la tradition interrompue depuis le XVIIIe siècle et fit imprimer des catalogues. C'est ainsi qu'il publia très vite les premiers tomes du Catalogue de l'Histoire de France et celui des Sciences médicales. Œuvre importante qu'il résolut de poursuivre et d'élargir.

Mais son ardeur au travail et ses légitimes exigences ne pouvaient que constituer fatalement une cause de soucis et d'émois pour la plupart de ses collaborateurs. Aux tranquilles

et égoïstes recherches parmi les collections, J. Taschereau prétendait substituer un travail plus rapide et directement utile aux lecteurs. Le public, qui jusqu'alors obtenait généralement la communication des ouvrages dans la mesure où les fonctionnaires les lui découvraient sur les rayons, se voyait ouvrir de larges routes à travers un monde souvent mystérieux encore. Bien plus, la description minutieuse de chaque volume, de chaque document offrait du point de vue pratique des possibilités de contrôle qui tendaient à troubler certaines traditions devenues d'aimables usages. Très vite, le personnel déplora que le paisible Naudet fût doublé par un collaborateur si exigeant.

Ferme et plein de patience, J. Taschereau prit toutefois le soin de faire crédit aux personnalités éminentes. Il répartit les tâches sans trop troubler d'abord les habitudes. C'est ainsi que durant quatre années, il laissa Renan traiter les pièces du supplément latin, pour lui confier ensuite l'inventaire du fonds syriaque dans la série des manuscrits orientaux. On devine cependant les premiers heurts qui durent se produire, lorsqu'on lit les lignes suivantes dans le rapport que J. Taschereau inséra au début du catalogue publié dix-huit années plus tard : « En 1856, M. Ernest Renan, alors employé au département des Manuscrits, entreprit un catalogue du fonds syriaque tout entier. Le savant professeur du Collège de France, dont les connaissances orientales n'ont pas besoin de notre témoignage, était certainement préparé mieux que personne à l'exécution d'un pareil travail. Malheureusement des occupations d'un ordre plus élevé l'empêchèrent d'y consacrer tout le temps que cette tâche eût exigé et il se vit amené à conserver dans un trop grand nombre de cas, au moins provisoirement, les descriptions de l'ancien catalogue. De plus, comme M. Renan, par une note consignée sur son manuscrit, avait manifesté le désir que son travail ne fût pas modifié, j'ai dû demander à M. Zotenberg de composer à nouveau, d'une manière indépendante, et sous sa responsabilité personnelle, un catalogue donnant sur les manuscrits des renseignements à la fois exacts et bien ordonnés[1]... »

1. Les bulletins rédigés par Ernest Renan ont été reliés et se trouvent à la disposition des lecteurs, comme les autres manuscrits de la Bibliothèque Natio-

Il suffit de méditer ces quelques phrases écrites par J. Taschereau dans un temps[1] où Ernest Renan possédait la plus haute notoriété pour discerner, sous les ménagements de forme, ce qu'elles comportent de critiques rétrospectives. Dès 1856, certains dissentiments s'étaient élevés entre l'administrateur-adjoint et son collaborateur.

Vers la même époque, Renan fut chargé de communiquer aux lecteurs spécialisés les diverses séries des manuscrits orientaux. Plaisant détail, il obtint alors que Naudet intervînt auprès des autorités compétentes et le fît dispenser d'un service tout ensemble civil et militaire, évidemment incompatible avec ses aptitudes physiques, ses tendances et ses goûts. Le « savant employé » tenait, en effet, à s'épargner les charges de la garde nationale. La lettre officielle adressée à MM. les membres du conseil de révision du Xe arrondissement portait même que Renan « avait réclamé qu'on l'exemptât de toute obligation ». L'administrateur eut gain de cause, « toute absence de ses collaborateurs devant porter préjudice aux intérêts du public ». La dispense avait pour motif la raison qu'invoqua bientôt J. Taschereau, lorsque les divergences de vues s'accrurent entre lui et Renan. Non sans adresse, celui-ci rappelait au moment opportun les nécessités d'une tâche qu'il prétendait, par ailleurs, accomplir en pleine indépendance.

Ce fut le 30 janvier 1858 que Jules Taschereau remplaça Naudet à la tête de la Bibliothèque. Sa nomination comme administrateur général fut suivie aussitôt de réformes importantes. Il obtint qu'une commission se réunît sous la présidence de Mérimée; il la conseilla, l'inspira et les conclusions de l'enquête, résumées dans un rapport en date du 27 mars, aboutirent à la signature du décret pris le 14 juillet suivant. La première des mesures prescrites porta sur le statut et la discipline du personnel. Le nombre exagéré des postes supérieurs se trouva réduit. Tous les traitements furent augmentés,

nale, Cf. Notice 282 du fonds syriaque : catalogue des manuscrits syriaques, par M. E. Renan, 168 bulletins pour l'ancien fonds (le bulletin n° 13 manque) 90 bulletins pour le supplément (les bulletins n°s 12 et 79 manquent) avec classement dans l'ordre des anciens numéros.

1. 1874.

mais l'on supprima ceux qui constituaient, en réalité, des pensions littéraires ou qui faisaient double emploi avec des émoluments reçus pour des fonctions remplies en dehors de la bibliothèque. Chefs et subordonnés furent tenus à une assiduité plus grande; le chiffre des heures de présence subit une majoration sensible et l'on ramena les deux mois de fermeture annuelle à quinze jours, avec congé d'un mois par roulement. Le gouvernement décida aussi la mise en état de deux salles nouvelles, les heures d'ouverture étant portées de cinq à six. Enfin l'exécution des inventaires et des classes ments, comme la rédaction des catalogues, fit l'objet d'ordres précis et de soins nouveaux.

Le premier résultat de telles mesures fut d'accroître le chiffre des lecteurs et d'apporter dans tous les Services d'heureux changements au profit du public. Mais ces réformes déplurent à la plupart des hauts et moyens fonctionnaires. Bientôt les mauvaises humeurs se révélèrent. Leur manifestation était inévitable. Elles avaient, du reste, pour s'exprimer très haut, la voix des personnalités dont les emplois devaient être supprimés, lors de leur mise à la retraite ou de leur décès, conservateurs et conservateurs-adjoints qui occupaient généralement une chaire soit à la Sorbonne, soit au Collège de France, soit à l'École des Langues orientales. Leur situation, leur qualité de membres de l'Institut, leurs relations commandaient sans doute à Jules Taschereau de temporiser. Il lui fallait néanmoins réagir contre le mauvais exemple que donnaient ces hommes importants, résolus à ne pas se soumettre aux règles nouvelles.

Or, depuis 1856, l'année même de son mariage avec Cornélie Scheffer, Renan lui aussi appartenait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, choix qu'avait justifié la publication de son volumineux mémoire historique sur les langues sémitiques. Plus que jamais il était résolu à renouveler les idées de ses contemporains sur des points essentiels d'histoire religieuse ou de doctrine[1]. Et sans relâche il publiait des études, des articles, des ouvrages dont on s'étonne aujourd'hui qu'à leur propre point de vue le gouvernement impérial et le haut clergé aient tant tardé

1. Cf. *Renan*. D'après des documents inédits, par Jean Pommier.

à mesurer la force critique redoutable. Les réactions restaient encore éparses; elles ne portaient que sur des détails.

Chez le collaborateur de J. Taschereau, les préoccupations et l'activité du savant l'emportaient donc de plus en plus sur le zèle du bibliothécaire. Aussi bien, devenu à l'Institut le confrère de ses chefs, Renan ne pouvait pas ne point partager leur hostilité contre les disciplines nouvelles, qui froissaient les amours-propres et prenaient la forme prétendue d'une désobligeante atteinte à une vieille indépendance. Les propos que ses supérieurs et ses collègues tenaient devant lui ne pouvaient que l'encourager à défendre sa propre liberté de chercheur et d'érudit. Comme eux, il se faisait du service une conception qui limitait celui-ci aux rapports qu'entretiennent, sans contrôle, dans un cercle choisi, quelques spécialistes et des initiés. Il ressentait une invincible répugnance à effectuer des heures de présence régulières, à remplir des tâches modestes, quoique indispensables. Il résisterait donc, le cas échéant, contre toute abdication même transitoire de ses propres intérêts scientifiques.

L'incident qui fatalement devait se produire entre Jules Taschereau et lui surgit au mois de mars 1859. Ayant été prié par l'administrateur général de relever les cartes en langues hébraïques qui concernaient les ouvrages déposés au Département des Imprimés, Renan refusa. Il s'agissait d'établir un simple inventaire manuscrit et non un catalogue, c'est-à-dire de corriger ou de rédiger des fiches sommaires, conformément aux prescriptions du décret organique du 14 juillet 1858[1].

Après avoir vu J. Taschereau dans son cabinet, examiné avec lui les modalités du travail et accepté, semble-t-il, Renan, par l'intermédiaire du conservateur des Manuscrits orientaux, avisa l'administrateur général qu'il lui semblait impossible d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu. J. Taschereau monta le voir, lui donnant ainsi une preuve de considération particulière et témoignant d'une complaisance remarquable chez ce chef soucieux de faire respecter ses fonctions par quelque personnalité que ce fût. Renan lui répondit alors qu'il

1. Un employé d'un Département pouvait dès lors être appelé provisoirement à effectuer des travaux jugés indispensables dans un autre Département.

ne pouvait se charger d'une besogne qui exigerait peut-être deux heures de travail par jour pendant deux mois et qu'au surplus se posait là une question de principe, c'est-à-dire que l'administrateur n'avait pas le droit de faire appel aux employés d'un département pour exécuter une tâche autre que celle qui leur incombait sur place. Arguments qui se fondaient sur un règlement désormais aboli. L'administrateur refusa d'abord d'en prendre acte. Puis J. Taschereau les refuta dans une lettre personnelle datée du 31 mars.

Cette lettre débutait par la phrase suivante : « La déclaration que vous m'avez faite lundi dernier m'a semblé si peu dictée par la réflexion que j'ai eu l'honneur de vous annoncer que je vous écrirais dans l'espoir que votre réponse écrite serait tout autre que votre réponse verbale ». Puis l'administrateur général ajoutait, non sans acidité, qu'il avait cru rendre service à son collaborateur en le plaçant dans la situation d'être utile à la Bibliothèque, « dont le personnel ne recevait de sa part qu'un insuffisant concours ». Les vérifications effectuées permettaient, en effet, de constater qu'il n'était communiqué par semaine que trois à quatre manuscrits orientaux seulement. Or, Renan ne pouvait prétendre à 3 000 francs de traitement pour cette seule occupation dont les autres fonctionnaires du département avaient d'ailleurs la charge plus que lui-même, puisqu'il ne « prenait son service qu'à midi et demi ». Sans doute, jusqu'au mois de juin 1854, en collaboration avec Léopold Delisle, Renan avait exactement rédigé les bulletins du « Saint-Germain latin[1] ». Mais, depuis cette date, il avait laissé ce soin à son collègue et rien ne pouvait donc le détourner d'entreprendre le travail qui lui était demandé. Enfin J. Taschereau citait l'exemple d'autres fonctionnaires du Département des Manuscrits qui s'étaient proposés pour établir les fiches d'ouvrages conservés au Département des Imprimés et il rappelait l'article 25 du règlement qui l'autorisait à exiger un tel concours, dans le cas de nécessité pressante. L'administrateur concluait par ce trait un peu dur : « Il est fort moral de ne pas prétendre à un gain sans travail ».

Le 4 avril, Renan envoyait une réponse à l'administrateur

1. Fonds de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

général. Son goût passionné de l'indépendance ne l'empêchait pas d'être fort timide et lui faisait préférer une controverse par écrit à toute discussion verbale. Sans méconnaître les inconvénients d'une telle résistance, on ne saurait d'ailleurs trop admirer la souplesse de dialectique, la piquante habileté, la respectueuse mais ferme énergie avec lesquelles Renan répliqua aussitôt à son administrateur général :

Paris, le 4 avril 1859.

Monsieur l'Administrateur général,

Je regrette vivement que l'empressement avec lequel vous avez cru devoir rompre, lundi dernier, l'entretien que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous au Département des Manuscrits, ne vous ait point permis d'entendre les raisonnements que j'avais à vous présenter, et surtout une proposition qui vous eût prouvé du moins mon extrême désir de conciliation et de paix. Je le regrette d'autant plus, que la lettre que vous m'avez adressée le 31 mars, et que j'ai reçue le 1er avril, renferme de nombreuses erreurs de fait et plusieurs reproches que je ne saurais accepter. Entre tant d'assertions inexactes, dont chacune exigerait de longues rectifications, je n'en citerai que deux, Monsieur l'Administrateur général, pour vous faire sentir le peu de confiance que méritent les rapports qui vous ont été transmis. — Le chiffre que vous assignez par semaine aux communications orientales faites au département des Manuscrits devrait être décuplé pour être exact : M. Reinaud vous l'attestera. — Quant à ce que vous m'apprenez du zèle de mon savant confrère, M. Léopold Delisle, pour continuer à mon défaut le catalogue du fond latin de S. Germain, c'est là pour moi une véritable énigme. Comment M. Léopold Delisle peut-il collaborer encore à un travail auquel il n'a jamais pris part, et dont tous les bulletins, depuis le premier jusqu'au dernier, ont été faits par moi et écrits de ma main à l'époque où j'étais attaché au Catalogue des Manuscrits?

Cet exemple, facile à vérifier prouve, M. l'Administrateur général, la complète fausseté des renseignements que vous avez cru pouvoir accepter et le droit que j'ai d'y opposer une dénégation formelle. Quant à ma conscience, à laquelle vous faites appel, elle était avant votre lettre et elle est encore parfaitement tranquille. Loin que la crainte de ne point acquitter ma dette envers la Bibliothèque me soit jamais venue, je vous avoue, Monsieur l'Administrateur général, que souvent j'ai cru faire un acte de sérieux dévouement à la science, en gardant des fonctions qui sont loin de compenser, par leurs avantages pécuniaires, le temps que j'y donne. En me trouvant, au bout de huit années d'un service assidu de tous les jours, en possession d'un traitement qui ne s'est élevé que par de très lentes augmentations à 3 000 francs, j'ai éprouvé plus d'une fois un mouvement de satisfaction

intérieure, surtout quand j'ai vu l'opinion publique expliquer la modestie de ma situation par l'élévation de mon caractère, mon éloignement pour les sollicitations importunes, mon indépendance et ma fierté.

Je devais cette protestation, Monsieur l'Administrateur général, à ma dignité blessée par quelques passages de votre lettre : « Les employés d'un grand établissement, quelle que soit leur affectation à tel service en particulier, peuvent être appelés pendant la durée du travail, à concourir à tel autre service ». J'éprouve le plus vif regret, Monsieur l'Administrateur général, de ne point partager une telle opinion. Il n'a pu entrer dans la pensée de personne de diminuer la considération nécessaire à des fonctions, qui, bien que modestes, sous le rapport du titre et des émoluments, touchent aux plus hauts intérêts de la science, mettent celui qui les remplit en rapport avec les savants de l'Europe entière et ont toujours été occupées par des hommes justement estimés. Or cette considération nous manquerait le jour où nous ne serions plus que des salariés sans attributions spéciales, pouvant être indistinctement employés à des besognes utiles sans doute, mais sans portée scientifique. Le principe de l'exacte délimitation des services, nécessaire dans toutes les branches de l'administration, l'est surtout dans les fonctions littéraires, dont la nature est particulièrement délicate, puisque le caractère de l'employé, sa distinction, sa renommée, son talent, sont ici des conditions essentielles. Pour moi, Monsieur l'Administrateur général, je le déclare hautement : mon titre d'employé au département des Manuscrits me rendait fier, quand je songeais que je le devais au libre choix du Conservatoire, qu'il me faisait le collègue de savants illustres, qu'il me mettait en position de rendre des services scientifiques à des hommes éminents de tous les pays. Mais si M. le Ministre de l'Instruction publique, seul juge de la qualité des fonctions qui relèvent de lui, m'apprenait que ce titre n'est plus ce que j'avais cru, qu'il m'oblige à des services dont ni l'étendue ni la mesure ne peuvent être connues d'avance, il ne dépendrait pas de moi de garder des obligations incompatibles avec le respect que je me dois à moi-même. Car si la fonction garantie, quelque modeste qu'elle soit, n'humilie personne, il n'en est pas de même de l'emploi non défini. Une retraite motivée par des considérations que l'Europe savante apprécierait serait de mon devoir, le jour où les fonctions que je remplis perdraient à mes yeux le seul attrait qui m'y attache, je veux dire, leur caractère noble, distingué et libéral.

Vous m'assignez, Monsieur l'Administrateur général, l'article 25 du Règlement. Il m'est impossible d'admettre que cet article offre une base sérieuse à la prétention qui m'attacherait pour des mois au département des Imprimés. L'article en question mentionne expressément le *cas d'urgence* et stipule deux garanties dont il ne paraît pas que dans le cas présent on ait tenu compte, je veux dire l'avis du Conservatoire et l'assentiment des Conservateurs du Département. J'ignore si ces deux garanties ont disparu en droit par suite du décret

qui a réglé la nouvelle organisation. Mais si les garanties sont enlevées, il est clair que la partie onéreuse de l'article susdit ne peut subsister, l'intention du législateur n'ayant été de lier les employés que dans les limites tracées par ces deux garanties.

Certes je ne refuse pas d'admettre, Monsieur l'Administrateur général, que les départements se doivent un mutuel échange de complaisances et de bons offices. Ce principe, je l'ai pratiqué plus largement qu'aucune autre personne de la Bibliothèque, M. Reinaud excepté. Cent fois MM. les Conservateurs et employés du Département des Imprimés, pour suppléer au manque d'un orientaliste, sont venus me demander des renseignements qui souvent ont exigé de moi de longues recherches. Je ne me suis arrêté que le jour où le travail qu'on réclamait de moi a été si considérable, que je me serais trouvé bien plutôt l'employé oriental du Département des Imprimés, que du Département des Manuscrits. Et même à ce moment, tel a été mon désir de prouver l'esprit de bonne confraternité qui m'anime, que j'étais prêt à accepter un arrangement qui m'eût imposé en dehors de mes fonctions habituelles un travail dont une personne moins dévouée que moi aurait certainement hésité à se charger.

L'arrangement dont je parle, Monsieur l'Administrateur général, et que je vous aurais proposé lundi dernier, s'il vous avait plu de l'écouter, était celui-ci. Nous avons habituellement parmi les lecteurs du département des Manuscrits un vieux rabbin polonais qui, pour une faible somme, se serait chargé de l'inventaire en question. Ses bulletins auraient été dans la forme extrêmement imparfaits; j'aurais revu soigneusement chacun d'eux, puis on les eût copiés sur des cartes en omettant les caractères hébreux que j'aurais transcrits de ma main. J'estime que cela eût exigé de moi un travail de huit ou dix jours. On avouera, je crois, qu'il était difficile de pousser plus loin les limites du bon vouloir.

C'est avec douleur, Monsieur l'Administrateur général, que j'ai vu naître ce conflit, et je n'y donne suite que pour obéir à l'impérieux devoir de ne pas laisser abaisser entre mes mains des fonctions que j'ai acceptées comme honorables.

Agréez, Monsieur l'Administrateur général, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très obéissant serviteur,

E. RENAN

P. S. — Il est encore deux malentendus dont je ne puis m'abstenir de donner l'explication. La contradiction entre les deux entretiens que j'ai eu l'honneur d'avoir avec M. l'Administrateur général, le samedi 26 mars et le lundi 28 mars, s'explique d'elle-même. C'est dans l'intervalle de ces deux entretiens que j'ai pu prendre une idée exacte de l'étendue du travail qu'on désirait et que M. l'Administrateur général m'avait présenté d'abord comme tout à fait sommaire.

Quant à la déclaration que M. Reinaud aurait faite de ma part le lundi matin à M. l'Administrateur général, M. Reinaud ne se rappelle aucun passage de sa conversation qui ait pu avoir le sens que suppose la lettre de M. l'Administrateur général.

A elle seule, la suggestion d'en appeler au vieux rabbin polonais pour établir les cartes dont la rédaction lui était importune, constitue, de la part de Renan, une trouvaille qui méritait qu'on la rappelât. Aussi bien, dans cette lettre, le raisonnement semble parfois trop subtil et la menace d'une démission est exagérée. Mais il s'agit de Renan et l'on ne saurait regretter ce témoignage de résistance morale, d'orgueil légitime, de malice et de naïveté pratique sinon profonde. La conviction s'y exprime à nu qu'il formulait depuis 1848, confondant le traitement d'un fonctionnaire avec quelque pension littéraire : l'État doit à tout savant une place pour lui assurer une quiétude indispensable. Quant à sa thèse relative au caractère exclusivement scientifique de son rôle, rue Richelieu, elle allait prendre, grâce à lui, une autorité qui, depuis lors, fut souvent invoquée par d'autres bibliothécaires dont ni l'œuvre ni le talent ne justifiaient la prétention. Et ce fut la cause de malentendus dont pâtit longtemps le service du public.

Sans doute, J. Taschereau voulut-il faire un exemple. Il demeura insensible à l'émotion, à l'adresse et à l'esprit dont son éminent collaborateur témoignait dans sa réponse. Jugeant toute réplique susceptible de compromettre son autorité, il envoya le 5 avril au conservateur des Manuscrits orientaux une note brève où les faits se trouvaient résumés. Elle se terminait de la sorte : « Si aujourd'hui même M. Renan ne s'est pas mis au travail attendu de lui depuis longtemps, il ne restera plus à l'administrateur général qu'à porter les faits à la connaissance de M. le Ministre et à prendre ses ordres. Il espère encore que M. Renan ne le mettra pas dans cette pénible obligation ».

Mais Renan ne céda pas et, le lendemain 6 avril, l'administrateur général expédia au Cabinet du ministre Rouland la correspondance échangée avec son collaborateur, en l'accompagnant d'un bref commentaire.

Puis le 7, J. Taschereau se ravisa. Par une lettre nouvelle

il saisit le ministre du rapport que Reinaud, conservateur des Manuscrits orientaux, venait de lui faire verbalement : tout d'abord, Renan n'avait pas contesté le droit que l'administrateur général avait de lui demander un concours exceptionnel et s'était proposé de suggérer simplement un moyen autre que celui dont il était question pour exécuter rapidement sa tâche. Mais « ayant vu depuis lors M. de Sacy », qui appartenait au groupe des « réfractaires » et dont les attaches avec le *Journal des Débats* étaient connues, Renan avait complètement modifié sa réponse. On pouvait donc escompter un éclat public et il importait que le ministre réfutât en pleine connaissance de cause les assertions contenues dans la lettre du 4 avril. J. Taschereau poursuivait ainsi :

« A (l') époque où la Bibliothèque se considérait comme un État dans l'État, chaque département voulait être un canton libre et indépendant dans la fédération. Chaque conservateur entendait être le maître absolu dans son service. Alors un conservateur pouvait dire à l'administrateur de la Bibliothèque en lui montrant le seuil de son département : « Au delà de cette porte, monsieur, vous êtes le maître, mais ici je suis chez moi ».

Et J. Taschereau, invoquant les textes, rappelait au ministre que le nouveau règlement avait transféré au profit de l'administrateur général les pouvoirs de l'ancien Conservatoire, qu'il était le chef, qu'au surplus les conservateurs responsables du département auquel appartenait Renan n'avaient élevé nulle objection contre le fait de voir provisoirement confier à celui-ci une tâche autre que celle dont il avait normalement la charge. Ernest Renan montrait d'ailleurs trop d'estime pour ses fonctions présentes et insuffisamment vis-à-vis de celles qu'il avait autrefois remplies ou qu'on le priait d'exercer jusqu'à nouvel ordre. J. Taschereau terminait sa lettre en rappelant au ministre que jamais Renan ne signait la feuille de présence (étant donnée son heure d'arrivée rue Richelieu) alors qu'il ne s'y serait pas « trouvé en mauvaise compagnie, puisque des fonctionnaires comme MM. de Wailly, Hase, Reinaud, Claude, Léopold Delisle et Michelant y apposaient leur nom tous les jours ».

Ce fut le 13 avril que la réponse du ministre de l'Instruction

publique parvint à la Bibliothèque. Toutes les preuves que J. Taschereau avaient accumulées pour démontrer que Renan ne pouvait règlementairement refuser d'obéir, y faisaient l'objet d'un savant commentaire et d'une entière approbation. Il y était spécialement rappelé par le ministre que Renan se trompait en arguant du rôle que le Conservatoire avait joué autrefois comme « corps délibérant et administrant ». Cette assemblée ne formait plus qu'un Comité consultatif et l'administrateur général possédait seul le droit d'initiative et de direction. Puis le ministre marquait sa surprise que Renan se crût diminué par la tâche qu'on l'avait invité à exécuter. Quant à la proposition faite par lui de se substituer un vieux rabbin polonais pour rédiger des cartes qu'il réviserait ensuite, elle ne semblait pas devoir faire l'objet d'un sérieux examen. La dépêche ministérielle se terminait par l'affirmation que le droit pour le ministre de nommer et de contrôler les employés de la Bibliothèque ne pouvait leur enlever leur caractère « noble, distingué et libéral », que l'Europe savante n'était pas intéressée dans la question et que s'il ne montrait pas de parti pris, Renan cèderait à de nouvelles observations et qu'il renoncerait à « la singulière transaction de l'emploi du vieux rabbin polonais ».

Le même jour, J. Taschereau communiqua au conservateur responsable du département, M. de Wailly, la lettre ministérielle pour que celui-ci la lût immédiatement à Renan. Il espérait que « la réflexion et les conseils de son chef amèneraient ce dernier à envisager la question sous son vrai jour. »

Le 15 avril, par la voie hiérarchique, l'administrateur général reçut une réponse indirecte, que Renan rédigea pour s'épargner l'audience, que rien ne pouvait plus lui faire désirer.

Paris, 15 avril 1859.

Monsieur et savant confrère,

Vous m'avez communiqué hier une lettre de M. le Ministre de l'Instruction Publique, destinée à mettre fin à un désaccord qui s'est élevé entre l'administrateur général et moi. La lettre de M. le Ministre tranche la question administrative, et je reconnais que les explications que M. le Ministre a jointes à sa décision préviennent plusieurs des conséquences sur lesquelles j'avais cru devoir insister dans ma lettre du 4 avril. D'un autre côté, M. l'administrateur général m'ayant

laissé apprendre par notre confrère, M. Franck, que s'il avait été mieux informé des difficultés du travail qu'il me demandait, il ne l'aurait pas exigé de moi, la cause immédiate du litige se trouve par là complètement écartée. Voulant témoigner du désir que j'ai de garder des fonctions auxquelles je suis fort attaché, témoigner de ma déférence envers des collègues dont l'amitié m'est chère, je crois devoir écarter les souvenirs pénibles d'un débat que mes explications, si elles avaient été écoutées, auraient peut-être évité.

Agréez, Monsieur et savant confrère, l'assurance de mon respectueux attachement.

E. RENAN

On ne pouvait rompre avec plus d'adresse et mieux saisir le prétexte que J. Taschereau avait su faire naître. L'administrateur général avait, en effet, le désir secret de résoudre un conflit, dont il mesurait les inconvénients pour la Bibliotèque comme pour Renan et lui-même. Le ministre lui avait donné raison; ce résultat importait seul à ses yeux. L'ensemble du personnel comprendrait. Il s'agissait désormais d'aplanir le terrain, sans froisser l'amour-propre d'un éminent collaborateur. Aussi J. Taschereau souligna-t-il d'abord que Renan se rendait à la réfutation officielle de ses objections initiales. Il prescrivit ensuite que celui-ci reprendrait « les bulletins relatifs au fonds latin de Saint-Germain-Sorbonne », puisque le catalogue sommaire des livres hébreux présentait pour lui des difficultés que d'autres hébraïsants, moins savants d'ailleurs, avaient chance de n'y pas trouver. Décision qui, dans ses termes, ne comportait pas le plein oubli de l'incident. Chez l'administrateur général comme chez son subordonné subsistait la cicatrice de piqûres cuisantes.

Quelques semaines plus tard, en effet, Renan, sollicita la faveur de rédiger à nouveau le catalogue des fonds syriaque, sabéen et éthiopien, au lieu de reprendre celui du fonds latin dont il avait été chargé pendant plusieurs années. Conciliant, J. Taschereau donna l'autorisation qui lui avait été demandée : il s'agissait de réviser les articles du répertoire imprimé au XVIIIe siècle et de traiter toute la série nouvelle. En juin, Renan fit connaître à son chef direct, M. Reinaud, que la première partie de son travail serait terminée avant son départ en vacances, c'est-à-dire le 1er septembre.

Or trois mois s'écoulèrent après cette date, sans que Renan

eût même commencé de refondre les articles anciens. Bientôt, autre fantaisie imprévue, il suggéra qu'un Allemand, en résidence à Paris, M. Zotenberg, traitât sous sa direction les manuscrits éthiopiens. Cette collaboration, selon lui, procurerait un gain de temps des plus appréciables[1].

L'administrateur général, cela va sans dire, convoqua Renan le lendemain dans son cabinet, en présence du conservateur chef du département, M. de Wailly. Il ne lui dissimula pas sa déception, lui déclara qu'il ne lui avait jamais demandé de désigner à l'administrateur général ni un vieux rabbin polonais, ni un Allemand pour effectuer le travail dont il était chargé, que s'il ne pouvait rédiger le catalogue du fonds éthiopien, lui seul devait en prendre la responsabilité, puisqu'il s'était offert pour l'établir et que, sans insister sur ce point, lui, J. Taschereau, le pressait d'en finir avec les fonds syriaque et sabéen avant le 1er octobre suivant.

Cette entrevue désagréable eut lieu le 22 décembre 1859 et, le 29, le Comité consultatif en prit acte, comme le prouve le procès-verbal de la séance. Trois mois passèrent encore sans que Renan revisât une notice ancienne ni établît un bulletin nouveau. Il promettait seulement de terminer le fonds syriaque pour le 1er novembre. Mais il n'était plus question du fonds sabéen.

Dès la réception du rapport où cette situation se trouvait exposée, le 28 mars 1860, J. Taschereau réunit dans son cabinet les conservateurs qualifiés, MM. de Wailly et Reinaud, puis il fit appeler Renan lui-même. Celui-ci s'entendit alors déclarer qu'ayant choisi la tâche qui lui incombait, il était d'autant plus tenu de réserver à la Bibliothèque le petit nombre d'heures qu'il y passait; qu'en conséquence, il avait le devoir de dire franchement s'il entendait remplir les obligations d'un employé. Alors Renan, sans aucune vivacité et avec une parfaite politesse, répliqua qu'il n'avait jamais reconnu ni au ministre, ni à l'administrateur général le droit que l'un et l'autre s'étaient arrogé l'année précédente puis, se levant soudain, il ajouta qu'il n'entendait pas accepter la position qu'on prétendait lui faire. Comme J. Taschereau surpris le priait de lui confirmer cette déclaration par lettre, Renan se retira

1. J. Taschereau dut s'y résoudre par la suite, ainsi qu'on l'a vu page 762.

en affirmant que, si l'administrateur général voulait bien lui écrire, il ne manquerait pas de répondre. On devine la singularité de la scène et le jeu des personnages.

J. Taschereau adressa donc à M. de Wailly une note succincte pour résumer le nouveau débat et pour l'inviter à convaincre Renan de ne pas persévérer dans son attitude. Deux jours passèrent, puis, le 2 avril, le conservateur chef du département transmit à l'administrateur la lettre suivante qui « n'était pas telle qu'il l'aurait désirée. » :

Paris, 2 avril 1860.

Monsieur le Conservateur,

La réflexion ne m'a pas amené à modifier les déclarations que j'ai dû faire à M. l'Administrateur général dans la conversation de samedi, déclarations dont la lettre de M. l'Administrateur donne au reste une idée inexacte et incomplète.

J'ai promis, il y a deux ou trois mois, en votre présence, d'avoir terminé le catalogue des manuscrits syriaques et sabéens pour le mois d'octobre; en votre présence aussi M. l'Administrateur agréa ce terme. Je serai en faute si au mois d'octobre je n'ai pas achevé le susdit catalogue; mais je ne peux admettre que l'Administration m'adresse jusque-là des reproches sur la manière dont je distribue mon travail; une telle exigence transformerait les fonctions que j'ai acceptées en un travail à la tâche qui ne saurait me convenir.

Agréez, Monsieur le Conservateur, l'assurance de mon profond respect.

E. RENAN

Nul ne pouvait s'y tromper. Sans refuser son concours, l'auteur de la lettre entendait se soumettre uniquement à des règles qu'il prétendait se fixer lui-même. Renan, somme toute, refusait de remplir exactement des fonctions déterminées. En 1851, le savant bienveillant et le chef paternel que fut Naudet lui avait promis une indépendance dont J. Taschereau ne pouvait plus s'accommoder, puisqu'il prétendait obtenir de son personnel une collaboration permanente et utile aux intérêts immédiats du public. Le conflit entre deux conceptions opposées devenait évident. Les questions de détail mises à part, il importait pour le résoudre, ou bien que J. Taschereau tînt compte de la valeur éminente dont son subordonné donnait des preuves de plus en plus indiscutables dans ses travaux, ses ouvrages personnels

et lui trouvât un emploi sans rapport avec les besognes courantes de la Bibliothèque, ou bien que Renan se soumît, sinon résignât ses fonctions. Peut-être eût-il fallu aussi que deux hommes de lettres dont l'un l'emportait déjà de beaucoup sur l'autre, ne se trouvassent pas administrativement en présence. Bien plus la nature libre et frondeuse de Renan ne pouvait qu'être insupportable à J. Taschereau, homme d'ordre et d'autorité jusqu'aux extrêmes.

L'administrateur général préféra donc, le 6 avril, saisir le ministre du nouvel incident et, posant la question comme s'il se fût agi d'un fonctionnaire indiscipliné, dépourvu de tous mérites exceptionnels, il demanda la révocation de Renan pour refus obstiné de service.

Le 16, Rouland convoqua J. Taschereau dans son cabinet et lui reprocha d'avoir trop longtemps fermé les yeux sur la faute la plus grave, c'est-à-dire. Sur l'inexactitude permanente de son subordonné. Les autres griefs n'étaient qu'accessoires. Aussi dès le 21, l'administrateur général invita-t-il M. de Wailly, à obtenir que Renan signât désormais chaque jour la feuille de présence comme Léopold Delisle et ses collègues, puis comme eux, effectuât six heures de séance quotidienne.

C'était aggraver l'incident. Tels les Bretons affranchis de leur foi première, Renan entretenait au fond de lui-même une exécration ingénue contre toute contrainte, si légitime fût-elle. Sans doute allait-il au delà des limites sages en revendiquant pour lui le droit d'échapper aux obligations de ses collègues. Il méconnaissait non moins les nécessités d'un service public, dès lors qu'il refusait de se plier à tout effort suivi, à toute collaboration continue. Mais, sous la souplesse taquine et l'ironie voilée des raisonnements, Renan restait sincère. Il y avait de la noblesse dans son opposition. Un caractère comme le sien méritait qu'on le comprît et sa supériorité était digne qu'on l'adaptât aux contingences, sans heurts inutiles ni froissements mesquins. Quelque valables que fussent ses raisons d'impatience, J. Taschereau aurait dû faire preuve d'un esprit plus large, d'une humeur moins sévère et s'épargner ainsi la lecture de la lettre que le conservateur chef du Département des Manuscrits lui transmit le 2 mai :

Paris, 29 avril 1860.

Monsieur et savant confrère,

Vous m'avez communiqué le 21 avril dernier une lettre par laquelle M. l'Administrateur général vous chargeait de m'inviter à signer chaque matin à dix heures la feuille de présence et à consacrer exclusivement au service de la Bibliothèque les six heures que durent les séances de chaque jour. Cette lettre, Monsieur et savant confrère, après l'incident qui s'est passé il y a un mois et que j'avais lieu de croire terminé, m'a causé un grand étonnement. Une telle insistance à ramener sans occasions nouvelles des sujets de pénibles explications, a quelque chose de blessant pour moi; comme d'ailleurs je n'ai aucun motif de tenir à mes fonctions, si elles ne restent honorables et compatibles avec la nature délicate de mes travaux, mon désir et mon intention première, après la communication que je reçus de vous, furent d'abandonner un emploi auquel il semble qu'on veut enlever son caractère libéral. Je ne le fais pas cependant, plusieurs de mes amis, pour des raisons que je n'ai pas à exposer ici, m'ayant persuadé que c'est un devoir pour moi de ne pas donner ma démission dans de telles circonstances. Je vais seulement, pour répondre aux reproches impliqués dans la lettre de M. l'Administrateur général, vous présenter quelques explications sans lesquelles ma conduite en tout ceci pourrait prêter à des malentendus.

L'extrême modestie de la fonction que j'occupe à la Bibliothèque Impériale, la modicité du traitement qui y est affecté et qui peut à peine passer pour une indemnité, n'ont jamais été à mes yeux des motifs pour la quitter. Pas une fois, même quand une telle prétention eût été justifiée, je n'ai demandé que ma position, pour me servir du langage administratif, fût améliorée. Cette place n'était pas pour moi une place ordinaire (si je l'eusse envisagée comme telle, il ne m'eût peut-être pas convenu de la garder); en continuant à la remplir, je faisais preuve d'une indifférence pour les récompenses extérieures, que je croyais d'un bon exemple. Le sens élevé que j'y attachais relevait ce qu'elle avait d'humble; j'aimais à voir l'étonnement que causait aux savants étrangers son apparence subalterne, et, par moments, j'étais fier d'un oubli qui attestait au moins ma réserve et mon désintéressement. Mes fonctions d'ailleurs me plaisaient : elles me permettaient d'être utile à des savants de toutes les parties de l'Europe; elles m'offraient des facilités pour la continuation de travaux qui, au jugement de quelques personnes, font honneur à mon pays. Aussi y portais-je mieux que le genre d'assiduité qui se constate par une signature; j'y portais l'amour de nos belles collections, un zèle soutenu pour en faire jouir le monde savant, un constant effort pour acquérir les connaissances spéciales qui en révèlent le prix. J'ai fait mieux que de les garder oisivement durant six heures; je les ai fait fructifier. La feuille de présence, Monsieur et cher confrère, est muette sur de tels services; mais tant de dédicaces, de préfaces savantes, de témoignages de toute sorte attestant la reconnaissance des travail-

leurs me paraissaient des marques meilleures de la satisfaction du public. Je me refusais à croire qu'on voulût retirer au Cabinet des Manuscrits le caractère de noblesse et de distinction qu'il a depuis des siècles; je ne pouvais penser que je manquasse à mes devoirs en continuant l'esprit des époques brillantes et libérales où la Bibliothèque occupait un si haut rang parmi les établissements scientifiques, sans que personne puisse dire assurément qu'elle fût pour cela moins bien administrée. Admettre un moment que le but de tant de réformes fût de réduire à un cadre purement administratif un établissement dont la gloire résulte en grande partie du mérite des savants qui y sont attachés; supposer qu'il pût venir à l'idée de personne d'y appliquer ces idées étroites de règlement uniforme qui ne sauraient convenir aux choses de l'esprit, et qui seraient fatales en particulier dans un département exigeant des aptitudes aussi variées que le nôtre; prêter à qui que ce soit sans preuves évidentes cette opinion erronée que des qualités de simple exactitude matérielle suffisent à elles seules pour faire l'utilité d'un établissement qui touche aux plus grands intérêts de l'ordre intellectuel : c'étaient là des pensées auxquelles je ne devais point m'arrêter. J'avais en outre des précédents qui m'encourageaient à persévérer dans la manière dont je comprenais mes devoirs. MM. les conservateurs-adjoints, qui par leur science et leurs beaux travaux jettent tant de lustre sur notre département, seraient tenus, soit qu'on les considère comme soumis à l'ancien règlement, soit qu'on les regarde comme régis par la loi nouvelle, d'être présents tous les jours pendant six heures à la Bibliothèque. Qui a jamais songé à rechercher si ces hommes éminents remplissent bien strictement une telle obligation? On a senti avec justesse que le règlement devrait dans ce cas être observé quant à l'esprit et non à la lettre. On a compris que l'assiduité du bibliothécaire qui fait valoir les trésors confiés à ses soins, et qui découvre les moyens de les augmenter, ne peut s'apprécier par heures et par minutes, qu'en réalité c'est sa vie qu'il donne à ses fonctions, puisque ses travaux hors de la Bibliothèque contribuent au progrès de la science, à la saine intelligence des intérêts de l'établissement, à la pleine satisfaction des savants qui viennent consulter nos dépôts et qui en y entrant veulent trouver des personnes qui connaissent leurs travaux, guident leurs recherches, fassent naître leurs demandes, préviennent leurs désirs.

C'est la dernière fois, Monsieur et savant confrère, que je vous écris pour une cause de cette nature. Je crois que tous ceux auxquels leur fortune, la faveur du public ou la possibilité qu'ils ont de supporter la pauvreté assurent l'indépendance, doivent faire tout ce qui est en leur pouvoir pour empêcher l'abaissement des places scientifiques. Mais il y aurait plus d'un inconvénient à prolonger des discussions sans résultat et qui, quelque froideur qu'on y apporte, nuisent toujours un peu au calme de l'esprit. Agréez, monsieur et savant confrère, avec l'expression de mes regrets pour les ennuis dont je suis

pour vous la cause involontaire, l'assurance des sentiments de haute estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur,

E. RENAN

Il serait vain de discuter les termes de cette lettre. Sa valeur administrative restait faible. Elle se fondait sur des arguments d'ordre plus sentimental que positif. Leur force, leur dignité s'imposent aujourd'hui davantage, parce que nous connaissons l'œuvre entière de Renan et que dans cette longue protestation s'affirme le savant, l'écrivain génial capable de tout sacrifier au but supérieur qu'il ne cesse de poursuivre. Non certes que le plus modeste bibliothécaire n'ait pas aussi le droit, le devoir même d'élargir et de perfectionner sa culture. Mais il ne saurait être légitime que le souci de son développement intellectuel l'autorisât à se soustraire aux obligations quotidiennes qu'exige le service du public. Seul un Renan pouvait se voir quelque peu dispensé d'une telle charge.

Dès le 30 avril, alors qu'il n'avait pas encore reçu communication de la lettre précédente, J. Taschereau était, du reste, intervenu une seconde fois rue de Grenelle. Dans un rapport très dur, il insistait auprès du ministre pour obtenir la révocation immédiate de son subordonné. Évidemment, les résistances du haut personnel, qu'il continuait à rencontrer contre les dispositions du décret de 1858, justifiaient à ses yeux une si rigoureuse ténacité. La moindre exception eût impliqué pour lui la pire des abdications. Au lieu de manœuvrer sans faiblesse, il dépassait la mesure.

Le même jour, Rouland décida de convoquer Renan pour le 3 mai, dans son cabinet, en présence de son chef direct M. de Wailly. Sur ces entrefaites, le conservateur du Département des Manuscrits reçut, avec quelque retard, la lettre du 29 avril précédemment reproduite. Il la communiqua sans délai, le 2 mai, à J. Taschereau, en lui faisant connaître que Renan jugeait vain de se rendre chez le ministre, avant que ce dernier eût pris connaissance de ses explications écrites. Dans le cas où M. Rouland jugerait opportun de lui assigner une autre audience, Renan se déclarait prêt d'ailleurs à s'y rendre, tout en prévoyant que ses explications verbales

ne s'écarteraient en rien de celles qu'il venait d'exposer. Renan ignorait d'ailleurs la menace qui pesait sur lui, car J. Taschereau ne lui avait pas fait part de sa proposition de révocation. Oubli, selon nous, regrettable, mais qui ne diminuait en rien la fermeté de caractère, dont ce simple employé doublé d'un grand homme donnait la preuve.

Par deux fois le même jour, l'administrateur général dut en conséquence écrire au ministre, d'abord pour lui transmettre la lettre du 29 avril, puis l'avertir d'un refus qui rendait l'audience inutile. Évidemment, son subordonné lui rendait pénible l'exercice de ses fonctions. Mais J. Taschereau connaissait Renan par expérience. Dès le premier jour il aurait dû faire preuve d'imagination et le traiter avec des soins particuliers. C'est à quoi finalement il préféra se résoudre. L'incident tourna court. L'opportunité d'une mission hors de France apparut comme le moyen le plus propre à calmer les fièvres et dissiper les rancunes. Le 28 juillet 1860, le ministre signa l'arrêté par lequel Renan obtenait un congé d'une année; Michel Bréal prenait sa place à titre de suppléant intérimaire. Peu après, en octobre 1860, commençait le voyage vers Beyrouth, l'antique Byblos, Tyr, la Palestine. Pathétique mission en Orient, au cours de laquelle Henriette trouverait la mort, tandis que son frère désolé en rapporterait la première esquisse frémissante de la *Vie de Jésus*.

Une année plus tard, l'Académie des Inscriptions présentait Renan pour la chaire de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège de France. Cet exemple fut imité bientôt par le Conseil de l'établissement et le 21 janvier 1862, sur la proposition de Walewski, ministre de l'Instruction publique, l'empereur nomma Renan professeur titulaire de la chaire.

L'espoir que Renan nourrissait depuis 1849 était ainsi réalisé. La veille, il avait reçu le titre de bibliothécaire honoraire et Bréal l'avait définitivement remplacé au Cabinet des Manuscrits.

On sait que, le 22 février suivant, sa leçon d'ouverture fut troublée par un tumulte extrême. Les catholiques le huèrent et les libéraux l'acclamèrent, bien qu'ils ne lui pardonnassent pas d'avoir accepté un poste officiel du gouvernement impé-

rial. Si bien que, le 26 février, le cours fut suspendu par arrêté ministériel « sous prétexte que Renan avait exposé des doctrines injurieuses à la foi chrétienne et de nature à produire de regrettables agitations ».

Des jours, des mois, deux années finalement passèrent sans que Renan pût obtenir l'autorisation de reprendre ses leçons. Puis, le 23 juin 1863, la *Vie de Jésus* parut avec un succès prodigieux, tome I de l'*Histoire des Origines du Christianisme.* Cependant Renan se répandait dans les milieux politiques et littéraires, entrait en rapports avec le prince Napoléon et la princesse Mathilde, participait au dîner Magny et méditait, si le gouvernement le destituait, de poser sa candidature au corps législatif dans un quartier radical de Paris[1].

Victor Duruy, devenu ministre de l'Instruction publique, voulait évidemment lui retirer ce prétexte. Déjà, dans les premiers mois de 1862, J. Taschereau avait été chargé de pressentir Renan et de lui proposer de revenir rue Richelieu avec des avantages sensibles. Il s'agissait de réorganiser le Département des Manuscrits et, grâce à des économies budgétaires réalisées par la suppression de deux emplois, de créer un poste de conservateur sous-directeur adjoint, dont Renan serait nommé titulaire. Deux fois de suite, les négociations échouèrent. Le ministre ne paraissait pas d'ailleurs s'émouvoir des attaques dont Renan était alors l'objet. Il n'abandonnait pas la solution qu'il jugeait préférable à une bruyante destitution. Elle répugnait cependant à Renan plus que toute autre. Parmi les injures et les approbations véhémentes, il sentait croître sa popularité. Il ne doutait donc pas que le pouvoir dût compter désormais avec lui. Il gardait en outre le souvenir fâcheux des incidents qui avaient marqué la seconde période de ses services rue Richelieu. Sa constance naturelle fortifiée par un légitime orgueil le portait dès lors à ne pas quitter sa chaire du Collège de France, au prix d'un compromis qui le diminuerait.

Dans une forme obligeante, Renan finit par écrire à J. Taschereau pour lui exposer clairement les raisons de son refus :

1. Cf. *Renan* d'après des documents inédits, par Jean Pommier déjà cité.

Jersey. 3 septembre 1863.

Monsieur et cher Administrateur général,

Je reçois à l'instant votre lettre du 31 août. Permettez-moi d'abord de vous remercier pour les sentiments dont elle contient l'expression et dont je suis vivement touché. Vous savez combien je suis attaché à la Bibliothèque Impériale et en particulier au Département des Manuscrits. Quand vous me fîtes l'honneur de me parler pour la première fois de cette affaire, je n'eus à faire qu'une objection; mais je n'en dissimulai pas la gravité. En présence du règlement qui interdit le cumul des fonctions de la Bibliothèque avec un professorat, mon acceptation d'une place rétribuée à la Bibliothèque n'équivaudrait-elle pas à une démission de ma chaire du Collège de France? Or, je ne peux rien faire qui ressemble à une telle démission. Ce n'est pas que dans ma pensée, l'article du règlement qui interdit l'incompatibilité doive être maintenu dans toute sa vigueur. J'ai toujours cru que cet article, très juste en principe, souffrirait dans la pratique des exceptions, surtout quand il s'agirait des services spéciaux. Mais il existe; mon entrée au Collège ayant entraîné ma sortie de la Bibliothèque, ma rentrée à la Bibliothèque semblerait le signe de ma sortie du Collège, sortie à laquelle je ne peux aucunement acquiescer.

Je trouve donc, Monsieur et cher Administrateur général, de grandes difficultés à tout ceci. Verriez-vous quelque inconvénient à réserver la question jusqu'à la fin du mois de septembre, époque où je serai de retour à Paris? Croyez en tous cas, Monsieur l'Administrateur général, à ma vive reconnaissance et aux sentiments infiniment distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur,

E. RENAN

P. S. — N'étant pas encore fixé sur mon itinéraire de vacances, j'ose vous prier de faire demander mon adresse ultérieure à mon éditeur, Michel Lévy, dans le cas où vous auriez quelque nouvelle communication à me faire.

V. Duruy toutefois, ne se laissa pas convaincre. Il temporisa, puis, finalement, le 1er juin 1864, il soumit à l'Empereur trois décrets. Le rapport qui les précédait se résume ainsi : le gouvernement ne peut faire remonter M. Renan dans la chaire où il n'a paru qu'une fois; il convient de faire légalement cesser une situation anormale et d'appeler M. Renan à d'autres fonctions; c'est de la Bibliothèque impériale qu'il est sorti pour entrer au Collège de France; l'Empereur l'y ramènera, en lui confiant la place de conservateur sous-directeur adjoint au département des Manuscrits, laissée vacante

par le départ de N. Hase, qui occupe également une chaire à la Sorbonne et une autre à l'École des langues orientales vivantes.

Dans ce texte, un considérant devait froisser Renan au plus profond de lui-même : le ministre avait fait valoir que depuis 1862, le titulaire de la chaire touchait un traitement sans remplir sa fonction, anomalie contraire aux intérêts du service, à la bonne gestion des deniers publics autant qu'à la dignité même du savant qui était forcé de la subir!

Victor Duruy prit bien soin d'écrire à Renan une lettre personnelle pour lui faire part de la décision prise : la solution était honorable pour tout le monde, et les difficultés ne devaient pas se prolonger davantage... Pour des motifs d'ordre public, le gouvernement avait cherché une solution; l'Empereur lui donnait une compensation magnifique; ce n'était évidemment qu'un petit côté de la question, mais Renan remarquerait qu'il avait quitté la Bibliothèque impériale avec un traitement de 3 000 francs; il y rentrait comme conservateur adjoint avec le double, c'est-à-dire 6 000. Son savoir et ses talents ne pouvaient plus être utilisés au Collège de France; ils le seraient désormais rue Richelieu... »

Ce jour-là, Victor Duruy manqua de tact et de psychologie.

Renan le lui fit très vite comprendre. Il refusa, affirmant qu'il entendait conserver son titre de professeur au Collège de France, et il ajoutait : « Si jamais vous reprochez à un savant qui fait quelque honneur à son pays de ne pas gagner la faible somme que l'État lui alloue, monsieur le ministre, il vous répondra comme je vous réponds en ce moment et selon un illustre exemple[1] : *Pecunia tua tecum sit* ».

Le 5 juin, un article parut dans les *Débats* pour reconnaître que le trait de la fin était un peu vif. Renan l'avait écrit, mais ne le signa pas. Aussi, par un décret nouveau daté du 11 juin 1864 et pris à Fontainebleau, sa nomination fut-elle rapportée, cependant qu'il demeurait relevé de ses fonctions de professeur au Collège de France. Les crédits de la chaire avaient reçu une nouvelle affectation. Trois jours plus tard, en manière de protestation, Renan lança dans les *Débats* un appel pour défendre l'indépendance de

1. Pierre à Simon .

la pensée. Il ne fut pas entendu et, par la suite, un arrêté du 3 octobre, notifié le 10, lui attribua simplement, compensation dérisoire, une indemnité éventuelle et annuelle de 600 francs avec rétroactivité au 1er juin précédent et paiement en fin de chaque trismestre.

Renan n'était plus qu'un fonctionnaire destitué après tant d'autres. Il ne lui restait qu'à faire paraître la première partie de sa *Mission en Phénicie*, à arrêter le plan définitif de son *Histoire des Origines* et, sans nul appui officiel, malgré sa discrète requête au prince Napoléon, à repartir pour l'Orient, en attendant de devenir, comme Taine l'avait prédit, un des plus grands hommes de son siècle.

Le lien officiel qui existait entre la Bibliothèque et lui se trouva rompu définitivement. Célèbre désormais, Renan ne devait plus fréquenter notre grand dépôt qu'à titre de lecteur. Il y était venu durant les années difficiles de sa jeunesse. Il y retourna jusqu'à la fin de sa vie et lui légua, dernier souvenir, hommage splendide, la collection de tous ses livres. Certains de ses manuscrits mis à part, elle constitue depuis lors un fonds spécial qui porte son nom.

Le temps apaise les plus vives querelles et rapproche dans une commune justice ceux dont les idées s'affrontèrent sans bassesse au cours de leur destinée. Ainsi la mémoire des deux hommes que la discipline opposa, nous est devenue chère pour des causes différentes. La collaboration d'Ernest Renan au Cabinet des Manuscrits honore la Bibliothèque Nationale et l'œuvre qu'accomplit J. Taschereau, rue Richelieu, nous offre, aujourd'hui encore, maint exemple profitable.

P.-R. ROLAND-MARCEL

LE PREMIER ROMAN
D'ÉLÉMIR BOURGES

Élémir Bourges fut de ces rares écrivains qui, leur vie totalement vouée à l'art, ne veulent produire devant la postérité qu'un nombre restreint de titres. Il a trente-deux ans lors de sa première publication : *Le Crépuscule des Dieux* (mars 1884). Et celle-là ne sera suivie que par deux autres, après neuf ans *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent* (1893), vingt-neuf ans encore plus tard *La Nef* (1922).

Évidemment des œuvres de jeunesse avaient dû être sacrifiées. Une seule, *Sous la Hache*, vit le jour, en 1886, mais, elle aussi, d'une trop sûre maturité pour se passer d'antécédents; sur quoi cependant on n'avait jusqu'ici que des indices. Dans les conversations de Bourges paraissait à peine le vestige, dans le souvenir de ses plus anciens amis durait le regret, d'un roman détruit : *La Haine de Joël Servais.*

En 1924, un double en fut inopinément rapporté à Élémir Bourges. Il y avait cinquante ans qu'il l'avait donné par gratitude à une parente bruxelloise dont l'affection lui était un refuge; c'est à elle aussi que sont adressées les émouvantes lettres qu'on imprimera bientôt et qui éclairent toute cette période de début.

Bourges avait brûlé sa propre copie de *Joël Servais.* Quand lui fut rendu l'exemplaire de Bruxelles, il fit un geste de dédain mais n'en réclama point la suppression. Il était à quelques mois de sa mort (12 novembre 1925). Peu

après fut proposée l'édition complète de ses œuvres, que nous allons faire paraître[1] : Madame Élémir Bourges nous demanda, à quelques-uns qui avions connu la pensée de son mari, d'examiner avec elle le manuscrit retrouvé. De nombreuses pages illustraient la modestie du jugement porté par Bourges lui-même : « L'on verra là en germe toutes mes qualités futures, si j'en dois avoir. » Ne devions-nous pas permettre de saisir, dans leur précoce formation, sa souveraineté de style, son expérience de vivant supérieur? Déjà, par ce témoignage initial, se manifeste la classe d'un prodigieux esprit, l'un de ceux qui, à travers le moindre détail du monde, savent atteindre une parcelle révélatrice du total, et tel que, selon l'hommage de M. Paul Claudel, « à chaque siècle il en est ménagé trois ou quatre ».

Pourquoi cependant *Joël Servais* avait été condamné, on l'apprendra par les circonstances mêmes qui en accompagnèrent la composition, — et en même temps ce qu'a de plus particulier, dès qu'elle s'affirme, une vue de l'art destinée à être une vue de l'univers.

***

Une lettre du 11 août 1873 montre Bourges, à vingt et un ans, séduit par l'idée d'une courte nouvelle. Le 23 novembre, la nouvelle, qui devait avoir 30 pages, en a 180. Le 23 février 74, l'ayant achevée en six mois, il la lit à ses amis, qui prennent feu. Pour lui, il en ressent les imperfections; sur-le-champ il décide de la récrire. Néanmoins le reste de l'année se passe à des études techniques, de langage, de blason, d'histoire. Le 24 août, il accomplit son projet de quitter Marseille pour Paris. Son manuscrit est alors peu avancé, mais il possède une « réserve de mots et d'idées... Je n'ai plus qu'à mettre en œuvre les matériaux recueillis ».

Cependant la nouvelle devenue roman ne sera terminée que le 5 février 76; la seconde rédaction aura duré deux ans, mais sans cesse entrecoupée de recherches documentaires, et le travail d'écriture tient en trois mois (novembre-janvier). C'est maintenant une œuvre tout autre. Notamment l'épi-

1. A la librairie François Bernouard.

sode qu'on va lire, clef de l'intrigue et pièce de maîtrise, ne paraît avoir pris sa place que dans la dernière année.

L'histoire de Joël Servais est celle d'un adolescent de 1860 qui, à la lumière d'une passion foudroyante, découvre qu'en son cœur les sources de l'amour et de la haine sont affreusement mêlées. Dans une ville d'eaux où le hasard l'a conduit, il s'éprend follement, lui pauvre précepteur, d'une jeune aristocrate, et s'épouvante d'éprouver ensemble la faiblesse de se courber devant elle et la rage de la meurtrir. Longuement il scrute les origines de si étranges impulsions. Il les trouve dans les annales de sa famille, exhumées d'un cartulaire de couvent. C'est alors qu'il se raconte la tragique généalogie qui commence par ces mots : « Je descendais d'une race d'esclaves ».

Il se reconnaît accablé d'un double legs : du côté paternel, le sang des terroristes; par sa mère, la tradition de patiente fidélité aux seigneurs. L'implacable guerre que, deux générations plus tôt, se firent les bleus et les blancs, la rancune des serfs de Saint-Claude et le fanatisme des partisans bretons, ces fureurs adverses ont dans ses veines leur confluent et renaissent en une dualité qui le déchire. Sa mère jamais n'a consenti à le caresser, maudissant en lui le père de son père, Jean dit Gracchus, l'accapareur de biens nationaux, le massacreur qui hérita de Mont-Jouai. Si nous nous réduisons à donner ci-après la seule histoire de Jean Servais, c'est qu'elle est tout le présage de celle de Joël : petit-fils de ces deux inconciliables, Jean-Gracchus Servais et Josselin Madec, l'être n'est qu'un champ de bataille.

La première version animait seulement quatre personnages; le héros s'appelait Daniel : il changea ce nom d'un grand prophète pour celui d'un petit, et y ajouta celui d'un Servais, professeur de violoncelle qui, en Belgique, avait « assassiné » Bourges « d'un énorme concerto de sa composition ». Surtout, la chronique des Servais et des sans-culotte provençaux se développa en un récit presque indépendant.

Dans l'intervalle des deux rédactions, Bourges a fait de longues séances à la bibliothèque de Marseille, puis à la Nationale. Il dut découvrir à Marseille ce qu'il appelle « la piste de mes deux frères Payan », les responsables, l'un en Vaucluse,

l'autre à Paris, de la Terreur avignonnaise. Mais c'est à la Nationale qu'il acheva de débrouiller l'écheveau et de recueillir, au vif des pièces originales, le dernier stimulant (1er au 6 février 1875).

Il n'est pas indifférent de savoir avec quel enthousiasme il lut, en mars 1874, le *Quatre-vingt-treize* de Hugo, alors dans sa nouveauté. Si son goût pour des archives d'égorgement s'y trouva exalté, il concevait autrement la péripétie et, plus raffiné d'honnêteté, pouvait reprocher au poète des peintures faites à trop grande distance. Bourges met aussi parmi ses dieux l'auteur des *Chouans* et, à partir de mars 1875, il aura pour ami, chez Coppée, l'auteur de l'*Ensorcelée*.

Sans doute ces aînés lui confirment-ils ses penchants. Il semble qu'on voie croître sa prédilection pour la partie du roman qui replonge la fiction dans une réalité mémoriale : là, en effet, le vrai mène par le monstrueux à l'imaginaire; là, se satisfait, dans le romancier, un don, peut-être non moins profond, de grand chroniqueur; Bourges avait la minutie scupuleuse des visionnaires. Outre les *Papiers trouvés chez Robespierre*, il put consulter deux histoires de la Révolution avignonnaise publiées en 1844, l'une par Charles Soullier, l'autre par l'abbé J.-F. André, et probablement les Recueils de pièces formés par Grasson[1]. Il dit lui-même n'avoir pas avancé un détail qui ne soit historique.

Tous les terroristes dont il fait des comparses de son drame y paraissent à leur juste place, dans leur rôle et leur caractère, sans déformation d'un trait, ni d'une attitude : Agricol Moureau (l'oncle du jeune Viala), Claude et Joseph Payan, Rovère, Jourdan Coupe-Têtes, Tiran de l'Isle, et les juges de la Commission populaire : les avocats Bénet et Barjavel, le président Meilleret, le menuisier Ragot, le canut Fernex, le faible Roman-Fonrosa, sinistres pourvoyeurs que domine la plus sinistre figure du conventionnel Maignet.

Même fidélité aux événements, tandis que les vivifie, projeté entre les faits crûs et inertes, le courant romanesque : et les soixante-trois guillotinés de Bédouin, et l'affreuse statistique des exécutions d'Orange avec le pari qui l'accom-

1. On peut prendre une idée de la documentation spéciale dans un petit ouvrage récent : Gautherot, *Le drame d'Orange*, Avignon, 1926.

pagne, et le camp de Monteux, et le passage des fédérés marseillais emmenant un délégué d'Avignon, sont aussi véridiques que la lettre où Claude Payan adjure Roman-Fonrosa « de n'avoir d'humanité que pour la patrie ». Une attaque de brigands au Pontet, réelle, devient un accident dans la carrière de Gracchus, fictive : l'histoire avait retenu cette sombre soirée, où, dans une cave, le jeune Gras fut contraint de tenir la lampe pendant qu'on fusillait son père; mais le voyant savait seul le détail du repas des hommes masqués et leur dialogue « dans une langue inconnue » puis « en provençal ». Les archives avaient livré la topographie et le cruel cérémonial du Tribunal d'Orange, mais le romancier relate les contractions d'âme. Rien qui ressemble moins à ce que l'on convient d'appeler roman historique : ce n'est point ici une manie d'oripeaux qui se donne cours, ni la liberté que procurent à l'imagination les époques lointaines; mais, à force d'exactitudes, un versant de l'humanité se découvre, — celui, qui toujours inquiétera Bourges, où il voit se rencontrer les cruels et les mystiques.

Toute l'aventure de Joël tourne autour d'un conflit de l'hérédité. Sur ce point de physiologie la science de Bourges est également scrupuleuse : il passe des jeudis dans la bibliothèque de l'École de Médecine, à étudier l'atavisme des sentiments. Préparant Joël à se tuer d'un coup de pistolet, il se renseigne aussi sur les blessures des armes à feu. Toute une érudition, au surplus, qui lui est nécessaire, non pour l'utiliser, — mais pour savoir : pour se sentir maître de la matière qu'il meut.

Par-dessus tout, est authentique la communion de l'écrivain avec ses personnages : « Comme j'étais à guillotiner ma pauvre marquise, dans la soirée de samedi dernier, j'ai été pris de la plus violente émotion, et j'ai fondu en larmes, tout naïvement. » Cet accès, et les saignements de nez qui suivent pendant deux jours, lui ont « fait oublier la phrase, point encore écrite », qui les provoqua : « Ainsi moi, je saurai qu'il y a là une scène très émouvante, trop émouvante, hélas : elle a fait comme ces acides qui rongent le vase où ils sont contenus, et coulent... Et puis le malheur, c'est que la parole ne rend jamais tout ce que l'on sent, le meilleur reste

au bout de la plume... Je ne sais si les grands génies ne sont tels que parce qu'ils ont le pouvoir de traduire exactement toute leur émotion — sans qu'il en reste rien — ou si, pour eux aussi, il y a un *au-delà*; en ce cas, il doit être bien beau. Je tâcherai pourtant de me bien tordre l'âme jusqu'à la dernière goutte... » (28 novembre 1875.)

***

Mais Bourges lui-même alors ne savait pas à quel point il s'était enfoncé dans l'époque de Joël : il n'en put sortir aussi tôt que sa créature.

Tandis qu'il ramenait au jour l'affaire des frères Payan, ce qui d'abord ne devait être que des matériaux du livre commença d'être aimé pour soi-même; il restait un puissant attrait dans ces dossiers d'horreur; s'y livrer entièrement n'avait pas été permis à l'occasion d'un récit qui ne cherchait là qu'un point de départ : maintenant il fallait un autre ouvrage dont ce fût tout l'objet, une seconde fois il fallait imaginer, et pour leur plein développement, les conflits des passions dans l'ombre du couperet. Un nouveau roman, *Sous la Hache*, va reprendre ce qu'avait de plus valable le premier, et l'effacer.

Joël fini, Bourges se retrouve tout désemparé; il lui semble avoir perdu sa raison d'être : « Il me fallait rapprendre à penser et à sentir comme moi-même, après avoir senti et pensé comme Joël. « Ce n'est pas impunément qu'il pouvait dire : « J'ai véritablement vécu en 1793... » Dès qu'il a lu à ses amis son roman achevé, il s'écrie : « J'ai une démangeaison terrible de faire ma Grande-Jacquine. » Voilà (15 mai 76) le thème de *Sous la Hache* qui a définitivement pris corps : émanation de Joël, et qui l'évincera, comme Joël avait fait déjà pour un prédécesseur.

Maints personnages, maintes scènes de *Sous la Hache* sont empruntés à l'épisode révolutionnaire des Servais (notamment la séance du tribunal, les surprises de convois, la mort de Jéhoël, la figure de madame Yseut, la trahison de Margaï) : or, cet épisode était le pivot du roman. Le publication d'un des deux récits rendait l'autre impossible.

Au reste, rien ne répugnait à Élémir Bourges comme la nécessité, ayant traduit un rêve en œuvre, d'avoir à le précipiter dans le monde des contrats. Plutôt que de faire antichambre pour Joël chez des éditeurs, il préférait se replonger dans un autre rêve d'œuvre. Déjà son livre, pâlissait à ses yeux : pour l'homme dont toute la vie est création, c'est un passé abandonné que l'avant-dernière création. « Ce qui m'ennuie le plus, c'est que je n'ai aucun zèle pour mon roman fini, et que la guerre de Vendée m'absorbe exclusivement. Je me remue à contre-cœur pour Joël. » (6 août 76) Coppée et Barbey d'Aurevilly s'emploient à faire accueillir *Joël* par des journaux; Bourges déclare : « Il m'ennuie tellement de m'en occuper que même dans les lettres c'est mon cauchemar. » Le 11 mars 77, verdict de condamnation : « Si cela continue, j'aurai fini *Ne touchez pas à la Hache*[1] avant que Joël ait paru, et alors je ne sais trop si je publierais ce dernier, malgré qu'il ait de bonnes parties. »

Plus mystérieusement : chaque œuvre nouvelle rendra Bourges étranger, hostile même, aux précédentes. Mécanisme de goût et dégoût successifs, normal chez un artiste intransigeant. Il condamne un Hier qui l'enfermerait. Il en perd, pour partie, la mémoire, et rares sont les Byron qui se rappellent tous leurs vers. Ce qui sort de l'esprit ou l'offense, c'est la forme de vie qui faisait l'intérêt d'une phase à présent dépassée. Chez Bourges, la coupure est d'autant plus irrémédiable qu'il travaille moins à un commerce avec les hommes qu'à une avance sur une secrète voie personnelle. Pour cet incroyant d'allure religieuse, nulle entreprise qui ne ressemble à une crise de conversion exigeant un holocauste.

***

Dès ce premier lâcher d'êtres sur le monde, l'être en qui Bourges met sa complaisance bondit aux pires extrémités des fureurs romantiques. La lueur des révolutions illumine tout de suite les régions ou Élémir Bourges cherche une vérité explosive. D'emblée s'esquisse ce dogme implicite de la catastrophe, qu'on peut dégager de son œuvre. En tous ses livres

1. Titre primitif de *Sous la Hache*. Balzac déjà l'avait abandonné.

la destinée, ayant saisi les héros sur des cimes, les laisse au fond de gouffres. Là, toutes choses, comme l'héritier des Servais, naissent de la calamité. Finalement le Prométhée de la *Nef* partira, lui aussi, d'une ancienne défaite, mais qui fut celle de la terre entière. C'est que la catastrophe tire des hommes leur cri total, les jette au bout de leurs possibilités; c'est aussi que, devant ce penseur fidèle à Héraclite, l'univers se montre sous l'aspect d'un cataclysme incessant. Dans les ressorts de ses drames, dans la fatalité par quoi tout instant n'est que drame, paraît le caractère irréductible de l'univers à ses yeux : d'être hagard.

Pessimisme sans doute, ou nihilisme, de qui amassa et confronta les savoirs séculaires. Et réaction la plus violente contre la platitude de la vie quotidienne.

A vingt et un ans, parlant de sa vocation, il écrit : « Je me suis mis aux pieds ce boulet d'or; et j'aime mieux mourir de ce métier que vivre des autres. » Il raconte qu'au sortir d'un concert, où il avait entendu une symphonie de Beethoven, il se sentit tellement « exalté... au-dessus de toutes les misérables préoccupations humaines » qu'il choisit, « pour y vivre, un art » qui le maintînt dans ces zones souveraines. Dès lors percent ses mobiles essentiels : élection de la forme d'existence qu'il reconnaît pour la plus haute, consomption de l'être dans l'œuvre. A l'heure où lui est révélé le pouvoir transfigurateur de l'art, il s'écrie qu'il veut une cellule réservée dans cet habitat de choix. Et telle fut, en effet, l'une de ses incontestables créations.

« Les rêves seuls, écrira-t-il, valent la peine que l'on vive. » Sa vie ressemblera à une longue école du rêve auprès des maîtres de cette science enivrante et dangereuse. Écolier, il s'éprenait de l'héroïsme cornélien, comme font d'ordinaire les jeunes Français : le chevaleresque est un chemin par où l'enfant cherche le sublime. A dix-huit ans il recevait du *William Shakespeare* de Hugo son culte des hiérarchies spirituelles.

Il demeure dans Marseille jusqu'à l'été de 1874 auprès d'une mère qui l'aime sans le bien comprendre, et tout opprimé par une ville et une existence trop étroites pour ses songes. Il y prend à jamais l'habitude de fuir dans les livres. Il ne

cessera plus de dévorer des récits farouches, de se « soûler de champs de bataille », de chercher l'humain le plus valable dans le plus discordant. Dès qu'il cède au besoin de créer, il se donne des spectacles de furie.

Non cependant que ce soit vœu gratuit ou construction artificielle : le drame l'attendait avant d'être attendu par lui. Sur la route de sa naissance s'amoncelait le mélange de fastueux et d'insolite, dont son œuvre devait être toute marquée.

Sa mère, pour raisonnable qu'elle parût, restait le témoin, la narratrice d'apparats et d'aventures que vers le milieu du siècle elle avait côtoyés en Bohême et en Hongrie. Parmi des bruits d'homicides elle avait rencontré son futur mari et leurs fiançailles s'étaient décidées entre des fusillades. Les tragédies de palais, les décharges de révolutions, les emportements, dont l'écho éclatera sans cesse parmi les contes d'Élémir Bourges, l'atmosphère même d'une Illyrie où jamais il ne mit le pied, c'est dans les souvenirs de ses parents qu'il les avait connus. Sur son berceau s'étaient penchés de surprenants personnages, qui y jetèrent ce prénom rare, où peut-être, à travers la consonance slave, survit un vieux titre arabe. Puis, à dix-neuf ans, il avait assisté aux fusillades de la Commune marseillaise, pâle réplique sans doute, pour lui, des inoubliables évocations maternelles.

Un monde semblable, il le redemandera désormais aux livres où il achève d'apprendre comment promouvoir la vie à un drame spirituel ininterrompu. Aussi sa première œuvre, comme fera la dernière, surgit-elle pour que se transpose en significations profondes sa réserve de véhémences.

A quinze ans commence la consommation de bibliothèques et de cabinets de lecture où, par cette fièvre patiente qui fut son privilège, il deviendra l'homme qui connaît tous les livres et que pas un ne rebute. De bonne heure il se passionne pour les mémoires, les pièces d'archives, les gazettes des tribunaux : on ne goûte pas à ce point, dans Eschyle, Ezéchiel ou Shakespeare, la littérature de choc, sans éprouver le tourment de recourir aux matériaux bruts, ceux où la sauvagerie du fait suscite l'énergie de l'expression.

Il va vivre une infatigable enquête. On a souvent cité

le mot de Mallarmé : « Quand Bourges a une minute à perdre, il relit l'Encyclopédie. » Ce qu'aux vastes répertoires de l'espèce un Bourges réclame sans fin, c'est une surabondance de recoupements, une provision d'indices sur l'homme-drame. Il y poursuit des curiosités de naturaliste et des compassions de médiateur, cet esprit dont toute l'activité tend à constituer une biologie de l'esprit, et qui se fait une science à défaut de meilleur remède.

Certes, s'accorder à son siècle était bien la dernière chose dont il se fût glorifié. Néanmoins il est l'enfant du siècle de l'histoire; on lui voit la même inclination qui poussa aussi bien Stendhal à prendre son prétexte dans les chroniques italiennes et les causes célèbres, que Michelet à reconnaître le mythe dans les origines du droit et Hugo ou Wagner à faire jaillir un chant nouveau des légendaires récemment exhumés par des philologues.

La rigueur du savant, qui est toujours celle des grands artistes, se manifeste dans le soin qu'il a et du document ou du « cas », et de l'outil. La vision qui lui est propre exige une accumulation préalable de touches extrêmement précises[1]; une longue file d'indications démasque soudain l'image totale. De chaque détail qu'il utilise, fût-ce les parties d'un vêtement ou d'un mobilier, l'attirail d'une fête ou les vaisselles d'une table, il lui faut une notion d'inventaire, et la désignation en termes de métier : alors les traits des figures et les accessoires du cadre parviennent à une égale force de réalité qui leur permet de réagir les uns sur les autres. A cet égard, *Joël Servais* est fort instructif : dans les *Oiseaux* ou le *Crépuscule* il ne serait pas difficile de relever des tendances au culte de la beauté immobile, au pittoresque, parfois inerte, de Flaubert et des Parnassiens; *Joël* et *Sous la Hache* montrent sans mélange comment une certaine passion pour les formes et les styles décèle et dessert l'appétit frénétique d'une certaine vie.

RAYMOND SCHWAB

1. Dès ce premier essai, Elémir Bourges marque sa personnalité jusque dans la ponctuation, nous l'y respectons soigneusement.

LA HAINE DE JOËL SERVAIS

Je descendais d'une race d'esclaves.

Le père de Jean — mon bisaïeul — était un pauvre paysan, serf du chapitre de Saint-Claude, en Franche-Comté; sa cahute placée au pied de la Joux-Devant, en pleines montagnes, faisait face à l'abbaye de Grandvaux, unie à celle de Saint-Claude. Il labourait un maigre champ, nourrissait une vache, par licence spéciale, dans les pâturages de l'abbaye, et pendant ces terribles hivers où tout disparaît sous la neige, il sculptait et tournait des objets en buis et en corne qu'il allait vendre ensuite à la ville. Il n'avait d'autres voisins que les moines. Sa femme, grande et robuste montagnarde, passait en barque sur le lac les visiteurs qu'attirait l'abbaye.

Le 16 juin 1765, jour des S. S. Servais et Protais, un jeune gentilhomme frappa à la porte et demanda le batelier. Mais le serf était à Saint-Claude, et la femme, malgré sa grossesse avancée, se mit en devoir de passer le voyageur. A peine étaient-ils au milieu du lac, qu'elle fut prise des douleurs, et accoucha dans le bateau. Pareille aventure arriva à la mère de ce chevalier Paul qui fut vice-amiral sous Louis XIV. Le fils de la lavandière de Marseille, venu au monde dans la traversée entre le port et le château d'If, avait eu pour parrain le gouverneur même du château, Paul de Fortia. Le marquis Philibert de Mont-Jouai connaissait l'anecdote; par un caprice de bonté, il voulut aussi tenir sur les fonts l'enfant qu'il avait vu naître. Ce jeune homme, un peu parent de l'abbé, venait d'avoir lui-même un fils, et était encore dans la joie; l'enfant, baptisé dans son beau château du Dauphiné, avait

été nommé Jean-Renaud. Le fils du paysan, reçut les noms de Renaud-Jean-Gervais. Il y eut un petit festin où le père fut invité. Quelle aventure! Le marquis se montra fort gai, but à l'enfant. Ce dernier n'avait point crié pendant le baptême. Philibert en conclut qu'il serait bon courtisan, comme l'avait été le chevalier Paul dont on cita le trait, en l'admirant : il fit confire sur les arbres une partie des oranges de son jardin, lors d'une visite de Louis XIV à Toulon.

A partir de ce jour, la famille fut plus heureuse. La lapidairerie était un des revenus de l'abbaye; le bon abbé confia au serf des pierres précieuses qu'il taillait pendant les hivers. Le marquis annuellement leur faisait tenir quelque argent dont on se procurait des hardes. Jean Gervais encore tout petit, guidait les visiteurs dans la caverne où le lac de Grandvaux se dégorge, et attrapait parfois la pièce de 24 sols. De plus on avait la desserte, un peu de sel, quelques fagots ramassés dans les bois, et en tout temps la bénédiction de l'abbé. Aussi le serf portait-il tous les mois une chandelle à saint Michel et il en allumait une autre dans la hutte pour *son serpent.*

Un jour du mois de mai 70, l'avocat Christin de Saint-Claude entra dans la chaumière pour faire ferrer son cheval, car il avait encore une longue traite à fournir. Tandis que le serf se mettait à l'œuvre, après avoir frappé sur l'enclume les trois coups qui resserrent la chaîne du Diable, emprisonné par saint Bernard dans une des montagnes du pays, — M. Christin se reposait au seuil de la hutte. Jean Gervais jouait devant lui avec un large sceau de cire qui pendait à des lacs de soie. Surpris, M. Christin examina le parchemin, puis il poussa un cri d'étonnement. Ce furent de longs pourparlers; mais le serf n'y entendit goutte; bref M. Christin emporta le tout.

On connaît le célèbre procès soutenu par les 12 000 serfs de Saint-Claude contre les chanoines séculiers; ce procès, qui dura cinq années, était à ce moment en cours d'être jugé au Parlement de Besançon. Or, le parchemin en question n'était autre qu'un titre de 1390 par lequel Guillaume de La Baume, abbé de Saint-Claude, reconnaissait avoir vendu aux habitants le terrain qui s'étend depuis Lons-Chaumois jusqu'à la

Suisse. Ces mêmes serfs que l'on y traitait en esclaves, en étaient donc les légitimes possesseurs, et les moines faisaient peser leur servitude sur un terrain qui n'était pas même leur propriété. Christin, ami de Voltaire, lui fit part de ce document, et celui-ci, joyeux d'accélérer la chute de ce régime féodal qui, disait-il, *subsiste encore derrière mon potager*, démontra l'usurpation flagrante dans ces suppliques et ces requêtes en faveur des serfs de Saint-Claude, dont l'Europe entière s'émut. C'est sur la phrase même qui faisait allusion à son père, que le vieux Jean Gervais Gracchus m'avait appris à épeler.

Cependant, on sut chez les moines l'histoire de la découverte. Le bon abbé vint à mourir; son successeur portant contre le serf telle accusation qu'il lui plut, feignit qu'il avait dérobé plusieurs des pierres précieuses qui lui avaient été livrées. L'innocent fut saisi au corps malgré ses protestations, et enfermé à l'abbaye. L'abbé lui-même, lors d'une fouille qui fut faite dans la chaumière, en enleva tous les papiers. Il avait répondu impitoyablement aux supplications de la mère de Gervais. La vache fut vendue, l'on vécut de pain noir et de racines. L'enfant faisait quelques fagots de buis qu'on lui achetait à Saint-Claude à la fabrique d'ouvrages au tour; puis il se mit à braconner; mais une nuit, il fut surpris pêchant aux truites dans le lac.

On le mit quelque temps au cachot; malgré ses cris, ses pleurs de rage, il était fouetté chaque jour.

Cette humiliation lui laissa un souvenir ineffaçable. Il perdit toute sa gaîté, devint morose et taciturne; la vue d'une robe de moine le faisait frémir et pâlir. Pour comble de malheur, à force de pleurer, la mère devenait aveugle; et c'est en vain que Gervais faisait ses trois lieues chaque jour, pour aller lui chercher dans la grotte de l'Ermitage l'eau Sainte-Anne qui guérit les maladies d'yeux. L'ermite eut pitié de l'enfant, et commença de lui apprendre à lire. C'est moi qu'il a guéri de la cécité, disait plus tard Jean-Gervais.

Ses progrès furent surprenants. Dès qu'il sut à peu près écrire, il s'ouvrit de son projet à l'ermite; il voulait demander au marquis son parrain la liberté « du pauvre père ». Gervais, sans l'avoir jamais vu, aimait et vénérait infiniment M. de Mont-Jouai. Les récits de sa mère sur la

bonté de ce magnifique seigneur le lui faisaient considérer comme un protecteur tout-puissant; les deux serfs respectaient en leur fils son filleul, et ne l'avaient jamais battu pour cette cause; enfin, ils s'entretenaient si souvent de ce marquis de Mont-Jouai que le petit Gervais avait cru pendant sa première enfance que c'était son portrait qu'il voyait sur les pièces d'or. L'ermite l'approuva, l'aida de ses conseils, et Gervais — il avait alors onze ans — composa une lettre touchante que l'ermite fit parvenir.

L'on compta les jours dans la hutte, ils s'attendaient à tout moment à voir reparaître le prisonnier; la confiance de Gervais finissait par gagner sa mère; mais le marquis entrant dans le ressentiment des moines, choqué peut-être de ce qu'un fils de serf sût écrire, fit enfin répondre par son intendant quelques lignes dures et hautaines. — Ils s'étaient faits les complices des ennemis du Roi et de l'Église, en leur livrant ce parchemin; ils devaient en subir la peine. L'abbé qu'ils attaquaient — l'enfant, dans son innocence, l'avait appelé le *méchant* abbé — était de ses anciens amis. Il ne fallait donc plus compter sur sa protection dans l'avenir, toute relation était rompue. Un dernier envoi de quelques louis accompagnait cette lettre.

La paysanne pleura longtemps; elle craignait que son fils n'eût offensé M. de Mont-Jouai, et d'abord redouta sa vengeance; puis elle regretta tous ses espoirs déçus, car elle avait rêvé pour cet enfant je ne sais quel splendide avenir, les récits que l'on avait faits du chevalier Paul lui ayant tourné la cervelle. Gervais pâlit affreusement en lisant la lettre; il se leva pendant la nuit, vola l'argent qu'il jeta dans le lac, puis, ne parla jamais plus du marquis.

Ils vécurent misérablement et sans M. Christin seraient morts de faim. On avait appelé un autre passeur sur le lac; il avait construit sa cabane non loin de la leur. Cet homme d'abord dur pour eux finit par les secourir en secret. Il apportait la nuit des provisions, prenant des précautions pour n'être point vu. L'enfant que l'on surveillait ne pouvait guère braconner; il commençait à tourner le buis, mais était encore malhabile. Quelques années se passèrent ainsi. Enfin la prison s'ouvrit pour le vieux serf, mais ses longues souf-

frances avaient encore affaibli l'intelligence de cet homme simple; et la mère était devenue tout à fait aveugle, après un pèlerinage aux reliques de Saint-Claude.

La misère avait mûri Gervais et la nécessité lui aiguisait l'esprit. M. Christin lui acheta une balle de colporteur, et l'enfant courut la montagne; sa jeunesse, son air pensif intéressaient en sa faveur; et il avait partout entrée franche; les femmes lui achetaient des merceries, des rubans, des aiguilles; et les hommes les livres interdits qu'il tirait d'un recoin secret de sa balle. Il marchait tout le jour, infatigable, et couchait à la belle étoile; rarement on le voyait rire; presque tous savaient son histoire et l'aventure du vieux serf; le bruit courait qu'il avait des intelligences avec les faux-saulniers. L'hiver, il le passait comme jadis son père, à sculpter le buis, et il acquit dans ces sortes d'ouvrages une étonnante habileté. Quand la cahute n'était pas ensevelie sous trente pieds de neige, il sortait, et cassait la glace du lac pour s'y baigner. Il lut beaucoup; il fut d'abord enthousiaste de Voltaire; il lui envoya à Ferney par l'entremise de M. Christin un gobelet sculpté et une lettre où il disait, parlant de la servitude qui durait toujours, car les chanoines avaient fini par triompher : *vous avez ébranlé l'arbre antique, le temps le déracinera*; mais une fois qu'il connut Rousseau, il s'y tint, le prit comme idole. Les transports de cette âme ardente devaient le séduire bien plus que l'ironie glacée de l'auteur de *Candide.*

Il advint que M. Christin, employant pour lui ses bons offices, trouva de quoi l'occuper à Saint-Claude. Gervais était fatigué de sa vie errante, mais ses parents et lui-même étant soumis à l'*esclavage réel* ne pouvaient quitter le Grand-Vaux sans le bon plaisir des moines qui refusèrent durement. Ce jour-là, sa mère aveugle, avec une admirable intuition, le devina, l'empêcha de sortir, — d'aller tuer dans la forêt l'abbé qui revenait de la ville.

Sa mère mourut, puis son père en 1787. Le chapitre invoqua l'incapacité des enfants à hériter, s'ils n'ont toujours vécu à la maison et à la table des parents, et mit la main sur le pauvre héritage.

Gervais s'enfuit et ne s'arrêta point qu'il ne fût hors des

terres de l'abbaye. Le droit de suite ayant été aboli par Louis XVI, il était dès lors réellement libre. Arrivé à Lyon, bien qu'il eût cheminé sans tenir de route assurée, il apprit par hasard, d'un postillon qui vint manger à son auberge, le mariage du marquis Jean Renaud de Mont-Jouai. Il conduisait le jeune couple, disait-il, au manoir de famille dans le Dauphiné. Gervais, d'abord étourdi de cette nouvelle, forma presque aussitôt la résolution de les suivre, et le moyen en fut bientôt trouvé. Le postillon le fit parler au voiturier qui chargé des bagages suivait à distance la chaise de poste, et c'est ainsi que Jean-Gervais arriva à Saint-Paul-Trois-Châteaux, où il résolut de s'établir. Cette ville, le siège d'un évêché suffragant de la métropole d'Arles, et la seule importante du Tricastinois, n'était qu'à deux petites lieues de la terre seigneuriale des Mont-Jouai.

Gervais se rendit plusieurs fois à Mont-Jouai avec sa balle sur le dos. Il salua de loin le marquis et sa femme, vendit quelques rubans aux filles de service et trouva moyen de tout visiter. Mais un jour, il survint en pleine agitation inusitée — les domestiques faisaient les dispositions de départ, une grande voiture attendait au bas du perron, et il aperçut la marquise fort pâle et qui pleurait silencieusement. Le père de Mgr. est mourant, lui dit une fille, et l'on ne sait si l'on arrivera à temps pour recevoir son dernier soupir. Un éclair de joie parut dans ses yeux; incapable de se contenir, il fit cadeau d'une pièce de toile à la chambrière fort étonnée et s'enfuit précipitamment. — En voilà un de crevé, s'écriait-il. Ah! si je puis un jour me venger du fils. Mais c'était le domaine surtout qui excitait sa convoitise. Leur tour ne viendrait-il jamais — et comme on lui avait volé son bien, ne pourrait-il pas aussi leur arracher, à ces nobles de malheur, ce beau château dont ils étaient si fiers?

Il se mit à introduire dans le Comtat, lequel appartenait alors au Pape, les écrits prohibés des philosophes et des économistes; la presse avignonnaise les contrefaisait aussitôt. La situation de Saint-Paul sur la limite des deux États en faisait le centre d'une contrebande très active : la police du vice-légat était sévère et soupçonneuse. Il fallait, pour passer au travers des soldats, machiner toujours des ruses nouvelles.

Gervais se passionna pour cette lutte; sa haine l'animait, le rendait inventif. Plusieurs fois, il ne dut son salut qu'à la fuite, mais il ne tardait pas à revenir, au hasard d'être encore surpris, et le trait piquant de l'affaire c'est qu'il manquait bien rarement — grâce aux intelligences qu'il avait — de faire parvenir au P. Mabil, inquisiteur pour la foi et chargé de le poursuivre, un exemplaire du libelle qu'il introduisait. Entre temps, il parcourait les campagnes, vendant comme autrefois ses petits livres, et prêchant la Révolution. Souvent il remontait dans le Haut-Dauphiné, le Graisivaudan, le Royanez, le Champsaur, le Briançonnais, tous ces rudes pays de montagnes lui rappelaient son Jura bien-aimé. Il y acquit une très grande popularité sous le nom de Jean Servais, car la prononciation du pays avait défiguré son nom. Parfois même il faisait des pointes encore plus haut, et c'est ainsi qu'en 1788 il se trouvait à Grenoble où il prit part à la Journée des Tuiles.

Il annonça le premier dans les campagnes la prise de la Bastille. Le délire fut universel. Les femmes et les jeunes filles l'embrassaient en pleurant de joie; on dansa des rondes autour de grands feux. Servais vendit des milliers de *Déclarations des Droits de l'Homme* et l'on retrouve encore, dans bien des fermes de la Drôme, ces pancartes sur deux colonnes, que sépare une pique coiffée du bonnet de la liberté. Il assista à la fédération de Valence, et de retour établit à Saint-Paul, de concert avec ses amis, les frères Payan, une société de Jacobins qui se tint assidûment en rapport avec la société mère. Il se mêlait de plus en plus à la politique. On remarqua que maintenant il s'éloignait le moins possible de Saint-Paul. Mais le château de Mont-Jouai restait désert; nul ne savait où était le marquis, quelques-uns le disaient en Bretagne, d'autres émigré, d'autres enfin à Paris. L'année 91 s'écoula au milieu des événements d'Avignon et Servais ne s'y épargna point. Il fut de l'armée qui assiégeait Carpentras. Il y tint tête à Jourdan et à Rovère; et quand les troupes du camp de Monteux furent rentrées à Avignon, il combattit encore leur influence. Il quitta la ville en novembre lors du meurtre de Lescuyer et du massacre de la Glacière, auquel il s'opposa vainement. Rovère et Jourdan étaient ses ennemis déclarés.

Il paraît certain qu'après le décret du 9 février 92 qui mettait les biens des émigrés sous la main de la Nation, il fit écrire à Paris par Claude Payan pour connaître le sort du marquis de Mont-Jouai; mais cette démarche ne semble pas avoir abouti. Il résolut alors d'aller voir lui-même, et se joignit quand ils passèrent aux fameux fédérés Marseillais. Il servait l'une des trois pièces de canon de ce bataillon historique qui a laissé son nom à *la Marseillaise*. Ils arrivèrent à Paris le 30 juillet 1792. La fièvre du Midi avait gagné Servais. Il fut pour l'*action*, toujours pour *l'action*. Le 10 août, délégué à l'Hôtel de Ville, quelques heures avant le combat, il s'écria devant Panis qui refusait des munitions : — Des balles, des cartouches, ou je me fais sauter la cervelle. Il fut présenté aux Jacobins à la suite de sa conduite, et reçut l'accolade fraternelle du président. Il allait se mettre en quête de Jean-Renaud, lorsqu'arriva une courte lettre de son ami Gras. — Madame Yseult, la jeune marquise, venait de s'installer au château de Mont-Jouai, *sans doute pour intrigailler*. Jean Servais partit aussitôt.

Il apprit tout en arrivant.

Jean-Renaud avait émigré à la suite de la découverte du Livre Rouge. Il avait été l'un des plus fougueux *Coblenciers* du Café des Trois Couronnes, brave, léger, plein d'illusions, et ne parlant qu'avec dédain des Jacobins, *tous gens à vendre dont pas un seul à louer*, disait-il quelquefois, en homme qui à connu le marquis de Bièvre. Sans pitié pour ceux qui tardaient à rejoindre la *France extérieure*, il avait envoyé au vieux M. de Lohennec, le père de sa femme, une quenouille et un fuseau qui arrivèrent dans le temps que celui-ci agonisait. M. de Lohennec, d'ailleurs tout pacifique, était de cette ancienne famille dont les terres et le manoir sont situés entre Guingamp et Tréguier, dans la mouvance du fief de R.... C..... Cette famille, jadis riche et puissante, déclinait et s'éteignait presque dans la pauvreté. De 1699 à 1768, elle avait eu successivement trois filles à Saint-Cyr. Le père de madame Yseult avait été Conseiller d'État, Avocat Général au Parlement de Bretagne, et l'un des quarante de l'Académie. Son admiration bien connue pour Montaigne et pour Rabelais avait déterminé la Compagnie en sa faveur, et cet élégant scepticisme

dont il avait donné la preuve en remplaçant la devise croyante et chrétienne de sa maison par *Martézé*, mot breton qui signifie : peut-être. Le mariage du jeune marquis avec une fille ruinée avait donc été un coup de tête, mais Jean-Renaud avait des passions violentes, un caractère impétueux, que la contradiction ne faisait qu'irriter. Le marquis Philibert, atteint au cœur dans son ambition, car il rêvait pour lui un mariage qui leur eût donné la duché déjà espérée par son père, en avait pris tant de chagrin qu'il en était mort, mais sans pouvoir maudire sa belle-fille, qui fut la seule à le pleurer sincèrement. Madame Yseult adorait son mari. Cette jeune femme timide et douce, était aussi bonne qu'elle était jolie, et pourtant Jean-Renaud, ce libertin damné qui s'amusait même aux servantes d'hôtellerie, en contait à toute femme et aux grisettes, n'avait pas tardé à se lasser d'elle. Il était des intimes du comte d'Artois, et mêlé à toutes les folies de ce prince, avec qui il faisait des parties de filles. Madame Yseult avait souffert en silence; d'ailleurs le marquis revenait à elle lorsqu'il était fatigué de ses maîtresses, et c'étaient des réconciliations passagères, si bien que lors de son départ pour l'émigration en septembre 90, il avait laissé sa femme enceinte. Madame Yseult était allée faire ses couches à Lohennec et y avait vu mourir son père, âgé et infirme. Les lettres du marquis étaient de moins en moins fréquentes; madame Yseult, n'avait d'autre consolation que le petit Pons (VIIe du nom). Enfin, après un long silence, elle eut des nouvelles de son mari, au début d'août 92, il avait été fait prisonnier non loin de Thionville que les émigrés assiégeaient, il s'était échappé malgré ses blessures; mais, repris par des paysans, il avait été envoyé à Troyes, et la Commission militaire l'avait banni à perpétuité avec défense de rentrer dans le territoire sous peine de mort. Il s'était alors retiré en Suisse, à Genève. La marquise, effrayée de la guerre qui s'allumait en Bretagne et menacée par la municipalité hostile de Guingamp, avait résolu de l'aller rejoindre; mais tout à coup, arrivée à Lyon, elle avait changé de dessein sans aucun motif apparent, et s'était réfugiée au manoir de famille où elle vivait solitaire, le cœur brisé par une affliction secrète, toujours en deuil et ne s'occupant que de son enfant.

Les patriotes de Saint-Paul, bien éloignés d'en pénétrer la cause, rattachèrent l'arrivée de madame Yseult à une conspiration royaliste dans le Midi, et Servais, naturellement prévenu contre elle, se promit de redoubler de surveillance, ne doutant point que la Marquise ne commît bientôt quelque imprudence, telle qu'il la pouvait désirer. Outre qu'il exécrait tout ce qui portait le nom de Mont-Jouai, le riche domaine lui tenait encore plus au cœur. La femme au bourreau; la terre pour lui. Et il s'indignait avec Gras, contre ces coïons de Saint-Claude, qui enfin délivrés, avaient borné leur vengeance à brûler quelques vieilles reliques du patron de l'Abbaye.

Servais prit aussitôt ses précautions pour que, lors de la vente, Mont-Jouai ne pût lui échapper. Le colporteur enrichi par sa contrebande, avait osé l'un des premiers, acheter des biens nationaux en dépit de la défiance plus grande que partout ailleurs sur les confins d'un État où régnait le Pape. Dès octobre 90, il avait acquis l'abbaye d'Aiguebelle, vendue nationalement, et quelques autres terres de moindre importance, tandis que les paysans étonnés se disaient : *a trouva la cabre d'or*; il a trouvé la chèvre d'or. Servais revendit le tout à la Bande Noire. Il fit ainsi d'énormes bénéfices qui lui permirent de concentrer ses efforts autour du château. La mouvance de Mont-Jouai était entourée d'abbayes, *remparts et fortifications contre la colère du ciel*, ainsi que parlaient les actes de donation, fondés par les pieux marquis, dans les vastes forêts qui bornaient leur domaine. Ces *remparts* se tournèrent contre eux; dès que les abbayes furent nationalisées, Servais les acheta : mais des brèches s'ouvraient encore dans le cercle dont il entourait le château; d'immenses garrigues incultes jouxtaient les terres du marquis; Servais en négocia l'achat avec une habileté de maniaque, et fit si bien ses diligences qu'il se trouva maître en fort peu de temps de toute la lisière de Mont-Jouai. Du haut de ces collines, ses yeux plongeaient sur ce château fameux dans toute la Provence et qu'il enserrait lentement; puis, bientôt séparant de la lisière tout ce qui faisait des pointes trop avancées dans le pays, il se réserva de bonnes frontières, cours d'eau, forêts, pâtis incultes, et vendit par lots les champs et les vignes. Les bénéfices qu'il réalisa payèrent largement le grand terrain qui lui restait.

Mais à présent, son but apparaissait à découvert. Il y avait dans son attente une sorte d'insolence hautaine. Car il était constant que ses acquisitions ne lui seraient utiles que s'il possédait un jour Mont-Jouai; l'on s'étonnait de l'indifférence de la marquise; tout le pays sentait que la lutte était engagée. Un jour, comme Gras plaisantait sur cette étroite bande de terrain courant le long de ce vaste domaine, Servais lui dit : — C'est la corde au cou, et je saurai l'en étrangler. Ce mot fut connu, commenté; l'on sut aussi que Claude Payan, alors administrateur de la Drôme, lui ayant offert des fonctions publiques, Servais s'était défendu de cet honneur, alléguant qu'il serait plus utile à Saint-Paul. Il était facile de voir qu'il voulait rester aux aguets et surveiller la Mont-Jouai. De fait, la tranquillité du château commençait à l'exaspérer. Il n'y voyait rien qu'une preuve de la profonde habileté de son adversaire. Il compta longtemps sur la mort du Roi, pour amener quelque manifestation imprudente et brusquer ainsi le dénouement. Le 21 janvier, une bande de forcenés vint hurler sous les fenêtres de Mont-Jouai; mais les grilles étaient fermées, les persiennes closes. La troupe finit par se disperser. On crut voir la main de Servais dans cette provocation et le bruit en courut à son désavantage.

Cependant, la contre-révolution éclatait dans le Midi avec une force terrible et tout parut désespéré. A Grenoble, à Marseille, les fédéralistes triomphèrent, les royalistes marseillais réussirent à s'emparer d'Avignon. Lyon et le Midi semblaient au moment de se joindre; et les municipalités faisaient publier hautement de s'inscrire pour marcher contre la Convention. Servais, dans ces instants critiques, déploya beaucoup de courage et de fermeté. Sans désespérer de la chose publique, il rallia autour de lui les patriotes apeurés, imposa par sa fière attitude aux contre-révolutionnaires de Saint-Paul, et maintint toute une partie du Midi *électrisée d'aristocratie.* Il rentra dans Avignon avec l'armée victorieuse de Carteaux.

Il en repartit aussitôt, frémissant de joie; pour le coup, c'était bien fini, le château s'était compromis; il avait cru trop vite au triomphe de la *bonne cause.* Des officiers de l'armée de Marseille y avaient logé pendant quelques jours

et il y avait eu des fêtes. Les jeunes gens, échauffés par le vin, avaient donné la chasse à deux valets de ferme jacobins, et les ramenant au château, les avaient obligés de boire à la santé de Louis XVII. Le récit de ces hommes prouvait que la plus dégoûtante aristocratie régnait à Mont-Jouai; des cocardes tricolores avaient été foulées aux pieds et le drapeau blanc arboré, comme aux banquets de l'Autrichienne; dans leur haine, ils ajoutaient d'ignobles mensonges représentant la Mont-Jouai *animant l'orgie avec Castellane.*

Servais tenait donc sa vengeance; mais il ne fut pas sitôt arrivé que l'Assemblée primaire de Paul-les-Fontaines (car Saint-Paul était le vieux style) le nomma son commissaire pour aller voter l'acceptation de la Constitution. Une députation lui vint notifier cet honneur. — Ton civisme a été si remarquable, dit le président, que toi seul es à la hauteur pour représenter dignement les sans-culottes de Paul-les-Fontaines. Tout son dessein était déconcerté, mais refuser eût été dangereux et il partit aussitôt pour Paris, en dissimulant sa colère.

Payan avait été nommé juré du Tribunal Révolutionnaire; ce fut chez lui que Servais descendit. Il vit pour la première fois Robespierre à cette fête du 10 août, l'une des plus belles de la Révolution; mais sur sa demande, Payan l'amena chez Duplay et le présenta à Maximilien comme un partisan dévoué. Robespierre interrogea Servais sur le Midi; le dictateur prenait des notes, tandis qu'il parlait. Tout plein de sa marquise, Servais ne manqua pas d'en raconter l'histoire. — Ah, c'est toi, lui dit Robespierre, eh bien, tu m'as été signalé; — il finit par comprendre que Jourdan l'avait dénoncé; alors il s'emporta. — Quoi! c'était Jourdan Coupe-Têtes, le meurtrier de la Glacière, le chef avéré de la Bande Noire, le pillard qui avait, comme on dit, joué de la griffe partout, qui voulait jeter le soupçon sur les montagnards les plus purs! puis il précisa les accusations, parla de la terre de Gentilly que Rovère et Jourdan avaient eue pour 90 000 livres en assignats, alors qu'elle en valait 500 000, et enfin citant le propos de l'ex-marquise d'Egragois — M. Jourdan revient aux principes — il l'accusa de persécuter les patriotes, tout en affichant un jacobinisme exalté. Il s'arrêta frappé d'une idée;

un sourire de Robespierre acheva de l'éclairer, lui révéla quel personnage il avait fait, — il comprit que c'était Jourdan qui avait si bien pris son temps pour l'éloigner de Paul-les-Fontaines. Son ennemi, sans doute, convoitait Mont-Jouai; peut-être aussi que la marquise avait acheté sa protection. Alors il la peignit comme la plus dangereuse ennemie de la Révolution dans le Midi. » Et voilà une g... s'écriait-il, sans plus savoir où il était, dont les intrigues crèvent les yeux — et je dois le souffrir, et n'y pas plus toucher qu'à une ci-devant relique. « Tout porte à croire que Robespierre vit là en effet un danger; mais hésitant à assumer sur lui l'odieux des mesures qui devaient y remédier, il procéda par insinuations, fit entendre à Servais qu'il y aurait un moyen, et lequel, d'obtenir un décret de l'Assemblée. Celui-ci, saisissant cette idée avec joie, remit son départ; Payan acheva de l'éclairer sur les intentions secrètes de Robespierre; — et le 12 août 93, (vieux style), Gracchus Servais, — c'est ainsi que la veille il avait été baptisé par Anaxagoras Chaumette, — vint demander à la barre de la Convention, au nom d'une députation des commissaires des départements, l'*arrestation des gens suspects*. Cette motion fut appuyée par Danton et par Robespierre, mais ce n'est que le 17 septembre que l'Assemblée décréta la terrible *Loi des Suspects*.

Servais revint en toute hâte; la marquise n'avait pas quitté Mont-Jouai. Le jacobin s'adressa aussitôt au Comité de Surveillance de Paul-les-Fontaines. C'était ce Comité qui dans chaque commune dressait la liste des suspects; mais les modérés qui le composaient, se sentant soutenus par Jourdan et par monsieur de Castellane dont le père n'avait pas quitté Paul-les-Fontaines — sans toutefois refuser ouvertement, payèrent Servais de défaites qui prouvaient leur mauvais vouloir. Gracchus accusait la marquise de correspondre avec des émigrés; mais M. de Mont-Jouai banni pouvait-il être considéré comme émigré, etc... Ils élevèrent mille objections. Gracchus comprit et, furieux, les dénonça à Joseph Payan, lequel avait succédé à Claude comme administrateur de la Drôme. C'est alors qu'aveuglé par la passion, Gracchus commit une faute énorme. Il sortit du district, s'exposant à tout événement, et s'adressa au Comité de Valréas de qui la

marquise relevait aussi, mais ils refusèrent tout net d'un air à lui persuader qu'insister serait inutile. Il y eut une scène fort vive : on l'accusa d'abuser du pouvoir dont l'investissait sa qualité d'envoyé d'une assemblée primaire. Qu'avait-il fait depuis son retour? Accéléré la levée en masse? Réquisitionné des armes et des subsistances? Non! il battait monnaie avec la guillotine. Gracchus leur dit amèrement : — Je vois que c'est toujours Maury qui commande. — Maury, en effet, était né à Valréas. — Alors ils jetèrent le masque et s'avouèrent royalistes, hardiment, Gracchus étonné, commença à se repentir d'être venu. Il faut qu'ils soient appuyés, pensait-il. Il lui souvint tout à coup d'Agricol Moureau. Ce patriote bien connu venait d'être arrêté par Jourdan nommé commandant de la Gendarmerie de Vaucluse. Gracchus sortit, monta vite à cheval et piqua vers Saint-Paul, se reprochant le temps perdu et résolu, malgré la loi, à aller arrêter la Marquise; mais comme il allait rentrer sur le territoire de la Drôme, il se vit entouré de gendarmes et reconnut Jourdan. La résistance était impossible. — Ah bon! ils t'ont prévenu, lui dit-il — Gracchus fut conduit à Orange.

Joseph Payan s'occupa aussitôt de le délivrer; mais son autorité était nulle hors de la Drôme; s'il se fût risqué dans Vaucluse, Jourdan l'eût aussi arrêté. Ce fut le temps où régna la faction de Rovère et de ses créatures — Jourdan, Duprat, Tiran de l'Isle, Trie l'ex-chartreux, tous noms qui ont laissé des souvenirs dans le pays. Les amis de Servais et des Payan, Benet, Juge, Barjavel, Favier, Gras étaient réduits à fuir ou à se cacher. Moureau lui-même, transféré à la Conciergerie, ne parvenait point à recouvrer sa liberté; ou bien les accusations portées contre Jourdan tournaient à sa gloire : au début de l'année 1794, il se rendit à Paris, se disculpa aux Jacobins, où il reçut l'inévitable accolade du président, et revint, plus puissant que jamais, et se carrant dans son triomphe.

Gracchus se dévorait de rage. N'avoir été si près du but que pour voir au dernier moment toutes ses mesures rompues! Que devenaient cependant la marquise et le domaine convoité? C'est la Bande Noire qui l'achète, se disait-il; ils m'ont emprisonné pour avoir le champ libre — mais non : Jourdan est gorgé de dépouilles. Et alors Servais revenait à cette idée que

la marquise avait payé la protection du scélérat, ce qui se trouva presque véritable, car Jourdan avoua, au cours de son procès, avoir reçu 25 000 livres du marquis de Mont-Jouai, avec promesse de 200 000 s'il parvenait à sauver le château de la vente, jusqu'après les événements. Gracchus alors poussait des cris de rage et s'élançait en désespéré sur la porte de son cachot. Vivant depuis trois ans d'une pensée unique, il ne pouvait se résigner à sa défaite. On lui avait laissé un mauvais couteau dont il se servait, soi-disant, pour tailler dans un moellon un modèle de la Bastille; mais à peine le geôlier dehors, il bondissait à la lucarne, tâchant à desceller les barreaux. Il fut découvert et gardé à vue, car Jourdan l'avait recommandé. Il ne pouvait plus trouver jour à fuir qu'avec l'aide de son geôlier, une espèce de nain difforme; Gracchus le tâta sur ce point, mais l'autre ne répondait guère à ses avances. Le temps se passait à dormir, à jurer, à battre la carte. Un jour il se trouva que deux égalités — elles avaient remplacé les valets — se suivirent obstinément; Gracchus entama là-dessus un apologue fort clair où le valet et le roi, ne se quittant plus, finissaient par se sauver ensemble. Il promettait à l'homme 2 000 livres en or; le nain parut hésiter, puis céda. Tout se prépara pour leur fuite; mais le jour qu'elle devait avoir lieu, Gracchus fut soudain délivré.

Le conventionnel Maignet venait d'arriver à Avignon. Il était chargé de réduire enfin le Midi — germinal an II (avril 1794).

Gracchus fut transporté de joie, quand il apprit que la marquise était toujours à Mont-Jouai. Persuadé que c'était elle qui l'avait fait emprisonner, il ne put contenir sa haine et se répandit en imprécations. — Elle se f... de moi, s'écriait-il, devant Gras stupéfait et qui était accouru l'embrasser; mais que ce couteau m'entre dans le cœur — et il le fichait dans la table, — si je ne lui fais pas couper le cou.

Chaque jour, en effet, les amis de la marquise s'étonnaient, autant que Gracchus, de son obstination à ne pas fuir. — Que tardait-elle? Ne savait-elle pas la haine de l'ancien colporteur? Cet homme semblait la garder déjà, l'emprisonner, tout était à craindre. M. de Castellane, qui depuis longtemps se

portait pour son adorateur respectueux, ne se lassait pas de la prévenir. Dès qu'il sut l'arrivée de Maignet, il accourut, la supplia; il l'adjurait au nom de son amour, la marquise lui ferma la bouche; elle répondait avec un sourire doux et navré que la République dédaignerait sans doute une pauvre femme inoffensive, et que ce château lui semblait encore le plus sûr asile qu'elle pût trouver. M. de Castellane parla de son mari; elle tressaillit, un sourire presque amer parut sur ses lèvres; alors il la supplia de se conserver pour son fils; le cœur gonflé de la marquise éclata; elle courut au petit Pons qui jouait à quelques pas d'elle et l'embrassa passionnément, en versant un torrent de larmes. M. de Castellane espéra un moment. — Mais quel mal ces républicains peuvent-ils faire à un enfant, répétait-elle, si féroces qu'ils soient. — Eh! madame, repartit le gentilhomme, voyez les traitements infâmes qu'ils font subir à Louis XVII. — Eh bien, répondit-elle, et ses pleurs redoublaient, je le confierai à Jehoël et à Josselin, quand demain ils quitteront le château. — Mais c'est donc un suicide? s'écria-t-il. Ses larmes s'arrêtèrent, et sans dire un seul mot, elle mit sous les yeux du jeune homme une lettre de son mari. — Il lui enjoignait de rester en France; il fallait surveiller les biens, s'opposer à leur vente possible, ne pas céder devant l'orage. Elle *devait* se retirer à Mont-Jouai, se tenir tranquille et attendre. C'était cette lettre reçue à Lyon et écrite par Jean-Renaud, alors qu'il était occupé d'une intrigue nouvelle, qui l'avait arrêtée dans sa route. Tout ce que put ajouter Castellane fut inutile; elle montrait toujours la lettre. — Ce n'est pas seulement un suicide, pensait le jeune homme, c'est une vengeance; elle goûte d'avance comme une volupté cruelle et singulière à mourir du fait de son mari. La vie lui pèse — pauvre femme! et comme vivante elle n'a guère de chance d'occuper jamais ce libertin de Jean-Renaud, elle espère le contraindre à penser à elle par sa mort; ses remords s'il en a, la consolent de ses souffrances, elle se venge en se perdant. — Mais c'est moi seul, s'écriait-il, qui ai compromis le château, et je ne puis souffrir que vous en soyez la victime. — La marquise en effet, n'avait jamais paru à ces repas fédéralistes; elle avait été débordée par son entourage bouillant de royalisme. Enfin

tout parut inutile, et le jeune homme se retira désespéré.

Gracchus, le lendemain, trouva le château vide. Il ne restait que la marquise avec une fille de service qui s'était obstinément refusée à l'abandonner. L'on fit une exacte recherche; il s'agissait des plans et des papiers de cette fameuse conspiration du Midi, dont, au gré de Servais, la marquise avait été l'âme. Rien ne parut. — Ils auront tout brûlé, ou tout emporté, pensa Gracchus; cette recherche avait pris du temps; il se montra soucieux et pressa le départ.

On avait mis les deux prisonnières sur une charrette; elles avaient les mains entravées; une escorte de dix gendarmes les entourait. Vers midi, comme le cortège traversait un petit bois, non loin de la Garde-Adhémar, soudain au milieu du silence, un hou-hou de chouette s'éleva; l'on était en ce moment dans un ravin; Gracchus comprit le danger, mais trop tard; des coups de feu retentirent et plusieurs gendarmes tombèrent, morts ou blessés. En même temps, une troupe de paysans masqués se précipitait sur la charrette. Le reste de l'escorte, qui n'était composée que des canailles de Jourdan, lâcha pied, presque tout de suite. Gracchus se battit comme un lion; il eut son chapeau percé d'une balle et plusieurs coups de sabre dans ses habits. Mais déjà les paysans fuyaient, enlevant les deux prisonnières, et, en un instant, étaient hors d'atteinte.

Jehoël et Josselin avaient dédaigné de se masquer; c'étaient ces deux Bretons que madame Yseult avait amenés avec elle et qui avaient conservé en pleine Provence le costume du Trécorois. Tout le monde les connaissait.

Cette famille des Madec servait de temps immémorial les Lohennec, et c'était de maître à serviteur une affection mutuelle et magnifique. Ils s'étaient faits les esclaves volontaires de leurs seigneurs et leur étaient dévoués corps et âme. Le curé de Lohennec, prononçant quelques mots sur la fosse du père, avait pris pour texte de son éloge : *C'est quelque chose de bien grand que de vivre sous un supérieur dans l'obéissance.* La phrase de l'Imitation contenait en effet toute leur règle de conduite. Ces caractères sont plus fréquents qu'on ne le croit, — parmi le peuple — et qui sait, au cas où Servais eût rencontré de la bonté chez le marquis, s'il n'eût pas éprouvé

pour les Mont-Jouai ce fanatisme de dévouement? Les Madec en étaient possédés. Le fameux René, leur cousin, cet aventurier héroïque, qui servit tour à tour dans les Indes, Soudja Eddoulah, les Djats et l'Empereur du Mogol, conservant de si loin pour sa chère Bretagne ce souvenir pieux qui devait l'y ramener mourir, avait demandé à son oncle de lui envoyer Jehoël, s'offrant à faire sa fortune. L'enfant avait alors douze ans, l'âge même où René était parti de Lorient comme élève de la Compagnie des Indes. L'occasion était belle; il se faisait dans les veillées de bien magnifiques récits sur ce René Madec, nabab des Indes, que l'on se figurait vêtu de brocart d'or et habitant des palais merveilleux. Pourtant le père refusa, disant qu'un jour la petite dame de Lohennec — elle avait six ans à cette époque — pourrait avoir besoin du gars — et que penserait-on, si l'on ne voyait pas à ses côtés pour la défendre, le fils de sa nourrice, quasi son frère? Josselin, de dix ans moins âgé, avait été le benjamin de ses parents et le gâté de mademoiselle de Lohennec. Par contraste avec Jehoël, il avait de grands cheveux blonds, des yeux bleus timides, l'air gauche et craintif. Il appelait toujours madame Yseult — Mademoiselle. Tous deux la vénéraient à l'égal de la Vierge. D'ailleurs cette fidélité était dans le sang de ces vieux Bretons, car une note de police jointe au dossier des frères Madec, et que j'ai eue sous les yeux, constate que lors de la réunion des assemblées primaires de 93, la petite commune de Saint-Donan, berceau de leur famille et qui avait à sa tête Yves Madec, l'oncle des deux frères, avait été la seule sur 44 000 en France, qui osât manifester des sentiments contre-révolutionnaires, demander le rétablissement du clergé et le fils de Louis XVI pour Roi. La note ajoutait que, tandis que Jehoël et Josselin chouannaient en Provence, leurs cousins chouannaient en Bretagne, ayant été de la première bande de Jean Cottereau dit Chouan, réfugiée dans la forêt du Perthe.

Gracchus sentit que les adversaires étaient redoutables : il alla réclamer l'appui de Maignet. Celui-ci, arrivant dans un département qui lui était et où il était inconnu, s'était adressé à Joseph Payan, lui demandant de lui indiquer *une douzaine de francs républicains, hommes de mœurs et de probité*, et à qui

il pût se fier. Payan dans sa réponse faite à la hâte, car il venait lui aussi d'être appelé à Paris, avait qualifié Gracchus Servais de *patriote incorruptible et qui connaît les hommes*. Maignet le reçut donc très amicalement, et mit à sa disposition pour retrouver les fugitifs, tous les moyens de police dont il disposait. Des escouades de soldats fouillèrent la campagne; l'on fit des perquisitions dans quelques villages; mais il était probable que, si Jehoël et la marquise n'avaient pas quitté le département, ils s'étaient réfugiés dans le Lubéron, asile impénétrable où il n'y avait qu'un coup de bonheur qui pût les livrer.

Cependant la vente de Mont-Jouai allait commencer. Gracchus revint d'Avignon précipitamment. Les commissaires du District et les officiers municipaux chargés de la vente avaient divisé cette riche mouvance en un assez grand nombre de lots, Fonte-Clause, Vieille Vigne, la Baronnière, Beaupréau, etc., desquels il serait fait des ventes parcellaires. Les projets de Servais étaient en péril, car pour la propriété ainsi morcelée, les acquéreurs viendraient en foule; chaque paysan tirerait à soi son lopin de terre. Gracchus se présenta dans la salle de la municipalité où la Commission était réunie. Tant de retardements avaient encore irrité son envie. Il parla bien, fut presque éloquent, rappela son dévouement à la République et sut insinuer à propos qu'il connaissait M. Robespierre, ce qui intimida quelques membres de la faction de Jourdan. On se contentait d'objecter l'esprit des législateurs, et un décret du 14 août 92, qui prescrivait de diviser les terres des biens nationaux en petits lots de 2, 3 et 4 arpents; à quoi il ne savait trop que répondre. Après une discussion fort animée, on s'avisa de consulter le *Bulletin des Lois*; il se trouva que le décret avait été rapporté deux mois après. Dès lors, Servais eut gain de cause, grâce surtout à la frayeur qu'il inspirait; non seulement il obtint que le domaine fût vendu en totalité, mais encore que les affiches fussent posées immédiatement; l'adjudication aurait lieu dans le plus bref délai possible, le lendemain de la deuxième publication.

Il n'eut pas de concurrent sérieux, la Bande Noire étant désorganisée par l'arrestation de Jourdan; Mont-Jouai lui fut adjugé pour la somme de 280 000 livres.

Il entra immédiatement en possession, ayant payé le dixième exigé, 28 000 livres (en assignats); attachant la plus grande importance au *chartrier*, ainsi que tous les paysans, et se souvenant des incendies de 90, il transporta aussitôt les titres de propriété dans une cachette dont il était sûr; presque tous les baux étaient expirés; néanmoins les anciens fermiers avaient ensemencé les terres, Gracchus, voulant s'en faire des amis, leur permit d'enlever la récolte.

On continuait à ne rien savoir de Jehoël et de la marquise.

Tout à coup d'étranges rumeurs circulèrent à Avignon. La petite commune de Bédouin située au pied du Ventoux avait été le théâtre de violences royalistes; — pendant la nuit du 12 au 13 floréal, les conspirateurs avaient foulé aux pieds le bonnet rouge, les décrets de la Convention lacéré et souillé de boue, etc; on croyait à peine à tant d'audace; ces nouvelles jetèrent Gracchus hors de lui. — C'est Jehoël — se disait-il.

Il fut l'un des cinq commissaires que Maignet envoya à Bédouin. Ils arrivèrent à la pointe du jour, le village dormait encore; les soldats enfoncèrent les portes et l'on procéda aux arrestations. Gracchus, siégeant à la municipalité, interrogea d'abord six prêtres que l'on venait de découvrir. La vue de l'arbre de la Liberté qui gisait à demi brûlé sur la place, excitait la colère des soldats; l'un d'eux arracha vivement la cocarde blanche d'un ci-devant que l'on conduisait à Gracchus; le gentilhomme le frappa; les soldats furieux furent sur le point d'étrangler avec leurs chapelets deux religieuses réfractaires qui vinrent ensuite. La découverte de plusieurs chaperons de consuls fit une diversion; les soldats s'en coiffaient en jouant; on leur livra un écusson aux armes du tyran Capet qui ornait encore la grand'salle; ils le criblèrent de coups de baïonnettes. — « Rien encore? » demandait Gracchus anxieux, à chaque arrestation nouvelle. La marquise a pris la fuite, se disait-il; il dévorait sa haine; les habitants niaient, disaient ne rien savoir, ce qui redoublait sa colère. Enfin il pensa reconnaître l'un des paysans arrêtés; c'était celui qui lui avait tiré un coup de feu, lors de la délivrance de la marquise. On recommença les perquisitions. Gracchus lui-même y présidait; il poussa soudain un cri de triomphe. Par une recherche sauvage, la crosse du fusil de Jehoël était incrustée de trois

fleurs de lis, en acier; l'une d'elles s'était détachée, gisait dans un coin; on ne put rien tirer du paysan.

Bientôt, Gracchus n'eut plus de doute; quelque temps après son retour, il trouva un matin affiché à sa porte dans Avignon même un placard écrit à la main. Il contenait des railleries et des menaces effroyables et se terminait par *Vive le Roi.* Jehoël avait fait sa croix et Josselin avait signé. Gracchus sourit, haussa les épaules et se contenta de renouveler l'amorce de ses pistolets.

Il était de nouveau plein d'espoir; un incident redoubla sa haine. A la suite d'une imprudence, le geôlier qui devait fuir avec lui avait été emprisonné, comme suspect; il avoua avoir été gagné pour simuler entrer dans les plans de Gracchus; il devait l'attirer dans un guet-apens; la balle d'une sentinelle eût fait le reste. Cet homme refusa de nommer ses complices, mais Gracchus fut persuadé que c'était Jehoël et la marquise. Tous ses efforts maintenant tendaient à découvrir la retraite du petit Pons — dont, pensait-il, les deux Chouans n'auront pas pu s'embarrasser. Il avait plus de vingt espions dans la campagne; lui-même, ne faisant sur eux que peu de fond, reprit la balle de colporteur, et courut déguisé les villages et les fermes; mais il n'en fit qu'une recherche inutile et finit par rentrer.

A ce moment, Maignet le consulta. L'administration du district réclamait l'anéantissement de Bédouin. Que faire? Si la mesure était atroce, la clémence était périlleuse. Gracchus se montra violent, s'emporta presque. — Quand on trouve des loups, on détruit leur tanière, s'écriait-il; que Maignet se souvînt de Lyon et de Toulon; aucune rébellion n'était plus manifeste; presque tous les habitants avaient fait partie de l'armée de Carpentras et du rassemblement de Brantes. L'on avait mis en délibération l'annulation du vœu de réunion à la France; cela seul était suffisant. Suchet même, le chef du 4e bataillon de l'Ardèche (depuis duc d'Albuféra), insistait aussi pour le châtiment. Ce n'était pourtant point un Fréron, un Tallien. Gracchus leva les dernières hésitations du Conventionnel, le décida à en écrire au Comité de Salut Public. Depuis les révélations du geôlier, il était comme fou de haine. En même temps, il entretint Maignet d'un projet qui intéressait, disait-

il, le salut de la Révolution dans le Midi; les Tribunaux révolutionnaires des départements avaient été supprimés quelques semaines auparavant; tous les accusés maintenant étaient concentrés à Paris; il ne s'agissait de rien moins que d'obtenir la création dans le Comtat d'un de ces tribunaux que l'on venait justement d'abolir; son ressort s'étendrait sur toute la Provence. — Ce ne sera pas un tribunal, répondit Gracchus, aux objections de Maignet; puisque le brave Couthon en a demandé la suppression, c'est que les sans-culottes de Paris ont leurs raisons; ce sera une *Commission populaire spéciale.*

De cette façon, pensait-il, une fois la Mont-Jouai prise, elle ne peut plus m'échapper.

Maignet fit valoir auprès du Comité de Salut Public, les bonnes raisons fort réelles que Gracchus lui avait données. Le nombre des conspirateurs était trop grand pour les amener à Paris — il faudrait une armée pour les conduire, — écrivait-il; à l'égard de Bédouin, il demandait que l'on autorisât les mesures les plus rigoureuses. Il revint à la charge et finit par envoyer à Paris son secrétaire qui vit Robespierre et Couthon, l'ami intime de Maignet. Gracchus de son côté écrivait tantôt à Claude Payan dont l'influence grandissait, et qui venait d'être nommé agent national procureur de la Commune en remplacement de Chaumette, tantôt à Joseph, que son frère avait fait employer près la Commission de l'Instruction Publique.

Le Comité de Salut Public s'émut de ces réclamations. La destruction de Bédouin fut décidée. Les Payan furent appelés au Comité, et, sur leur avis, on choisit, pour établir le tribunal, la ville d'Orange, *où l'esprit était meilleur qu'à Avignon.*

Le décret du Comité nommait Jean Gracchus Servais président de la Commission Populaire; elle comptait en tout cinq membres et un accusateur public.

Gracchus reçut sa nomination et courut chez Maignet. Quel serait le code de la Commission? — c'étaient les formalistes autant que les apitoyeurs qui perdaient la Révolution; — est-ce qu'on n'allait pas supprimer toutes les *paperasseries*? Maignet le rassura; leur pouvoir était presque illimité; plus de témoins, de défenseurs, d'interrogatoire préalable; nulle

instruction écrite; il suffisait de la preuve morale; et, de là s'engageant dans un plus grand détail, il expliqua à Servais que c'était comme un essai en petit que l'on voulait faire; et que dans quelques jours Couthon devait présenter une loi qui attribuait les mêmes pouvoirs aux jurés du Tribunal de Paris. Satisfait, Gracchus répétait : Ah! bon, ainsi l'on pourra faire autre chose que de l'eau claire.

Le 15 prairial, — le lendemain du jour où soixante-trois des coupables avaient été guillotinés à Bédouin, et six des habitations du village livrées aux flammes, — Maignet voulant porter le comble à la terreur, installa la Commission populaire dans l'Église des Pères Saint-Jean.

Gracchus prononça quelques mots — « Citoyens, dit-il, l'on m'a consulté sur l'endroit le plus favorable pour l'établissement de la guillotine : vous connaissez la position d'Orange; j'ai pensé qu'il convenait d'établir l'instrument de la loi au pied même de la Montagne. Ainsi les têtes lui rendront en tombant l'hommage qu'Elle mérite, allégorie précieuse pour de vrais amis de la Liberté. » Cette allocution eut un grand succès, et le greffier Benet, amateur de Dorat, de Bernis et de Boufflers jusqu'au milieu de ces sanglantes tragédies, en cite quelques mots dans une lettre à Agricol Moureau, comme la preuve, lui dit-il, que les patriotes *savent faire de l'échafaud l'autel où ils sacrifient aux grâces.*

Le lendemain de l'installation de la Commission, vers dix heures du soir, six hommes masqués envahirent le *Pontet*, une petite maison de campagne qui appartenait à ce Gras, ami de Servais, de Moureau, de Payan, et l'attachèrent au pied de son lit. Le fils de Gras a raconté que plusieurs avaient proposé de chauffer les jambes du prisonnier pour lui faire avouer où était son argent, mais le plus grand s'y opposa. Ces hommes s'installèrent, burent et mangèrent; par moments deux d'entre eux couverts de peaux de chèvre se parlaient dans une langue inconnue. Ils montèrent au premier étage, brisèrent la plupart des meubles, y prirent tout ce qui leur convint. L'enfant restait alors dans la salle du bas éclairée seulement par le foyer qui se mourait. L'un des hommes qui avait bu, ronflait étendu dans un coin. Le malheureux Gras, les veines gonflées, livide, en sueur, regardait devant lui avec

des yeux atones; tout jeune encore, il adorait sa femme, que sa grossesse avait retenue à Paul-les-Fontaines. Les brigands descendirent. Une vieille image populaire de saint Lazare était clouée au manteau de la cheminée; le blond, qui avait l'air doux et de longs cheveux, se signa quand il l'aperçut et la détacha, disant en mauvais patois provençal : — Ce sera pour le petit Seigneur. On n'adressa pas un seul mot à Gras; seulement un des hommes lui présenta un verre de vin, et le fit boire. Ils sommeillèrent quelque temps; dans le grand silence de la campagne, on entendait au loin sonner les heures à Paul-les-Fontaines. L'enfant, croyant n'être point surveillé, se glissa jusqu'auprès de son père, et tenta de couper les cordes; il fut aperçu, garotté; les hommes se parlèrent à voix basse; on semblait délibérer sur lui; enfin il entendit ces mots en provençal : *Tendra lou calen.* Gras, en voyant son fils enchaîné devant lui, pleura silencieusement : les larmes coulaient le long de ses joues. A deux heures, ils se levèrent, délivrèrent le prisonnier; il voulait s'élancer vers son fils; mais il reçut dans les reins un coup de crosse, et tomba; dès lors il ne fit plus un mouvement, se laissa descendre à la cave. Les bandits avaient retiré la canelle d'un des tonneaux et les flaques de vin miroitaient çà et là sous la clarté rougeâtre. On avait amené l'enfant, le blond lui mit la lampe en main; et tandis que l'innocent tremblait comme une feuille, il vit confusément que l'on couchait son père en joue, ferma les yeux et perdit connaissance. On constata que les bandits avaient tenté d'incendier la ferme, mais le feu s'était éteint, presque par miracle.

C'étaient les représailles des Mades.

Le sort de Gras, le désespoir de sa femme et de son enfant touchèrent profondément les Républicains. On supposait les meurtriers réfugiés à Avignon et Maignet fit faire une fouille où plus de cinq cents personnes furent arrêtées. De son côté, la Commission, où se manifestaient des symptomes de clémence, se montra, pendant quelque temps, impitoyable.

Mais les assassinats continuèrent. Jehoël et Josselin se trouvaient à la tête de la petite troupe; ils assaillaient les fermes en plein jour, attaquaient les convois sur les routes. Ils arrêtèrent la diligence, ils tuèrent net le conducteur, fusillèrent

deux voyageurs reconnus pour des patriotes, et abattirent les chevaux que l'on laissa au milieu de la route. Comme l'année avait été hâtive, c'était l'époque des moissons. Le jour de la Saint-Jean, ils mirent le feu à plus de vingt gerbiers; ces lueurs éclairaient toute la plaine, mais il n'y eut aucun secours, car on ne distinguait pas les incendies des feux de joie; dès lors, et presque chaque jour, ils se succédèrent.

Ce fut une Bretagne en pleine Provence. Les deux frères avaient conservé le sarreau, les peaux de bique, et les larges braies nationales; un cœur de Jésus en drap rouge était cousu sur leur poitrine; la casaque de poils, les longs cheveux roulant sur les épaules, leur donnaient un aspect étrange. On les surnomma *les Tarasques*. La Tarasque est un monstre, qui, d'après la légende, désolait la plaine de Tarascon. Quand ils ne tuaient pas, ils *chapelettaient*. Leurs compagnons étaient recrutés parmi les hommes de Bédouin et de Brantes, anciens défenseurs de Carpentras, et qui avaient commis alors des atrocités sans égales. Ils prenaient rendez-vous, puis disparaissaient; pour cri de ralliement, le hou-hou des oiseaux de nuit; la confrérie du Sacré-Cœur, obligeant tous ses membres à dire une même prière, chaque jour à certaines heures, le même cœur battait en eux que chez leurs amis éloignés; l'âme de la patrie soutenait les deux exilés, leur soufflait sa force.

L'on mit à prix la tête des brigands. Servais ne dormait presque plus, sa fièvre était continuelle; il ne respirait que la mort de la marquise; tandis qu'il siégeait à la Commission, calme et impassible en apparence, toutes ses passions bouillonnaient. Ses espions n'étaient occupés qu'à lui rendre compte de leurs recherches. Mille livres étaient promises à qui découvritaient madame Yseult; Gracchus imputait à la marquise les férocités des deux frères; il se la représentait comme une de ces héroïnes de Vendée qui haranguaient les paysans, poussaient leur cheval au milieu des morts. Madame Yseult, dans sa retraite, que les Bretons étaient seuls à connaître, priait Dieu pour le petit Pons, pour le cruel Jean Renaud dont elle n'avait plus aucune nouvelle; elle ignorait les crimes de ses serviteurs, et Jehoël, bien qu'il n'y vît que les plus justes

représailles, les lui cachait soigneusement, sûr de n'avoir pas son aveu.

Tout à coup un geôlier fit rapport à Gracchus qu'une des prisonnières insistait pour l'entretenir. Ses révélations concernaient la ci-devant madame Yseult, Servais courut à la prison.

Cette femme avait été arrêtée après l'assassinat de Gras, pour avoir laissé venir des lis à floraison; puis, convaincue d'avoir caché des prêtres réfractaires, elle avait été envoyée à Orange lors de la *triaille* que l'on fit. Il parut d'abord à Gracchus qu'il l'avait déjà rencontrée, et, s'attachant à la considérer, il reconnut en elle cette servante du château qui un jour lui avait appris la mort du marquis Philibert. Margaï demanda la vie sauve pour prix de ses révélations; mais une question surtout paraissait la préoccuper. Était-il sûr que l'on guillotinât les gens chez qui la marquise serait trouvée? Rassurée sur ce point, elle parla; elle nomma la paysanne, servante du château comme elle, chez qui le petit Pons avait été caché; il fallait agir au plus tôt, car la marquise devait venir le reprendre le surlendemain. Elle semblait par cette trahison contenter quelque ressentiment et avait dit cela très vite, comme pour s'étourdir, se mettre dans l'impossibilité de reculer, et boire sa honte d'un coup.

Gracchus la fit mettre en liberté.

Vers minuit, les gendarmes arrivèrent à l'Estagnol; des vedettes furent posées; on laissa les chevaux à la rive du bois. La pluie et la grêle donnaient à torrents; les éclairs aveuglaient la petite troupe; un moment l'on se crut égaré. — Préservez vos armes, répétait Gracchus. Enfin l'on aperçut dans le profond du bois une masure aux volets clos, adossée à un pan de roche; pas un bruit, pas une lueur n'en sortaient. La pluie continuait de la même force; l'orage autour d'eux fracassait les arbres : on attendit l'éclair; puis un coup de crosse enfonça la porte. Servais entra le premier, grave et roide, le claque en tête, maigre dans son uniforme de drap bleu, deux pistolets passés à sa ceinture tricolore. La chambre n'était éclairée que du *calen*, la lampe fumeuse. Il essuya à bout portant le feu de l'aîné des Bretons qui ne fit que brûler sa manche, alla droit à madame Yseult penchée sur la cou-

chette de l'enfant, et mit sa rude main sur son épaule. Le flot des assaillants s'était précipité; et la chambre était toute pleine de fumée et de coups de feu. Deux gendarmes gisaient à terre; des flaques de sang coulaient sur les dalles. Au milieu des trépignements de la lutte, on entendait les cris aigus du petit Pons. Enfin Jehoël fut terrassé et on lui mit les fers aux mains; il avait la face barbouillée de sang, mais d'ailleurs était sans blessure. Josselin résistait encore. A ce moment, la paysanne descendue du grenier où elle couchait se jeta en hurlant dans la mêlée, et coupa net d'un coup de dent, le pouce du républicain qui luttait avec le Breton; celui-ci profita de l'instant de stupeur; saisissant son fusil par la crosse, il s'en servit pour s'ouvrir un passage, comme il eût fait de la *ferte*, cette arme terrible de son pays. Il s'élança dans la fumée, gravit tout d'une haleine la pente opposée malgré les coups de feu qui lui firent tirés et dont un le blessa au bras, et disparut.

On laissa passer le gros de l'orage et la troupe se mit en marche; la marquise et la paysanne étaient sur le même cheval; Jehoël, la tête baissée, les bras tenus par une corde, cheminait entre deux gendarmes. Lorsque l'on fut sorti du bois, Servais réquisitionna une charrette à la première ferme que l'on rencontra; c'étaient des patriotes et connus pour tels. On laissa là les moribonds; une civière les devait venir prendre le lendemain; les gendarmes buvaient tulmutueusement; quelques-uns bandaient leurs blessures, c'était un grand bruit dans la salle. Jehoël, le regard perdu, semblait ne voir, n'entendre rien; madame Yseult, pâle et transie et dont le manteau ruisselait, se réchauffait à un feu de sarments; le petit Pons sur ses genoux, se cachait la face dans son sein; elle, de temps en temps, lui baisait les cheveux; l'enfant finit par s'endormir, et l'on voyait entre ses cils, perler de grosses larmes qui lui glissaient le long des joues lentement. La fermière eut pitié du petit, blond et frisé comme un saint Jean, disait-elle. — Ah! pauvre de lui! qu'est-ce qu'il va devenir si jeune? Enfin n'y résistant plus, elle proposa à Gracchus de le garder pour l'élever. — Prends garde au louveteau, dit le jacobin, il te mordra dès qu'il aura des dents, il ne faut s'y fier que de la bonne sorte. Mais la bonne femme insista; la marquise la remercia par un regard de mère à mère, embrassa

une dernière fois le petit Pons en sanglotant, et l'on repartit.

L'escorte arrivait à Orange à six heures du matin; le bruit se répandait aussitôt dans la ville que l'on avait pris *la Tarasque*, et la ci-devant Mont-Jouai.

Une foule emplissait l'église lorsque la séance s'ouvrit.

On introduisit d'abord la paysanne; cette femme n'ouvrit la bouche que pour accabler Margaï des plus sales imprécations, disant que cette sœur l'avait trahie par jalousie, parce que *le blond* la préférait; elle débitait ses injures avec une grande volubilité et dans le patois du pays; l'auditoire se pâmait de joie; on se hâta de la condamner à mort. Alors se tournant vers Gracchus : *Adieu, Sanson*, lui dit-elle, le nom du bourreau, puis s'adressant à cette foule hâve et déguenillée — *Adieu sans farine*. Ce fut un vacarme de rire.

Madame Yseult comparut après elle.

Il s'éleva un murmure de surprise. Sa jeunesse, sa grâce touchante et l'air d'innocence répandu sur sa physionomie prévenaient en sa faveur. Gracchus Servais en face d'elle, sa figure bilieuse toute transfigurée de passion, l'interrogea avec une âpreté qu'il cherchait vainement à dissimuler. Elle convint de l'hospitalité donnée aux officiers de l'armée de Marseille, mais assura qu'elle n'avait point paru à ces banquets. Comme pour bien prouver qu'il n'entrait point de parti pris dans sa conduite, Gracchus affecta de prolonger l'interrogatoire, plus qu'il ne faisait pour les autres accusés; peut-être aussi ressentait-il une âcre jouissance à la tenir en son pouvoir. Tout le monde remarqua qu'elle pâlit, lorsqu'il lui demanda si elle n'avait pas entretenu de correspondance avec des émigrés Elle le nia; mais son trouble semblant la preuve du contraire, Gracchus insista et lui dit : — Le ci-devant marquis Jean-Renaud ne t'a donc jamais écrit, citoyenne. A ces mots elle s'évanouit; l'audience fut suspendue; et il y eut un grand tumulte. L'on croyait au fond de la salle qu'elle s'était empoisonnée, ou frappée d'un coup de poignard.

La seconde partie de l'interrogatoire fut consacrée à cette affaire du geôlier qu'on accusait madame Yseult d'avoir séduit. Comme Gracchus sur ce point se portait en quelque façon la partie de madame Yseult, il avait cédé la présidence à Meilleret, le médecin, l'un des modérés de la Commission.

Elle nia avec indignation et l'on fit venir le geôlier, car Gracchus s'était réservé de la confondre, en la mettant face à face avec son complice. Mais le nain prétendit n'avoir jamais vu la marquise, et comme Gracchus le pressait, il avoua enfin que « c'était Jourdan ». — Je t'observe, accusé, lui dit le menuisier Ragot, que ce brigand ayant subi le châtiment de ses forfaits, tu ne risques plus d'être démenti. Mais quand le geôlier fut bien sûr que Jourdan était mort, il eut la langue déliée et entra dans de tels détails que tous peut-être, moins le seul Gracchus, demeurèrent persuadés qu'il avait dit la vérité. L'on passa aux brigandages des frères Madec; la marquise parut extrêmement surprise, et ne put répondre autre chose sinon qu'elle ne savait rien. Elle ne se départit de sa douceur inaltérable que lorsque Fernex, le canut de Lyon, se faisant l'écho d'un bruit populaire, l'interrogea sur la nature de ses relations avec Jehoël. La fierté de sa pudeur offensée parut sur ses traits et elle répondit avec véhémence.

Les jurés allèrent aux voix; elle inspirait tant de pitié parmi la foule que plusieurs conservaient encore quelque espoir. Mais la plupart hochaient la tête; l'on savait que Roman-Fonrosa le plus doux des juges avait reçu deux jours avant une lettre de Claude Payan, qui le mettait en garde contre sa propre indulgence, le conjurant *de n'avoir de l'humanité que pour la patrie.* Elle fut condamnée à l'unanimité.

Elle pâlit légèrement et Gracchus lui dit: Citoyenne, n'as-tu rien de plus à dire au Tribunal? Elle désirait que le geôlier de la prison voulût bien lui donner du fil pour raccommoder ses vêtements. Gracchus écrivit la permission sur un coin de la table; un des gendarmes l'emporta. Des femmes pleuraient bruyamment; mais on menaça de les arrêter; elles sortirent.

Ce fut au tour de Jehoël. Un mouvement de curiosité souleva la foule, et ce mot *la Tarasque* courut sur toutes les lèvres; c'était un gars de vingt-huit ans, leste, bien découplé, l'air farouche; il avait encore sur la face du sang de la veille; les enfants se montraient en riant son sayon de poils. Il s'assit et ne fit aucune réponse. Il demeurait comme sourd ou stupide; parfois il soulevait la tête à la hauteur de la cloison de bois qui coupait en deux la vaste église et regardait longue-

ment dans la foule, avec indifférence. Viot, l'accusateur, bondissait de colère; il avait eu deux fermes incendiées et voulaient se venger lui aussi. Un témoin se trouva là pour reconnaître Jehoël; c'était un de ceux de la diligence arrêtée. Gracchus, voyant qu'on n'obtenait rien du Breton se lassa de le questionner. D'ailleurs les crimes étaient tels qu'il y avait du superflu à en vouloir connaître le détail. On alla aux voix. Jehoël fut condamné à mort.

Au même instant, il bondit par-dessus la barrière avant qu'aucun des gendarmes eût pu l'arrêter. Il se fit dans l'église une décharge de pistolets; et à la faveur du tumulte le Breton put s'enfuir ainsi que ses amis. Gracchus était debout, très pâle, cherchant à dominer le bruit; la panique était la plus forte. Enfin, par degrés, le calme revint; les coups de feu n'avaient blessé personne; mais plusieurs femmes avaient été foulées aux pieds; il fallut une demi-heure avant que le prétoire fût évacué.

On acheva de rendre la sentence; puis d'autres accusés furent introduits.

Gracchus ne dormit pas cette nuit-là.

L'exécution devait avoir lieu à onze heures; mais les préparatifs durèrent jusque vers midi. Redoutant quelque tentative désespérée de Jehoël et Josselin, Gracchus commanda pour la circonstance tout ce qu'il y avait de troupe à Orange et dans les environs. Les soldats formaient le carré autour de la place, sac au dos, le fusil chargé. Vingt-cinq gendarmes, sabre nu, entouraient l'échafaud. Sur les rampes de la montagne toute la foule était échelonnée; il était venu des paysans de dix lieues loin; et quelques-uns, ayant marché toute la nuit. se tenaient là depuis huit heures, et étalaient des provisions, comme à une fête. C'était une splendide journée de juillet; le ciel était d'un bleu ardent, sans un nuage.

Lorsque la charrette apparut, il se fit un profond silence; une poussée irrésistible rompit la ligne des soldats, et il y eut sur la petite place quelques instants de confusion. Du haut des toits, l'on se montrait Gracchus, maigre et jaune, le regard dur, et qui se tenait immobile, avec les épaules un peu voûtées. Fernex et Viot étaient près de lui.

La charrette s'arrêta à quelques pas de la machine, et les condamnés descendirent. Ils étaient sept, maigre fournée car il y avait eu parfois treize et quatorze exécutions. Mais d'autre part, c'était tous gens de marque, à la réserve du geôlier et de la fille de service. Les hommes avaient les cheveux poudrés, des jabots, des souliers à boucles. Le bourreau leur ôta leur habit qu'il jetait l'un sur l'autre à l'ombre de la guillotine, et ils restaient au pied de l'échafaud, le cou nu, avec la culotte serrée au mollet. Le plus jeune, un baron de vingt ans, donnait le bras à un vieillard, et par moments, ils se souriaient sans parler.

La paysanne monta la première; il y eut un silence puis une rumeur; au choc tous tressaillirent; plusieurs s'embrassèrent avant de monter; il fallut soutenir le vieillard sur les marches et il répétait : *Maudite goutte, maudite goutte.* Le marquis d'Autane, cousin de Rovère, prit une prise de tabac, secoua son jabot, et gravit l'échelle. Le frère de Maury était l'avant-dernier; comme le soleil était ardent, il se voilait le visage de son chapeau; celui-là fut long à expédier et se tira moins galamment du mauvais pas; il voulut faire une prière, baisa un petit crucifix; enfin, il ne resta que la marquise.

Elle apparut sur la plate-forme. Tout bruit cessa, et l'on n'entendit plus que le cri strident des cigales sur les arbres poudreux de la place. Elle avait une robe noire, un fichu de mousseline, un bonnet garni de velours noir, et un ruban de faveur noire au poignet, comme avait eu la pauvre Reine; on voyait à ses yeux qu'elle avait pleuré. Il se trouva que le couperet ne glissait plus; il fallut essuyer les rainures; cela prit du temps; des gouttes de sueur parurent sur son front pâli. Alors de tout ce peuple, un sanglot s'éleva. De la voir si jeune, l'air si doux, et serrant dans sa main une boucle de cheveux de son mari et de son enfant, cela fendit le cœur à tous; des cris de douleur partaient dans les groupes; toutes les femmes se mirent à genoux — et il y avait des hommes qui sanglotaient.

Le bourreau était prêt; elle fit un pas sur la plate-forme. — A ce moment, un homme qui s'était coulé non loin de Gracchus bondit et le frappa d'un coup de poignard.

On se rua sur Jehoël; il n'opposa aucune résistance.

Gracchus était resté debout, et immobile; il appuya son mouchoir sur la plaie, d'où le sang sortait en abondance; puis adressa au bourreau interdit un geste d'impatience.

La marquise sourit tristement à Jehoël, assura dans sa main la boucle de cheveux, et se livra à l'homme. Gracchus demeura impassible, quand la tête tomba. Jehoël courut se placer sous le couperet et mourut en criant : Vive le Roi.

Lorsque tout fut fini, Gracchus s'évanouit.

Cette exécution a frappé l'imagination populaire, et dans les veillées du Comtat, l'on fait encore des récits sur la marquise et les Bretons; la légende s'y est mêlée; le peuple prétend que Jehoël aimait d'amour madame Yseult, puisqu'il ne voulut pas lui survivre. Un vieillard qui me racontait *les Tarasques*, sans me connaître, me dit aussi que le bourreau paya de sa vie les marques de compassion qu'il avait laissé échapper « et son propre valet, monsieur, lui coupa le cou le surlendemain, — sans broncher ». De plus, Servais et Maignet, confondus, ne font plus qu'un seul personnage. Je ne sais si quelque écrivain s'est emparé de ce sujet; mais en tout cas, l'histoire est telle; je n'ai ajouté ni retranché.

La blessure de Gracchus se trouva légère, le poignard ayant glissé sur une côte; la fièvre le tint quelques jours, mais Servais refusa de prendre du repos. — Nous avons 12 000 prisonniers, répétait-il, il faut que les paniers s'emplissent afin que les cachots se vident, — et Benet écrivait que le *pèlerinage à Notre-Dame de la Guillotine* avait chaque jour plus de dévots. Gracchus cependant faisait rechercher Josselin; Margaï fut retrouvée assassinée; l'on attribua le meurtre au Breton, voulant punir sa trahison. Dans la journée du 6 thermidor, les habitants de la ferme où le fils de madame Yseult avait été recueilli, aperçurent rôdant autour des bâtiments un homme à figure suspecte, que l'on se rappela le soir en constatant la disparition de l'enfant. On suivit encore sa trace dans quelques villages; un homme avait été vu passant sur la route avec un enfant qu'il portait; il paraissait se diriger vers le Piémont. Gracchus alors ne s'en occupa plus, devinant qu'il gagnait la Suisse, pour porter le *louveteau* à son père.

Le 9 Thermidor se passa sans qu'on eût nouvelle à Orange

des événements de Paris; mais le 12, un courrier extraordinaire arriva, et le bruit se répandit aussitôt de la chute de Robespierre. Cet homme couvert de sueur, et les habits blancs de poussière, fut amené devant Servais. — Par qui es-tu envoyé, citoyen? demanda celui-ci en prenant la lettre.— Par Rovère et Durand de Maillane. — *Pecaïre*, fit Benet, nous somme f... — Servais lut la lettre d'un trait; elle émanait du Comité de Salut Public, relatait la conspiration et le supplice du *tyran* — et suspendait tous les pouvoirs de la Commission Populaire. Il ne dit pas mot, et tendit la missive à Benet; celui-ci la lut également sans commentaires. — Et Payan? demanda Gracchus, comme le courrier allait sortir. — Après Saint-Just, — répondit l'homme en passant la main sur son cou. Servais pâlit beaucoup, et sa face se contracta.

Le peuple cependant venait de se porter sur la fatale Place, délivrant 16 prisonniers déjà au pied de l'échafaud. — J'ai perdu, ma foi, disait Benet en ricanant, qui diable l'eût dit ce matin? Il avait parié, quelque temps avant, que le chiffre des guillotinés atteindrait ce jour-là 350 — et il s'en fallait juste des 16 condamnés sauvés.

Gracchus resta d'abord sans se cacher; il écrivit même à Maignet pour hâter le règlement de comptes du menuisier de la Commission, — mais bientôt le rappel du représentant le priva de son plus sûr appui; ses lettres aux Payan furent trouvées dans les papiers de Robespierre, et Rovère se hâta d'en profiter et le représenta comme un des sectaires les plus dangereux *de la queue* du parti vaincu. Il fut décrété d'arrestation par le Comité de Sûreté générale, mais quand les gendarmes se présentèrent, averti par le sort de Viot, il s'était mis en sûreté.

ÉLÉMIR BOURGES

LÉVIATHAN[1]

IV

Cette pièce somptueuse aux rideaux de velours, aux tapis épais, il lui semblait l'avoir connue depuis son enfance, car certaines heures d'ennui paraissent longues comme une vie entière et c'était là qu'il s'ennuyait le plus cruellement. Parfois, lorsque cela devenait intolérable, son regard s'évadait du livre de lecture pour errer le long des murs tout couverts de tableaux. Il les examinait avec soin, notait tous les détails qu'il savait par cœur mais où il s'efforçait de découvrir quelque chose de nouveau. La voix de l'enfant ne lui parvenait plus que brouillée et lointaine comme dans un songe; une somnolence s'emparait doucement de ses yeux qui se fermaient, de sa tête qui s'inclinait sur sa poitrine, puis la frayeur le ramenait à lui, la crainte d'entendre tout à coup son élève s'écrier : « Mais il dort! Monsieur Guéret qui dort! » Et alors, si un tel événement se produisait, madame Grosgeorge qui n'était jamais loin, qui l'épiait, il en était sûr, cette femme entrerait avec sa brusquerie coutumière et le chasserait.

Il pleuvait à verse, ce matin-là, et des rafales effeuillaient le jardin des Grosgeorge avec une sorte de joie furieuse, secouant les buissons, fauchant les fleurs, ces ignobles bégonias qui dessinaient au coin des pelouses le monogramme des

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre 1928.

propriétaires. Des rigoles d'eau couraient dans le sable. Au-dessus de ce ravage, les tilleuls agitaient des bras impuissants. Furtivement il jetait des coups d'œil par la fenêtre. Cette véhémence de la nature offrait un si rude contraste avec tout ce qu'il y avait de médiocre et de lourd dans cette pièce où il était enfermé! Une mince plaque de verre le séparait de l'air frais et vif, des cris du vent dans les arbres; une vitre, il n'en fallait pas plus pour qu'il se sentit prisonnier. Mais aussi que ferait-il de sa liberté si elle lui était tout à coup rendue? La réponse à cette question ne tarda pas; il courrait à la rue des Teinturiers où Angèle travaillait à cette heure. Bien entendu. Et que ferait-il alors pour la voir, pour lui parler? Il réfléchit quelque temps et ne trouva rien. Du café où il s'asseyait quelquefois, en face de la blanchisserie, il lui était impossible d'apercevoir la jeune fille sauf au moment où elle sortait; or, c'était précisément à cette minute qu'il s'affolait et perdait la tête, la crainte de ne pas voir Angèle faisant qu'il ne la distinguait pas de ses compagnes qui l'entouraient. Il voyait confusément trois jeunes filles qui passaient devant le café en riant et moins de deux secondes avaient emporté ce spectacle. Quelle atroce ordonnance régissait le monde! Sûrement il y avait sur cette terre des prés verdoyants, des forêts où l'on pouvait se cacher et se perdre, des femmes jeunes et belles qui l'auraient aimé peut-être, mais une nécessité haineuse isolait les êtres, fermait les portes, s'amusait à pousser dans une rue ceux qui dans la rue voisine eussent trouvé le bonheur, à faire naître les uns des années trop tôt, les autres trop tard. La pensée que le bonheur, son bonheur, était quelque part en ce monde et qu'il n'en savait rien le mettait hors de lui. Lorsqu'il courait après les filles c'était cela qu'il poursuivait. Il était comme un imbécile à qui l'on a bandé les yeux pour jouer à colin-maillard et qui entend crier à ses oreilles : Ici! là! plus loin! Et il tournait en rond, il allait à droite et à gauche, ridicule et hagard, de jour en jour plus vieux et plus déçu. D'autres avaient cent bonnes fortunes qui leur venaient d'elles-mêmes, semblait-il, simplement parce qu'ils ne les cherchaient pas. Peut-être cet enfant qui ânonnait sa page d'histoire serait-il de ceux-là, un jour. D'abord, il était riche.

Cette pensée le souleva d'une haine subite. Il se pencha sur la tête blonde jusqu'à sentir l'odeur de la chair et des cheveux coupés ras comme un gazon. Une envie folle lui vint de gifler ce petit garçon pour jouir ensuite de sa surprise et de sa frayeur. L'enfant était riche et lui pauvre, et, parce qu'il était pauvre, il devait écouter cette voix hésitante, la reprendre avec douceur chaque fois qu'elle se trompait, au lieu de courir chez Angèle, de lui donner de l'argent, et d'assouvir la passion qui lui brûlait le cœur. Quel dieu féroce avait mis l'or d'un côté et les désirs de l'autre? Était-ce un jeu, une mauvaise plaisanterie?

Il en était là de ses réflexions quand la porte s'ouvrit subitement, livrant passage à madame Grosgeorge. Elle entra d'un pas rapide et silencieux et se dirigea vers la table où travaillait l'enfant. Le visage impassible de cette femme défendait qu'on lui donnât un âge, car si elle n'avait pas de rides, on s'étonnait qu'elle n'en eût point. Cela tenait sans doute à la dureté extraordinaire du regard; les yeux noirs, méfiants, d'un éclat presque métallique étaient en effet ceux d'une vieille femme, mais le nez était fin et droit, la bouche petite et jolie quoique peu charnue, les pommettes hautes, et, collée sur ces traits délicats, la peau très blanche conservait une apparence de velouté qui pouvait dérouter jusqu'à l'œil exercé d'une ennemie. Il n'était pas difficile de deviner chez madame Grosgeorge une espèce de volonté de résistance qui se trahissait non seulement dans ses paroles et dans ses gestes mais aussi dans son maintien et même dans la manière retenue qu'elle avait de respirer; on eût dit qu'elle en voulait à ses poumons de ce qu'ils la contraignaient à faire. Elle était grande, mince, mais fortement bâtie, vêtue d'un corsage de dentelle jaune et d'une jupe de drap brun. Ses cheveux noirs grisonnaient aux tempes sans qu'elle eût pris la peine de les teindre, mais elle était coiffée avec un soin méticuleux.

— L'heure n'est pas tout à fait écoulée, monsieur Guéret — dit-elle d'une voix un peu sourde. — Profitez-en pour me donner une idée de la manière dont vous faites travailler mon fils. Bien entendu vous agirez tous les deux comme si je n'étais pas là.

Elle s'assit dans un *dagobert*, au fond du salon, et prit l'atti-

tude d'une personne qui attend, les pieds croisés l'un sur l'autre, les mains jointes sur un bras du siège. L'enfant jeta un coup d'œil apeuré sur son professeur; celui-ci regarda tour à tour son élève et madame Grosgeorge, puis se rassit.

— Qu'est-ce qu'il faut faire? — chuchota l'enfant; il connaissait assez bien sa mère pour comprendre que cette visite ne présageait rien de favorable.

— Eh bien, mon petit, — dit Guéret d'une voix où il s'efforçait de mettre de l'autorité et de la douceur, — finissez la lecture de cette page d'histoire.

— Il ne reste que trois lignes, monsieur.

— Finissez, vous dis-je.

L'enfant se courba sur son livre comme s'il s'apprêtait à le lécher et bredouilla une phrase dont pas une syllabe n'était intelligible.

— Fermez le livre, — ordonna Guéret, lorsque cette épreuve fut terminée. — Dites-moi ce que vous avez retenu de votre lecture.

— Retenu de votre lecture, — répéta l'enfant.

Il était blond et chétif, avec un visage dont la terreur d'une gifle possible accentuait la pâleur; d'innombrables taches de rousseur constellaient son nez minuscule. Un instant il demeura bouche bée; son embarras se communiqua à son professeur qui rougit et prit le ton à la fois patient et agacé que les enfants redoutent si fort.

— Je vous demande ce que vous vous rappelez de cette lecture, quelle impression elle a faite sur vous, sur votre esprit, sur...

Silence. Guéret regarda madame Grosgeorge à la dérobée, mais elle semblait changée en pierre. L'immobilité de cette femme lui parut plus épouvantable que sa colère et des gouttes de sueur se mirent à couler lentement sur son front.

— Dites-moi, mon petit, — reprit-il d'une voix forcée dont le son lui parut odieux, — de qui s'agit-il dans ce récit?

— Quoi? Du roi.

— Bien! Très bien! De quel roi? Louis XI, Louis XII?

— Louis XI.

Sans quitter Guéret des yeux il allongea le bras sous la table pour se gratter le mollet.

— Mais fort bien! Et... que lui a-t-on fait? — demanda étourdiment le professeur.

— On l'a mis dans une cage.

Il y eut une seconde de consternation pendant laquelle Guéret ne sut que dire. Sans doute il n'avait pas bien posé sa question, mais pourquoi suffisait-il que madame Grosgeorge parût pour que tout allât si mal? Depuis le début de cette scène elle n'avait pas fait le moindre mouvement, elle écoutait avec une espèce de férocité polie et attendait la suite.

— Pensez à ce que vous dites, — fit Guéret avec une brusquerie qui était l'effet de la peur. — Vous savez bien qu'on n'a pas mis Louis XI dans une cage. C'est lui qui, au contraire... finissez. C'est Louis XI qui...

— Je ne sais pas! — cria l'enfant affolé.

Et il se mit à sangloter en regardant sa mère par-dessus le dossier de sa chaise. Madame Grosgeorge eut un haut-le-corps. Guéret fit un geste indécis dans la direction de l'enfant puis se leva. Comme pour ajouter au désarroi, la pendule sonna onze heures.

— André, — fit madame Grosgeorge, — je vous préviens que ce vacarme vous vaudra une gifle. Vous avez tout avantage à cesser dès maintenant, ou nous verrons si je badine.

L'enfant porta ses poings à sa bouche pour étouffer des cris qu'il ne pouvait retenir et implora du regard le secours de son professeur, mais Guéret demeurait muet, ne sachant que dire pour atténuer le fâcheux aspect de cette scène. Il se tenait debout, le dos tourné à la fenêtre et depuis quelques secondes il avait la main posée à plat sur la poitrine comme un homme qui va se justifier, puis le ridicule de ce geste lui apparut tout d'un coup et il laissa retomber sa main en rougissant.

— Je suis navré, madame, — balbutia-t-il.

— Monsieur Guéret, — dit madame Grosgeorge sans paraître avoir entendu ces mots, — je me propose d'envoyer mon fils au collège l'an prochain. Croyez-vous qu'il soit en état de subir l'examen d'entrée en sixième? Réfléchissez. Ne répondez pas oui pour me faire plaisir. Prenez votre temps.

Sa voix avait une douceur étrange, qui laissait percer une menace et Guéret dut tendre un peu l'oreille pour saisir ses

paroles car ses lèvres remuaient à peine en les prononçant. Il était impossible de rien lire sur ces traits qui semblaient incapables d'exprimer aucune émotion humaine; pourtant les yeux s'attachaient aux gens et aux choses avec une force et une contention qui prêtait à leur regard une sorte d'ardeur. Elle considéra le professeur sans détourner la vue de son visage où le trouble et la honte faisaient affluer le sang; on eût dit qu'elle cherchait à deviner de quelle manière confuse se formait la réponse à sa question dans le cerveau de cet homme humilié, derrière ce front qu'elle voyait briller de sueur. Un moment elle savoura le plaisir de ce spectacle, retenant son souffle dans ses narines, comme une bête voluptueuse, puis elle se redressa un peu et sans bruit se frotta les mains.

— Madame, — dit alors Guéret qui avait cru voir de l'impatience dans ce geste, — il me semble qu'au bout de quelques mois d'efforts soutenus votre fils pourra se présenter aux examens de sixième.

— Nous sommes bien du même avis, monsieur Guéret, — répondit-elle en tournant légèrement la tête avec un soupçon de coquetterie. — Vous entendez, sans aucun doute, quatre ou cinq mois d'un travail assidu...

— Sans aucun doute, madame, quatre ou cinq mois, c'est cela.

— Quatre ou cinq mois d'un travail assidu, — reprit-elle avec les intonations polies d'une femme du monde, — sous la direction d'un professeur avisé, laborieux... sommes-nous toujours du même avis, monsieur Guéret?

— Mais... oui, madame.

— Un professeur qui s'intéresse à son élève, qui sache lui faire comprendre ce qu'il étudie... Nous continuons à penser de même?

— Mais certainement, madame.

— Un professeur donc, qui ne déconcerte pas son élève en lui posant des questions absurdes, mais qui prépare soigneusement, chez lui, la leçon qu'il va donner le lendemain; bref, monsieur Guéret, ce que j'appelle un homme de conscience qui entend son devoir et le respecte. Avez-vous quelque chose à me dire?

Il secoua la tête. Eût-il voulu parler, que sa confusion l'en eût empêché.

— Bon, — dit-elle. — Attendez-vous à de fréquentes visites de ma part, monsieur Guéret. André!

L'enfant se retourna vers sa mère.

— Viens ici quand je t'appelle, — fit madame Grosgeorge de sa voix égale. N'apprendras-tu jamais à obéir promptement?

André fit un violent effort sur lui-même et, descendant de sa chaise, se dirigea vers le coin du salon où sa mère l'attendait immobile comme une statue. Il était petit, vêtu d'un jersey bleu foncé qui serrait son buste étroit et ses bras sans force. Ses jambes nues sortaient d'une culotte de serge beaucoup trop large. En marchant, il traînait les pieds comme s'il avait à cœur de rebrousser la laine rouge et violette du tapis.

— Combien de fois t'ai-je dit de ne pas traîner les pieds? — demanda madame Grosgeorge lorsqu'il fut devant elle. — Viens plus près.

Elle avait posé les deux mains sur les bras du dagobert et considérait l'enfant qui fuyait son regard et se mordait les lèvres.

— Avant de te punir, — dit-elle doucement, — il est juste de t'expliquer pourquoi je suis obligée de le faire. D'abord tu as très mal lu ta page d'histoire. Tu n'articules pas. Et puis tu n'essayes pas de comprendre et de retenir ce que tu lis. Résultat : tu es aussi ignorant après qu'avant, tu perds ton temps et tu gaspilles l'argent de ton père. Ensuite tu ne veux pas te corriger de l'habitude de rebrousser le tapis en marchant. Ne pleure pas, c'est inutile. Lève la tête et regarde-moi.

En disant ces mots elle serra un peu les dents et planta ses yeux dans ceux de son fils. Puis, les coudes au corps, elle leva l'avant-bras droit, le rejetant en arrière aussi loin qu'il lui était possible. Dans cette position elle demeura une seconde sans qu'un muscle de son corps ne bronchât et, tout à coup, après s'être insensiblement tournée vers la droite, comme pour prendre un peu d'élan, elle frappa l'enfant au visage avec la force et la brutalité d'une machine. Il frémit, haletant d'effroi, et se mit à hurler. Cependant sa mère ne le

quittait pas des yeux; elle semblait ne pas entendre ses cris et observait à présent la joue où l'empreinte rose de sa main pâlissait peu à peu. Quelque chose d'étrange s'était glissé dans les prunelles noires de cette femme, une expression d'avidité et de plaisir qui transfigurait son vieux et joli visage et lui prêtait comme un regain de jeunesse. En ce moment son esprit était si absorbé parce qu'elle voyait que rien n'existait plus pour elle en dehors de la meurtrissure infligée par ses doigts. Quelqu'un eût crié : « Au feu! » derrière elle, qu'elle n'eût peut-être pas tourné la tête.

Guéret contemplait cette scène avec une horreur qui l'empêchait de faire un mouvement. L'envie le prit de saisir l'enfant dans ses bras, mais la seule pensée d'un projet aussi audacieux lui parut énorme. Il y avait dans toute la personne de madame Grosgeorge une telle force et une telle volonté, le vice lui donnait à cette minute une autorité si puissante, qu'il ne trouvait pas en lui de la braver ouvertement, pas plus qu'il n'eût osé ravir sa proie à une bête sauvage. Il demeura muet, contemplant malgré lui l'enfant qui baissait la tête et reculait à pas indécis devant le regard épouvantable dont le suivait sa mère.

Quelques secondes s'écoulèrent dans un silence que troublaient seuls les gémissements du petit garçon puis, tout à coup, comme si un charme se rompait et lui rendait la liberté, madame Grosgeorge tressaillit et leva les yeux sur le professeur.

— Eh bien, dit-elle sèchement, il est plus d'onze heures, monsieur Guéret, je ne vois pas ce qui peut vous retenir.

Elle se leva en disant ces mots et se dirigea vers la porte. Il était encore au même endroit et, comme elle passait devant lui, il put remarquer la délicatesse de ce ferme et gracieux profil; la joue était avivée par une émotion dont rien ne paraissait autrement; derrière l'oreille, un peu au-dessous d'une mèche de cheveux gris, une des baleines qui soutenaient le col montant entrait légèrement dans la chair blanche de la nuque et y creusait une fossette. Il éprouva soudain un sentiment confus où l'admiration se mêlait au dégoût, et saisissant son livre et ses papiers, il suivit madame Grosgeorge dans l'antichambre.

Lorsqu'il fut au jardin, un instant plus tard, il se rendit compte que dans son trouble il avait oublié de lui dire au revoir.

V

Sa chambre, basse de plafond, avec une fenêtre étroite, le restaurant de madame Londe, le petit café désert, la villa des Grosgeorge, tels étaient les quatre points cardinaux de sa vie nouvelle. Il y avait aussi les rues et les routes, les rues à travers lesquelles il suivait peureusement cette femme, les routes nocturnes où il lui parlait, où il la suppliait. Elles lui permettaient d'aller de l'un à l'autre coin de sa prison.

Il y avait encore les deux rivières qui serraient dans une même étreinte les petites villes contiguës de Lorges et de Chanteilles. Elles portaient de ces noms comme le génie populaire en trouve quelquefois. L'une se traînait languissamment à travers ses roseaux et s'attardait sous les vieux remparts de Lorges, et il fallait regarder avec attention les eaux de la Sommeillante pour en percevoir le mouvement. L'autre, venue de plus haut, précipitait son flot joyeux et bouillonnant à travers Chanteilles; elle s'appelait la Preste et donnait son nom à un boulevard de peu de longueur qui la surplombait de cinq ou six mètres. Le dimanche, à Chanteilles, la promenade du boulevard de la Preste était la grande occupation de l'après-midi et il fallait qu'il fît bien vilain pour que les habitants s'en privassent. Même ceux de Lorges venaient parfois se mêler aux groupes qui marchaient de ce pas lent, favorable aux conversations, et, jaloux, ils se penchaient par-dessus le parapet avec une feinte d'indifférence. Mais en semaine cette partie de la ville était assez peu fréquentée, toute l'activité de Chanteilles se reportant autour de la place du Marché. Aussi par un bel après-midi d'octobre, si le vent n'était pas trop rude, il faisait bon s'asseoir sous les tilleuls de la promenade et rêver en écoutant le bruit tumultueux et continu de cette rivière si pressée d'arriver et de s'enfuir.

Ce jour-là, il se laissa tomber sur un banc non loin du parapet. Une brise légère soufflait en murmurant dans les branches au-dessus de sa tête et il sentait sur la chair de ses

mains la faible caresse du soleil d'automne. Dans le ciel pâle des oiseaux poussaient des cris qui ressemblaient à des adieux. L'air était clair, la vue se portait au loin sans effort et découvrait, par delà les maisons de l'autre rive, une route bordée de champs noirs, de vergers nus, puis les toits gris et bleus de Lorges, groupés au hasard des ruelles, tout autour de la flèche à demi ruinée de Saint-Jude. On ne voyait pas la Sommeillante, elle se cachait derrière les remparts, mais une rangée de saules indiquait la ligne paresseuse de son cours. Et plus loin, après d'autres champs et de longues prairies humides, des collines basses que le soleil touchait au front souriaient dans la lumière, blanches comme des falaises.

Pendant quelques minutes il considéra ce paysage heureux et calme, si peu en accord avec la tristesse et l'inquiétude qui lui déchiraient le cœur. Il devenait trop vieux pour apaiser son chagrin avec de faux espoirs, il se sentait trop fatigué aussi. Après des années et des années d'aventures, de désillusions, de dégoûts, il arrive un moment où l'âme n'en peut plus et refuse d'obéir au corps, de le suivre dans sa honte. Sans doute, cette fille lui avait écrit, lui avait donné rendez-vous à cet endroit, mais s'il était venu ce n'était que par lâcheté, par mollesse et pour s'épargner à lui-même les regrets d'avoir négligé une occasion qui lui était offerte; car il savait bien qu'elle ne voulait pas de lui, et il se méprisait d'être là, assis sur le banc qu'elle avait indiqué. Il eût été pourtant bien incapable de s'en aller à présent; cela aussi il le savait.

Une fois encore, il déplia le billet qu'il tenait dans le creux de la main, et le lut.

Vous n'avez donc plus envie de me revoir? — demandait-elle. *Qu'est-ce que je vous ai fait? Demain, en portant le linge à la villa* Mon Idée *je ferai un détour par le boulevard. Trouvez-vous sur le premier banc à deux heures. Angèle.*

L'impertinente! Cette façon de donner des ordres. *Trouvez-vous...* Et il s'y tourvait. Il porta le billet à sa bouche et le mouilla de ses lèvres. « Au moins, pensa-t-il rageusement, je lui prendrai les bras. » Ses bras ronds et fermes, ses bras trop blancs qui lui permettaient, qui lui ordonnaient d'imaginer son corps. Une bouffée de chaleur lui monta au visage

et, pris d'une espèce de vertige, il ferma les yeux. Le bruit de l'eau se mêlait au bourdonnement qui emplissait sa tête.

« Toujours, semblait murmurer la rivière, toute la vie de même, toute la vie. »

Il ne l'avait pas vue depuis trois jours, depuis le soir où il lui avait parlé sur la route. Comment avait-il fait? Il n'en savait rien. Est-ce qu'on sait comment le temps passe lorsqu'on souffre ainsi?

Un quart d'heure plus tard, elle parut, le bras chargé d'un grand panier qu'elle portait sans effort. La beauté a naturellement un air de triomphe. Elle est grave et royale dans chacun de ses gestes; à son approche, il y a dans le cœur de l'homme quelque chose qui se tait. Lorsqu'il vit cette femme se diriger vers lui, il ne retrouva plus les mots qu'il voulait lui dire. Ce visage parfait, ce corps qui se déplaçait noblement anéantissaient l'univers autour d'eux. Il la regardait avec voracité. Elle était vêtue d'un corsage blanc qui dégageait son cou et ses bras. Un tablier blanc couvrait sa jupe. Le jeu merveilleux des plis et de l'ombre imprimait à l'étoffe les lignes du torse, des membres. Et tout d'un coup la joie entra dans le cœur de Guéret avec plus de tumulte et de zèle que la rivière n'en mettait à se précipiter vers l'océan. Il oublia tout, ses souffrances, ses rancunes, il la voyait pour la première fois, blanche, enveloppée de lumière; et il frémit à la pensée qu'il aurait pu ne pas venir.

Elle souriait.

— Ne restez pas comme ça sans bouger, — dit-elle, en venant à lui. — Vous allez attirer l'attention sur nous. Allons sur le quai.

Ensemble ils se dirigèrent vers l'étroit escalier de pierre qui descendait à la Preste. Lorsqu'ils furent sur le quai elle jeta les yeux autour d'elle pour s'assurer qu'ils étaient seuls. Il la regarda en silence.

— Que vous êtes drôle, — fit-elle avec un rire qu'elle étouffa. — J'aurais cru que ça vous faisait plaisir de me voir.

Le bruit de l'eau couvrait presque ces paroles prononcées à mi-voix. Elle demanda plus haut :

— Vous n'avez rien à me dire?

Elle se tenait devant Guéret, plus jeune et plus fraîche

qu'il n'avait osé l'imaginer dans les méditations impures de sa solitude. Une ou deux fois elle passa la main sur son front où le vent ramenait obstinément une mèche de cheveux bruns. Il eut envie de rire et de lui saisir la main, mais sa nature soupçonneuse eut tout à coup raison de ce mouvement. Ne se rappelait-il pas l'indifférence, la cruauté de cette fille? Peut-être n'était-elle là que pour s'amuser de son air sombre, de ses phrases d'amoureux.

— Pourquoi êtes-vous venue?

Elle considéra un instant sans répondre ce visage que la méfiance et la réflexion durcissaient. L'éclat de la lumière obligeait Guéret à baisser la tête mais son regard ne quittait pas la jeune fille. Elle fut frappée du changement de ses traits et de l'amertume qu'elle y découvrait.

— En voilà une question, — dit-elle enfin avec un reproche dans la voix. — Voulez-vous que je m'en aille?

Il fut sur le point de répondre : « Oui. » L'inutilité de cette entrevue lui était apparue brusquement, l'inutilité de sa vie entière, et le désespoir qui l'envahissait lui arracha un soupir. Il leva un peu les bras et les laissa retomber le long de son corps.

— Je vais être si malheureux tout à l'heure quand je vous aurai quittée, — dit-il. — Et pourtant qu'est-ce que j'aurai à regretter? Rien, vous ne me donnez rien.

— Vous aviez dit un jour qu'il vous suffisait de me voir, — répondit-elle avec une vanité naïve.

Il détourna la tête.

— Sans doute suis-je devenu plus exigeant, — fit-il sans la regarder.

A peine eut-il dit ces mots qu'ils lui semblèrent ridicules et imprudents, et il redouta qu'elle n'eût compris, mais elle lui prit la main et lui dit avec une fausse bonne humeur :

— Vous n'êtes pas raisonnable, voyons.

Ce contact le gêna, lui répugna presque. Que cette fille lui donnât la main, ainsi, cela lui semblait trop différent de ce qu'il avait imaginé, trop simple. Et puis, cette chair n'avait pas la chaleur qu'il attendait et il en fut en même temps déçu et ravi. Il songea que c'était là, sans doute, le plus qu'il obtiendrait jamais.

— Vous feriez mieux de ne pas me donner la main si cela ne veut rien dire, — dit-il malgré lui d'une voix rauque.

— Comment, — s'écria-t-elle, en lâchant sa main, — je suis assez bonne pour vous donner un rendez-vous et c'est ainsi que vous me parlez!

Il devint tout à coup la proie d'une colère irrésistible.

— Des rendez-vous, — répéta-t-il, — vous appelez ça des rendez-vous, un quart d'heure de conversation sur une route ou au bord de l'eau? Et les autres, qu'est-ce que vous leur donnez aux autres? Est-ce qu'ils se contentent de ça, par hasard?

Elle pâlit.

— Les autres? — souffla-t-elle. — Qui ça, les autres?

Il n'entendit pas mais vit ses lèvres remuer. Alors la honte d'avoir offensé cette femme le fit rougir et il essaya de prendre une attitude pleine d'assurance, les poings dans les poches de son veston. Il se sentit si laid dans la lumière qui frappait son visage qu'il eut envie de s'enfuir, de remonter l'escalier de pierre. Pourtant quelque chose le retint.

— Les autres... — bégaya-t-il... sans bien savoir ce qu'il disait... — plus riches que moi.

Au fond d'une de ses poches, ses doigts froissaient un billet de banque qu'il avait mis là tout à l'heure, obéissant à cette idée fixe qu'il valait mieux offrir de l'argent que de lasser Angèle de ses supplications. Maintenant quelque chose le poussait à faire ce geste, non point la volonté d'acheter la complaisance de la jeune fille, mais un vil désir d'insulter cet être dont il désespérait d'obtenir les faveurs. Comme pour le narguer elle semblait plus belle, debout au bord de la rivière dont la rumeur puissante emplissait le silence. Il regarda haineusement ce visage que sa mémoire avait tant de peine à retenir; ce reflet de la beauté qu'il y a dans le souvenir, même cela le fuyait, se refusait à lui.

Elle parla avant qu'il eût pu retirer la main de sa poche.

— Puisque vous avez des idées pareilles, — dit-elle les yeux brillants de colère, — je n'ai plus qu'à m'en aller.

— Où allez-vous? — demanda-t-il en faisant un geste vers elle.

Mais elle ne répondit pas. Elle raffermit son panier à son

bras et, tournant le dos à Guéret, elle s'éloigna. Il ne fit rien pour la retenir, il la vit suivre le quai sous le mur du boulevard jusqu'à un escalier qui menait au pont, deux cents mètres plus loin. Il lui semblait qu'à chaque pas qui augmentait la distance entre eux correspondait un allègement de son cœur. Le calme lui revenait, presque la joie. Il alla s'asseoir sur une marche de l'escalier qu'il avait descendu avec elle.

— Cela vaut mieux ainsi, — dit-il tout haut.

En prononçant ces mots, il portait les deux mains à sa poitrine comme s'il eût voulu arracher son gilet, sa chemise. Une inquiétude affreuse s'emparait de lui de nouveau. Il connaissait les approches de la douleur comme un marin devine la tempête au fond du ciel. L'oppression soudaine qui le courbait en deux, l'impossibilité de respirer librement, il savait le sens qu'il devait donner à ces présages. Comment avait-il pu croire une seconde qu'il allait être délivré de ses souffrances, de lui-même. Et tout à coup il se leva et courut à l'endroit où il s'était tenu lorsque Angèle l'avait quitté. Son regard suivit la berge du fleuve jusqu'au pont. Elle n'était plus là, elle avait eu le temps de traverser la Preste et de disparaître, pendant que, sur les marches d'un escalier il se réjouissait de ne plus la voir. Était-il fou? A quoi pouvait lui servir de se déchirer la poitrine, maintenant, et de marcher dans les traces de cette femme en gémissant son nom? Peut-être n'y avait-il pas un seul homme au monde qui, en de telles circonstances, eût agi avec aussi peu de sang-froid et de bon sens. Aux inconvénients de son âge, il ajoutait les ridicules de la jeunesse. Avec un cerveau d'enfant et un visage ridé, il prétendait conquérir une fille dans toute la fraîcheur de sa beauté. Et malgré les larmes de fureur et de tristesse qui lui coulaient sur les joues, la vanité de cette aventure le fit rire.

VI

— Malade. Oui. Cristi, mon cher, vous n'allez pas me dire que cela vous fait de la peine. Pas de politesse avec moi. Je sais que ma femme a le caractère difficile, tatillon. Vous devez détester sa présence. Est-elle méchante, hein? Allons,

vous en faites des mines! Vous figurez-vous que je vais lui rapporter notre conversation?

Guéret fit un sourire du bout des lèvres. Les façons goguenardes de ce gros homme le gênaient un peu, mais aussi quel soulagement de savoir que la mère du petit André n'assisterait pas à la leçon ce jour-là! Il se tenait debout, son livre à la main, devant M. Grosgeorge qui venait de s'asseoir dans le dagobert. Le propriétaire de la villa *Mon Idée* portait une soixantaine d'années avec la bonhomie qui vient avec l'âge lorsque la santé ne s'y oppose pas trop. Les cheveux blancs couvraient encore la tête au-dessus des oreilles et de la nuque, mais laissaient à découvert un front rose à peine ridé et tout le haut du crâne. Les traits étaient lourds, la bouche épaisse et large, la mâchoire vigoureuse. Un nez charnu et recourbé donnait à son profil quelque chose de volontaire et de sauvage qui démentait le regard guilleret des yeux bruns. Il était vêtu d'un costume d'étoffe grise tel qu'en portent les chasseurs, mais une cravate à pois digne d'une mise un peu plus soignée mettait un gros trait noir sous le double menton comme pour marquer une limite.

— Asseyez-vous donc, — dit-il. — Vous avez bien un moment, que diable! Ce n'est pas André qui va se plaindre de cinq minutes de récréation.

André, qui était assis à la table, tourna vers son père un visage d'enfant sournois et rit en dissimulant sa bouche derrière sa main. Après un coup d'œil complice lancé à son professeur il glissa de sa chaise et alla regarder par la fenêtre. Tout dans ce petit être débile trahissait le fils de parents trop vieux : les épaules rentrées, les poignets sans vigueur et cette tranquillité de grande personne, ce souci de ne pas faire de bruit.

M. Grosgeorge désigna son fils d'un geste du menton et dit à mi-voix :

— Pauvre petit bonhomme, ce qu'il lui faudrait c'est le grand air, les exercices violents, mais sa mère ne veut rien entendre. Oh! sa mère!... Allons, asseyez-vous, mon ami.

Guéret posa son livre et s'installa sur une chaise en face de M. Grosgeorge.

— Vous allez me trouver bien curieux, — continua celui-ci,

en penchant la tête de côté, — mais depuis combien de temps êtes-vous ici? On m'a dit que vous habitiez Paris avant de venir à Chanteilles. Nom de nom, quitter Paris pour la province! Ce sont des embarras financiers qui vous ont contraint à vous déplacer?

Il avait en posant ces questions l'air d'assurance du riche à qui l'argent donne le droit d'interroger le pauvre.

— Des embarras financiers, oui, monsieur.

— Et vous comptez vous créer une petite situation de précepteur dans la région. Pourquoi pas, après tout? Dites-moi, vous êtes marié?

— Marié, oui, monsieur.

— Et votre femme vous aide, je vois ça. C'est très bien, très honorable. Quel travail fait-elle?

— Elle est employée par un magasin à Paris, dans la lingerie. Elle travaille ici et une fois par semaine elle va à Paris livrer ses commandes.

— Vous l'accompagnez?

— Moi, monsieur? Jamais.

— Vous n'êtes pas jaloux, mon cher Guéret. Oh! ne vous effarez pas, ce que je vous en dis, c'est par manière de plaisanterie. Est-ce que je ne sais pas ce que c'est que le mariage?

Un petit rire le secoua. Il attendit un instant comme pour donner à Guéret le temps de placer un mot, puis constatant que le professeur n'avait rien à dire, il reprit de sa voix grasseyante et un peu rapide :

— Bon, bien. Dites-moi donc, vous devez vous ennuyer ici après avoir vécu à Paris?

— Oui, il m'arrive de m'ennuyer, — répondit Guéret après une légère hésitation.

M. Grosgeorge allongea les jambes et les croisa.

— Il vous manque quelque chose?

— A moi, monsieur? Mais... non, je ne peux pas dire...

— Cristi, mon cher, — fit le vieillard entre ses dents, — si j'avais votre âge...

Et il remua les pieds, le regard planté dans les yeux fuyants du professeur. Quelques secondes passèrent dans un silence que Guéret n'osait rompre.

— Fichtre oui, — dit enfin M. Grosgeorge, comme s'il

concluait une petite méditation. — Ce n'est pas pour vous donner des conseils, mais pourtant cela fait rêver de savoir que vous vous ennuyez ici. Quant à moi, Dieu merci, j'ai su employer mes jeunes années. Je vous certifie qu'à votre âge je ne m'ennuyais pas. Enfin, laissons cela.

Et se levant il se dirigea vers le fond de la pièce.

— Venez par ici, voulez-vous? Que pensez-vous de cette petite toile?

Quand Guéret fut près de lui, il le prit par le bras.

— Mettez-vous là un peu de côté. Et maintenant une opinion sincère, hein? Je vous dirai que je l'ai payée dans les quinze cents, la semaine dernière, à Paris. C'est une petite chose... on me l'a envoyée ce matin.

— Quinze cents francs!

— Mon ami, ne vous laissez pas éblouir par ce chiffre. Donnez-moi votre opinion de cette peinture. Ce qu'elle a coûté n'importe pas au fond. Les belles choses n'ont pas de valeur. Et puis, que diable! un Chacornac!...

Autour d'un guéridon qui disparaissait sous une riche dentelle, trois prélats vêtus de satin écarlate achevaient un dîner fin dont on apercevait les reliefs dans des plats d'or. Une bouteille de champagne refroidissait dans un seau d'argent, posé sur le tapis rouge, cependant qu'un de ces messieurs, le plus gras de la bande, élevait sa coupe de cristal en se tournant vers ses compères. L'un d'entre eux s'apprêtait à répondre au compliment qu'on lui faisait sans doute, car il souriait au porteur de santé et se versait lui-même à boire. Ce geste apparaissait comme une imprudence au troisième ecclésiastique qui, craignant peut-être une distraction de la part de son voisin, lui touchait le bras du bout des doigts, et, la mine effrayée, semblait lui dire qu'il eût à prendre garde de ne point faire déborder sa coupe. Enfin, dernier détail qui achevait cet ensemble plein de bonhomie et de préciosité, une chatte blanche se roulait gracieusement aux pieds des prélats en jouant avec une écaille d'huître. Tel était le sujet du tableau que M. Grosgeorge proposait à l'admiration du professeur. Celui-ci fronça les sourcils un instant et promena les yeux du haut en bas de l'œuvre d'art.

— C'est très joli, — dit-il.

— Joli! — répéta Grosgeorge avec impatience. — Est-ce là tout ce que vous trouvez à en dire? Cristi, mon cher, voyez les choses un peu en artiste. Ces couleurs chaudes, vives, harmonieuses pourtant, cela ne vous dit rien? Le vermillon des soutanes qui répond au blanc de la nappe, ce blanc qui à son tour appelle le rouge sombre du tapis, hein, ça ne chante pas, cela? Et cette chatte, cet adorable animal jeté au bas du tableau comme une signature? Et puis, nom de nom, examinez-moi le détail de cette dentelle. Vous la prendriez dans la main. Regardez ça, et ça...

Son doigt court et pointu indiquait avec amour les rosaces de fil que l'artiste avait reproduites avec une fidélité scrupuleuse. Guéret se pencha, subitement intéressé. Se pouvait-il qu'il y eût au monde des gens qui prissent plaisir à peindre des nappes de dentelle et des cardinaux en train de boire, alors que pour lui cela existait si peu? Le désir violent qui ne lui laissait plus de repos, il lui semblait qu'il dût être universel et travailler les hommes nuit et jour. Tout ce qui ne se rapportait pas à Angèle le frappait d'étonnement. Il eût conçu la ville entière amoureuse de cette femme plutôt que trois personnes indifférentes à son sort. Comme il rêvait à ces choses, il ne s'aperçut pas que Grosgeorge le regardait depuis un instant, l'œil plissé, la lèvre humide.

— Mon cher, — fit le vieillard avec une voix douce qui n'en fit pas moins sursauter le professeur, — vous n'allez pas me dire que vous ne suivez pas une idée en ce moment. Vous êtes un mélancolique, cela se voit...

Il lui posa la main sur le bras.

— ... Vous ne pensez pas plus à mon Chacornac que Chacornac ne pense à vous. N'ayez crainte; je ne vous en veux pas. Tout à l'heure, quand vous m'avez dit que vous vous ennuyiez à Chanteilles, j'ai fait quelques petites réflexions aparté. « Bon sang, me disais-je, quand on s'ennuie à son âge, ça ne peut être qu'à cause d'une seule chose... »

Le ton dont il prononça ces mots instruisit Guéret sur le sens qu'il fallait leur donner.

— ... à cause d'une seule chose, — reprit le vieillard avec insistance. — Eh oui, mon cher, ne vous scandalisez pas.

La vie entière n'est faite que de ça. C'est une préoccupation incessante chez tout le monde.

Sa voix prit un accent de théâtre :

— Suivez la nature, mon cher, la bonne, l'exigeante nature. Croyez-vous que je ne vous connaisse pas déjà un peu? Mon bon, je vais vous dire quelque chose qui va peut-être vous choquer, mais tant pis, c'est pour votre bien. Sachez que l'autre jour je me promenais aux environs de la gare, quand j'aperçois une femme vêtue de noir, assez grande... enfin, je ne vous la décrirai pas : la personne qui était avec moi m'a dit que c'était là *votre* femme. Eh bien, mon cher, mon excellent ami, écoutez-moi bien. J'ai soixante-deux ans et quelque expérience de la vie. Je vous le dis bien en face, vous n'avez pas la femme qu'il vous faut!

— Monsieur! — s'écria Guéret stupéfait.

— Stop! — fit Grosgeorge avec autorité. — Laissez-moi finir. Quand je dis qu'elle n'est pas la femme qu'il vous faut, j'entends uniquement la femme que la nature vous destinait. Sans doute madame Guéret est bonne, travailleuse, attentive à vous plaire. Cela se devine, parbleu. Mais est-ce là tout ce que vous lui demandez, tout? Lorsque, après une journée de travail et d'ennui, vous rentrez chez vous le soir, la trouvez-vous belle, madame Guéret, séduisante? Mon cher, c'est très important. Pensez aux années qui passent. Ne vous préparez pas une vieillesse pleine de regrets.

— Mais, monsieur, — fit Guéret avec effort, — pourquoi me parlez-vous ainsi?

— Pourquoi? Demandez-moi pourquoi cela m'irrite de vous voir gâcher votre jeunesse, mon cher! Vous êtes malheureux comme les pierres, cela crève les yeux. Et vous croyez que je ne vous comprends pas, que je suis trop vieux pour vous comprendre? Mon ami, voulez-vous que je vous fasse une confidence? Vous avez vu ma femme. Enlevez-lui trente ans, imaginez le visage le plus fin, le plus joli... Au bout d'un mois, elle m'a fait horreur. Et pourtant elle était belle, mais c'est ainsi, que voulez-vous, la nature ne me la destinait pas et je l'ai compris trop tard. Oh, croyez bien que je me suis rattrapé dans la suite, et je ne le regrette pas, je vous le garantis, mais enfin, que diable, il faut être loyal envers soi-

même et savoir s'assurer des choses; en un mot se connaître, tout est là, se connaître. Ai-je un peu raison? Dites-moi si j'ai mis le doigt sur la plaie. Cristi, mon cher, répondez quelque chose. Vous êtes là...

— Eh bien, oui, — souffla Guéret en baissant la tête. — Vous ne vous trompez pas.

Il se sentit à la fois soulagé et furieux, mais n'osa lever les yeux sur M. Grosgeorge. Le vieillard laissa s'écouler quelques secondes, puis il reprit d'une voix plus chaude que la joie du triomphe faisait trembler un peu.

— Mon malheureux ami! Je m'en doutais depuis longtemps. Je me suis dit en vous voyant la première fois : « Voilà un gaillard qui ne bat que d'une aile. » Vous me faisiez l'effet d'un homme qui appelle à l'aide, sauf que vous n'appeliez pas, justement. Vous comprenez? Mon cher, mon cher!

Un brusque mouvement d'allégresse lui fit lever les mains vers le ciel. Le plaisir d'avoir arraché un secret, un aveu, le bouleversa un instant et il ne trouva pas tout de suite les mots qu'il cherchait pour exprimer sa pensée.

— La vie s'ouvre devant vous, — dit-il en baissant le ton comme pour communiquer un secret. — Ah, si j'avais votre âge! Bon sang, vous n'allez pas me dire que dans toute la ville de Chanteilles, il n'y a pas une femme qui vous intéresse. Vous vous imaginez peut-être qu'en province on n'a pas d'aventures.

Sa figure se plissa. Il regarda le professeur dans les yeux.

— Quand ce ne serait que moi, mon cher, moi qui vous parle. Vous figurez-vous, par hasard, que parce que je suis vieux, je n'ai pas une vie sentimentale? Laissez-moi rire! Cela a commencé ici-même, à la villa *Mon Idée*, presque sous les yeux de ma femme. La personne dont je vous parle a dix-huit ans. Dix-huit ans! Un teint, des cheveux! Et bonne fille! Bien entendu, une piécette de temps à autre facilite les relations, mais, nous le disions tout à l'heure, les belles choses n'ont pas de prix, n'est-ce pas? Je la vois deux, trois fois par semaine, depuis plus d'un mois... N'allez pas croire que c'est une fille, mon cher. Pas du tout. Je lui fais des cadeaux comme on s'intéresse à une personne dans la gêne, et elle m'en a de la reconnaissance. Je l'emmène

dîner quelquefois. Tout ce qu'elle me demande, c'est la discrétion. Oh, sur ce chapitre...

— La discrétion...

— Eh oui, mon cher. Quelle figure vous faites. Vous ne vous sentez pas bien?

— Si.

— Allons, écoutez-moi cette petite lettre qu'elle m'a envoyée ce matin.

Il avait sorti de sa poche un billet qu'il déplia avec soin et tint tout près de son visage comme s'il allait y mettre les lèvres.

— *Si ça vous faisait plaisir de me voir demain*, — commença-t-il, et il s'interrompit pour expliquer : demain, c'est aujourd'hui. *Demain, à neuf heures et demie... à neuf heures et demie près de...* Allons, je n'y arriverai pas sans mes verres.

Et posant le papier sur une table, il se mit à fouiller dans les poches de son veston. Guéret regarda un instant ce vieux visage animé par le désir. Il lui semblait que l'un après l'autre ses sens faiblissaient. Depuis quelques secondes, un bourdonnement emplissait ses oreilles et l'avait empêché d'entendre tout ce que disait M. Grosgeorge. Il n'avait saisi que le début de la lettre, mais ces quelques mots l'avaient heurté, et maintenant une sorte d'écho mystérieux les répétait infatigablement, quelque part au fond de son cerveau. *Si ça vous faisait plaisir de me voir demain, demain soir à neuf heures et demie...* Tout à coup il eut l'impression que la pièce était obscurcie, comme il arrive lorsqu'un nuage passe devant le soleil. M. Grosgeorge n'en finissait pas de trouver son lorgnon. L'impatience creusait les coins de sa bouche, ses lèvres gourmandes devenaient toutes minces et brillaient. C'était tout ce que Guéret pouvait voir dans l'espèce de nuit qui montait autour de lui, cette bouche qui se pinçait et se gonflait tour à tour, honteuse et cruelle, tourmentée d'une faim que la vie ne comblerait jamais. Et brusquement ses yeux tombèrent sur la lettre. Toute sa lucidité lui revint d'un seul coup; dans ces lignes tracées au crayon, hâtives et maladroites, il reconnut l'écriture d'Angèle.

VII

Comme à l'ordinaire, elle s'était assise près de la fenêtre et jetait de fréquents coups d'œil sur la petite place triangulaire que le vent balayait. Sa maison était la dernière de la ville. Derrière la rangée d'arbres le gazon pelé descendait jusqu'à la Sommeillante et c'était cela qu'elle voyait tous les jours. Les pavés arrondis de la chaussée, les douze tilleuls plantés de manière à former un angle, puis l'eau presque immobile de la rivière, et enfin le grand silence de l'après-midi, tout contribuait à donner à ce paysage le caractère un peu rêveur et pensif des endroits où jamais le voyageur ne s'arrête. La nature a là quelque chose d'indéfinissable; les arbres n'y sont point comme les autres arbres, et le ciel derrière ses nuages semble cacher une pensée secrète dont le mystère se communique aux pierres des maisons, à l'eau du fleuve, et leur prête un air de complicité et sinistre.

— On voit bien peu de promeneurs à cette heure-ci, — dit une fillette assise aux pieds de madame Londe, sur un tabouret bas qu'elle avait placé près de la fenêtre.

Elle pouvait avoir douze ans; vêtue d'un tablier d'alpaga, elle collait à la vitre un front têtu et de sa petite main sale écartait le rideau de tulle que le temps et la poussière avaient jauni. La patronne considéra un instant ce profil attentif, cet œil malicieux d'écolière à qui rien n'échappait.

— Les promeneurs, — répéta-t-elle lentement, — cela t'amuse les promeneurs, petite?

— Oui, ça m'amuse, — fit l'enfant sans relever la tête.

— Ça t'amuse d'en voir de nouveaux, sans doute, — interrogea madame Londe.

— Ça m'amuse aussi de reconnaître ceux que j'ai déjà vus.

— Futée, va! Tu as toujours la réponse prête, — dit madame Londe.

Elle soupira, regarda elle-même par la fenêtre, comme si elle eût voulu s'assurer que les arbres n'avaient pas changé de place, et prit dans son giron un vieux bas au fond duquel elle plongea la main.

— Un trou, — constata-t-elle à mi-voix. — Comment

diable est-ce que je fais pour user mes bas si vite, moi qui prends si peu d'exercice?

Et s'armant d'une aiguille et d'un œuf de bois violet, elle se mit à réparer le trou qu'elle avait découvert. De longues minutes s'écoulèrent dans un silence absolu. La fillette dirigeait son regard d'un côté puis de l'autre, tout entière à son rôle de guetteur, et l'on voyait s'agiter avec raideur ses nattes courtes qu'une main invisible semblait tirer pour lui faire tourner la tête à droite et à gauche. Le front penché sur son ouvrage, madame Londe était absorbée dans une méditation que l'on devinait de plus en plus profonde, bien que l'activité de ses doigts ne s'en ressentît pas et qu'elle eût toujours le même geste patient et régulier pour lever et abaisser son aiguille.

La pièce où se passait cette scène était longue et basse. Un vaste lit d'acajou en occupait tout un coin, entre une porte jaune et une gigantesque armoire de noyer. Aux murs, un papier défraîchi laissait voir par places, là où l'humidité ne l'avait pas souillé, de larges surfaces d'une couleur indécise, ni rouge, ni violette, rayées de bistre. De petits tapis ronds ou rectangulaires couvraient en partie le carrelage d'où montait un froid glacial. A peine un maigre feu de charbon adoucissait-il la température de la chambre autour de la cheminée, tout près de l'endroit où était assise madame Londe; aussi cette femme avait-elle les deux pieds sur une chaufferette et les mains chaudement couvertes de mitaines noires. Plusieurs coussins de cretonne, glissés dans le fond de sa bergère, lui prenaient la taille et l'aidaient à se tenir droite. Elle était vêtue de serge noire, car elle réservait sa robe de taffetas pour l'heure du dîner, et avait jeté sur ses épaules frileuses une courte pèlerine de laine grise.

— Tu n'as pas froid? — demanda-t-elle, sortant tout à coup de sa rêverie pour aviser les jambes nues de la petite fille.

— Non, madame Londe, — répondit celle-ci avec une vivacité joyeuse.

— Tu n'as pas à m'appeler madame Londe, petite. Je te l'ai déjà dit. Il n'est passé personne depuis un instant?

— Personne. Vous ne regardez donc pas par la fenêtre, vous aussi?

— J'étais ailleurs, petite, — murmura la patronne. — Trois secondes de distraction, il n'en faut pas plus pour que quelqu'un traverse la place sans que je m'en aperçoive.

— Comment dois-je vous appeler, s'il vous plaît?

— Mais... je te l'ai dit, appelle-moi : ma tante, par exemple.

— Pourquoi dites-vous : par exemple?

Il y eut un silence. Madame Londe paraissait ne pas avoir entendu. Brusquement elle commanda :

— Appelle-moi, ma tante. Un point, c'est tout.

L'enfant croisa les mains sur son genou gauche et se mit à se balancer en avant et en arrière, d'un air bougon. Elle était jolie malgré une excessive pâleur qui augmentait l'éclat de ses yeux noirs. Le ton dur dont madame Londe venait de lui parler l'avait un peu offensée, mais sa maussaderie se dissipa vite. Apercevant une pelote de laine qui était tombée sous la bergère elle la ramassa et la tendit à la patronne comme pour mettre un terme à leur petite brouille par un acte de gentillesse.

— Oh! merci, — fit madame Londe, la voix heureuse. — Bonne petite, — ajouta-t-elle en lui flattant la joue du bout des doigts. — Dis-moi, que réponds-tu à ta mère lorsqu'elle te demande ce que tu as fait chez moi?

— En général, elle ne me demande rien.

— En général? Elle t'a donc interrogée quelquefois? Que lui as-tu dit?

— Je lui ai dit que vous m'envoyiez faire vos commissions...

— C'est vrai. Tu as été m'acheter du café, avant-hier.

— ...que je vous aidais à réparer votre linge.

— Bon. Ta mère est une brave femme, petite. Tu lui diras que j'ai l'œil sur toi et que je compte t'employer au restaurant, quand tu seras plus grande. Est-elle contente des gages que je te donne?

— Elle a dit un jour que je ne gagnerais certainement pas plus ailleurs.

— Sans compter qu'ailleurs tu te fatiguerais. Tu es sûre que tu n'as pas froid, petite? Je ne veux pas que tu attrapes du mal ici. Il me semble que si j'allais comme toi les mollets nus... Enfin, tu es jeune et gaillarde. Es-tu bien couverte,

au moins? Portes-tu quelque chose sur la poitrine, quelque chose de chaud?

— Mon tricot.

— Ton tricot. Il y a tricot et tricot, petite. Voyons un peu.

Et se penchant en avant, elle glissa deux doigts dans l'échancrure du tablier noir. La fillette poussa un léger cri qui ressemblait à un rire et fit mine de s'écarter, mais le visage sérieux de madame Londe lui persuada de se tenir tranquille. Le front de la patronne s'était rembruni tout à coup; elle pinça les lèvres.

— C'est bien ce que je pensais, — dit-elle, après quelques secondes d'une investigation laborieuse. — Un petit gilet de fil mince comme du papier, autant dire rien. Qu'as-tu donc à remuer ainsi?

— Vous me chatouillez, — dit la fillette en s'esclaffant.

Madame Londe retira brusquement sa main et se rejeta en arrière; une rougeur subite colora ses joues.

— Je te chatouille! — répéta-t-elle avec indignation. — Petite insolente! Tu vas peut-être dire que je te chatouille, à présent?

— Non.

— C'est heureux! Sais-tu pourquoi je te mettais ainsi la main sous ton tablier? Pour voir si tu n'avais pas besoin d'un bon vêtement bien chaud, un lainage, quelque chose de sérieux que je t'aurais offert, ma fille. Maintenant, si tu n'es pas contente à mon service, tu peux filer, tu sais? J'en trouverais des régiments de petites filles comme toi, ici même, à Lorges. Inutile de pleurer, mademoiselle!

— Je n'ai pas dit que je n'étais pas contente à votre service, — dit l'enfant à travers ses larmes.

— Tu avais l'air de le penser. Et puis je te défends de me contredire. Tiens, va-t-en! Je t'ai assez vue aujourd'hui.

Elle prononça durement ces dernières paroles mais d'une voix forcée qui tremblait un peu.

— Qu'attends-tu? — demanda-t-elle en voyant la fillette qui la regardait avec une mine désolée et demeurait immobile. — Je te dis de t'en aller.

— Qu'est-ce que je vous ai fait, ma tante? — demanda l'enfant.

— Petite obstinée, — cria madame Londe, les yeux terribles. — Vas-tu m'obéir?

Une colère violente s'empara d'elle tout d'un coup. La honte d'avoir eu peur d'une enfant lui envoya tout le sang aux joues, comme si on l'eût souffletée, et elle se leva à demi de son fauteuil, repoussant du pied la chaufferette qui glissa sur le carrelage avec un petit bruit aigu. Dans son visage empourpré, les prunelles noires pétillaient sous les sourcils épais. Déjà elle appuyait à terre la semelle de sa pantoufle quand la fillette épouvantée sortit de la chambre en courant. Victorieuse, madame Londe se rassit.

— Et voilà, — murmura-t-elle, fiévreuse et satisfaite à la fois. — Enfant de vipère! Elle m'assassinerait pour deux sous.

Le pied allongé, elle ramena sa chaufferette, l'installa à sa place accoutumée et reprit son bas; ses doigts hésitèrent un peu en cherchant l'aiguille dans la laine; enfin, après avoir soufflé une ou deux fois, elle se sentit plus calme. Elle jeta un coup d'œil sur la place et se remit au travail.

Quelqu'un frappa.

— C'est encore toi, Fernande? — demanda madame Londe.

— Ce n'est pas Fernande, — dit Angèle en entrant.

Elle posa son panier sur la table et reprit aussitôt :

— Tu ne t'attendais pas à me voir à cette heure, ma tante.

— Tu es toujours la bienvenue, ma petite, — fit la patronne en mettant son bas de côté. — As-tu réfléchi à monsieur Blondeau?

— Je te rendrai réponse demain, — dit Angèle en relevant les mèches de cheveux qui lui tombaient sur le front.

— Demain! Mais voilà trois jours qu'il me harcèle, ma petite. Nous sommes, jeudi déjà. Tu peux être certaine qu'il va encore me demander ce soir ce que tu as décidé, et de quoi aurai-je l'air? Souviens-toi qu'il attend depuis longtemps. Le dernier délai était fixé à aujourd'hui.

— Je sais.

Elle s'assit devant madame Londe et courba sa tête brune. Sur ses joues rosies par le vent et sans doute par une émotion mal contenue, les cils de ses paupières baissées dessinaient de longs arcs noirs et ajoutaient à son jeune visage le charme d'une expression réfléchie et mélancolique. Jamais elle n'avait

paru plus belle que dans la lumière atténuée de cet après-midi d'automne. L'attache du cou avait encore la fragilité de l'enfance; dans tous ses gestes, une certaine gaucherie donnait l'impression étrange d'un être que la vie aurait mûri trop tôt et qui conserve au fond de soi, comme un trésor secret dont il ignore la présence, la brume et les incertitudes des premières années. Mais la bouche était ferme et sérieuse, et les yeux, lorsqu'ils se levaient, découvraient un regard averti, qui n'hésitait pas et comprenait vite. Elle joignit les mains sur ses genoux.

— Tu sais! — reprit madame Londe. — Il ne suffit pas de savoir, il faut répondre. Je ne comprends pas que tu fasses tant de difficultés. M. Blondeau est un bon client. La dernière fois qu'il est sorti avec toi, il a été très gentil, m'as-tu dit. A propos, il faut que je te parle de mon nouveau client.

— Ton nouveau client?

— Oui. Qu'as-tu donc?

— Mais rien du tout, ma tante.

— Eh bien, ce monsieur est venu jeudi dernier, comme tu sais, et c'est ce soir qu'il doit revenir. J'ai naturellement songé à toi.

— A moi?

— Bien sûr, à toi. En vérité, j'ai l'air de dire des choses extraordinaires aujourd'hui. Qu'est-ce qui ne va pas?

— Mais rien, rien, je t'assure.

— C'est un monsieur tout à fait bien, tout à fait correct, un peu réservé. J'ai pensé que dès ce soir je pourrais arranger quelque chose pour dimanche en huit. Tu viendrais me dire un mot, rien que pour te faire voir, au commencement du repas. Quand tu sortiras avec lui, il faudra bien le faire parler. Il y a plusieurs choses que je désire savoir. D'abord pourquoi est-il venu ici? J'ai eu beau poser des questions à droite et à gauche, ce diable d'homme ne se confie à personne. C'est tout juste si j'ai pu découvrir qu'il était marié.

Elle ne vit pas que la jeune fille pâlissait et continua comme une bavarde à qui le bruit des paroles monte à la tête.

— Tu m'avoueras que c'est vraiment bizarre qu'on vienne s'établir à Lorges après avoir vécu à Paris. Mais pour en

revenir à monsieur Blondeau, j'ai une question à te poser. Qu'est-ce que c'est que cette vieille cousine qu'il a en Lot-et-Garonne? C'est vrai cette histoire?

— Je n'en sais pas plus long que toi. En effet, il m'a parlé un jour de cette mademoiselle Bourgeron.

— Bourgeron, — fit madame Londe comme si elle eût voulu dire ce nom en même temps que la jeune fille. — Je savais son nom. Elle est riche cette femme?

— Je t'assure que je n'en sais rien.

— Il faudra t'informer, ma petite Angèle. Je te parle de ça parce que monsieur Blondeau vient de se payer un pardessus neuf. Tu ne l'as pas encore vu. Une vilaine couleur, mais l'étoffe est bonne. Ce n'est sûrement pas sur ses appointements qu'il a pu. Tu penses bien qu'avec ce que lui donne l'agence Walther, monsieur Blondeau a tout juste de quoi vivre. D'autre part il t'a fait cadeau de dix francs en septembre D'où lui vient cet argent? J'ai pensé à cette parente du Lot-et-Garonne, mais voilà. Pourquoi le lui envoie-t-elle? Est-ce un prêt, un don? Quoi qu'il en soit, tu n'imagines pas que j'aurais promis à monsieur Blondeau que tu sortirais avec lui dimanche, si ce pardessus ne nous avait offert une garantie sérieuse.

— Tu as promis sans me consulter?

— Eh oui, parbleu! Ça n'en finirait pas s'il fallait te consulter chaque fois qu'une occasion se présente. Je te dis que je suis sûre qu'il a reçu de l'argent.

— Ça m'est égal. Je ne sortirai pas avec lui dimanche.

— Hein? Tu sors avec quelqu'un d'autre?

— Non, je ne sortirai avec personne.

— Avec personne? Tu es folle, dis?

— Non, je ne suis pas folle. Je dis que je n'ai pas envie de sortir dimanche.

— Qu'est-ce que tu as contre monsieur Blondeau? Il est très gentil.

— Il est peut-être très gentil, mais il me dégoûte.

— Allons bon! Eh bien, si monsieur Blondeau te dégoûte, prends monsieur Guéret.

— Monsieur Gué... Non. Que ce soit Blondeau ou un autre, je te répète que je ne sortirai avec personne.

Elle s'était levée pour prononcer ces dernières paroles et fit quelques pas dans la pièce avec un air de résolution qui empêcha la patronne de répondre tout de suite.

— Voilà du nouveau, — dit enfin madame Londe. — Qu'est-ce qui te prend? C'est pour me dire ça que tu es venue?

— Ça en partie, — fit Angèle en se retournant vers elle.

— Mais je te félicite, — reprit madame Londe en se maîtrisant. — Si le reste est à l'avenant, nous allons être à la fête. Et sans être curieuse, pourrais-je savoir avec quel argent tu comptes vivre? Est-ce la veuve Brod qui te paiera ton loyer?

— Mon loyer, — répéta Angèle en s'appuyant à la table. — Mais j'ai la chambre...

Elle s'arrêta et regarda madame Londe.

— Eh bien, petite, — fit celle-ci, — continue. La chambre que madame Londe me... me quoi? me prête. Et si madame Londe me dit de déguerpir, ce soir même...

— Ma tante, tu n'as pas l'intention...

— Qu'est-ce que tu en sais?

— Tu ne vas pourtant pas me mettre à la porte, parce que je n'ai pas envie de sortir dimanche?

— Et qu'est-ce qui m'en empêcherait? As-tu réfléchi au tort que tu me fais en refusant de sortir avec mes clients?

— Ma tante, j'ai quelque chose à te dire. Peut-être aurais-je dû te confier mes projets plus tôt. Oui, je cherche un autre métier. Que veux-tu? Celui que j'ai à présent me fatigue et ne me rapporte presque rien. A la blanchisserie on étouffe, et puis être toujours à appuyer sur ce fer... Bref, je cherche autre chose.

— Autre chose? Quoi?

— Un métier moins dur et qui me rapporte plus. Tiens, j'avais songé à être femme de chambre.

— Femme de chambre chez les Grosgeorge par exemple.

— Pourquoi te moques-tu de moi, ma tante? — fit la jeune fille sur le point de pleurer. — Je parle sérieusement. Tu sais bien qu'avec monsieur Grosgeorge ce serait impossible.

— Cela ne m'explique pas pourquoi tu ne peux pas sortir dimanche.

— Justement, je veux trouver une place qui me permette de me passer de ces gens, de monsieur Grosgeorge comme de cet imbécile de Blondeau...

— Tu... quoi? — s'écria madame Londe en se levant tout d'un coup. — Es-tu folle? Me laisser avec ma clientèle sur les bras...

Elle était devenue toute blanche et se rapprocha d'Angèle qui l'attendit sans bouger.

— Tu oublies que c'est moi qui t'ai élevée... — fit-elle.

— Élevée comme la petite Fernande, — répondit la jeune fille avec un peu plus de fermeté.

— J'élève la petite Fernande, à présent?

— Mais oui. Tu lui apprends à t'appeler : « Ma tante », comme moi à son âge.

— Qu'est-ce que ça prouve?

— Cela prouve qu'elle finira comme moi, que tu la serviras un jour à tes clients.

— Je te sers à mes clients? Moi? Tu n'es pas folle de me parler ainsi? Je ne comprends plus rien de ce que tu me racontes, ma fille.

— Ah? Et lorsque, je reviens le soir et que tu entres dans ma chambre pour me demander combien j'ai reçu de monsieur Blondeau, combien j'ai reçu de monsieur Goncelin, tu ne comprends peut-être pas pourquoi ils m'ont donné de l'argent?

— Je n'ai pas à te surveiller. Ce qui se passe entre toi et ces messieurs ne me regarde pas.

— Vraiment! Tout ce qui t'intéresse n'est-ce pas? c'est de me soutirer des renseignements sur eux afin de pouvoir faire la fière, en bas, au restaurant...

— Mais a-t-on idée... Si je te pose des questions quelquefois, c'est uniquement afin de savoir qui je reçois. Tu m'entends? Je n'offre pas l'hospitalité à n'importe qui, moi. Il faut que je me tienne au courant...

— Et tu te moques bien de ce que cela peut me coûter, hein? Tu ne sais pas ce qu'ils font avec moi, peut-être? où ils m'enmmènent? où ils m'emmènent?

Madame Londe blêmit.

— Je t'ai déjà dit que je n'ai plus à te surveiller, — dit-

elle. — Tu es assez grande... Ces choses ne me regardent pas.

— Eh bien, j'aime mieux partir, de toutes les façons, — dit la jeune fille. — Je ne resterai plus dans cette sale maison.

— Tais-toi! Tais-toi, entends-tu?

— Ne t'approche pas de moi ou je crie! Oui, ce soir même je fais ma malle. Ah! tu ne me fais plus peur, sais-tu. Tu seras bien avancée lorsque tu n'auras plus personne pour espionner tes clients, vieille misérable!

Et elle fit un mouvement vers la porte, mais madame Londe se planta devant elle et la regarda les mains sur les hanches :

— N'aie pas d'illusion, ma fille, — dit-elle d'une voix dure et calme, j'ai quelqu'un qui te remplacera à merveille, quelqu'un de très demandé déjà.

— Qui? — fit Angèle involontairement.

Madame Londe ne répondit pas tout de suite; ses yeux demeuraient fixés sur ceux de la jeune fille.

— Fernande, — dit-elle enfin.

— Fernande! Tu oses leur offrir une enfant de treize ans à ces hommes?

— En voilà des mots. Leur offrir! Ces messieurs ont la gentillesse d'emmener Fernande avec eux lorsqu'ils vont en promenade. Je la leur confie, voilà tout. Les parents sont au courant. Je n'ai rien à cacher, et la petite est très contente.

— Et combien reçois-tu, hein? Combien te rapporte-t-elle, Fernande?

— Combien cela me rapporte? Mais pour qui me prends-tu insolente? Apprends que la mère de Fernande est trop heureuse de ce que je fais pour sa fille. Si elle était ici il y aurait longtemps qu'elle t'aurait allongé une gifle, du reste, pour t'apprendre à me respecter.

La jeune fille rougit tout d'un coup comme si elle avait reçu en effet cette gifle dont parlait madame Londe et elle fut un instant sur le point de répondre, mais elle se contint et dit simplement :

— Je m'en vais, laisse-moi passer.

— Eh bien, non, — s'écria madame Londe avec toute la résolution dont elle était capable. Et comme elle prononçait ces mots, ses doigts enserrèrent le poignet d'Angèle. Je ne

te laisserai pas courir à ta perte! Et d'abord où irais-tu?

Angèle se débattait.

— Laisse-moi. Je veux m'en aller.

— T'en aller où? Tiens, je te lâche. Tu veux faire ta malle? Ta malle est à moi. Crois-tu qu'on te recevra à l'hôtel avec des baluchons? Car je te défends d'y toucher, à la malle! Mon petit, tu me caches quelque chose. Ne me dis pas non.

— Ce n'est pas vrai!

— Tu me caches quelque chose. J'aurais dû m'en douter plus tôt. Quand je t'ai vue entrer avec ton air égaré et ton rire nerveux, j'ai eu des soupçons tout de suite. Il y a quelque chose dans ta vie. Qu'est-ce que c'est?

Par désespoir, par lassitude, la jeune fille fut sur le point de se rendre et de répondre quand elle eut tout à coup le sentiment confus qu'elle était en danger, et saisissant son panier elle recula vers la porte. L'effroi lui rendit son énergie.

— Laisse-moi tranquille, — dit-elle vivement. — Si tu te mêles de ce qui ne te regarde pas, je m'en vais tout de suite. Tu as beau dire, le jour où je partirai tu ne garderas plus un seul client.

— Comment! — s'écria madame Londe en marchant vers elle. — Tu oses me menacer, petite effrontée!

Mais déjà la jeune fille avait ouvert la porte et s'était enfuie.

JULIEN GREEN

(*A suivre.*)

LA PAIX RELIGIEUSE

Quand on demande : « Pourquoi la question religieuse divise-t-elle les Français? » l'on a pris l'habitude de répondre, avec je ne sais quel scepticisme résigné : « Parce qu'il en a toujours été ainsi ». Pauvre réponse.

J'ouvre l'histoire. Je vois qu'un Philippe-Auguste, allié du Pape, se gardait contre toute tentative de domination du clergé; que l'extraordinaire schisme cathare a allumé la guerre civile; qu'un Montfort et un Levis représentant l'ordre chrétien se sont rudement battus contre les Albigeois. Je vois que saint Louis, si respectueux de l'Église, était jaloux de son autorité et ne permettait pas qu'on la mît en échec. Les démêlés de Philippe-le-Bel et de Boniface VIII sont légendaires. Dans la longue querelle qui divise le royaume, les Bourguignons s'appuient sur Rome et les Armagnacs sur le roi. Plus tard, l'esprit de la réforme pénètre en France et provoque ce que François Ier appelait « le grabuge ». Je me rappelle la conspiration d'Amboise; les protestants du roi de Navarre; les catholiques du duc de Guise et le roi cherchant à dominer les factions. Je n'oublie ni la suprême tentative du mariage royal, ni la Saint-Barthélemy. J'ai lu l'Édit de Nantes et la liste des cent places où la monarchie aliénait sa souveraineté pour donner la paix au royaume. Plus tard, j'évoque le Jansénisme, Port-Royal, les Arnaud, Pascal; deux dates : 1682 où s'exprime la doctrine gallicane; 1684 où l'unité du royaume sembla assez forte pour que les capitulations protestantes fussent abolies. Puis encore, la Bulle Unigenitus; les Parlements; l'esprit philosophique; Voltaire, Diderot, l'Encyclopédie. Puis enfin, la Révolution.

Échelonnés sur six siècles, que de luttes ces événements représentent autour de l'idée religieuse! Mais ce sont des luttes politiques plus encore que des luttes spirituelles. S'il s'agit pourtant de luttes spirituelles, — comme le Jansénisme, — elles se livrent, si j'ose dire, à l'intérieur du sentiment religieux.

Considérons ces guerres qui ont ensanglanté le XVIe siècle, mis aux prises catholiques et protestants. N'apparaissent-elles pas comme le prolongement, comme le résidu de la féodalité et du moyen âge? Les Guise ne sont-ils que des « romains » défendant leurs dogmes et leurs saints? Calvin seul meut-il les gens d'Amboise? Cent intrigues, cent rivalités, l'esprit de fronde qui excite perpétuellement les Français autour d'une « affaire » toujours différente et toujours pareille, ne constituent-ils pas les ressorts dominants de ces troubles?

En réalité, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, la question religieuse ne divisait pas les Français de la même manière qu'elle les a divisés depuis. On ne peut faire aucun rapprochement valable entre les luttes que la monarchie a entretenues avec le Saint-Siège ou avec la Réforme et les luttes religieuses contemporaines. Pourquoi? Parce qu'aucune de ces crises (exception faite pour le catharisme albigeois) n'eut le caractère d'une *entreprise de déchristianisation*. Sans doute, depuis la Renaissance, un vieux souffle de paganisme cherchait-il à ébranler l'édifice chrétien construit par la France du moyen âge. Sans doute ce mouvement d'idées s'accentuait-il de règne en règne, devenait-il tout puissant au XVIIIe siècle et pour une large part allait-il inspirer — sinon déterminer — la révolution. La France, néanmoins, restait officiellement religieuse. C'était toujours des livres saints et de l'enseignement de l'Église qu'elle tirait ses règles, ses disciplines. Survient la révolution et tout change. Voilà le premier point qu'il faut fixer.

***

Dix siècles le peuple français avait vécu dans la tradition religieuse. Mais en 1790 l'œuvre de désagrégation qui se préparait depuis trois siècles commence. Elle commence par la désagrégation catholique. Elle se poursuit par la désagrégation

chrétienne. D'abord c'est la constitution civile du clergé. Par là, la hiérarchie catholique est atteinte. Toutefois la doctrine, le culte restent intacts. Les Constituants, qui veulent réformer l'État et qui sentent la nécessité d'une transformation sociale, — sans avoir suffisamment réfléchi ni à cette réforme, ni à cette transformation, — lorsqu'ils abordent la question religieuse, confondent, en vrais « fils du siècle » qu'ils sont, les abus du haut clergé avec l'armature même de l'Église. Erreur identique à celle que commet le Tiers-État, en matière politique, lorsqu'il confond les abus des gens de cour avec l'armature de l'État. Alors qu'il faut réajuster, l'on détruit. En touchant inconsidérément à un statut, qui, d'une part, ne dépendait d'eux que très partiellement, et, d'autre part, n'exigeait que des retouches superficielles, les députés de la Constituante, catholiques dans leur immense majorité, ont eux-mêmes amorcé l'extermination qui va suivre. Ils ont violé l'inviolé et, dans une large mesure, l'inviolable. Désormais l'œuvre de destruction est lancée. La constitution civile du clergé est un premier tour dans l'engrenage. Louis XVI, résigné, l'accepte.

Mais à peine l'Assemblée Législative est-elle réunie que la destruction s'amplifie. Il ne s'agit plus de prêtres assermentés et de prêtres non assermentés, de fonctionnaires que l'on paye et de fonctionnaires que l'on ne paye pas. Il s'agit d'asservir l'exercice de la religion aux passions d'un parti. La loi du 29 novembre 1791 frappe les prêtres indépendants d'un opprobre; la loi du 27 mai 1792 les frappe d'un châtiment. Six mois ont suffi pour que l'erreur se mue en crime. « En comparaison des réfractaires les athées sont des anges », s'écrie Fauchet. Voilà le premier mot lâché. Ce mot-là, jusqu'à Robespierre, va régir la révolution. Louis XVI a tout accepté. Mais la loi d'exil qui frappe les prêtres, le roi très chrétien ne la sanctionnera pas. En vain ses ministres usent-ils leur éloquence pour le persuader que l'avenir du trône, qui sait, l'existence même du monarque, sont liés au maintien du « veto ». Louis XVI trouve dans sa foi religieuse l'énergie qu'il n'a pas trouvée dans sa foi monarchique. Dès lors, il restera « Monsieur Veto ». On le conduira à la guillotine avec ce nom-là. Ainsi se manifeste tout d'un coup *le divorce qui*

s'était dissimulé tant bien que mal entre la Monarchie et la Révolution. Notons-le, car c'est là une circonstance essentielle, ce divorce, cet antagonisme se révèlent à propos de la question religieuse.

Dès le 10 août, les massacres du clergé fidèle s'organisent. Lorsque des cris retentissent dans la rue, les jeunes séminaristes de Saint-Sulpice se préparent à la mort. Réflexe juste. Dorénavant, pour les prêtres, révolution et mort ne font plus qu'un. On les poursuit, on les traque, on les extermine. A Vaugirard, aux Carmes, à l'Abbaye, à Saint-Firmin, à la Force, à la Conciergerie, aux Chatelets, à la Tour Saint-Bernard; et non seulement dans Paris, mais à Meaux, à Lyon, à Alençon, à Reims, etc. Évêques et curés de campagne, tous y passent. Cependant Danton règne en maître et laisse faire...

On dira que ces victimes étaient des « réfractaires » et que, tandis qu'on les persécutait en tant qu'insoumis, le clergé constitutionnel vivait en paix. Pas pour longtemps. Dès 1792 sa propre déchéance commence. L'athéisme naît de l'apostasie. A leur tour les assermentés deviennent suspects. « Partout où se trament des complots contre la patrie ou contre la raison, soyez sûr qu'il y a des prêtres », lit-on dans les *Révolutions de Paris*. Or il ne s'agit plus de prêtres « réfractaires », car tous les prêtres, quels qu'ils soient, sont visés. C'est Cambon qui porte le premier coup au clergé constitutionnel. Il propose la suppression de ses traitements. L'on hésite d'abord. Mais bientôt le clergé constitutionnel — malgré les décisions de la Constituante — cesse d'être considéré comme membre de l'État. De là à le considérer comme un ennemi il n'y a qu'un pas. Ce pas sera franchi au cours de l'année 93. Deux foyers d'athéisme exercent surtout leur influence. La Commune de Paris. Le Comité de l'Instruction publique à la Convention. On projette d'ordonner l'enseignement civique aux enfants. Ce n'est qu'un début. Car la vague d'athéisme va tout emporter. Un jour, l'on ouvre à l'Hôtel de Ville un registre de « déprétisation ». Un autre jour, Gobel, tremblant, vient lire à la Convention la déclaration fameuse : « Le peuple souverain veut qu'il n'y ait plus d'autre culte public et national que celui de la liberté et de la sainte égalité. Conséquent avec

mes principes, je me soumets à sa volonté. » Après Gobel, Lindet, Vernon, puis un pasteur de Toulouse, Julien. Ces abjurations retentissantes provoquent une explosion d'indignation chez les catholiques et chez les protestants. De même qu'un Grégoire résiste, on voit, à Strasbourg, un pasteur s'élever contre la profanation de la cathédrale. « A bas le calotin protestant! » lui crie-t-on, en le menaçant de tous côtés. « Ce qui constitue une république, c'est la destruction totale de ce qui lui est opposé. » Telle est la pure doctrine, formulée par Saint-Just. On oublie que ce régime prétend tirer sa règle de la Déclaration des droits de l'homme. Au lieu de célébrer le culte de la déesse Raison, c'est le culte de la déesse Force qu'il faudrait que l'on célébrât.

Quand l'année 1794 commence, l'Église constitutionnelle n'existe plus. On a guillotiné l'Archevêque constitutionnel comme on a guillotiné les évêques réfractaires. *Ainsi la grande crise sociale de la Révolution s'est confondue avec la première entreprise de déchristianisation qui depuis Pépin d'Héristal ait été essayée en France. Tel est le fait qu'on ne saurait nier. Le fait historique.* A mon sens, il explique tout le XIXe siècle et les temps mêmes que nous vivons.

***

On m'objectera, je le sais, que je prends la partie pour le tout; qu'en caractérisant l'œuvre spirituelle de la Révolution par l'année 1793, qui marque le point culminant de la persécution religieuse et de l'athéisme, je fais trop facilement abstraction des trois années précédentes, où, somme toute, le catholicisme restait la religion d'État. Si le catholicisme avait subi des atteintes meurtrières dans son organisation temporelle, théoriquement — mais théoriquement seulement — le dogme et l'idéal chrétien subsistaient. On me rappellera qu'avec Robespierre une évolution commençait de se produire. N'est-il pas l'homme de Rousseau, du *Contrat Social* et du *Vicaire Savoyard*? N'a-t-il pas écrit : « L'idée de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme est un rappel constant à la justice, elle est donc sociale et républicaine » et encore : « Celui qui peut remplacer Dieu dans le système de la vie sociale

est à mes yeux un prodige de génie. Celui qui, sans l'avoir remplacé, ne songe qu'à le bannir de l'esprit des hommes me paraît un prodige de stupidité et de perversité. Quels sont les fruits de l'athéisme sinon le chaos, le vide et la violence? Si ces principes sont des erreurs, je me trompe avec tout ce que le monde révère. » Certes il y a dans ces déclarations je ne sais quel souffle précurseur du *Génie du Christianisme*. Mais si Robespierre mettait dans l' « Etre suprême » le principe de sa morale; si, sous la triple influence de Rousseau, de sa vanité et de son instinct politique, il rêva d'un culte renouvelé; si ses tendances, enfin, marquent une réaction évidente sur le matérialisme ignare des années précédentes, il serait à la fois contraire à la vérité historique et à la décence d'établir le moindre lien entre Robespierre et le Christianisme. Tout au plus pourrait-on prétendre que, de même que le duc de Liancourt, en votant la constitution civile du clergé, préparait les massacres de septembre et la fête de la déesse Raison, de même Robespierre, en prenant le décret du 16 primaire an I et en restaurant l'idée de l'immortalité de l'âme, préparait le retour triomphal du catholicisme et la conclusion du Concordat.

Ainsi, qu'on le veuille ou non, l'on est obligé de reconnaître que la destruction de l'idée chrétienne en général et du catholicisme en particulier apparaissent réellement comme l'un des traits dominants — si ce n'est le trait dominant — de la Révolution française. 1793 fait pâlir ce qui précède et ce qui suit. Cela est si vrai que les grandes résistances qui se sont manifestées contre la Révolution, comme les insurrections de Vendée et de Bretagne, n'ont pas été provoquées par l'hostilité des populations contre le *fait social* de la Révolution, mais contre son *fait spirituel*. Dans les contrées les plus catholiques, le 14 juillet et l'annonce de la Constitution furent accueillis avec faveur, souvent avec transport. La résistance n'a commencé de se produire que lorsque les décrets sont venus frapper les curés dans leurs paroisses. La guerre de Vendée, ce n'est pas une révolte de citoyens; c'est une révolte de paroissiens.

***

Pendant dix siècles de monarchie le peuple français a vécu dans la tradition religieuse. Vient la Révolution. Et la grande crise sociale se confond avec la première entreprise de déchristianisation tentée en France. Tels sont les deux points sur lesquels repose l'histoire religieuse, on pourrait presque dire l'histoire politique contemporaine. Si l'on ajoute — ce qui me paraît indiscutable — que la Révolution française a occupé le XIXe siècle tout entier et que l'Assemblée Nationale n'en a constitué que l'épilogue, tout s'assemble, tout s'éclaire; nous saisissons les raisons profondes des luttes politiques et religieuses que nous avons vécues et que nous vivons; nous découvrons leur profonde substance.

On a longtemps cru que la Révolution s'était achevée avec Thermidor, avec Brumaire, avec l'Empire, ou même avec la Restauration. Rien de plus faux. Une transformation sociale aussi considérable que celle qui s'est opérée à partir de 1789, liquidant un système politique vieux de dix siècles et grâce auquel la nation s'était constituée; une transformation qui ne s'appliquait pas seulement au mécanisme de l'État mais aux habitudes de l'esprit, ne pouvait s'effectuer sans provoquer des mouvements alternés de flux et de reflux. Ce flux et ce reflux occupent le XIXe siècle. La Révolution — la vraie révolution, celle dont nous allons essayer de dégager le sens — mettra près de cent ans à trouver son équilibre.

La Révolution de 1789 avait aboli la Monarchie, les privilèges, et consacré l'avènement du Tiers-État. La conception du pouvoir « par en bas », sous l'influence des philosophes, des romantiques et des sociétés de pensée, s'était peu à peu substituée à la conception du pouvoir « par en haut ». L'application logique de cette nouvelle conception de l'ordre social appelait le suffrage universel. La révolution de 1848 et les réformes qui l'ont suivie prennent leurs racines dans la réunion des États Généraux à Versailles. La force démocratique, révélée à elle-même, devait progressivement réaliser toutes ses aspirations. Toutefois les excès de la révolution, son caractère essentiellement passionnel — perceptible aussi bien dans la nuit du 4 août que dans les journées du 20 juin

ou du 10 août — ses ruines, ses faillites, ses crimes, ne pouvaient qu'apporter des entraves au développement naturel du mouvement social. L'opposition entre ces deux tendances — la tendance administrative et rationnelle de la révolution et sa tendance démagogique et passionnelle — c'est toute l'histoire du XIXe siècle. *Il faudra plusieurs générations pour trouver le point juste susceptible de mettre en équilibre ces éléments contradictoires.*

La Révolution a imposé une loi nouvelle. Le XIXe siècle élaborera lentement le décret d'application de cette loi. Déjà Robespierre annonce Napoléon. Il y a dans le *Contrat Social* un chapitre qui légitime la dictature. Robespierre connaît ces pages par cœur. Sans doute allait-il s'en inspirer quand ceux qu'il va frapper le frappent. Mais le jeune Bonaparte médite à son tour le dur enseignement. C'est Rousseau qui a recommandé Brumaire. La première réaction révolutionnaire tend à « forcer les citoyens à rester libres ». La seconde les forcera à obéir. Saturée à la fois d'anarchie et d'autorité, lasse de la violence du flux et de celle du reflux, la France aspire à une interprétation paisible de l'ordre. La Restauration lui offre ce délassement passager; un instant d'équilibre après deux oscillations trop fortes. Simple détente. Le retour pur et simple à la monarchie — même « octroyant sa charte » — ne répond pas au mouvement social déclenché en 1789. Armand Carrel a appelé la restauration « une comédie de quinze ans ». Mot injuste, parce que cette « comédie » servit les intérêts diplomatiques du pays et rétablit magnifiquement sa situation en Europe; exact pourtant, parce que la Restauration ne traduisait en rien les aspirations de la Révolution. La monarchie de juillet offrirait-elle l'équilibre désiré? En 1840 Lamartine s'écrie : « Ceci doit tôt ou tard finir par la république, tout ce qui se trouvera dans nos institutions d'opposé à l'esprit républicain ne pourra ni durer ni être changé sans de nouvelles secousses qui ne seront pas médiocrement dangereuses ». On aurait pu dire cela dès la Constituante. Le règne de Louis-Philippe et surtout les huit années qui précèdent la révolution du 24 février sont, du point de vue psychologique, d'une extrême importance. Fourièristes, Saint-Simoniens, catholiques de l'*Avenir*, amis du peuple, ligueurs des droits de

l'homme, préparent le nouvel orage qui va éclater. Un Lamennais et un Montalembert, en défendant la liberté d'enseignement, font autant pour la Révolution qui se compose qu'un Proudhon, un Blanqui, un Louis Blanc, un d'Argenson, un Cabet, un Villeneuve-Bargemon. Conservateurs et républicains, tous ceux qui ont une âme et, parfois, qui en abusent, travaillent ensemble à démolir l'équilibre factice, le compromis instable, qui s'était péniblement établi entre la monarchie et la Révolution. Et les bourgeois inquiets qui avaient fait 1830 pour se venger de 1815 se terrent de nouveau, plutôt que d'endiguer le flux que tout le monde entend revenir. En vain, Guizot s'efforce-t-il à répéter : « Toutes les politiques nous promettent le progrès; seule la politique conservatrice nous le donnera... », ce langage ne fixe plus les imaginations en travail. De nouveau la révolution latente, la vraie, la seule révolution, celle qui n'a fait que se calmer, prépare un nouveau bond. Bien que Lamartine se soit défendu d'appliquer en 1848 l'esprit de 1792; bien qu'il ait presque dit que 1848 effaçait 1792, ne nous arrêtons pas à cette justification. 1848 complète, achève 1792; il s'agit bien là du point de jonction entre la Révolution française et notre démocratie républicaine. Le caractère irrésistible de cette évolution est si évident que, si l'on examine la situation du pays en 1848, l'on voit que la France était prospère. Depuis une génération, elle jouissait de la paix. Ses finances éprouvaient bien quelques difficultés, mais que pesaient ces difficultés à côté de celles qu'on venait de surmonter? L'agriculture était satisfaite. L'industrie, en plein essor. Précisément, cet essor ne faisait qu'aggraver la question sociale soulevée par la Révolution. *Un contraste trop accentué subsistait entre ce que la nation attendait confusément depuis plus d'un demi-siècle et ce qu'elle avait obtenu.* Le pays avait été associé au pouvoir; mais il n'était que le pays légal; il laissait en dehors des millions d'hommes, c'est-à-dire la nation elle-même. On n'avait pas érigé un droit nouveau, mais seulement la promesse d'un droit. Ce droit démocratique, la Révolution de 1848 allait en favoriser la conquête avec le suffrage universel. Pourtant l'oscillation révolutionnaire, cette fois encore, allait être trop brusque. Après les journées de février, celles de mars, d'avril et de mai, l'envahissement de

l'Assemblée Constituante par le peuple—évoquant les sombres souvenirs du 20 juin 1792 — dépassèrent les limites qu'on s'était tracées. C'est du cri de l'ouvrier Huber : « L'Assemblée est dissoute, le peuple reste maître » qu'est née la dictature de Cavaignac et bientôt le second Empire. Dès lors, un nouveau compromis s'établissait non plus cette fois entre la monarchie traditionnelle et la révolution, mais entre l'idée d'autorité et l'idée de démocratie.

Le règne de Napoléon III, d'abord prospère à bien des égards, se déroula au milieu d'une incessante conspiration. Au moment où il s'effondre, c'est la guerre. Pire encore. La défaite. Ces conditions exceptionnelles donnent à la crise qui surgit un caractère pathétique. Mais la Commune, sous l'œil des vainqueurs, au lieu de compromettre la révolution, la débarrasse de ses surenchères, la purge de toute alliance avec l'anarchie. Désormais l'élément anti-social de la révolution, l'élément « babouviste » qui, par deux fois, l'avait déjà entravée, est éliminée; il reste avec l'émeute dans la rue. Dépouillée de ses scories, l'idée démocratique, enfin mûre, apparaît ce qu'en définitive elle avait toujours été, *non pas une destruction, mais une évolution.*

C'est dans une atmosphère de dignité rendue plus haute par les malheurs de la Patrie que va s'engager, après un siècle d'hésitations et d'expériences contradictoires, le débat qu'appelle l'établissement définitif du régime. L'Assemblée Nationale, c'est le véritable épilogue de la révolution. Progressivement les oscillations du pendule s'apaisent; elles tendent vers la stabilité. Dans ces séances fameuses, on dresse le bilan d'un siècle; les tâtonnements de 1789-1792-1799-1804-1815-1830-1848-1852-1870 conduisaient par un chemin plein de cahots à la paisible constitution de 1875. La nation trouve une formule qui répond aux goûts égalitaires de la race et garantit, sur les points essentiels, ses traditions. Si Mirabeau ouvre la Révolution, Gambetta la ferme. Avec celui-ci le « tiers-état » se révèle; avec celui-là les « nouvelles couches » triomphent. Il aura fallu cent ans pour que la France mît au point le statut grâce auquel elle allait se gouverner elle-même, après avoir été faite par ses rois.

***

Car voici le caractère essentiel de la révolution. Elle est la conclusion logique de l'œuvre royale. « L'ingratitude est la marque des peuples forts », a dit Montesquieu. La Monarchie avait rendu ce pays assez fort pour qu'elle méritât son ingratitude.

On a dit, on dit encore que la révolution a marqué la faillite de la politique royale. D'absurdes manuels répandent ces pauvretés dans la masse. Disons, tout au contraire, que la révolution est l'un des anneaux essentiels de la continuité française; qu'elle est l'aboutissement naturel de l'effort capétien, sa consécration, la preuve de sa parfaite réussite.

Qu'est-ce donc, en définitive, que cette révolution? On n'a guère apporté à cette question capitale de l'histoire que des réponses passionnelles. Il n'en est pas cependant qui demande davantage à être traitée objectivement.

Des fanatiques ont décapité Louis XVI. Pourtant, en accomplissant ce crime, — crime politique par excellence, symbole et non pas châtiment, — la Convention ne savait pas qu'elle rendait implicitement hommage à la race qu'elle exterminait. Pas de forfait plus révoltant. Mais on ne juge pas un roi comme on juge un homme. Un roi n'est pas un homme. C'est un système. Toute la scolastique monarchique s'écroule si l'on n'admet pas cette distinction. En tranchant la tête de Louis XVI, ce n'était pas un homme que frappait la Révolution, c'était un système qu'elle abolissait. Le procès et la mort du roi-martyr constituent, sur le plan individuel, d'odieuses injustices. Considérés en tant que mesures politiques, je ne dis certes pas qu'on excuse ceux qui s'en sont rendus coupables; je dis seulement qu'ils sont restés logiques avec eux-mêmes. Les historiens romantiques l'ont bien vu. Flétrissant le crime, ils ont exalté la manifestation nationale. Ce qu'ils n'ont pas distingué — ou ce qu'ils n'ont pas dit — c'est que ce dénouement n'était pas une faillite — mais la reconnaissance d'une force.

Considérez les origines de la monarchie. Deux races se succèdent. Le pouvoir héréditaire n'est pas établi. Le long travail qu'appelle l'édification d'un royaume n'est pas

commencé. Vient la troisième race. Les Capet. Ils sont tenaces, ambitieux, ordonnés. De cette cellule qu'est leur royaume, ils vont faire un peuple, un état, une nation. Rois de fait, ils deviennent rois de droit. A chaque règne, une sorte de délégation se renouvelle en leur faveur par un rite qui se poursuit jusqu'au sacre de Louis XVI. Un contrat s'établit tacitement entre cette race de chefs et la race française. La Nation, encore en puissance, délègue l'autorité héréditaire aux Capétiens. En revanche, c'est par les Capétiens que cette Nation trouvera son unité, ses frontières, son statut. Qui ne se rappelle le fameux dialogue d'Hugues Capet et d'Adelbert de Périgord : « Qui t'a fait comte? » « Qui t'a fait roi? » Le postulat sur lequel reposait le droit monarchique tient tout entier dans ces dix mots. Le roi n'était roi que pour conduire la « grande affaire française ». C'est en vertu de ce contrat d'origine que les Capétiens ont été monarques absolus. C'est en vertu de ce contrat qu'ils ont donné au peuple sa cohésion, à la nation ses limites, et son armature à l'État. Avec Louis XIV l'œuvre était, dans son ensemble, accomplie. De part et d'autre les engagements avaient été tenus. Pas d'interruption dans le développement de la dynastie. Pas d'interruption dans le renouvellement de la confiance populaire. La tâche royale avait exigé sept siècles; mais elle était réalisée. *Dès lors le contrat d'origine cessait d'avoir sa raison d'être.* La monarchie absolue avait donné tout ce que l'on pouvait attendre d'elle. La Nation — parce que la Nation était faite — ne prolongerait plus son blanc-seing. Il n'y avait plus « synallagmaticité » dans l'accord qui se renouvelait de génération en génération. Cela est si vrai que, s'il fallait associer la révolution à un livre, ce livre, à n'en pas douter, serait le *Contrat social.* C'est donc qu'un contrat était achevé, puisque chacun s'acharnait à le dénoncer. Telle est la cause profonde de la révolution. Elle révèle à la fois ce qu'il y avait dans cette rupture de licite du côté du peuple et d'honorable du côté du roi.

Mais si le temps a découvert ces perspectives d'ensemble, il va de soi que ni les prédécesseurs immédiats de la révolution, ni ses acteurs ne pouvaient les distinguer. Devenue inévitable depuis Louis XIV, la Révolution devait s'effectuer

au milieu des pires équivoques et des pires excès, parce que ceux-là mêmes qui eussent pu l'accomplir paisiblement ne l'ont pas compris, ne l'ont pas voulu ou ne l'ont pas pu. Des hommes clairvoyants comme Maupeou, Terray (qui, à cette époque, faisaient figures de démagogues[1]) s'ils avaient été écoutés par l'opinion dirigeante, si le temps leur avait permis de poursuivre leur action réformatrice, auraient fait faire à la France l'économie de vingt-cinq ans de guerre civile et européenne. Mais les résistances conservatrices, qui trouvaient dans l'illustre Parlement de Paris leur soutien le plus puissant, ne distinguèrent pas ce qu'il y avait de politique dans l'œuvre rude du Triumvirat. Plus tard, un Turgot — s'il avait eu du caractère — un Mirabeau — s'il avait eu de la moralité — eussent peut-être, à leur tour, endigué la Révolution, ou du moins l'eussent maintenue sur son plan national. Mais ces efforts se heurtaient à de telles habitudes, à de tels privilèges, à une pratique si longue — et si glorieuse — du pouvoir absolu qu'ils devaient inévitablement rester vains. Les rois, à mesure que leur puissance s'était affirmée, avaient perdu la notion des origines de leur mission. Peu à peu ils s'étaient considérés comme des « rois de droit divin », des « oints du Seigneur » tirant à eux l'idée maîtresse du Saint Empire. Ils s'entouraient d'un appareil sacré. Quel abîme entre l'idée qu'un Louis XV, un Louis XVI — pourtant si modeste — se faisaient de la fonction royale et celle qu'en avaient un Louis XI ou un Henri IV. Les premiers étaient des chefs, des pères de famille avisés et qui s'appuyaient sur leur peuple; les seconds deviennent des personnages sacrés, des demi-dieux. Ceux-ci représentent une idée abstraite : ceux-là une idée concrète. Les uns *font* la France, les autres *sont* la France. Dès lors tout est mûr pour que le culte de la Royauté devienne le culte de la Patrie.

Avec Louis XVI l'ajustement nécessaire pouvait malaisé-

1. Il est curieux de noter que la formule lancée par le socialiste Renaudel : « Il faut prendre l'argent là où il est » n'est qu'une variante de la réponse que fit l'abbé Terray à ceux qui lui reprochaient d'écraser les contribuables d'impôts. « Il nous prend l'argent dans nos poches », disaient ces récalcitrants. — « Où diable veulent-ils donc que je le prenne? » répondait le ministre. Cf. Lavisse, *Histoire de France*, t. VIII, II, p. 413.

ment s'effectuer. Le serment que le Roi prêtait à la Constitution ne suffisait pas à le transformer en monarque constitutionnel. Un même homme — surtout quand il est médiocre — n'incarne pas deux âges. En fuyant sur la route de Varenne Louis XVI accomplissait le seul acte logique qu'il ait jamais décidé. Le funeste sophisme, c'est de l'avoir ramené de force et, en lui rouvrant les portes des Tuileries comme l'on ouvre les portes d'une prison, d'avoir, chapeau bas, sollicité ses ordres.

***

Dans son bel ouvrage sur « le Roi » M. Frantz Funck-Brentano a donné de la Révolution cette définition : « Quand les érudits auront débarrassé les études sur la révolution des déclamations et des considérations politiques dont elles continuent d'être encombrées, il apparaîtra sans doute qu'on s'est servi de cette expression — la révolution française — pour désigner dans l'histoire de France le passage du régime patronal au régime administratif, transformation que tous les peuples ont subie ou subiront à un moment correspondant de leur histoire. » Jugement parfait. Je n'en connais pas qui me satisfasse davantage. Sans doute les disciples de Michelet, de Quinet, de Louis Blanc, diront qu'il réduit injurieusement la grande crise nationale. Je ne suis pas de cet avis. J'estime, au contraire, que cette définition donne à la révolution son expression sociale la plus haute, et qu'elle la légitime, si d'aucuns contestaient sa légitimité. Car l'œuvre de la Constituante, de la Législative et de la Convention — celle de la Convention surtout — ne s'est pas accomplie dans les séances fameuses, ni dans les journées de fer et de feu. La vraie révolution, ce ne sont pas même les grands personnages dont s'illustre la légende révolutionnaire qui l'ont réalisée. Un Danton, un Marat, un Saint-Just, un Robespierre ont joué leur partie personnelle. Avec le fracas de leurs voix et de leurs crimes, eux et leurs troupes ont chargé la révolution de cette orgie passionnelle, de ce débordement littéraire qui seuls ont frappé l'imagination. Ils avaient des passions; peu d'idées.

Tout au contraire, l'œuvre féconde s'est effectuée loin des massacres, hors des séances, dans ces bureaux où, nuit et

jour, des hommes pour la plupart obscurs et qui le sont restés, anciens commis, subdélégués, receveurs, petits officiers de l'ancien régime, s'efforçaient d'ajuster les vieilles méthodes aux besoins nouveaux et de retrancher ce qu'ils savaient vermoulu pour maintenir ce qu'ils savaient intangible. C'est à eux que nous devons l'aménagement de nos libertés civiles. Encore que leur travail — le code civil notamment — restât pénétré de cet « esprit légiste » qui mêle l'antique rigueur romaine à la méfiance égalitaire de la race, les résultats durables, légitimes de la Révolution, les voilà. Quel Français loyal les séparera de ceux qu'une dynastie de trente rois avait acquis? Un effort achève l'autre; mais cette œuvre-ci ne fut réalisable que parce qu'on avait acompli celle-là. Ensemble elles ont fait la France.

***

Qu'ai-je voulu dire? — Ceci : sous la monarchie absolue, malgré bien des luttes et des vicissitudes, la France a vécu, de Pépin d'Héristal à Louis XVI, dans la tradition religieuse. Seule, l'histoire de la révolution se confond avec l'histoire de la première entreprise de déchristianisation qui ait été tentée. Or, la crise politique, administrative et sociale qu'on appelle la révolution française a occupé tout le XIXe siècle et n'a trouvé son équilibre qu'à la fin de l'Assemblée nationale. Il n'est donc pas surprenant que, dans les luttes auxquelles la génération qui nous précède a été mêlée, le problème social ait revêtu un double aspect politique et religieux et que la république, expression apaisée de la révolution, ait été combattue par les adeptes d'une religion que cette révolution avait elle-même foulée aux pieds. Mais s'il est psychologiquement naturel que la génération qui a vécu la Terreur et celles qui l'ont suivie aient porté sur la révolution un jugement qui ne s'applique qu'à ces excès, il semble que l'on puisse dégager aujourd'hui le sens profond de la transformation survenue. La Révolution, si l'on pouvait la purger de ses crimes, devrait être considérée désormais, *non plus comme la manifestation de la faillite de l'ancien régime, mais comme la preuve de sa maturité; non plus comme un événement intellectuel et mystique, mais comme un ajustement organique, administratif et social.*

Malheureusement la littérature s'empara d'elle. Les sensibilités étaient à vif, les imaginations sans brides. Par une pente insensible, le mouvement déviait. De social, il devenait romantique. De romantique, politique. Si bien que des phénomènes distincts se pénétrèrent, s'enchevêtrèrent jusqu'à bientôt paraître indissolubles. Que reproche un Quinet à la Révolution? De n'avoir pas résolu le problème religieux. *Le sophisme, le malentendu funeste, les voilà.* L'idée fausse que Rousseau avait jetée dans les fondements de la Révolution l'envahissait peu à peu. Car l'erreur prend les allures d'une mystique. Le XIXe siècle se voue à elle. Pour les uns, la France commence à la Révolution. Pour les autres, c'est à cette date qu'elle finit. Désastreuse équivoque qui pesa de tout son poids sur l'Assemblée Nationale. On se battra, de bonne foi, dans la nuit, *croyant lutter pour des principes sociaux, alors qu'on luttera pour des principes spirituels.*

***

Malheureux pays! Il avait été bouleversé, saigné par les vingt-cinq années de la révolution et de l'Empire. Pour trouver l'équilibre auquel il aspirait, il avait fait trois révolutions, essayé six constitutions, subi des guerres. Une ère de stabilité s'ouvrait enfin à lui. Ses destinées se fixaient. Elles se fixaient au milieu de discussions passionnées mais dans la paix publique, dans l'ordre, dans une grande atmosphère de dignité. Le débat qui a occupé l'Assemblée Nationale est une des belles pages de notre histoire. Après tant de vicissitudes et d'oscillations, tant de flux et de reflux, la nation trouvait son équilibre. La guerre elle-même avait remis de la mesure dans les esprits. La France se trouvait à l'un des moments de son histoire où elle pouvait, dans la fusion des énergies et des cœurs, jouir de sa cohésion la plus parfaite et travailler à se reconstituer. Pourquoi a-t-il fallu que la question religieuse vînt troubler ce grand moment de paix? Puisqu'on en était parvenu à cette heure d'apaisement où la révolution, dépouillée de toutes les scories qui l'avaient jusque-là défigurée, donnait naissance à un régime paisible qui répondait aux doubles instincts conservateurs et égali-

taires de la nation, pourquoi ne s'est-on pas aperçu que la lutte anti-religieuse était l'une de ces scories, et qu'il fallait la rejeter, comme le « babouvisme », une fois pour toutes? Monarchistes et républicains, gens d'ancien régime et nouvelles couches, tous ont rendu suspectes les causes qu'ils soutenaient. Les uns ont compromis les libertés de leur foi en la mêlant à d'éphémères considérations politiques. Les autres ont pris vis-à-vis de la spiritualité, vis-à-vis de l'âme française, des responsabilités dont on mesure aujourd'hui la gravité.

Et pourtant!... un même souci d'ordre moral n'animait-il pas les deux camps de l'Assemblée Nationale? Un Jules Simon, un Dufaure étaient-ils donc si éloignés d'un Broglie? Gambetta lui-même, n'est-ce pas l'ostracisme distant de la droite qui l'a dressé devant elle, la menace sur les lèvres? Lisez, relisez les annales de cette époque. On ne peut évoquer l'histoire de cette crise, qui trouva sa résolution le 16 mai, sans penser, avec une infinie tristesse, qu'une occasion unique sans doute s'est offerte d'établir en France une république unie, robuste, saine, garante de l'avenir de la race, et que cette occasion a été perdue. Pourquoi? Parce que le romantisme de droite s'est accentué au moment où le romantisme de gauche se modérait. Parce que des hommes qui s'accrochaient à l'idée monarchique pour de respectables raisons sentimentales ont commis l'erreur funeste de confondre leur idéal religieux et leur idéal politique et de ne faire de ces convictions distinctes qu'une seule doctrine d'opposition. Ah! certes, quand Gambetta, reprenant en 1876 le mot de Peyrat, s'écria! « Le cléricalisme voilà l'ennemi » et qu'il mobilisa les républicains contre le clergé, c'est-à-dire — car il ne faut pas jouer sur les mots — contre la tradition catholique, je sais bien quelles redoutables responsabilités le tribun a assumées. Pourtant, qui de plus responsable? Gambetta, ou ceux qui l'ont forcé — je dis forcé — à en arriver là? Puis-je oublier ces pèlerinages immenses où l'on priait... pour la restauration de la monarchie? Puis-je oublier Monseigneur Pie, condamnant à Chartres, devant 140 députés, la république nouvelle-née? L'évêque de Nevers adjurant Mac-Mahon de rompre avec la révolution et prescrivant à son diocèse de se dresser contre le régime républicain? Alors qu'il était manifeste que ce pays,

las de révolution, trouvait dans la république conservatrice le régime auquel il tendait depuis cent ans; alors que Gambetta, avec son extraordinaire clairvoyance, annonçait que dans les « nouvelles couches sociales » qui venaient au jour se trouvait la sève toute fraîche qui allait infuser une vigueur nouvelle au pays, puis-je oublier que des catholiques intransigeants, conduits par trop d'évêques et trop de curés, refusaient obstinément de reconnaître ce mouvement social et s'entêtaient dans un romantisme monarchique qui se dévorait lui-même? Le régime républicain tel qu'il était institué menaçait-il donc les traditions, les privilèges, les libertés religieuses? Ne dites pas oui. C'est le centre gauche qui fit voter la loi de 1875 demandée par Mgr Dupanloup sur l'enseignement supérieur, loi qui assurait la collation des grades par un jury formé de professeurs des Facultés catholiques et de professeurs des Facultés officielles. La loi Falloux régissait toujours l'enseignement primaire et le maintenait sous l'influence de l'autorité religieuse. Le Concordat fonctionnait ponctuellement. Malgré cela, de chaire en chaire, on prêchait la croisade contre la république. Ceux-là mêmes qui en deviendraient les victimes créaient ce « péril clérical » — qui nous fait hausser les épaules aujourd'hui — mais qui s'appuyait alors sur des faits. On coalisait contre l'idée chrétienne, contre la religion, les gambettistes et les radicaux — car Naquet avait attaqué Gambetta. On en arrivait, enfin, à ce désastreux coup d'état du 16 mai qui pour des années et pour des générations devait couper la France en deux. Dès lors l'anticléricalisme se muait ouvertement en antichristianisme. Par Jules Ferry et Waldeck-Rousseau il menait directement à Combes.

J'entends bien qu'on va me dire : « Se trompèrent-ils donc ces conservateurs catholiques? Par la pente savonnée que représentait la république d'un Jules Simon ou d'un Dufaure, n'est-on point arrivé précisément là où ils avaient prévu qu'on tomberait, c'est-à-dire — en passant par Jules Ferry et Waldeck — dans le Combisme? N'ont-ils pas fait preuve au contraire d'une clairvoyance lumineuse? Connaissant le personnel n'avaient-ils pas pressenti le danger? Cet entêtement qui vous désole, n'est-ce pas, en définitive, la preuve

même de leur sagacité? » Je réponds : Non. Non parce que ce n'était pas *leur foi religieuse qui était en cause, mais leur foi monarchique. Ces catholiques n'ont pas lutté pour un principe religieux qu'on aurait pu dégager de la lutte. Ils ont lutté pour un principe politique.* C'est à force de prêter au principe politique qu'ils combattaient des conséquences anti-religieuses en quelque sorte inéluctables qu'ils ont eux-mêmes provoqué ces conséquences. Faut-il rappeler que pendant la période électorale qui a précédé le 16 mai le gouvernement du duc de Broglie était obligé d'envoyer à ses préfets des instructions pressantes pour modérer le zèle des évêques et des curés? Jamais le haut et le bas clergé ne compromirent à tel point la possibilité pour la France de se donner un régime modéré. *Leur excuse, c'est qu'ils n'avaient pas compris que ce régime était modéré.*

Et alors — depuis ce fatal 16 mai — c'est la lente et pénible histoire du divorce de la république et du christianisme, au cours de laquelle les torts des catholiques disparaissent peu à peu devant l'attitude progressivement sectaire du parti radical. Les gestes qui s'accomplissent, les actes qui se réalisent, découlent, avec une inflexible logique, de l'erreur centrale du 16 mai. Bientôt la campagne monarchiste s'affaiblit au point de devenir négligeable. Mais les forces d'opposition occupent désormais le terrain religieux et ne le lâcheront plus. Les passions se cristallisent devant des formules rigides. La question religieuse devient la ligne de démarcation entre les deux camps qui se disputent — ou qui croient se disputer — l'avenir de la France. Au mot « clérical », qui bientôt ne signifie plus rien, s'oppose le mot « laïque » qui signifie moins encore. Impossible de s'évader de ces prisons. De 1882 à 1890, l'œuvre de déchristianisation — disons, parce que c'est le mot, l'œuvre de déspiritualisation — s'organise, se poursuit avec ténacité, avec méthode. Fidèles à leur tactique désastreuse, les catholiques restent dans les rangs d'une opposition qu'affaiblit chaque consultation électorale. Par une sorte de porosité qui s'étend jusqu'à des régions considérées comme intangibles, le pays adhère de toutes parts au régime républicain; il « chausse » la république et la défend contre les attaques de ses détracteurs systématiques.

C'est que l'idée d'une république robuste, nationale, s'appuyant sur les classes laborieuses, rendant de plus en plus prépondérant le rôle des petits bourgeois, s'efforçant d'améliorer, par une législation entreprenante, le sort des humbles et des travailleurs; mais essentiellement conservatrice, c'est-à-dire garante de la propriété, de l'héritage et de la famille, plaît à cette nation éprise d'égalité plus encore que de liberté. L'équilibre social qu'elle cherche instinctivement depuis trois générations, cette république démocratique le lui procure.

Au lieu d'adhérer au régime nouveau, d'y trouver l'expression de la continuité française et d'apporter à la république l'appoint de traditions, de forces morales, d'expériences qui eussent définitivement *équilibré* le régime, toute une classe de la société préfère s'abstenir. Délaissant la vie nationale, elle émigre dans l'inaction.

***

Cependant une grande voix retentit. Le 16 janvier 1892, dans une lettre pontificale d'une importance exceptionnelle, le pape Léon XIII trace leur devoir aux catholiques français. « Acceptez, leur dit-il, le régime que la majorité des Français s'est donné, il ne contient en principe rien qui soit contraire à la foi catholique et, en fait, il est légitime. Vous devez, par conséquent, lui obéir. » Aussitôt un nouveau mouvement s'organise. Il est mené par des catholiques au premier rang desquels brille le nom magnifique d'Albert de Mun. L'initiative du pape a porté. Malgré la tendance générale du scrutin qui l'a élue, la Chambre de 1893 est encline à l'apaisement, à la détente religieuse. Spuller parle officiellement d' « esprit nouveau ». Des hommes comme Casimir-Périer, Félix Faure, Méline, rassemblent des majorités importantes. Si, à ce moment psychologique, les partis d'ordre s'étaient efforcés de se rapprocher; si, faisant passer leurs rivalités au second plan pour mettre au premier leurs devoirs, ils s'étaient appliqués à ne constituer désormais qu'un seul bloc républicain conservateur et social, nul doute qu'on eût trouvé des formules susceptibles de limiter l'œuvre de « laïcisation » et de préserver les intérêts spirituels de la nation. Le Concor-

dat, toujours en vigueur, n'était pas sérieusement menacé. La liberté d'enseignement — exception faite pour les congrégations non autorisées — restait sauve. On n'avait pas encore appliqué — ou à peine — les décrets Jules Ferry. Une occasion — déjà moins favorable, saisissable pourtant — s'offrait encore une fois de vider définitivement le malentendu né de l'Assemblée Nationale et confirmé par le 16 mai. Mais cette éclaircie ne dura pas. Les forces radicales étaient déclenchées dans le pays. On ne les arrêterait plus aisément. On ne les arrêterait plus pour deux raisons, contradictoires en apparence, convergentes en réalité.

Les chefs du parti radical — comme Spuller — se rendaient compte de la gravité de la question religieuse. Ils savaient quelle fonction éminente la religion remplit dans la vie sociale et qu'un des facteurs essentiels de la grandeur française était en cause. S'ils avaient été seuls à agir, l'irréparable n'eût pas été commis. Mais derrière ces hommes d'État, il y avait leurs troupes. Or ces troupes avaient bénéficié de l'émigration des catholiques. Elles s'étaient emparées des places. Elles occupaient l'administration tout entière. Elles se sentaient menacées dans leur toute puissance, dans leurs profits. Désormais elles allaient tenter le possible et l'impossible pour que le ralliement échouât, se faisant ainsi les alliées occultes des catholiques-politiques. La plupart de ces catholiques-politiques, en effet, moins soucieux des intérêts de leur religion que des intérêts de leur cause, incapables de voir plus loin que la « politique, du pire » restaient figés dans leur attitude et refusaient de se soumettre aux prescriptions pontificales. Malgré les sévères leçons de l'aventure boulangiste, ils se jetaient à corps perdu dans l'affaire Dreyfus, y trouvant l'occasion d'exaspérer la funeste crise qui dressait les forces républicaines contre les forces d'opposition. Dès lors, tout était compromis, confondu, brouillé. Mais de ces luttes que l'insoumission au pape Léon XIII avait si fâcheusement passionnées, le Café de la Loge sortait momentanément vainqueur, l'Église de France momentanément vaincue.

Désormais la république radicale allait traverser une crise de sectarisme. Elle n'avait plus pourtant, comme à ses difficiles débuts, l'excuse de se défendre. Sa victoire était

évidente. Mais elle en abusait. Et elle en abusait pourquoi? Pour saper, pour ruiner, pour détruire, non seulement la tradition religieuse, élément constitutif de la nation, mais les libertés les plus évidentes; pour spolier des morts et persécuter des vivants, pour ébranler, à la face du monde, le prestige religieux de la France, partant, son prestige tout court. Elle dépassait le rêve d'un Jean-Jacques Rousseau, la volonté d'un Robespierre. Tout droit, elle cherchait à conduire notre race au matérialisme pur et simple et à lui offrir comme ressort et comme idéal : le vide.

Les torts qu'avaient eus ou qu'avaient partagés les catholiques récalcitrants passaient du côté des radicaux sectaires. La Franc-Maçonnerie triomphait. Dangereux triomphe qui effaçait les erreurs trop longtemps commises par les conservateurs et redonnait à leurs libertés menacées et à leur foi battue en brèche une force renouvelée et toute pure. Car dès qu'on la persécute, l'Église se retrempe dans sa source. Elle en sort plus vigoureuse et plus grande. Cette vérité historique se vérifia une fois de plus. La crise combiste et son système de délation ne durèrent pas. En 1909, l'homme d'État aux larges visions qu'était déjà M. Briand parla, le premier, d' « apaisement ». Peu à peu le conflit religieux se détendait. Malgré la séparation des Églises et de l'État, malgré la rupture des relations diplomatiques avec Rome, l'Église de France voyait le calme revenir. Le sectarisme passait de mode. Bientôt ce fut la guerre et l'heure sacrée où des Français, exilés par leur patrie dans une minute d'égarement, — parce que, congréganistes, ils n'avaient pas droit au droit commun, — accoururent au secours de la Mère commune qu'on ne leur refusait plus le droit de défendre.

***

Méditons les enseignements que cette brève esquisse de la question religieuse depuis la Révolution française voudrait modestement mettre en lumière.

Cinq générations, des luttes, des bouleversements, des malentendus inouïs auront été nécessaires pour que les Français se rendissent compte que la république, à la fois

conservatrice et démocratique, telle qu'elle est issue de la révolution de 1789, telle qu'elle répond aux doubles aspirations traditionnelles de la race, n'était nullement incompatible avec le libre exercice de la religion catholique; qu'au surplus, en posant ainsi la question on la posait mal, puisque les catholiques ont l'obligation de respecter les pouvoirs établis et de ne pas mêler leur foi aux luttes des partis. Tant de malentendus ont cependant épuisé le débat. Nous sommes bien près aujourd'hui de jouir enfin de la paix religieuse.

Rendons hommage à l'Église. La guerre l'a trouvée à hauteur de sa tâche. Oubliant les vexations, les dommages qu'elle venait de subir, l'Église de France n'a songé qu'à exercer sa mission spirituelle, tout unie, toute confondue avec le peuple qui se battait, le cœur pur, les mains nettes, non point pour attaquer mais pour se défendre. Depuis la guerre et grâce à l'action vigilante des papes Benoit XV et Pie XI les catholiques de France ont compris — ils comprennent de mieux en mieux tous les jours — que l'Église n'a pas à prendre parti dans les luttes politiques. Le domaine temporel et le domaine spirituel sont distincts. En tant que membres de la communauté chrétienne, les catholiques sont tenus de se soumettre au régime et au gouvernement de leur pays. C'est sur un autre terrain, sur un autre plan, que leur action doit s'exercer. S'il est supérieurement exact que la sauvegarde de la puissance française dépend, en grande partie, de la discipline et des efforts catholiques, cette discipline, ces efforts disposent pour s'employer d'un immense champ d'action qui n'est pas un champ d'action *politique*, mais *social, mais spirituel*. A cet égard signalons les efforts admirables du clergé de la banlieue parisienne qui recueille lentement mais sûrement les fruits d'un apostolat vraiment chrétien et fait surgir, au prix d'une abnégation sans égale, dans des milieux qu'on croirait voués à l'anarchie, des vocations dignes de la primitive église.

Ainsi l'Église de France offre à l'État une collaboration pure de toute intrigue, de toute arrière-pensée, essentiellement chrétienne, c'est-à-dire déférente, généreuse, loyale. Collaboration paisible dont les forces spirituelles de la France contemporaine ne peuvent que se trouver enrichies.

Les conditions pénibles dans lesquelles s'est produite la séparation des Églises et de l'État — qui ne signifie ni le mépris ni l'ignorance réciproques et dont tant de catholiques, aujourd'hui, se montrent eux-mêmes les partisans — ont laissé en suspens, ou mal définies, quelques questions qui pèsent sur les libertés religieuses et entretiennent des équivoques ou des malentendus. L'État, à l'époque, était sectaire. Ce sectarisme avait entraîné une certaine intransigeance de la part de l'Église. Des chocs s'étaient ainsi produits dont la plus déplorable conséquence fut de faire attribuer à certains points de la nouvelle législation une importance capitale qu'en réalité ils n'avaient pas. Quelques concessions, accordées par une bonne volonté réciproque, suffiraient pour que des problèmes, jugés à tort considérables, fussent mis au point et finalement réglés à la satisfaction des deux parties.

Dès lors l'État — qui a heureusement rétabli ses relations diplomatiques avec le Saint-Siège et qui saisit chaque occasion de marquer au haut ou au bas clergé une déférence et une estime qui réjouissent profondément le cœur des catholiques français — s'honorerait en prouvant qu'il reconnaît la valeur du rôle spirituel et social de l'Église et qu'il entend lui garantir le plein et libre exercice de sa mission. En s'engageant dans cette voie, la République, d'ailleurs, ne ferait qu'obéir à la volonté profonde du pays qui veut la paix, la paix sous toutes ses formes, entre les peuples comme entre les Français, la paix sociale, la paix des consciences, la paix religieuse.

WLADIMIR D'ORMESSON

LE DRAME DU JUTLAND

V

LA DIVERSION DE HOOD

Jellicoe et Scheer ne savent d'abord rien du choc de leurs avant-gardes. A deux heures et demie, Jellicoe a reçu sur l'*Iron Duke* le premier radio de la journée : celui du *Galatea* qui vient de découvrir l'ennemi. Il est à cent vingt kilomètres en arrière de Beatty. Il marche à une allure modérée, en zigzags, pour éviter les sous-marins, dont il se méfie tant. Ses escadres, sur trois colonnes, sont protégées contre eux par un rideau de destroyers. A vingt-sept kilomètres en avant sont déployées en éclaireurs les divisions de croiseurs légers, avec, en pointe, la troisième escadre de croiseurs de bataille de l'amiral Hood.

Jellicoe se prépare au combat. Il fait pousser les feux. A partir de quatre heures de l'après-midi, l'immense flotte s'avance comme menée par une seule machine toute puissante, à la superbe vitesse de vingt nœuds. Il la mène vers le sud-est et conserve imperturbablement cette direction jusqu'au moment de sa rencontre avec l'ennemi. Il ne la prévoit d'ailleurs pas : il croit que Scheer avec le *Friedrich der Grosse* est resté sur la Jade...

Il se sent trop loin de Beatty, mais reste si confiant qu'il ne lui envoie pas encore le renfort de la belle escadre de Hood. Il préfère la garder auprès de lui, et, le cas échéant, la détacher

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre.

pour couper la retraite de l'ennemi vers le Skagerrak. Il se décide pourtant, une heure plus tard, à se séparer de Hood. Beatty vient de l'informer qu'il a commencé la lutte contre les croiseurs de bataille. Jellicoe a demandé à Evan Thomas s'il se trouvait bien avec Beatty. Il lui a été répondu : « Oui, j'engage l'ennemi ». Le Commandant en chef n'a donc aucun motif d'alarme.

Cependant, Jellicoe reçoit du chef des croiseurs légers, éclaireurs de Beatty, Goodenough, un renseignement décisif. Il lui signale de son bord, le *Southampton* : « J'ai vu la flotte de bataille ennemie ». D'autres radios du même officier — le seul vraiment qui paraisse avoir bien renseigné l'Amiral pendant toute la bataille — lui donnent des détails sur la composition des forces allemandes, leurs changements de route, la position du navire de tête. Jellicoe comprend brusquement que l'Amirauté s'est trompée. A 4 h. 50, il lui expédie le message convenu : « Urgent, action de flotte imminente. »

Scheer est plongé dans une ignorance encore plus profonde. Il sait seulement que des forces ennemies sont à la mer. Deux de ses sous-marins, postés devant les estuaires, lui ont rendu compte qu'un certain nombre de grands bâtiments ont quitté Rosyth. Scheer ne s'inquiète pas. La route de ces formations ne lui paraît pas converger avec la sienne. Il espère toutefois avoir la chance de couper de sa base un parti adverse. Quant aux zeppelins, ils ont fini par prendre l'air entre midi et deux heures, pour une reconnaissance lointaine dans la Baie. Ils ne voient absolument rien, pas plus, d'ailleurs, que l'appareil embarqué sur le porte-avions anglais *Engadine* : l'heure de l'aéronautique maritime n'a pas encore sonné.

Scheer apprend successivement la présence des croiseurs de bataille et l'apparition des dreadnoughts ennemis. Il fait augmenter la vitesse de ses escadres. A 4 h. 40, elles filent dix-sept nœuds et piquent droit au nord, pour rallier Hipper aussitôt. Les seize bâtiments de la troisième et de la première escadre allemandes sont bientôt en vue de l'avant-garde de Beatty. Jellicoe est encore loin.

Malgré son audace, Beatty ne s'est pas obstiné dans cette lutte inégale, après la perte d'un tiers de son effectif, et il s'éloigne dans le nord. Il espère que l'ennemi le suivra, et

qu'ainsi, il pourra l'attirer sur la Grande Flotte, dont la venue ne saurait tarder. Hipper se jette alors sur les traces de son adversaire, mais le temps s'est assombri. La brise a tourné au sud-ouest, la fumée des canons et des cheminées colle à la surface de l'eau. Le soleil commence à baisser un peu, gêne les tireurs allemands. Les croiseurs de bataille anglais réussissent à disparaître de la vue de leurs adversaires. Le tir devient très difficile et intermittent.

Evan Thomas se replie une fois de plus avec retard. Le appareils de T. S. F. des deux bâtiments amiraux, le *Lion* et le *Barham*, ont été, malheureusement, démolis. A cinq heures, Evan Thomas se trouve tout-à-coup en face de la flotte de Haute Mer allemande. Il découvre sa forêt de mâts, de cheminées, les lueurs oranges de ses coups de canons. Pendant une demi-heure, ses quatre dreadnoughts essuient le feu de la pointe allemande. Heureusement, leur épais blindage les sauve. Il ne les protège pas de graves avaries.

L'un d'eux, le *Warspite*, est ébranlé par deux ou trois secousses. Le commandant envoie son second se rendre compte... Celui-ci sort par le toit d'une tourelle, au moment où un obus crève une cheminée. D'instinct, l'officier relève son col. Il arrive dans un entrepont : un projectile de 30 centimètres vient de le traverser. Il se trouve dans une nappe de flammes jaunes, au milieu d'une effroyable puanteur et d'une poussière impénétrable. Dans ce qui fut sa chambre, il ne retire plus, d'un tas de débris brûlants, que la photographie de sa femme. Plus loin, une cataracte tombe du pont supérieur. Un obus a, comme un bolide, traversé la cuisine : « Mon dîner!... » hurle le maître-coq. Sur le pont, dans les superstructures, tout brûle. De leurs observatoires, les veilleurs, comme des grives au nid, crient : « Éteignez! » Le linoléum des ponts se consume avec des craquements. Aucun des matelots ne comprend rien à ce qui se passe. Sur le bord non engagé, des fusiliers-marins jouent aux cartes. L'officier passe la tête à l'extérieur : il ne voit rien que des flamboiements rouges, des fumées, des gerbes d'eau.

Les petits croiseurs d'éclairage veulent se rapprocher encore de la flotte allemande, pour mieux l'observer. Ils espèrent ainsi lancer leurs torpilles sur la longue ligne des grands

navires, qui, à leur gauche, forme un large croissant. A la vitesse de vingt-cinq nœuds, les frêles coques effilées glissent droit vers l'ennemi. Les Allemands les laissent approcher jusqu'à douze mille mètres, sans les canonner. Peut-être les prennent-ils pour des leurs. Les Anglais comprennent qu'ils n'arriveront jamais à bonne portée. Ils font demi-tour. Une demi-douzaine de cuirassés tirent sur eux, comme à l'exercice. Une cinquantaine de gros obus tombent à moins de cent mètres du *Southampton*. Un seul l'eût pulvérisé. Le petit croiseur échappe par ses souples manœuvres. Au moment où il prévoit l'arrivée du coup, le commandant jette son bateau dans la direction de l'ennemi, puis reprend sa place avec une incomparable virtuosité. Cependant, l'escadre d'Evan Thomas essuie la concentration du feu d'une douzaine de dreadnoughts allemands. Le *Malaya* reçoit cinq gros projectiles en dix minutes. Il perd la plus grande partie de son artillerie moyenne; une de ses tourelles est hors de combat. Après une bonne demi-heure d'efforts, l'amiral réussit enfin à distancer l'ennemi. L'armée navale de Jellicoe est en vue.

Une nouvelle bataille s'engage. L'imprudence de Hipper, qui s'est lancé comme tête baissée à la poursuite des Anglais, risque d'être punie. L'amiral Hood, avec ses croiseurs de bataille, se porte, sur l'*Invincible*, à vingt-cinq nœuds, au secours de Beatty. C'est un des plus brillants officiers de la flotte, un descendant de l'illustre amiral qui se distingua dans la guerre de l'Indépendance américaine, sous Graves et Rodney, et commanda en chef à Saint-Christophe. Il va se montrer digne de son grand ancêtre.

Il commence, pourtant, à commettre une faute de calcul assez grave. Il suit une route trop à gauche, presque dans l'est de Hipper. A 5 h. 40, il arrive à une vingtaine de milles dans l'est de Beatty et donne dans le vide. Mais un des petits croiseurs qui éclairent l'*Invincible*, entend le canon, aperçoit des lueurs dans le sud-ouest, s'y précipite, tombe sur quatre croiseurs allemands. Vers six heures, les trois croiseurs de bataille et les destroyers de Hood se heurtent aux forces de Hipper. La rencontre est extrêmement vive. Les torpilleurs des deux partis arrivent à la rescousse de leurs croiseurs et se choquent avec furie. Un destroyer anglais, le *Shark*, est

attaqué par trois allemands. Un grand nombre d'hommes sont hors de combat, le commandant, Loftus Jones, blessé. Il refuse le secours d'un autre destroyer et ordonne qu'on l'abandonne. Il aide à la manœuvre d'un seul canon capable de tirer, va lancer sa dernière torpille. Un obus la frappe et la fait exploser. Matelots et commandant continuent le tir. Un nouveau coup arrache la jambe droite de Jones. Il veut couler son bateau plutôt que de tomber aux mains de l'ennemi. Deux torpilles touchent le *Shark* qui sombre, pavillon haut. Six survivants sont recueillis, le lendemain, par un vapeur suédois.

Deux petits croiseurs allemands, le *Pillau* et le *Wiesbaden*, sont gravement avariés. Le *Wiesbaden* a été torpillé par l'*Onslow*. Il ne peut bientôt plus bouger et sert de cible à toute la flotte anglaise. Son épave fumante devient bientôt le pivot de la bataille. La lutte autour du *Wiesbaden* coûte cher aux Anglais. Le *Defence* avait ouvert le feu sur l'allemand. Il s'attire aussitôt la canonnade des croiseurs de bataille de Hipper. Le *Derfflinger* et le *Lützow* le frappent à six mille mètres. Comme la plupart des autres navires anglais, il périt d'une explosion de soutes. Une flamme immense le sillonne. Il disparaît dans une fumée noire. Un nuage gigantesque plane sur l'eau, et marque, quelque temps, la place du vieux croiseur cuirassé. Pas un homme ne survit sur un équipage de sept cents.

Quant à l'*Onslow*, à peine a-t-il torpillé le *Wiesbaden* que son commandant s'aperçoit que ses machines ne donnent plus qu'une faible vitesse. Il voit de grands navires allemands foncer sur lui. Au lieu de les éviter, il marche sur eux et les torpille à sept mille mètres. Son audace est récompensée. Il échappe à une destruction qui semblait fatale, quitte en boitillant le champ du carnage, rejoint un autre éclopé. Ils se remorquent mutuellement et arrivent à Aberdeen quarante-huit heures plus tard.

L'intervention inopinée de Hood a une importance presque décisive. A 5 h. 40, Hipper, attiré par le bruit dela canonnade, change brusquement de direction pour secourir son petit croiseur en danger. Les croiseurs de bataille allemands, encore sous la pénible impression de leur lutte inégale contre les

canons gigantesques d'Evan Thomas, sont attaqués par des torpilleurs anglais. Une demi-heure plus tard, ils retombent sous un feu de grosse artillerie. Des éclairs les environnent. Ils ne distinguent aucune coque. Dans la brume qui envahit le champ de tir, et donne aux choses une allure fantomatique, les Allemands, déjà énervés par deux heures de combat, s'imaginent, cette fois, être en face de toute la flotte adverse.

Ce ne sont pourtant encore que trois croiseurs de bataille et quatre torpilleurs. Mais, au même instant, apparaissent, dans le nord-ouest, les premiers croiseurs d'éclairage de la Grande Flotte anglaise. Les Allemands se voient, sur un vaste horizon, qui s'étend du nord-ouest au nord-est, environnés d'ennemis. Ils commencent à perdre leur belle assurance. Ils sentent qu'ils ne sortiront pas vivants de cette lutte mortelle. Un sombre fatalisme s'empare d'eux. Ils luttent avec l'énergie des désespérés. C'est, d'ailleurs, ce qui les sauvera.

Hipper est si ému de cette nouvelle offensive qu'à six heures, il décide de faire demi-tour, pour venir se placer à la tête de la flotte de Scheer. Ses équipages sont à bout de souffle, les chauffeurs épuisés par l'effort surhumain qu'ils fournissent depuis le début du combat, les feux encrassés. Les navires ont reçu de terribles coups. Hipper ne voit qu'une issue à cette situation qu'il croit désespérée : la fuite. Il prescrit à tous de tourner le dos à l'ennemi. L'ordre est exécuté dans la plus grande confusion. Croiseurs de bataille, groupe d'éclairage, flottilles de destroyers, en tout trente-deux navires, entassés sur un front de trois milles, et sur une profondeur encore moindre, se sauvent à toute vapeur, pêle-mêle, dans des nuages de fumée, devant ce qu'ils croient être la flotte de Jellicoe. Ce ne sont que quelques bateaux de Hood. Celui-ci a donc remporté un succès éclatant : il va, dans peu d'instants, le payer de sa vie, frappé en pleine victoire. Cet avantage eût pu se terminer par un triomphe, par la destruction totale de l'avant-garde allemande — si Jellicoe avait vu ce qui se passait derrière ces écrans de suie, si ses lieutenants l'avaient renseigné, si lui-même avait osé!

VI

LE DÉPLOIEMENT DE LA FLOTTE ANGLAISE

Un jour, les chefs des deux flottes ennemies planeront peut-être au-dessus de la mêlée, dans la nacelle d'un dirigeable, ou, plutôt, à bord d'un puissant hydravion. Ils verront alors — s'il fait beau — leurs escadres évoluer comme des jouets d'enfants, sur la vaste carte de la mer. Au Jutland, Jellicoe et Scheer ressemblent à deux aveugles, ou du moins à deux myopes. A partir de six heures, la visibilité, au début assez bonne, est devenue si médiocre que le regard des deux amiraux ne porte guère à plus de six milles. Dans certaines directions, il se trouve borné par un cercle de fumées qui l'enserre à moins de deux mille mètres. Quand Jellicoe monte sur sa passerelle, il ne discerne pas, en de brèves échappées, plus de trois ou quatre navires ennemis à la fois. Ceci est pire encore : il ne voit même pas ses propres bateaux, ni ceux de Hood, ni ceux de Beatty. Il ne sait pas leur position exacte. Pendant de longues périodes où il eût dû, semble-t-il, être constamment tenu au courant de la situation, il n'a presque aucune indication précise. C'est ainsi que, de cinq heures moins le quart à six heures, depuis le moment où la Flotte de Haute-mer allemande lui est signalée, jusqu'au contact des deux corps de bataille, Beatty ne lui dit rien : la T. S. F. du *Lion* est arrachée. Il eût pu passer ses messages par d'autres navires : il ne paraît pas en sentir la nécessité.

Beatty a, il est vrai, perdu de vue les croiseurs de bataille allemands; mais Evan Thomas les distingue nettement : il sent même assez cruellement leurs coups. Il ne parle pas davantage. Jellicoe ne manifeste pas, d'ailleurs, le moindre énervement. C'est un magnifique type d'Anglais flegmatique. Il laisse agir ses subordonnés sans les harceler de questions.

Quand, à six heures, il est enfin arrivé au contact visuel de Beatty, il lui demande par projecteurs : « Où est la flotte ennemie? » Il ne reçoit de lui qu'une réponse assez évasive : « Croiseurs de bataille dans le sud-est ». Il intercepte bien quelques radios de l'Amirauté et de l'intrépide Goodenough.

Il n'a pas une confiance absolue dans les premiers et ne se fait pas d'illusions sur l'exactitude des seconds. Les petits croiseurs sont, depuis plus de deux heures, engagés avec l'ennemi. Ils ont fréquemment changé de cap. Les erreurs d'estime sont considérables : la position de l'adversaire diffère de neuf milles, calculée par le *Lion* ou par le *Southampton*, de dix, par le *Lion* ou l'*Iron-Duke*. S'il n'a pas encore les renseignements essentiels — gisement, route, vitesse de l'ennemi — Jellicoe dispose pourtant d'une série d'indices concordants fournis par plusieurs croiseurs légers : ils situent l'adversaire dans le sud, sensiblement à droite de sa propre direction. Celle-ci risque, semble-t-il, de l'amener dans le vide. Mais Jellicoe n'est pas homme à prendre une décision sur de simples probabilités. Bien qu'il lui eût suffi d'appuyer un peu sur la droite pour se trouver face au centre de son adversaire, il poursuit, imperturbable, dans le même sens, sa marche en colonnes, précédée d'écrans de destroyers.

Il est pourtant grand temps, pour lui, de passer à la formation de combat et de déployer en ligne ses vingt-huit cuirassés.

A Trafalgar, Nelson aborde l'ennemi à l'allure de deux ou trois milles. Soixante et onze frégates se heurtent, après s'être longtemps mesurées du regard. Au Jutland, deux cent cinquante navires se précipitent les uns sur les autres à la vitesse de rapprochement de trente-sept nœuds : c'est l'allure d'un train express.

Quelles pensées assaillent Jellicoe, penché sur ses cartes, dans les quelques minutes qui précèdent la décision capitale : l'ordre de déployer ses escadres et de marcher à l'attaque? Risquera-t-il sur un coup de dé la supériorité de la Grande Flotte? N'a-t-il pas promis à l'Amirauté de ne pas l'engager à la légère? Si, derrière ces nuages opaques de fumées, des sous-marins ou des destroyers étaient cachés, prêts à torpiller ou à couler par des mines ses précieux dreadnoughts? Deux partis s'offrent à lui pour la manœuvre qui va enfin permettre à la flotte anglaise d'écraser de son artillerie celle de Scheer : se déployer sur sa colonne de droite, ou sur celle de gauche.

Dans le premier cas, il peut, sans doute, porter le coup décisif, sans perdre un seul instant. Il est déjà tard : toute minute gagnée a une valeur immense. Mais Jellicoe ne voit pas tout

le champ de bataille. Il n'est pas mathématiquement sûr du succès. Son escadre de droite est déjà frôlée par les obus allemands. Elle risque d'être écrasée, avant que les autres aient le temps d'intervenir. Des gerbes de torpilles peuvent frapper toute sa flotte en pleine évolution....

La manœuvre par la gauche retarde le moment de l'engagement général. Toute la ligne anglaise doit commencer par s'éloigner de l'ennemi. Mais, c'est le déploiement classique, sans risque, hors de portée des canons et des torpilles ennemis. Jellicoe n'a rien d'un génial hasardeur. Sans hésiter, il prend le parti de la sagesse.

L'armée navale anglaise, dressée, depuis des années, aux beaux exercices d'escadre, évolue en formation serrée, comme les compagnies d'un régiment sur une esplanade. Tout est prescrit par le règlement; les cuirassés rapides et les croiseurs de bataille doivent se placer en tête de toute la ligne déployée. Les divisions de Beatty vont d'abord défiler devant la Grande Flotte pour gagner leur poste; ils masquent de leurs fumées et de leur masse le tir de Jellicoe, l'obligent ainsi à différer son attaque.La bataille se développe comme un ballet minutieusement réglé : l'Angleterre a confié sa flotte à un chef méthodique, discipliné, sans nerfs. Il applique strictement le plan qu'il porte en lui toutes les fois qu'il prend le large. Il n'est pas Nelson; le Jutland ne peut pas finir en un Trafalgar.

Jellicoe a dirigé le déploiement sur la carte. Il continue à ne rien voir, si ce n'est, dans le lointain, quelques vagues silhouettes. Il ne sait d'ailleurs pas si elles sont amies ou ennemies. Des nuages de brume assez bas se mêlent aux fumées de charbon et de mazout vomies par ses croiseurs et ses destroyers, qui, à toute vitesse, gagnent leur poste de combat à l'avant des dreadnoughts. De leur passerelle, les commandants et les officiers de tir n'aperçoivent jamais plus de trois ou quatre navires à la fois. Jellicoe a fait réduire la vitesse à dix-sept nœuds. Malgré l'entraînement, la discipline de fer des escadres anglaises, la merveilleuse habileté de leurs commandements, un mouvement de cette envergure ne s'accomplit pas sans quelque désordre.

A la queue de la ligne, c'est, pendant quelque temps, un entassement inimaginable. Evan Thomas, qui n'a pas voulu

traverser tout le champ de bataille, vient se placer derrière la première escadre, dans un tout petit espace, sur lequel l'ennemi concentre aussitôt son tir, et où se trouvent, enchevêtrées, la cinquième escadre, une division de croiseurs, une flottille de torpilleurs. Les croiseurs et les destroyers tournent en tous sens, sous un déluge de projectiles, essayent de ne pas s'aborder, ni se heurter aux grands navires.

A ce moment, le cuirassé *Warspite* bloque sa barre. Il court droit sur l'ennemi, enseveli sous les gerbes d'eau soulevées par les obus. Le commandant doit se résigner à laisser son navire décrire des cercles jusqu'à ce que l'avarie soit réparée. Pendant cette étrange manœuvre, il est atteint par plus de trente gros projectiles; tout l'arrière est envahi par l'eau. Il cherche ensuite à rallier la Grande Flotte, mais reçoit l'ordre de rentrer directement à Rosyth.

A l'avant de la ligne, le fouillis n'est guère moindre. Croiseurs de bataille, croiseurs légers, flottilles de torpilleurs, s'y pressent. Les bateaux sont si rapprochés les uns des autres qu'il semble n'y avoir plus de place sur la mer. On dirait, note avec humour un des combattants, Piccadilly à l'heure de l'embouteillage des autobus. Malgré tout, à 6 h. 35, en dépit du retard causé par la solution adoptée par Jellicoe, l'immense évolution est achevée; toute la flotte anglaise est déployée. Elle se trouve sur le barrage du T, les Allemands sur le jambage. C'est, sur la carte, la situation la plus belle qu'un amiral puisse rêver. Mais la lumière manque de plus en plus aux canonniers anglais.

Et Scheer est un rude jouteur. Jellicoe n'ignore plus, maintenant, qu'il a devant lui toutes les forces allemandes. Son adversaire est encore loin de se douter qu'il va se heurter à la Grande Flotte. Du moins a-t-il été déjà informé par Hipper que ses croiseurs de bataille sont sérieusement accrochés; il sait que Beatty se trouve dans le nord, Evan Thomas dans le nord-ouest, et d'autres fractions importantes dans le nord-est. Sa ligne de dreadnoughts est trop lâche. Il le sent et la resserre. Il aperçoit alors le malheureux *Wiesbaden* bombardé par une grande partie de la flotte anglaise. Il en a pitié et ordonne à sa troisième escadre de le secourir : les flotilles de Hipper ont déjà afflué autour de lui. La grande

bataille, que les Allemands ne soupçonnent pas encore, commence par une lutte furieuse autour de l'étrange épave, qui, sans ceinture cuirassée, criblée de gros obus, ne se décide pas à couler.

Comme le lui prescrivait l'ordre de la flotte, Beatty est venu prendre position en tête du corps de bataille. Il réussit à opérer sa jonction avec Hood. Les bâtiments les plus rapides de la marine anglaise se trouvent ainsi rassemblés, mais les navires anglais sont, cette fois, enveloppés de brume. Ce sont les coques des Allemands qui apparaissent en pleine lumière.

Les croiseurs de bataille et les cuirassés de la troisième escadre de Scheer sont durement martelés par l'excellent tir de l'amiral Hood, bien supérieur à celui de Beatty. Le *Lützow*, bâtiment-amiral de Hipper, ne réagit plus que faiblement. Deux gros nuages de fumée s'en échappent. L'avant du bateau s'enfonce de plus en plus. A 6 h. 50, le chef allemand est obligé de quitter son bord. En quête d'un nouveau poste de commandement, il s'embarque sur un torpilleur. Mais il va errer jusqu'à neuf heures du soir : il lui sera impossible de se réembarquer à bord d'un de ses croiseurs, lancés à toute vitesse sous le bombardement anglais.

Le *Derfflinger* n'est pas moins maltraité. Il reçoit successivement trois coups de grosse artillerie. L'un tranche net, par le milieu, l'âme d'une pièce de quinze centimètres, blesse ou tue tous les hommes de la casemate. Un autre canon de même calibre est arraché de son affût. Les deux adversaires ne sont plus qu'à six ou sept mille mètres de distance. Les Allemands ont pourtant le plus grand mal à distinguer les bâtiments anglais, qui disparaissent dans les traînées de brume et de poudre. Les croiseurs de bataille sont secoués dans toutes leurs jointures. Ils tentent d'échapper à la grêle par leurs vives évolutions : leur tir n'en est guère facilité.

Mais, à six heures et demie, la scène change brusquement. Comme un rideau de théâtre, on voit s'ouvrir le brouillard qui dissimulait les Anglais. En pleine clarté, un puissant navire apparaît. Il marche à toute allure, à peu près parallèlement aux Allemands, sur lesquels il tire des salves rapides, puissantes, bien ajustées. Le *Derfflinger* règle son tir, le touche, le blesse à mort. Pour la troisième fois, la même vision de

cauchemar s'offre aux canonniers allemands. D'énormes explosions se succèdent : les mâts s'écroulent, des morceaux entiers du bâtiment volent en l'air; un nuage de poussière noire et de fumée monte au ciel. Des éclairs, des flammes tressaillent dans la nuée; de nouvelles détonations éclatent, puis, plus rien. L'adversaire disparaît derrière le mur noir. Des hurlements de joie sauvage se propagent à travers les postes sur tout le *Derfflinger*.

Comme ses frères, l'*Invincible* a sauté. Un obus l'a atteint entre les deux tourelles médianes et pénétré dans une soute à munitions. L'amiral Hood périt en pleine gloire, au moment où il écrase sous son feu l'escadre ennemie et où il crie à l'officier canonnier : « Votre tir est très bon, continuez. Chaque coup porte... » Il a eu, du moins, la joie de voir, de son blockhaus, l'immense cercle de la Grande Flotte enserrer la pointe de la ligne allemande, sur laquelle elle va déferler comme un raz de marée.

Le navire anglais est cassé en deux. Ses deux moitiés reposent sur le fond de la mer : l'avant s'est retourné, la pointe en l'air, et sort de l'eau : il ressemble à un cou de cygne. De tout l'équipage, six hommes seulement se sauvent. Au milieu des sacs de marins, des hamacs qui surnagent, quatre d'entre eux grimpent sur un petit radeau. Un capitaine de frégate, perché dans une hune, est doucement descendu à l'eau; il n'a eu qu'à y mettre le pied, comme s'il entrait au bain. Un autre officier grimpe le long de la passerelle, dangereusement inclinée; entraîné par le remous, sucé par les tourbillons, il finit par s'accrocher à un sac : c'est tout ce qui reste d'un millier d'hommes.

Jellicoe a calculé — car il continue à ne rien voir — que les croiseurs de bataille ont dû dégager son champ de tir. Il maintient la vitesse à dix-sept nœuds. Comme des automates merveilleusement réglés, tous la conserveront, jusqu'au lendemain matin. Il lance alors l'ordre général de tirer. La masse d'acier la plus pesante qui soit jamais sortie des canons d'une flotte va écraser les escadres allemandes. Mais, pour tirer, il faut voir. Les officiers canonniers anglais n'aperçoivent l'ennemi qu'en de brèves échappées. Ils lui décochent aussitôt des salves entières, à toute vitesse; le *Malborough* en envoie

sept sur les *Kaiser* et les *Heligoland*. L'*Iron Duke* découvre le *König*, en plein dans le soleil. En quatre minutes, neuf salves partent sur le guide de la flotte allemande. De même, l'*Orion*, le *Monarch*, le *Thunderer*, le *Conqueror* réussissent à placer quelques obus. Tous encerclent la pointe de la flotte allemande. Que Jellicoe se rapproche encore, celle-ci est perdue.

De son côté, Scheer a marché au canon. Il s'est jeté, avec toute son escadre, au secours de Hipper. Il est encore fort tranquille. Les renseignements de l'Amirauté allemande ne lui laissent prévoir l'arrivée de la Grande Flotte que pour le lendemain matin. Il sera loin; il est résolu à ne pas se risquer dans une lutte décisive. Mais, quand il se rapproche de ses croiseurs de bataille, la vérité se fait jour dans son esprit. Il comprend — trop tard — dans quelle nasse il s'est précipité; de toutes parts, l'horizon flamboie. Une donnée essentielle, directe, lui parvient enfin d'une de ses flottilles de torpilleurs. Des prisonniers d'un destroyer anglais, le *Nomad*, ont révélé la présence de soixante grands bâtiments britanniques, d'une vingtaine de dreadnoughts et de six croiseurs de bataille. Scheer saisit l'horreur de sa situation. Il voit déjà la pointe de ses croiseurs de bataille s'infléchir dans le sud, telle une barre de fer rouge, martelée par un vigoureux forgeron.

Il n'a plus, s'il le peut, qu'un parti à prendre : se dégager du guêpier... Il ne perd pas une minute. Par un réflexe de bête traquée, de gros sanglier pris au piège, brusquement, il se retourne et fuit.

Les marins appellent cette peu glorieuse manœuvre un « tête à queue ». C'est un renversement général de la ligne. Il exige de tous une grande souplesse, un long entraînement. Autant les grenadiers de la garde prussienne étaient dressés aux parades rigides, autant les marins de la Flotte de Haute-Mer avaient été entraînés à l'initiative. Ce mouvement, exécuté par trois fois, les sauve de la destruction. Ils l'ont soigneusement répété en temps de paix. Au premier signal, sans attendre que la ligne ait été rectifiée, tous les navires allemands s'éclipsent vers le sud-ouest, dans la fumée. Leur éloignement des Anglais passe aussitôt de douze à seize kilomètres. Jellicoe ne s'en aperçoit même pas...

Il était temps. Les croiseurs de bataille sortent de la bagarre

en piteux état. Hipper, errant sur son torpilleur, signale : « Le commandant du *Derfflinger* conduira l'escadre jusqu'à mon réembarquement ». Le bâtiment est, pourtant, presque aussi mal en point que le *Lützow*. Ses mâts et son gréément sont criblés d'éclats d'obus. Les antennes de T. S. F. pendent avec une inextricable confusion : impossible d'émettre le moindre message. Un obus a arraché deux grandes plaques cuirassées à l'avant, où baille un énorme trou de six mètres sur cinq, juste au-dessus de la flottaison. Des trombes d'eau s'y engouffrent, à chaque coup de tangage. Le filet pare-torpilles, coupé par un projectile, pend au-dessus d'une hélice. Le navire doit s'arrêter pour le relever.

Le *Seydlitz*, le *Moltke*, le *Von der Tann* ne sont pas en meilleure condition. Le premier ne peut plus se diriger qu'avec sa barre à bras. Tous ces grands blessés se regroupent, cependant, et reprennent leur place dans la ligne. Sans un ordre, car il ne peut plus parler, le *Derfflinger*, guide la colonne. Quant au *Lützow*, il est complètement désemparé. Les torpilleurs émettent autour de lui des écrans de fumée, pour le dissimuler aux canonniers ennemis. Il reçoit encore quatre coups mortels. A sept heures moins le quart, il tire pour la dernière fois. Il a la force de se traîner jusqu'au lendemain matin, où il est abandonné par son équipage et achevé à la torpille.

Les autres peuvent encore combattre. Mais, chez les équipages fourbus, un morne désespoir a remplacé l'enthousiasme du début. Après la dérobade allemande les deux partis se perdent de vue. Le premier acte de l'engagement général est terminé. Il n'a duré que vingt minutes : il est suivi d'une pause d'une demi-heure.

VII

LA GRANDE BATAILLE

Jellicoe s'est enfin aperçu que les Allemands ont disparu dans le sud-ouest. Il continue pourtant à marcher, pendant un grand quart d'heure, dans la direction de l'est. Il ne se lance pas à leur poursuite. Rien ne le fait démordre des idées ancrées en lui, depuis si longtemps. On jurerait qu'il a sur sa

table, comme une Bible, le mémorandum du 30 octobre 1914. Son entourage — et, notamment son chef d'état-major, son beau-frère, l'amiral Madden — partage entièrement ses vues. Madden lui dit, sur la passerelle de l'*Iron-Duke* : « Tout se passe selon vos prévisions ». Ce qu'ils ont observé a enfoncé plus profondément encore, dans leurs esprits d'Anglais tenaces, la conviction avec laquelle ils ont abordé l'ennemi : si l'Allemand se dérobe, ne le suivons pas. N'exposons pas nos précieux navires. Ne nous engageons pas dans le sillage des fuyards. Gare à ses torpilleurs, à ses sous-marins, à ses mines! Ce que Jellicoe va tenter, c'est de tourner la flotte allemande, de lui couper la route vers ses bases. Mais en aura-t-il le temps avant la fin du jour? Le début du combat lui a, d'ailleurs, causé une surprise désagréable. Les navires allemands se sont révélés plus rapides que ne l'indiquaient les renseignements officiels. Les lévriers de Fisher auront bien du mal à les rattraper.

De son côté, Scheer se reprend, réfléchit. Sa situation n'est pas brillante. Il a réussi à se déferrer, mais s'est heurté à des forces considérables. Si seulement la nuit arrivait, la nuit qui le couvrirait de ses longs voiles, cacherait sa retraite sur les estuaires! Mais, en ces jours nordiques, les plus longs de l'année, le crépuscule dépasse neuf heures. Il n'en est que sept. Deux grandes heures encore, pendant lesquelles Jellicoe aura tout le loisir de l'accrocher, de le combattre, dans la pire des positions, sur terre, comme sur mer, celle où l'on tourne le dos à l'ennemi! Un seul moyen s'offre à ce simple et vigoureux esprit : bouleverser les plans de son adversaire, porter le désordre dans la ligne anglaise, jeter sur elle la masse de sa flotte et, pour pouvoir mieux la sauver, commencer par attaquer.

A 6 h. 55, il donne l'ordre à ses flottilles de torpilleurs de se porter en avant et aux croiseurs de bataille de les soutenir.

Cependant, Jellicoe prescrit, enfin, à ses divisions cuirassées de se rapprocher de l'ennemi. Les récents dreadnoughts allemands, les quatre *König*, émergent peu à peu de la brume. Le tir se propage sur toute la ligne anglaise, favorisé par l'éclairage. De puissantes salves rapprochées s'abattent sur l'avant-garde allemande. Celle-ci voit à peine les coques ennemies. Les canonniers n'aperçoivent que les lueurs, d'un rouge doré,

qui, dans l'air humide, jaillissent de la gueule des canons. Il semble donc que Jellicoe va, enfin, contempler de ses yeux la flotte fantôme, autour de laquelle il a tourné. Dans un instant, il constatera que l'avant-garde de Scheer pointe presque droit sur son bâtiment-amiral. Qu'il pousse encore quelques minutes dans la même direction, la masse de ses trois cent quatre-vingt-quatre gros canons va broyer l'avant-garde allemande. Le reste de la flotte de Scheer sera entraîné dans le tourbillon. Ce sera le désastre total.

La brume et la prudence de Jellicoe sauvent encore les Allemands. Cinq minutes après avoir lancé le message de se rapprocher de l'ennemi, Jellicoe le rapporte. Il signale à sa flotte de reprendre sa route primitive. Un sous-marin et des torpilleurs ont été aperçus par les veilleurs de l'*Iron-Duke*. En réalité, Scheer n'a pas emmené un seul sous-marin au combat. La masse de torpilleurs, dont Jellicoe se croit menacé, se réduit à quatre unités, qui se dépensent, vainement, pour sauver le malheureux *Wiesbaden*. Leur apparition a pourtant suffi à détourner les vingt-huit dreadnoughts anglais et à différer l'heure de l'annihilation de la flotte allemande. Malgré tout, sa situation continue à empirer. Le cercle de fer et de feu est formé autour d'elle. Beatty, forçant de vitesse, a, par une brillante manœuvre, obliqué jusqu'au sud-ouest. Il distingue maintenant les croiseurs de bataille ennemis à 16 500 mètres. Le feu reprend sur toute la ligne anglaise. Il se concentre sur la pointe allemande, déjà bien émoussée. Les puissants canons de la Grande Flotte commencent à balayer les escadres ennemies dans toute leur longueur : l'avant-garde se débat dans un désordre dangereux.

Scheer voit l'étreinte fatale se rétrécir autour de lui, il sent instinctivement qu'il lui faut se dégager à tout prix. En de tels moments, le temps manque pour de longs raisonnements logiques. Le chef agit par réflexes, justes ou faux. Scheer ne pense à rien : il l'a, plus tard, avoué. Il ordonne à ses navires un nouveau demi-tour général. Le mouvement, sous le feu même de l'ennemi est bien plus scabreux. Entassés sur un étroit espace, les bateaux allemands essaient de s'éviter. Beaucoup sont grièvement touchés. C'est un véritable sauve-qui-peut, d'ailleurs admirablement exécuté.

La providence accorde encore aux Allemands la protection de ses brumes; ils manient, en outre, leurs écrans de fumées avec une habileté consommée. Pour sauver le reste de sa flotte, Scheer se résout à sacrifier ses croiseurs de bataille et ses torpilleurs. Ils masqueront la fuite des autres. A 7 h. 12, il envoie aux bâtiments de Hipper, pourtant épuisés, le signal : « Sus à l'ennemi! » Le code chiffré allemand porte ce bref commentaire : « Éperonnez l'ennemi. Engagez le bâtiment à fond ». Sans sourciller, le commandant du *Derfflinger* commande : « A toute vitesse, en avant ». Suivi du *Seydlitz*, du *Moltke*, du *Von Der Tann*, il fonce sur le milieu de la ligne anglaise. Ils se plongent tous dans la chaudière infernale.

Le *Derfflinger* sert de guide. Il s'avance au milieu des salves qui l'encadrent ou le frappent. Un obus de 38 centimètres traverse le blindage d'une de ses tourelles, coupe les deux jambes de son chef, tue tout l'armement. Les gargousses incendiées, brûlent avec de longues langues de flammes qui jaillissent, hautes comme des maisons, mais elles n'explosent pas. Soixante-dix-huit hommes périssent atrocement brûlés. Cinq seulement peuvent se sauver par le trou pratiqué pour l'expulsion des douilles. Dix minutes après, un autre obus transperce une seconde tourelle. A l'exception d'un marin projeté en dehors par la pression de l'air, tout l'effectif est tué sur le coup. Les flammes pénètrent dans la chambre où se trouvent les gargousses, incendient toutes les charges sorties des récipients protecteurs. Elles s'élancent hors des deux tourelles vers le ciel, comme deux immenses torches funéraires.

Le tir anglais est, cette fois, admirablement réglé. Soudain, le blockhaus de l'artillerie du *Derfflinger* est saisi comme par des mains géantes, lancé en l'air. Il rebondit, puis retombe. frémissant, et revient à sa première position. Un gros obus l'a touché, mais rien n'a été détruit. Le choc a fait sauter la porte cuirassée du blockhaus, complètement faussée. Un nouvel obus emporte la chambre des cartes, avec tous les appareils; il referme la porte. Dans cet enfer, les Allemands tirent au petit bonheur, sans grand effet. Un seul cuirassé anglais, le *Colossus*, est atteint. Les officiers canonniers allemands ne continuent le tir que pour calmer les nerfs de leurs hommes et les sauver de la panique.

En même temps que les croiseurs de bataille ont reçu cette mission de sacrifice, les flottilles de torpilleurs se sont, encore, lancées à l'assaut. Les petits bâtiments traversent le rideau de fumées de la ligne de croiseurs qui les protégeait. Ils foncent au milieu du cercle de feu formé par la Grande Flotte déployée. Ils jouissent de ce spectacle grandiose, refusé à leurs autres partenaires, mais subissent un feu terrible. Le *Royal-Oak*, l'*Agincourt*, le *Marlborough*, le *Téméraire*, les criblent d'obus d'artillerie moyenne. L'effet de masse, escompté par Scheer, n'est, d'ailleurs, pas obtenu. Une des flotilles est dispersée. Une autre part avec un grand retard. Une seule parvient à bonne portée de lancement. Elle décoche une gerbe de vingt-cinq torpilles, entre six mille et sept mille mètres, sur la ligne ininterrompue des grands navires anglais. Plusieurs destroyers allemands sont touchés. Un gros obus du *Bellerophon* en brise un en deux. Son avant et son arrière pointent en l'air, comme les deux bouts d'un bâton rompu. Les torpilleurs cherchent à parer les coups par une agitation frénétique. Ils ne suivent jamais la même route plus d'une minute, tournent et disparaissent dans leurs écrans de fumées. Au départ de chaque salve ennemie, leurs commandants les jettent au devant d'elle. Dès qu'elle est tombée, ils reviennent à leur ancienne route. Ils parviennent, miraculeusement, à rentrer dans les lignes allemandes.

Une fois de plus, l'audacieuse et brutale manœuvre de Scheer réussit. L'apparition de cette douzaine de petits bateaux exerce un effet magique sur l'esprit de Jellicoe. Par un prodigieux retour de fortune, il a retrouvé son adversaire, il est presque à sa vue. Il va occuper, pour le détruire, une position idéale. Il lui suffirait d'avancer, pendant quelques instants : il n'en fait rien. Deux de ses escadres paraissent seules menacées par les gerbes de torpilles : la première et la cinquième. Il signale pourtant à toute sa flote d'abattre vigoureusement sur la gauche. Il décide ensuite de reprendre la marche en ligne de file vers le sud-est. C'est juste à ce moment que les torpilles allemandes atteignent les escadres anglaises. La dérobade ne les a même pas protégées. Heureusement pour les Anglais, la mer est plate, le temps est clair, Les sillages des dangereux engins se distinguent nettement

du haut des hunes, à un bon mille de distance. Certains viennent frôler l'arrière des dreadnoughts anglais, mais leurs commandants sont excellents manœuvriers. Ils sont, depuis longtemps, rompus à cet exercice classique. Au dernier moment, ils changent de route avec adresse et évitent les coups que la prudence de leur amiral ne leur a, malgré tout, pas épargnés.

Scheer a profité du trouble général pour ordonner le troisième tête-à-queue, et s'éclipser. Il sait, enfin, qu'il a devant lui toute la Grande Fotte. Cette fois, les deux adversaires s'écartent définitivement l'un de l'autre. A sept heures et demie du soir, les Anglais n'aperçoivent plus de grands navires ennemis. L'engagement de toutes les escadres, la véritable bataille du Jutland, n'a guère duré plus de six minutes. Elle est finie. Scheer ne le sait pas. Contre tout espoir, il a réussi à se sauver. Mais que se passera-t-il, au soir et dans la nuit? Il craint d'être rejeté vers l'ouest, et, le lendemain, dès l'aube, d'être acculé à une nouvelle bataille. Il sent qu'il ne pourra plus, alors, échapper à la destruction. Sans doute, sa troisième escadre est intacte. Mais ses autres bâtiments modernes ont beaucoup souffert. Les croiseurs de bataille tiennent pourtant encore, sauf le *Lützow* que Hipper a fini par troquer contre le *Moltke*.

Exténués par de longues heures de lutte, les marins allemands travaillent comme des galériens pour remettre un peu d'ordre à leur bord. Gréément, antennes de T. S. F. à relever, soutes envahies à vider, incendies à éteindre, transmissions à réparer, c'est une tâche immense qui s'abat sur les malheureux. Partout, c'est la lutte acharnée contre l'eau et le feu. Au début du combat, les deux adversaires avaient bien enlevé de leurs navires tout ce qui paraissait combustible, dans les carrés et les chambres d'officiers. Sournois, l'incendie se glisse partout. Il lèche les linoléums, les ponts de bois, les revêtements de peinture. Les canons, surchauffés et craquelés, fument. Des tourelles submergées montent de lourdes volutes de gaz jaunâtres. Dans les postes, les tourelles, les ponts, sous la chaleur atroce, des morts par centaines, des agonisants qui râlent....

Le lendemain, les Allemands plastronneront. Ils regretteront que la lutte ait si brusquement fini et n'ait pas repris

à l'aube. Ce soir, à bout de forces, ils remercient le bon vieux Dieu germain de les avoir protégés : plus d'ennemis en vue. Leur chef n'a plus qu'une idée simple, puissante, comme un instinct : regagner tout droit Horns Riff, passer par-dessus les obstacles, ne se laisser détourner par rien, rentrer. Jellicoe s'est éloigné, sans remords, de l'ennemi. N'avait-il pas prévu ce qui s'est passé? N'est-il pas entré dans le combat résolu à éviter les attaques de torpilles? Au bout d'une dizaine de minutes, il reforme sa ligne de bataille.

Avec une obstination toute britannique, Beatty n'a pas lâché l'Allemand. Il aperçoit encore la tête de la Flotte de Haute-Mer. Toujours plein de confiance, il télégraphie à Jellicoe : « Nous pouvons couper toute la flotte ennemie. » C'est juste l'instant où elle disparaît. Comme toujours, Jellicoe reste calme. Il a bien reçu, de Beatty et de quelques croiseurs, d'assez vagues renseignements sur la marche de certains de ses adversaires : rien d'assez précis pour le tirer de son flegme. Au bout de vingt minutes, il entrevoit quelques Allemands dans une éclaircie. Il se résout à se rapprocher. Cependant, un zeppelin a réussi à prendre l'air. Il survole le champ de bataille. Il n'est qu'à une dizaine de milles au nord du navire-amiral allemand. Si, à la même heure, Jellicoe avait pu s'élever dans l'air, il aurait constaté que les deux flottes n'étaient guère séparées par plus de douze milles, que ses propres divisions de ligne marchaient sur le travers de la flotte allemande et que ses forces légères allaient envelopper la pointe ennemie. Mais la nuit tombe, nuit sans lune, opaque. Jellicoe ne voit plus rien, ne fait rien.

Après son troisième demi-tour, Scheer suit son idée fixe : la retraite. Il fait reformer la ligne de file par ses escadres. En tête, la seconde, la plus ancienne, la plus faible, restée à plusieurs milles en arrière et qui n'a pris encore aucune part à la lutte, puis la première, presque intacte, enfin la troisième et les croiseurs de bataille. Ceux-ci, encore conduits par le *Derfflinger*, aperçoivent la première escadre, en marche vers le sud. Ils se dirigent sur sa pointe, pour prendre la tête du gros. C'est à cet instant que Beatty les distingue une dernière fois. Ses navires ont conservé leur vitesse et leur puissance. Ils ouvrent le feu à assez courte distance. Les

Allemands ne s'attendaient pas à rencontrer les Anglais si loin dans le sud. Ils croient se retrouver dans une situation tragique, presque désespérée. A bord des croiseurs de bataille, fourbus, retentit encore le cri « Navires parés pour le combat ». Le *Derfflinger* tire avec la seule tourelle qui lui reste, au jugé, car les Anglais sont totalement invisibles. Il est touché. Un gros obus coince sa tourelle valide. On réussit à la dégager à grands coups de masse. Le *Seydlitz* est, lui aussi, gravement avarié.

Au moment où Scheer a décidé de regrouper sa flotte pour la marche vers le sud, il a prescrit à sa deuxième escadre de se placer derrière les bâtiments modernes. Ce mouvement la conduit entre l'ennemi et les croiseurs de bataille. Ces vieux cuirassés, qui avaient sollicité l'honneur d'être emmenés, n'avaient pas tiré un coup de canon de la journée. Les Anglais les méprisaient. Ils les surnommaient dédaigneusement « les bateaux de cinq minutes » : les cinq minutes qu'il faudrait pour les couler. Ils voient, soudain, surgir de la brume, six grands navires; ce sont eux qui détournent fort à propos des croiseurs de bataille, qu'ils ne reconnaissent pas, le tir de Beatty. Celui-ci ne dure pas longtemps. La lumière est de plus en plus faible. Anglais et Allemands s'éloignent rapidement. Il a suffi de cette dernière attaque inopinée de Beatty, qui s'est lancé intrépidement en franc-tireur, loin de Jellicoe, pour troubler fortement la retraite des Allemands. Ils en ont assez. Mais il faut tenir et passer. Ce sentiment élémentaire de bête traquée, qui veut rentrer au gîte, les soutient tous, depuis l'amiral jusqu'au dernier matelot. La grande bataille est close : drame décousu, en deux actes coupés par un assez long entr'acte. Mais la nuit apportera encore sa moisson de souffrances et de scènes tragiques.

VIII

LE SOIR

La nuit est tombée, non pas une de ces belles nuits d'été lactées où, sous la lune brillante, le regard porte au loin sur les flots d'argent, mais une nuit obscure et sans étoiles. Auto-

matiquement, elle impose sa trêve aux deux partis. Comment pourraient-ils combattre? Des deux côtés, les navires ont déjà bien du mal à se suivre en files, tous feux éteints, sans s'égarer ou se chevaucher, comme un troupeau désordonné de bêtes monstrueuses. Le tir est impossible : autant demander à des aveugles de pointer des canons. De fatales surprises eussent été inévitables. Le plus fort eût risqué les pires aventures, perdu le bénéfice de sa supériorité. C'eût été la revanche du faible, le triomphe des petits engins sournois, mines et torpilles.

Jellicoe ne cède pas à de si dangereuses tentations. Il désire peut-être encore le combat, mais pour le lendemain matin. Il veut utiliser ces quelques heures de répit pour se placer entre l'ennemi et ses bases. Il décide de mettre le cap au sud, vers un point d'où il pourra, ensuite se diriger sur l'Ems ou Héligoland. Beatty tient le même raisonnement. Il suppose l'adversaire dans le nord-ouest. Il croit lui barrer la route. Mais il ne désire pas le serrer de trop près, dans l'ombre. Il se sent trop isolé, trop loin de Jellicoe. Ses croiseurs sont fatigués, il se méfie des destroyers allemands. Il lui sera, croit-il, facile de préciser au jour la position de Scheer.

Trois routes s'offrent à celui-ci. Au nord, il peut rentrer par Horns Riff, au sud par la côte de Frise, au centre par Heligoland. L'idée la plus naturelle, puisque la nuit ne dure guère plus de six heures en cette saison dans ces régions septentrionales, est, pour Scheer, de se lancer sur la voie la plus courte, celle de Horns Riff. C'est le parti qu'il prend, sans hésiter. Mais Jellicoe sait que l'ennemi suit, parfois, un autre chenal d'accès à la Jade, le long de la côte occidentale frisonne : c'est la route la plus longue. Placé entre deux hypothèses, l'amiral n'en adopte aucune. Il se contente d'une solution moyenne et se dirige sur Borkum. Cependant, il envoie un mouilleur de mines, l'*Abdiel*, à l'entrée de Horns Riff. Trois sous-marins doivent arriver dans la même zone dans la soirée et rester à l'affût de la flotte allemande.

Scheer s'accroche à son plan. Coûte que coûte, il sera à Horns Riff le lendemain matin. Il se résout à abandonner les traînards — comme le *Lützow*. Il prescrit à tous les grands bâtiments de marcher régulièrement à la vitesse de seize

nœuds, de ne pas s'écarter de leur route. Quant aux torpilleurs, ils devront se retrouver, groupés, à trois heures du matin, à Horns Riff, auprès du gros de la flotte. Les navires s'avancent en longue théorie, sans le moindre feu à bord, comme des spectres. En tête, un groupe d'éclairage, à l'arrière, les croiseurs de bataille, au centre, les dreadnoughts. En cas de rencontre avec l'ennemi, la flotte lui présentera le coin robuste de la première escadre. Scheer voudrait pourtant savoir où sont les Anglais. Il lance des torpilleurs à l'attaque : chasse bien aléatoire. Les destroyers sont las de tout un après-midi de combat : leurs feux sont encrassés, leur vitesse réduite à une vingtaine de nœuds. Plusieurs fois, la flotte allemande a changé de route, ils ont souvent traversé ses lignes, ne savent pas exactement où ils sont, à plus forte raison où dépister l'ennemi. Les chefs des torpilleurs en gardent, d'ailleurs une bonne partie, en réserve, pour le cas d'une nouvelle bataille.

Du côté anglais, Jellicoe diminue le nombre de ses colonnes et leurs intervalles. Par cette formation serrée, il veut éviter toute méprise. Beatty reste à une douzaine de milles dans l'ouest, avec deux divisions de croiseurs. La Grande Flotte marche, comme une lourde phalange. Elle est encadrée par une division de croiseurs en tête, par une autre en queue et par une escadre cuirassée sur le flanc gauche. Les torpilleurs sont à cinq milles en arrière. Ils forment écran contre les flotilles adverses; ainsi aucune confusion n'est à redouter. Jellicoe n'envoie pas ses destroyers à la poursuite de l'ennemi. Il ne paraît plus s'en soucier. Il renonce à rien savoir avant la fin de la nuit. Les forces d'éclairage ne lui manquent pourtant pas. Il a, auprès de lui, quatre divisions de croiseurs légers, sept flottilles de torpilleurs. Il aime mieux les garder à sa portée que les lâcher dans la nuit. Il craint de ne plus les retrouver le lendemain matin, au moment de la rencontre décisive qu'il escompte sans doute encore. A bord des bâtiments anglais, il n'est question que de cette bataille. Les hommes, étendus à leurs postes, en discutent passionnément. en mangeant leurs boîtes de conserves : un grand nombre de cuisines ont été détruites. Dans les carrés des jeunes officiers, l'excitation est à son comble. Ils ne rêvent tous que de

combat. La gaieté a repris ses droits; les phonographes, restés intacts, jouent, dans la nuit, les danses et les airs à la mode.

Le hasard jette, une dernière fois, les deux flottes l'une sur l'autre. Dans sa fuite, Scheer coupe en diagonale le sillage de la Grande-Flotte, donne dans les torpilleurs que Jellicoe a déployés sur son arrière. De dix heures du soir à six heures du matin, le ciel s'incendie de la lueur des canonnades, du flamboiement de navires en feu. Ce ne sont plus que des rencontres décousues. C'est à ce moment que se déroulent les scènes les plus atroces. Elles naissent de la convergence, toute fortuite, des routes. On ne reconnaît de volonté ferme que chez les Allemands : celle de fuir. Les flottilles anglaises combattent bravement, mais sans ordre, en dehors de la direction de Jellicoe. Elles sont plutôt surprises qu'elles n'attaquent. Elles n'entament pas la masse principale de l'ennemi. Il perd quelques bateaux et passe. Jellicoe reste dans l'ignorance la plus complète de la situation : personne ne le renseigne. Il ne soupçonne pas un instant la ruée de la flotte allemande vers l'est. Il est toujours convaincu qu'il marche entre les bases allemandes et Scheer.

Les chocs nocturnes donnent l'impression d'un effroyable chaos. Des cuirassés allemands se heurtent à des torpilleurs anglais : ils foncent dessus, sortent de leur file désorganisée, évitent à grand'peine l'abordage, décrivent des cercles, puis reviennent s'insérer dans la colonne, comme ils peuvent. Souvent, ils stoppent puis repartent, tels des aveugles titubants, sous le ciel couvert. Mais toute cette horde, blessée, exténuée, se fraie, malgré tout, la voie jusqu'à la patrie, fouaillée par un obscur instinct de conservation.

Les deux flottes suivent deux routes légèrement concentriques. Elles se frôlent. L'allemande s'avance vers le sud, très près derrière l'anglaise. A onze heures et demie, son guide, le *Westfalen*, n'est qu'à cinq ou six milles sur la gauche, entre les divisions cuirassées de queue anglaises. C'est comme une gigantesque partie de cache-cache. De toutes ces rencontres sporadiques, les deux amiraux ne voient, au ciel, que des reflets rouges. Les exécutants sont abandonnés à eux-mêmes; ainsi, dans un assaut de tranchées, dans la nuit, loin du chef, chacun défend sa peau.

IX

LA NUIT

La première mêlée oppose la deuxième escadre de croiseurs légers anglais de Goodenough à des petits croiseurs allemands qui marchent par le travers de la pointe de la première escadre.

Le *Southampton* est suivi du *Dublin*, du *Nottingham*, du *Birmingham*. Tous sont aux postes de combat, prêts à tirer instantanément. Un grand nombre d'officiers sont groupés sur la passerelle supérieure du *Southampton*, autour du commandant de division. Vers onze heures, ils distinguent dans l'ombre, à quinze cents mètres à peine, une ligne de cinq bâtiments. Ils suivent à peu près la même route. Pendant de longues minutes, les deux sombres cortèges s'observent. Soudain, les Anglais font leurs signaux de reconnaissance, les Allemands allument leurs feux de couleur. Comme mûs par le même déclic, les projecteurs s'illuminent. L'affaire dure trois minutes et demie. Les Allemands concentrent leurs faisceaux de lumière sur le *Southampton*. Les deux derniers croiseurs de la file, le *Nottingham* et le *Birmingham*, ne donnent pas signe de vie. Ils restent enveloppés dans le noir, et tirent presque à bout portant. Jamais, depuis la guerre d'abordage, deux partis ne se sont attaqués d'aussi près.

Sur le *Southampton*, c'est une affreuse tuerie. Quatre-vingt-neuf hommes sont touchés, les trois quarts des servants des pièces sur le pont supérieur, tués ou blessés. Elles se taisent, bientôt, faute d'armement. Des trente-trois marins qui les manient, onze ont été tués, seize blessés. Sur la passerelle, on se croirait dans le foyer béant d'une chaudière ardente. Des gargousses ont pris feu, des flammes montent jusqu'aux mâts. Il fait plus clair qu'en plein jour. Magnifiques, des colonnes de feu blanches se dressent, puis soudain disparaissent. On n'entend plus, dans la nuit, que les gémissements.

Sur le *Dublin*, l'électricité a aussitôt manqué. Dans les entreponts brillent les lueurs des boiseries qui se consument; plus de téléphones. Un obus tombe dans la chambre des cartes, tue l'officier de navigation et tous les timoniers. Le

navire se perd et, seul, à l'aube, rentre au jugé en Angleterre.

Criblé d'obus, le *Southampton* a, cependant, pu lancer une torpille dans le groupe des projecteurs ennemis. Elle atteint le petit croiseur allemand *Frauenlob*. Il est envahi par l'obscurité, les monte-charges à munitions se coincent; le navire penche violemment sur la droite. Précipités les uns sur les autres, les projectiles s'enflamment. Le bateau chavire, engloutit ses onze officiers et trois cent huit hommes. Durement frappés, eux aussi, les Allemands éteignent leurs projecteurs et s'évanouissent vers l'ouest.

Mais ce sont les torpilleurs anglais qui subissent les coups les plus rudes. Au lieu d'attaquer la flotte allemande, de la harceler, comme une meute fait d'un sanglier forcé, ils se laissent repousser en désordre. Ils n'arrêtent pas la puissante foulée des grands navires allemands qui s'en tirent à assez bon compte. La première flottille de torpilleurs anglais, ainsi surprise dans la retraite allemande, est guidée par le *Castor*. Celui-ci perçoit vaguement des taches sombres sur le fond noir de la mer : ce sont les petits croiseurs du second groupe d'éclairage allemand. Par un hasard heureux — dû aussi à l'intempérance anglaise dans l'emploi des signaux de reconnaissance — ceux-ci ont été captés par les Allemands. Ils s'en servent et essaient de tromper leurs adversaires. L'incertitude est grande chez les Anglais. Bientôt le *Castor* est submergé d'obus allemands. Quatre coups terribles le balaient. La passerelle est nettoyée de tous ses occupants, timoniers et hommes de liaison. Seuls, deux destroyers anglais tirent; sur les autres, les commandants croient à une méprise fatale, et, comme médusés, assistent à la rencontre sans intervenir.

Scheer ne s'en soucie pas non plus. Imperturbable, malgré les lueurs des détonations, il va droit son chemin. A minuit, la tête de sa flotte passe juste au point par où, un quart d'heure avant, le gros de celle de Jellicoe avait vogué. Elle se glisse entre la Grande Flotte et son arrière-garde. C'est alors que nous assistons aux scènes les plus terrifiantes, car elles se jouent sur de frêles coques, à la merci des obus et, avec leurs soutes pleines de pétrole, foyers rêvés pour l'incendie

et l'explosion. Plusieurs errent bientôt, à la dérive, et brillent comme des bijoux de filigrane d'or sur la houle noire. La file des dreadnoughts allemands se rapproche de la quatrième flottille de torpilleurs anglais, douze rapides et beaux bateaux, menés par leur conducteur, le *Tipperary*. Les torpilleurs de l'arrière ont entrevu de grandes ombres suspectes. Dans la crainte de tirer sur des amis, tous restent impassibles. Les deux partis se déplacent, ainsi, parallèlement, pendant plusieurs minutes. Tout à coup, le *Tipperary* lance, discrètement, avec une lanterne sourde, un signal de reconnaissance. Les croiseurs allemands se démasquent. Ils sont si proches que leurs pièces paraissent tirer de plein fouet, juste au-dessus des torpilleurs. Une salve tue tous les Anglais sur la passerelle. D'instinct, d'autres se cachent derrière les tôles qui les protègent contre les embruns. Une seconde bordée crève tous les conduits de vapeur. Un nuage opaque noie l'arrière; les turbines ne sont plus alimentées et stoppent; l'avant du torpilleur est en feu, le milieu encombré de morts. Le premier lieutenant observait le tir dans un tonneau, sur le haut d'un mât, celui-ci s'abat et le dépose délicatement sur l'arrière.

Le *Tipperary* reste à flot pendant deux heures. Des munitions éclatent à courts intervalles; la menace de l'explosion pèse, comme un cauchemar, sur tous les esprits. Personne n'en veut rien laisser paraître. Les documents confidentiels sont jetés à l'eau. A deux heures du matin, le petit navire coule lentement. L'équipage se réfugie sur deux radeaux, car les canots sont détruits. Il aperçoit encore, dans la nuit, la poupe de son navire, dressée les hélices hors de l'eau. Trente hommes — et le terrier de l'officier en second — nagent pendant une grande heure, soutenus par leurs filets de sauvetage pneumatiques. Deux embarcations passent : des Allemands. Les nageurs les hèlent; ils ne s'arrêtent pas. Quelques-uns s'aggrippent au grand radeau déjà submergé. La houle lave les naufragés jusqu'à mi-corps. Pour ne pas céder à l'engourdissement, ils chantent des scies de music-hall. Au jour, ils aperçoivent un navire qui paraît tournoyer sur lui-même. Exténués, quelques matelots essaient pourtant de pagayer; le radeau n'avance pas. Ingénieux, un sous-officier se dresse, tend un couvre-pieds à la brise; la voile! Lentement, le

radeau glisse jusqu'à une autre épave, le *Sparrowhawk*, de la même flottille. Trois marins sont déjà morts, cinq expirent sur le pont. Seize sont évanouis et ranimés à coup de brandy.

Tout l'avant du *Sparrowhawk* est arraché, son arrière coupé. Aux malheureux du *Tipperary*, il paraît aussi beau et sûr qu'un transatlantique. Le reste de la flottille est dans le chaos.

Sur le *Broke*, les officiers se débattent dans la même angoisse que sur le *Tipperary*. Que sont ces silhouettes à quatre cheminées? des amis, ou des ennemis? Soudain, ils voient des torrents de flammes jaillir sur le *Tipperary*. Le commandant du *Broke* croit encore à une erreur : il ne tire pas. Un rayon de projecteur éclaire le dernier navire de la division adverse : il est bien allemand. Le *Broke* torpille la ligne, veut tenter une nouvelle attaque. La coque d'un grand bâtiment émerge sur son avant, à moins de mille mètres. Il émet un signal étrange, puis inonde le *Broke* de ses torrents lumineux. A la première slave, des débris de glaces, des morceaux de fer volent. Les projecteurs s'éteignent. La barre du *Broke* s'est bloquée. Il tourne sur lui-même, se jette sur le *Sparrowhawk*, lui martèle les flancs. Celui-ci, rugissant, vomit des flots de vapeur par l'avant. Un officier du *Sparrowhawk* est lancé, par le choc, sur le pont du *Broke* — ahuri. A peine celui-ci a-t-il réussi à se décrocher avec un inquiétant déchirement de plaques d'acier, qu'un autre, le *Contest*, se précipite sur le *Sparrowhawk*. Il lui coupe, proprement, cinq mètres d'arrière. Sa chambre des cartes, sa passerelle, tombent à l'eau. Tout l'avant se retrousse, à angle droit, avec le reste de la coque, et ne tient plus que par une mince plaque de tôle. C'est dans ce piteux état que le destroyer recueille les naufragés du *Tipperary*. Au matin, l'épave est de plus en plus menacée : l'avant est complètement séparé de la coque. Elle finit par être remorquée par un autre torpilleur.

Une aventure non moins étrange est celle du *Spitfire*. Il a suivi le *Tipperary* dans son attaque contre les Allemands. Il a la satisfaction — sinistre — d'apercevoir une de ses torpilles, au moment où elle touche la deuxième unité ennemie, entre son grand mât et sa cheminée arrière. On n'entend pas d'explosion violente : c'est une grande lueur, rouge sombre, qui se répand à l'avant et à l'arrière, comme quand on allume

une pièce montée de feu d'artifice. Le *Spitfire* est lui-même atteint en son milieu, mais non mortellement. Il veut se rapprocher du *Tipperary*, pour le secourir. Ce n'est plus qu'une masse de débris enflammés. Auprès de l'épave, marche un navire allemand. Il fonce sur le *Spitfire*. Les deux adversaires s'abordent avec un choc terrible : le torpilleur marche à vingt-sept nœuds, l'allemand à vingt. Le *Spitfire*, soulevé par un gigantesque roulis, rebondit sur la coque ennemie. Celle-ci le surplombe tellement, que les canonniers allemands ne peuvent pas assez incliner leurs pièces pour le toucher. Mais leur souffle balaie tout ce qui se trouve au-dessous. Le mât avant s'écroule, le projecteur dégringole sur la passerelle, puis sur le pont. Le cuirassé allemand — c'est le *Nassau* — broie sous ses flancs pesants la coque et les embarcations du torpilleur. Mais pas un de ses projectiles ne porte : un seul enlève la coiffe du commandant anglais et lui érafle le cuir chevelu. L'Allemand arrache et emmène vingt mètres de l'avant anglais, mais, en revanche, lui en laisse accrochés six de son propre pont supérieur. Le *Spitfire* réussit pourtant à regagner la Tyne. Il se traîne toute la journée du 1er juin, toute la nuit suivante, ses soutes, son pont avant, pleins d'eau, sans autre instrument de navigation qu'une carte déchirée, et, pour règle, un rayon de bibliothèque.

Les destroyers anglais luttent héroïquement, mais en ordre dispersé, sans plan. Ils subissent le choc des dreadnoughts allemands : ils ne les attaquent pas. Admirablement entraînés à repousser les charges nocturnes, ceux-ci, même les blessés, ont encore la force de les refouler.

A minuit vingt, l'anglais *Achates*, suivi de toute une flottille, a vu le point exact où passe le *Westfalen*. Il pourrait le torpiller. Il n'ose pas se lancer à l'assaut, quitter la position que lui a prescrite Jellicoe. Il ne se détourne pas de sa route.

Malgré les grosses pertes subies sur le *Westfalen* et le *Rheinland* par les servants des projecteurs, ceux-ci percent. La quatrième flottille anglaise est démembrée, la onzième repoussée. Des petits navires anglais, perdus, cherchent leurs guides et leurs camarades. Plusieurs donnent en plein sur l'ennemi.

Ainsi le *Black Prince* et l'*Ardent*. Tombé comme un bolide

au milieu de cette mêlée, le croiseur *Black Prince* joue de malheur. Pendant la journée, il s'égare, perd le contact de première et de la seconde escadre de croiseurs. La nuit, il se jette dans les flottilles anglaises. Puis, il est aperçu par une rangée de grands navires noirs. Il lance imprudemment de brefs signaux de reconnaissance. Tous, *Thüringen, Ostfriesland, Nassau, Friedrich der Grosse,* l'écrasent aussitôt, à un millier de mètres, sous les gros, les moyens et les petits obus. Et c'est, dans la nuit, une explosion rouge qui remplit d'horreur la ligne allemande : tout l'équipage disparaît. Quant au destroyer l'*Ardent,* à minuit, seul dans l'obscurité, il remarque des fumées. Il lance ses dernières torpilles sur un navire qui suit une route parallèle à la sienne. Il est aveuglé par les jets de lumière; il s'est cogné à toute une division cuirassée ennemie. Pendant quelques secondes, règne sur la passerelle un silence de mort. Puis, c'est un déluge de fer. Toutes les lampes s'éteignent à bord. Les trois petits canons tirent, impuissants; tous leurs canonniers sont tués. *L'Ardent* coule. Presque joyeux, le chef de timonerie dit au commandant : « Notre vieil *Ardent* a bien joué son petit rôle ». Leurs chances de salut sont pourtant très faibles. Les canots sont en pièces. Du pont, troué comme une écumoire, fumées et vapeurs s'échappent, droites, dans la nuit calme. L'arrière du torpilleur reste quelques secondes en l'air, puis tout s'abîme. Quand les nuages se sont dispersés, une quarantaine de têtes émergent de l'eau. Les autres torpilleurs sont loin. Tous n'ont, pour se sauver, que leurs gilets et leurs ceintures de sauvetage. Un à un, les matelots coulent, endormis, paisibles, dans les profondeurs, sans une plainte. Une idée les a soutenus jusqu'au bout : « L'*Ardent* a bien fait son « boulot ». Le Commandant s'accroche, avec un matelot, à un aviron. Ce sont les survivants des soixante-quinze hommes.

X

L'AUBE

De toutes les flottilles anglaises, une seule résussit à porter un coup mortel aux Allemands. Le commandant du *Faulknor,*

son chef, a distingué de grandes silhouettes, dans l'aube blême, trop claire pour les pinceaux des projecteurs. Sans être découvert, il rencontre la ligne ennemie à toute vitesse et se lance à l'assaut. Les navires allemands n'ouvrent pas immédiatement le feu. Les torpilles anglaises atteignent leur ligne; un des plus vieux cuirassés, le *Pommern*, en reçoit une ou deux. Ses soutes à munitions sautent en une série de courtes détonations, au milieu de hauts nuages de fumée. Le bâtiment se brise par le milieu...

Le commandant du *Faulknor* est le seul qui ait la présence d'esprit de signaler à Jellicoe la marche des Allemands. Mais le message est brouillé et ne lui parvient pas. L'Amiral les suppose toujours dans le nord-ouest. Depuis la fin de la bataille de jour, il n'a reçu aucun renseignement. Dès deux heures du matin il est bien résolu à rebrousser chemin vers le nord. Une demi-heure plus tard, c'est l'ordre qu'il lance à toutes ses escadres. Beatty signale à ses navires : « Nous espérons aujourd'hui couper et annihiler toute la flotte allemande. Chacun doit faire de son mieux. » Espoir déçu, il ne reverra pas l'ennemi.

Ce n'est qu'à trois heures du matin que l'Amirauté sait que toutes les forces allemandes ont été engagées. Elle n'avait pas encore osé lâcher les destroyers de Harwich, défenseurs du Pas-de-Calais. Ils appareillent enfin, ils n'arriveront pas à temps. A 4 h. 15, Jellicoe reçoit un long message de Londres. Il contient tout ce qu'il peut désirer connaître de l'ennemi; sa position, sa route, sa vitesse. Trop tard, sa décision est prise. Au jour, Jellicoe découvre l'horizon désert. Il se retrouve avec une division de ligne en moins, sans croiseurs, sans torpilleurs. A cinq heures, il revoit, enfin, Beatty. Celui-ci ne lui annoncera qu'à dix heures, et incidemment, qu'il a perdu deux croiseurs de bataille. La Grande Flotte reprend sa formation de marche, en quête d'ennemis désemparés. A trois heures et demie du matin, la flotte allemande n'est plus qu'à seize milles du bateau-feu de Horns Riff et, déjà, à trente milles dans le nord-est du bâtiment-amiral anglais. Les deux adversaires se tournent définitivement le dos.

Scheer a perdu, dans la nuit, un cuirassé, trois croiseurs légers. Sur le champ de bataille, les bâtiments blessés achèvent

de mourir ou tentent de se sauver. Le *Wiesbaden* qui flottait encore a fini par chavirer. Le *Lützow* a huit mille tonnes d'eau dans les flancs. Des destroyers sauvent l'équipage. On le coule à la torpille. Le *Seydlitz*, sans cartes, sans compas, rentre péniblement le lendemain dans la Jade. A cinq heures du matin, cinq zeppelins ont pris l'air. Jellicoe qui a encore entendu des grondements de canons se rapproche en colonnes. Un de ses dreadnoughts bombarde même un zeppelin. Mais les dirigeables ne distinguent pas la flotte anglaise. Ils n'envoient à Scheer que des renseignements fantaisistes. Au lever du soleil, des centaines de périscopes et de jumelles braqués dans les deux camps fouillent l'immensité : personne... Les Allemands regrettent, pour la forme, de ne point reprendre la lutte. Au fond, ils sont enchantés et rendent grâce au Ciel.

Tous en ont assez. Quand les officiers anglais rentrent, pour se reposer, dans leurs chambres, ils n'y trouvent souvent plus que des ruines fumantes. L'un d'eux n'en retire que les têtes d'acier de ses cannes de golf. Des Allemands découvrent, sur leurs couchettes, des culots, voire des obus entiers : ils les utilisent comme seaux à champagne. Sur beaucoup de navires anglais comme chez la plupart des allemands, les ponts, les appartements sont ravagés, bondés de blessés.

Les infirmeries se sont, bientôt, révélées trop étroites. Les postes de secours sont cachés, à l'abri des ponts cuirassés; il a fallu y descendre les moribonds par des échelles de fer, par d'étroits panneaux. Souvent, l'electricité a été coupée par les chocs de projectiles. Médecins, infirmiers, travaillent à la lueur de lampes à huile, parmi les fumées blanchâtres, quelquefois si denses, qu'ils doivent mettre leurs masques à gaz. Les chirurgiens opèrent presque à tâtons, aidés par les plus légèrement atteints. Les tremblements du navire, ébranlé par les obus, jettent les instruments à terre, à l'instant où l'opérateur va saisir les artères. Tous peinent et souffrent dans une chaleur d'autoclave, sans rien voir ni savoir du combat, parmi les mourants, étendus à même les ponts. A bord des torpilleurs, c'est encore bien pire. Les victimes sont allongées sous les minces tôles, parfois en plein air. Il arriva même à un jeune médecin anglais de couper une jambe sans anesthésique, sous la mitraille.

Les Allemands ramènent leurs morts au port. Ils les ensevelissent dans leurs cimetières d'honneur. Les Anglais ont toujours pensé que la mer est la plus belle tombe. Beaucoup des leurs ont coulé à pic sur les bancs de sable. Les autres sont confiés à la vague. Sur le *Lion*, Beatty se tient à l'arrière, entouré de son état-major. Le chapelain dit le service funèbre, la garde rend les honneurs, la musique joue la marche des morts. Les glorieux cadavres sont descendus à l'eau, dans leur hamac, selon la vieille tradition, comme, il y a trois cents ans, Sir Francis Drake y avait été enveloppé, lesté d'un gros boulet rond.

Ainsi chante la vieille ballade des marins :

Pendant plus de mille ans,
La mer avons nourri,
Et, toujours affamée,
Elle nous veut encore.
. . . . . .
Et c'est notre lot,
Et c'est notre orgueil.

***

ÉPILOGUE

Pas une bataille de la guerre — celle de la Marne exceptée — n'a fait couler autant d'encre.

En Allemagne, tous les documents officiels, tous les récits de propagande, la présentent comme un triomphe, dû au génie de Scheer et à celui de son chef d'état-major, von Trotha. Au lendemain du 1er juin 1916, l'Empire entier exulte. Le Jutland est un bain de fer où se retrempe la foi de la marine et de la nation!

En Angleterre, les escadres rentrent déçues : l'opinion est désappointée, inquiète. Dans certaines villes, les marins sont hués par la foule. C'est une cuisante brûlure pour l'amour-propre du peuple britannique que de n'avoir pas vu détruire la flotte allemande. Mais bientôt, les Anglais serrent les poings et réagissent. W. Churchill publie d'abord, dans un grand *magazine*, une série d'articles où il démontre péremptoire-

ment que le Jutland a été une victoire. Sa thèse est celle-ci :

La Grande Flotte, mouillée à Scapa, avait la maîtrise de la mer. Elle n'avait pas besoin de combattre. Au contraire, la Flotte allemande était forcée de sortir, ou condamnée à l'asphyxie. Jamais les Allemands n'auraient pu espérer occasion plus favorable. Les Anglais s'étaient avancés jusque dans leurs ports, dans des eaux dangereuses. La victoire du Jutland confirme la dure loi de la guerre navale moderne : « A la marine la plus forte, tout. A celle qui vient ensuite, rien. » La mer est restée la propriété de l'Angleterre.

Plus tard, dans le premier tome de son livre *La Crise mondiale,* W. Churchill revient sur ce sujet. Il s'exprime plus librement. Il dissimule avec peine son aversion pour la stratégie de Jellicoe. Son homme est Beatty : tout son récit de la bataille converge sur sa mâle figure.

Fort dur pour le commandant en chef, il lui reproche de n'avoir jamais engagé le gros de sa flotte, d'avoir, par trois fois, laissé échapper la chance d'une victoire décisive.

D'autres ont été encore plus loin, tels Filson Young, ancien officier de l'état-major de Beatty, dans ses *Croiseurs de bataille.* Le plus implacable de tous est peut-être le commandant Bellairs, membre du Parlement, dans sa *Bataille du Jutland.*

On y trouve résumée, à l'état pur, la thèse « beattyiste ». Si la flotte allemande n'a pas été détruite, la faute n'en est ni à la brume, ni à la mauvaise visibilité. Le seul responsable est Jellicoe. Il n'a eu qu'une pensée en tête : protéger ses bateaux. Il ne possédait aucune des qualités du chef. C'était un esprit studieux, tatillon. Voué, pendant toute sa longue carrière, aux problèmes d'organisation matérielle et technique, il n'a jamais conçu la nécessité de méditer sur les grands principes stratégiques. Il a volontairement rétréci l'esprit de ses commandants d'escadre et les a réduits au rôle de machines. Toute sa stratégie se résume en la parodie du mot fameux : « Je vins, je vis, je fuis. »

Mais le camp adverse riposte vigoureusement. Avec beaucoup de mesure et de dignité — car c'est un parfait gentleman — Jellicoe présente sa défense dans sa *Grande Flotte.* Depuis que Beatty a quitté l'Amirauté, la contre-offensive

jellicoeiste s'est accentuée. Des arguments drus ont été assénés sur le fringant commandant des croiseurs de bataille. Le grand favori de Churchill et du public anglais a été, rudement, pris à parti.

Dans son *Scandale du Jutland*, l'amiral Sir Reginald Bacon déclare qu'un épais rideau de fumée a caché la vérité : c'est là le « scandale ». Si, dès le début, l'escadre de Beatty fut battue par celle de Hipper, inférieure de moitié, quel est le coupable, sinon Beatty lui-même? Il n'a pas su concentrer ses forces, coordonner les mouvements des dreadnoughts d'Evan Thomas avec ceux de ses croiseurs de bataille. Il a mal tiré, s'est constamment montré incapable de renseigner le Commandant en chef. Au contraire, la tactique de Jellicoe a été irréprochable. Comment contraindre un ennemi à capituler, si le jour est trop avancé et la supériorité de vitesse insuffisante? C'est le cas au Jutland.

Un autre ami de Jellicoe, Harper, plus fougueux encore, raisonne ainsi : Certes les pertes anglaises, en matériel et en personnel, ont été supérieures aux allemandes. Les Anglais ont laissé en mer du Nord trois croiseurs de bataille — les Allemands un, — pas de cuirassé — les Allemands un, — trois croiseurs — les Allemands quatre, — huit destroyers — les Allemands cinq, — soit un total de quatorze bâtiments, contre onze. Ils ont eu 6 097 tués, les Allemands à peine la moitié. Les deux partis comptent un nombre à peu près égal de blessés.

Les Allemands ont bien raison de chanter victoire dans la première phase. Ne coulent-ils pas deux croiseurs de bataille sur six? Mais, dès que Jellicoe intervient, la situation se rétablit. Les pertes anglaises deviennent bien inférieures à celles des Allemands. Scheer est comme un boxeur qui attend, impatiemment, la fin du « round ». Il en a assez. La nuit le sauve : il s'éclipse et n'ose plus affronter son rival victorieux.

Tels sont les deux sons de cloche. Auquel la critique impartiale doit-elle faire écho? Si l'indulgence est un devoir à l'égard de ceux qui portèrent les écrasantes responsabilités de la conduite de la guerre, et qui purent errer comme des hommes, elle s'impose surtout dans la bataille sur mer. Nous avons montré les amiraux des deux partis, emportés à toute

vitesse, sans renseignements précis, se décidant, au grondement du canon, sur des impressions fugitives, d'après quelques radios tronqués.

Il est, aujourd'hui, aisé d'épiloguer « dans son fauteuil », comme riposte vertement à W. Churchill l'amiral Evan Thomas — facile d'incriminer l'imprudence de Beatty ou la pusillanimité de Jellicoe. Churchill, lui-même, n'a-t-il pas reconnu que celui-ci était le seul homme au monde qui n'eût pas le droit de perdre la guerre en une demi-heure?

Le chef d'état-major de Scheer, von Trotha, avoua, non sans humour, que la position de la flotte allemande avait été une de celles qu'on pourrait citer dans les Écoles de guerre navale « comme un modèle à ne pas imiter ».

Dans ce duel à mort, dans le tourbillon de feu, de brume et de fumées, où ils sont précipités, les chefs des deux camps obéissent à l'appel profond de leur tempérament. Jellicoe agit avec une froide impassibilité, conformément à la stratégie depuis longtemps approuvée par son Gouvernement, Scheer avec un solide bon sens, une décision aiguisée par la nécessité de sauver la flotte.

Qui a vaincu? La rencontre des croiseurs de bataille est un beau succès allemand. Beatty pèche par précipitation. Mais lui eût-on pardonné de laisser échapper, une fois de plus, son adversaire? Deux de ses bâtiments ont sauté. Il ne les avait pas construits : c'est Fisher qui les avait voulu si rapides et si frêles. Par la suite, il ne renseigne pas Jellicoe. Il fait trop souvent cavalier seul. Mais quelle intrépidité, quelle ténacité! Insoucieux des pertes cruelles, il ne lâche pas l'adversaire. Au soir, complètement isolé, il l'attaque seul une dernière fois et le met en fuite.

Jellicoe peut, justement, se vanter d'avoir tiré son lieutenant d'une passe dangereuse. Par son déploiement tardif, impeccable, il tient la flotte allemande sous le feu de ses canons et la frappe cruellement. Mais il manque de l'audace qui eût poussé un Nelson à risquer davantage et aurait peut-être transformé cette journée indécise en grande victoire anglaise. De nuit, Jellicoe a eu raison de ne pas poursuivre la lutte. Pourquoi n'a-t-il pas gardé le contact de la flotte allemande? Pourquoi ne s'est-il pas posté à temps, à Horns

Riff, devant la porte de la Jade, où frappe l'ennemi épuisé? Tenait-il réellement à cette nouvelle bataille?

Si les Allemands se crurent et parurent un instant victorieux, c'est qu'ils auraient dû, en bonne logique, succomber. Pour Scheer ce fut un succès magnifique, inespéré, que de s'en tirer à si bon compte, sans doute grâce à son énergie, mais aussi à la faveur de la brume et de la nuit.

Les équipages des deux flottes luttèrent avec une admirable discipline, un égal courage, jusqu'à l'épuisement presque total de leurs forces. Les commandants anglais déployèrent les qualités manœuvrières de leur vieille race de marins; les Allemands ne leur furent pas inférieurs — ils n'avaient pourtant pas d'ancêtres!

La Grande Flotte évolua tout d'un bloc. Scheer laissa bien plus d'initiative à ses subordonnés. La plus prussienne d'allure fut l'anglaise.

La maîtrise de la mer n'exigeait pas la destruction de la Flotte de Haute-Mer. Mais cela n'eût rien gâté.

Scheer battu au Jutland, c'était peut-être — car il est aussi séduisant que vain de refaire l'histoire — la Baltique ouverte aux escadres britanniques, la Russie enfin reliée à ses alliés d'Occident au moment même de l'offensive de Broussilof, et — qui sait? — sauvée du bolchevisme. Les armées conservées en Angleterre par crainte de l'invasion eussent combattu plus tôt sur le continent. Délivrée de son ennemie, la Grande Flotte aurait consacré ses effectifs et son matériel à la guerre sous-marine qui, après le Jutland, reprit avec une virulence nouvelle et faillit perdre l'Entente.

La flotte anglaise intacte, immobile jusqu'à la paix, finit par triompher, mais non sans l'aide de ses alliés et de la marine américaine, avec qui elle doit, aujourd'hui, partager l'empire des mers.

Comme toutes les victoires remportées sur terre par leurs armées, le demi-succès tactique des Allemands au Jutland resta sans lendemain. La Grande Flotte reprit sa garde, monotone, implacable, derrière les barrages de Scapa Flow. Scheer élabora de nouveaux plans d'offensive avec des sous-marins et des dirigeables : ils n'aboutirent jamais. La guerre sous-marine échoua. Chaque jour, les Empires Centraux étouf-

fèrent davantage, jusqu'à l'instant où ils succombèrent sous la poussée des armées de Foch.

Le 17 novembre 1918, sous un ciel lugubre, les citadelles d'acier des escadres allemandes franchirent, une à une, la grande écluse de Wilhelmshaven. Les officiers pleuraient de rage. Inconscients, les marins poussaient des hourrahs. De joyeuses mélodies retentissaient à bord. Ils partaient pourtant pour Scapa Flow. Sans combattre, ils allaient se livrer à Beatty, successeur de Jellicoe à la tête de la Grande Flotte. C'était l'inéluctable conséquence de la défaite stratégique allemande du Jutland.

Jellicoe, créé par son roi vicomte de Scapa, a eu le dernier mot.

L'Angleterre a vaincu.

EDMOND DELAGE

LE PARTI RADICAL-SOCIALISTE

ET LA SITUATION POLITIQUE

Cette crise ministérielle, à laquelle les ministres d'Union Nationale ne croyaient plus, à force de l'entendre prédire, commence déjà à prendre rang dans le passé, parmi les événements historiques de la Troisième République : on parlera beaucoup plus longtemps du Congrès d'Angers, qui renversa le quatrième cabinet Poincaré, que du Congrès de Nice, qui renversa un cabinet Painlevé dont le numéro d'ordre est oublié.

L'imagination populaire s'est emparée déjà de cette semaine qui s'écoula du dimanche 4 novembre au dimanche suivant. Elle a accusé les contours, noirci les ombres, pour aboutir, un peu aidée par la presse, à une de ces images d'Épinal dont le goût ne lui passera pas de sitôt : le Ministère du 11 novembre, le Ministère de l'Armistice, le Président de la République et le Président du Conseil dénouant sous l'Arc de Triomphe le réseau d'intrigues ourdies dans les ténèbres de la nuit d'Angers par des politiciens néfastes.

Moins dramatique est la réalité — et surtout moins simple. Vraie semaine des dupes, au cours de laquelle un Ministère dont les rouages avaient pris trop de jeu depuis deux ans s'est défait, — au cours de laquelle un grand parti gouvernemental s'est trouvé malgré lui hors du pouvoir, — au cours de laquelle enfin deux mystiques sont mortes, sans que, hélas, apparaisse, au milieu des décombres, la route ouverte vers demain.

***

L'UNION NATIONALE. — On se doutait bien que l'Union Nationale ne durerait pas éternellement. Des éléments aussi dissemblables que M. Herriot et M. Louis Marin peuvent bien collaborer pendant un temps illimité à une œuvre déterminée : leur union ne saurait survivre longtemps aux « circonstances exceptionnelles » à la faveur desquelles un chimiste adroit avait risqué un alliage aussi inhabituel. De juillet 1926 au printemps de 1928, les partis avaient pris patience. La politique était en veilleuse, sinon tout à fait en sommeil. La Chambre de 1924 avait presque autant à se faire pardonner que sa devancière, la trêve des partis faisait espérer aux députés l'indulgence du corps électoral — vain espoir, puisque 300 des sortants sont restés sur le carreau. — Une seule alerte avait failli rompre le pacte : au moment du vote de la réforme électorale, M. Louis Marin avait été tout près de s'en aller, mais, finalement, il était resté. On retient, au Conseil des Ministres.

La situation des Radicaux était particulièrement délicate. A en croire un récent article du *Temps* : « On les associait, dans le pays, à la restauration de nos finances publiques, de notre crédit à l'extérieur. » Il eût été de stricte justice de le faire, mais tout le monde sait bien qu'on ne l'a pas fait, et que le Parti Radical, pendant deux ans, a été attaqué sur sa droite pour avoir soutenu le Cartel, attaqué sur sa gauche pour avoir épaulé l'Union Nationale. Triste sort de tous les partis moyens, rendu pire encore, du fait que, tandis que les socialistes unifiés repassaient aux radicaux les coups qui leur venaient des communistes, le parti radical, ses chefs condamnés au silence, n'avait pas même la ressource de rendre sur sa droite les coups qu'il recevait des S. F. I. O. Il encaissait cependant avec patience, en songeant aux compensations que devait lui apporter le scrutin d'arrondissement rétabli. Les Congrès de Bordeaux et de Paris reflétaient dans leur calme cette politique d'attente et le Parti Radical, sous la présidence d'un des hommes les plus fins et les plus sages de France, M. Maurice Sarraut, mettait à profit ses loisirs forcés pour réviser un programme trop dépassé par les évé-

nements. Comme le programme de Montmartre avait intégré les idées sociales dans la vieille Charte de Belleville, le programme de Bordeaux ménageait enfin à l'Économique la place qui lui est due.

Le scrutin d'arrondissement apporta au radicalisme une rude désillusion. La Grande Peur de 1926 restait vivace au cœur des plus modestes épargnants, des plus petits possédants. Les modérés reprochaient au parti radical de s'être fait le fourrier du socialisme, tandis que les socialistes l'accusaient d'avoir « capitulé devant le mur d'argent ». En outre, les hommes de droite, se rappelant la vague de fond de 1924, prenaient grand soin d'affirmer leur attachement à la politique de Locarno, tandis que les collectivistes, devenus bergers pour plaire aux paysans, montraient soudain un respect rassurant de la propriété individuelle. Aussi 125 radicaux seulement revinrent-ils à la Chambre.

Dès le début, deux thèses se manifestèrent au sein du groupe radical-socialiste, correspondant aux diverses origines électorales de ses membres. Les uns, élus de concentration républicaine, estimaient que la trêve d'Union Nationale pouvait durer sans inconvénient, les autres, issus de survivances locales du Cartel, voulaient que le jeu parlementaire normal reprît, avec la lutte des partis. Mais tous étaient d'accord pour souhaiter l'avènement d'un ministère où la part des radicaux serait plus grande, et où M. Marin n'aurait pas de place. Un seul député, et qui mettait quelque coquetterie à être seul, affirmait que le parti serait conduit fatalement à faire de l'opposition. Ce qu'il disait était plein d'une logique un peu formelle : vertu mineure en politique où le pragmatisme est roi.

Par des concessions mutuelles, les deux tendances du parti radical composèrent pendant la courte session de printemps. Aussi bien, la stabilisation réalisée par M. Poincaré était-elle un des principaux articles du Programme de la rue de Valois. Et puis, les vacances, les longues vacances arrivèrent, où le Gouvernement s'endormit, sur les chiffres triomphaux du dernier scrutin de confiance.

***

Angers. — Ces vacances, au contraire, furent mises à profit par les « éléments avancés » du Parti Radical. Éléments dans lesquels il n'y a pas, comme on l'a dit, que des anciens ministres. L'une après l'autre, plusieurs Fédérations départementales votaient des ordres du jour condamnant l'Union Nationale. Il est assez facile de faire voter à des assemblées modérées des motions extrêmes. D'ailleurs, les élections cantonales créaient une atmosphère favorable : le parti socialiste, dans la plupart des cantons, n'affrontait la bataille que pour le principe, les compétitions locales prenaient donc presque partout l'aspect d'une lutte entre la droite et la gauche. Dans l'Ouest, ce caractère était particulièrement accentué. Les candidats conservateurs, ou même monarchistes, groupaient contre eux, comme il y a trente ans, toutes les forces républicaines. Le hasard a voulu que le XXVe Congrès du Parti Radical se tint à Angers, aux frontières du pays chouan. Quoi d'étonnant que ce Congrès nous ait reportés trente ans en arrière, aux temps historiques de la lutte entre Blancs et Bleus?

La fraction intransigeante du groupe parlementaire radical-socialiste, se sentant en minorité, a cherché à obtenir du Parti un mandat impératif, qui obligerait la majorité du groupe à la suivre. Six mois à peine après les élections, il est peu vraisemblable que des élus aient oublié ce que voulaient leurs électeurs, et l'on peut croire que, si le Congrès d'Angers avait représenté exactement les 1 655 427 électeurs radicaux-socialistes du 22 avril dernier, il s'y serait trouvé une majorité pour accorder un sursis à l'Union Nationale. Mais ce n'est pas à moi de critiquer la façon dont fut organisé ce Congrès.

L'erreur principale a été de vouloir le faire juge, non seulement de questions de doctrine, mais encore de problèmes tactiques dont les données même lui échappaient totalement.

On a trop parlé d'ailleurs de conjuration, de manœuvres occultes, on a exagéré aussi, en raillant « ce ramassis d'arrivistes et d'ignares du cirque d'Angers ». Le Congrès était ce que sont toutes les assemblées improvisées : mal informé et

passionné. Est-on sûr que les assemblées constituées échappent toujours aux mêmes critiques?

La colère est mauvaise conseillère, et tel candidat malheureux se sent une âme d'inquisiteur prêt à jeter l'anathème sur les élus du parti, à la moindre apparence de tiédeur. D'autres ont su montrer plus de philosophie : un Chautemps, un Albert Milhaud, qui étaient supérieurs à la bonne fortune, ne sont pas inférieurs au mauvais sort; pourquoi donc n'a-t-on pas choisi ceux-là pour rédiger la déclaration du Parti? Elle y aurait tout au moins gagné sous le rapport du style!

Dans cette grande ville triste, où soufflait une aigre bise de novembre, les congressistes, mal logés et mal nourris, se sentaient perdus. La vaste salle du Cirque, ouverte à tous les vents, n'était pas un foyer où l'on pût se rassembler. Enfin, la prodigieuse abondance de gendarmes mettait dans l'atmosphère une note de coup d'État. Tenu à Toulouse ou à Pau, le Congrès eût fini par une embrassade générale. A Angers, il y a bien eu un instant de détente cordiale, le samedi soir, vers la fin du banquet. Les plus farouches délégués de Mantes eux-mêmes ne songeaient qu'aux fox-trot joués par un jazz local sur un rythme un peu carré de marche militaire. Mais déjà le sort du Congrès était décidé, par le vote de la commission de politique générale, qui, à six heures et demie, avait accepté les six points de l'ordre du jour Montigny et rejeté l'ordre du jour que j'avais présenté avec quelques-uns de mes collègues, vote obtenu par une cinquantaine de voix contre trente, sur quelque cinq cents présents.

Dès lors, la crise était virtuellement ouverte. Nos efforts du dimanche, les rectifications de texte obtenues par M. Marchandeau n'avaient plus qu'un but : éviter tout geste brutal. Le lundi soir, la phrase supprimée était réintroduite dans la déclaration du parti. Manifestation inélégante et inutile. Le mardi matin, jour de la rentrée du Parlement, la démission du cabinet était connue. Tandis que la lamentable affaire des autonomistes alsaciens revenait à l'ordre du jour en séance, l'agitation des crises de 1925 renaissait dans les couloirs.

***

La crise. — Il n'est pas inutile de décrire la position des groupes parlementaires au lendemain de la démission de M. Poincaré.

A droite, colère, se traduisant avec une violence peu parlementaire, et aboutissant à ce meeting de Magic-City, qui, pour protester contre ce qu'on appelait la politique des clubs sans mandat, faisait appel à la politique des barricades.

Au centre droit, la surprise régnait, l'on y jugeait inutile le geste du Congrès d'Angers, et presque tous croyaient qu'au ministère Poincaré succéderait un autre ministère Poincaré, auquel la participation du groupe radical-socialiste ne ferait pas défaut, malgré l'exclusive prononcée par les militants.

Le centre gauche se montrait plus réservé; conscient de son rôle de pivot des majorités, il se refusait à choisir prématurément entre les trois combinaisons s'étageant sur les degrés du possible : Union nationale renouvelée, Concentration républicaine, Union des gauches.

Le Parti Socialiste unifié était dans l'embarras. Chacun sait que les unifiés faisaient depuis deux ans à M. Poincaré une opposition surtout académique. On dirait qu'ils ont la conviction que « l'expérience Poincaré » prépare leur avènement. Sans être favorisé des confidences des chefs socialistes, on peut supposer qu'ils n'avaient aucune hâte à voir s'ouvrir une crise, au cours de laquelle ils risquaient de se voir obligés de prendre une grosse responsabilité : le choix entre la polique d'observation et de critique, et la participation gouvernementale.

Mais c'est au groupe radical-socialiste que la confusion était à son comble. La plupart des députés n'avaient pas assisté au Congrès, et n'avaient appris que par les journaux ce qui s'y était passé. Ceux-là cherchaient surtout à se renseigner. De leur côté, les vainqueurs d'Angers, un peu embarrassés de leur victoire, ne savaient pas trop comment l'exploiter. « Le franc n'a pas bougé, » disaient-ils, et là se bornait leur triomphe. D'habitude, un cabinet s'en va lorsqu'une autre équipe est prête à lui succéder, comme une dent ne tombe que lorsque la dent nouvelle est prête à prendre sa

place. Cette fois il y avait des velléités et des ambitions, mais aucune combinaison n'était à point, et lorsque les députés qui avaient cherché à freiner un peu les impulsions du Congrès d'Angers, demandaient à leurs collègues quelle formation pouvait se substituer à la majorité de M. Poincaré, les réponses qu'ils recevaient étaient un peu vagues.

C'est alors qu'on essaya de reconstituer le Cartel.

Bon nombre de fédérations avaient invité leurs élus à réaliser de nouveau l'Union des gauches, à une condition, exprimée ou sous-entendue : la participation des socialistes au pouvoir. Car aucun radical ne voulait plus du *Cartel d'une minute*, comme en 1924. Restait une autre condition préalable à remplir, avoir la majorité, soit un peu plus de 300 voix. On pouvait compter sur 270 au maximum avec les socialistes unifiés, les radicaux-socialistes, les deux groupes républicains socialistes et les indépendants de gauche. Comme en 1924 donc, et plus encore qu'en 1924, la majorité dépendait des 54 voix de la gauche radicale.

Le plan avait de quoi séduire les amateurs d'antithèse : la Chambre de l'Union Nationale devenant au bout de six mois Chambre du cartel, par un mouvement inverse de celui qui, en 1926, avait entraîné la Chambre du Cartel vers l'Union Nationale.

On s'étonne cependant que des parlementaires avertis aient pu croire que la gauche radicale souscrirait aux six points appelés programme minimum d'Angers et formulés avec un caractère impératif de réalisation immédiate. En réalité, si les mots ont un sens et si ce programme était vraiment un minimum, c'était le programme minimum socialiste et non le programme minimum radical. Dès la première conversation entre les groupes, le Cartel avorté alla rejoindre la défunte Union Nationale, au cimetière des mystiques mortes.

Pendant ce temps, sans nulle hâte, parce qu'il savait bien où il allait et aussi, sans doute, parce que le franc et la rente ne couraient pas grand danger, le Président de la République poursuivait ses consultations. Les jeunes députés voyaient avec plaisir des sénateurs que tout le monde avait un peu oubliés donner à M. Doumergue les avis qu'ils avaient déjà donnés à Félix Faure. Désigné presque unanimement,

M. Poincaré acceptait de former le ministère : le samedi 10, on put croire qu'il avait abouti. Dans la nouvelle combinaison il réservait au parti radical les quatre portefeuilles qu'il détenait avant la crise, plus un sous-secrétariat d'État.

On sait le reste, et comment le groupe radical, réuni le dimanche matin, refusa à ses membres l'autorisation d'accepter. A ce moment-là, le groupe radical croyait fermement que M. Poincaré ne formerait à aucun prix un ministère sans sa participation. Erreur dont la conséquence allait être lourde. Mais, d'autre part, on peut s'étonner de la méthode suivie par M. Poincaré, lorsqu'on sait jusqu'à quel point il tenait aux concours radicaux. Il est permis de croire que, si le Président du Conseil avait attendu pour faire ses propositions le lundi, jour où le groupe aurait compté 100 présents au lieu d'une cinquantaine, et s'il n'avait pas fait connaître à l'avance les noms des ministrables, la décision du groupe risquait d'être différente. Le soir même, après le refus radical, et l'acceptation très empressée des républicains socialistes, le cinquième cabinet Poincaré était formé. Le parti radical, habitué au pouvoir depuis 1902, se trouvait hors du gouvernement pour la première fois, et sans l'avoir voulu, abandonnant jusqu'au portefeuille de l'Intérieur qui lui avait été tacitement réservé dans les combinaisons ministérielles les plus modérées, puisque, depuis près de trente ans, M. de Selves seul avait interrompu place Beauvau la longue série des ministres radicaux.

Le parti radical avait joué, il avait perdu, il avait payé.

***

Le cinquième ministère Poincaré. — Le Président du Conseil a fait tout son possible pour donner à la Chambre le sentiment qu'il n'y avait rien de changé et que son nouveau cabinet n'était que la continuation du précédent. La déclaration ministérielle n'avait pas d'autre but. De là cette insistance à montrer l'urgence des travaux budgétaires, l'imminence de la grande négociation des dettes et des réparations. De là aussi, en conclusion logique, l'appel à une majorité aussi nombreuse que possible.

Et pourtant, devant cette déclaration qui était la même que celle du printemps, une Chambre qui était aussi la même réagissait de tout autre manière.

Sans doute, le nouveau Cabinet ressemble-t-il au précédent comme un frère, et même comme un frère cadet, chez qui les traits de la physionomie seraient moins nets et moins accusés, car, malgré la présence de nouveaux ministres comme M. Forgeot, de nouveaux sous-secrétaires d'État comme M. Germain Martin, qu'on verra sans nul doute à des postes plus importants, le cinquième cabinet Poincaré n'atteint pas tout à fait à la classe du quatrième. Mais cela ne serait rien sans le caractère de trompe-l'œil que lui donne la présence de cinq républicains socialistes, destinés à masquer l'absence des radicaux. On a parlé de camouflage. A tort, croyons-nous, car M. Poincaré n'a pas besoin de ces petites habiletés. Il n'en reste pas moins, comme disait Eugène Lautier, que 18 n'égale pas 125. Pendant la lecture de la déclaration du gouvernement, les applaudissements timides des deux ou trois républicains socialistes qui n'étaient ni ministres, ni vexés de ne pas l'être, rendaient encore plus impressionnant le silence des travées radicales-socialistes.

D'un seul coup, la Chambre s'est trouvée coupée en deux. Les applaudissements, plus spontanés et moins calculés que les votes, sont aussi plus significatifs. Or, le jour de la déclaration, la coupure passait si exactement par le milieu de la Chambre, que tel député de la Gauche radicale donnait l'impression que sa main droite et sa main gauche n'étaient plus tout à fait d'accord. Fait encore plus caractéristique, dès le lendemain, la Gauche unioniste décidait de changer de nom. Signe non équivoque du retour à une politique fondée sur l'addition des suffrages et non sur l'union, sur l'arithmétique et non sur le sentiment.

La presse française et étrangère a naturellement porté sur le nouveau cabinet des jugements d'apparence contradictoire. Ministère de budget, disait l'un, Ministère des réparations, disait l'autre. Un journal, plus prudent, écrivait : « Ministère de trois mois, ou de trois ans ».

Pour l'instant, M. Poincaré commence par faire ce que ferait tout ministère, quel que soit son espoir de durée : obtenir le

vote à temps d'un budget en équilibre. Pour y arriver, il a consenti quelques concessions, et il a mis aux Finances l'homme le mieux fait pour mettre en valeur ces concessions. Avec M. Chéron tous les angles s'arrondissent. Personne ne sait dire oui ou non avec plus de bonne grâce. Plein d'adresse et d'autorité, c'est un très grand parlementaire. Nous n'aurons pas de douzièmes, et le budget sera prêt le 31 décembre. Sur ce point, on peut considérer que le Ministère a déjà partie gagnée et cela ne fera que six semaines de passées.

Depuis le début de la discussion budgétaire, la majorité ministérielle a oscillé entre 350 et 420 voix, le Parti Radical apportant au gouvernement un nombre de suffrage variant de 33 à 101. C'est assez dire que le parti radical ne fait pas d'opposition systématique. Nul n'ignore, du reste, que les unifiés, au moment même où leurs 100 voix font bloc contre le gouvernement dans tous les scrutins, envoient leurs chefs en délégation auprès de M. Poincaré, pour convenir avec le Président du Conseil que le vote du budget ne sera pas alourdi de discussions sur les dettes interalliées. Et c'est très bien ainsi. Mais que se passera-t-il une fois le budget voté, lorsque le ministère, ayant doublé le cap des trois mois, appareillera pour trois ans, long voyage?

C'est à ce moment-là, en février ou mars, que devrait se poser logiquement le problème de majorité dont la solution ne pourra plus être différée. Alors le destin de la quatorzième législature se jouera, de cette législature qui doit faire du neuf sous peine de faire faillite.

On affirme couramment qu'il n'existe aucune question sur laquelle le gouvernement puisse être renversé en séance par un vote. Sa succession ne saurait donc être ouverte, semble-t-il, que par une dislocation interne du cabinet ou par un remaniement volontaire. Toute prédiction dans un tel domaine est du ressort des cartomanciennes.

Cependant, un temps pourrait venir où un autre parti connaîtrait à son tour les difficultés que le parti radical a subies pendant deux ans, chaque fois que les nécessités du soutien ministériel se heurtaient avec les exigences du programme. Lorsque la question des réparations sera présentée enfin au Parlement, est-on sûr que le groupe Marin apporte

toujours à M. Poincaré la masse compacte de ses 102 suffrages, escortés de 15 à 20 voix d'indépendants de droite? Peut-être sentira-t-on ce jour-là la différence qui existe entre le ministère actuel et les ministères du Bloc National. On a bien vu la nuance à l'étranger, témoin la *Gazette de Francfort*, qui écrivait le 12 novembre ces lignes remarquables : « Le nouveau gouvernement Poincaré a une tête de Janus. Contre le gré de son chef, il a glissé à droite pour la politique intérieure, tandis que pour la politique extérieure il se réclame entièrement de détente internationale et d'entente européenne. Les socialistes crient au « nouveau bloc national. » Ils ont tort. Car le bloc national était un obstacle pour la paix, tandis que le nouveau gouvernement, dans la mesure où cela dépend de la France, prétend amener la liquidation définitive de la guerre. » Et le journal allemand ajoutait qu'on peut dès maintenant prévoir que M. Poincaré sera contraint de travailler avec des majorités de rechange.

C'est là une éventualité peu probable dans l'état actuel de nos usages parlementaires, et il est plus vraisemblable que, le jour où certains éléments de droite se décideraient à l'abandonner, M. Poincaré procéderait aux remaniements ministériels nécessaires à un regroupement de sa majorité. Je demeure persuadé que cette législature s'achèvera dans la concentration républicaine.

Au printemps, cette concentration semblait plus près de se réaliser qu'aujourd'hui : que l'on compare les résultats de l'élection du bureau de la Chambre avec le récent scrutin qui a élevé M. Pernot à la vice-présidence! Il y aura beaucoup de chemin à regagner avant de rétablir entre le parti radical et les partis du centre les liens coupés par l'ordre du jour d'Angers. Et il y aura beaucoup de travail à faire pour raffermir l'unité morale du groupe radical-socialiste, condition *sine qua non* de toute concentration républicaine.

Divisé dans ses votes, le parti radical perd à la fois son prestige et la puissance que son effectif parlementaire devrait lui conférer. Hier encore, le Comité exécutif déplorait cette division. On a proposé plusieurs remèdes. Certains parlent de scission, et songent à former deux groupes, comme il y a vingt ans, à l'époque où il y avait des radicaux combistes

et des radicaux anti-combistes. Couper en morceaux un parti est une périlleuse méthode de rajeunissement, Médée en usa à l'égard d'Eson d'une assez fâcheuse manière. Il faudrait qu'on en démontrât d'abord la nécessité. Or, en dehors de quelques éléments qui votent systématiquement comme les socialistes unifiés, et des quelques députés que la seule idée d'un vote d'opposition effarouche, la grande masse du groupe radical-socialiste peut se retrouver unie. A une condition pourtant, que ses chefs ont dû méditer : l'union se fera sur des solutions moyennes et non sur des thèses extrêmes, l'accord se réalisera sur des initiatives spécifiquement radicales-socialistes, et non sur des propositions où le groupe radical risquerait d'apparaître à la remorque d'un autre groupe — plein sans doute de bonnes intentions, mais parfois trop habile à la manœuvre. Le parti radical doit rester lui-même, s'il veut qu'une majorité s'agrège autour de lui.

JEAN MISTLER,
Député de l'Aude.

À L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RÉCEPTION DE M. MAURICE PALÉOLOGUE

On n'avait pas vu depuis longtemps dans la Coupole une aussi vaste séance politique. La gravité des sujets n'avait pas découragé l'assistance. Jamais public plus nombreux ne s'était pressé dans des couloirs vénérables qui semblaient être devenus plus étroits encore. Le Centre, l'heureux Centre, était rempli. Les amphithéâtres regorgeaient. Les galeries élevées d'où l'on voit si bien les crânes et les chapeaux étaient combles.

Une habituée, respectable et respectueuse, manifestait à la sortie son ravissement par ces mots : « Que c'était imposant! On se serait cru au Sénat! » Un monsieur qui l'accompagnait répliqua non sans malice : « Au Sénat de Challemel-Lacour, lequel était d'ailleurs académicien ». Devenue prudente au sujet des dates, la dame enthousiaste préféra héroïquement un aveu d'ignorance à des souvenirs qui l'auraient beaucoup vieillie et assura qu'elle n'avait pas connu le Sénat de ces temps éloignés.

Il ne fut question que de hautes affaires politiques dans cette séance mémorable. L'auditoire entendit parler tour à tour du Saint-Père, du Tsar, du roi Constantin, de la guerre, de la paix, de l'Algérie, du canal de Suez, C'est à peine si M. Barthou osa, parmi ces austères sujets, projeter quelques rayons fantaisistes. Il se souvint cependant que M. Maurice

Paléologue avait été un jeune secrétaire d'ambassade, fort mondain et fort brillant et que, non content de remplir ses fonctions dans les pays les plus variés, il avait écrit des essais, des récits de voyage, des romans même. Dans sa jeunesse, le futur ambassadeur eut occasion d'accompagner M. Renan en Italie. Plus tard, il écrivit un ouvrage sur Vigny, un autre sur Vauvenargues. La littérature ne perd jamais ses droits.

Mais à vrai dire ce n'est pas elle qui était en cause principalement dans la séance de l'Académie : c'était l'histoire. Le Palais Mazarin a des traditions de courtoisie, de tact et de méthode qui écartent invinciblement les indiscrétions. Il n'a rien été dit qui ne dût et ne pût être dit. Avec autant d'adresse que de convenances, tous les sujets difficiles ont été côtoyés, indiqués en termes décents. Mais en marge de ces discours, quel chapitre de notre vie politique on pourrait écrire!

Les hommes qui ont autour de soixante-cinq ans sont aujourd'hui à la tête de toutes les grandes affaires ou exercent toutes les grandes fonctions. Si M. Paléologue a pris sa retraite, c'est qu'il était ambassadeur. Il ne l'aurait pas pris s'il avait été parlementaire. Dans son livre sur la *Politique*, M. Barthou a écrit un court chapitre sur la retraite. On y lit que l'heure n'en vient jamais pour l'homme politique. La génération qui est arrivée à la Chambre en 1885 et en 1889 a pris le pouvoir quand elle avait trente ans : elle l'exerce encore. M. Poincaré et M. Barthou en sont les représentants. C'est à la même génération qu'appartenait M. Jonnart, à qui succède M. Paléologue, et à l'éloge duquel la séance était consacrée.

Reportons-nous par la pensée à ces années. Il y a quarante ans, la France commençait à se relever de la défaite de 1870, la République, après quelques flottements, s'était installée, le Parlement était un espoir et exerçait une grande puissance d'attraction. De jeunes hommes venus de points les plus différents du territoire se retrouvèrent au Palais-Bourbon. Ils formaient, non un groupe, mais une sorte de société amicale et ils mettaient en commun leurs ambitions et leurs rêves. Ah! certes il y avait beaucoup à faire. Il y avait la France à relever et la République à organiser. Bien des noms, souvent répétés depuis, commencèrent d'être prononcés, parmi lesquels

ceux de deux hommes aujourd'hui disparus Paul Deschanel, et Charles Jonnart.

Tandis que la vie parlementaire absorbait la plupart des nouveaux venus, Jonnart eut toujours le goût de regarder hors des frontières. Il lui est arrivé d'être ministre à plusieurs reprises. Il a failli être président de la République et il n'aurait pu l'être. Mais son œuvre principale, son œuvre durable, c'est d'avoir été un administrateur et de s'être consacré pendant douze ans au gouvernement général de l'Algérie. Ce genre de labeur n'est pas celui auquel notre démocratie est le plus attentive. Il a été apprécié de ceux qui chez nous en connaissaient les difficultés. Il a valu à Charles Jonnart sa célébrité auprès des Anglais qui eux sont naturellement tournés vers ces grandes missions coloniales.

Une histoire complète du gouvernemnt général de l'Algérie aurait été une étude un peu technique qui n'est pas dans le cadre des discours d'Académie : M. Maurice Paléologue a eu à cœur d'être un biographe exact, en évitant d'être un biographe trop penché sur les détails. Il a évoqué l'ensemble de la mission remplie par Charles Jonnart et a adroitement choisi pour les mettre en valeur quelques tableaux symboliques. M. Jonnart a su admirablement concilier l'autorité du gouvernement général avec la collaboration des chefs indigènes. Il avait gagné parmi eux des sympathies durables. Après avoir apaisé les esprits, bien troublés au moment de son arrivée, il s'est employé à organiser l'administration, à installer tout ce qui devait favoriser l'hygiène, l'agriculture, l'enseignement.

En même temps, il s'occupait de ce qui se passait sur les frontières de l'Algérie qui n'étaient pas toujours sûres. Il trouva pour réaliser ses conceptions dans le Sud-Oranais un jeune colonel dont il avait deviné les supériorités et qui est aujourd'hui le maréchal Lyautey. Avec lui il appliqua sans cesse cette grande règle du gouvernement : manifester la force pour n'avoir pas à s'en servir. Les résultats de cette politique ont été féconds. L'Algérie est aujourd'hui un magnifique domaine. Et elle a donné la preuve de son loyalisme et de son attachement à la mère-patrie, en fournissant pendant la guerre et par voie d'engagements volontaires, un contingent

important qui est venu se battre héroïquement sur nos frontières. C'était une des fiertés de Jonnart que cette contribution de l'Afrique du Nord aux efforts de la France, tout entière dressée pour repousser l'envahisseur.

Deux autres importantes missions ont marqué la carrière de M. Jonnart. L'une est en 1917, celle de Grèce. Il s'agissait d'en finir avec les menées du roi Constantin, qui avait fait massacrer nos armées et qui menaçait la sécurité de l'armée de Salonique. L'Angleterre et la Russie hésitaient à sévir contre le souverain grec. Le souci de nos armées l'emporta. M. Jonnart fut chargé d'agir au nom de tous les Alliés. Ce ne fut pas chose aisée. M. Paléologue a fait un brillant récit de cet épisode où le plénipotentiaire des Alliés dut faire preuve d'énergie et de rapidité. Il fallut la menace de faire bombarder Athènes et de mettre à la raison tous ceux qui pactisaient avec le gouvernement grec, si suspect, pour amener l'abdication du roi et pour permettre à la Grèce de redevenir sous la direction de M. Venizelos la fidèle collaboratrice des Alliés.

Après la guerre, le gouvernement français fit une fois encore appel à M. Jonnart et lui demanda d'être l'ambassadeur qui renouerait les relations avec le Saint-Siège. Il y avait quinze ans que nous étions absents de Rome. La politique sectaire et le radicalisme triomphant avaient abouti à cette absurdité. La guerre en avait prouvé les graves inconvénients pour le bien public. Lorsqu'en 1921, M. Jonnart accepta la tâche qui lui était confiée, il pensait qu'elle serait brève. Il dut prolonger son séjour pendant plusieurs années. Sous le pontificat de Benoît XV, puis sous celui de Pie XI il s'efforça de rétablir la situation de la France, compromise par une longue absence dont d'autres avaient tout naturellement profité. Il n'eut pas là un rôle facile; les années qui ont suivi ont montré que les fautes politiques sont lentes à réparer et qu'une action patiente et continue est nécessaire à Rome comme ailleurs.

***

Toute la carrière de M. Maurice Paléologue et toutes les expériences qu'il lui a été donné de faire attestent la vérité

permanente de cette maxime politique. Le sort a voulu que M. Paléologue représentât la France à Sofia avant de la représenter à Pétrograd. Il a donc été le témoin des intrigues balkaniques qui ont précédé la guerre. Il a vu de près en particulier le souverain étranger et peu sûr qui présidait aux destinées de la Bulgarie. Pour un diplomate qui a le goût de voir et de décrire, et qui a de l'imagination, quel sujet d'observation que Ferdinand de Bulgarie! M. Barthou a loué avec raison les pages qu'a écrites à ce sujet M. Paléologue. Mais il l'a loué plus encore d'avoir vu juste dans le déroulement des événements.

Ambassadeur auprès du Tsar peu avant la guerre de 1914, M. Maurice Paléologue a raconté lui-même dans un ouvrage célèbre ce qu'avait été pour la Russie le grand conflit volontairement recherché par l'Allemagne. La Russie pas plus que la France ne voulait la guerre. Mais pas plus que la France elle ne put se faire d'illusion sur les desseins de l'Allemagne, sur la complicité de l'Autriche, sur la terrible aventure que Guillaume allait faire courir à l'Europe. Avec son immense étendue de territoire, ses chemins de fer peu nombreux, l'ampleur de ses frontières, la Russie devait pour mener la guerre à bien faire un effort immense. Quelles que soient les déceptions qu'elle devait nous donner ensuite quand la révolution éclata, elle a tenu ses engagements, elle a tout tenté pour combattre. M. Maurice Paléologue témoigne en faveur de la parfaite loyauté du Tsar, et des sentiments que la Russie du Tsar ne cessa de témoigner à la France. L'héroïque expédition contre la Prusse orientale au moment de la Marne est un de ces chapitres d'histoire qui reste dans la mémoire des peuples.

Mais les intrigues allemandes, la propagande empoisonnée de l'ennemi, la lassitude des souffrances imposées par une guerre longue et difficile devaient finir par troubler la grande Russie. M. Paléologue a été le témoin clairvoyant de ce lent travail. M. Barthou lui a rendu à ce sujet un hommage mérité. Quand les premiers symptômes de la révolution ont éclaté, M. Maurice Paléologue a dit tout de suite que l'on ne pourrait plus compter sur la Russie. Ce n'était pas l'avis des socialistes français, qui espéraient de la révolution russe

un renforcement d'énergie nationale et une reprise intense de la guerre.

On imagine aisément que sur ce sujet, à l'Académie, personne n'a insisté. L'histoire sera moins discrète. Elle dira que la mission dirigée par M. Albert Thomas formula des conclusions absolument opposées à celles de M. Paléologue. L'École socialiste française admettait que le régime tsariste fût insuffisant pour la guerre, mais il n'admettait pas que le régime révolutionnaire fût défaillant. M. Paléologue avait une conviction contraire. Il venait de vivre plusieurs années en Russie. Il était convaincu qu'après le régime tsariste, le régime révolutionnaire mènerait la Russie aux abîmes. Après Kerenski, Lenine se chargea de prouver que l'ambassadeur avait raison. La paix de Brest-Litovsk marqua la trahison des Soviets.

Voilà les grands sujets qui ont été évoqués à l'Académie. Ajoutons qu'ils l'ont été avec simplicité. M. Paléologue a eu à cœur de faire une étude précise de la vie et de l'œuvre de son prédécesseur. M. Barthou, malgré l'envie qu'il avait quelquefois de se jeter dans quelques chemins de traverse et de détendre l'auditoire, ne s'est pas dérobé au devoir de rassembler les leçons diplomatiques qui se dégageaient des événements. Pour tous les auditeurs il y avait là matière à bien des réflexions. Peu à peu apparaissait à l'horizon tout ce que l'État a fait depuis un demi-siècle et il était impossible de ne pas songer ainsi à tout ce qu'il n'a pas fait.

Il y a eu dans le discours de M. Paléologue et dans le discours de M. Barthou un instant très curieux. Tous deux ont évoqué le souvenir du premier ministère de M. Jonnart. Cela se passait sous le ministère Casimir Perrier. M. Jonnart était ministre des Travaux publics. Il ne voulut pas accepter l'idée que les employés de chemin de fer et les employés de l'État pouvaient se syndiquer. Et c'est sur ce sujet que le ministère tomba.

Temps héroïques! Aujourd'hui, tous les employés de l'État se syndiquent, ils adhèrent même à la C. G. T. Et encore est-ce là de leur part une audace réputée bien modérée. Car d'autres adhèrent au pacte communiste. Les doctrines révolutionnaires, et internationalistes sont librement propagées contre l'État par des gens qui devraient être les serviteurs

de l'État. Pour mettre le comble à ce bolchevisme intellectuel, on a vu un ministère donner illégalement par circulaire en 1924 le droit aux fonctionnaires de se syndiquer! M. Barthou et M. Paléologue ont fait allusion avec mesure à ces contingences. M. Barthou a même prononcé un couplet applaudi sur les devoirs de l'État soucieux de son pouvoir et de son autorité.

Mais on mesure aussi le temps passé. « Glissement à gauche » disait récemment la *Revue de Paris*. Serait-ce la maxime qui résumerait toute notre histoire politique depuis un demi-siècle? L'Académie n'a pas voulu s'affliger ni nous affliger en imposant de telles pensées. C'est déjà beaucoup qu'elles viennent naturellement à l'esprit. M. Paléologue a terminé son discours sur cette pensée réconfortante que les hommes de la génération de M. Jonnart avaient vu la victoire. Puissions-nous maintenir cet esprit de la victoire et faire notre profit des enseignements que nous valent les discours académiques!

IGNOTUS

PARMI LES LIVRES

Au moment même où ces lignes sont écrites, deux prix littéraires sont décernés : celui qu'on nomme Fémina-Vie Heureuse a été donné à madame Dominique Dunois pour *Georgette Garou*[1]. Je ne puis que renvoyer le lecteur à la pénétrante analyse que M. Marcel Thiébaut a publiée ici même. Il y a dans *Georgette Garou* deux thèmes. L'un est celui de l'amour du sol; Georgette décide de ne point quitter la ferme dont elle est héritière et elle épouse un valet de ferme. L'autre thème est le droit de la femme de se faire donner un enfant par l'homme qu'elle choisit, dans la carence du procréateur légitime. Georgette, à défaut de son mari, s'adresse à un tâcheron. L'intérêt de ce thème, c'est qu'il est aujourd'hui dans tous les esprits. Un dramaturge américain, M. O'Neill, l'a porté sur la scène, en plein New-York, avec un immense succès. *Strange Interlude* ne diffère pas en principe de *Georgette Garou*. Les femmes de lettres qui composent le jury ont pris au problème un intérêt, platonique sans doute, mais qui s'est assez manifesté par leur vote. Je rappellerai seulement au lecteur que Georgette, une fois sa manœuvre accomplie, et son mari étant complice, se prend elle-même en horreur, déteste ce que M. Thiébaut appelle ses audacieuses initiatives, et s'enfuit avec un ouvrier belge.

Le prix Goncourt a été donné à M. Constantin Weyer pour un volume tout récent (l'achevé d'imprimer est du 9 octobre), *Un homme se penche sur son passé*[2]. L'histoire se passe au

1. Calmann-Lévy.
2. Rieder.

Canada, et assurément l'auteur connaît le pays. Mais le public se trompe étrangement quand il imagine que, parlant de choses qu'il sait, un romancier sera du même coup préservé de l'esprit de littérature. Dès le début, vingt passages m'inspirent des doutes. Deux cavaliers galopent, face au nord, vers la frontière canadienne. « Le présent, c'était, pour l'un et pour l'autre, l'ivresse d'être à cheval. Je vous l'ai dit, nous avions de bons chevaux, et aussi de ces coups de vent qui passent sur la prairie, qui font voler les poussières de la terre, et qui vous courbent, impuissants, mais rieurs, sur l'encolure de votre monture ». Hum! de vieux cavaliers qui ressentent tant d'ivresse, parce qu'ils ont le vent dans le nez, cela m'étonne un peu. Et aussi la complaisance que le héros met à se décrire lui-même : « Musclé, mais maigre, blond, mais le cuir de la figure, des bras et des mains, si tanné par le froid, le vent, la neige, la chaleur, le soleil et la sécheresse, qu'il prenait des reflets de vieux chaudron, vêtu que j'étais comme tous les cow-boys, d'un large chapeau gris, d'une chemise de satinette noire, — n'oubliez pas, au cou, le foulard rouge! — et de ces salopettes de cuir à grandes franges que le cinéma a, depuis, immortalisées... » Je n'insisterai pas sur le « vêtu d'un chapeau », qui n'est pas très heureux. Mais l'auteur a prononcé le nom redoutable : son livre fait cinéma.

L'esprit du cinéma, c'est un certain air romantique, propre à émouvoir le public sédentaire de la vieille Europe : « Ce n'est pas pour rien que nous avions franchi à cheval, depuis six semaines, des centaines de milles, dédaigneux de la fatigue, dédaigneux de la faim, dédaigneux de la soif, dédaigneux du vent, de la foudre et de l'orage. » Ce « dédaigneux » est de trop. C'est du théâtre. Je crains bien que cette littérature n'ait justement plu aux membres du jury, qui en sont infectés. Ils ont aimé : « Les chouettes lançaient de branche en branche la nouvelle de l'agonie du jour. » Ce style un peu démodé convient parfaitement à ces écrivains. Et ils ont laissé passer : « L'amour et la mort circonscrivaient autour de nous l'entrelacement de leurs cercles magiques », ce qui est proprement du charabia. L'auteur a au surplus le sentiment de ses défauts. « J'ai aujourd'hui le remords, dit-il, d'avoir vanté les pays du grand Silence Blanc en termes trop poétiques ». Et il ajoute en

manière d'excuse : « A peine songe-t-on aux misères endurées lorsqu'elles sont passées. Il ne vous reste que le souvenir des splendeurs du froid, qui n'ont guère d'égales ».

Cette phrase éclaire tout le livre. Admettons qu'il est non pas la description de la Prairie, puis de la Forêt, — mais le souvenir laissé par l'une et par l'autre. De là un peu de littérature. Un autre élément littéraire vient du désir que ressent l'auteur de varier ses descriptions, de telle sorte qu'il nous montre encore les étendues de neige déserte, les campements des Indiens après les maisons des fermiers, une mission, un essai d'assassinat, un dressage de chevaux. Tout cela est de valeur inégale. Toute l'histoire sentimentale qui occupe le dernier tiers de l'ouvrage est assez faible. Mais il y a dans ce recueil d'images des pages bien venues et des tableaux heureux. C'est à ces détails sans doute que le prix Goncourt a été donné.

***

Peut-être M. de Nolhac est-il las de s'entendre appeler le dernier humaniste. Quel nom pourtant lui conviendrait mieux? Il le sait, et il a fait entendre le regret d'avoir vécu dans un autre temps :

> Oh! n'avoir pas vécu chez madame Lucrèce
> Dans la docte Ferrare au seuil hospitalier!
> Oh! n'avoir pas servi, triomphant chevalier,
> Ces yeux, trônes d'orgueil et miroirs de caresse!

Il a, au cours d'une heureuse carrière, réuni les travaux de l'érudition la plus fine et la plus sûre avec le goût, le sens et l'esprit des arts. Il n'a jamais traité que les plus beaux sujets. Il a été le familier de Pétrarque, de Ronsard et de la Cour du roi Louis XV. Il a même renouvelé l'histoire de la politique extérieure de ce roi. On a vu, dans ces circonstances, le charmant historien de madame de Pompadour, l'exégète délicat des Jardins de Versailles, considérer avec fermeté les larges problèmes de l'histoire générale. Enfin M. de Nolhac est un poète à qui le savant a fait un peu de tort, mais qu'il faut placer entre les meilleurs ciseleurs de vers, entre les plus délicats et les plus éloquents.

J'aime infiniment le recueil de Sonnets qui a paru naguère

chez Fleury. Dante, Pétrarque, Botticelli, Mantegna, de Belloy et bien d'autres sont célébrés tour à tour dans ces vers, nets et purs comme la plus belle épigraphie. Mais, s'il faut faire un choix, aucun de ces poèmes ne me paraît plus parfait, ni plus ému dans sa perfection, que ce sonnet pour Hélène, vrai joyau du recueil, offert à Ronsard, à travers les siècles, par un disciple digne de lui :

Lorsque Ronsard vieilli vit pâlir son flambeau
Et connut le néant des gloires passagères,
Il voulut échapper aux amours mensongères
Et d'une chaste fleur couronner son tombeau.

Faisant don de sa Muse et de son cœur nouveau
A la jeune vertu d'Hélène de Surgères,
Il confia ce nom à des rimes légères
Et son dernier amour ne fut pas le moins beau.

Ils se plaisaient ensemble à fuir les Tuileries
Et devisaient d'amour sur les routes fleuries,
D'amour, honneur des noms qu'il sauve de périr.

Le poète songeait, triste qu'elle fût belle
Alors qu'il était vieux et qu'il allait mourir;
Mais elle, souriait, se sachant immortelle.

Le nouveau recueil que M. de Nolhac vient de nous donner est d'un autre tour. Il a assemblé dans le *Testament d'un Latin*[1] tout ce qu'il a aimé, et séparé, pour ainsi dire, les différentes substances dont son esprit fut formé. Le début, où il expose son dessein, est d'une singulière beauté.

Je ne quitterai pas ce monde, où j'ai laissé
S'enchanter mon esprit aux grâces du passé,
Sans avoir rendu grâce à la cause première
Par qui j'ai pu goûter les sons et la lumière,
Et sans me réjouir qu'il m'ait été donné
De connaître l'honneur du sang dont je suis né.
Puisqu'une voix vivante en moi parle et proclame
Comment dans nos aïeux se prépara notre âme,
Je veux la faire entendre aux miens, puis à tous ceux
Qui, grandis comme nous et sous les mêmes cieux,
Cherchent pareillement le secret que charrie
Dans leurs veines le flux incessant de la vie.

Il salue donc d'abord l'Auvergne natale, mais pour nous

1. Éditions du Raisin.

avouer que, fils de ce peuple fort, son rêve l'a toujours conduit loin de son pays, vers la mer latine, par qui son esprit connut sa destinée. Là il a rencontré les dieux d'Hellas, ou plutôt le Dieu unique, dont Pallas était la science et Zeus la volonté. Mais à ce groupe sublime des divinités assemblées en une seule, il manque encore la Bonté. C'est elle qui a apporté le Christ libérateur, le Sauveur et le Père. Voici cependant que la Gaule batailleuse et subtile prend sa place dans la paix romaine. Nous lisons le testament du Gaulois, baptisé par Apollinaire, et qui prête un double serment à Rome et au Christ. Pareil à lui, M. de Nolhac achève son livre par deux hymnes, l'un à la Ville Éternelle, l'autre à l'Église catholique, temple universel où s'unissent, pour des desseins plus vastes, les maîtres de beauté, les savants et les saints. Je voudrais citer encore les derniers vers, d'une beauté si pure. Le poète se souvient d'un vieux potier qu'il a vu au pied de l'Acropole, et qui, s'il finit sa journée en lisant l'Évangile, sent pourtant dans son cœur l'appel des marbres divins sur le rocher.

Sois lui clément, Seigneur! permets au vieil artiste
Ce bonheur qui souvent lui fit l'âme moins triste;
Accorde-lui le droit d'un suprême regret.
Si son cœur fut à toi, son esprit en secret
Gardait aux dieux éteints l'hommage de sa race.
Fais qu'il admire, alors que le soir les efface,
Les formes de la terre et les lueurs du ciel,
Et puisque l'heure approche où l'ombre est plus profonde,
Qu'il dise ses adieux aux beautés de ce monde
Avant de pénétrer dans le monde éternel.

C'est ainsi qu'en vers émouvants M. de Nolhac prie à la fois pour le modeleur de vases qui a aimé la beauté des dieux anciens, et pour lui-même. Mais sont-ils si différents l'un de l'autre?

***

Dans une nouvelle collection où M. Robert de Traz a donné un beau livre sur Vigny, M. Émile Henriot vient de publier un *Alfred de Musset*. Il a fait un joli portrait du plus léger, du plus inconstant, du plus contradictoire des modèles. Tandis qu'on essaie d'assembler en un seul tous ces visages mobiles, le prince Phosphore de Cœur-Volant échappe au peintre

M. Henriot a pris le grand parti. Après un gracieux chapitre sur la jeunesse (entendez sur les vingt-deux premières années) il a nettement séparé les hommes qui vivaient à la fois dans cette âme compliquée. Ou plutôt il a isolé des autres le tragique amant de Lélia; on a donc d'une part l'homme de la *Confession* et des *Nuits*, et d'autre part celui que M. Henriot appelle l'autre Musset. Il a pris le mot à la lettre célèbre où madame Allan décrit le poète dans ses dernières années. « S'il se montrait toujours du côté que j'aime, il n'y aurait rien de si doux ni de si beau. Mais malheureusement, il y a l'autre lui, auquel je sens que je ne m'habituerai jamais. Déjà deux fois j'ai brisé ou voulu briser ce lien qui par instants n'est plus possible. Ce sont des désespoirs auxquels je ne sais pas résister, des attaques de nerfs qui amènent des transports au cerveau, des hallucinations et des délires. Ma présence, ma main dans les siennes, un mot d'affection, font disparaître tout cela comme par enchantement. Puis ce sont des repentirs tout aussi exaltés, des joies de me recouvrer, des reconnaissances qui m'émeuvent et qui me font de nouveau rentrer dans la joie que j'ai voulu quitter... Je n'ai jamais vu de contraste plus effrayant que les deux êtres enfermés dans ce seul individu. »

Les deux êtres? Il y en a bien davantage. Il était Octave et Cœlio; il était Valentin et l'oncle van Buck; il était l'un et l'autre amant que décrit madame Allan : l'un, bon, doux, tendre, enthousiaste, plein d'esprit, de bon sens, naïf comme un enfant, bonhomme, simple, sans prétention, modeste, sensible, exalté; l'autre, faible, égoïste, violent, orgueilleux, despotique, mesquin, méfiant jusqu'à l'insulte, possédé d'un démon. (Remarquez que ces deux derniers, les plus ressemblants en somme, ne figurent nulle part dans les œuvres du poète.)

En définitive, on ne sait jamais à quel Musset on a affaire. Sa vie amoureuse, qui est en somme toute sa vie, est d'une complexité qui n'a jamais été complètement débrouillée. Son instabilité amène les complications les plus imprévues. Une multitude de femmes, ou d'images de femmes, passe dans ses vers comme les fantômes d'un songe. Il en est qui se dédoublent, comme George Sand, qui dans la confession est tour à tour Brigitte et la belle infidèle du troisième chapitre.

Il y a au contraire des images qui se réunissent et qui se fondent en une seule : ainsi George Sand encore confondue avec « celle qui ne sut pas pardonner », devient l'héroïne de la *Nuit de Décembre*. Le *Chandelier* a été inspiré à Musset par deux aventures, l'une de son adolescence, avec madame de Groiselliez, l'autre de la fin de 1835. Seulement sur cette trame, c'est la figure de George Sand qui est encore une fois venue se peindre. Dans l'histoire de cet enfant amoureux d'une femme plus âgée et qui le trompe, comment ne pas reconnaître l'aventure de Venise?

La complication infinie de ces problèmes est encore accrue par un phénomène bien propre à faire réfléchir les plus intrépides découvreurs de sources. Si la belle infidèle à l'œil noir qu'on voit dans la *Confession* ressemble à George Sand, il faut bien reconnaître qu'elle ressemble aussi à la courtisane Belcolore, l'héroïne de *La Coupe et les Lèvres*. Or Musset avait imaginé le personnage dans un temps où il ne connaissait pas George Sand. M. Henriot conclut ingénieusement : « On peut donc, croyons-nous, renverser la proposition et admettre que, s'il a aimé George Sand, c'est parce qu'elle correspondait à un type de femme antérieurement choisi, qu'il préférait à tous les autres, pour les promesses passionnées que son seul aspect faisait naître. »

Jusque dans ses plus grandes crises de passion, Musset est déconcertant. « George, lui dit-il, je m'étais trompé, je t'en demande pardon, mais je ne t'aime pas. » Après sa maladie, ayant quitté l'Italie, il guérit si bien que dans le même été, à Baden, il est prêt à offrir son cœur à n'importe qui. George revient à Paris et le drame recommence. La séparation n'a lieu qu'au printemps de 1835. A la fin de l'année, Musset a une autre maîtresse; ce qui n'empêche pas un retour offensif du souvenir de George, d'où la *Nuit de Décembre*. La *Nuit d'Août*, en 1836, marque une période de joyeuse insouciance. Puis brusquement, en 1837, voici un nouvel assaut de la vieille passion et les terribles imprécations de la *Nuit d'Octobre*. Le plus surprenant, c'est qu'au moment où Musset maudit si farouchement George, il a encore une nouvelle maîtresse, qui est Aimée d'Alton : « Par les yeux bleus de ma maîtresse... » L'année 1838 va

être la plus heureuse de la vie du poète. Puis brusquement, en 1840, nous le retrouvons dans un état de dépression profonde. Cette âme plus changeante que le vent d'automne, maintenant que les historiens ont dit leur mot, c'est aux psychiâtres à en tracer le graphique.

***

M. Maurice Bedel a reçu l'an dernier le prix Goncourt pour un livre sur la Norvège, dont il avait noté les mœurs dans des fictions hardies et pourtant ressemblantes. Tout le comique venait de ce qu'il n'avait rien compris aux choses, ni aux gens. Ne pas comprendre est un don inestimable, pour qui se mêle d'écrire. Un phénomène relié logiquement à ses causes et à ses origines, et présenté dans son caractère vrai, a perdu tout son pittoresque. Mais il y a, dans l'inadaptation du spectateur au spectacle, une source puissante de saugrenu. Le livre était extrêmement plaisant. M. Bedel y avait ajouté un dénouement où ses dons d'invention éclataient.

Son nouveau roman, *Molinoff Indre-et-Loire*, est de la même veine. Seulement le dosage des éléments est inverse. Dans *Jérôme* la notation du détail pittoresque était tout le livre; les événements inventés ne servaient que de liaison et de dénouement. Dans *Molinoff*, la peinture de la société fossile qui est au sud de la Loire et de la tribu rastaquouère qui est au nord, sert seulement à encadrer une aventure où éclate la fantaisie de l'auteur. Comme dans *Jérôme*, l'anecdote inventée est médiocre. Au contraire le décor et la figuration sont exquissés avec finesse. Malheureusement c'est l'anecdote qui l'emporte, et le roman n'y gagne pas.

Cette anecdote est un pur sujet de vaudeville, et même un sujet assez fatigué. Un planteur bolivien, M. Diego Cortès, a acheté, près d'Azay-le-Rideau, le château de Fontecreuse, antique demeure des comtes de Maulny.

Avant de partir en voyage, il y a installé sa femme, nourrie dès l'enfance d'ananas confits et de jus de canne et qui pèse trois cents kilos. Une religieuse veille sur elle. Enfin M. Diego Cortès a monté sa maison. « Le chasseur des

Ambassadeurs lui a trouvé un valet de chambre; la dame du vestiaire du Ciro's une femme de chambre, d'ailleurs ravissante et parfumée avec goût; une cousine à lui, quittant l'avenue Hoche pour le Venezuela, lui céda son cuisinier russe. »

Ce cuisinier était un beau jeune homme, nommé Molinoff. Il domptait les chevaux, il parlait cinq langues, et il aimait la musique. Ancien officier, il avait eu des malheurs. A Budapest il avait « fait tous les métiers qu'un joli homme peut faire quand il n'en sait aucun; à Prague il avait été plongeur; à Paris, il avait sonné de la trompe à la fête de Neuilly ».

M. Cortès parti, et sa femme confinée dans sa chambre où elle tire les cartes à la religieuse, Molinoff a beaucoup de liberté. Il se promène dans le parc. Un jour il saute le fossé et poursuit sa promenade dans les bois. Il arrive à une route qui longe un mur. Derrière ce mur, il entend les voix de deux jeunes filles qui jouent au tennis. Une balle tombe à ses pieds, un portillon s'ouvre. « Une jeune fille s'élança, essoufflée et rieuse, s'arrêta net en le voyant, toute confuse devant cet inconnu. »

Nous devinons ce qui va se passer, et que le comte Ivan Molinoff aimera mademoiselle d'Églantier. Il reste cependant à l'auteur un petit obstacle à passer. Il faut introduire Molinoff. Il a trouvé un nouveau biais, plus ingénieux que le premier. Il a feint que le marquis de Servanes était un vieil original, qui conduisait lui-même du fond de son coupé. Un jour Molinoff voit arriver à bonne allure le coupé sans cocher. Il croit à un accident, se jette aux naseaux du cheval, et fait la connaissance du marquis qui le conduit chez les Églantier.

Le tour est joué, et il n'y a plus qu'à laisser filer l'histoire. Molinoff devient la coqueluche du pays; il est embrigadé dans l'Action Française; tout le monde sait qu'il habite Fontecreuse; tout le monde ignore qu'il y est cuisinier. Son embarras, ses scrupules, les dangers de son incognito, les hasards où le succès l'entraîne, sa hardiesse accrue, tout cela fait un des plus vieux sujets de vaudeville qui soient. Il y a déjà une pièce de Scribe où l'on voit un Pulcinella, qui appartient à une famille considérée de Naples et dont

nul ne sait qu'il joue tous les soirs avec la double bosse. Ces sortes d'histoires sont la transcription moderne de très anciens mythes où l'on voit un personnage changer de condition pendant la nuit, ainsi que fait le soleil lui-même. *Molinoff* se se rattache ainsi à la plus antique mythologie et aux origines des peuples indo-européens. Tant il est difficile d'inventer quelque chose.

Du moins, M. Bedel a un peu rajeuni le sujet par la fantaisie du détail, — Molinoff finit par faire la curée aux flambeaux dans la cour de Fontecreuse, et madame Cortès pense en mourir de saisissement —; et il a tracé un tableau amusant du petit monde d'autrefois qui vit dans les gentilhommières au sud de la Loire. Si bien que son livre, un peu facile, ne laisse pas que d'être agréable.

HENRY BIDOU

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Marion des Neiges, par **Jean Martet** (*Albin Michel*).

Le cinéma nous a fait connaître ces cités de planches de l'Alaska et du Klondike où les chercheurs d'or viennent se ravitailler. Nous y avons tous passé d'excellentes soirées. Les hommes qu'on y rencontre ont l'aspect sportif, un revolver sur chaque fesse et un passé chargé. Mais la dissimulation leur est étrangère et l'on discerne dès l'abord sur leur visage si la franchise ou l'hypocrisie les habite. Dans les campements qu'ils occupent passent incessamment des Indiens soupçonneux et des chevaux emballés; à la porte de chaque baraque on échange des toasts ou des coups de feu; des chœurs de femmes pieuses chantent des hymnes devant les saloons, au fond desquels des filles sordides voisinent avec des créatures ravissantes, qui consacrent un sourire très keepsake au rêve d'un amour chaste, pendant que des cow-boys leur versent de grandes rasades en leur tapant sur la cuisse.

Ces camps et cette humanité, nous savions déjà par Jack London que le cinéma n'en pouvait pas revendiquer la propriété exclusive. Ils peuvent tenter les écrivains et M. Jean Martet vient de nous le rappeler en leur consacrant un roman fort habilement conçu que l'on ne peut lire avec indifférence. Malheureusement il y a peu de chance pour qu'un résumé de ce livre laisse deviner les émotions qu'il vaut à la plupart de ses lecteurs, le sujet étant, en lui-même, assez insignifiant : parti pour chercher l'or et l'aventure, James rencontre Marion dans un train qui mène des bandes de miséreux vers les neiges. Marion est charmante et a des yeux d'enfant. James passerait sa vie auprès d'elle, mais il la quitte à la gare parce qu'il n'a pas de temps à consacrer au sentiment. Ayant organisé une petite expédition, il trouve des pépites admirables dans une vallée déserte et devient riche. Il recherche alors Marion et la découvre... à temps, car elle frôlait déjà la misère et les catastrophes. Le rideau de l'épilogue tombe sur leur bonheur.

Les deux personnages principaux de cet attendrissant scenario nous sont sommairement dépeints. Marion n'apparaît qu'au début dans un train, à la fin dans un bouge. En fait elle reste toujours lointaine et mystérieuse, bonnes conditions sans doute pour être aimée. Aucun exercice psychologique ne porte sur elle. Et pas davantage ur James, très occupé d'agir. Mais alors, dira-t-on, où est le roman?

et qui peut bien vous occuper dans cette aventure? Les comparses. Ce sont des êtres étonnants, si bien faits pour attirer et retenir notre attention, que James, qui nous les présente, paraît n'avoir auprès d'eux que l'existence banale d'un compère de revue. Comment ne pas lui préférer Opus 23, servante idiote et voluptueuse, Zarnitsky, virtuose russe que la révolution surdostoïevskisa, Josué Coulombier, doux pêcheur d'âmes? En eux l'auteur a fait passer une pitié humaine frémissante, un sens aigu du tragique de la vie. Ce sont des héros de clair-obscur, d'un modelé presque hallucinant... qui doit tenir à ce que, plutôt qu'observés, ils ont été donnés à l'auteur par le rêve. Ils nous offrent des types trop purs, en effet, trop libérés déjà de la matière pour que nous ne soyons pas disposé à attribuer leur naissance au songe. Peut-être devrons-nous reconnaître en eux ces personnages de cinéma dont nous parlions tout à l'heure : cette origine n'a rien de déshonorant : après une station poétique dans un cœur les silhouettes de l'écran ne font pas mal dans un livre. Celles que l'on nous montre ici exercent l'attrait des fantômes et des héros de Hoffmann. Peut-être la main traverserait-elle aisément ces corps astraux, mais en passant devant nous, l'un après l'autre, ils réussissent à nous persuader de leur existence... et à nous tenir presque haletants, pendant toute la durée d'un roman qui n'est pas le leur.

Le Journal de Kostia Riabtzev, par **N. Ognev** * (*Calmann-Lévy*).

Un bon roman constituera toujours le témoignage le plus précieux sur la psychologie et les mœurs d'un pays et d'une époque. Est-il un ouvrage d'histoire qui nous mette plus directement en contact avec les hommes du XVIIe siècle que la *Princesse de Clèves*, avec ceux du XVIIIe, que *Marianne*? Mieux que les mémoires d'émigrés, que les relations de voyageurs, les romans des jeunes romanciers russes, qui commencent d'être traduits en français, nous renseignent sur les nouvelles valeurs psychologiques qui ont cours dans la Russie des Soviets.

Le journal de Kostia Riabtzev, où se trouvent relatées les impressions d'un jeune élève d'une école bolcheviste, n'a pas été tiré du cartable d'un écolier par un éditeur adroit. C'est l'œuvre d'un romancier, N. Ognev; mais cette circonstance n'affaiblit nullement la valeur documentaire de l'œuvre. Elle a connu un très grand succès en Russie, après avoir obtenu de la censure un visa qui n'est généralement pas accordé aux ouvrages dont l'orthodoxie paraît douteuse. Nous pouvons donc considérer ce tableau de la vie scolaire comme scrupuleusement exact.

On ne peut dire qu'à nos yeux d'Occidentaux, que la fièvre des expériences les plus aventureuses n'a pas encore tout à fait contaminés, il paraisse flatteur. N'était précisément l'approbation officielle dont il a été l'objet, nous le considérerions même comme l'œuvre d'un écrivain satirique. L'hypothèse n'étant guère recevable, il faut bien en conclure que, de plus en plus nettement chaque jour, lorsqu'on passe les frontières, la notion de l'absurde change de sens.

Dans l'école où fréquente le jeune Kostia Riabtzev le système d'enseignement adopté est conforme au plan Dalton. Ne demandez pas à Kostia en quoi consiste précisément cette méthode : il n'en sait rien et ses maîtres (les ouvscols — abréviation de : ouvriers scolaires) ne paraissent pas mieux renseignés. Dans ces conditions, on imagine que les résultats pratiques obtenus laissent à désirer, d'autant que ces leçons, organisées d'une manière si flottante, sont constamment interrompues par des conflits surgis entre le comité des écoliers (comec) et le comité des ouvscols. Une observation faite à un élève peut provoquer l'interruption immédiate de la classe, la réunion des comités et l'ouverture de longs débats contradictoires. « Mes enfants... » prononce une institutrice pour commencer sa leçon. « Nous ne sommes pas des enfants » — crie, en bondissant de son banc, Kostia Riabtzev indigné. « Il est inadmissible que l'on nous traite ainsi. » Et la question est aussitôt portée devant le parlement scolaire. On ne peut rêver une anarchie plus savamment organisée.

Les écoles sont mixtes et, bien que les deux sexes s'y considèrent avec une certaine méfiance de principe, les familiarités excessives n'y sont pas rares. Aussi arrive-t-il qu'une écolière demande des subsides pour un avortement — et que certains enfants fondent des clubs licencieux, où on les voit plus assidus qu'à l'école elle-même. Mais, en vérité, les tenants de l'idylle chaste sont encore les plus nombreux, si l'on peut employer le mot idylle pour des inclinations où la tendresse véritable se dissimule derrière des paroles brusques et des gestes bourrus, les seuls compatibles, paraît-il, avec la dignité de chaque sexe.

Amitiés féminines, incidents de classes, promenades à la campagne descentes chez ces parias de l'U. R. S. S. que sont les enfants abandonnés, tous les incidents de la vie de Kostia sont notés par Ognev avec une apparente désinvolture, derrière laquelle on n'a pas de mal à discerner un art de composition très consommé. Le caractère de Kostia lui-même est indiqué avec beaucoup de finesse. C'est un garçon intelligent, sensible, exalté. Comme la plupart de ses camarades, il s'intéresse peu à ses travaux scolaires, et n'a aucune

sorte de curiosité scientifique —; mais il est tourmenté par une obsession presque maladive des problèmes sociaux auxquels on l'a prématurément intéressé, en détraquant d'ailleurs son jugement par une ingestion forcenée, d'idéologie marxiste. Il a une certaine tendance au vice — et en même temps une certaine droiture. De la nature slave, qui est éternelle, il tient les nombreuses contradictions de son caractère. De l'éducation bolcheviste un respect religieux à l'égard de sa propre personnalité, riche, croit-il, de droits plutôt que de devoirs, et un désir assez noble — assez ridicule aussi — de ne rien accepter d'autrui, de se construire un univers strictement personnel. Les méthodes pédagogiques instaurées par les soviets tendent en effet à donner aux enfants le plus tôt possible le sentiment de leur indépendance et de leur responsabilité. L'auto-discipline est préférée à la discipline. Les résultats dans l'ensemble sont lamentables et le niveau des études est au-dessous du médiocre. La jeunesse y perd sa fraîcheur et un peu de son charme : des questions la hantent qui ne semblent pas faites pour elle — et que d'ailleurs on lui a présentées sous un aspect fantasque. Il apparaît bien en somme que l'on prépare dans les écoles bolchevistes l'éclosion d'une humanité assez peu équilibrée; mais il serait injuste de ne pas reconnaître la précocité dont, de certains points de vue, les écoliers russes d'aujourd'hui semblent pouvoir faire preuve. Ces inquiétants gamins professent sur toutes choses des idées un peu folles — mais il n'est pas de question humaine qui les laisse tout à fait indifférents. Par le sérieux de leurs préoccupations et le sentiment qu'ils ont de leur indépendance, ils font songer à des hommes (des hommes déraisonnables évidemment, mais il y en a) plutôt qu'à des enfants. Et ceci nous laisse soupçonner que la durée individuelle de la psychologie enfantine est prolongée chez nous grâce au système de barrières délicates dont nous entourons les jeunes. On pourrait peut-être obtenir des hommes plus vite,... mais ce serait une entreprise probablement risquée... et certainement cruelle.

Rastratchiki, par **Valentin Kataev.** Traduction d'André Beucler (*N. R. F.*).

L'employé qui détourne les fonds qui lui sont confiés ne se flatte pas généralement d'agir d'une manière raisonnable. Mais pourtant quelque raison le détermine : poussé par un désir ou par un besoin, l'homme se résoud après réflexion — et le plus souvent après quelque dialogue plus ou moins véhément avec sa conscience — à accomplir un acte, qu'il se flatte le plus souvent de réparer ou de dissimuler. Les deux héros de ce roman humoristique et amer qu'est *Rastratchiki* sont des voleurs, mais d'une espèce assez singulière,

car ils volent, eux, sans motif et presque sans le vouloir. Et vous reconnaissez déjà à ce premier trait que le larcin est accompli en terre slave.

Philippe Stépanovitch, caissier, et son adjoint Vanitchka sont chargés par leur patron d'aller toucher une somme de douze mille roubles dans une banque. Les deux hommes, sans songer à mal, prennent le tramway qui conduit auprès de cet antre du capitalisme (rien ne change, hors le vocabulaire, après les révolutions!) Leur cœur est paisible, leur esprit borné et droit. Ils pensent vaguement à leur famille, à leur dîner — et nullement à voler leur société.

Mais, pour leur malheur, il est quelqu'un qui croit qu'ils y pensent. Nikita, garçon de bureau, que la fuite successive de tous les caissiers du quartier a troublé, se persuade soudain que Philippe et Vanitchka s'apprêtent à « manger la grenouille ». Rien d'ailleurs ne lui semble plus naturel, mais il s'inquiète à l'idée que son salaire de la semaine doit lui être payé sur les fonds que vont toucher les caissiers. Aussi part-il précipitamment à leur poursuite : il réussit à les rejoindre, an moment où ils sortent de la banque. « Je vous en prie, payez-moi ma semaine, » demande-t-il poliment. Les autres, interloqués, refusent d'abord, puis se laissent finalement pousser dans un petit cabaret, où avec un sourire de condescendance ils règlent les gages de Nikita.

Ce petit cabaret représente la première station sur le chemin de la catastrophe. Après avoir bu une suite incalculable de tournées, les deux caissiers errent toute la nuit dans les boîtes de plaisir de Moscou (elles sont nombreuses, et ressemblent de tous points à celles de Montmartre), multiplient les libations — et émerveillent les danseuses par leurs largesses. Quand ils se réveillent, le matin, ils sont dans un train, où, par affectueuse camaraderie, Nikita, toujours persuadé qu'ils voulaient fuir avec la somme touchée, les a poussés. Une femme, ivre et tendre, qu'ils ont ramassée sur un trottoir au cours de leur promenade nocturne, se trouve avec eux.

On pense bien que l'auteur est le premier à apprécier le côté comique d'une pareille aventure, et qu'il ne s'interdit pas les traits humoristiques capables de le mettre en valeur : mais ce qui le frappe davantage encore, c'est que la vie de ses deux personnages a brusquement changé, sansl'intervention de leur volonté — par une sorte de prikaze de la fatalité. Au reste conscients de leur irresponsabilité initiale, et se rendant compte, dès le premier matin, qu'ils ne pourront restituer l'argent qu'ils ont déjà gaspillé, les deux caissiers n'opposent aucune résistance au sort. « Ainsi, pensent-ils, doivent finir tous les caissiers. » Et tout le monde autour d'eux semble professer la même indulgente et philosophe opinion. Pen-

dant les trois semaines qui suivent — au cours desquelles les deux compères dispersent follement les billets qui leur restent dans les restaurants, les maisons de jeux et les tavernes — il n'est homme qui, les rencontrant, ne dise aussitôt, sur leur simple aspect : « Tiens des caissiers qui mangent la caisse! » mais nul ne semble les condamner et personne, cela va de soi, ne songe à prévenir la police. On a les idées assez larges en V. R. S. S. D'ailleurs tout le monde gruge les deux fêtards, autour de qui s'assemblent femmes et chevaliers d'industrie. Eux savent à quoi s'en tenir sur la qualité de ces amitiés, mais ne s'en inquiètent guère. Ce qu'ils ont entrepris de chercher, avec un désespoir que leur ivresse quotidiennement renouvelée rend chaque jour plus morne, c'est de s'amuser. Malheureusement ils ne réussissent qu'à faire tourner un monde absurde et atrocement ennuyeux autour d'eux. Et nous retrouvons ici cet antagonisme, qui s'est manifesté, dès le début, entre le comique extérieur des situations dépeintes et leur tragique interne. D'irrésistibles figures surgissent, parmi les bouteilles de vodka et les serpentins, aux côtés des deux caissiers : on entraîne les malheureux dans une extraordinaire maison, où, autour d'un faux empereur Nicolas, une fausse cour organise des orgies perfectionnées. Nous ne songeons guère à rire de ces burlesques spectacles. Une atmosphère angoissée, que ne peut dissiper aucune fantaisie, enveloppe tout cela : tout est absurde; le plaisir de ces misérables est absurde, tous les plaisirs sont absurdes; cette profonde conviction de l'auteur court le long de toutes les pages de ce curieux livre, ce *Train de 8 heures 47* slave. Bien servi par l'excellent traducteur qu'est André Beucler, Valentin Kataev nous apparaît comme un écrivain capable d'évoquer avec vigueur les nuits hallucinées et les fêtes tristes. Mais il n'évite pas ici le défaut inhérent à la plupart des romans à tiroirs : la monotonie. Quand nous avons assisté à une ou deux scènes d'ivresse, où le nihilisme des ivrognes et la cupidité de leurs comparses se sont bien affirmés, nous accueillons sans enthousiasme les nouvelles variations apportées à ce thème unique.

Les Conquistadores de l'Europe, par **Herman Frenay-Cid** (*Calmann-Lévy*).

L'aventure revêt en chaque siècle de nouveaux visages. Les conquistadores d'aujourd'hui ne s'élancent que rarement, les armes à la main, à l'assaut de terres inconnues. Plus tentante, plus enivrante est cette conquête de la fortune et de la gloire que, par la force de l'esprit, l'activité... ou le génie, chaque homme peut

entreprendre. Mais encore faut-il qu'elle soit poursuivie sur des théâtres sans cesse nouveaux : il ne plairait pas à un véritable amant de l'aventure de mettre la main sur le monde sans quitter son bureau. Il a besoin de connaître un perpétuel dépaysement : par essence il est nomade. Et plus que de réussir, il a souci de voir surgir de chaque journée nouvelle un visage inconnu à gagner, un obstacle à franchir. Indifférents au succès, mais acharnés à le poursuivre, tels sont les héros des quatre contes de H. Frenay-Cid, bien différents les uns des autres sans doute par l'origine, les conditions, les moyens, mais dans le visage de qui l'on retrouve les mêmes yeux ardents et quêteurs d'horizon...

L'un d'entre eux est un virtuose slave, qui gagne l'un après l'autre tous les publics d'Europe — mais meurt à moitié entre chaque triomphe dans un sanatorium. Le second, lâché sur l'Europe par une république sud-américaine, est un inventeur génial et un bohême incorrigible. Le troisième, plus rêveur, ne dépasse pas la hauteur des aventures féminines. Le dernier, qui est autoritaire, organisateur et Français, donne son impulsion à quelques-unes des plus grandes affaires d'aujourd'hui.

Autour de chacun d'eux, s'organise un roman que M. Frenay-Cid a su concentrer en nouvelle, avec un art du raccourci qui émerveille. Un roman dont les phases rapides sont fixées en une même ville : Liége. Il a plu, en effet, à M. Frenay-Cid, rompant avec la tradition qui incite le romancier à emmener son lecteur en voyage avec les héros voyageurs, de n'observer ses personnages errants qu'en un même petit coin d'Europe. Il a pu ainsi étudier les réactions d'une société stabilisée au passage de ces nomades. Pour ceux-ci, pas de barrières de classe. Qu'on les craigne ou qu'on les admire, on les accueille partout. Et pourtant, ils ne sont chez eux nulle part. Toujours ils sont séparés d'autrui par la passion qui les habite : l'éternel désir de posséder du nouveau, de partir. Et de la rencontre de ces deux conceptions du monde, de ces deux rythmes de vie, M. Frenay-Cid a tiré des effets excellents.

Son livre doit retenir l'attention. Un véritable artiste s'y révèle, doué d'une sensibilité extrêmement fine et d'une imagination hardie, un artiste qui a un souci scrupuleux de la forme, qui a le sens du mot juste et coloré, qui excelle à varier, à renouveler la cadence, l'architecture de ses phrases.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1928

		Pages.
ANATOLE FRANCE	Pierre Laffitte	5
ANDRÉ CHAMSON	Le Crime des Justes	25
X. X. X	Les Bolcheviks préparent la guerre. — II	70
COMTESSE DES GARETS	Souvenirs sur l'Impératrice Eugénie. — I	94
PIERRE BERNUS	L'Anschluss et le moyen de l'empêcher	117
CHARLES DIEHL	Journées révolutionnaires byzantines	151
GABRIEL D'AUBARÈDE	Agnès. — II	173
COMTE DE FELS	Le Glissement des Modérés	201
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres	215
PAUL SOUDAY	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique	226

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1928

ANATOLE FRANCE	Christianisme et dieux d'Asie	241
ROGER MARTIN DU GARD	Cloisons étanches	260
COMTESSE DES GARETS	Souvenirs sur l'Impératrice Eugénie (*fin*)	281
FERDINAND BRUNOT	Les Romantiques et la langue poétique	309
GABRIEL D'AUBARÈDE	Agnès. — III	332
MAURICE LANOIRE	John Bunyan	361
ANDRÉE CHAMSON	Le Crime des Justes (*fin*)	372
GUY DE TRAVERSAY	La Première tentative de République rhénane. — I.	404
A. ALBERT-PETIT	La Vie littéraire : Les Livres d'histoire	432
CONSTANTIN PHOTIADÈS	La Musique : Le Souvenir de Franz Schubert	445
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	458

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1928

		Pages.
JULIEN GREEN	Léviathan. — I	481
STÉPHANE LAUZANNE	La Bataille présidentielle aux États-Unis	512
EDMOND DELAGE	Le Drame du Jutland. — I	529
Cte DE NOAILLES	Hommage à Franz Schubert	556
LEE CHILDE	Le Journal de Prosper Mérimée	559
GUY DE TRAVERSAY	La Première tentative de République rhénane (*fin*)	586
GUY DE MONTJOU	Le Ministère de l'Air	615
GABRIEL D'AUBARÈDE	Agnès (*fin*)	636
IGNOTUS	Le cinquième Ministère Poincaré	662
LÉON BRUNSCHVICG	M. Bergson, lauréat du Prix Nobel	671
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres	687
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	699

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1928

COMTE DE SAINT-PRIEST	Souvenirs sur la Révolution. — I	721
FRANÇOIS PORCHÉ	Au Dieu caché	749
P.-R. ROLAND-MARCEL	Ernest Renan à la Bibliothèque Nationale	756
RAYMOND SCHWAB	Le premier Roman d'Élémir Bourges	786
ÉLÉMIR BOURGES	La Haine de Joël Servais	796
JULIEN GREEN	Léviathan. — II	829
WLADIMIR D'ORMESSON	La Paix religieuse	861
EDMOND DELAGE	Le Drame du Jutland (*fin*)	885
JEAN MISTLER	Les Radicaux-Socialistes et la situation politique	923
IGNOTUS	M. Paléologue à l'Académie française	935
HENRY BIDOU	Les Lettres : Parmi les Livres	942

Pages.
481
512
529
536
539
586
615
636
662
671
687
699
721
749
756
786
796
829
861
885
923
935
942

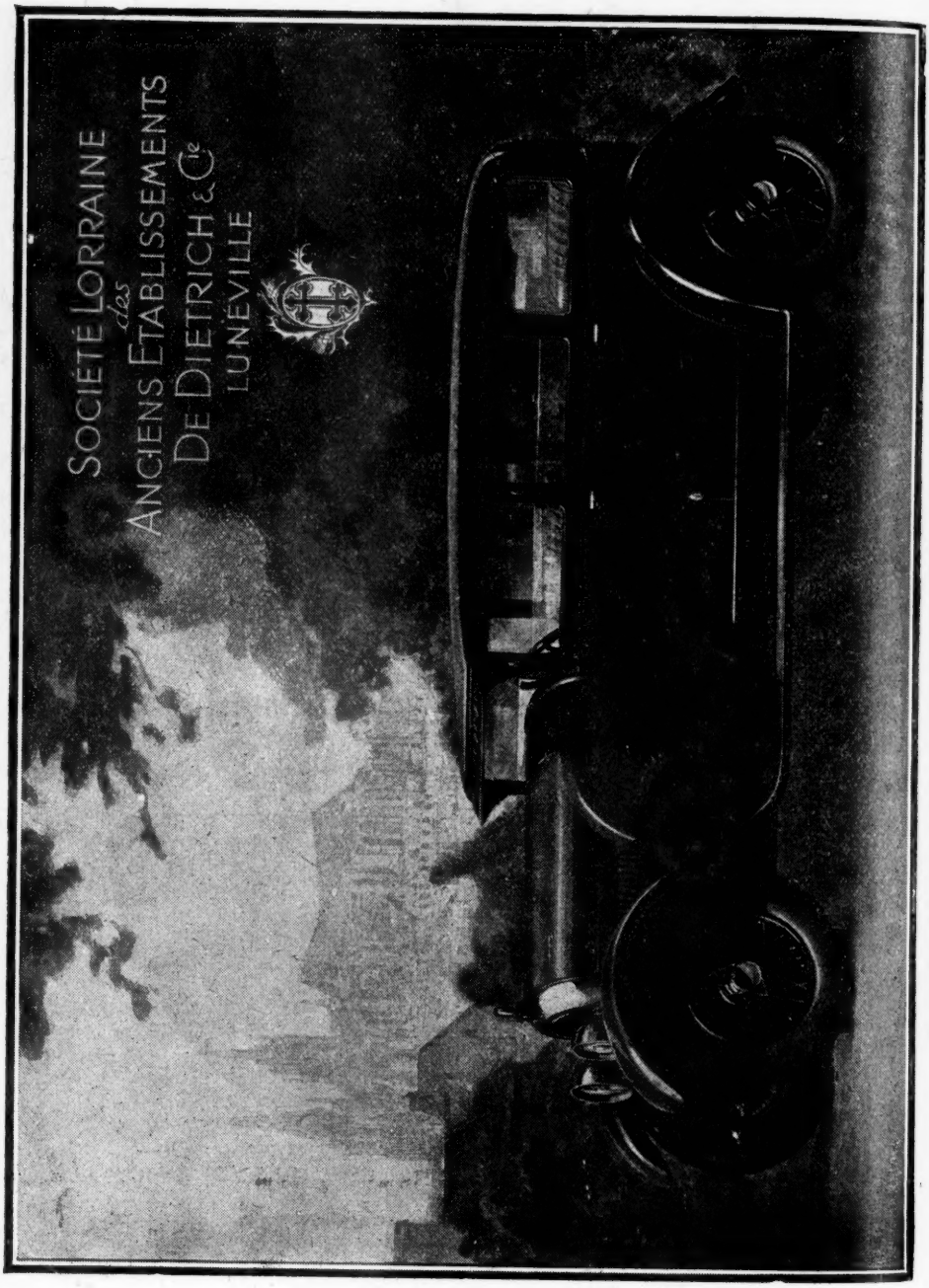
PATE DENTIFRICE à base de SAVON

le savon, Seul, est capable de dissoudre les matières grasses des aliments.

GIBBS

Inventé et Fabriqué par la plus vieille Savonnerie du Monde

maison fondée en 1712



Magasin d'exposition : 146, avenue des Champs-Élysées, Paris

VAN CLEEF & ARPELS

Joailliers

22, PLACE VENDÔME

PARIS

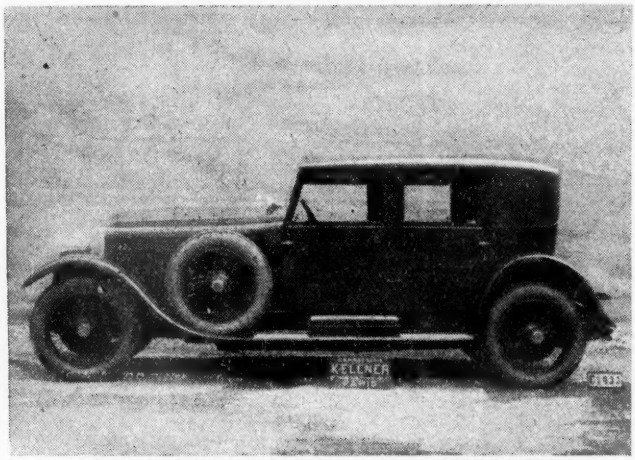
Nice *Deauville*

Cannes *Le Touquet*

Magasin d'exposition : 146, avenue des Champs-Élysées, Paris

Carrosserie KELLNER

KELLNER FRÈRES -:- GEORGES KELLNER ET FILS, Succrs



CABRIOLET demi-conduite intérieure "KELLNER"

Salon d'Exposition : 127, Avenue des Champs-Elysées, PARIS

Usine : 185, Avenue Edouard-Vaillant, BILLANCOURT

Imprimerie PAUL BRODARD et JOSEPH TAUPIN, Coulommiers.

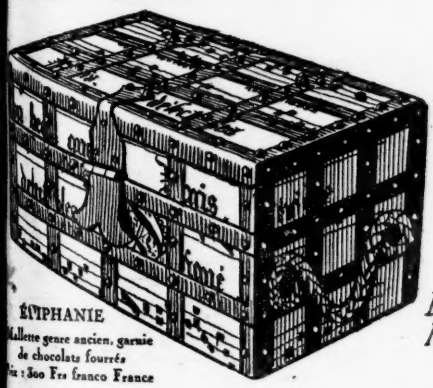
A LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ

11, Boulevard de la Madeleine PARIS

LES ÉPITRES
Coffret gothique garni de chocolats fourrés
Prix :
Petite taille : 245 Frs
Grande taille : 320 Frs
franco France

Coffrets antiphonaire en tissu brodé, reconstitués d'après les documents qu'examina la Marquise de Sévigné à l'Abbaye de Clairvaux

PLAIN CHANT
Liseuse garnie de chocolats fourrés
Prix :
125 Frs franco France



ÉPIPHANIE
Mallette genre ancien, garnie de chocolats fourrés
Prix : 300 Frs franco France

Succursales Parisiennes
1, place Victor Hugo
65, rue La Boétie
47, rue de Sèvres
100, avenue de la Muette

Lyon. Marseille. Le Havre. Bordeaux
Nice. Cannes. Monte-Carlo. Montpellier

Adresser à
SÉVIGNÉ-ROYAT
Demandes de catalogues et commandes

FAITES

vos

OPÉRATIONS

de

BANQUE

et de

BOURSE

avec

la

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Reg. Com. Seine : 64.462.

657

Succursales

et

AGENCES

à Paris et en Province

CORRESPONDANTS

sur toutes les places

de FRANCE et de l'ÉTRANGER

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX ET BURIN, *14, rue Cadet, Paris.*

Téléphone : Central 72-71.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 19 décembre 1928, à 14 heures

1° IMMEUBLE A PARIS **RUE FONTAINE, N° 4**

Contenance : **83 m² 76**. Revenu brut : **17.500** fr.

Mise à prix. . . . . **220.000** fr.

2° IMMEUBLE A PARIS

48, R. DES BELLES-FEUILLES

Con °e : **463 m² 62**. Revenu brut : **137.740** fr.

Mise à prix. . . . . **1.500.000** fr.

S'ad. pour les renseignements à Me CHARDEAU, a voué à Paris, 31, rue de Ponthieu ; à Mes Beaugé, Delinon, avoués ; Me Fleury, notaire à Paris.

L'ARGUS de la PRESSE

"VOIT TOUT"

Fondé en 1879

LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS (IXe)

Lit et dépouille par jour

20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*

Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : **L'Argus de l'Officiel**

contenant tous les votes des Hommes politiques

L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futur

Bons de l'Exposition Coloniale Internationale
DE PARIS

En vue de l'organisation de cette Exposition, le CREDIT FONCIER DE FRANCE avec l'appui de tous les grands établissements de Crédit de la Métropole et des Colonies, procède à l'émission de 2.300.000 Bons de 60 francs.

Ces Bons donneront droit, chacun, à 20 tickets d'entrée (d'une valeur de 3 francs par ticket); ils permettront d'effectuer — durant la durée de l'exposition, — des parcours à prix réduits sur les grands Réseaux de Chemins de fer, ainsi que sur les lignes desservies par les principales Compagnies maritimes ou aériennes. Le porteur de Bon bénéficiera en outre d'une réduction de 25 % dans les spectacles à l'intérieur de l'Exposition.

D'autre part, les Bons participeront à 12 tirages comprenant 2.136 lots (dont 12 lots de 1 million, 12 lots de 500.000 francs, 36 lots de 100.000 francs) pour un total de 24 millions 264.000 francs. Ces tirages, ainsi que le paiement des lots, seront assurés par le CREDIT FONCIER DE FRANCE. *Les lots ne supporteront aucun impôt.*

La souscription sera ouverte le 26 Novembre; elle sera close dès que la totalité des Bons aura été souscrite.

Les souscriptions sont reçues au CREDIT FONCIER DE FRANCE et dans tous les principaux Etablissements de Crédit, ainsi que dans toutes leurs Agences et Succursales.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Route d'Hiver des Alpes et la Côte d'Azur
en un seul voyage pratique et économique

Les gares de Paris P-L-M. et de Lyon-Perrache délivrent des billets à prix réduit permettant de visiter à la fois les grands centres de sports d'hiver des Alpes et les stations ensoleillées de la Côte d'Azur.

Ces billets comportent, en effet, le trajet d'Aix-les-Bains, Mont-Revard à Nice ou de Nice à Aix-les-Bains, suivant le sens du voyage, dans les autocars de la Route d'hiver des Alpes.

Au 23 décembre 1928, les Services automobiles sont prolongés d'Aix-les-Bains sur Chamonix et ce parcours est compris dans la composition des billets.

Il est consenti une réduction de 20 à 25 0/0 en chemin de fer, suivant la classe du billet et de 5 0/0 en autocar.

Les billets sont valables 33 jours et leur validité peut être prolongée 2 fois de 15 jours.

Ils permettent au voyageur de s'arrêter à toutes les gares de chemin de fer ainsi qu'aux têtes et gîtes d'étapes des autocars.

A partir du 23 décembre 1928, le voyageur peut s'arrêter également aux stations de sports d'hiver de Combloux, Aix-les-Bains, Mont-Revard et Saint-Pierre de Chartreuse, s'il en fait la demande au bureau de départ de l'étape.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

RÉDUCTION TRÈS IMPORTANTE
des prix
des PLACES de COUCHETTES

Pour faciliter l'accession des places de couchettes qui existent dans les voitures de 1re classe de divers trains de nuit, la Compagnie d'Orléans vient de réduire au taux extrêmement minime de 22 fr. 55, quel que soit le parcours effectué sur ses lignes, le supplément à acquitter, lequel s'élevait en général à 60 fr. 80.

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS ET DU MIDI

HIVER 1928-1929

RELATIONS RAPIDES ET DIRECTES DE

Paris (Quai d'Orsay) à Barcelone, par Limoges-Toulouse-Narbonne

Billets directs simples et d'Aller et Retour (1re, 2e et 3e classes.).

Enregistrement direct des Bagages.

Deux services journaliers par trains rapides avec le seul changement de train de la frontière.

1er Service. — En France, 1re et 2e classes et Wagons-lits. (Wagon-restaurant Paris-Châteauroux).

Départ de Paris-Quai d'Orsay : 17 h. 14.

En Espagne, train de luxe (arrivée à Barcelone 12 h. 54) ou train de 2e et 3e cl. (arrivée à Barcelone 15 h. 20).

2e Service. — Toutes classes en France, 1re et 3e classes en Espagne. (Wagons-Lits 1re, 2e cl. de Paris à Toulouse — Wagons-restaurant de Toulouse à Cerbère et de Port-Bou à Barcelone.

Départ de Paris-Quai d'Orsay : 21 h. 14.

Arrivée à Barcelone : 19 h. 19.

Autre service journalier par trains rapides toutes classes (1re et 3e cl. en Espagne.

Changement de train à Toulouse, Narbonne et Port-Bou.

Départ de Paris-Quai d'Orsay : 10 h. 19.

Arrivée à Barcelone : 7 h. 54.

(Wagons-restaurant Paris-Toulouse et Port-Bou-Barcelone).

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, boulevard Raspail, PARIS-VIe

R. C. SEINE 74.390 *Téléphone : Littré 51-18* CH. POSTAUX PARIS 225-06

" COLLECTION FRANÇAISE "

Pour paraître en Janvier 1929 :

TARTARIN SUR LES ALPES

Par **ALPHONSE DAUDET**

Illustré de 71 dessins en couleurs de DANIEL-GIRARD

30 exemplaires sur Madagascar avec 2 originaux coloriés par l'artiste. **300** fr.
21 exemplaires sur Arches ..... **200** fr.
970 exemplaires sur Vélin de Rives..... **130** fr.

Pour paraître ensuite :

En Février : **APHRODITE,** par PIERRE LOUYS, avec 71 illustr. en couleurs de PIERRE ROUSSEAU.

En Avril : **TROIS CONTES,** par GUSTAVE FLAUBERT, avec 75 illustr. en couleurs. **Un Cœur simple,** illustré par DANIEL-GIRARD; **La Légende de St Julien l'Hospitalier,** illustrée par PIERRE ROUSSEAU; **Hérodias,** illustré par S.-R. LAGNEAU.

En Septembre : **TELS QU'ILS FURENT,** par ÉDOUARD ESTAUNIÉ, de l'Académie Française, 65 illustr. en couleurs de PIERRE LISSAC.

En Novembre : **SAPHO,** par ALPHONSE DAUDET, avec 70 illustr. en couleurs de PIERRE ROUSSEAU.

Les souscriptions sont reçues chez tous les libraires.

Librairie Académique -- PERRIN & Cie, Éditeurs
Quai des Grands-Augustins, 35, PARIS (VIe)

Nouvelle Collection Historique des Drames et Énigmes Judiciaires d'autrefois
(2me série)

ARMAND PRAVIEL

JACQUES LATOUR
Ou le Dernier Vautrin

Il y a plus d'un demi-siècle, deux assassinats, qui s'éclairent par leur comparaison, furent commis sur des châtelains, M. de Lassalle et M. de Tombelle, assassinats qui ne semblent pas avoir été sérieusement élucidés et punis comme la justice l'aurait exigé.

Au-dessus de ces énigmes, dont le mot se chuchote aux veillées et qu'il n'est pas permis de révéler, se profile l'extraordinaire silhouette de Jacques Latour, le chef présumé de l'épouvantable tuerie de la Bastide de Besplas. Sorte de Vautrin, personnage à la Balzac, que sa faconde et ses excentricités bien plus que des charges précises, menèrent à la guillotine.

M. Armand Praviel a évoqué ces deux drames inédits avec une science consommée de conteur et d'écrivain familiarisé depuis toujours avec la vie profonde de nos provinces.

Un volume in-16. Prix . . . . . 12 fr.
Il a été tiré 30 ex. sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma . . . . 45 fr.

LUCIEN MAURY

L'Imagination Scandinave
Études et Portraits
(DANEMARK - NORVÈGE - SUÈDE - FINLANDE)

Ce livre n'est ni un essai dogmatique, ni un traité complet littéraire, mais un recueil de vivants portraits où apparaissent les œuvres et les visages des plus éminents écrivains de la Scandinavie moderne,

Geiger et le romantisme, Runeberg, poète de la Finlande, Krierkegaard, le Pascal Danois, Ibsen, Björnson, Brandès, Strindberg et, après ces grands ancêtres d'hier, les romanciers et les poètes qui ont suivi, moins connus en France, sauf Selma Lagerlof, mais qui suscitent désormais une curiosité si vive et si justifiée : Geijerstam, Fröding, Siwertz, Hamsun, Kinck, Karin Michëlis, Kivi, Aho, Linnankoski, etc... et entre autres une étude sur SIGRID UNDSET, lauréat du prix Nobel 1928.

Un volume in-16. Prix . . . . . 15 fr.

VICOMTE FLEURY

Les derniers jours de Versailles

I. Le 1er janvier 1789 à la Cour. — II. Les enquêtes de M. de Villedeuil. — III. Versailles accueille les députés. — IV. Les premiers jours de Mai. — V. Autour de l'Hôtel des Menus. VI. La mort du Dauphin et le dernier « Marly ». — VII. Versailles de juin à septembre. — VIII. Les dernières heures.

Un volume in-16. Prix . . . . . 12 fr.

ERNEST HELLO

REGARDS ET LUMIÈRES
Fragments recueillis par Jules-Philippe Heuzey.

Un volume in-16. Prix . . . . . 12 fr.

ÉDITIONS DE LA REVUE DES POÈTES

PAUL DIOLOT
L'ESCALIER DU RÊVE
Un volume in-16 jésus. Prix . . 7 50

CHARLES DORNIER
LE MUR DE LUMIÈRE
Un volume in-16 jésus. Prix. . . 9 fr.

LIBRAIRIE VALOIS

Téléph. : Gobelins 36-26 — 7, place du Panthéon — Chèques Postaux : Paris 3155

VIENNENT DE PARAITRE :

Dans la *BIBLIOTHÈQUE SYNDICALISTE*

PIERRE DOMINIQUE

La Révolution créatrice

JOSÉ GERMAIN

Le Syndicalisme et l'Intelligence

Chaque vol. in-8° écu de 200 pages . . . . . 12 fr. (franco 14 fr.)
6 exemplaires sur MADAGASCAR. . . . . 80 fr.
12 exemplaires sur pur fil LAFUMA. . . . . 40 fr.

Dans la collection *LES ÉCRIVAINS DU NOUVEAU SIÈCLE*

FRANÇOIS FRANZONI

Le Printemps tragique

Poèmes

Un vol. in-8° écu de 170 pages sur bel alfa . . 15 fr. (franco 17 fr.)
25 exemplaires sur pur fil LAFUMA. . . . . 45 fr.

Mme BONFANTE

Savants et Artisans de la Révolution industrielle

Un vol. in-8° écu de 224 pages . . . . . 12 fr. (franco 14 fr.)
12 exemplaires sur pur fil LAFUMA. . . . . 40 fr.

HEINRICH MANN

SUJET !

Un magnifique roman

Un volume de 450 pages .. .. **18** francs

RAPPEL DU MÊME AUTEUR

MÈRE MARIE

Un volume .. .. **15** francs

GEORGES ROUX

LES ALPES OU LE RHIN ?

La Guerre ? Peut-être... Mais où ?

Un volume .. .. **12** francs

RAPPEL DU MÊME AUTEUR

ESSAI DE POLITIQUE RÉALISTE

Un volume .. .. **10** francs

JOSEPH KESSEL

EN SYRIE

Une plaquette .. .. **7** fr. **50**

(ÉPUISÉ DANS LA COLLECTION " VOYAGES ")

KRA, ÉDITEUR, 6, RUE BLANCHE, PARIS

CHEZ PLON

JOSEPH CREACH

MAUDEZ LE LÉONARD

Roman in-16 . . . . . 12 fr.

MÉMOIRES DE LA REINE HORTENSE

Publiés par le prince NAPOLÉON avec notes de JEAN HANOTEAU

Édition de format in-4° carré, illustrée de 32 hors textes, de 23 bandeaux et de 23 culs-de-lampe en héliogravure, tirée sur Vélin du Marais . . 150 fr.

" LE ROSEAU D'OR "
ŒUVRES ET CHRONIQUES

Quatrième série

— 1 —

RENÉ SCHWOB

MOI JUIF, LIVRE POSTHUME

— 2 —

ANTOINE DE MEAUX

AUGUSTIN COCHIN
ET LA GENÈSE DE LA RÉVOLUTION

Chaque volume. In-8 écu sur alfa, tiré à 3.300 ex. numérotés. . . . 20 fr.

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

— 21 —

RENÉ BIZET

LA DOUBLE VIE DE GÉRARD DE NERVAL

— 22 —

GEORGES LECOMTE
de l'Académie française

LA VIE HÉROÏQUE ET GLORIEUSE
DE CARPEAUX

Chaque volume. In-16 sur alfa. . . . . 15 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

10e Anniversaire de la mort d'Edmond Rostand

PIERRE APESTEGUY

La Vie Profonde d'Edmond Rostand

Joindre ce livre à l'œuvre complète de l'illustre auteur de *Cyrano*, c'est se rapprocher davantage du grand poète.

Un volume in-16, couverture illustrée. .. .. 12 fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Envoi contre mandat ou timbres
1 fr. en sus pour le port et l'emballage
R. C. Seine, 242.553

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Collection " LE PRISME "

Vient de paraître :

HERMAN FRENAY-CID

LES CONQUISTADORES DE L'EUROPE

Instantanés européens : les nouveaux visages de l'aventure...

Un volume sur Vergé du Marais .. .. 12 fr.
a été tiré 50 ex. numérotés sur papier Vélin du Marais .. .. 20 fr.

Derniers volumes parus dans cette Collection :

N. OGNEV. — *Le Journal de Kostia Riabtzev.*
ANDRÉ SAVIGNON. — *Tous les trois.*

Nouvelle Collection historique

COMTESSE DES GARETS
née MARIE DE LARMINAT

Souvenirs d'une demoiselle d'honneur

AUPRÈS DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

PUBLIÉ PAR MARIE-LOUYSE DES GARETS

Le vrai visage de l'Impératrice...
La vie de la Cour aux Tuileries, à Compiègne, Fontainebleau, etc.

Un volume sur Vergé du Marais .. .. 12 fr.
a été tiré 100 ex. numérotés sur papier Vélin du Marais .. .. 20 fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

PRIX FEMINA 1928

GEORGETTE GAROU

roman par

DOMINIQUE DUNOIS

Ses autres œuvres

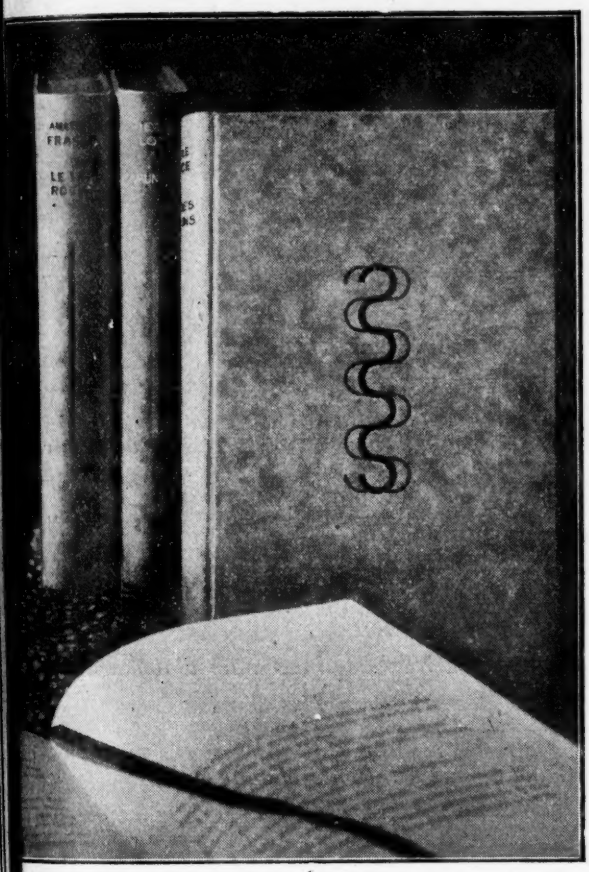
L'ÉPOUSE
LE FAUNE
LEURS DEUX VISAGES
LUCILE, CŒUR ÉPERDU
L'AMANT SYNTHÉTIQUE
LE PAUVRE DÉSIR DES HOMMES

Chaque volume : **12** fr.

Imprimerie Paul Brodard et Joseph Taupin, Coulommiers.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

ÉTRENNES



La Collection Bleue

sous la

RELIURE MODERNE

De grands auteurs
Un beau papier
Une vraie reliure

Texte imprimé sur papier Outhenin Chalandre.

Reliure parcheminée.

Fers dessinés par Alfred LATOUR.

Tirage du titre et du décor en rouge ou bleu suivant les auteurs.

ANATOLE FRANCE
L'Orme du Mail.
Le Mannequin d'osier.
L'Anneau d'améthyste.
Monsieur Bergeret à Paris.
Le Crime de Sylvestre Bonnard.
L'Ile des Pingouins.
Les Contes de Jacques Tournebroche.
Le Lys rouge.
Le Petit Pierre.
Pierre Nozière.
Thaïs.
La Vie en fleur.
Le Livre de mon ami.

PROSPER MÉRIMÉE
Carmen.
Colomba.

RENÉ BAZIN
Le Blé qui lève.
Les Oberlé.
La Terre qui meurt.

PIERRE DE NOLHAC
Madame de Pompadour et la politique.

ERNEST RENAN
Souvenirs d'enfance.

GEORGE SAND
La Mare au Diable.
La Petite Fadette.

PIERRE LOTI
Le Roman d'un spahi.
Le Mariage de Loti.
Ramuntcho.
Aziyadé.
Les Désenchantées.
Fleurs d'ennui.
Mon frère Yves.
Pêcheur d'Islande.
Prime Jeunesse.
Le Roman d'un enfant.

CHARLES BAUDELAIRE
Les Fleurs du mal.

RENÉ BOYLESVE
La Leçon d'amour dans un parc.
Le Parfum des Iles Borromées.

Chaque volume relié, se vendant séparément : **25** fr.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de **1** franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . **3** fr. **50**
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . **4** fr. **50**

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.